



EMILY  
JURIUS

# LUST

L'intégrale

"D'ici peu,  
vous serez prête à me supplier"

"La chasse est ouverte,  
prenez garde !"

"Elle n'a aucune idée  
de ce que je suis capable  
de lui faire ressentir..."

Emily Jurius

# Lust

L'intégrale

ROMAN



## Copyright

Ce livre est une fiction. Toute référence à des événements historiques, des comportements de personnes ou des lieux réels serait utilisée de façon fictive. Les autres noms, personnages, lieux et événements sont issus de l'imagination de l'auteur, et toute ressemblance avec des personnages vivants ou ayant existé serait totalement fortuite.

ÉDITION : Le Code français de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayant cause, est illicite (alinéa 1er de l'article L. 122-4) et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 425 et suivant du Code pénal

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de ce livre ou de quelques citations que ce soit, sous n'importe quelle forme.

\* \* \* \* \*

Couverture copyright et design : Volodymir Tverdokhib

Première édition : Février / Mars / Avril 2017

Tome 1 - ISBN : 9782375761557

Tome 2 - ISBN : 9782377640119

Tome 3 - ISBN : 9782377640157

Copyright © 2017

Sous la direction de Shirley Veret.

Corrigé par Hélène et Amélie.

Illustré par Constance.

## Biographie de l'auteur

Une série de rêves incontrôlés et incontrôlables est à l'origine de ses récits. La petite fille qui aimait lire et inventer des histoires s'est alors souvenu que, pour se libérer des choses qui nous obsèdent, l'écriture est toujours la meilleure alliée. Mais sans y faire vraiment attention, **Emily Jurius** y a pris goût, et les héros ont fait le reste. Aujourd'hui, à l'aube de la réalisation de ses rêves les plus fous, elle se souvient d'une phrase ayant marqué son esprit à jamais et la partage volontiers avec ses lecteurs :

*« If you can dream it, you can do it »*

Parce qu'Emily est une femme ordinaire qui a juste réussi à se rappeler que, même en grandissant, il faut croire en ses rêves.

*À J. et M., les amours de ma vie,  
À E. pour son soutien indéfectible.*

*Merci.*

*À vous, lectrices et lecteurs qui prenez soin de mes héros avec autant d'amour et d'encouragements !*

*À Juliet et Gabriel.*

*Tout a commencé avec eux....*

*Affectueusement.*

*Emily*

# 1

## Juliet

J'ouvre le journal et, comme par hasard, je tombe sur un article à propos de la luxure, l'ironie de la situation me saisit.

« **Luxure** : Nom féminin (latin *luxuria*)

*Comportement de quelqu'un qui se livre sans retenue aux plaisirs sexuels.*

**Synonymes** : *concupiscence, dépravation, lascivité, lubricité, paillardises, salacité.*

*Citation du Marquis de Sade : « "Il n'y a point de passion plus égoïste que celle de la luxure" ».*

Alors là, pour le coup, je suis assez d'accord avec le Marquis parce que, pour être honnête, égoïste ou pas, ça fait longtemps que je n'ai pas eu d'orgasme. Tellement longtemps que je me demande même si la luxure n'est pas une pratique réservée à certaines catégories d'individus et surtout interdite à d'autres. Bref, je n'ai pas un super moral aujourd'hui. Ceci dit, il y a de quoi ! Ce matin, j'ai décidé de faire un bilan personnel de ma vie. C'est cette prise de conscience qui surgit toujours au moment où il ne faut pas et qui vous entraîne dans une sévérité sans égal concernant ses choix de vie. Eh bien, il a fallu que j'attende l'un des jours les plus importants de mon existence pour que pointe l'idée sournoise de faire un point intime. Comme quoi l'être humain, en plus d'être cupide, est pervers.

Dès 05 heures 30 du matin, les yeux grands ouverts dans mon lit, je commence à m'analyser. Voyons, voyons, je m'appelle Juliet Clarck, j'ai vingt-cinq ans, je suis la cadette de ma famille, la troisième fille de mes parents. Eux, pour le coup, doivent être des spécialistes du sujet qui m'intéresse, tout comme mes deux sœurs d'ailleurs. Je me demande parfois si je n'ai pas été échangée à la naissance tant mes choix de vie, mes sentiments et mes aspirations sont différents des leurs. Je suis l'incomprise, mais je n'ai jamais manqué d'amour, ça, c'est sûr.

Ma famille est même tellement étouffante que je suis partie travailler aux États-Unis à la fin de mes études. Je n'ai pas hésité lorsque j'ai reçu une proposition de poste concernant la modification climatique et l'évolution des espèces. Oui, parce que je suis climatologue, donc j'analyse les climats. J'en tire ensuite des conclusions pour permettre à des compagnies d'assurance de facturer à l'avance toutes les catastrophes naturelles qui pourraient survenir. Bon, ce n'est pas le job le plus sexy de la terre, mais moi je l'adore. Si j'oublie le fait que je travaille pour des capitalistes qui se font de l'argent sur le dos de leurs assurés, c'est un boulot tout à fait respectable.

Lorsque je suis arrivée ici, mes recherches sur les espèces en voie de disparition étaient ce qui passionnait le plus mon employeur. Mais, très vite, mes missions sur les animaux sont devenues de plus en plus rares. Et comme j'avais besoin de gagner le maximum de fric, je me suis accommodée. Je suis donc aujourd'hui chargée de l'analyse des risques selon les régions les plus sensibles des États-Unis

avec une ou deux années d'avance. Mon père étant américain, je maîtrisais déjà parfaitement la langue et bénéficiais donc d'une connaissance du territoire qui leur a immédiatement sauté aux yeux. Mes objectifs ont alors été modifiés dès mon embauche. Mais, comme je l'ai dit, j'adore mon job et en plus, je le fais bien.

Sinon, j'ai quand même réussi à me faire deux amies dans mon entourage américain. Elles sont super sympa et ressemblent comme deux gouttes d'eau à mes sœurs : folles, délurées et avec une vie sexuelle trépidante. L'extrême opposé de la mienne. Mon bilan commence à m'attirer vers le sujet que je ferais mieux d'éviter aujourd'hui. Parce que oui, je suis célibataire et vis en colocation avec Arizona, l'une de mes deux seules potes ici. Je n'ai pas eu de petit ami depuis que j'ai quitté la France et mon premier amour. Bon, quand je dis *premier amour*, il faut relativiser les choses : quand je lui ai annoncé que j'avais pris la décision de partir, il ne m'a même pas proposé de venir me voir. J'ai été jusqu'à me demander s'il n'était pas soulagé.

Pour la confiance en soi, c'est très peu flatteur. De toute façon, dès qu'il me touchait, j'avais l'impression de quitter mon corps pour le laisser seul avec ma dépouille, vide de désir et de profondeur. Mon copain était comme robotisé et ne m'a jamais posé la question de savoir ce que je ressentais, si j'aimais telle ou telle pratique. Ce n'était pas plus mal, j'aurais été incapable de lui répondre, tellement tout ce qu'il me faisait me laissait insensible. Suis-je frigide ? Suis-je asexuée ?

L'angoisse monte en moi, je me lève d'un bond et me jette sous la douche. L'eau chaude n'a aucun effet sur les tensions accumulées au cours de cette fine analyse de ma vie. Comme je n'arrive pas à chasser ces questionnements de mes pensées, je décide de passer à l'attaque en changeant l'eau bouillante en une eau glacée. Un cri s'échappe alors de ma bouche sans que je ne puisse le maîtriser. Je suis donc capable de ressentir des émotions. Je sors en vitesse de la douche et, lorsque j'essuie le miroir de la salle de bain afin de découvrir mon reflet, la seule chose qui me vient à l'esprit et que j'exprime à voix haute me bouleverse : « Je suis une ratée ».

Voilà, voilà. Nous sommes le jeudi 3 novembre 2016 et j'ai rendez-vous à 09 heures 30 dans les locaux de mon entreprise. Je dois présenter mes pronostics pour l'année à venir auprès de tous les dirigeants de ma société qui vient juste d'être rachetée par un énorme groupe américain. Je suis donc censée arriver là-bas remontée comme une horloge suisse, avec un mental de winneuse<sup>[1]</sup>. Je suis mal barrée. Mais malgré mon bilan désastreux, je reste une femme indépendante, libre et courageuse. Aussi je décide d'aller enfiler ma tenue des grands jours et de ne plus penser à tout ça.

Je passe par la cuisine pour me servir une boisson chaude avant de rejoindre ma chambre. Je fais couler mon café noir et abandonne ma serviette sur le pas de la porte, histoire de le boire nue comme un ver. C'est l'un de mes plaisirs solitaires du matin, prendre mon café à poil. OK, je suis vraiment bizarre. Le nombre de fois où Arizona m'a surprise dans le plus simple appareil est si important qu'elle n'y prête plus aucune attention. En revanche, elle ne se gêne pas pour constamment me rappeler qu'avec un corps comme le mien et des mœurs aussi légères, elle ne comprend pas pourquoi ma vie sexuelle n'est pas plus libérée. Cela dit moi non plus.

*Mensonge, Juliet, mensonge. Tu es en train de te mentir à toi-même et ça, c'est inacceptable. Ressaisis-toi. Tu sais très bien pourquoi ta vie sexuelle est vide.*

La vérité, c'est que je n'ai jamais rencontré un homme capable de me faire ressentir une émotion si forte, si vibrante que j'aurais envie de m'abandonner à lui.

Je suis une femme relativement exigeante en ce qui concerne les sentiments. En fait, j'espère un peu plus de la vie qu'un mec bourré dans un bar qui me glacerait le sang en essayant de fourrer son immonde langue dans ma bouche ou qui me lécherait grossièrement les seins. D'ailleurs, je suis toujours surprise quand Arizona et Carla m'expliquent que leur gars du moment n'est pas vraiment leur genre, mais qu'elles couchent quand même avec, histoire de voir si le frisson n'arrivera pas à ce moment-là. Ce qui ne se produit jamais. Aussi je me conforte dans ma théorie selon laquelle si tu n'as pas de frisson au départ, tu n'en auras jamais. Bon, en surface, cette théorie paraît raisonnable, mais malheureusement pour moi, à presque vingt-six ans, je n'ai jamais senti le grand frisson.

Ce n'est donc pas par vertu que je suis seule, mais par un triste concours de circonstances. Je stoppe alors mon analyse en me disant que ce n'est pas ma faute. Et sur ces belles réflexions, je termine de m'habiller. Aujourd'hui, je vais porter la tenue de la parfaite working girl<sup>[2]</sup>. Mon chemisier blanc moulant et repassé de la veille flatte ma poitrine généreuse, ma jupe crayon noire épouse comme il se doit mon anatomie. J'ajuste mes bas avant d'enfiler mes escarpins hors de prix que ma frangine m'a ramenés de France le mois dernier. Mon Dieu, que ces talons sont hauts ! Et puis quelle idée d'avoir mis une semelle rouge sang de bœuf ! Soi-disant ces chaussures indiqueraient à mes nouveaux patrons que je ne suis pas une employée que l'on sous-estime. C'est pour cette raison que j'ai promis à ma sœur que je les porterai.

Je passe au maquillage qui sera très rapide, j'ai les yeux bleus et suis très brune donc pas besoin de me déguiser. Selon mon autre sœur, j'ai tous les atouts en moi naturellement. Je veux bien la croire, mais je vais quand même forcer un peu sur le mascara parce que mes cils partent dans tous les sens. Ça pourrait faire mauvais genre. Un peu de blush sur mes joues car je suis bien trop pâle en cette saison et vu le climat glacial qui m'attend dehors, ça ne va pas s'arranger avant mon arrivée au bureau. Une touche de gloss nude et je passe mon trench favori.

Je suis prête, j'attrape mon sac à main et ma pochette contenant mes précieuses notes ainsi que mon discours que j'ai appris par cœur. Je n'ai aucun doute sur mes capacités intellectuelles et sur ma faculté à tout ressortir de façon claire au moment fatidique. C'est d'ailleurs la seule qualité que je possède et dont je n'ai jamais douté, je suis très professionnelle, c'est déjà ça. Je fais une bise à mon amie encore en train de comater dans le salon et m'apprête à quitter l'appart lorsqu'elle me retient par le poignet.

— Jul's, tu es superbe, tu vas tout cartonner. Et au pire des cas, dis-toi que je t'aime.

— Merci Ari, tu es un amour. À ce soir, passe une bonne journée.

— Oui, au fait, ce soir on sort alors ne rentre pas à 22 heures, on a un truc à fêter.

Je ne relève pas et hoche la tête, je ne veux pas penser à ce que nous pourrions avoir à célébrer pour le moment. Concentration. Quand j'arrive dehors, je suis saisie par le froid glacial. Un couple sur le trottoir plaisante sur le fait que le réchauffement climatique est loin d'atteindre New York. S'ils savaient, les pauvres. Enfin, je me gèle vraiment. Lorsqu'un taxi passe à côté de moi, je me jette dedans. Ce matin, pas de transport en commun, c'est un jour important.

J'arrive rapidement dans nos locaux et rejoins mon bureau. Il n'y a encore personne, je suis en avance. Je me fais couler un café et m'enferme dans mon antre pour le déguster. Mon bureau est assez grand, avec une vue imprenable sur la ville. J'adore cet endroit, c'est sûrement ici que je passe le plus de temps dans ma vie et je l'ai aménagé de façon à m'y sentir bien. Dans cet endroit, je suis dans mon élément et me sens en sécurité, comme si rien ne pouvait m'arriver. À l'extérieur, je ne sais jamais si je vais m'en sortir alors qu'ici, tout est sous contrôle et comme toute scientifique qui se respecte, j'aime maîtriser mes sujets.

En dégustant mon café, je refais intérieurement le déroulement de la conférence que j'anime dans presque trente minutes. Je consulte mes mails et règle les derniers problèmes survenus depuis hier soir. Bizarrement, rien ne me perturbe, je suis habituée à gérer l'urgence. Je me permets même le luxe de répondre à un message de mes parents qui ont bien entendu oublié que je passais un cap important dans ma vie ce matin. Ils me demandent pour la centième fois cette année si je compte les rejoindre à Paris pour Noël. Je ne sais toujours pas si je pourrai me libérer et surtout si j'en aurai envie. Les Noëls en famille sont anxiogènes pour moi. Devoir faire bonne figure, entourée des personnes les plus épanouies que je connaisse est synonyme d'effroi. Je souris en imaginant leurs visages au moment où ils liront ma réponse lorsque l'on frappe à ma porte.

Le temps que je lève le nez et que je chasse mes pensées, je découvre mon responsable dans mon bureau ainsi qu'une ombre derrière lui. Je suis surprise qu'il se permette d'entrer avant que je ne l'y aie invité, mais je comprends à son regard qu'il n'est pas dans son état normal. Il plonge ses yeux dans les miens et je devine qu'il me demande « Au secours ! ». Je lui souris car ce n'est pas le moment de paniquer, je vais le rassurer.

— Bonjour Mike. Comment vas-tu aujourd'hui ?

— Euh... Bonjour Juliet.

Le simple fait qu'il m'appelle par mon prénom en entier me confirme qu'il ne va pas bien. Cependant, je fais le choix de ne pas relever, préférant attendre de savoir ce qu'il me veut. Il s'approche de mon bureau et, au moment où je devine qu'il va prendre la parole, l'ombre derrière lui le dépasse et contourne mon bureau pour venir à ma rencontre. L'homme déclare :

— Mademoiselle Clarck, je vais me présenter moi-même étant donné que Mike semble avoir perdu tout sens des convenances.

Pour une entrée en matière c'est plutôt cavalier, je recule ma chaise sur roulettes et me lève afin de découvrir à qui je m'adresse. Le temps que je me redresse, le mec est face à moi. Mes yeux croisent les siens et je comprends pourquoi Mike est paniqué. Cet homme est d'une froideur et d'une assurance tout à fait glaciales. Il est très grand, très brun et possède un regard électrique. Ses prunelles sont gris foncé, je ne crois pas en avoir déjà vu de cette couleur. Il se tient droit, ses épaules, je les qualifierais d'impressionnantes et dans sa simple présence, on comprend immédiatement que l'on n'a pas affaire à n'importe qui.

Il plante ses iris dans les miens et ne cille plus. Il m'analyse et son regard roule rapidement sur mon corps. Je ne souris plus et, au moment où je saisis la main qu'il me tend, je suis carrément électrisée. Je

ferme les yeux une micro seconde pour tenter d'encaisser le choc et me demande s'il a ressenti la même chose. Lorsque je les ouvre de nouveau, il a un rictus malicieux au coin des lèvres et je n'aime pas du tout ça. J'ai le sentiment qu'il m'a électrocutée avec son regard, comme s'il avait des pouvoirs magiques. Mike en a profité pour quitter la pièce, me laissant seule avec cet inconnu dans ma tanière. Je décide de rester calme, récupère ma main et le fixe avec le même aplomb que lui, enfin j'essaie.

— Monsieur ?

— Vous ne savez pas qui je suis, c'est ça ?! Eh bien, cette société doit être remise sur le droit chemin. Je vais vous expliquer une chose que je n'ai pas l'intention de répéter : je suis Monsieur Gabriel Vance, le boss du boss de tous les boss que cette boîte ait pu mettre en place. Vous pensez arriver à mémoriser cette information ?

— Je ferai mon possible. De mon côté, je n'ai pas besoin de me présenter, ma réputation m'a précédée à ce que je vois.

Il lève un sourcil, manifestement surpris de ma réponse. Ah oui, un détail que j'ai oublié de préciser, je réagis toujours avec une grande vivacité en cas de situation de crise. Le résultat n'est pas toujours celui escompté, mais je ne me laisse jamais rabaisser. Une qualité acquise dans une famille si libérée que mes nerfs et ma sensibilité ont été mis à rude épreuve dès le berceau. Je suis donc assez incisive pour me défendre.

— Effectivement, on dit de vous que vous êtes le génie de ces lieux, que vous faites la pluie et le beau temps. Enfin, je suis là pour contrôler ma marchandise.

Son regard a subitement changé pour devenir plus sombre, plus percutant, un peu effrayant.

— Superbe jeu de mots. Mais si vous voulez vraiment me voir à l'œuvre, je vous suggère de vous rendre en salle de conférence située au premier étage. Je suis sûre que Mike se fera un plaisir de vous escorter. Nous nous verrons là-bas, Monsieur Vance.

Sur ces tergiversations, je hausse le ton, histoire que Mike se pointe, et je les reconduis vers la sortie de mon bureau, avec douceur, mais fermeté. Je n'aime pas que l'on essaie de me marcher sur les pieds et surtout de piétiner la quiétude de ce lieu que j'affectionne tant.

— Eh bien Juliet, je suis impatient, éblouissez-moi, enfin si vous vous en sentez à la hauteur bien sûr.

— Nous allons être fixés d'ici quelques heures, je compte sur votre entière franchise à mon égard, bien entendu.

Il se penche vers moi et chuchote. Je laisse une bonne distance entre nous malgré tout, je ne veux pas qu'il me touche à nouveau.

— Je suis un homme extrêmement exigeant, faites attention.

Je lui sers mon sourire carnassier et ferme la porte de mon bureau dans l'instant. Les bruits de leurs pas résonnent sur le carrelage du couloir, ils s'éloignent vers les ascenseurs. Je m'affale sur mon fauteuil

pour reprendre mes esprits. Non, mais c'est quoi ce mégalo ? S'il croit que je vais me laisser déstabiliser, il rêve. Ici, nous sommes sur mon terrain. Il est peut-être le boss du boss de mon boss, mais moi, je suis ici chez moi. Le génie de la météo comme il dit, c'est moi, pas lui. Je me félicite intérieurement d'avoir répondu à chacune de ses piques et me replonge dans mes notes.

Au bout de dix minutes, je rejoins la salle. Tout le monde est assis et je prends place autour de la table en verre depuis laquelle je vais devoir convaincre l'auditoire. J'ai déjà fait ça et ne ressens pas spécialement de pression jusqu'au moment où je le vois s'installer juste en face de moi. Il me sourit avec un air qui mettrait n'importe qui mal à l'aise. Quand il fait déplacer mes collègues, je devine qu'il ne veut pas en perdre une miette. Cet homme ne doit pas être habitué à se laisser surprendre par les personnes qu'il rencontre, exactement l'inverse de moi.

Mike prend la parole pour demander le calme et m'inciter à commencer. Je me racle la gorge et me lance. Après une présentation de mon équipe et de moi-même, je fais un rapide bilan avant d'entrer dans les détails. Je ne manque pas de le regarder droit dans les yeux dès que je veux attirer son attention sur un point qui doit être expliqué aux non-initiés. Je ne crois pas l'avoir vu cligner des yeux une seule fois durant toute la conférence. Je parle pendant plus d'une heure et commence à avoir la bouche asséchée. Je lorgne sur la bouteille d'eau devant moi à chaque fois que je m'approche de la table, entre deux projections. Monsieur Vance en profite pour me couper la parole :

— Bon, bon, c'est bien joli tout ça, mais nous allons faire une pause, histoire que vous ne vous déshydratiez pas devant toute l'assemblée. Je ne peux pas me permettre de perdre le petit génie du coin le premier jour.

Tout le monde retient sa respiration ; on pourrait entendre une mouche voler. Ce type commence à m'agacer. J'accroche mon sourire de circonstance et lui réponds :

— Je vous remercie pour votre sollicitude Monsieur Vance, mais si vous le permettez, je vais continuer à faire confiance à mon métabolisme. Ne soyez donc pas inquiet, je suis très endurente. Je peux ?

— Non, faisons une pause. Veuillez tous disposer durant les dix prochaines minutes.

Je me laisse glisser sur ma chaise pour récupérer de cet échange et bois rapidement quelques gorgées d'eau. Tout le monde déserte la salle sauf Mike, resté assis à côté de moi. Je devine que s'il ne bouge pas, c'est qu'il préfère garder ses forces pour le boss. Je lève un sourcil dans sa direction.

— Alors, j'étais comment ?

— Brillante, comme toujours. Je ne sais pas comment tu fais, ce mec me met vraiment mal à l'aise.

— Ah bon ? Je n'avais presque pas remarqué.

Il s'apprête à me répondre, mais se ravise et tourne les talons rapidement. À coup sûr, Monsieur Vance se tient dans mon dos. Son regard pèse sur moi et ça me fait tout drôle. Je me retourne vivement pour lui faire face.

— Mademoiselle Clarck, je pensais avoir été clair, vous pouvez disposer durant dix minutes. Que faites-vous encore là ?

— Je m'hydrate, selon votre désir. Et puis, en tant qu'animatrice principale de cette réunion, j'en profite pour m'asseoir.

— Il faut dire que ces chaussures, bien que ravissantes, ne semblent pas très confortables. Ou est-ce votre manque total d'expérience en la matière qui est en cause ?

Je souris et décide de ne pas répondre, il me cherche.

— Tiens, pas de réponse ?

Je consulte ma montre pour lui montrer que je me fiche de ses réflexions.

— Monsieur, vous devriez aller rejoindre votre place si vous ne voulez pas manquer la reprise de mon intervention. Et je compte sur vous pour être attentif, c'est la partie qui vous captivera le plus à n'en pas douter.

— Et pourquoi ça ?

— Parce que je vais évoquer les chiffres prévisionnels, vous allez avoir une belle surprise, je pense.

— Une chose à mon sujet, personne ne pense à ma place, jeune fille. Tenez-vous-en à vos prérogatives pour le moment. Et sachez qu'ici, personne ne commencera cette réunion sans moi.

Il se retourne pour rejoindre son siège. Tout le monde revient et je reprends la conférence. Il ne me lâchera pas du regard un seul instant, sans jamais laisser paraître une quelconque émotion. Lorsque je termine ma présentation, tous mes collaborateurs m'applaudissent. Bien entendu, lui ne bouge pas et fusille des yeux mes supérieurs qui se jettent sur moi pour me féliciter. Puis la salle se vide et j'en profite pour m'éclipser rapidement afin de me ressourcer dans mon bureau. Je ferme la porte derrière moi.

*Ouf, c'est fini !*

En toute honnêteté, j'ai été brillante, je le sais, mais le souvenir du regard du Big Boss me laisse une sensation étrange.

Enfin, maintenant que je suis seule face à mes pensées, je dois bien reconnaître qu'il est très attirant et que, pour le coup, ses iris m'ont fait frissonner. Si je devais faire le détail de son physique, je dirais que ce qui est le plus séduisant chez lui en dehors de l'évidence, à savoir ses yeux, ce sont ses cheveux. Ils sont très bruns et ses boucles volumineuses ondulent juste ce qu'il faut pour lui donner un air décontracté alors que c'est probablement tout le contraire. J'enlève mes chaussures en rêvassant face à ma baie vitrée. Nous sommes proches de l'heure du déjeuner, mais je n'ai pas faim, je suis nouée. Je vais donc rester ici pour me reconcentrer avant un après-midi de travail. J'en ai besoin, ce type m'a complètement chamboulée. Quand je vais raconter ça aux filles ce soir, elles ne vont pas en croire leurs oreilles ! Je suis perdue dans mes pensées alors que la porte claque derrière moi. Je sursaute et fais tourner mon fauteuil pour me retrouver face à mon bureau. BB<sup>[3]</sup> est là, devant moi, il déboutonne sa veste en avançant

dans ma direction. Ses yeux ne quittent pas les miens. Je me lève. Merde, je suis pieds nus !

— Tout va bien, Monsieur Vance ?

— À vous de me le dire.

— Comment ça ?

— Pensez-vous avoir été performante ?

Je comprends immédiatement qu'il veut débriefer ma prestation. Je ne vais pas tomber dans le panneau, il n'est pas le seul à posséder une tête bien pleine.

— Je ne peux pas être juge et partie. À vous de me faire part de votre avis. Et soyez sincère, je vous en prie.

Il est tout près de moi, je m'approche pour l'affronter.

— Vous êtes minuscule, vous avez raison de porter des talons aussi hauts, vous avez plus d'allure.

— Vous êtes venu me donner vos impressions sur mon physique ? Même aux États-Unis, je ne suis pas sûre que vous en ayez le droit.

— Mademoiselle, dans mon entreprise, sachez que j'ai tous les droits. Il va falloir vous y habituer. Et vous pourriez être surprise de mes conclusions concernant vos qualités physiques, surtout dans cette tenue. Cela dit, je vous saurais gré de bien vouloir adopter une tenue correcte sur votre lieu de travail, veuillez remettre vos chaussures.

Il tourne ensuite les talons et se dirige vers la porte qu'il ouvre avec vivacité. Il se saisit de mon trench et me fait signe de le rejoindre. Une fois chaussée, je le suis et il passe dans mon dos afin de déposer ma veste sur mes épaules. Il se penche vers mon cou et je peux sentir son souffle sur ma peau. Immédiatement, j'ai la chair de poule et suis obligée de retenir un gémissement. Mais que m'arrive-t-il ?

*Cet homme est mon patron, cet homme est mon patron.*

Je dois rester concentrée.

— Vous et moi allons sortir déjeuner, suivez-moi.

Puis il file vers les ascenseurs. Le temps que je m'empare de mon sac à main, que je ferme mon bureau et que je le rattrape, il s'impatiente déjà en tenant les portes.

— Mademoiselle Clarck, pensez-vous que j'ai toute la journée devant moi ?

Cette fois, il commence réellement à m'agacer. Je m'arrête juste avant de monter dans l'ascenseur avec lui. Tout en moi m'indique que je devrais fuir cet homme, mais je ne sais pas pourquoi, il y a dans ses yeux quelque chose qui m'attire. Suis-je en train de devenir folle ?

— Monsieur Vance, je suis votre employée et j’insiste pour que nos relations se limitent à un domaine strictement professionnel. De plus, je ne vous permets pas de me manquer de respect. Si votre temps est si précieux, je ne vous retiens pas.

Il me lance un regard glacial qui me fait carrément frissonner et d’un geste, me tire dans l’ascenseur avec lui. Le temps que je réalise, les portes se sont refermées derrière nous et je suis carrément dans ses bras. Il passe alors une main dans mon dos en descendant vers le creux de mes reins. Ses yeux brillants plongés dans les miens me font tourner la tête. Il se penche encore davantage.

— J’ai l’habitude d’obtenir tout ce que je désire de mes employés, sachez-le.

Je me redresse et le repousse légèrement de mes mains. Cela me donne l’occasion de poser mes doigts sur ses pectoraux. Il est très musclé. De toute évidence, cet homme prend soin de lui. Je marmonne :

— Pas vraiment une surprise...

Il sourit et je devine que même si j’ai parlé en français, il a compris. Cependant, il ne relève pas. Une voiture nous attend devant le hall de l’immeuble. Il me fait signe de monter dans le véhicule avant lui et me tient la portière. Il est donc gentleman.

*Jul’s, ne commence pas à lui trouver des qualités. Ce type est ton patron.*

Il s’installe face à moi et la chaleur de l’habitacle contraste avec l’extérieur. Aussitôt, j’entrouvre mon trench et croise les jambes. Ses yeux sont rivés sur mon décolleté puis sur mes jambes, ça me met extrêmement mal à l’aise. Il ne décroche pas un mot avant que le véhicule ne s’arrête devant un hôtel. Putain, il m’emmène à l’hôtel, je fais quoi ? Je panique, évidemment ! Mon cœur s’accélère. Mes mains sont moites. Son chauffeur vient m’ouvrir la portière et me tend son bras pour que je sorte. BB sort de l’autre côté et me rejoint très rapidement. Il passe à nouveau sa paume au creux de mon dos et m’escorte jusqu’à la porte battante de l’établissement. Une fois dans le hall, je l’interroge :

— Où avez-vous l’intention de m’emmener déjeuner ?

— Pourquoi cette question, Mademoiselle ?

— Nous sommes dans un hôtel. Ma question est donc extrêmement appropriée.

Il sourit et s’approche de moi.

— Ce que vous sous-entendez serait effectivement illégal, même aux États-Unis.

Oh putain, encore un frisson et cette fois, il ne peut que s’en être rendu compte. Au vu du sourire satisfait qu’il m’adresse, il est évident qu’il a senti l’effet qu’il me fait. Un type se présente et nous demande alors de le suivre. Ouf, je suis sauvée. Nous nous retrouvons dans une salle de réunion, entourés de plusieurs personnes et un repas sous forme de buffet est servi dès que nous franchissons le seuil. À partir de cet instant, BB se détache de moi et me voilà à faire la conversation à un tas de gens que je n’ai jamais vu de ma vie, essentiellement des hommes. Je découvre alors qu’ils sont tous responsables ou directeurs d’entreprises lui appartenant. Je me demande donc ce que je fais là, mais je lui poserai la

question plus tard, car il semble occupé. De toute façon, je n'ai pas vraiment envie d'aller vers lui.

Quand les desserts arrivent, je n'ai presque rien avalé et n'ai qu'une envie : foutre le camp le plus rapidement possible ! Aussi, lorsqu'un premier petit groupe le salue avant de prendre congé, j'en profite pour en faire de même.

À cet instant, je ferais n'importe quoi pour me téléporter dans mon bureau et m'y enfermer à double tour pour le reste de la journée. C'est impossible, mais cette simple pensée me redonne le sourire. Je parviens à m'éclipser discrètement et partage même un taxi avec un homme qui me drague jusqu'à ma société. Puis, je regagne ma tour et, après un rapide compte rendu de mes impressions auprès de Mike, je me remets au travail. Toujours pieds nus et à présent détendue, j'abats mon boulot de la journée.

## Juliet

Je m'apprête à partir lorsque je reçois un message. Ce n'est pas un mail, mais une demande de rendez-vous : mon BB me convie à une soirée de travail. Non, mais il rêve lui, on n'impose pas ce genre de chose trente minutes avant. Le message spécifie qu'il m'envoie son chauffeur. Pas question. Je refuse le rendez-vous et éteins mon ordinateur avant de quitter les lieux. Je sors mon portable et constate que j'ai un SMS d'Arizona me donnant rencard dans un bar du centre. Vu l'heure, autant y aller directement. J'opte pour un taxi plutôt que le métro, car son texto date de plus d'une heure. Mon téléphone sonne, je vais me faire engueuler. Je décroche rapidement.

— J'arrive les filles, pas de panique. Par contre, j'ai eu une journée difficile, le nouveau BB est un maniaque du contrôle, commandez-moi un verre.

— Mademoiselle Clarck, je ne pense pas m'être bien fait comprendre.

*Fait chier, c'est BB, quelle merde !*

— Comment avez-vous eu mon numéro personnel ?

— Je viens d'apprendre que vous vous êtes permis de refuser une réunion de travail. Tenez-vous réellement à votre poste ?

— Je suis très attachée à mon travail, mais je le suis encore plus à ma condition de femme libre. Par ailleurs, j'avais pris un engagement auquel il m'est impossible de me soustraire. J'en suis désolée. Mais étant donné que vous êtes mon patron, vous ne tarderez pas à avoir accès à mon agenda suffisamment à l'avance pour que ce genre de désagrément ne se reproduise pas.

— Vous et moi allons avoir une conversation très rapidement, je crois que cela s'impose.

Et il me raccroche au nez. J'en tremble carrément. Il me fait peur. J'arrive devant le bar, complètement chamboulée, et entre. Mes amies me dévisagent et me tendent mon verre dès que je pose mes fesses sur la banquette. J'avale une énorme gorgée du champagne qu'elles ont commandé pour fêter l'occasion. Nous trinquons lorsqu'elles me servent une seconde coupe, étant donné que je me suis sifflée la première d'une traite. Je m'installe confortablement pour leur raconter mes péripéties de la journée. Je me redresse pour ôter ma veste, mais avant que je ne puisse l'accrocher au portemanteau, je croise le seul regard que je n'avais pas prévu de voir ce soir. Je me laisse retomber sur la banquette.

— Les filles, je suis dans la merde, c'est mon nouveau patron...

— Quoi ton nouveau patron ? Il t'arrive quoi, Jul's ?

Pas le temps de répondre que BB est debout face à moi.

*Merde, merde, merde.*

— Mademoiselle Clarck, quelle surprise ! Il me semblait que vous aviez une obligation ce soir.

Arizona se retourne pour lui faire face, comprenant enfin de qui il s'agit, et commence à le remballer :

— Effectivement, nous sommes en plein milieu d'un rendez-vous extrêmement impor...

Sa phrase reste en suspens au moment où son regard croise celui de BB. Quant à Carla, elle ne tente même pas d'ouvrir la bouche et se contente de papillonner des cils, avec un big smile<sup>(4)</sup> niais sur le visage. Lui affiche un sourire victorieux.

— Dans ce cas-là, je suis navré de vous importuner, mais Mademoiselle Clarck va devoir me suivre quelques instants. Promis, ça ne sera pas long.

Les regards des filles semblent me supplier d'accepter, je n'ai pas vraiment le choix de toute façon.

— Monsieur Vance, permettez-moi de vous présenter Carla Roberts et Arizona Todd, mes amies. Carla, Arizona, voici Gabriel Vance, mon patron.

Les deux traîtresses qui me servent de potes lui assènent leurs plus beaux sourires et lui se contente de leur serrer la main de façon glaciale.

— Veuillez me suivre, Mademoiselle Clarck.

Contrainte, je m'exécute après une dernière gorgée de champagne dont je vais avoir bien besoin. Comme à son habitude, BB passe sa main dans mon dos et ce serait mentir de dire que cela ne me fait aucun effet. Il m'escorte jusqu'à un endroit plus discret, ouvre une porte et me fait entrer dans la pièce avec brutalité. Les lumières sont tamisées et il n'y a personne. Il se colle contre moi et me force à reculer jusqu'à ce que mon dos heurte le mur du fond. Il est tout contre moi et je sens sa respiration contre ma joue. Si quelqu'un entrait à ce moment-là, je ne vois pas comment il pourrait expliquer une telle proximité entre nous. Je n'ose pas bouger. Il passe une main dans mon cou et m'attire encore un peu plus à lui.

— Mademoiselle Clarck, personne ne me résiste, jamais. Que vous en ayez conscience ou pas, vous êtes à moi, vous m'appartenez, autant vous y habituer tout de suite.

Je rêve, il est dingue ce mec. Mais vu l'effet qu'il me fait, j'aurais beau essayer de le repousser, je ne suis pas sûre que mon corps me le pardonne.

— Monsieur Vance, mes amies savent que je suis ici, si vous me faites du mal, il y aura des témoins, vous ne vous en sortirez pas comme ça.

Il éclate de rire en se pressant toujours plus contre moi. Et là, je sens contre mon ventre son ardeur. Je rêve ou je fais bander mon patron ? Il respire rapidement et ses mains passent dans mon dos et sur mon épaule.

— Je ne vous ferai rien sans votre consentement. Mais croyez-moi, d'ici peu, vous serez prête à me

supplier pour que je vous fasse des choses dont vous n'avez encore jamais fait l'expérience. Vous et moi, cette idée m'excite tellement.

— Vous rêvez.

— Juliet, vous résistez. Ma domination sur vous n'en sera que meilleure.

Puis il me lâche et s'écarte. Il est dos à moi et j'entends que sa respiration s'apaise. De mon côté, je suis atteinte de tachycardie, c'est officiel. Le pire, c'est cette chaleur qui s'insinue en moi. Ces pensées me chamboulent, car cet homme éveille en moi un désir et une passion que je m'impatiente de découvrir. Ce n'est juste pas la bonne personne. Je ne coucherai pas avec mon patron, hors de question. Je secoue la tête pour retrouver mes esprits et tente de fuir, mais BB bloque la porte avec sa main. Je le regarde et mon corps vient instinctivement à sa rencontre. Du bout des doigts, il caresse mes cuisses, mon ventre, mes hanches et ma poitrine à travers mes vêtements. Une sensation inédite me parcourt, au moment où je m'apprête à poser mes paumes sur lui, il me susurre à l'oreille :

— Mademoiselle Clarck, faites bien attention à ce que vous êtes sur le point de faire.

— Monsieur Vance, si vous ne voulez pas recevoir une injonction du tribunal pour harcèlement, ôtez immédiatement votre main de cette porte.

Un instant, une pointe d'effarement traverse son regard, mais il se tourne et me précède pour quitter la pièce à toute vitesse. Je lui emboîte le pas et cours jusqu'à mes amies avec fébrilité. Les deux me dévisagent.

— Jul's, ton Boss, c'est juste le plus gros canon que cette terre ait porté, quelle chance !

— Vous ne vous rendez pas compte de ce que vous dites. Il va me rendre folle. C'est un maniaque du contrôle, il me fout les boules.

— Waouh, au moins il ne te laisse pas indifférente. Toi qui te plaignais de ne jamais rien ressentir pour les hommes que tu rencontres, tu devrais te réjouir.

— Tu plaisantes, je risque de perdre mon boulot et pire, de perdre la tête ! Je suis dans la merde. Je vais rentrer les filles, je ne peux pas rester là.

Carla me bloque le passage.

— Attends, je suis sûre qu'il n'est pas loin, il doit probablement te surveiller s'il est réellement un dingue du contrôle. Si tu lui montres que tu es chamboulée, il fera de toi son souffre-douleur alors que si tu joues l'indifférence, il se calmera peut-être. Nous avions prévu de boire des coups pour fêter ton bilan, alors buvons des coups. Ensuite, nous irons danser et s'il revient te faire chier, je suis prête à me sacrifier pour toi en le mettant dans mon lit.

— Quel sens du sacrifice, merci, vraiment.

Nous rions toutes les trois, je suis convaincue. Et puis, si je rentre maintenant, je ne fermerai pas l'œil

de la nuit. La serveuse s'approche, je veux lui commander une autre bouteille, les filles ont fini la première en m'attendant. Mais elle m'interrompt :

— Bonne nouvelle, toutes vos consommations de la soirée sont réglées d'avance, pour vous c'est open-bar.

Mes amies se tapent dans la main, mais je sais très bien de qui cela vient et je ne suis pas à vendre. Je remercie la serveuse et lui demande de refuser cette offre, je vais régler la note. Arizona tente de me faire la leçon.

— Écoute Ari, cet homme abuse de son influence sur moi et je sens bien que ce n'est que le début. J'ai une limite, je suis une femme libre. Pas question, je paye et c'est non négociable. OK ?

— Du calme... Paye si tu veux, mais laisse-le te sauter, ça te détendra, tu en as vraiment besoin.

— Un point pour toi. Pourvu qu'il n'ait pas compris l'effet qu'il me fait.

Les deux se sourient.

— Si tu veux mon avis, c'est le genre de mec à qui personne ne résiste, il a forcément remarqué qu'il te faisait de l'effet. Si c'est pas le cas, il va te chercher jusqu'à en être sûr. La seule chose à faire, c'est d'en profiter. Franchement, depuis le temps que tu attends ça, n'hésite pas trop. Et puis il doit être un fabuleux amant.

— Et tu vois tout ça juste en une seconde, toi ?

— Le langage du corps ma belle, le langage du corps.

Nous rions, trinquons et je commence à me détendre. Les filles se dirigent vers la piste de danse, moi j'y renonce, ma tête tourne dangereusement. Je n'ai rien avalé de la journée. Je profite d'un moment pour vérifier mes mails sur mon portable professionnel et réponds rapidement à quelques problématiques. Elles reviennent vers moi en courant alors que la fatigue me gagne.

— Jul's, ton futur amant est au bar et il nous propose de le suivre dans un club pour terminer la soirée en beauté. On y va ?

— Allez-y si vous en avez envie, moi je vais rentrer, je suis claquée.

— Jul's, s'il te plaît !

— Amusez-vous bien et profitez-en pour essayer de découvrir son point faible, ça pourrait m'aider. À demain les filles.

Comme je sais que je peux compter sur mes superbes amies pour le distraire un bon moment, je décide de filer en douce. J'arrive à choper un taxi et rejoins très rapidement notre appartement. J'abandonne tous mes vêtements pour une douche réconfortante, mais chaque fois que je ferme les yeux, je revois ceux de BB qui m'électrisent. Sans même y réfléchir, je me masturbe en pensant à lui et j'atteins l'orgasme très

rapidement.

Cet homme me rend vraiment dingue. Je me sèche avant de me mettre au lit. J'ai du mal à trouver le sommeil et mets ça sur le compte de l'alcool, mais je sais bien que c'est faux. Je suis maudite. Il n'y a pas d'autre explication. Ça fait bientôt vingt-six ans que j'attends de rencontrer un type qui me fasse un tant soit peu frissonner et le jour où je le croise, non seulement c'est mon patron, mais c'est en plus le mec le plus arrogant et dominateur que je n'aie jamais vu. Je dois trouver un moyen pour lui résister. Remarque, étant donné le nombre de sociétés qu'il doit gérer, il ne va peut-être pas se repointer de sitôt. Sur cette idée réconfortante, je me laisse gagner par le sommeil. Mes rêves sont agités et je n'entends pas les filles rentrer. Je ne saurais dire si je l'ai rêvé ou si je l'ai vécu, mais j'ai la sensation d'avoir été observée pendant la nuit par deux grands yeux gris émergeant de la pénombre.

À mon réveil, je découvre des vêtements m'appartenant posés sur le fauteuil de ma chambre alors que je n'ai aucun souvenir de les avoir préparés hier soir. D'ailleurs, je ne les aurais jamais associés. Même ma lingerie a été assortie. Je devais être très distraite en me couchant et j'ai peut-être fait tout ça machinalement. Je sors pour vérifier que les filles sont bien rentrées et je retrouve Carla sur le canapé du salon encore profondément endormie. Je caresse sa joue et tente de la réveiller avec la douce odeur d'un café noir. Elle grogne et finit par émerger. Dès qu'elle m'aperçoit, elle se redresse et appelle Arizona qui nous rejoint.

— Bon, avant de te raconter la fin de soirée, comment vas-tu ?

— Je vais bien, pourquoi ?

— Ton patron a littéralement pété les plombs quand il a compris que tu étais partie hier soir, il nous a traitées de folles furieuses de t'avoir laissée rentrer seule en pleine nuit. Nous sommes des bimbos sans cervelle, inconscientes et provocantes.

— Non, il a dit ça ? Il est taré ce type, tu crois que je devrais m'inquiéter pour mon emploi ?

— Je crois surtout que tu devrais t'inquiéter pour ta petite culotte. Quand il se met en colère, il est encore plus sexy que lorsqu'il donne des ordres, et c'est déjà quelque chose. La mienne est bonne pour la poubelle, direct.

— T'es crade.

— Avec lui, je pourrais vraiment l'être.

Il est temps de m'habiller et c'est tant mieux, la conversation me dérange de plus en plus. J'enfile les vêtements disposés sur mon fauteuil et, juste avant de partir, je questionne les filles :

— C'est vous qui avez préparé mes fringues pour ce matin ?

Aucune réponse, je n'insiste pas sinon elles vont me prendre pour une folle. Je les embrasse et cours me réfugier dans ma tour. Une fois à mon bureau, je découvre un mot écrit à la main.

« Juliet,

*Je ne sais comment qualifier votre imprudence d'hier soir. Vous êtes totalement inconsciente. Passez me voir dès votre arrivée et ne vous inquiétez pas pour vos rendez-vous, j'ai pris possession de votre agenda.*

G. V. »

Non, mais il est sérieux ? Ce matin, j'ai rendez-vous avec le responsable assurance de Miami, j'ai organisé cette entrevue depuis plusieurs mois et il compte sur moi. J'allume mon ordinateur et constate avec fureur qu'il a bloqué tous mes rendez-vous et qu'il m'a même fixé des astreintes en soirée, à commencer par ce soir. Je me lève et fais tomber mon fauteuil. Je suis folle de rage, il veut me voir et bien soit, je vais aller le voir, mais je ne vais pas me laisser faire. Il ne peut pas briser tout ce que j'ai mis si longtemps à obtenir en travaillant dur, à savoir le respect. Et s'il désire me virer, je décrocherai sans aucune difficulté un autre emploi, il va devoir plier.

Je claque la porte de mon bureau sous le regard médusé de Mike et fonce vers l'ascenseur. Je rejoins très rapidement le dernier étage et ne me donne pas la peine de m'annoncer auprès de sa secrétaire. Je suis survoltée. J'entre dans son antre comme une furie et me retrouve nez à nez avec lui et deux autres hommes tout aussi séduisants qui me sont inconnus. Les trois se lèvent et BB me regarde avec effarement.

— Écoutez-moi bien Monsieur le boss du boss de mon boss, je ne suis pas un jouet, mais une brillante ingénieure en météorologie. Je suis aussi docteur en science, j'ai beaucoup travaillé pour en arriver là et mériter le respect de tous mes pairs. Je ne laisserai jamais qui que ce soit me griller auprès de tous et me décrédibiliser dans le seul domaine qui compte à mes yeux. Me suis-je bien fait comprendre ?

Les deux inconnus se regardent et, après un échange de sourires, quittent la pièce. BB, quant à lui, s'installe confortablement et me dévisage. Quand nous sommes seuls, il se lève et me contourne. Il sort un instant et je l'entends dire à sa secrétaire d'aller faire une course pour lui et de s'assurer que l'étage reste clos en son absence. Il n'essaie même pas d'être discret, je commence à flipper. Merde, que va-t-il me faire ? Mon assurance d'il y a deux minutes s'est brusquement envolée lorsqu'il revient en fermant la porte. Il me fait signe de m'installer dans un canapé.

— Non, je refuse de m'asseoir, je veux que vous me laissiez faire mon travail.

— J'ai justement l'intention de vous rendre encore plus performante.

— Dans ce cas-là, payez-moi une formation, mais ne me harcelez pas. Je n'hésiterai pas à aller bosser pour vos concurrents si tout cela ne cesse pas rapidement.

— Vous me menacez ? Parce que ce serait une première.

— Oui, je vous menace.

Je n'ai pas le temps de finir ma phrase qu'il se lève et s'approche dangereusement de moi tandis que je recule. Son regard est brûlant et ses yeux oscillent entre les miens et mon corps tout à coup bien trop moulé dans cette robe que je ne mets jamais. Soudain, j'ai chaud et mon cœur s'emballe.

— Ne vous approchez pas de moi. Vous me faites peur. Stop.

Il continue et je ne peux plus reculer, mon dos étant contre la baie vitrée qui surplombe la ville. Lorsqu'il arrive tout près de moi, je ne bouge plus. Je tente de rester concentrée, difficilement.

— Je vous ai déjà dit que je ne vous ferai jamais rien sans votre consentement. En revanche, je suis intimement convaincu que dès que vous prononcez un mot à mon égard, vous dites l'inverse de ce qui vous ferait réellement plaisir. Et ça commence à m'agacer au plus haut point. Vous avez envie de moi, vous en avez rêvé cette nuit, je le sais, je le sens.

Puis, très lentement, il avance ses mains vers moi. Mon regard s'attarde sur un tatouage qui dépasse de sa chemise, sur son poignet droit.

— Vous voulez l'admirer ?

— Écoutez, je ne veux...

Il me plaque contre la baie vitrée avec force et m'embrasse avec fougue. Personne ne m'a jamais embrassée comme ça. Il force ma bouche à s'ouvrir pour lui donner accès à ma langue, mord ma lèvre inférieure et aspire ma langue. Je gémiss sans aucune retenue.

— C'est bien ma belle, laisse-toi aller. Je vais te faire découvrir des choses que tu n'as jamais expérimentées.

Il commence à mordiller ma mâchoire et ses mains se baladent sur ma robe. Ce simple contact me donne des spasmes dans tout le corps alors que le tissu protège ma peau. Je suis en transe, ma respiration est de plus en plus saccadée. Je m'accroche tant bien que mal à ses épaules lorsqu'il passe ses doigts sous mes fesses puis entre mes cuisses pour me soulever. Il m'embrasse encore et encore, mes lèvres gonflent sous ses baisers. Mes tétons sont durs et douloureux, quand il caresse ma poitrine après m'avoir déposée sur son bureau en verre. Je ne contrôle plus mes pensées, je suis comme possédée. J'arrive quand même à articuler des mots qui ne font cependant plus sens :

— Il faut arrêter ça, Gabriel, vous êtes mon patron. Nous ne devons pas...

— Redis mon pré nom.

— Gabriel, s'il te plaît.

— Oh putain.

Il me redresse de ses bras si musclés et me retourne. Je suis dos à lui et il me penche en avant sur son bureau. Puis avec son genou, il force mes cuisses à s'écarter et très lentement, il remonte ma robe. Je gémiss déjà alors qu'il ne m'a pas encore touchée. Mais que m'arrive-t-il ? Il passe sa main entre mes jambes et étire mon tanga pour accéder à mon intimité.

— Tu vois, si tu n'étais pas si inexpérimentée, je t'aurais arraché cette petite culotte. Tu es si excitante Juliet. Écarte les jambes, tu vas adorer ça.

Je n'ose pas bouger, cet homme me tétanise. J'ai beau me dire que je vais prendre mon pied, il

m’impressionne. Il étouffe un grognement au moment où ses doigts atteignent mon sexe. Je suis déjà haletante.

— Tu mouilles tellement, tu es si chaude.

Tout à coup, comme s’il connaissait déjà mon anatomie par cœur, il pénètre en moi avec deux doigts. Je suis surprise et m’écrase contre la table. Presque immédiatement, ses mains caressent mes fesses et, alors que je peine à ouvrir les yeux, sa langue titille mon clitoris.

— Gabriel, oh mon Dieu !

Je suis proche de l’orgasme lorsqu’il se redresse après avoir pris soin de retirer mon tanga. J’entends la braguette de son pantalon et le crissement de l’étui du préservatif qu’il balance au sol. À nouveau, ses paumes se posent sur moi. Il descend la fermeture éclair de ma robe et la fait voler au-dessus de ma tête. Mon soutien-gorge tombe sur le bureau, je suis nue comme un ver tandis qu’il est encore habillé.

— Tu vas rester comme ça ?

— Chut, concentre-toi sur ton plaisir.

Je ne réponds pas et m’abandonne à lui, et lorsqu’il me pénètre, je pousse un cri plus qu’un gémissement. Mais lui ne s’arrête pas et ne prend même pas le temps de me regarder. J’ai du mal à m’habituer à la taille de son sexe en moi, je me sens mal d’un seul coup et je devine qu’il s’en fiche complètement. C’est donc ça, l’égoïsme de la luxure ?

— Stop, Gabriel, lâche-moi.

Je me débats de toutes mes forces et il finit par se retirer de moi. Je ramasse mes vêtements et me rhabille en quatrième vitesse avant de quitter son bureau en courant. Je ne croise pas son regard et pars m’enfermer dans mon antre. Mais qu’est-ce qu’il m’a pris au juste de me laisser séduire par cet homme qui n’en a rien à faire de qui il baise ? Et pourquoi moi, je l’ai laissé aller si loin ? Je crois que j’ai besoin de quelques jours de repos, je ne me reconnais plus. Enfermée à double tour, je décommande tous mes rendez-vous de la journée, même ceux qu’il a déjà annulés. J’appelle Mike pour lui dire que je ne me sens pas bien et décide d’aller chez moi.

Sur le chemin du retour, je coupe mon téléphone et rentre à pied, l’air frais me fait du bien. Je me sens tellement mal d’avoir laissé mon patron, le mec le plus dominateur qui soit, me sauter à même son bureau. Si ça se trouve, il y avait peut-être des caméras ou je ne sais quoi d’encore plus glauque, quelle inconscience !

En arrivant à l’appartement, j’appelle mes amies à la rescousse. Les deux répondent présentes et me rejoignent dans le quart d’heure qui suit. Dès que je les aperçois, je fonds en larmes, je ne me suis jamais sentie aussi humiliée ou rabaissée de toute ma vie. Les filles me consolent et sortent une énorme bouteille de gin pour enterrer cette mauvaise expérience. Et comme je ne suis pas en état de réfléchir, j’accepte. Il est à peine midi lorsque nous entamons les hostilités. Vers 15 heures, je suis dans un état d’ébriété avancée. Il faut que je stoppe tout de suite sinon je vais être malade. Je décide donc de prendre une douche tandis que mes amies sont endormies sur le canapé du salon. Enfin, je me sens un peu mieux.

J'enfile un jogging et pars courir pour chasser mes idées noires.

Autant dire qu'après avoir ingurgité autant d'alcool, c'est une très mauvaise chose, d'autant plus que je suis toujours à jeun. Au détour d'un virage dans Central Park, je suis même obligée de m'arrêter pour vomir dans une poubelle. En pleine journée, quelle honte ! Je me sens tout de même soulagée et reprends ma course folle. Lorsque j'arrive tout près de chez moi, je suis lessivée, mais dégrisée. Quand je franchis le seuil de la porte après avoir acheté des sushis, les filles sont réveillées et à peu près en forme. Je dépose notre repas au frais et les abandonne pour me doucher à nouveau. Décidément aujourd'hui, je vais faire une consommation d'eau assez exorbitante. J'entends Carla qui me parle :

— Jul's, tu veux voir quoi comme film ?

— Je m'en fiche, choisissez.

*Merde, quand j'y pense, je suis bonne pour mettre à jour mon CV et chercher un nouveau travail.*

Je sors de la salle de bain et constate que j'ai reçu plusieurs appels de Mike lorsque j'allume mon téléphone. Il s'inquiète pour moi. J'ai aussi plusieurs messages vocaux, dont un de Gabriel. Il est dans une colère noire et exige que je le rappelle sur-le-champ, à défaut de quoi il emploiera les grands moyens. Cette idée me fait sursauter et les larmes coulent le long de mes joues. Cet homme me fout réellement les boules. Mes copines ont dû entendre mes sanglots, car elles rappliquent en courant.

— Les filles, il me fait peur. Il est fou de rage et veut que je lui téléphone, je ne sais pas de quoi il est capable. Ce mec n'a aucune limite. Il va me griller dans la profession, je ne pourrai plus jamais exercer mon métier. Je suis foutue. Mais pourquoi moi ?

Arizona me serre contre elle.

— Calme-toi ma belle, on va trouver une solution. Essayons de réfléchir. Qu'est-ce qu'il nous a dit hier soir, Carla ? Il doit forcément avoir une limite.

Carla fronce les sourcils et se lève à vive allure pour mettre le verrou à l'entrée avant de caler une chaise sous la porte. Je comprends en un instant.

— Vous l'avez ramené ici ? Non ?

— On n'a pas eu le choix, il voulait être sûr que tu étais bien rentrée et on a cru qu'il avait un coup de cœur pour toi.

Je rigole face à ces paroles.

— Un coup de cœur ? Il n'en a rien à faire de personne ce type. Tu aurais dû le voir ce matin. Comme c'était humiliant.

Arizona comprend ma panique et décide d'employer les grands moyens. Elle sort son téléphone de sa poche et s'isole pour passer un coup de fil qui se résumera à deux ou trois phrases. Je devine aisément l'identité de l'interlocuteur : son frère aîné, James.

— Jul's, il sera là dans vingt minutes et il va rester avec toi jusqu'à ce que l'on trouve une solution.

Carla se frotte les mains.

— On va voir si ton boss fait le malin face à lui... Très bonne idée Ari, on aurait dû commencer par lui.

C'est surtout un membre de la police des polices américaines. L'homme le plus athlétique, le plus grand et le plus impressionnant que je n'ai jamais vu. Il est comme un frangin pour moi. Mais est-ce nécessaire de faire appel à lui ? Cela ne fera qu'accroître mon mal-être.

*Bon, Jul's, calme-toi et réfléchis.*

— Peut-être que si je le contacte et lui explique que je ne veux plus jamais me retrouver seule avec lui, les choses s'arrangeront. Après tout, il a beaucoup plus à perdre que moi. Il est plein aux as et si je décidais de porter plainte contre lui, il pourrait tout perdre, non ?

Je termine à peine ma phrase que l'on tambourine à la porte. Soit James est encore plus rapide que je ne l'aurais imaginé, soit ce n'est pas lui. Les filles attrapent mes mains. Nous restons silencieuses alors que la voix de BB résonne à travers la cloison.

*Oh putain, mon cœur va exploser.*

— Juliet, ouvre cette porte tout de suite, sinon je la défonce. Je ne plaisante pas.

Je me lève et sens une vague de courage m'envahir. Les filles s'asseyent sur le canapé et me soutiennent de leur regard. Il entre en trombe alors que je déverrouille l'appartement et claque la porte derrière lui. Il me fixe, mais je ne cille pas. Lorsqu'il aperçoit mes amies, il devient si froid.

— Mesdemoiselles, veuillez nous laisser, nous devons avoir une conversation privée.

Les deux répondent à l'unisson :

— Hors de question.

Cependant, je les rassure du regard, je me sens capable de l'affronter. Une fois de plus, je frise probablement la folie. Les deux ne bougent pas alors je me dirige vers ma chambre, suivie de BB. Je ferme la porte derrière lui pour nous retrouver seuls, face à face.

— Je vous préviens que si vous êtes venu ici pour me menacer ou tenter d'obtenir de moi quoi que ce soit, il y aura des conséquences.

— Des conséquences ?

— Oui, mon ami sera là d'un instant à l'autre. Un geste malheureux et vous allez le regretter.

— Quel ami ? Arrête de me mentir Juliet.

— Pour vous, je préfère Mademoiselle Clarck.

— Tu te fous de moi ? Après ce qu'il s'est passé entre nous ce matin, je comprends pas ta réaction.

— Vous êtes un maniaque, un dominateur et vous ne faites même pas ça bien. Je ne sais pas à quel moment j'ai perdu le contrôle, mais sachez que j'en suis désolée. Je ne veux plus vous voir, vous aurez ma lettre de démission demain sur votre bureau. J'enverrai un coursier.

— Hors de question. Tu vas m'expliquer précisément la raison de ta fuite et qui est ce mec dont tu me parles.

C'est à cet instant que je devine ses points faibles : il est vaniteux et possessif. Je respire profondément et me lance :

— Parfait, mais avant, vous devez me promettre qu'une fois que je vous l'aurai dit, vous sortirez de ma vie. Sommes-nous d'accord ?

— Tu ne souhaites pas vraiment ça ?

— Oh que si ! Mon travail est ce que j'ai de plus précieux, alors je vous garantis que je suis très sérieuse.

Il hoche la tête et une once de déception apparaît dans ses yeux, mais très vite, il redevient froid et percutant.

— Ce matin, je ne sais pas ce qui m'a prise. Quand vous m'avez embrassée, j'ai ressenti une vague de chaleur qui m'a tétanisée. Je n'arrivais plus à rien et je vous ai laissé faire. C'était très perturbant. Je crois que j'ai pensé que vous aviez un coup de cœur et je me serais abandonnée à vous si vous n'aviez pas été si solitaire, si grossier dans votre façon de faire. Vous avez raison sur un point depuis le début, je ne suis pas expérimentée et le sachant, vous auriez dû être plus délicat. Lorsque vous avez pris possession de mon corps, je n'ai pas réussi à étouffer un cri. C'était si surprenant. Mais il n'y a eu aucune réaction de votre part. Alors...

— Alors ?

— Alors j'ai compris que vous étiez égoïste et que vous ne faisiez ça que pour vous. Sauf que vous savez quoi, l'acte sexuel, quel qu'il soit, est un moment d'intimité partagé avec une personne choisie. Sinon, ça ne signifie rien. Et même si je ne suis pas une spécialiste, je ne veux pas que ça représente autre chose pour moi. C'est pour cette raison que je me suis débattue. J'ai détesté ça. Je ne vous connais même pas, mais ça m'a déçue de vous.

Il ne prononce plus un mot, j'en profite :

— De tout ce que vous avez dit depuis hier matin, je n'ai jamais douté que vous puissiez être un fabuleux amant, vu ce que vous aviez réussi à éveiller en moi. Mais je me suis trompée. Maintenant, je vous le répète, mon ami James va arriver d'un instant à l'autre.

J'ouvre la porte de ma chambre et les filles sursautent. BB les contourne et quitte notre appartement sans un regard pour elles. Je m'écroule au sol à cet instant. Carla verrouille la porte et Arizona me ramasse pour que je déverse mes larmes sur elle.

En moins de deux jours, j'ai perdu le contrôle de ma vie...

## Gabriel

Et dire qu'avec le rachat de cette boîte, je devais faire un simple investissement lucratif. Si on m'avait dit que j'allais me prendre la claque de ma vie, jamais je ne l'aurais cru.

Moi, Gabriel Vance, plus jeune PDG de mon groupe, actionnaire majoritaire de toutes les entreprises dans lesquelles j'ai mis un pied depuis ma naissance, je me fais chasser de l'appartement d'une gamine de vingt-cinq ans. Et le pire c'est que ce qu'elle m'a dit pour me chasser de chez elle m'a cloué sur place, et je suis là, comme un abruti devant sa porte. Non, mais qu'est-ce que je peux en avoir à foutre de ce que cette nana pense de moi, sérieux ? Ça fait maintenant plus de cinq ans que je baise chacune de mes assistantes et qu'aucune femme ne m'a résisté. Enfin avant ce matin, bien entendu.

Si elle savait dans quel état elle m'a laissé quand elle a détalé en courant. Elle en a même oublié son soutien-gorge. Et moi, comme un con, j'ai été obligé de me branler avec, tellement j'étais excité. Cette nana m'a rendu fou. À l'instant où j'ai croisé son regard, j'ai immédiatement été attiré par sa peau claire qui trahit la moindre de ses émotions. Mais ce qui la rend spéciale, ce sont ses yeux et cette répartie naturelle dont elle fait preuve. Bien entendu, son joli petit cul et sa poitrine généreuse ont contribué à ce que je fasse d'elle ma priorité de la semaine. Mais les choses ne se sont pas passées comme d'habitude, à savoir pousser la proie dans ses retranchements durant la première journée et récolter ses gémissements à la tombée de la nuit.

Déjà hier soir, elle m'a balancé deux emmerdeuses pour pouvoir m'échapper, ce qui m'a mis hors de moi. Je n'aurais probablement pas fermé l'œil si je n'avais pas réussi le tour de force d'entrer chez elle, histoire de mettre mon nez dans ses affaires personnelles. D'ailleurs, mes limites en matière de respect de la vie privée ont toutes sauté à ce moment-là. J'ai même eu le culot de choisir ses vêtements pour le lendemain et de mater son cul à travers ses draps de lin ! Il faut dire que c'est un très bon choix de matière pour dormir nue. Cette constatation m'a davantage donné envie de la baiser.

De fait, ce matin, quand elle a débarqué furieuse dans mon bureau, je n'ai pas eu besoin de prier les garçons de nous laisser seuls. Je venais juste de leur raconter en détail ma journée de la veille : ils savaient que plus qu'une envie ou un désir, c'était devenu un besoin de la baiser. Je sais déjà que je vais avoir droit à une belle remontée de bretelles après ce qu'il s'est passé dans mon bureau avec Juliet. Mais je m'en fous, je veux cette nana. Bon maintenant, il faut que je trouve une solution pour qu'elle cesse de me résister.

*Gabriel, réfléchis.*

Bordel, je suis en train de rater une réunion sur une projection au Japon pour me faire engueuler et traiter de mauvais coup par une gamine ! Comment j'ai pu en arriver là ? Je n'ai jamais couru après une femme de toute ma vie et me voilà en train de mettre en place un plan machiavélique pour me retrouver seul avec elle. Le pire, c'est que je fonce tout droit dans le mur. Cette petite garce va m'obliger à la

courtiser pour qu'elle écarte les cuisses pour de bon.

*Fait chier !*

Je suis en train de faire la liste non exhaustive de tous les trucs bien cochons que je voudrais lui faire – à commencer par l'attacher aux barreaux de mon lit – lorsque mon téléphone sonne. Et merde, je n'ai jamais amené de femme chez moi, alors pourquoi j'attacherais cette gamine aux barreaux de mon pieu ?

*Gabriel, concentre-toi.*

— Oui, quoi ? m'énervé-je contre Liam au bout du fil.

Il rigole.

— Donc tu ne l'as pas sautée. Tu viens de répondre à ma question.

— Connard, tu veux quoi ?

— Un débriefing complet, mais attends... Qu'est-ce qu'il s'est passé ? Où es-tu ? Je suis à ton bureau et tu n'y es pas.

— Si tu savais mec, je sors de chez elle, je viens de me faire jeter comme jamais.

Il éclate de rire. On peut dire qu'il sait reconforter les autres...

— Bon, on se retrouve comme d'habitude dans deux heures, je préviens Aedan. Mais pitié, va courir avant, te défouler un peu.

Et il raccroche. Il m'agace, mais il a raison, j'ai besoin de courir plusieurs bornes, puis d'une bonne douche froide. Chaque fois que je pense à cette gamine, ma bite menace de faire exploser mon costard. Sauf s'il est un aveugle, mon chauffeur s'en est forcément rendu compte. Je passe chez moi sans même faire un détour par le bureau. Je balance mes messages sur mon plan de travail, enfile ma tenue de course et sors en trombe pour me diriger vers Central Park. Je me défoule, mais impossible de la chasser de mon esprit ! Et puis merde, autant aller courir dans son quartier. Une fois devant son appartement, je constate à travers sa fenêtre qu'elle n'est pas seule. Puis la lumière s'éteint et je me planque derrière une poubelle pour observer qui va sortir de là.

*Gabe, tu es en train de te cacher derrière les ordures pour espionner une petite garce, tu fais pitié !*

Et là, ce sont Juliet et ses deux dindes de copines qui sortent, escortées d'un colosse blond aux yeux clairs. Il tient la Belle par la main. Non, mais c'est qui ce mec ? Il porte une veste de costume et, lorsqu'il se penche pour héler un taxi, on peut apercevoir qu'il porte une arme. Mon sang se glace, elle a appelé les flics. Bordel, je suis dans la merde ! L'attitude protectrice de ce mec vis-à-vis d'elle m'écœure, j'ai envie d'aller lui casser la gueule. Mais ma plus grosse surprise reste de les voir tous les quatre entrer, non pas dans un taxi, mais dans un véhicule officiel ! Putain, ce mec n'est pas juste flic, il est haut placé ! Je vais vraiment devoir me renseigner.

Une fois qu'ils sont partis, je fais demi-tour pour rentrer chez moi, me douche en vitesse et appelle mon homme à tout faire. La balade au parc ne m'a absolument pas détendu, aussi je lui donne des ordres en hurlant : je veux un rapport complet sur elle, sa famille et chacune de ses connaissances, y compris ce type. Je conclus en le prévenant de faire attention où il met les pieds et rejoins Liam et Aedan.

Les deux se frottent les mains en me voyant arriver. Je m'installe alors que Saddie débarque. Merde, pourquoi faut-il toujours qu'on se retrouve dans ce bar à strip-tease quand on veut discuter ? On a trente ans bordel, c'est glauque ! Cette pauvre Saddie n'a plus aucune saveur à nos yeux depuis longtemps. On a tellement baisé son cul qu'on ne la regarde même plus. Je pourrais me maudire d'être un homme abject, mais j'ai plus urgent à régler. Après mon rapide topo de la journée, Aedan ne plaisante plus :

— Laisse-moi gérer ça, tu veux ? On ne doit pas attirer l'attention des fédéraux sur nous et tu le sais très bien. Je suis désolé de te dire ça, mais tu vas devoir laisser cette gamine tranquille. Revends cette boîte et oublie-la.

Je baisse les yeux, c'est impossible.

— Gabriel, suis-je assez clair ?

Liam intervient avant que je ne cède à l'envie de coller mon poing dans la gueule de ce con d'Aedan.

— Aedan, on va gérer ça tous les deux, mais ne lui mets pas la pression comme ça ! Après tout, on ne sait pas qui est cette fille, elle n'est peut-être pas une menace. Soyons prudents, mais restons raisonnables.

— De toute façon, j'ai déjà mis Jason sur le coup. Il va me faire un rapport détaillé dès demain sur tout son entourage. Il est prévenu pour le flic, il a le bras long, nous serons fixés. Et puis, je sais aussi qu'elle m'a menti sur le fait qu'il soit son petit ami.

— Et comment tu peux être sûr que c'est pas son mec ?

— Je veux bien être un peu à côté de la plaque avec elle, mais je sais reconnaître une femme qui me désire quand j'en croise une. Je te garantis qu'elle me désire au moins autant que moi. Elle y met juste un peu trop de sentiments parce qu'elle est jeune.

— Oui eh bien, si tu ne veux pas qu'on se retrouve tous les trois au cœur d'un procès médiatique, tu ferais bien d'y mettre un peu de sentiment aussi. Et puis, tu te rends compte de ce que tu lui as fait ?

— Et qu'est-ce que je lui ai fait de si grave, Ô Grand Maître de la bienséance ?

— Tu lui as fait peur et tu as dû lui faire mal aussi. Tu es le plus brutal d'entre nous et cette gamine est si fine, tu as dû la traumatiser. Tu as intérêt à te tenir tranquille ou à rattraper le coup, et rapidement, si tu ne veux pas que ça se retourne contre toi. Cette nana est loin d'être bête et je la soupçonne d'avoir déjà compris quel est ton point faible. Fais gaffe !

Cette discussion m'agace, je me lève d'un bond et quitte le club sans me retourner.

Cette nuit-là, je ne ferme pas l'œil.

À la première heure, je saute sur mes deux jambes et appelle Jason qui m'a laissé un message.

— Rendez-vous dans mon bureau dans quarante-cinq minutes.

Incroyable, je suis encore plus sur les nerfs qu'hier ! J'enfile un costume après une douche rapide et pars sans même prendre le temps de me regarder dans le miroir. J'ordonne à mon chauffeur de passer devant chez elle, je ne peux pas m'en empêcher. De toute façon, il est si tôt que personne ne sera debout.

Ah tiens, surprise ! Il y a de la lumière à sa fenêtre et je constate qu'elle est ouverte. Une silhouette s'y penche, c'est elle. De la fumée s'échappe de sa bouche : elle fume en cachette avant de s'éclipser rapidement. Ça me tire un sourire de l'imaginer nue en train de tirer sur sa clope. Je rejoins mon bureau en espérant que le type d'hier n'ait pas passé la nuit avec elle. Jason est déjà là et je demande à Stacy de nous apporter deux cafés avant de lui fermer la porte au nez.

— Je vous écoute, Jason.

— Tout ce que j'ai trouvé est là.

Il me montre un rapport sur mon bureau.

— Rien d'alarmant ?

— Elle est française, sa famille vit à Paris. Ses parents sont aisés, mais vivent de façon raisonnable. Son père est américain, ce qui explique sa double nationalité, bien qu'elle se revendique plus française qu'américaine. Elle a deux sœurs et ses seules amies ici sont les deux que vous m'avez citées. Le grand blond que vous avez vu est le frère de l'une d'elles. Ce type est un ange gardien pour tout son entourage, un flic de haut vol. Vous devriez faire attention de ne pas devenir sa cible. Je sais déjà qu'il se renseigne sur vous. J'ai fait en sorte qu'il ait les informations que nous voulons lui donner. Ça devrait aller, mais soyez prudent, cette jeune femme est brillante et respectable.

— Respectable ? Qu'est-ce qu'il vous arrive, Jason ?

— Lisez son dossier, vous comprendrez.

Je le mets rapidement dehors pour consulter son dossier. Elle a un compte bancaire bien rempli, a obtenu de grosses bourses et des prix scientifiques. Elle continue à être publiée pour ses recherches en climatologie. Elle est brillante, ça, je l'avais remarqué. Elle est engagée dans diverses causes écologiques et sauvegarde de la planète.

Tout à coup, les mots que je découvre ont un effet coup de massue : Jason avait raison, Juliet est une femme très surprenante et hors du commun. Fait chier, je me sens coupable d'avoir découvert son secret. Je termine la lecture de toute son histoire et me fais la promesse de rattraper le coup avec elle. Hors de question de lui causer du tort, mais je la veux encore plus qu'hier. Je suis dans la merde, son physique est

loin d'être ce qu'elle possède de plus précieux.

Heureusement, mes rendez-vous s'enchaînent toute la matinée et m'occupent bien l'esprit. Sinon, je n'aurais pas pu m'empêcher de me pointer à son étage pour voir ce qu'elle fait. Je sais de source sûre qu'elle est venue travailler, qu'elle est seule et qu'elle s'est longuement entretenue avec Mike, son supérieur. Qu'a-t-elle bien pu lui dire ? Je suis presque tenté de faire installer des micros dans son bureau.

*Bon là, Gabriel tu dépasses les bornes. Cette nana te fait un tel effet que tu n'as plus aucun sens commun.*

Peut-être qu'une approche en douceur serait plus opportune ? Je vais tenter ma chance en lui envoyant une invitation par mail, allez, courage !

« Juliet,

*Avez-vous passé une bonne nuit ?*

*Je voudrais vous inviter à déjeuner, seriez-vous disposée à accepter ?*

*Dans un lieu public, promis.*

*Gabriel. »*

La réponse ne tarde pas, ça ne m'étonne pas d'elle.

« Monsieur,

*Je doute que ce soit une bonne idée.*

*Et je suis débordée.*

*N'avez-vous rien de mieux à faire de votre précieux temps ?*

*Mademoiselle Clarck »*

J'ai perdu une bataille, mais pas la guerre.

« Juliet,

*Rien de mieux à faire à l'heure du déjeuner, en effet.*

*Souhaitez-vous que je fasse bloquer un rendez-vous sur votre agenda ?*

*De toute façon, le boss du boss de votre boss vous ordonne d'aller manger donc pas question de travailler dans ce créneau.*

*S'il vous plaît.*

*Gabriel. »*

Le « S'il vous plaît » me coûte, mais il faut parfois avouer ses faiblesses pour atteindre la victoire. À savoir ici son corps, sa bouche, ses mains, son esprit et son cœur...

*C'est officiel, je suis barge ! Putain, si elle refuse, je la fais kidnapper à sa sortie du bureau.*

*« Monsieur,*

*J'étais outrée de voir que vous vous étiez permis de prendre le contrôle de mon agenda professionnel, mais je vous interdis formellement de tenter quoi que ce soit vis-à-vis de mon agenda personnel (illégal++++).*

*Cependant, du fait que je suis obligée de quitter mon bureau – ordre de la direction de la direction de ma direction – et que vous le demandiez gentiment, mais surtout poliment – c'est une première –, j'irai à la cafétéria de la société dans laquelle je travaille vers 12 heures 15. Puisque vous n'avez rien d'autre à faire, si vous y êtes, on se croisera sûrement.*

*Mademoiselle Clarck. »*

Putain, je souris comme un con devant son message. C'est pathétique, je suis heureux d'avoir un rencard dans une cafétéria d'entreprise avec une gamine de vingt-cinq ans. En plus, je ne sais absolument pas où se trouve cette cafétéria de merde.

*Fait chier !*

Je respire et verrouille ma cible.

*« Juliet, j'y serai.*

*Gabriel. »*

J'appelle ma secrétaire et m'organise pour ne pas trop être pris au dépourvu, même si cette femme va

me déstabiliser à coup sûr. Mais juste avant que je ne quitte mon bureau, je reçois un nouveau message. C'est Juliet qui m'informe avoir fait supprimer tous nos rendez-vous, mais accepter celui de ce midi et me remercie de ma compréhension au vu de sa charge de travail. Un point pour elle. La laisser me surprendre me fait sourire. J'enfile ma veste et descends la retrouver, il est *12 heures 10*. Stacy m'a expliqué comment rejoindre le self, j'en pousse la porte battante et me retrouve en enfer.

Du bruit, des gens avec des plateaux, une chaleur étouffante et un choix gastronomique... *intéressant*. Je suis arrivé avant Juliet et m'installe alors que le responsable de la cafétéria se pointe avec un menu imprimé spécialement pour moi. Puis la Belle entre, jeans foncé et blouse bleu marine qui fait ressortir ses yeux, elle est magnifique. Ses joues rosissent dès qu'elle m'aperçoit, mais elle s'approche sans la moindre hésitation. Cette femme est courageuse, si seulement elle savait comme je fantasme sur elle et dans quelles positions je rêve de la voir. J'inspire lorsqu'elle arrive à mon niveau, je dois rester calme et reprendre mes esprits. Elle me tend la main, je me lève et la serre le plus délicatement possible. Un frisson me parcourt, je suis certain qu'elle a ressenti la même chose. Elle s'assied face à moi et je l'imite, je suis presque timide.

— Juliet, je suis très heureux que tu aies accepté ce rendez-vous.

— Je préférerais en rester à Mademoiselle Clarck.

— Pas moi. Juliet, tu as un si joli prénom.

— Écoutez, j'ignore ce que vous me voulez, mais vous devez savoir que je tiens énormément à mon travail. Je suis prête à oublier tout ce qu'il s'est passé entre nous et à reprendre une relation purement professionnelle. Mais sachez que j'ai informé mon supérieur de notre divergence de point de vue d'hier matin, et ni lui ni moi ne souhaitons que ça se reproduise.

— Tu as fait quoi ? Tu as raconté à Mike ce qu'il s'était passé entre nous ? T'es sérieuse ???

— Ne me criez pas dessus sinon je m'en vais. Je parlais de l'utilisation de mon emploi du temps.

— Uniquement concernant ton emploi du temps ?

Elle hoche la tête et esquisse un sourire, cette femme est étonnante.

— Tu vas bien Jul's ? lui demande le responsable qui revient vers nous.

— Oui, merci beaucoup, mais ne te dérange pas Bob, nous allons nous...

— Bob, nous souhaiterions deux menus sushis avec accompagnements. Juliet, tu préfères la sauce sucrée ou salée ?

Elle me dévisage, mais ne répond pas. Je sais qu'elle aime les sushis, j'en ai vu chez elle hier.

— Donc mettez les deux Bob, je vous remercie et pour la note, faites-la envoyer à ma secrétaire.

Il s'éloigne alors qu'elle reprend contenance.

— Vous savez que nous sommes dans un self ?! Personne ne sert à table ici.

— Je suis le grand patron, personne ne m'impose quoi que ce soit.

— Je vois ça. Sommes-nous d'accord concernant mon emploi du temps, Monsieur Vance ?

J'ignore sa question pour en poser une qui me tracasse depuis ce matin.

— Juliet, t'ai-je blessé physiquement, lorsque nous avons... tu vois ?

Je pensais qu'elle baisserait la tête, ou bien qu'elle deviendrait un peu rouge à la rigueur. Mais rien, elle reste calme et me fixe droit dans les yeux.

— Je ne garderai aucune séquelle physique.

— Et morale ?

— Vous m'avez fait mal au cœur, je me suis sentie humiliée. Mais j'ai déjà connu bien pire comme séquelle morale. Je vais m'en remettre. Et si vous acceptez de me laisser reprendre mon travail, cela n'aura aucune incidence sur mes performances.

— Je suis désolé Juliet, je ne pensais pas te blesser, c'est même l'inverse de ce que je prévoyais. Je n'ai pas pris en compte ton jeune âge, c'était une erreur.

— Parce que vous pensez que c'est une question d'âge ? Eh bien, permettez-moi de vous dire que c'est faux. Vous êtes un homme autoritaire, c'est évident. Mais ça ne devrait pas vous servir d'excuse pour être égoïste et brutal. Enfin, peu importe, cela ne me regarde pas. Sommes-nous d'accord concernant mon travail ?

— Juliet, je ne veux pas que tu quittes ton travail, tu es l'un des meilleurs éléments de cette boîte. Mais je ne veux pas non plus que tu te refuses à moi. Tu es une femme très attirante et j'aimerais vraiment apprendre à te connaître.

— Non, ce que vous voulez c'est me sauter et faire de moi votre nouveau jouet, jusqu'au jour où vous vous lasserez et où vous me virerez.

— Je te désire, mais ça ne signifie pas que je veux jouer avec toi.

— menteur ! Vous l'avez dit à plusieurs reprises.

— Tu me plais. Je m'adapte, enfin j'essaie.

Elle sourit et cette fois, elle rougit.

— Tu vois, si je ne te plaisais pas du tout, tu ne réagirais pas comme ça.

— Écoutez, je vais être honnête avec vous. Bien que je doute de votre sincérité, cela ne doit pas m'empêcher de rester celle que je suis, même face à vous. Je ne collectionne pas les amants. Je ne suis

donc pas particulièrement à l'aise avec un homme tel que vous, un homme aussi vibrant. Parce que ce que je ressens face à vous, c'est exactement ça : une vibration. Je ne connais pas cette émotion et je reconnais que c'est assez attrayant. Mais je me suis laissée aller et je le regrette. Je ne suis pas une femme pour vous et vous n'êtes évidemment pas un mec pour moi.

Ses paroles ne me surprennent pas vraiment, dommage qu'elles n'aillent pas dans mon sens. Alors, autant les ignorer pour mieux réattaquer. Les sushis arrivent et elle remercie notre serveur. Elle le regarde intensément, pas de doute que ce mec aimerait bien se la faire. Cette simple pensée m'agace.

— Tu vois, ce mec est peut-être moins direct, mais il a les mêmes intentions que moi à ton égard et même pires.

— Mais comment le sais-tu, Gabriel ?

— Enfin, tu m'appelles par mon prénom. Juliet, tu es une femme très séduisante et je sais lire dans les yeux des gens.

— Gabriel et ses pouvoirs magiques, voilà autre chose maintenant.

Je ferme les yeux et savoure son ironie. Putain, il suffit qu'elle prononce mon prénom avec son accent français pour que je bande.

— Juliet, dîne avec moi ce soir. Je ne rêve que de te faire profiter de mes pouvoirs magiques comme tu dis, mais je suis prêt à te promettre de garder les mains dans mes poches.

— Ce ne sont pas tes mains qui m'effraient le plus, Gabriel.

Elle fait exprès de répéter mon prénom car elle sait que j'adore ça. Je rêve ou cette innocente gamine s'amuse avec moi ?

— Juliet, fais attention, si tu joues tu dois être prête à perdre.

— Pareil pour toi, Gabriel.

Elle inspire profondément et lèche le bout de sa baguette. Elle me rend fou. J'ai envie de la prendre sauvagement sur cette table, devant tout le monde, et de la faire couiner jusqu'à ce qu'elle me supplie de la laisser jouir juste pour moi, juste dans ma bouche. Mais elle me tire de mes pensées salaces.

— J'accepte ton invitation à dîner à une seule condition : je choisis le restaurant et l'addition est pour moi.

— Ça fait deux conditions.

— Non, c'est une condition avec plusieurs clauses. Ne me fais pas croire qu'un homme d'affaires aussi aguerri que toi ne connaît pas ce type de négociation.

— Dans ce cas-là, j'ai moi aussi une condition.

— Non, non, c'est toi qui quémandes un dîner, pas moi. Tu n'as donc rien à négocier en échange. Je refuse.

Je reste muet, mais je sais déjà le chemin détourné que je vais prendre pour arriver à mes fins. Notre repas est écourté car elle reçoit un appel de France. J'en profite pour répondre aussi à Liam qui veut me voir dans mon bureau. Nous rejoignons l'ascenseur chacun avec son téléphone collé à l'oreille. L'entendre parler français est tellement sexy ! Nous raccrochons lorsque les portes se referment. Nous sommes seuls dans la petite cabine et une vague de chaleur envahit la pièce. Elle plonge ses yeux dans les miens et j'y vois son désir. Je devine aussi qu'elle lit le mien car elle sourit. Mon Dieu, qu'elle est belle ! Elle n'est pas juste attirante, elle est réellement belle, à couper le souffle. Je m'approche, mais elle pose juste un doigt sur mon torse pour que je reste à bonne distance.

— Gabriel, je te tiens au courant pour cette histoire de dîner.

— Je croyais que nous avions un accord.

— Tu n'as pas accepté ma condition, si ?

Elle sourit et s'échappe lorsque nous arrivons à son étage. Je rejoins mon bureau où Liam m'attend déjà, assis dans un fauteuil, en pianotant sur son téléphone. Je m'installe après avoir viré ma veste. Il lève un sourcil vers moi.

— Alors ?

— Alors quoi ?

— Comment s'est passé ton déjeuner ?

— Bien. Tu veux quoi exactement ?

— J'aimerais que tu m'expliques comment toi, tu peux te retrouver à déjeuner dans un self d'entreprise alors que tu ne possèdes pas moins de dix des plus grands restaurants de cette ville.

— Je voulais voir Juliet et je crois que j'ai réussi à rattraper le coup.

— Tu crois ? Non, mais qu'est-ce qui t'arrive, Gabe ?

— Elle m'a carrément avoué ce qu'elle ressent pour moi. Cette nana est d'une innocence déconcertante. Et dans le même temps, elle m'a traité de goujat et limite de mauvais coup. Tu imagines ?

Il sourit en coin, je n'aime pas ça. Mais il a quand même de bonnes nouvelles : le flic n'a pas trop poussé ses recherches et, si je ne commets pas d'imprudence, il n'y a aucune raison pour que je m'inquiète. Alors que je m'apprête à terminer mon entretien avec Liam, je reçois un mail :

« Gabriel,

*Rendez-vous à Paname, 20 heures*

*Juliet »*

Aussitôt, je souris. Un message en français, dans un restaurant français avec une femme française. Elle veut jouer sur son terrain, comme c'est malin !

— Mec, tu verrais ta tronche, elle va te dévorer !

*Merde, je l'avais oublié celui-là !*

— Liam, peu importe les moyens, seul le résultat compte. Et je désire cette nana.

— C'est ça !

Il se lève et quitte mon bureau. Je vais devoir faire un rapport complet de ma soirée un de ces jours, mais pour l'heure, j'ai mieux à faire.

« *Juliet,*

*Heureusement que je serai accompagné d'une traductrice hors pair.*

*Je m'en remets à toi.*

*Gabriel »*

« *Gabriel,*

*Ne me fais pas l'offense d'essayer de me faire croire que tu ne comprends pas la plus belle langue du monde.*

*Juliet »*

Je vais devoir reprendre quelques leçons de français, je n'ai jamais été très performant dans cette langue bien trop compliquée à mon goût. Mais, d'ici ce soir, un gros planning m'attend et je dois tout mettre en œuvre pour que ma condition soit réalisée. Je préviens Stacy et je file. En chemin, je ferme les yeux un instant et, inévitablement, le sourire de Juliet s'impose dans mon esprit.

*Putain, dans quelle merde je suis en train de me fourrer ?*

Rien à foutre, je suis Gabriel Vance, je peux garder le contrôle !

## Juliet

Pourquoi j'ai accepté ce dîner ? Pourquoi suis-je entrée dans son petit jeu ? Il est tellement séduisant, c'est impossible de lui résister. En plus, je vais devoir expliquer ça à James. Il a été si attentionné avec moi hier, il va forcément être déçu. Quand je pense qu'il voulait rester dormir à l'appartement, je culpabilise à mort ! Sa proposition était adorable et ses intentions honorables, mais je ne pouvais pas accepter.

Maintenant que j'ai revu BB, je me dis que j'ai peut-être un peu paniqué pour rien. Cela dit, il a beau faire des efforts, il y a quelque chose en lui qui me donne un sentiment d'insécurité, il est comme un prédateur. Bizarrement, ça m'excite. Je ne me reconnais plus du tout depuis que cet homme est entré dans ma vie. Et je suis convaincue que je vais le voir de plus en plus souvent. Avec toutes les sociétés qu'il possède, pourquoi est-ce qu'il passe ses journées dans mon immeuble ? J'en saurai plus ce soir. J'espère que ça a un rapport avec moi.

*Merde, je suis vraiment faible.*

Je ferme les yeux et voilà que mon esprit s'égaré... Je rêve de ce que pourrait être ma vie à ses côtés. Je n'imagine pas du tout une vie de couple classique, cet homme n'est pas le genre à apprécier la routine. Avec lui, ce serait trépidant et surprenant. Mon téléphone qui sonne me tire de mes pensées.

— Salut Arizona.

— Alors, cette journée ?

— Si tu savais. Il m'a invitée à déjeuner. Je lui ai filé rencard à la cafétéria de la boîte. C'était drôle de le voir avec son super costard au milieu des employés. Je comprends toujours pas pourquoi il a accepté. Mais il a été gentil et prévenant. Du coup, je crois que...

— Que quoi ? Jul's ?

— Ben, j'ai accepté de dîner avec lui ce soir.

— T'es sûre de ce que tu fais ?

— Justement, non. Je ne suis sûre de rien avec lui, mais... Tu vois, c'est plus fort que moi et je me dis que peut-être...

— Juliet, promets-moi d'être prudente. Cet homme me fait penser à un chasseur et toi, tu es clairement le gibier.

— Je sais. Tu crois que j'ai eu tort ?

— Je crois que pour la première fois de ta vie, tu te lâches un peu et je suis heureuse pour toi. Mais fixe-toi des limites auxquelles te raccrocher, au cas où ça dégénérerait quoi ! Ça te permettrait de savoir quand tu dois dire non. C'est certain que dire non à un mec comme lui ne va pas être simple, mais tu n'auras pas le choix si tu veux pas te faire dévorer.

— T'as raison. Je vais me faire belle et y aller, mais je ne le laisserai pas obtenir mes faveurs. C'est quoi la règle sur le nombre de rendez-vous déjà ?

— Avec un homme normal, on dit trois rencards, mais avec lui, je serais tentée de t'en conseiller quatre. Histoire de lui montrer que tu gardes le contrôle. Enfin, ne t'avance pas trop, il ne faudrait pas que ton corps te trahisse.

— Bonne idée. À part ça, tu crois que James va comprendre ?

— Je pense qu'il a déjà compris. Il a appelé ton bureau à midi et on lui a dit que tu déjeunais avec BB. Il est forcément un peu déçu, il t'a toujours beaucoup aimée. T'inquiète, il s'en remettra. Mais attends... je t'appelais pas que pour ça : t'as reçu un appel, un Français qui raconte un tas de trucs sur le répondeur, tu devrais le rappeler. Je crois que c'est Lucas. J'ai rien compris, mais j'ai reconnu sa voix sexy.

— OK, je l'appelle tout de suite. Merci Ari, je repasse à la maison dans un moment.

Nous raccrochons et je tente de joindre Lucas avec une pointe d'angoisse, comme à chaque fois que je le contacte. Lucas est le copain de ma meilleure amie. Depuis plusieurs années, elle séjourne dans une clinique en Suisse, à la suite d'un accident de surf. Comme il ne répond pas, je m'inquiète et contacte la clinique.

— Safeswiss, bonjour.

— Oui, bonjour, je suis Juliet Clarck, je vous appelle au sujet de Jeanne Bastille, je voudrais avoir de ses nouvelles.

— Oh oui, Monsieur Bona devait vous contacter à ce sujet.

— Que se passe-t-il ? Comment va Jeanne ?

— Rien de nouveau, mais elle va devoir changer de chambre et nous avons besoin de votre accord. Monsieur Bona voulait se charger des formalités.

— Bien entendu que vous avez besoin de mon accord ! Écoutez, dites au Docteur Beaumont de me rappeler, je veux avoir des précisions. Je ne comprends pas pourquoi Jeanne changerait de chambre et j'ai besoin de temps pour me libérer. Je suis la seule à pouvoir vous accorder tout changement, ne l'oubliez pas. J'attends son coup de téléphone.

— Très bien Mademoiselle, ce sera fait.

Je raccroche, énervée et inquiète, mais je ne veux pas alerter tout le monde. Autant attendre de savoir de quoi il retourne. Je me plonge dans un dossier avant de faire une conférence téléphonique avec notre

homologue californien.

Lorsque je quitte le bureau, je n'ai toujours pas eu de nouvelles de Lucas et ça ne m'étonne pas. Il sait que je ne vais pas le laisser faire et il repousse l'échéance. De toute façon, ils ne feront rien sans mon accord, je suis la tutrice de Jeanne et c'est moi qui paie la clinique. Je dois me calmer.

Alors que je passe le pas de ma porte, Arizona me saute dessus.

— Jul's, tu ne devineras jamais ce qui a été livré pour toi !

— Non, mais je m'attends à tout. Cette semaine est décidément la plus longue de ma vie. C'est quoi ?

Je ferme les yeux et grimace en attendant qu'elle crache le morceau. Au lieu de ça, elle se marre.

— Mais non, c'est une belle surprise, je pense, va voir dans ta chambre.

D'abord, j'écoute le message que Lucas avait laissé sur mon répondeur. Au simple son de sa voix, mon corps se tend. Ce mec m'exaspère ! Nous devrions être proches et nous serrer les coudes, mais c'est impossible. Il est omniprésent et c'est insupportable. J'efface le message après l'avoir écouté deux fois et gravé chacun de ses mots dans mon esprit, pour les lui ressortir s'il trouve assez de courage pour me rappeler.

Enfin, je vais dans ma chambre et oh, surprise ! Une énorme boîte Chanel blanche en carton a été déposée sur mon lit. La voilà, la fameuse condition de Gabriel. Ça me tire un sourire involontaire.

*Merde, je devrais être choquée qu'il se permette de choisir ma tenue pour notre rendez-vous, non ?*

Je m'empresse de l'ouvrir pour découvrir de quoi il s'agit ; on ne sait jamais, cet homme a peut-être du goût. Je tire sur le ruban et ôte le couvercle. Un mot dont je reconnais l'écriture a été glissé à l'intérieur, c'est la même que celle sur mon bureau.

*« Juliet,*

*C'est un cadeau et non une condition.*

*S'il te plaît.*

*Gabriel »*

*Pff, quel menteur !*

Je ris puis déplie le papier d'emballage pour découvrir une robe de soie bordeaux. Elle est très

ajustée, est-ce que je vais rentrer là-dedans ? Bien entendu, sous la robe, se trouve une pochette contenant de la lingerie fine. Il est gonflé, le mec ! Arizona me rejoint alors que je suis sous la douche. Elle pousse un cri en voyant mon nouveau vêtement.

— Putain Jul's ! Tu vas être top canon avec ça, cette robe est magnifique.

— Oui, enfin si je rentre dedans.

— Dis pas de connerie ! Et cette matière, tu vas avoir l'impression de ne rien porter.

Et à cet instant, je décide de le prendre à son propre piège. Je sors, me sèche rapidement, me maquille et tente d'enfiler ma robe. Une vraie merveille ! La sensation de la matière sur ma peau est extrêmement agréable. Elle doit coûter une fortune. Jamais je ne l'aurais achetée, pourtant je l'aime déjà. J'enfile mes bas et mes jolis escarpins. J'arrange mes cheveux avec une barrette en les ramenant sur le côté, attrape mon manteau et pars avant d'être en retard. Lorsque je croise brièvement mon reflet dans le miroir, je me surprends. On dirait l'une de ces femmes importantes qui sortent tous les soirs. Une voiture est garée devant chez moi, le chauffeur qui semble attendre sur le trottoir depuis un moment s'avance vers moi.

— Mademoiselle Clarck, Monsieur Vance m'a demandé de vous escorter jusqu'au restaurant, je vous en prie, mettez-vous à l'abri.

Il fait vraiment froid, surtout avec cette robe très légère ; aussi je me glisse rapidement dans le véhicule lorsqu'il m'ouvre la portière. Mince, c'est mieux qu'un taxi ! Il ne nous faut pas longtemps pour atteindre notre destination. J'aime beaucoup cet endroit où tout le monde parle ma langue maternelle. Ici, c'est un peu comme chez moi et je suis presque devenue une habituée. Le patron vient m'embrasser et me débarrasse de mon manteau.

— Juliet, comment vas-tu, ma belle ?

— Très bien, j'ai réservé pour deux personnes Charles.

— Oui, ton ami est déjà arrivé. Quel chanceux, tu es superbe ! Par contre, tu sais qu'il ne parle pas un mot de français ?

— Méfie-toi, je le soupçonne de faire semblant.

— Ça ne m'étonne pas, il en impose comme mec.

— Comme tu dis oui. Tu nous as installés où ?

Il souffle et me fait signe de m'avancer vers le bar où BB est assis, dos à nous. Il a dû faire part de ses exigences en arrivant. Ses épaules sont encore plus impressionnantes que dans mon souvenir et je le trouve très grand. Il doit mesurer 1 mètre 90 au moins. Bon sang, quel sport il fait pour être taillé comme ça ? Je ne me sens pas de poser la question et je n'ai pas trop envie qu'il me demande si je suis sportive. Moi, à part la course, je suis une grosse fainéante. Je travaille trop de toute façon.

Je m'approche de lui et le contourne. Dès qu'il me voit, un immense sourire malicieux traverse son

visage.

— Juliet, tu es splendide !

— Merci, j'aime beaucoup ton cadeau. Carrément démesuré et très tape-à-l'œil, mais ravissant.

— Cette tenue ne fait que mettre en valeur ta beauté. T'as apprécié les accessoires assortis ?

Je souris et décide de ne pas répondre à cette question. Il découvrira bien assez tôt que je ne porte rien sous ma robe. Bien que je me sois promis de ne pas lui succomber ce soir, cette tenue est si moulante que c'est évident. Je change de sujet pour faire diversion.

— Tu veux boire quelque chose au bar ?

— Oui, notre table n'était pas prête. Je t'offre quelque chose en attendant ?

— Je veux bien un verre, mais rappelle-toi ma condition : c'est moi qui t'invite. Tu prendras quoi ?

— Whisky, s'il te plaît.

Je fais signe au barman de s'approcher pour passer notre commande, whisky pour lui et Sancerre pour moi. Alors que je m'installe sur un tabouret haut, Gabriel reste debout.

— Ta voix est si sexy quand tu parles français. J'adore.

— C'est tellement agréable, à chaque fois que je viens ici, je me sens chez moi. Tu comprends ?

— Je le sens. Ce n'est pas trop difficile d'être loin justement ?

— J'ai pas envie de parler de ça. J'aime ma vie à New York.

Mon ton le surprend tout autant que moi. Mais sa question me fait penser à Jeanne, au fait qu'elle me manque à chaque instant et ça m'attriste.

— Excuse-moi, aujourd'hui a été une mauvaise journée d'un point de vue personnel.

— Juliet, tu as des problèmes ?

— Rien de plus que mon quotidien. Et toi, t'as passé une bonne journée ?

Il sourit et reste muet. Il veut que je me confie à lui, mais il en est hors de question !

— Gabriel, tu es bien silencieux.

— Tu ne m'as pas répondu.

— Je n'ai rien à ajouter. Ta journée ?

— Un délicieux déjeuner dans un endroit tout à fait atypique, des réunions, des sociétés, des

investissements. Et enfin, toi dans cette robe. Une belle journée en somme.

— Qu'est-ce que tu attends de moi, Gabriel ?

Le serveur qui vient nous avertir que notre table est prête l'empêche de répondre. Gabriel passe sa main dans mon dos et nous le suivons. Ce simple contact m'électrise tout le corps. Notre table est isolée du reste du restaurant. Je m'installe en remerciant notre hôte alors que Gabriel s'assied face à moi. Ses yeux sont brillants, il me désire, c'est flagrant.

— Juliet, je suis attiré par toi, c'est magnétique entre nous. Je suis sûr que tu le sens aussi. Tu es surprenante, je veux dire... différente des femmes que j'ai l'habitude de rencontrer.

— Je sais, je suis moins expérimentée, tu l'as déjà dit.

*Pas la peine d'en rajouter une couche...*

— Moins expérimentée, mais surtout beaucoup plus innocente. Et ça me touche. Je ne m'attendais pas à ça. C'est une grande qualité. Et je n'ai pas l'habitude d'être surpris, crois-moi.

*Beau-parleur !*

— Quelle chance, moi les gens me surprennent tout le temps. Je suis toujours préparée au pire. Et même avec ça, tu es au-delà de tout. Un vrai prédateur.

— Un prédateur ?

— Exactement. Et tu le sais très bien. Enfin, je ne me fais pas d'illusion, je sais que tu ne tarderas pas à te désintéresser de moi.

— Pourquoi tu dis ça ?

— Parce que c'est la vérité. Sois honnête, au moins envers toi-même, Gabriel. Et tu peux aussi l'être avec moi. Je suis jeune et inexpérimentée, mais j'ai déjà éprouvé la dureté de la vie, crois-moi. Je suis bien plus forte que j'en ai l'air.

— Quel est ton secret, Juliet Clarck ?

— C'est trop intime. Ça ne te regarde pas. Et toi, quelle est ta blessure, Gabriel Vance ?

Son visage se ferme et la panique se reflète un instant dans ses yeux.

— Ouh la ! Sujet sensible, n'est-ce pas, Gabriel ? Pas de panique, nous pouvons très bien nous contenter de légèreté entre nous.

Et je lui balance mon sourire affirmé. Il me répond par le sien, mais je devine que je l'ai touché. Il se ressaisit.

— Pourquoi la météorologie ?

— Une passion depuis mon enfance et des facultés en sciences. Plus de belles rencontres et quelques voyages fondateurs. Tu sais, j'ai toujours su que mes recherches pourraient intéresser bien plus que les états et les chaînes d'infos. Mais je n'ai pu réellement disposer de gros moyens que le jour où je suis arrivée aux États-Unis. J'aime l'idée qu'ici, tout est possible. Vous les Américains, vous n'avez aucune limite. C'est effrayant pour certains, mais moi j'adore. Et toi ? Tu es né dans ce milieu ?

— Tu pourrais obtenir encore beaucoup plus si tu développais ton réseau. Tu es une femme vraiment brillante. Et puis, je croyais que tu étais américaine ?

— Oui, je suis franco-américaine, mais j'ai grandi en France. J'estime que ça a été une chance.

— Pourquoi ?

— Parce que la vie en France n'a rien à voir avec celle d'ici. Les enfants grandissent sans pression. Les gens ne travaillent pas autant et prennent plus le temps de vivre. Quand je suis en France, je n'ai plus d'horaires, comme si je vivais au ralenti. C'est extraordinaire. Tu devrais essayer.

— À travers tes yeux, c'est très tentant. Moi, je suis dans les affaires depuis ma sortie de l'université. Au début, j'ai eu un peu de chance et j'ai très vite compris qu'avoir de bonnes relations permettait de tout maîtriser. C'est pourquoi je ne travaille pas avec beaucoup de collaborateurs, mais ceux que je choisis sont d'une loyauté sans faille. Tu en as d'ailleurs croisé deux hier matin.

— Les deux beaux gosses qui étaient dans ton bureau ? Ça ne m'étonne pas. Les prédateurs les plus redoutables chassent en bande.

— Pourquoi tu dis ça ?

— Parce que j'ai beaucoup étudié les espèces animales et c'est un fait avéré. Les hommes restent des animaux. Et tu es un spécimen assez représentatif de ton espèce.

— Je ne peux pas en dire autant pour toi.

— Ça, c'est un compliment. Merci Gabriel.

Je lui adresse un sourire aguicheur.

— Quand tu me regardes comme ça, je me demande qui chasse qui.

— Et ?

*Juliet arrête ça, tu t'aventures sur un terrain miné et tu vas te faire dévorer toute crue.*

Il affiche un sourire en coin. Je le regarde fixement. Je devrais baisser les yeux, mais va savoir pourquoi, lui faire face m'excite terriblement. C'est presque instinctif. Ce qui prouve bien que mon instinct de conservation a été complètement annihilé par une existence en société. Je suis détraquée par mon mode de vie. Quelle tristesse... Bon, que va-t-il bien pouvoir me sortir ?

— Et j'aimerais que tu me dises ce que toi tu attends de moi. Le sais-tu seulement ?

— Oh, mais je ne m'en cache pas, j'en sais rien. Et tu sais quoi ? Ça me va. Je ressens enfin quelque chose, je ne sais pas trop ce que c'est, mais ça viendra. Tu crois pas ?

— Moi qui pensais tout connaître des femmes.

— Gabriel, je suis un robot ! Le robot le plus élaboré jamais conçu.

Nous nous marrons de bon cœur.

— Mais d'où viens-tu ?

— De France !

Ce coup-ci, il rit vraiment sans aucune retenue et, pour la première fois, je vois des petites rides au coin de ses yeux. Son visage est détendu. Cet homme est superbe et lorsqu'il n'essaie pas de maîtriser les éléments, il est touchant. Je comprends aisément qu'aucune femme ne puisse lui résister.

— Pourquoi tu me regardes comme ça ?

— Je découvre pour la première fois ton visage lorsque tu ris. Ça te va bien.

Il baisse les yeux sans répondre. Je laisse le silence s'installer, je veux voir comment il va se sortir de cette conversation. Il trouvera une issue, c'est un homme intelligent.

— Tu as le don de me désarçonner jeune fille. Comment fais-tu ?

— Le talent ! Bon, tu as choisi ce qui te ferait envie ?

— Tu as l'air de bien connaître cet endroit, que me conseilles-tu ?

— Que connais-tu de la France ?

— Je sais que les Français sont les rois de la gastronomie. Mais je voudrais savoir ce que toi tu aimes le plus.

— Dans ce cas-là, je vais te confier un secret dont j'ai presque honte.

— Je suis impatient.

— J'ai déjà goûté tous les plats de la carte, je suis super gourmande.

Il rit à nouveau et ferme la carte d'un geste décidé.

— Dans ce cas, je prends exactement comme toi.

— Parfait, alors ce sera Pot au Feu et pour le vin ?

— Je préfère le blanc, mais prends celui qui ira le mieux avec nos plats.

Je passe donc notre commande, une bouteille de Sancerre sera parfaite avec le foie gras et une de Côte-Rôtie pour le plat. Gabriel ne perd pas une miette de mon échange avec notre serveur et je le laisse déguster le vin en premier.

— Pourquoi veux-tu que je goûte ?

— Parce que si tu ne connais pas mon avis, tu ne seras pas influencé. Alors ?

— Le Blanc, j'adore.

— Commençons par là. Tu ne conduis pas au moins ?

— Non, pourquoi ?

— Parce que tu vas ressortir d'ici bien éméché.

— Méfie-toi jeune fille, tu pourrais bien devenir une proie facile si tu es plus éméchée que moi.

— Gabriel, tu veux parier ? N'oublie pas que je suis française. Et puis j'ai grandi dans un vignoble alors...

— Un vignoble, intéressant. Tu es donc une initiée.

— Exactement.

Notre repas se passe tellement bien que cela me surprend. Il a beaucoup d'humour. La nourriture semble lui plaire et, contre toute attente, il adore le vin rouge. Pas de doute, il passe du bon temps ! Au moment du dessert, je commande le pain perdu maison que nous partageons. Lorsqu'il le goûte, son visage s'illumine et ça déclenche une vague de chaleur sur ma peau tout à fait inattendue. Il est tard, je profite d'un passage aux toilettes pour régler l'addition et nous décidons de partir. Son chauffeur est toujours devant.

— Gabriel, j'ai passé une super soirée, merci.

— Tu plaisantes, c'est moi qui te remercie. Je te raccompagne, monte avec moi.

Il ouvre la portière et j'accepte sans un mot. Dès que nous sommes seuls, son chauffeur, invisible derrière la vitre de séparation teintée, démarre. L'ambiance entre nous devient alors torride. L'air est électrique, sans même que nous nous touchions. Il est à côté de moi et je n'ose plus bouger. Son parfum caresse mes narines. Il pose sa main sur la mienne alors que nos regards se croisent. En un instant, ses lèvres sont sur les miennes. Il m'embrasse avec passion. Sa barbe naissante contre ma peau m'arrache un frisson, qui me parcourt jusqu'à mon bas ventre.

*Ce type a des pouvoirs magiques.*

— Juliet, tu sens si bon, tu es si...

Il mord ma lèvre et sa langue me caresse avec chaleur. Très vite, ses doigts glissent sous mon manteau

qui tombe alors de mes épaules. Je me surprends à effleurer du bout des doigts ses épaules, ses pectoraux et à déboutonner sa chemise. Son odeur m'enivre et ma tête tourne. Enfin, sa main s'aventure sous ma jupe.

— Je croyais que tu devais garder les mains dans tes poches ?

Il mordille ma mâchoire et souffle dans mon cou.

— Tu veux que j'arrête ?

Je retrouve ses yeux et y lis son ardeur. Oh, mon Dieu, j'ai tellement envie de lui !

— Je ne sais plus ce que je veux.

— Je suis chanceux, tu as bien failli me rendre fou. Pourquoi ne portes-tu pas de sous-vêtements ?

— T'as remarqué ?

Il ne se donne pas la peine de répondre et replonge sur mes lèvres. De sa main libre, il dégrafe ma robe sans jamais lâcher mon regard. Je termine mon entreprise sur sa chemise qui glisse le long de son dos. Son corps se dévoile sous mes yeux pour la première fois et m'arrache un petit cri de surprise. Un énorme tatouage recouvre la totalité de son torse. Délicatement, je passe mes doigts sur les signes tribaux qui se mélangent, mis en valeur par des suites de nombres et un drapeau. Malgré la pénombre, je distingue l'encre qui s'étale jusque sur ses poignets que je recouvre de baisers. Ce corps magnifique, coloré par des significations cachées, m'émeut.

Lorsque Gabriel s'aperçoit de mon état de contemplation et de désir, il colle ses muscles et sa peau suintante contre la mienne en forçant mes cuisses à s'écarter lentement. Sa main, qui se fait de plus en plus audacieuse, caresse avec tendresse mes cuisses et remonte lentement ma robe le long de mes jambes. Torse nu face à moi, il fait alors glisser les bretelles sur mes épaules. Lorsque ma poitrine se dévoile à lui, il empoigne mon sein avec fermeté et douceur, barrière fragile entre plaisir et brutalité. Son étreinte est surprenante et elle déclenche aussitôt un spasme dans mon ventre. Je suis en haleine et quand il s'agenouille devant moi, son sexe bandé et tout contre mon corps. Dans un murmure, il arrive à faire tomber la fine barrière qui subsistait encore entre nous.

— Comme tu es appétissante !

Je ne réponds plus de rien, la façon dont il fait pression sur mes tétons entre ses doigts me fait vriller. Sa langue trouve la mienne et sa main libre effleure à présent mon intimité. À l'instant où il pose son index sur mon clitoris, je gémiss contre ses lèvres sans aucune retenue. Mon corps tremble.

— Tu frissonnes Juliet. Tu aimes ça ?

— Oui...

Il se penche alors et positionne chacun de ses bras parfaitement musclés autour de mes cuisses. Des étoiles me brouillaient déjà la vue, mais j'atteins maintenant le nirvana. Sa langue sur mon sexe me fait

crier. Mes tremblements sont incontrôlés, des gémissements sortent de ma bouche de façon chaotique.

— Gabriel, je...

— Tu vas jouir, je sais. Viens, jouis pour moi, jouis dans ma bouche. Hummmm. Tu es délicieuse.

Cet homme prend alors totale possession de mon être et contrôle mon plaisir. Sa langue est chaude, humide et il aspire mon intimité. Son propre plaisir se traduit par de petites plaintes rauques. J'agrippe ses cheveux et explose contre ses lèvres.

— Oh oui, oui, oui.

Maintenant hors d'haleine et prise de soubresauts, il continue de jouer avec sa langue, ce qui prolonge mon orgasme. Il aspire mon clitoris entre ses dents et mon corps se cambre dans un dernier spasme. Ses paumes remontent doucement, caressent mon ventre et ma poitrine alors que ses yeux reflètent la passion qui vient de me dévorer. Lentement, il remet mes bretelles et boutonne ma robe.

— Gabriel, c'était incroyable, merci.

Il sourit et s'installe à mes côtés. Je passe ma main sur sa cuisse prête à lui rendre la politesse, mais il m'arrête.

— Merci pour cette soirée, j'ai tout adoré. Et particulièrement ce moment. Je te souhaite une bonne nuit, Juliet.

Je reste bouche bée alors qu'il ouvre la portière. Je ne m'étais même pas rendu compte que nous ne roulions plus.

— Tu ne veux pas que... ?

Ses doigts glissent dans mes cheveux et il retire la barrette qui les tenait. Mes boucles tombent sur mon épaule.

— Je veux un millier de choses, mais, pour ce soir, je suis comblé.

Je me lève tandis qu'il reboutonne sa chemise. Une fois sur le trottoir, le froid me saisit. Je me penche pour plonger mes yeux dans les siens.

— Je peux te poser une question ?

— Je ne peux pas te promettre de répondre, mais je t'écoute.

— Où mène le plan tatoué sur ton corps ?

Ma main posée sur son torse, il me regarde fixement.

— Quand je disais que tu es surprenante, j'étais loin du compte en réalité.

— Pourquoi ?

— Parce que c'est la première fois qu'on me pose cette question. Et non, je ne te répondrai pas ce soir. Bonne nuit ma belle.

Je passe ma tête dans l'habitacle pour lui donner un baiser au coin de sa bouche et chuchote, juste pour lui :

— Tu sais Gabriel, tu n'es pas le seul à être perdu, nous sommes tous des enfants égarés dans ce monde...

## Gabriel

*Merde, quelle soirée !*

Je me laisse tomber sur mon canapé et passe mes mains sur mon visage. Je devrais me passer un coup d'eau, ça me réveillerait peut-être. Parce que là, je suis un peu sonné. Cette gamine est en train de me faire devenir dingue. Je ne cesse de penser à son joli petit cul depuis que je l'ai rencontrée. J'en rêve même la nuit et l'imagine dans toutes sortes de positions, en train de couiner comme jamais, juste pour moi. Je me surprends à la courtiser comme un adolescent et, en plus, j'adore ça.

*Putain, je suis allé bouffer dans une cafétéria, non, mais qu'est-ce qui ne va pas chez moi ?*

Et son restaurant français avec tous les trous du cul Frenchies qui n'arrêtaient pas de la mater, j'avais envie de leur coller mon poing dans la gueule ! Heureusement que je suis arrivé avant elle : s'ils nous avaient installés en plein milieu du restau, ils auraient pu lui toucher le dos... ou pire. Rien que d'y penser, ça me fait serrer les poings ! En plus, le serveur a osé me prendre de haut quand je lui ai fait changer notre table.

*Bon respire Gabe, respire.*

Dès qu'elle est arrivée, je n'ai plus vu qu'elle, son sourire, ses cheveux, ses seins. Cette robe était définitivement faite pour elle. On aurait dit une diva des 50's, toute en forme et sensualité. Elle ne se rend même pas compte de l'effet qu'elle a sur les hommes. Elle est si douce, si gentille, si naïve. Et moi, je ris comme un con à toutes ses blagues. Parce qu'en plus, elle a de l'humour, enfin, elle a surtout le même que le mien, et c'est plutôt rare. Tiens, je suis sûr qu'Aedan et Liam l'adoreraient. Bon allez, je me lève et vais prendre une douche froide, ça devrait me calmer.

J'aurais dû la laisser me sucer, je me sentirais plus détendu. Quel abruti de vouloir jouer les jolis cœurs ! Mais non, je ne voulais pas de fellation, j'ai tellement kiffé la voir jouir juste pour moi, juste grâce à moi, que je ne désirais rien de plus. Elle est tellement belle. Je laisse tomber mes fringues sur le sol alors que je bande comme un fou. Je presse les paupières et imagine ses yeux posés sur moi, ses mains qui me touchent, ses lèvres qui m'embrassent et son odeur qui m'enivre. Je me branle tellement fort, en des va-et-vient si rapides, que je jouis en un temps record. Je perds le contrôle de ma vie, je devrais être en train de sauter une nana lambda croisée dans un bar, en prévoyant déjà ma journée de boulot de demain. C'est ce que je fais tous les soirs ou presque, et ça me convient très bien !

Sauf que voilà, cette petite gamine me fait un effet incroyable. Et le pire, c'est qu'à chaque fois qu'elle ouvre la bouche, je suis sidéré. Elle souffle le chaud et le froid avec une innocence qui n'appartient qu'à elle et moi, pauvre con, je la dévore des yeux, impuissant. Impossible de m'en empêcher ! Non seulement elle est intelligente, mais elle est surtout maline. Ses mots résonnent en boucle dans mon esprit : « Où mène le plan tatoué sur ton corps ? ». J'en suis resté bouche bée. Comment a-t-elle pu comprendre que

mon tatouage représentait un plan ? Personne ne m'a jamais posé cette question. Cette nana d'apparence naïve est en réalité dangereuse. « Tu sais Gabriel, tu n'es pas le seul à être perdu, nous sommes tous des enfants égarés dans ce monde... », cette phrase transpire la sagesse. Bordel, elle n'a que vingt-cinq ans !

Je sors de sous la douche, me sèche rapidement et m'étale sur mon lit. Demain, ce sera entraîné avec les gars. Mais là, il faut que je dorme sinon je vais me faire défoncer. Comment pioncer après une soirée pareille ? Cette femme m'a envoûté. Il faut que je reprenne les rênes. Mais comment ?

J'en étais sûr, je n'arrive pas à fermer l'œil, et vers 03 heures du mat, mon portable vibre. Je l'attrape et découvre un message.

*\* Tu dors ?*

Aussitôt, je réponds avec un sourire en coin à la con, totalement incontrôlé.

*\* Je te manque déjà ?*

*\* Pourquoi n'as-tu pas voulu... plus ?*

*\* Te voir jouir de plaisir juste pour moi était une délicieuse expérience.*

*\* Sauf que tu n'arrives pas à dormir, c'est pas malin. Moi qui te prenais pour un homme extrêmement avisé.*

Putain, elle a raison, j'ai tellement envie de la baiser que ça me fait presque mal. Le temps que je me décide à lui répondre, je reçois un nouveau SMS.

*\* Fais de beaux rêves. Et pour répondre à ta première question, oui.*

Bon, c'est officiel, je craque complètement pour cette fille. Je suis si heureux, mon cœur bat à tout rompre. Une autre douche s'avère nécessaire. Fait chier ! Mais, je lui manque, ça suffit à me combler.

Je suis presque soulagé lorsque le jour se lève, même si je n'ai pas dormi une seule seconde. Au moins, j'aurai l'esprit occupé. J'enfile mon jogging et prends mon sac. Quand j'arrive à la salle, je suis le premier, comme d'habitude. Je file au vestiaire et Aedan me rejoint. Il a une sale gueule et je comprends à sa tenue qu'il n'était pas chez lui cette nuit. Je lève un sourcil dans sa direction avec un sourire provocateur. Aussitôt, il s'installe et se lance :

— Rousse, yeux verts, longues jambes, vingt-trois ans. Elle m'a tué. Et toi, c'est quoi ton excuse pour avoir cette tronche ?

— Je suis dans la merde !

Ce coup-ci, c'est lui qui rigole.

— Juliet, vingt-cinq ans, brune aux yeux bleu électrique. L'innocence, la légèreté, je craque ! Je ne l'ai

même pas sautée. Tu te rends compte ?

Il recrache la gorgée d'eau qu'il était en train d'avaler.

— Attends, tu ne l'as pas encore sautée ? Même pas cette nuit ?

— J'étais seul, mais je n'ai pas dormi. Elle m'a hanté toute la nuit. J'ai dîné avec elle hier soir, elle m'a mis à genoux. Je te jure, je sais pas comment elle fait.

— Attends, il ne s'est rien passé du tout ?

— Non, je l'ai fait jouir et j'ai admiré la vue. J'étais tellement bien que j'ai pas voulu qu'elle me rende la pareille. Putain, quel bordel !

Je comble ma frustration en donnant un coup de poing dans le casier.

— Mec, tu es officiellement dans la merde ! Tu veux que je t'appelle ma rouquine pour te changer les idées ?

— Passer derrière toi ? Jamais ! J'ai pas non plus perdu ma dignité. Je vais régler ça moi-même. Je vais me la faire aujourd'hui même et demain, je reprends le contrôle de ma vie. C'est décidé.

— Tu ne devrais pas te mettre tant de pression petit chaton, tu vas craquer...

Il se fout de ma gueule alors que nous rejoignons le ring. Liam est en retard, ce n'est pas une surprise, autant commencer sans lui.

— Aedan, je vais te défoncer.

— Dans tes rêves !

Bon, heureusement que le gérant de la salle nous connaît et surtout qu'il nous sépare parce que régulièrement, on dépasse un peu les bornes. Mais aujourd'hui, je ne suis pas vraiment là. Même en cognant comme un malade dans un sac, elle obnubile mes pensées. Dort-elle encore ? Je l'imagine sous ses draps, nue... L'enfer ! Lorsque je sors de là, j'abandonne les gars qui se questionnent sur quel restaurant choisir pour le déjeuner. Moi, je sais déjà où je vais. Enfin, surtout avec qui. Je dois régler ça avant demain, donc je passe à l'action en sortant mon téléphone.

*\* Déjeuner ?*

Je trépigne d'impatience en attendant un SMS de sa part comme si ma vie en dépendait, tandis que je monte dans la voiture. Je m'installe et indique au chauffeur la direction de son appartement. Je vibre enfin.

*\* Suis prise, mais je veux bien prendre mon dessert et un café avec toi après.*

Comment ça elle est prise ? Et par qui ? Bon, il faut que je trouve une réponse adéquate et surtout que je découvre avec qui elle est. Mais avant, je souffle pour me calmer.

\* *Hummm... Ne mange pas trop alors.*

\* *Promis, rejoins-moi à l'entrée Est de Central Park à 14 heures 30. xxxx*

Putain, je fais quoi moi en attendant ? Je repasse alors chez moi pour bosser un peu. Bien entendu, il est impossible de me concentrer sur quoi que ce soit ! Mais le fait de lire des dossiers et de répondre à quelques mails permet de passer le temps. Je reçois aussi un appel de mon père, mais ne décroche pas : il sentirait immédiatement que je ne suis pas dans mon état normal, cet homme est une sentinelle. Puis, je me change et pars à pied, le col de ma veste remonté. Merde, il caille aujourd'hui. Comment sera-t-elle habillée ? Et, bordel, avec qui a-t-elle déjeuné ? Lorsque je rejoins le point de rendez-vous, elle n'est pas encore là. Je m'installe sur un banc et quand elle arrive enfin, mon sang se glace. Elle est avec le flic. Merde, pourquoi elle est avec lui ? Elle ne m'a pas vu et je préfère ne pas bouger. Elle l'embrasse sur la joue avant de le quitter, attrape son téléphone et le mien se met immédiatement à vibrer.

\* *Je suis là, où es-tu ?*

Je ne réponds pas et m'approche d'elle à pas de loup. Elle doit sentir mon regard, car elle se retourne vivement. Dans le sourire qu'elle affiche, je peux y lire son innocence. Je lui renvoie son smile comme un idiot parce que, comme d'habitude, je ne peux pas m'en empêcher.

— Ça a été ton déjeuner ?

— Oui très bien et le tien ?

Putain, elle ne s'étend pas ! Je me renfrogne, c'était qui ce mec ? Faites qu'il ne compte pas pour elle... Mon silence semble la surprendre, car elle reprend la conversation.

— Tu sais Gabriel, tu es si froid par moment, j'ignore comment me comporter avec toi. Hier soir, tout allait bien, mais cet après-midi, je ne sais plus. Tu veux que je te laisse ?

*Ressaisis-toi mec et vite.*

— Ce matin, je suis allé à la salle de boxe avec mes potes et ensuite, j'ai travaillé. Rien de passionnant. Et non, je ne suis pas froid, je me demandais juste pourquoi tu n'avais pas accepté de manger avec moi.

— Voilà pourquoi tu as des épaules aussi larges et un corps d'athlète. De la boxe, wouah, je détesterais voir ça ! Et j'avais promis de déjeuner avec le frère d'une de mes amies donc je ne pouvais pas décommander au dernier moment.

— Le frère d'une amie ? Vous êtes ensemble ?

— Pas de la même façon que toi et moi. C'est un copain, il est protecteur avec moi. Il voulait juste savoir si j'allais bien, étant donné que j'ai été pas mal cette semaine.

— Tu lui as dit quoi ?

— Ah, Gabriel et l'art du contrôle absolu ! Je lui ai dit ce que je ressentais et ça ne te regarde pas, même si tu es concerné.

— Et pourquoi ?

— Tout simplement parce que ce que je ressens vis-à-vis de toi et moi ne regarde que moi. Est-ce que je te demande ce que tu ressens quand tu me vois ou quand je suis loin de toi ? Non, parce que c'est quelque chose de personnel. Si un jour j'ai envie de partager ça avec toi, je le ferai, mais là tout de suite, j'ai froid et je n'en ai pas envie. Tu comprends ?

— Non, mais c'est pas une surprise. Et je peux au moins savoir pourquoi tu n'aimes pas la boxe ?

— Non, j'aime bien, mais je détesterais voir quelqu'un te taper dessus, ce serait insupportable pour moi. Voilà tout.

Je lui souris et elle se pend à mon bras avec un naturel si surprenant que je la laisse faire. Nous marchons un moment et elle frissonne, pourtant elle est couverte ; j'aime à croire que c'est à cause de moi. À cet instant, elle plonge ses yeux dans les miens et j'ai une irrésistible envie de l'inviter chez moi.

— Tu veux qu'on aille prendre un café où ?

Elle lit dans mes pensées, ce n'est pas possible.

— On peut aller chez moi, je n'habite pas très loin.

Elle rougit violemment et baisse le regard, sans répondre.

— Ou ailleurs si tu préfères ?

— Non, chez toi c'est bien, c'est juste que je ne pensais pas que tu m'y inviterais. Et je me demande si tu fais souvent ce genre de chose. Tu vois, toi et moi, c'est un peu spécial quand même, non ?

Elle me fait fondre. Quelle femme de ce siècle avoue son ressenti aussi librement et surtout face à un homme comme moi ? Elle a compris depuis longtemps que je collectionne les conquêtes, que je ne m'attache pas et pourtant elle est là, devant moi. C'est comme si ma personnalité ne risquait pas de déteindre sur elle. C'est exactement ça en fait. Et un sentiment horrible s'insinue en moi, celui qu'elle reste toujours elle-même, car je ne compte pas à ses yeux. Aussi je panique et la prends dans mes bras. J'aimerais la serrer si fort qu'elle soit obligée de me laisser entrer en elle.

— Tu sais Juliet, *spécial* est loin d'être le qualificatif le plus approprié. Je dirais *étrange*. Et tant mieux. Viens avec moi !

Elle enlace ses doigts autour des miens et sa chaleur me réchauffe. J'adore sentir les battements de son cœur qui se répercutent dans tout mon corps grâce au lien étroit de nos peaux. Je marche à vive allure et elle trotte presque à mes côtés.

— Gabriel, tu ne veux pas ralentir un peu ? Tu marches trop vite, je suis obligée de courir. Si tu as un

rendez-vous, on remet ça, mais je suis essoufflée.

— Pardon.

Je ralentis et elle appuie sa tête contre mon épaule, je me délecte de l'odeur de karité et d'amande de ses cheveux. Cette femme est délicieuse. Elle a l'élégance à la française, même en jeans et baskets. Nous arrivons devant mon immeuble et le portier nous accueille. Lorsque les portes de l'ascenseur se referment, elle est coincée contre l'habitable.

— Tu habites à quel étage ?

— 21<sup>e</sup>.

— Tes voisins sont sympa ?

— Mon appartement fait tout l'étage, mais ceux en dessous doivent l'être, sauf que je ne les connais pas.

Les portes s'ouvrent enfin et je lui fais signe d'entrer. Elle observe avec attention mon monde, c'est la première fois que je fais venir une femme chez moi ! Enfin, une femme que je fréquente. Je me demande bien ce qu'elle va penser de l'endroit, ça me stresse un peu. Mais bien que l'émotion soit nouvelle, je trouve que Juliet se marie bien avec le décor.

*Bon Gabe, le plan de base était de la sauter et de passer à autre chose au plus vite. Essaie de t'en souvenir. Parce que là, je sens que tu t'égares.*

Tout à coup, elle me regarde bizarrement.

— C'est très joli chez toi. Mais pourquoi tu vis dans un appartement aussi grand alors que tu es seul et que tu ne fais jamais venir personne ? Je ne juge pas, je voudrais juste comprendre.

*Et allez, encore une surprise ! J'hallucine...*

— Pourquoi crois-tu que personne ne vient jamais ici et que je vis seul ?

— C'est pas le cas ?

— Si, mais réponds à ma question s'il te plaît.

— Il n'y a aucune chaleur dans cet endroit. Tout est très beau, trop beau en fait, on dirait un studio pour un catalogue de décoration d'intérieur. Ils sont où les objets que tu utilises tous les jours ? Elle est où la vie ici ?

— La vie ? Elle est de toute évidence devant moi. Et je reconnais que même si je ne me suis jamais posé cette question, tu es ce qui ressemble le plus à la vie ici. Mais viens, je te fais visiter le studio photo.

Je lui offre mon sourire malicieux auquel elle répond volontiers. C'est fou comme elle peut toujours

avoir raison sans jamais être dans le jugement ! Je suis à l'aise avec elle et, pour la première fois, je trouve cet appartement vraiment impersonnel. Il y a une bonne raison pour que je ne garde pas de souvenirs ni de babioles, mais j'aimerais pourtant conserver une trace d'elle ici. C'est à ça que servent les objets personnels, non ? Je lui montre la cuisine que je n'utilise jamais, les pièces presque toutes abandonnées et enfin l'extérieur. Elle n'a touché à rien depuis le début de la visite, mais elle s'approche du télescope qui trône au milieu de la terrasse. Merde, j'aurais dû le ranger, elle va poser des questions embarrassantes.

— T'aimes l'astronomie ?

Je regarde mes pompes.

— Un peu.

— Moi aussi j'aime imaginer toutes les vies que nous ne pouvons voir. J'ai pas mal étudié l'astrophysique et j'ai quelques théories personnelles sur le sujet.

— Des théories personnelles ? Carrément ?

— Oui, je suis scientifique.

Elle jette un œil dans le télescope avant de reprendre.

— Enfin, moi, je n'y vois que l'aspect scientifique. Toi, c'est pas exactement ça, si ?

Je me laisse tomber sur un fauteuil de jardin. Putain, comment elle fait pour toujours taper dans le mille ?

— Pourquoi tu dis ça ?

Elle sourit et répond après quelques secondes :

— T'as pas envie de parler de ça donc tu veux pas que je réponde à cette question. Mais tu devais pas m'offrir un café ?

Elle entre à nouveau dans le salon. Je lui fais signe de me suivre vers la cuisine et, pendant que je prépare la boisson, elle ouvre le réfrigérateur. Elle pousse un cri de surprise en découvrant son contenu.

— Wouaw !!! Gabriel, qui fait les courses ici ?

— Ma femme de ménage.

Pourquoi elle réagit comme ça ? Cette nana est un ovni.

— Pourquoi t'es surprise ?

— Tu as de quoi nourrir une famille nombreuse pendant au moins quinze jours, de façon super équilibrée qui plus est. Tu dois même pas manger ici trois fois par semaine ! Moi je ferais des miracles

avec toute cette bouffe.

Je lève un sourcil et l'imagine aussitôt en petite tenue en train de me faire la cuisine. Quelle image bandante ! Bon, les cafés sont prêts. Elle souffle sur la tasse que je lui tends. J'observe ses lèvres qu'elle lèche après sa première gorgée. Elle s'en aperçoit et son regard se transforme.

— Gabriel, tu crois que si nous couchons ensemble, les choses s'apaiseront entre nous ?

Je manque de m'étouffer. C'est exactement la question que je me pose ! Pourtant, le fait qu'elle se la pose aussi me dérange.

— Je l'ignore, t'en penses quoi ?

— Je m'inquiète pour mon boulot, tu es mon patron et j'ai besoin de cet emploi. Je sais que je pourrais en retrouver un autre, mais j'aime cette entreprise et aussi mes collègues. Je ne veux pas tout recommencer. Rien n'était facile pour moi quand je suis arrivée aux États-Unis, rien n'est simple dans ma vie. Disons que ce travail, c'est ce qui me sécurise sur plusieurs points. Et toi, t'es juste en train de tout remettre en question et tu refuses toujours de me dire ce que tu attends de moi. Alors, rassure-toi, je peux entendre que tu veuilles me sauter pour me sortir de ta tête. Je n'ai jamais fait ce genre de chose, mais, après tout, pourquoi pas ?

J'écarquille les yeux. Comment vais-je me sortir de cette mauvaise passe ? Et là, comme si tout ce qu'elle venait de me dire n'était pas déjà complètement dingue, elle pose sa tasse, s'approche de moi, balance son pull en cachemire par-dessus sa tête, déboutonne son jeans et s'en débarrasse avec ses chaussures. Elle vient ensuite se blottir contre moi. Quel beau spectacle ! Elle pose ses lèvres gonflées et chaudes sur les miennes et susurre au creux de mon oreille :

— Gabriel, j'ai très envie que tu me fasses l'amour. Mais je suis pas sûre d'être prête pour une baise féroce. Tu saurais faire la différence ?

C'est le truc le plus excitant qu'on ne m'ait jamais dit. Pourtant, des trucs cochons, j'en ai dit et entendu dans ma vie. Je pose ma tasse et passe ma main dans ses cheveux brillants. Ses yeux se plongent dans les miens et je la prends dans mes bras. Je la soulève d'un geste brusque alors qu'elle s'accroche à mes épaules en enfonçant ses ongles dans mes habits. Tout en la portant, je la dirige vers ma chambre avant de l'allonger délicatement sur mon lit. À mon tour, je me déshabille pour elle. Elle s'assied face à moi et son regard ne me quitte pas. Lorsque je suis en sous-vêtements face à elle, elle se lève et s'approche pour caresser du bout des doigts mon tatouage. Elle me regarde comme personne ne m'avait jamais regardé. C'est comme si elle voulait enregistrer chaque ligne, chaque symbole dans un coin de sa tête. J'aimerais ne jamais oublier ce moment si intime dont je savoure chaque seconde, et cela semble réciproque. Cette femme est magnifique, à la fois fine et musclée, même si je devine qu'elle n'a jamais franchi la porte d'une salle de gym.

Elle possède une poitrine à faire bander tous les hommes de la planète sans exception. Ses seins en forme de poires sont gonflés et fermes, naturellement parfaits. Plus beaux que tous ceux que j'ai vus dans ma vie. Elle n'est pas très grande, mais son corps est d'une proportion exemplaire. Et son cul, alors là, c'est juste l'enfer, rebondi et ferme à la fois. Sa peau est d'une douceur incroyable et moi je craque, j'ai

envie de mordre dedans. Si elle me trouve ne serait-ce que moitié moins appétissant que je la trouve irrésistible, elle ne pourra jamais me résister. De toute façon, elle n'en a pas envie, c'est certain. Je passe délicatement mes mains sur son corps et titille chaque zone avec ferveur. Elle halète déjà alors que je n'ai pas encore touché son intimité. Ses seins se dressent devant moi et pointent quand je lui ôte son soutien-gorge en coton blanc. Cet ensemble est enfantin, mais ça lui correspond tellement.

— Gabriel, pourquoi tu souris ?

— Tu es tellement belle avec cette lingerie.

— Tu parles, te moque pas de moi, elle est moche et nous le savons tous les deux.

Je tire sur ses cheveux pour croiser son regard.

— Non, elle est simple et je ne crois pas en avoir vu de similaires depuis mon adolescence, mais sur toi, elle est sublime. Ton corps le rend sublime. Ton pouvoir de séduction est sans limites.

Elle se jette à mon cou et j'en perds la raison. Je masse son dos et passe mes mains sous ses fesses pour la soulever. La chaleur de son entrejambe que je sens contre mon ventre à travers sa culotte me brûlerait presque. Elle est trempée. Je bande comme jamais et, alors que je la soulève un peu plus pour embrasser sa poitrine et caresser sa nuque, elle tire violemment sur mes cheveux, ce qui m'arrache un gémissement bestial. Elle retombe délicatement sur ses pieds pour saisir ensuite mon membre, avant de me pousser sur mon lit pour que je m'y asseye. Elle se met à genoux devant moi et commence à lécher ma queue. Oh putain, même sa langue est d'une douceur hallucinante ! Elle aspire le bout de mon gland sans me lâcher des yeux, tout en jouant de ses mains avec mes testicules.

— Putain, Juliet, n'arrête pas.

En transe, je la fixe alors qu'elle me donne un plaisir infini, amplifiant ses va-et-vient avec ses lèvres. Ma respiration se coupe, je n'arrive plus à ordonner correctement mes pensées. Dois-je la laisser faire pour jouir dans sa bouche ? Ou la stopper pour la prendre violemment sur l'instant ? Pourquoi pas lui rendre la pareille en jouant avec ma langue ? Peut-être bien que la frayeur que me procure ce que je ressens devrait m'obliger à tout arrêter ? Mais c'est si bon...

Bordel, ce n'est qu'une gamine ! Et moi, Gabriel Vance, j'en ai quoi à foutre, d'une putain de gosse ? Eh bien justement, elle compte, la gosse. Depuis toujours, les femmes ne sont que des jouets, mais elle, elle a de l'importance et je me mets en danger à chaque seconde passée avec elle. Tout à coup, comme si elle ressentait la fureur intérieure qui me ronge, elle stoppe son action et se redresse pour poser sa main sur ma joue.

— Tu n'aimes pas ou tu aimes trop ça ?

— J'aime définitivement trop ça. Juliet, qu'est-ce que tu m'as fait ? Pourquoi ?

— Ça fait peur, hein ? Je ressens exactement la même chose. Sauf qu'au lieu de paniquer, je décide de profiter, c'est la seule différence entre toi et moi Gabriel. Dans la vie, on souffre toujours alors je préfère souffrir de trop d'amour que de pas assez.

Une larme coule sur sa joue, enfin je comprends son ressenti, je vis son ressenti. Je passe ma main dans son dos et elle se retrouve à califourchon sur moi. Tiens, elle n'a plus de petite culotte... Très vite, je la pénètre doucement. Elle se déhanche sur moi et je devine qu'il lui faut quelques secondes pour que son corps accepte le mien, elle est si étroite. Et tout à coup, je réalise. Je la soulève d'un coup.

— Juliet, on n'a pas mis de capote, merde.

Cet oubli est une première ! Je suis officiellement devenu dingue. J'attrape vite un préservatif et l'enfile avant qu'elle ne revienne sur moi. Lorsqu'elle est à nouveau haletante, j'embrasse son cou et enfin sa bouche. Je mords sa mâchoire tandis que mes mains caressent ses seins pendant qu'elle griffe mon dos et gémit de plus en plus bruyamment. Même sa façon de gémir est sensuelle. Elle n'est pas dans la démonstration, elle ressent les choses, elle ne fait pas semblant. Puis, tout à coup, je sens son rythme ralentir et elle tire sur mes cheveux. Je croise son regard.

— On échange ?

Elle fatigue, faut dire qu'elle se trémousse sur ma queue depuis un moment et que je la laisse faire tout le boulot. Je lui souris et bascule sur elle. J'attrape ses mains et les place au-dessus de sa tête. Alors qu'elle enroule ses jambes autour de mon bassin, je la pénètre avec fougue, elle gémit dans mon oreille :

— Merci, hummmm...

J'introduis ma langue entre ses lèvres et glisse mon sexe en elle, toujours avec un peu plus de force. Je voudrais à jamais marquer mon plaisir sur sa peau douce, y graver une trace de ma jouissance. Je couvre son cou de baisers mouillés et, au moment où ses cris sont de plus en plus rapprochés et que son corps se contracte sous le mien, je jouis si fort que le lit cogne contre le mur de ma chambre. Bien qu'éphémère, je laisse enfin ma trace dans son corps haletant. Son petit corps se détend peu à peu tandis que nos cœurs retrouvent lentement un rythme régulier et je me laisse retomber à côté d'elle, en sueur. À cet instant, l'atmosphère change du tout au tout. Elle se recroqueville et se tourne vers la baie vitrée alors que je me penche vers elle, en quête de son regard.

— Juliet, tout va bien ? Je ne t'ai pas fait mal ?

— À toi de me le dire.

Je ne comprends pas. Elle se retourne et ses yeux sont rougis par les larmes. Je me redresse d'un coup et allume une lampe près de mon lit. Panique à bord !

— Je t'ai blessée ? Où ? Je suis tellement désolé. Tu es si fragile.

— Non, pas de blessure physique, mais nous savons tous les deux que maintenant que tu as obtenu ton gain, les choses vont changer entre nous.

— C'est pour ça que tu pleures ? Tu m'as fait flipper ma belle.

Elle se redresse et remonte le drap.

— Tu pourrais faire preuve d'un peu plus d'empathie Gabriel. Tu ne me connais pas encore très bien, mais tu sais que tout ceci ne me ressemble pas. Tu peux me laisser seule cinq minutes ? Le temps que je rassemble mes esprits et mes affaires, s'il te plaît. Ensuite, je te laisserai reprendre le cours de ton existence.

— Mais non, Juliet. Je suis juste soulagé de ne pas t'avoir fait mal. Je n'ai jamais dit que je voulais reprendre le cours de ma vie comme si rien ne s'était passé. Bon, je reconnais que c'est ce que j'envisageais le jour où je t'ai rencontrée. Mais tu es si étrange. S'il te plaît, reste un peu avec moi. On peut passer du temps ensemble et on verra bien où ça nous mène, non ?

En un instant, elle se jette dans mes bras et pleure à gros sanglots. Je suis comme tétanisé, c'est la première fois qu'une femme pleure dans mes draps. Cela dit, c'est la première femme qui se retrouve invitée dans mon lit.

— Oh Gabriel, c'est déjà si douloureux et ce sera de pire en pire. Je ne le sais que trop bien.

— De quoi tu parles ?

— Toi, moi et notre fin. Plus on s'attache aux gens, plus on apprend à les connaître et plus l'absence fait mal.

OK, maintenant je comprends, sauf que je ne devrais pas comprendre. Je ne suis pas censé être un maniaque du contrôle qui a fait une enquête sur elle et qui a découvert son passé.

— À moins que tu ne sois réellement un robot, je ne vois pas comment tu peux savoir ce qu'il va se passer entre nous.

— Pourtant, à l'instant où j'ai croisé ton regard, j'ai deviné où ça me mènerait.

La peine que je lis dans ses yeux me fait souffrir, c'en est insupportable et je préfère stopper la conversation.

— Viens, je vais te montrer un truc.

Elle s'enroule dans les draps et j'enfile mon caleçon. Mais avant de quitter ma chambre, elle s'arrête devant mon dressing. Elle y entre et en ressort avec ma chemise de la veille toute froissée sur le dos, qui était restée au sol. Sans commentaire de ma part, elle place sa main dans la mienne et fait glisser ses doigts libres sur mes épaules, le long de mon tatouage pour être plus précis. Quand nous sommes face à la porte de mon bureau, je la laisse passer devant et son visage s'illumine. Je ne lui avais pas encore montré cette pièce, c'est mon repère secret. Être chez moi signifie être dans mon bureau. Il m'arrive même d'y dormir.

— Gabriel, ça c'est exactement toi, tu vis ici en fait ?

— Je vis dans tout l'appartement, mais cette pièce, c'est ma préférée, effectivement.

— J'adore cet endroit, il te ressemble. Il traduit exactement ce que je lis dans tes yeux, c'est

incroyable. Les tableaux, les journaux, les cartes, le sofa et ton odeur. Tu es partout. Je peux ?

Elle désigne mon vieux fauteuil en cuir.

— Bien sûr, attends, je le débarrasse.

— Surtout pas. Laisse tout en l'état.

Elle passe sa main sur la carte accrochée au-dessus de mon bureau, une carte d'un ciel étoilé, accompagné d'un pentagramme. Son regard s'attarde dessus et les mots qu'elle avait prononcés sur la terrasse me reviennent en tête. « Pour moi, le pentagramme est un symbole. » Elle est très observatrice, c'est pourquoi elle prend la parole.

— Le pentacle ou pentagramme, protection suprême. Belle image.

— Tu n'y crois pas ?

— Non, mais j'aimerais beaucoup, crois-moi. Ça m'aiderait au quotidien.

Enfin, elle lève les yeux vers moi et s'approche, alors que je suis resté sur le pas de la porte. La voir dans cet endroit me rassure, je ne sais pas pourquoi.

— Merci de m'avoir montré ton antre. Ça signifie beaucoup pour moi. Si j'osais, je te dirais que j'adorerais faire l'amour avec toi ici. Mais avant d'envisager quoi que ce soit, il me faut une pharmacie de toute urgence.

— Pourquoi ?

— À moins que tu n'envisages la possibilité de devenir père dans les prochains mois, j'ai besoin d'une contraception.

*Oh putain, j'avais oublié, je suis complètement à la rue !*

— Tu ne prends pas la pilule ?

— Non, mais t'inquiète pas, je vais tout de suite rectifier la situation.

— Non, bouge pas.

J'appelle mon chauffeur et lui demande de me trouver ça. Il semble surpris, mais me garantit qu'il fera le nécessaire. Puis je raccroche.

— Tu dois être très proche de ton chauffeur pour lui demander un truc aussi intime quand même.

Son portable sonne alors, elle jette un œil sur l'écran et me fait signe qu'elle va prendre l'appel. Elle répond en français. Malgré mes quelques notions, elle parle avec une telle rapidité et une telle aisance que je ne comprends absolument rien. Enfin rien de la conversation, mais c'est évident qu'elle s'énerve et que les choses ne se passent pas comme prévu. Puis elle raccroche et laisse son téléphone tomber à ses

pieds. Je m'approche d'elle, elle respire calmement et je devine qu'elle essaie de garder son calme.

— Juliet, tout va bien ?

— Je vais régler ça.

Pas de doute, elle ne dira rien de plus.

— Tu veux cuisiner un truc ?

Elle me fait un grand sourire.

— Volontiers, mais avant, je dois encore passer un coup de fil, tu veux bien m'excuser ?

— Bien sûr, va dans mon bureau si tu désires être tranquille.

Je l'entends à nouveau parler, toujours en français. Cette fois-ci, elle est plus calme, mais également plus directive. Son interlocuteur ne l'interrompt pas et va obéir à ses ordres. Elle est rapidement de retour, et si je n'avais pas croisé son regard triste posé sur la photo en fond d'écran de son téléphone, j'aurais parié qu'elle venait de solutionner son problème. Cela ne semble pas être totalement le cas, aussi je la serre dans mes bras.

— Tu n'es pas la seule à savoir repérer les signes, si je peux être utile en quoi que ce soit Juliet, je le ferai.

— Merci beaucoup. Je vais régler ça très vite. Bon, tu voudrais manger quoi ?

Elle est toujours avec ma chemise sur le dos, sans rien en dessous, elle est si belle. Je reste assis sur un tabouret à la contempler pendant qu'elle fouille dans mon réfrigérateur. Elle a réussi à chasser ses idées noires en un instant, ce genre d'appel semble lui être habituel. Elle lève un sourcil dans ma direction.

*Merde, grillé, comme d'habitude...*

— Au lieu de mater mes fesses, tu veux pas me dire ce que tu aimerais manger ?

— Je pourrais bien manger ton petit cul, tu sais.

— Dans ce cas-là, pas besoin de ce qui est là-dedans.

Très lentement, elle déboutonne ma chemise qui lui va si bien en me dévorant des yeux.

— Juliet, tu avais envie de cuisiner, je t'en prie.

— J'ai encore plus envie de toi, maintenant, tout de suite. Monsieur le Big Boss, c'est une urgence.

Elle laisse tomber son seul vêtement avant de s'approcher de moi. Mon regard se pose sur son corps. Rien de mieux pour se changer les idées. Je vais l'aider, je la désire si fort. Je me lève avant qu'elle

n'arrive à mon niveau et, lorsqu'elle tente de poser une main sur mon torse, je saisis son bras et la fais pivoter pour qu'elle se retrouve dos contre moi. Je la pousse contre le plan de travail et elle se laisse tomber dessus, penchée en avant. Elle offre une vue d'un érotisme effarant. Ses fesses rebondies et la chute de ses reins me font instantanément bander. Heureusement, j'avais prévu le coup, j'empoigne le préservatif coincé dans mon caleçon et l'enfile juste avant de la prendre contre le meuble de cuisine.

J'agrippe ses hanches et ses pieds décollent du sol, elle se laisse manipuler comme une poupée. Elle est déjà trempée au moment où je la pénètre de tout mon sexe tendu. Mon Dieu, que cette nana est serrée ! J'ai du mal à m'enfoncer, mais son corps se détend sous mes assauts. C'est une sensation délicieuse, sa respiration se mêle à de petits gémissements de plaisir. Elle se redresse alors, je saisis ses hanches et la soulève pour l'installer à quatre pattes sur le plan de travail. Quelle vue incroyable ! Son cul juste devant moi. Quand je passe délicatement un doigt sur sa chatte, elle pousse un cri. Un cri qui résonne comme une supplique. J'ai très envie de lui bouffer le cul, aussi je ne me fais pas prier. Elle frissonne sous mes mains quand je caresse ses fesses. Mon Dieu, quelle beauté !

Elle mouille tellement que je peux voir son intimité suinter juste pour moi. Avec ma langue, je titille son clitoris et me délecte de son goût. Cette gamine est une incitation à la débauche. Elle se cambre pour me donner un accès total à son sexe et gémit si fort sous mes coups de langue, qu'elle pourrait me faire jouir rien qu'en la regardant. Je la sens proche du précipice, mais je veux encore la baiser plus fort. J'insère un doigt en elle et fais quelques va-et-vient avant de l'ôter et de la retourner violemment. Elle se laisse faire et je suce mon doigt avant de lui faire signe de venir sur moi. Assis sur un tabouret haut, elle se laisse glisser sur mes genoux. La poupée est enfin redevenue cette femme sublime. Une fois empalée sur mon membre, elle plante ses griffes dans mon dos et halète tout contre mon oreille à chaque ondulation de son corps.

— Gabriel, oui, encore.

Sa voix est douce et suppliante, j'adore la voir si faible, mais à la fois si forte sur moi. Notre rythme s'accélère, tandis que je me lève et continue à la baiser sauvagement, jusqu'à mon bureau. Je l'allonge sur la banquette. Je me penche sur elle et relève ses jambes au-dessus de mes épaules, avant d'accélérer le rythme. Ses yeux brillants me fixent avec intensité, tandis que sa bouche s'entrouvre à chaque coup de reins. Je me sens puissant de lui donner autant de plaisir ! Ses cris de jouissance provoquent les miens et je m'écrase contre elle pour reprendre mon souffle. Elle colle son nez contre le mien. Elle est d'une tendresse infinie, tout ça est si nouveau ! Je la serre dans mes bras, c'est plus fort que moi. Nous restons là un long moment et nos respirations se calent l'une sur l'autre. Elle cache son visage dans mon cou et se frotte tout contre moi. Son odeur enivrante titille mes narines, un délice !

Après un temps, mon estomac gargouille.

— Tu as faim Gabriel ? Quelle heure est-il ? Tu veux que je te prépare un truc à grignoter avant que je ne file ?

— Tu es pressée de me quitter ?

— Disons que j'ai quelques formalités à accomplir avant demain.

*Merde, elle veut foutre le camp.*

Pourtant, elle reste tout contre moi.

*Gabe, tu ne vas pas laisser cette nana semer le trouble dans ta vie !*

Je me redresse d'un coup, ce qui l'entraîne dans mon mouvement. Pour le coup, je ne suis pas tendre. Et lorsque je croise son regard après avoir enfilé des vêtements délaissés ici il y a quelques jours, je devine qu'elle est déçue. Tant pis pour elle, elle aurait dû y réfléchir avant de suggérer qu'elle avait mieux à faire ! Je quitte la pièce tandis qu'elle marmonne en français quelque chose d'incompréhensible. Elle passe dans le couloir pour rejoindre ma chambre, et s'enferme dans la salle de bain.

*Eh merde !*

Elle en ressort quelques minutes plus tard après s'être rhabillée. Elle a même mis ses baskets. Elle me regarde avec un sourire timide, mais sans se dérober un instant.

— Je comprends pas pourquoi tu es si cyclothymique, Gabriel. Je ne t'en veux pas, je suis juste surprise. Je te laisse, tu dois avoir beaucoup de choses à faire. Bonne soirée.

Elle s'approche, dépose un baiser contre mon torse toujours nu et quitte mon appartement sans se retourner. Comme j'aimerais la retenir, la serrer dans mes bras et lui dire que je veux dîner avec elle. Je suis un gros con, non, un énorme gros con ! Mais j'ai trop peur de l'inconnu, ce qu'elle éveille en moi est si nouveau !

Quelques minutes après son départ, on sonne à l'interphone et je me précipite en espérant que c'est elle qui revient. Mais ce n'est que mon chauffeur qui monte avec ce que je lui ai demandé. Merde merde et re merde ! Elle est partie et, en plus, elle n'a pas pris sa pilule. D'énervement, je donne un coup de poing dans le mur à côté de l'ascenseur. Bordel, je suis fou de rage !

# 6

## Juliet

Je me retrouve sur le trottoir devant chez lui, avant même d'avoir fermé ma veste. Il fait un froid glacial et c'est tant mieux, j'avais besoin de respirer un bon bol d'air frais avant de tourner de l'œil.

*Jul's, comment as-tu pu en arriver là ?*

L'heure du bilan a encore sonné, et c'est pas joli à voir :

- Tu tiens tête au nouveau PDG de ta boîte devant tous tes collaborateurs,
- Tu t'engueules avec lui devant témoin,
- Tu manques de te faire sauter sur ton lieu de travail par ce même PDG,
- Tu vas déjeuner avec lui à la cafétéria au milieu de tous tes collègues qui ne te lâchent pas des yeux,
- Tu acceptes de dîner avec lui dans ton restaurant préféré alors que, visiblement, il se fout de toi,
- Tu portes les fringues qu'il t'offre et tu omets volontairement de mettre des sous-vêtements,
- Tu le laisses te faire jouir dans sa somptueuse voiture,
- Tu vas chez lui sachant très bien qu'il n'espère que te sauter pour passer à autre chose,
- Tu commences un rapport sans protection,
- Et pour finir, tu t'enfuis comme une délinquante...

*T'as perdu la tête, ma vieille ?*

Je crois bien que c'est l'unique explication, sans compter que j'ai mêlé James à toute cette histoire et qu'il s'est renseigné sur mon boss dans son dos. Autant dire que Gabriel Vance n'est pas le genre d'homme sur qui on se renseigne sans qu'il n'y ait de conséquences. Mon boulot est en jeu, merde ! Et pourtant, même après avoir fait état de toutes mes conneries, la seule chose qui m'inquiète, c'est lui. Je suis terrifiée à l'idée qu'il ait mal réagi à cause de ce que je lui ai lancé à la figure. C'était si merveilleux d'être avec lui, que j'aurais voulu ne jamais le quitter. Mais il s'est fermé comme une huître, alors j'ai paniqué et ai préféré me sauver. Comme une lâche...

Bon, commençons par la plus grosse connerie de ma liste interminable, à savoir cette histoire de contraception. Je rentre à pied et, en chemin, je m'arrête dans un drugstore pour acheter ma pilule. Malgré le tas de décharges à signer, je repars satisfaite. Ces Américains sont complètement dingues ! J'irai demain matin au labo pour faire une prise de sang de contrôle MST. Franchement, il ne manquait plus que

ça !

Je rentre enfin chez moi, épuisée et le cœur en miettes. Heureusement, je suis seule. Je me délasse sous une bonne douche et me fais couler un café long avant de m'installer à mon bureau en tenue d'Ève. Il faut que je règle les autres problèmes inhérents à ma vie de merde. Oui, parce que je dois aussi aller en Suisse dans les prochains jours. Mike, mon supérieur, a prévu de m'y envoyer dans quelques semaines, mais je dois avancer la date pour être auprès de Jeanne quand ces cons vont la déplacer. Je jure que si ce n'était pas pour elle, je les aurais tous envoyés se faire foutre !

Putain, je suis folle de rage que Lucas m'ait caché ça et que la clinique ne me prévienne que maintenant ! Non, mais il croyait quoi ? Que j'allais le laisser faire sans rien dire ? Et le médecin qui me balance que je dois venir pour qu'il m'explique les nouvelles méthodes qu'il veut tester sur la personne que j'aime le plus au monde. Non, mais il est sérieux lui ? Gros con... Heureusement que j'étais avec Gabriel et qu'il m'a distraite, parce que j'aurais pu tout casser...

Et puis, c'est quoi ce protocole de merde ? Et d'où il pense que je peux me libérer sous vingt-quatre heures ? Remarque, avec ce que je lui ai dit, je crois qu'il a compris qu'il valait mieux ne pas me pousser à bout. S'il veut courir le risque d'un procès médiatique, alors pas de problème... Je ne laisserai jamais personne toucher à Jeanne sans mon accord.

*Fait chier !*

J'envoie une série de mails et réserve mes billets pour mercredi prochain. Je ne rentrerai que lundi matin et enchaînerai le vol avec le boulot comme à chaque fois, histoire de passer le plus de temps possible avec mon amie. D'un autre côté, je suis heureuse de la voir et j'avoue qu'il me tarde. Avec tout ce que j'ai à lui raconter, je vais en avoir pour un moment et Lucas n'a pas intérêt à traîner dans les parages... J'entends Ari qui rentre et j'enfile mon jogging pour la rejoindre au salon. Elle est rayonnante, comme à son habitude, l'air frais lui a donné des couleurs sur les joues. Tout est si simple chez elle. Comment ma vie à moi a-t-elle pu devenir un tel bordel ? Elle lit mon désespoir dans mon regard.

— Péripéties du jour, fais-moi un bilan.

— T'as une corde ?

— Tu sais Jul's, tu peux pas continuer à porter toutes ces responsabilités sur tes épaules. Ça fait très longtemps maintenant, et Jeanne ne voudrait peut-être pas ça.

Ses mots sont insupportables à entendre.

— Ne parle pas de ce que tu ne connais pas. Jeanne est toujours là, je la sens à chaque instant. Je l'aime tellement, je le saurais si elle était partie. Et puis son état reste encourageant, elle dort c'est tout.

Elle comprend mon chagrin et tente de détendre l'atmosphère.

— Eh bien, quelle marmotte !

— À qui le dis-tu ? Elle a toujours eu du mal à se réveiller, mais là, c'est le pompon !

Nous nous sourions.

— Et l'autre mauvaise nouvelle ?

— Gabriel.

— Ah ?

— Ben j'ai merdé ! J'ai déjeuné avec lui devant mes collègues, on a dîné dans mon restaurant préféré et on a couché ensemble sans protection. Ensuite, il est devenu froid et distant alors je me suis enfuie. Fin de l'histoire. Je suis une vraie conne !

— Ma Juliet, viens par là.

Elle me serre dans ses bras.

— J'ai pas besoin de te demander si tu as fait ce qu'il fallait pour cette histoire de protection ?

— T'inquiète, j'ai fait le nécessaire.

— Quel est l'aspect positif à conserver de toute cette histoire ?

Ah oui, Arizona a une théorie selon laquelle dans chaque relation, même la plus foireuse, nous avons toujours quelque chose qui nous enrichit. Que ce soit un apprentissage, une émotion ou un objet. Cela varie énormément d'un homme à l'autre. Avec Gabriel, je sais déjà quoi garder, bien que ce ne soit pas suffisant.

— J'ai eu plusieurs orgasmes et je n'oublierai jamais son odeur.

— Non, tu ne dois garder qu'une seule chose, c'est la règle. Et fais attention, ton choix sera révélateur.

— Dans ce cas-là, je ne garderai que son odeur. C'était juste un délice, je n'avais jamais senti pareille fragrance.

— Mauvaise réponse. Mais ça, tu le savais déjà, hein ?

Je lève les épaules et file dans ma chambre, mon téléphone m'annonce l'arrivée d'un message. Je me demande quelle catastrophe va encore me tomber sur la tête. Gabriel...

*\* Tu es partie sans ton comprimé. Je ne veux pas être insistant, mais je crois que le délai d'action est assez court. Je peux passer te le déposer ?*

Sûrement pas ! Je n'ai pas besoin de lui, surtout pour me rappeler qu'il ne veut pas un « souvenir » de nos ébats. Je l'avais compris toute seule. Et de toute façon, moi non plus je n'en veux pas.

*\* Comme c'est délicat ! Mais rassure-toi, je ne suis pas bête. J'ai fait le nécessaire en rentrant. Demain, je me fais dépister et ensuite, tout sera terminé. Bonne soirée.*

Mon téléphone sonne, mais je ne veux pas décrocher, c'est assez humiliant comme ça ! Je dois garder un minimum de dignité, enfin s'il m'en reste encore un peu. Puis un message.

*\* Tu te fous de moi ? Te faire dépister pour quoi ? Tu me prends pour qui ? Je dois m'inquiéter ?*

*\* À ton avis, pourquoi je me ferais dépister ? Comment je pourrais savoir à qui j'ai affaire puisque tu changes de comportement toutes les deux minutes ? T'inquiète pas, je suis clean sans l'ombre d'un doute. Et si tu veux des détails bien croustillants, je n'ai couché qu'avec un seul homme dans ma vie, et avec protection. Et il y a eu toi. Satisfait ?*

Et puis, plus rien.

Il a obtenu ce qu'il voulait et va se désintéresser de moi pour de bon. Avec un peu de chance, s'il est dans un bon jour, je ne perdrai pas mon emploi. Je devrais être satisfaite, mais je m'effondre en larmes sur mon lit. Ce que je lui ai dit sur la souffrance est conforme à mes pensées, mais c'est quand même douloureux. Trop d'amour est toujours préférable à pas assez, mais comment ai-je pu m'attacher à cet homme en si peu de temps ? Surtout que je me sentais préparée...

*Bon allez, Juliet, arrête de culpabiliser et trouve des solutions pour te sentir mieux. Tu as déjà fait pire que ça, merde !*

Je me relève, essuie mes larmes et mets du rouge à lèvres pour me redonner une certaine contenance. Je ne sais pas pourquoi, mais à chaque fois, ça fonctionne : un coup de rouge à lèvres et, hop, je me sens mieux. Lorsque je retrouve Arizona en train de faire des gaufres dans la cuisine, elle comprend à mon allure que j'ai besoin d'un remontant.

— Ce rouge est magnifique. Tiens, mange ça.

Je me jette dessus.

— Crop bon, merci...

Nous rions toutes les deux comme des imbéciles et Carla nous rejoint avec son mec du moment. Je suis en jogging et Arizona en pyjama, rien de mieux pour passer une super soirée tous les quatre ! Cet homme est sympathique et ne semble pas choqué par nos discussions assez franches et brutes. Enfin, je rejoins ma chambre et m'endors sans même un regard pour mon portable. Demain sera un autre jour, chassons celui-là au plus vite !

À mon réveil, je suis courbaturée, mais décide de ne pas repenser aux raisons de cette douleur, des raisons délicieuses ! Je file sous la douche et, alors que je me sèche, j'aperçois dans le miroir une trace que Gabriel a laissée sur ma peau. Juste au-dessus de mon sein gauche, au niveau de mon cœur, un suçon. Je passe ma main dessus. Je devrais être horrifiée qu'il ait osé me faire ce truc, mais non... J'aimerais garder cette trace de nous à jamais. Je la regarde avec attention pendant que je me maquille, que je me brosse les dents, que je m'habille. À partir de maintenant, elle disparaîtra un peu plus chaque jour, pour ne plus exister. Ça me rend triste tout à coup. Avant de partir, j'attrape mon téléphone qui clignote. Un

message.

\* *Tu n'as pas besoin de test de dépistage, je suis clean et je n'ai jamais eu de rapports sans protection. Passe à mon bureau en arrivant, nous devons parler.*

Je ne réponds pas et pars travailler.

Lorsque j'arrive, un mail de Gabriel me somme de le rejoindre immédiatement dans son bureau. Non, mais pour qui il se prend ? Avant que je ne me décide à lui répondre, Mike vient me saluer.

— Jul's, j'ai vu tes mails hier, mais je suis désolé, je crois que ça bloque au-dessus pour ton intervention en Suisse.

Le monde s'effondre sous mes pieds.

— Comment ? Tu plaisantes ?

Alors là, je n'ose comprendre. La boîte m'envoie en Suisse tous les deux mois depuis des années, et j'ai toujours réussi à me rendre disponible pour leurs séminaires à la con dans toutes les villes de la planète ! Et pour une fois que je décale un voyage, ça bloque ?! C'est un coup de Gabriel, j'en suis sûre. Mike regarde ses pompes, en restant silencieux.

— Écoute Mike, je suis convoquée *au-dessus* comme tu dis. Je vais voir si ça vient de là, mais ne me prévois pas de rendez-vous, je dois y aller de toute façon. Je prendrai des congés si besoin. D'accord ?

— Des congés, toi ?

— Ouais, je dois partir dans tous les cas. Tu comprends, pour Jeanne ?

— Je ferai le nécessaire si ton déplacement est refusé. Pas de problème, je suis désolé, Jul's.

— Bon, j'y vais.

— Courage ma belle.

Je sens son regard sur moi jusqu'à l'ascenseur. Arrivée à l'étage supérieur, je m'annonce auprès de la secrétaire.

— Je suis attendue par Gabriel, euh... Gabriel Vance.

— Veuillez patienter, je le préviens.

Étrange, elle ne prend même pas son téléphone et continue à pianoter sur son ordinateur. Au bout de quelques secondes, elle se lève et vient vers moi pour m'escorter jusqu'au bureau, comme si je ne pouvais pas y aller seule. En fait, c'est juste de l'intimidation. Si elle savait à quel point je connais son boss... Remarque, elle le sait peut-être. Et peut-être même qu'il couche aussi avec elle. Cette seule pensée me pousse à détester cette femme sans même la connaître. Gabriel est assis à son bureau et ne lève même pas un œil vers moi. La secrétaire s'éclipse alors que je m'avance vers lui.

— Vous vouliez vous entretenir avec moi, Monsieur Vance ?

Il daigne lever les yeux et son regard s'attarde sur ma tenue. Je porte une robe noire extrêmement moulante, un peu trop peut-être. En tout cas, je me sens trop serrée d'un seul coup. Mes chaussures à hauts talons me donnent un peu de contenance. Je plonge mes prunelles dans les siennes, lorsqu'il détache enfin son regard de ma poitrine.

— Juliet, je voulais te voir en effet. Et comme tu ne réponds pas lorsque je t'envoie un SMS, je suis obligé de te convoquer. C'est quand même regrettable.

— Ce qui est regrettable, c'est que tu ne sois pas capable de faire la différence entre ce que tu peux imposer professionnellement et personnellement. Mais maintenant que tu as usé de ta supériorité hiérarchique une fois de plus, je t'écoute. De quoi voulais-tu parler ?

— Pourquoi as-tu décalé ton voyage en Suisse ?

— Pour raison personnelle.

— Donc pour convenance personnelle, tu changes des rendez-vous professionnels, et c'est moi qui ne sais pas faire la différence entre les deux, c'est ça ?

*Mais quel connard !*

On me change mes déplacements en permanence et nous savons tous les deux que ce changement n'aura aucune incidence sur mes homologues, au contraire. Son argument est purement revancharde. Minable... Mais puisqu'il veut jouer sur ce terrain, alors jouons !

— J'ai compris, ça ne se reproduira plus. Je vais donc prendre quelques jours de congé à compter de demain.

— Et si je refuse ?

— Je démissionne et je cherche un nouvel emploi.

Je le fixe sans ciller. Ce n'est pas négociable. Je suis hors de moi.

— Tu sembles bien excédée aujourd'hui.

— Gabriel, tu es en train de franchir ma seule limite. Arrête ça immédiatement ou je quitte cette pièce et cette entreprise dans la seconde.

— Bon, bon, calme-toi. Je t'ai fait venir pour te dire que j'ai validé ce matin tes billets d'avion et ta réservation pour ce déplacement. Chercher un nouvel emploi pourra attendre. Mais je voulais aussi que nous ayons une discussion à propos d'hier. T'avais mieux à faire que de me répondre et je voulais juste m'assurer que tu avais bien résolu notre... *problème*.

— Arrête d'appeler ça un problème. Un bébé n'est pas toujours un problème. Appelle un chat un chat, bon sang ! Tu veux pas avoir d'enfant et moi non plus, mais n'appelle pas ça un problème, c'est

insupportable. J'ai fait ce qu'il fallait, alors pas la peine d'en parler pendant dix ans. C'est réglé, merde !

Il se lève et contourne son bureau. Je recule, il s'arrête.

— Si tu as fini, j'ai du travail qui m'attend. Je vais y aller.

— Non, justement, j'ai pas fini.

Il s'approche un peu plus et, cette fois-ci, je ne bouge pas. Je ne l'avouerai jamais, mais je meurs d'envie qu'il me touche. Il est si près que je peux maintenant sentir son souffle dans mon cou. Il attrape une mèche de mes cheveux et la replace derrière mon oreille. Son geste délicat me surprend et me vole un frisson.

— As-tu besoin que quelqu'un t'accompagne pour ton voyage ?

— Non, c'est pas nécessaire. Je connais mon sujet, je me débrouillerai très bien.

Son regard est interrogateur, mais je préfère le remettre à sa place avant qu'il n'ouvre la bouche.

— Gabriel, je ne veux pas répondre aux questions que tu t'apprêtes à poser, mais ça ne signifie pas que je te repousse. Comme hier d'ailleurs ! Je ne devais pas rentrer trop tard car j'avais quelques détails à régler pour mon déplacement justement. Mais ça n'enlève rien au fait que j'ai passé un très bon moment avec toi.

— J'ai pas eu cette impression.

— Tu ne m'as pas trouvée assez expressive, vraiment ? Pourtant, il me semblait avoir été, disons démonstrative... à deux reprises.

Il sourit, mon Dieu j'aime tellement le voir sourire ! Ça me donne le sentiment d'être unique au monde. Bien sûr, c'est le cas, mais être unique à ses yeux, voilà ce qui me chamboulerait. Je suis ridicule.

— Tu ne pars que mercredi matin, dîne avec moi ce soir.

— Avant toute chose, tu couches avec ta secrétaire ou avec tes employées de façon générale ? Je veux dire, c'est une habitude, une largesse que tu t'octroies du fait de ton statut ?

Il se marre. Pas moi.

— Actuellement, je couche avec toi. On peut donc considérer que c'est une largesse que je m'octroie vis-à-vis d'une de mes employées. Mais c'est pas ça ta question en réalité, si ?

Je lui renvoie son sourire. Hors de question d'être jalouse face à un homme comme lui, dans sa propre entreprise, dans son propre bureau, dans son sublime costume. Et pourtant... Il passe une main sur ma joue et caresse ma lèvre inférieure avec son pouce.

— Actuellement, je ne couche qu'avec toi, si c'est ça la question. C'est assez inhabituel pour moi, mais comme depuis que je te connais je vais de surprise en surprise, ça ne m'étonne même plus.

— À qui le dis-tu ?! Mais c'est plutôt une bonne chose, non ? Je veux dire, les surprises ?

J'aimerais pouvoir lire dans ses pensées à cet instant. Je devine qu'il est incapable d'exprimer à haute voix ses sentiments. On dirait un enfant qui découvre le monde, il possède une innocence infinie. Mais il se reprend très vite et m'offre un sourire satisfait.

— Je ne te ferai pas l'affront de te poser la même question, étant donné que tu y as déjà répondu hier. Ce fut pour le coup une bonne surprise, une excellente surprise même ! Et ça explique le fait que tu aies du mal à t'habituer à ma queue.

— Oui, j'ai pas trop de points de comparaison, mais je crois que la nature a été généreuse avec toi, non ?

Alors là, il jubile carrément.

— Bon, tu devrais retourner bosser, sinon je t'arrache cette robe bien trop sexy pour un lundi de travail, et je te prends sur mon bureau.

— Tu n'aimes pas ma robe ?! Dommage, je comptais la porter pour dîner avec toi ce soir.

— Sois prête à 19 heures 30. Je passe te chercher chez toi.

Je me hisse sur la pointe des pieds et dépose un baiser au coin de ses lèvres avant de me retourner pour filer. Cependant, il me retient et m'embrasse avec fougue. Je ressens son désir, son ardeur en même temps que sa délicatesse, c'est assez surprenant. Il se détache de moi et j'inspire profondément. Alors que je le contemple, le fou rire me prend, ça le déconcerte.

— Gabriel, je te déconseille de sortir de ce bureau, ni même de recevoir qui que ce soit avant un passage aux toilettes.

Il lève un sourcil.

— Ta bouche est de la même couleur que la mienne, à savoir rouge couture. C'est très joli, mais inapproprié pour un PDG tel que toi.

Il passe sa main sur ses lèvres en souriant. Je l'embrasse à nouveau en me penchant à son cou et il me laisse faire malgré sa surprise.

— Quitte à devoir te laver le visage, autant en profiter encore un peu.

Il me donne une claque sur les fesses.

— Allez, file vite.

En sortant de son bureau, je souris comme une andouille, mais le regard de sa secrétaire me fait froid dans le dos. Celle-là ne doit pas rigoler tous les jours. Ou bien est-elle jalouse de moi ? Elle ne peut pas avoir entendu notre conversation quand même ? Parce que si des bruits circulent sur moi, ça va devenir compliqué. Très compliqué même ! Il faudra que j'en discute avec lui ce soir. Mais avant, un petit texto.

\* *Gabriel, je n'aime pas ta secrétaire.*

\* *Moi non plus. Je vais finir par croire que tu es jalouse ???*

\* *Nous en parlerons ce soir, j'ai du travail. Xxx*

Je me replonge dans mes recherches et analyses de données. Mike et moi animons ensuite une conférence téléphonique dans une salle vitrée, lorsque je découvre Gabriel qui m'observe depuis le couloir. Penchée sur un graphique, je m'interromps en croisant ses pupilles. Très vite, tout mon auditoire se retourne pour suivre mon regard et je reprends pour écourter ma gêne. À 18 heures 30, je file pour ne pas être à la bourre. Enfin dehors, le chauffeur de l'autre jour est sur le trottoir. Il s'avance vers moi et s'annonce. J'entre dans le véhicule et me surprends à apprécier l'attention. Pourtant, hors de question de devenir l'une de ces femmes qui trouvent normal de se faire chouchouter de la sorte ! Bon, je suis quand même chez moi en seulement quelques minutes et c'est appréciable. Je me douche rapidement et passe de jolis sous-vêtements que je ne porte jamais. Je me maquille légèrement et enfile ma robe noire. Chaussée de mes talons hauts, je retrouve Arizona dans le salon. Quand elle m'aperçoit, elle semble étonnée.

— Jul's, t'es déjà rentrée ?! Quelle surprise ! Mais t'es magnifique ! Tu sors ce soir ?

— Oui, je dîne avec Gabriel.

— Juliet, t'es foutue ma vieille.

— Je sais. Tu me comprends ?

— Ma chérie, prends bien soin de toi.

— Promis. Tu fais quoi toi ?

— Je mange avec James.

— Embrasse-le pour moi. Tu sais, je m'en veux un peu de l'avoir mêlé à toute cette histoire avec Gabriel.

On sonne à l'interphone. Aucun doute, c'est Gabriel. Immédiatement, mon estomac se serre et Arizona remarque que je frissonne.

— Effectivement, il te fait de l'effet ce mec. Amuse-toi bien. Tu rentres dormir ?

Je souris, mais ne réponds pas. Qui sait ? Je passe le pas de la porte et descends en trombe. Lorsque j'arrive sur le trottoir, le même chauffeur m'adresse un large sourire.

— Quel est votre nom, Monsieur ? Je vous croise de plus en plus souvent et je ne sais même pas qui vous êtes.

— Je m'appelle Harry, Mademoiselle.

— Je vous remercie Harry.

Il ouvre alors la portière pour que je m'engouffre dans le véhicule. Gabriel est à l'intérieur, j'en suis étonnée.

— Tu sembles surprise de me voir. Tu t'attendais à quelqu'un d'autre ?

— Non, mais je ne pensais pas que tu serais réellement venu me chercher étant donné que c'est ton chauffeur qui m'a accueillie dehors.

— T'aurais préféré ?

— T'aurais pu monter un instant, enfin... Comme le ferait...

Je ne termine pas ma phrase, il n'est pas mon petit ami. Il a l'air soudain si froid, si distant.

— Arrête de me regarder comme ça, on dirait que tu vas me bouffer. Je ne suis pas en train de critiquer. Je dis juste que si tu en as envie, tu peux aussi te comporter de façon naturelle avec moi.

Il essaie de se détendre, mais semble rester sur la défensive.

— Mais je suis naturel !

— Alors nous ne venons pas du même monde, c'est évident. Sache que si je te dis un jour que je passe te chercher chez toi, je n'enverrai pas quelqu'un, je le ferai moi-même. D'ailleurs, à ce propos, pas la peine de demander à ton chauffeur de me reconduire chez moi, je prends les transports en commun et ça me va très bien.

— Le confort te dérange ?

— Je ne suis pas avec toi pour le confort et j'en ai pas besoin. La seule chose que je veux, c'est passer du temps avec toi. Le reste, je m'en fous. Juste toi et moi, et rien en rapport avec ton argent. Tu comprends ?

— Ne me dis pas que l'argent ne compte pas, il est primordial.

— Je ne le sais que trop bien, crois-moi. Mais justement, je ne veux pas de tout ça entre nous. Ton fric ne m'intéresse pas. Et puis par rapport à mon boulot, c'est problématique.

— Problématique ?

Avant de continuer cette conversation, je me jette sur lui. Il va se refermer comme une huître et je ne veux pas de ça. Avec un contact physique, il se sentira peut-être plus en sécurité. Assise sur ses genoux, je l'embrasse avec passion. Il semble surpris, mais me laisse faire lorsque je passe mes bras à l'intérieur de sa veste pour me lover contre son corps.

— Oui, problématique. Je ne veux pas que ta secrétaire ou tes employés remarquent que nous avons une... disons... une relation. Tu vois ? Sinon, je passerais pour celle qui couche pour évoluer, et ce serait inadmissible.

— Mais qu'est-ce qu'elle t'a fait, ma secrétaire ?

— Elle m'a regardée comme si elle avait compris ce qui venait de se passer. Ça m'a gênée, c'est tout. Et puis le déjeuner à la cafétéria, tout le monde me dévisageait. Il y a aussi ton chauffeur devant le hall d'entrée de nos bureaux. Et enfin, toi qui m' observes en pleine réunion, moi qui sens ton regard et qui me fige au beau milieu d'une phrase... Ça fait beaucoup. Même Mike est un peu étrange avec moi, je crois qu'il se pose des questions. Nous devrions être plus discrets.

Il ne répond pas, je me serre un peu plus fort contre lui.

— Je ne suis pas en train de dire que je n'aime pas être avec toi, j'adore vivre tous ces moments. Je dis juste que sur notre lieu de travail, c'est pas très approprié. T'en penses quoi ?

— Je pense que cette conversation me fait chier.

— Parfait, problème résolu.

## Juliet

Je rigole tout contre lui, puis deviens silencieuse, sans jamais me détacher de son corps. Aussi, il se détend petit à petit. Je le sens aux battements de son cœur. Comment un homme aussi intelligent peut-il choisir délibérément d'éviter de régler un problème plutôt que de l'affronter pour trouver une solution ?

— Bon, tu m'amènes où ce soir ?

— Un vernissage d'une expo au MET<sup>(5)</sup>. Mais niveau discrétion, c'est pas l'idéal ! Si tu veux pas qu'on te voie avec moi, tu risques d'être très embêtée.

*Merde, mon beau discours sur la discrétion est en effet tombé au mauvais moment.*

Et puis, je ne connais rien à l'art, je suis une scientifique, moi ! Pourtant, le simple fait de penser qu'il a choisi d'y aller avec moi me rend heureuse.

— Effectivement. Que crois-tu que les gens vont s'imaginer ?

— Ils vont penser que je suis chanceux, tu es divine.

— Moi, je pense qu'ils vont surtout se dire que c'est moi qui suis chanceuse. Pourquoi moi, Gabriel ?

Il ne répond pas.

*C'est un peu facile quand même...*

Ça m'agace qu'il ne comprenne pas mon questionnement. Je reste sur ses genoux, silencieuse. Pas la peine d'envenimer la situation, mais hors de question de lui faciliter la tâche ! Nous sommes coincés dans un embouteillage et restons l'un contre l'autre en silence.

Enfin arrivés, je m'apprête à sortir, mais il attrape mon bras pour me retenir. Je me retourne alors et ses yeux plongent dans les miens. Cet échange est intense. J'y découvre la colère, le désir, la frustration, mais aussi la peur. Tout ça en même temps !

Enfin, nos regards se détachent et la main de Harry m'aide à m'extirper de l'habitacle tandis que Gabriel contourne la voiture pour venir à ma rencontre. Lorsqu'il passe sa main dans mon dos, je me laisse guider vers l'intérieur. Un portier nous ouvre sans nous demander quoi que ce soit. BB prend mon manteau et le dépose au vestiaire avec le sien. Nous sommes encore dans le hall. Je ne veux pas me retrouver dans la fosse aux lions avec un Gabriel en proie aux doutes. Mes doigts glissent sur son visage d'un geste tendre et il me susurre quelques mots à l'oreille :

— Tu vois, c'est pour ça que je désire être avec toi. Tu es douce et honnête. Et je ne laisserai personne

m'en empêcher. Ma secrétaire sera virée demain matin, et je veillerai à ce que la prochaine ne te pose pas de problème.

Et il me tire avec lui vers le vernissage. Je le retiens, hallucinée.

— Gabriel, tu ne vas pas virer toutes les personnes qui vont se poser des questions sur nous, quand même ?! Fais pas ça à cette femme. Je voudrais juste clarifier la situation entre nous pour que je sache comment me comporter en public face à toi.

— J'ai pas envie d'avoir cette conversation maintenant.

— Eh bien moi, j'en ai besoin.

— Juliet, j'ai dit pas maintenant. Ça suffit !

Il est si froid tout à coup. Ça me met hors de moi. Comme à son habitude, il fait pression sur moi pour que je le suive. J'ai envie de lui foutre une bonne gifle et de me casser en courant, mais il ne m'en donne pas l'occasion. Je tente alors de me calmer, en vain. Tout est contradictoire dans sa manière d'agir : nous croisons pas mal de ses connaissances et il me présente sans préciser notre lien. Pourtant, il cale sa main dans le creux de mes reins de façon possessive. Personne ne sera dupe, mais je suis tellement en colère que ça m'est égal.

Un serveur passe alors devant nous et Gabriel me lâche un instant pour nous attraper deux flûtes de champagne. J'hésite à battre en retraite, mais ce con serait capable de me pourchasser et, pour être honnête, il me fait parfois presque peur. Il me tend mon verre et se penche pour croiser mon regard. Je le fusille, littéralement. Lui semble impassible. Au moment où j'hésite sérieusement à lui balancer mon champagne en pleine figure, Mike se pointe.

*Merde Mike, il fout quoi ici ?*

— Juliet, quelle surprise ! Je ne pensais pas te croiser ici.

Il me sourit, mais ce n'est pas naturel. Je suis sûre qu'il m'observe depuis un moment. Il est accompagné de sa femme que je connais bien. Je leur souris tandis que Gabriel se presse contre moi.

— Mike, Rachel, je suis heureuse de vous voir.

Tous les trois se saluent, je suis de plus en plus mal à l'aise. Alors que Gabriel discute avec Mike, Rachel se rapproche de moi. Je me détache de BB et elle m'entraîne vers le buffet.

— Jul's, tu sors avec ton patron ?

— Rachel, pitié, me juge pas, pas toi.

— Je ne juge pas, je suis très surprise et apparemment, Mike aussi. Mais ça fait longtemps ?

— Attends, je ne sais même pas moi-même ce qui se passe. T'as pas idée ! Ce mec est très déroutant, je ne maîtrise rien.

Elle pose sa main dans mon dos. Elle et Mike ont toujours été protecteurs avec moi et je les apprécie beaucoup.

— Ma belle, je n'ai aucun conseil à te donner, mais fais gaffe à toi. Tu risques de souffrir bien plus que lui de cette histoire.

— Je le sais bien, mais il est si...

Je n'ai pas le temps de finir ma phrase qu'il est de nouveau en train de marquer son territoire sur moi. Merde, il m'entraîne avec lui alors que je suis en pleine conversation. Quel gougeât ! De pire en pire. Nous nous retrouvons dans un coin de la galerie devant une œuvre hideuse, un peu isolée. Je me détache vivement de lui et il me lance un regard sombre.

— Ça suffit, Gabriel ! J'étais en train de discuter.

— Non, tu étais en train de passer un interrogatoire.

— Mais tu sais même pas qui sont ces gens pour moi ! Je les aime beaucoup. Ils étaient juste très surpris de me voir ici avec toi. Et ils ne doivent pas être les seuls étant donné que tu agis comme si j'étais une de tes propriétés. C'est insupportable. Je veux m'en aller tout de suite. Lâche-moi !

— Non, je ne veux pas que tu me quittes.

— Que je te quitte ? Mais tu te rends compte de ce que je ressens, moi ? Non, bien sûr que non ! Tu n'en as rien à faire de toute façon. La seule chose qui t'importe, c'est que je sois à ta disposition quand tu le souhaites.

— Dis pas ça ! Si je ne voulais que ton corps, je ne t'amènerais pas dans ce genre de soirée, je ne dînerais pas avec toi. Nous ne nous verrions que dans des hôtels et rien de plus.

— Au moins, je saurais à quoi m'attendre alors que là, je ne comprends plus rien. Qu'est-ce que tu attends de moi ?

Il essaie de me prendre dans ses bras, mais nous ne sommes pas seuls. Et bien entendu, il ne répond pas à ma question.

— Je ne veux pas faire un esclandre en public, alors laisse-moi respirer. Sinon je vais exploser et ça ne sera bon ni pour toi ni pour moi.

Il dépose un baiser juste au creux de mon cou et je frissonne. Comment peut-il me faire cet effet alors que je suis furieuse après lui ? Il chuchote, juste pour moi :

— J'ignore ce que j'attends de nous. Mais je ne veux pas que tu m'en veuilles et que tu me quittes. Je virerai sans aucune hésitation toute personne qui se mettra en travers de notre route. Même si je ne sais pas pourquoi je te désire toi et personne d'autre. Tu comprends ?

Comment peut-il se comporter comme un vrai con et me faire fondre la seconde suivante ?

— Gabriel, tu peux pas user de ton autorité professionnelle pour gérer notre vie privée. Je ne veux pas te quitter, mais je ne souhaite pas non plus me sentir inférieure à toi dans notre intimité. Tu es mon patron, mais ce qui m'importe le plus, c'est celui que tu es quand nous sommes tous les deux. Et si nous établissons des règles précises, tu n'auras pas besoin d'outrepasser tes fonctions. Tu veux bien essayer, pour nous ?

Je croise son regard et pose ma main sur sa joue. Il doit comprendre ce que je ressens et surtout ne pas se refermer d'un seul coup. Il me sourit.

— Pour nous ? Établir des règles ?

— Oui, des règles pour notre vie publique, pas quand nous sommes seuls. Juste pour nous protéger un peu.

— T'attends quoi de moi Juliet ? Tu veux quoi au juste ?

J'appréhende sa réaction, mais refuse de lui mentir. De toute façon, ça n'engage que moi alors je choisis la sincérité brute.

— Tout. Je veux tout de toi. Le Gabriel souriant, tendre, drôle, parfois autoritaire, prévenant, charmant et sûr de lui. Le vrai Gabriel, quoi ! Celui que tu es quand tu fais tomber ton masque de Superman.

Il passe une main autour de ma taille et m'embrasse sensuellement. Là, au beau milieu de l'exposition, devant tous les invités ! C'est comme si nous étions seuls au monde. Le retour sur Terre est difficile. Lorsque j'arrive à nouveau à ouvrir les yeux, il me sourit.

— Moi qui étais persuadé que toutes les femmes rêvaient de rencontrer Superman, je suis sous le choc.

— Mais je ne suis pas comme toutes les femmes, je pensais que tu l'avais compris. Et puis, je te trouve beaucoup plus sexy que lui.

— Ça, pour être surprenante, je te confirme que tu l'es ! T'es plus fâchée ?

— Avec toi, je passe d'une émotion à une autre aussi rapidement que tu changes d'attitude. Mais non, je ne suis pas fâchée. Par contre, cette soirée est nulle et ces œuvres relèvent du domaine de l'absurde. On s'en va ?

— Absurde ? Qu'est-ce qui est absurde ?

— Tout, mais surtout moi ici, dans cette exposition avec toi et tous ces trucs qui nous entourent.

— Je ne suis pas d'accord et j'adore ce genre d'expo. Tu peux découvrir des œuvres absurdes, c'est certain, mais il y a aussi de belles choses. Regarde !

Il me pointe un tableau dans un coin qui ne représente rien, mais dont les couleurs se mélangent à merveille pour donner une impression de sérénité.

— Je reconnais que c'est assez beau. C'est apaisant de le regarder.

— Tu vois que tu es sensible à l'art !

— Non, je suis sensible tout court.

Je découvre un nouveau Gabriel qui aime l'art, un Gabriel insoupçonné.

— Tu es collectionneur ?

— Un peu.

Et nous visitons la galerie à la découverte de l'exposition.

— Je comprends pourquoi ton appart ressemble à un catalogue de design.

— Très drôle.

J'en ai marre de sentir les regards sur nous, ça me donne envie de partir au plus vite.

— Bon, j'ai faim moi, on y va ?

Il rit, mais continue d'observer un tableau avec des coups de peinture en relief. Ça me dépasse totalement. Ça ne représente rien, en tout cas rien que je connaisse. Apparemment, lui y voit quelque chose. Il fait signe à la galeriste de se pointer et discute un moment avec elle. J'en profite pour flâner, mais le sourire bêta de la jeune femme me clame qu'il est temps de réapparaître. Je m'approche du dos de Gabriel et place ma main dans la sienne en prenant soin de caresser son bras avec mon autre main. Je me hisse pour parler au creux de son oreille, mais suffisamment fort pour qu'elle entende.

— Tu as fini ton tour chéri ? J'aimerais un moment juste pour nous deux maintenant. Tu veux bien ?

Je lui souris avec douceur pendant qu'il plonge ses yeux dans les miens.

— Je règle juste un détail concernant ma dernière acquisition et je suis tout à toi. Tu veux dîner où ?

— Ta dernière acquisition ?

Il m'attire vers lui et passe son bras autour de ma taille pour me montrer la toile qu'il vient d'acheter. Une émotion particulière m'envahit, son achat est comme une évidence.

— Elle te plaît ?

— Euh oui.

— Vraiment ?

— Oui vraiment. Vous en avez pour longtemps, Madame ?

La jeune femme me regarde des pieds à la tête comme si elle venait de se rendre compte de mon existence. Je ne suis pas dupe ! Je l'imité sous l'œil attentif de Gabriel et lui lance mon sourire de

victoire. Non, mais elle ne croit pas m'impressionner j'espère ?! Parce que c'est impossible. Une godiche de salon ne me fera jamais me sentir inférieure. Je sais être méchante et ne supporte pas de la voir tourner autour de mon Gabriel. Oui, c'est mon Gabriel ! Comme elle voit que je n'ai pas l'intention de me laisser faire, elle s'empresse de reprendre son travail.

— Non, juste un instant. Monsieur Vance, souhaitez-vous que je le fasse livrer chez vous ou à votre bureau ?

*Monsieur Vance* me fixe toujours et lui répond avec détachement :

— Chez moi, prenez contact avec la réception pour les détails.

Puis, juste pour moi, en m'adressant un clin d'œil :

— Tout à toi, allons-y chérie.

J'ai envie d'exploser de rire, mais je suis tellement flattée que je ne peux que lui sourire bêtement. Il m'entraîne vers la sortie après avoir récupéré nos manteaux. Je me retourne un instant pour planter mes prunelles dans celles de la godiche qui ne nous a sûrement pas quittés des yeux. Elle baisse le regard.

*Gagné !*

Une fois dans la voiture, je me blottis tout contre lui.

— Tu es donc réellement jalouse, chérie.

— Désolée. Mais tu l'as vue aussi cette cruche ?

— Je n'avais même pas fait attention à elle avant que tu ne me fasses ton petit numéro. Très réussi, cela dit. Je ne te pensais pas si sûre de toi. J'ai été impressionné.

— Moque-toi ! Et non, je ne suis pas sûre de moi, mais ça, elle ne le sait pas et tant mieux. Bon, j'ai un peu exagéré avec ce *chéri*, mais j'étais lancée.

— J'aime assez, et je trouve que ça me va très bien à vrai dire. Bon, tu veux dîner où ?

— Dans un endroit seule avec toi. Tu crois que c'est possible ?

Je minaude et me love encore plus près de lui. Il sourit tout contre la peau de ma nuque et sa barbe naissante me chatouille. Il pianote sur son téléphone avant de le ranger. Il passe sa main dans mon cou et m'embrasse, sa langue s'insinue dans ma bouche pour caresser la mienne. Je laisse échapper un gémissement contre ses lèvres lorsque ses paumes glissent sur mon corps pour s'agripper à mes hanches. Il me soulève et je suis sur lui. Je glisse mes doigts dans ses cheveux et il en fait tout autant. Il tire légèrement dessus pour me faire pencher la tête en arrière.

— Tu vas devoir cuisiner pour moi, Juliet. Tu crois que c'est possible ?

— Oh oui. On va chez toi alors ?

— Nous sommes presque arrivés, tu vas pouvoir patienter ?

Il me dit ça alors que je suis déjà en train de défaire sa ceinture et que sa chemise est largement ouverte sur ses pectoraux. Je réprime un grognement et plante mes ongles dans sa peau chaude. Du bout des doigts, je suis le plan dessiné sur son corps et devine des coordonnées selon les chiffres. Mais le véhicule s'arrête et je descends vite de ses genoux.

— Ne t'inquiète pas, un jour je te baiserai dans cette voiture. Allez viens.

Cette façon de me dire des trucs intimes de but en blanc me fait frissonner à chaque fois ! En fait, j'adorerais ça, aucun doute. Je lui emboîte le pas et le réceptionniste me salue avec un grand sourire lorsque nous entrons tous les deux. Gabriel s'arrête un instant et je me dandine comme une ado. Il prend ma main et nous pénétrons dans l'ascenseur.

— Tu ne vas pas te sentir mal à l'aise à chaque fois que tu viens ici, Juliet ?

— Ben si, tout ça est impressionnant quand même.

— Mais non, c'est un immeuble particulier avec une réception, comme dans un hôtel.

— Ouais, sauf que toi tu vis avec ces gens, que nous sommes arrivés avec un chauffeur, qu'il y a un portier et que tu dois avoir trois femmes de ménage différentes. Alors pour moi, ça restera toujours impressionnant et j'ai pas envie de m'habituer à ça, jamais.

— Tu serais bien la seule femme à ne pas apprécier le luxe. Et puis, d'après ce que j'ai vu, tu gagnes très bien ta vie toi aussi.

— Non, j'ai pas besoin de ça. Et effectivement, je gagne bien ma vie, mais je vis simplement.

— C'est une critique ?

— Pour être tout à fait honnête, ce train de vie me ramène à de mauvais souvenirs. Du coup, je ne suis pas à l'aise. Mais pour toi, je peux faire un effort. La prochaine fois, j'essaierai de faire mieux.

— Faire un effort pour accepter de se faire servir, c'est un comble ! Juliet Clarck, tu es un mystère. Mais tu vas être ravie, tu vas t'employer à cuisiner maintenant. Parce que même avec toute la meilleure volonté du monde, je ne saurais t'aider dans cette tâche.

— Oui et bien je te préviens qu'avant la cuisine, je veux du sexe. Sinon tu ne mangeras pas ce soir.

Il m'attrape les poignées.

— Dis-moi jeune fille, ça ne te dérange pas de me donner des ordres dans ma propre maison ?

— Absolument pas, toi tu donnes des ordres à tout le monde en permanence. Ça te fait du bien, *chéri* !

Et je lui souris. Lorsque les portes s'ouvrent, il me pousse contre le mur du hall, mon sac à main tombe sur le sol. Il m'embrasse avec fureur, comme si sa vie en dépendait. Bizarrement, j'ai ainsi le sentiment

que c'est le cas pour la mienne.

— Oh Gabriel...

— Chut.

Ses mains glissent le long de mon corps, avec douceur, le couvrant peu à peu de frissons. De mes cheveux jusqu'à mes cuisses. Je déboutonne une fois de plus sa chemise, mais sauvagement cette fois, et tous les boutons sautent. Je la balance au sol avec sa veste. La ceinture de son pantalon ne me résiste pas non plus. Lui titille mes épaules et agrippe le col de ma robe. D'un geste brusque, il tire dessus et le tissu se déchire de haut en bas. À présent en lingerie et en bas devant lui, il caresse mes seins et, de ses doigts experts, fait voler mon bustier.

Pantalon et boxer sur les chevilles, il ne se déchausse même pas. Moi non plus. Pendant qu'il m'embrasse le cou, il fouille dans la console à côté de nous. Je passe mes mains sur son membre et le fais coulisser contre mon ventre, j'ai tellement envie de lui que je sens mon intimité se liquéfier. Il s'écarte alors légèrement de moi, enfille une capote et tire de chaque côté de ma culotte en soie. Cette dernière finit en lambeau sur le sol du hall et il m'attrape les cuisses pour me soulever. Je sens son sexe contre le mien et j'entoure sa taille de mes jambes. D'un coup, il me plaque contre le mur et me pénètre avec fermeté. Je hurle, c'est plus fort que moi. Cette sensation est délicieuse. Il se stoppe et observe mon visage. Je griffe son dos et gémiss de plus en plus fort.

— Encore !

Alors là, il se déchaîne et s'enfonce toujours un peu plus à chaque coup en moi. C'est tellement bon que je suis au bord de la jouissance, quand je le sens enfoncer un doigt dans mon cul. Personne ne m'avait jamais fait ça et je n'y avais jamais pensé, mais maintenant que je le ressens, le plaisir m'envahit et je jouis sans aucune retenue contre sa bouche. Lui accélère encore et mon orgasme dure, dure. Il lâche enfin un grognement bestial dans mon oreille et, immédiatement, sa respiration se calme. Je serre encore plus mes cuisses, je ne veux pas qu'il se retire tout de suite. J'adore le sentir en moi. Il m'assied sur la console et se retire au bout de quelques instants, aussi je fais la moue.

— Tu grimaceras encore plus demain si je reste en toi. Tu ne pourras pas marcher droit si je continue.

— Dans ce cas, je devrais rester au lit toute la journée. Quelle malchance, vraiment ! Tu crois que tu pourrais rester à mon chevet ?

— Tu es dangereuse ma belle, vraiment dangereuse.

— Attends, qui a déchiré toutes mes fringues ? Comment je vais rentrer chez moi ? Nue sous mon trench ?

— Bien que l'idée m'excite énormément, il en est hors de question. Tu restes ici cette nuit.

Je ne réponds pas et me dirige vers la cuisine, légèrement chancelante. Comme hier, tout est en ordre. J'ouvre le réfrigérateur pour en sortir plein d'ingrédients. Il me suit du regard.

— Tu vas rester comme ça pour cuisiner ?

Ah oui, je suis nue. Moi, ça ne me dérange pas, mais lui, peut-être.

— Si tu veux que je m'habille, tu vas devoir me prêter quelque chose.

— Je n'y tiens pas. Je suis juste surpris.

— Oui, eh bien j'adore me balader à poil, c'est un truc assez bizarre, mais j'aime ça depuis toujours.

Mais attends, nous sommes seuls ?

Il explose de rire.

— Ouais, tu crois que je t'aurais baisée dans le hall si quelqu'un était ici ?

— Ah oui, c'est vrai.

J'avais occulté ce fait, je ne suis pas dans mon état normal.

— Bon, tu veux que je te prépare quelque chose en particulier ?

— Fais ce qui te plaît. Fouille, prends tout ce dont tu as besoin.

Je souris, il y a sûrement tous les équipements dernier cri ici. Chaque fois que j'ouvre un placard, je fais de belles découvertes.

— Tu es certain que je peux sortir tout ça ?

Il s'approche, m'embrasse dans les cheveux et murmure tout contre moi :

— Tout ce que tu veux.

— Comment peux-tu être un homme aussi doux par moment, et aussi froid à d'autres ?

— Aux fourneaux, femme !

Il me donne une tape sur les fesses et attrape son journal après avoir enfilé son caleçon. Il s'installe sur un tabouret haut et le feuillette. Moi, je m'active. Je vais lui préparer une blanquette de veau. J'adore ça et ça fait longtemps que je n'en ai pas mangé. Le seul hic, c'est que j'ai pas mon livre de recettes sur moi. Je retourne donc dans le couloir pendant que les casseroles sont sur le feu et attrape mon téléphone. Je vais appeler Suzon, la sœur de Jeanne, qui a récupéré son livre de recettes, elle saura me dire.

— Allô, Suzette, c'est Jul's, tu vas bien ?

Je retourne dans la cuisine et surveille mes plats en sortant une bouteille de vin blanc du réfrigérateur. Je la dépose devant Gabriel avec un tire-bouchon pendant que je discute. Il ne me quitte pas des yeux un instant.

— Oui très bien, enfin tu sais pour Jeannot ?! Encore une idée de Lucas. Il me sort par les yeux, je vais finir dans les journaux.

— Ma pauvre Suzon, je te le tiens pendant que tu le frappes si tu veux. Je lui ai hurlé dessus hier. Je ne comprends pas pourquoi il fait ça. Mais j'arrive mercredi et je vais tirer cette histoire au clair.

— Tu m'appelleras ? Je veux être là, tu ne seras pas seule pour l'affronter.

— Tu es adorable, mais je ne t'appelle pas pour ça, j'ai besoin de la recette de la blanquette de Jeannot. Je ne suis pas chez moi et je cuisine. Tu peux m'aider ?

— Euh oui bien sûr, attends que je la trouve. Tu as de la chance, j'allais partir pour la clinique. Alors tu veux savoir quoi ?

— Tu me fais une photo et tu me l'envoies ? Comme ça, j'aurai l'écriture de chat de Jeannot en prime.

— OK. Il me tarde de te voir.

— Moi aussi, vous me manquez tellement toutes les deux. Au fait, tu as vu la nouvelle chambre de Jeannot ? Tu penses qu'elle sera mieux ?

— Elle est plus grande, mais surtout les médecins ont l'air de dire qu'elle sera mieux prise en charge. Ce nouveau protocole de traitement a de bons résultats. Il t'a expliqué, Duchnoc ?

— Pas vraiment, je le vois mercredi matin.

— Je viendrai avec toi.

Je ne réponds pas, je sens le regard de Gabriel sur moi et l'angoisse de ce rendez-vous m'envahit peu à peu.

— Jul's, ça va aller, j'ai un bon pressentiment et le médecin-chef est un canon, ça va peut-être la motiver. J'y crois.

Mes yeux se mouillent. Je respire lentement pour tenter de me calmer, mais ma voix tremble.

— Moi aussi j'ai envie d'y croire. Bon, je te laisse et je te vois mercredi ma belle. Je t'aime.

— Je t'aime aussi.

Je raccroche, les larmes coulent sur mes joues. Je les essuie avec une serviette et tapote sous mes paupières. Je suis dos à Gabriel, il n'a peut-être pas senti mon malaise. Mais je l'entends se lever et s'approcher de moi.

— Juliet, tout va bien ?

D'un geste de la main, je fais signe que oui.

— Ça va aller.

Hors de question qu'il me voit pleurer. Je fais mine de m'intéresser à la cuisine, mais ma tentative est vaine. Il enroule ses bras autour de moi et me retourne pour me retrouver face à lui. Quand il aperçoit mon visage, c'est comme si le sang venait de quitter le sien. Il se crispe devant moi.

— Juliet, que se passe-t-il ?

Le voir si mal me fait réaliser que je ne peux pas me laisser aller. Je lui souris.

— Rien, juste une conversation avec une vieille amie qui me rend un peu nostalgique. Parfois, la vie là-bas me manque et je suis bien trop sensible. Mais tout va bien. Bon, tu l'ouvres cette bouteille de vin ? Tu sais que j'adore ce vin, c'est un très bon choix.

À mon grand désespoir, il ne se laisse pas endormir si facilement.

— Tu vas voir ton amie en Suisse ?

— Gabriel, j'ai pas envie de parler de ça, s'il te plaît.

— Tu me dis que la vie là-bas te manque. Je veux juste savoir si ces quelques jours te suffiront. Je ne voudrais pas perdre un de mes meilleurs éléments.

— Écoute, il y a beaucoup de choses qui me manquent, mais j'ai fait un choix quand je suis venue vivre ici. C'était un gros sacrifice, mais je l'ai fait en connaissance de cause et sans regret. Je rentrerai lundi comme convenu, et je serai à mon poste. Ne t'inquiète pas pour un de tes meilleurs éléments. Bref, parlons d'autre chose. Toi, tu as de la famille ici ?

— Lundi, tu ne rentres que lundi ?

— Oui, je vais rester pour le week-end, mais ne t'en fais pas, je prends en charge mon billet de retour et j'ai annulé celui que la société avait commandé.

— Je m'en fous du prix du billet d'avion. Je pensais te voir ce week-end.

— On peut se voir lundi soir. Ça me ferait plaisir. J'adorerais. Et puis, je te ferai un point sur mes avancées là-bas.

— Tes avancées ?

— Oui, ils ont mis au point un traitement des relevés sur la base de ce que j'ai mis en place ici. J'ai hâte de savoir ce que ça donne en Europe. Et pour toi, ce sera intéressant de pouvoir les répercuter sur tes sociétés basées en Europe.

Il reste muet.

— Pourquoi tu veux pas me dire qui tu vas voir là-bas ?

— Parce que c'est trop dur. S'il te plaît, Gabriel.

Il baisse les yeux et je me serre contre lui, toujours nue.

— Et tu n'as pas répondu à ma question, tu as de la famille ici ?

— J'ai très peu ou pas de famille et mes amis, tu les connais.

— Tu es donc aussi solitaire que moi. Tu veux que je te dise un truc ?

— Je t'écoute.

— Mais c'est pas joli joli.

— Dis-moi.

— Ça me fait presque plaisir, comme ça tu seras plus disponible pour moi. Je suis égoïste quand il s'agit de nous. Je sais que c'est mal, mais la vérité, c'est que je m'en fous.

Il sourit et me tend mon verre.

— Tu n'es pas égoïste, tu es possessive. Moi, je suis égoïste.

— Oui enfin, je n'ai rien à exiger de toi. Je sais que tu ne te gêneras pas pour me le rappeler si je dépasse les bornes.

— Je promets d'être vigilant. Mais j'aime à penser que nous nous ressemblons assez finalement.

— C'est vrai. Bon, laisse-moi me concentrer, sinon on ne dînera pas avant des heures et j'ai déjà faim.

## Juliet

Il repart s'asseoir et je regarde la recette sur mon téléphone. Je souris à la vision de la photo que m'a envoyée Suzon. Comme je laisse mon portable sur le plan de travail devant lui, il y jette également un coup d'œil.

— Tu arrives à déchiffrer ça ?

— Oui.

— Qui a écrit ?

Je me retourne vivement, il pose encore des questions et il comprend très bien que je n'aime pas ça.

— C'est ma meilleure amie. Elle écrit comme un chat, mais je n'ai pas mon livre de recettes, donc ça me dépanne bien.

Puis je ne dis plus un mot, tout en continuant ma cuisine.

Lorsque tout est prêt, une odeur délicieuse se répand dans la pièce. On sonne à l'interphone.

*Merde, je suis à poil !*

Il m'apaise de son regard et me fait signe qu'il s'occupe de tout. Je l'entends parler, mais n'y prête pas attention, trop concentrée sur les hiéroglyphes à décrypter pour arriver au bout de mon repas. Je fais même une pâte à crêpes pour le dessert. Mais Gabriel revient à vive allure et m'entraîne avec lui dans sa chambre.

— Bon, tu as dû attirer mes potes en parlant d'eux, ils sont en bas et ils montent. Tu peux pas les accueillir dans cette tenue.

— Tu crois ?

Je lève un sourcil pour qu'il se déride un peu. Il a l'air contrarié.

— Juliet, habille-toi !

Il me plante au milieu de son dressing pour passer un appel. J'enfile l'un de ses caleçons et l'une de ses chemises. Comme il est beaucoup plus grand que moi, on dirait une robe, une robe sexy, mais une robe quand même ! De toute façon, aucun de ses pantalons ne pourrait m'aller. Je lui pique une ceinture pour faire un peu plus féminin et enlève mes bas. Je vais rester pieds nus. Gabriel revient avec le reste de mes vêtements et sourit en me voyant me débattre avec sa ceinture.

— Je suis présentable ?

— Tu es superbe. Ils vont t'adorer. Bien que j'espère qu'ils ne resteront pas longtemps.

— Rappelle-moi leurs noms ? Et puis vu ce que j'ai préparé, il y en aura assez pour que l'on dîne tous ensemble, alors sois pas grossier avec eux ! Au fait, pour le dessert, je te fais des crêpes. Tu aimes ?

— Aedan et Liam. Et je te signale que je ne suis jamais grossier avec mes potes. J'ai pas mangé de crêpes depuis des années, j'adorais ça.

Je souris tandis qu'il s'approche de moi alors que nous entendons l'ascenseur s'ouvrir sur des voix masculines. Gabriel chuchote pour moi :

— Je pense de plus en plus à te séquestrer ici, chérie.

Puis il enfle un tee-shirt sur son bas de jogging qui lui tombe juste sur les hanches et quitte la pièce en me tenant la main. Nous arrivons dans la cuisine et les deux types inspectent mes casseroles.

— Ne touchez pas à ça. C'est dangereux.

Ils se retournent avec un sourire malicieux. Ils sont tous les deux grands, relativement athlétiques et très séduisants. Leur style est beaucoup plus classique que celui de Gabriel. Quand tous les trois se font face, on sent bien que leur complicité est ancienne et qu'ils font partie de ces mecs sûrs d'eux, dont il faut absolument se méfier.

L'un d'eux prend la parole :

— Gabe, tu cuisines, c'est une bla...

Il s'arrête en me voyant, tandis que le gars affiche un sourire diabolique. Il est brun aux cheveux courts et aux yeux noirs comme le désespoir.

— Mais non Liam, je crois que notre pote a de la visite. Bonsoir, Mademoiselle ?

Je m'avance et ils me détaillent des pieds à la tête.

— Juliet Clarck, enchantée. Eh oui, ce chantier est mon œuvre. Ça sent bon, non ?

Je leur serre la main fermement et Gabriel ne pipe mot. Puis je me détourne et surveille la cuisson de mon plat.

— Enchanté, Liam Smith. Oui, ça a l'air délicieux, c'est quoi ?

Je lui réponds en français sans même détacher mon regard de mes casseroles :

— Une blanquette de veau. Vous connaissez ?

Il paraît d'abord surpris de m'entendre parler français, mais me répond aussitôt dans ma langue

maternelle. Il a un accent, mais il semble maîtriser.

— Dans mon souvenir, il n’y a pas de meilleure cuisine que la gastronomie française.

Là, je plonge mes yeux dans les siens et lui souris. Son autre ami s’approche du robot de cuisine.

— Salut, moi c’est Aeden.

Il est blond avec des très jolies boucles retombant sur son front. Ses prunelles vertes lui donnent un petit côté nordique. Tout l’inverse de Liam. Là où le premier pourrait paraître ténébreux, lui est tout le contraire, on dirait un ange.

Me voilà cernée, tandis qu’il continue de parler.

— Et ça, c’est quoi ?

— De la pâte à crêpes.

Vu la mine qu’il affiche, lui ne connaît pas un mot de français, mais hors de question que je l’aide, ça m’amuse ! Liam semble avoir pitié et tente une traduction foireuse. Je rigole et le corrige.

— Croyez-moi, c’est meilleur que des pancakes. Beaucoup plus de beurre, une recette française.

— Donc tu es française.

— Effectivement.

Puis il poursuit pour son ami :

— Gabe, tu ne nous avais pas dit que tu étais pris ce soir.

L’intéressé répond après avoir servi du vin à chacun de ses potes :

— J’en ai pas eu le temps. Mais il n’y a aucun problème. Et Juliet est franco-américaine. Goûtez ça, les mecs.

Chacun d’eux attrape un verre et BB m’apporte le mien. Nous prenons tous une gorgée et les deux Américains semblent adorer. Gabriel remet alors une bouteille au frais. Liam se pointe derrière moi, il est tout près, trop près.

— C’est donc un repas 100 % français que tu prépares pour Gabe ?

Je me retourne vivement et, avec un doigt, l’éloigne de moi. Je plante mes yeux dans les siens et lui réponds toujours en français puisqu’il semble apprécier notre échange :

— Perspicace.

Il rit et va taper l’épaule de Gabriel. Il lui murmure – sans aucune discrétion – qu’il m’aime bien. Puis

les trois hommes se mettent à discuter. Quant à moi, je prépare tout pour la réalisation des crêpes que je ferai en fin de repas. Ma blanquette est presque prête et les gars ont vidé la seconde bouteille, quand Gabriel se colle contre mon dos. J'en profite pour me pendre à lui et l'embrasser dans le cou. Liam et Aedan semblent sous le choc, ils ne parlent plus l'espace de quelques secondes puis ils reprennent contenance. BB et moi faisons comme s'ils n'étaient pas là.

— Gabriel, c'est bientôt prêt, propose à tes amis de dîner avec nous si tu le souhaites.

Il lève mon menton après avoir passé un doigt sur ma lèvre inférieure.

— T'es sûre que ça t'embête pas ?

— Oui, mais où est la vaisselle ?

Il ne répond pas en regardant à droite et à gauche. Il ne le sait pas. Je rêve. J'éclate de rire et me dégage. Ses amis bloquent sur moi puis se marrent à leur tour.

— Messieurs, je propose que celui qui arrive à résoudre ce mystère ait droit à la première crêpe pour le dessert, ça vous convient ?

Les trois sont surpris, je continue :

— Vous ne croyez tout de même pas qu'en plus d'avoir cuisiné pour vous, je vais mettre la table et vous servir ? Sérieusement ?

Aedan part dans un fou rire. Apparemment, ils ne me prennent pas au sérieux... Je marmonne en français :

— Des assistés, ce sont des assistés. Je rêve.

Liam comprend et se lève pour fouiller un premier placard. Les autres le suivent, et c'est Aedan qui revient du salon victorieux.

— Gabe, tu savais que le buffet de ton salon regorgeait de vaisselle ? Il y a tout ce qu'il faut, viens m'aider.

En quelques minutes, tout est prêt et je pose une assiette de foie gras que j'ai déniché dans le réfrigérateur au centre de la table. Aedan m'observe avec attention.

— Messieurs, servez-vous.

— Euh... C'est quoi ?

*Sérieux, ces mecs sont des boulets !*

Mais le temps que je réagisse, Gabriel attrape l'assiette et sert son pote.

— Goûte et tu verras bien.

J'éteins le feu avant de m'installer en les observant déguster le foie gras nature.

— Vous savez, c'est meilleur sur une tranche de pain et avec de la confiture de figes dessus.

Je prépare quatre tartines, leur en donne une chacun et croque dans la mienne. Gabriel sourit tandis que je le questionne.

— Ne me dis pas que tu as pu aller visiter la France sans jamais goûter ça ?

— C'est excellent, mais j'ai jamais mangé un truc pareil. Vous les Français, vous êtes des champions de la bouffe. Mais quand je vais en France, c'est pour le travail.

— Quel dommage !

Aedan revient à la charge après avoir terminé sa tartine.

— C'était quoi ce truc absolument délicieux ?

— T'as pas envie de le savoir, crois-moi.

Puis il se sert à nouveau et je le mets en garde.

— La cuisine française est très riche, tu devrais faire attention. Gabriel, si tes amis sont malades, ce sera pas de ma faute, tu es témoin.

Aedan attrape le bras de son pote pendant que je retourne aux fourneaux.

— Elle ne tenterait pas de nous empoisonner quand même ?

— Moi, je suis plutôt gentil avec elle donc je suis tranquille, mais toi, méfie-toi.

Je souris en me penchant sur les épaules de mon amant et je fixe Aedan. Liam explose de rire.

Gabriel me suit à la cuisine, enfle ses mains dans les gants de cuisine et se saisit du plat. Je le vois sourire du simple fait de soulever cette marmite, je suis sûre qu'il n'avait jamais fait ça. Il le dépose avec un air conquérant au centre de la table. Lorsque j'ôte le couvercle après lui avoir donné un baiser au coin des lèvres, tous les trois se penchent pour observer le contenu. Je tends la grande cuillère à Liam pour qu'il nous serve. Il s'exécute et nous commençons à discuter de tout et de rien. J'apprends que les trois hommes sont associés et amis et ils semblent très intéressés par mon métier et mes diplômes. Tous les trois me félicitent pour mes talents de cuisinière et se resservent copieusement.

À la fin du repas, il ne reste plus rien et Gabriel sauce son pain avec le fond du plat. Il ressemble à un gamin. Je les abandonne à leur conversation sur le boulot et mets la poêle à chauffer. L'odeur du beurre fondu embaume la pièce et quand je mets la première crêpe à cuire, les trois m'observent. Gabriel, qui est près de ses amis, chuchote pour eux. Je n'entends pas ce qu'ils se racontent, mais ça m'est égal parce que lorsque je croise son regard, il semble heureux et ça me suffit amplement. Puis ses yeux se posent sur mes jambes et aussitôt, une vague de chaleur m'envahit. Bon, je me concentre sur mes crêpes. Je fais sauter la première pour Aedan qui n'attend pas ses amis pour se jeter dessus. Il gémit de plaisir et les

deux autres me surveillent de près en attendant les leurs. Une fois que tout le monde est servi, j'en fais une seconde et ils m'en demandent une troisième. Je les sers avec joie. Je me sens comme avec les filles quand je cuisine pour elles. Puis Gabriel tente de me resservir du vin, je le stoppe :

— Gabriel, je travaille demain matin et mon patron ne va pas apprécier que je sois encore bourrée en arrivant. Je m'arrête là. Et je vous conseille à tous les trois de décommander vos rendez-vous importants de demain. Entre ce que vous avez mangé et ce que vous avez bu, vous ne serez pas en état.

Je les abandonne pour me rendre aux toilettes. À mon retour, Gabriel me tend mon portable.

— Tu as manqué un appel, un certain Lucas.

Mon visage doit se fermer car celui de Gabriel se transforme.

— C'est qui ?

— Euh, c'est le copain de ma meilleure amie.

— Tout va bien ?

— Oui, je l'aime pas beaucoup, c'est tout. Je vais voir ce qu'il veut.

*Et merde, Liam parle trop bien français pour que je prenne le risque de le rappeler !*

Comme d'habitude, ce con n'a pas laissé de message. Je me passe un peu d'eau sur le visage et m'assieds sur son lit pour vérifier mes SMS. Gabriel me rejoint, le regard sombre. Je sursaute, je ne l'avais pas entendu arriver.

— Juliet, mes potes s'en vont. Et nous devons parler. Je ne sais pas ce que cet homme t'a fait, mais j'aime pas ça.

*Oh putain, je suis dans la méga merde là !*

Il est en colère, voilà un problème de taille à gérer ! En plus, il a trop picolé, comment je vais me sortir de cette situation, moi ? Je me lève et me jette dans ses bras.

— Je vais bien, il me tape juste sur les nerfs et, crois-moi, il va arrêter ça très vite. Je vais embrasser tes amis. Au fait, ils sont très sympa, je les aime beaucoup ces deux-là.

Il sourit et m'emboîte le pas. Les deux hommes attendent dans le hall. Je m'approche et lorsque Liam me tend la main, je me hisse sur la pointe des pieds et l'embrasse sur les deux joues. Aedan éclate de rire et nous lance une tirade sur le *french kiss*. Je le reprends :

— Rassure-toi, ce n'est pas un *french kiss*. Juste une façon plus chaleureuse de se saluer. Après cette soirée 100 % française, il fallait bien ça.

Il fait la moue comme un gamin.

— Désolée mec, mes *french kiss* ne sont destinés qu'à Gabe, comme tu l'appelles.

Les deux hommes nous quittent et mon amant me serre dans ses bras.

— Merci pour cette soirée chérie. Je crois qu'ils t'adorent. Tu leur as tapé dans l'œil et ta cuisine, je n'en parle même pas. J'ai même du mal à croire que tu aies pu préparer tout ça avec ce qu'il y avait ici.

— J'ai beaucoup aimé vous faire à manger. Je t'avais dit que je ferais des merveilles !

— Par contre, ne crois pas que tu vas t'en tirer comme ça. J'aime pas que ce Frenchie t'appelle et te mette dans tous tes états. C'est quoi son nom de famille ?

— Arrête ça, on a passé une excellente soirée. Si tu insistes, alors Lucas aura vraiment réussi à me gâcher ce moment. J'ai pas envie de parler de ça avec toi et je ne te donnerai pas son nom.

— Pourquoi ?

— Parce que Lucas, que je le veuille ou non, fait partie de ma vie. Je vais le faire taire, mais je ne supporterai pas que tu t'en mêles.

Il baisse les yeux.

— Gabriel, je plaisante pas. Cette partie de ma vie est bien plus compliquée que tu ne l'imagines. Et puis, arrête de me harceler avec toutes ces questions. Ça te plairait que je te questionne sur ton enfance, sur tes pentagrammes ou sur ton penchant pour l'art ? Je ne pense pas et je respecte ça. Alors, fais preuve d'empathie et essaye de comprendre que c'est trop douloureux de parler de ça.

Mes yeux s'embuent, je ne veux pas qu'il me rejette encore une fois, surtout après cette soirée. Je me suis sentie si bien et il avait l'air tellement détendu. Il m'observe puis s'éloigne en direction de la cuisine.

— Tu me raconteras un jour ?

— Je croise les doigts pour l'instant.

Je le suis alors et m'apprête à faire la vaisselle.

— Laisse, la femme de ménage le fera.

— Hors de question, je vais faire ça rapidement. Je te rejoins dans quelques minutes.

— Tu restes cette nuit ?

— J'aimerais, oui.

Il sourit en déposant la marmite dans l'évier.

— Mais je vais devoir partir tôt, je dois récupérer des vêtements chez moi.

— Pas la peine, il y en a pour toi à la réception, Stephen va les monter d'un instant à l'autre.

— Quoi ?

— Oui, j'en ai fait livrer pour que tu ne sois pas obligée de te balader nue dans toute la ville, tu en serais bien capable.

— Tu as vraiment demandé à quelqu'un d'acheter des fringues pour moi et de les livrer chez toi ?

— Oui et alors ?

— T'es un assisté. J'hallucine.

Il ne semble pas comprendre.

— Que vais-je faire de toi ?

Je fais la vaisselle, éteins les lumières et le rejoins dans sa chambre. Il est sous la douche. J'abandonne mes vêtements pour l'y retrouver après avoir remarqué dans son dressing plusieurs tenues pour femme et une boîte débordante de lingerie. Je me glisse derrière son dos et caresse ses épaules. Il se retourne et m'attire contre lui. Les yeux fermés, du shampoing recouvrant son visage. Il se secoue sous le jet pour se rincer.

*Il est tellement canon !*

De la mousse parfumée ruisselle sur mon corps et la chaleur de l'eau sur ma peau nue me surprend. Lorsqu'il me regarde enfin, il se décale pour me laisser profiter du jet. Je ferme les paupières et savoure la sensation. J'adore l'eau très chaude : après chacune de mes douches, la salle de bain ressemble à un hammam. Gabriel se savonne sans jamais me lâcher des yeux et je l'imité. Il met ensuite de l'huile de douche dans sa main et s'approche pour me laver le dos. Une vague de désir s'insinue au fond de mon ventre. Il caresse ma peau et descend vers mes fesses qu'il empoigne avec vigueur. Je pousse un cri de surprise tandis qu'il me retourne. Je saisis sa queue encore pleine de savon et titille son gland avec mon pouce. Sa respiration s'accélère. Ses mains lavent maintenant mes seins, mon ventre et mon sexe. Je me colle contre le mur de la douche et ne bouge plus. Il caresse mes plis et je gémiss. Puis il me tend le shampoing et quitte la cabine. Il me laisse là, complètement frustrée.

— Gabriel, t'as pas fini !

— Patience chérie, patience.

Il réapparaît quelques secondes plus tard et me mate en train de me languir tout en déroulant la capote autour de son pénis. Je le regarde en souriant pendant que je rince mes cheveux. Avec mon majeur, je lui fais signe de me rejoindre. Il se jette alors sur moi et je décolle du sol. De nouveau, il me prend contre un mur et, de nouveau, je m'accroche à lui tout en me cambrant.

*Faites qu'il me pénètre, et tout de suite !*

Mon plaisir s'accroît chaque seconde, et le sien se ressent par son sexe qui enflé. Puis, il me repose à terre. Ses yeux sont brillants. Sans un mot, il coupe l'eau et nous sortons de la douche. Un gros fauteuil recouvert de velours bleu orage se trouve dans la salle de bain. Il est derrière moi et positionne mes paumes sur le dossier auquel je fais face. Puis il soulève mes hanches pour que je pose mes genoux dessus. L'instant suivant, il me prend par-derrière. La sensation est délicieuse, je gémiss de plus en plus fort. Délicatement, il passe ses mains sur mes seins puis sur mon sexe et chuchote à mon oreille :

— Tu as aimé que je te mette un doigt tout à l'heure. Maintenant, je vais y mettre ma queue, tu vas hurler de plaisir.

À peine ai-je eu le temps de comprendre le sens de ses mots que je sens ses doigts là où je ne les attendais pas. C'est très surprenant, mais plutôt agréable.

— Personne ne m'a jamais... hummmm, jamais fait ça. Gabriel, tu crois que ça va faire mal, hummmmm ?

Il retire ses doigts, je devine qu'il est prêt à entrer en moi. Il passe ses mains sur mon clitoris et appuie dessus.

— Je parie que tu vas adorer. Détends-toi. Parce que quand j'aurai défloré ceci, je ne pourrais plus m'arrêter. Je veux jouir là où personne ne t'a encore touchée.

Et il force pour me pénétrer. En même temps, il enfonce deux doigts dans mon intimité et je ne sais plus ce qui me fait le plus d'effet. Ma respiration se coupe alors qu'il entre en moi un peu plus profondément. Ma tête tourne, mais hors de question qu'il arrête. Il beugle dans mon dos.

— Putain chérie, tu es si chaude, si bonne... Tu me rends fou.

Je devine qu'il est à bout, ses va-et-vient sont de plus en plus rapides. Il atteint un point de mon anatomie que je ne connaissais pas. Je tremble, au bord de la rupture. Lui aussi puisqu'il respire de façon totalement désordonnée.

— Gabriel, mon Dieu, Gabriel, oui, oui, oui.

J'explose ainsi autour de ses doigts, de son sexe. Cet orgasme me terrasse et lui redouble de force avant de s'abandonner dans un râle final. Il se retire avec douceur et me retourne. Je suis debout face à lui, mais mes jambes affaiblies me portent à peine.

— Juliet, tu n'imagines même pas comme j'ai aimé.

— C'est si étrange comme sensation, jamais je n'aurais imaginé une émotion pareille ! Pourquoi tu aimes ça ?

— Pour être franc, je n'aime pas spécialement ça, mais savoir que je suis le seul à connaître cette partie de toi, que je suis le premier, ça me donne un sentiment de domination absolue. C'est comme si, désormais, tu m'appartenais. Je suis conscient que c'est faux, mais ça me plaît de le croire.

Je baisse les yeux et ne réponds pas. Jamais je n'avais envisagé de telles pratiques : ai-je adoré ou détesté ? Je ne saurais le dire. Mais pour le moment, je suis épuisée. Nous regagnons la chambre et il s'installe sous les draps, me faisant signe de le rejoindre. Avant ça, je fais un détour par le dressing pour vérifier que les vêtements qu'il a commandés m'iront, et que je pourrais les porter demain au travail. J'y trouve alors une robe, un chemisier ajusté et une jupe crayon. Quant à la lingerie, elle est si soyeuse. Je vais adorer mettre de tels habits, mais pour l'heure, je dormirai nue. Il semble surpris de me voir le rejoindre en tenue d'Ève, sans la nuisette qu'il avait eu la délicatesse de m'acheter.

— Je te l'ai dit, j'aime assez être nue, et je n'ai pas souvent l'occasion d'en profiter en colocation. Ça ne te dérange pas ?

— Bien au contraire, tu es une créature délicieuse et la nudité te va à ravir.

Puis, je me love contre lui et m'endors en quelques secondes.

À l'aube, le réveil de Gabriel sonne. Mais lorsque j'ouvre un œil, je suis seule dans le grand lit. Son odeur est toujours présente, mais pas sa personne. Je coupe la sonnerie de l'appareil avant de me laisser retomber sur les coussins. Il est tellement tôt que le jour n'est pas encore levé. Je m'étire et sors du lit malgré l'heure. Je checke la salle de bain, le salon et la cuisine, mais rien. Gabriel n'est pas là. Et puis, ça me frappe comme une évidence. Il ne peut être que là. Lorsque j'arrive devant son bureau, je toque avant d'entrer.

— Oui ?

*Bingo !*

— Gabriel, je te cherchais.

Assis à son bureau, il range des papiers dans un tiroir. Il est torse nu et ses cheveux en bataille lui donnent un air tellement sexy que ça me surprend.

— T'es déjà debout, Juliet ?!

— Oui, ton alarme m'a réveillée. Je t'ai empêché de dormir ?

— Non, c'est juste que je dors très peu. Mais j'allais revenir me coucher, il est encore tôt.

Il sort de la pièce et m'entraîne avec lui vers sa chambre. Nous nous recouchons et, cette fois, il me fait l'amour avec délicatesse, tout le contraire d'hier soir. Il plonge ses yeux dans les miens et j'y vois une émotion nouvelle, comme une sensibilité insoupçonnée. Puis je me laisse à nouveau tomber dans les nimbes de mon sommeil ; saturée par la sensation de jouissance qui vient de me submerger.

À mon réveil, c'est comme si mon corps était pris dans un tourment. Trempée de sueur, Gabriel est

penché sur moi.

— Jeanne, non, lâchez-la !

Je crie, je hurle, complètement déboussolée, avant de reprendre peu à peu mes esprits.

*Oh non, encore le même cauchemar...*

— Juliet, je suis là, Juliet, tout va bien. Calme-toi.

— Mais où est-elle ?

—...

— Euh, non. Excuse-moi. Je suis désolée.

Je me redresse sur le lit à vive allure, complètement en émoi. Mon cœur est affolé et ma respiration saccadée. Chaque fois que je suis sur le point d'aller la voir, les cauchemars me hantent. J'aurais dû le prévoir et rentrer dormir chez moi. Ça m'aurait évité une explication.

— Que se passe-t-il ?

— Juste un mauvais rêve. Tout va bien. Excuse-moi, je t'ai réveillé ?

— Ouais, mais t'es sûre que ça va ? C'était bizarre, tu criais des trucs incompréhensibles. Recouche-toi ma belle.

— Non, je dois prendre une douche, je peux ?

Il hoche la tête, visiblement déçu. Je quitte le lit et, une fois hors de son champ de vision, m'adresse à lui :

— Je peux pas me recoucher, sinon mes mauvais rêves vont revenir. Je préfère me lever. Mais reste au lit ! Je me prépare vite et je te fais un petit déjeuner, si tu veux ?

Il me rejoint dans la salle de bain, tandis que je suis sous la douche.

— C'est très gentil, mais j'ai pas encore réussi à digérer le repas d'hier, je vais faire l'impasse sur le petit dej'.

— Je comprends, t'as pas été malade au moins ?

— Non, tout était délicieux, mais je suis pas habitué.

Il s'engouffre après moi dans la petite cabine. J'enfile une tenue qu'il a choisie pour moi, me maquille très légèrement et nous sommes tous les deux prêts à partir en même temps. Avant que nous ne regagnions l'ascenseur, il s'approche de moi et me serre dans ses bras.

— J'ai adoré cette soirée et cette nuit. Tu es un ange. Ce soir, tu veux bien passer la soirée avec moi ? Mon chauffeur pourrait te déposer à l'aéroport au petit matin ?

— D'accord pour la soirée, mais je dors chez moi. Je dois encore faire mon sac et j'ai déjà appelé mon taxi.

Il ne répond pas, mais reste tout contre moi. Nous progressons. Je suis certaine que quelques jours plus tôt, il aurait fait une crise et m'aurait ordonné de me plier à sa volonté.

Nous arrivons de bonne heure dans nos bureaux respectifs et la journée défile à une vitesse folle. J'ai beaucoup à faire avant mon départ. Vers 17 heures, je reçois un message.

*\* Je passe te chercher chez toi à 19 H 30, je t'amène dans un endroit qui te fera tout oublier. xxx*

*\* Je serai prête. xxx*

Je finis mes mails et quitte mon bureau. Personne ne m'attend sur le trottoir pour me raccompagner, et c'est tant mieux ! D'autant plus que je sors au même moment que plusieurs de mes collaborateurs. Le métro me convient parfaitement.

Quand j'arrive à mon appartement, je fais rapidement mon sac et me prépare pour la soirée. Une tenue sobre, mais élégante, sera parfaite, surtout pour un endroit mystère. Lui sera à coup sûr en costume, alors autant ne pas passer pour une gourde ! Lorsque Gabriel sonne en bas, je suis en pleine discussion à propos de mon voyage avec Arizona et Carla. Les deux m'embrassent, avant que je ne réponde à l'interphone pour inviter BB à monter. Je suis heureuse qu'il monte. C'est ridicule, cela ne signifie rien, mais pour moi, ça compte. Lorsqu'il entre dans mon appartement, les filles le saluent et se carapotent dans la cuisine, il les met mal à l'aise.

Mon sac est bouclé, nous pouvons y aller.

## Juliet

Une fois dans sa voiture, je me risque à quelques questions.

— Que vas-tu faire en mon absence ?

— À ton avis ? Tu crois que je suis du genre à me morfondre ?

— Euh non, mais je me demandais. Si tu veux pas me répondre, t'as le droit.

— Disons que si je te demande ce que toi tu vas faire, tu ne me répondras pas alors j'ai pas envie de te répondre.

— OK. Et tu m'amènes où ce soir ?

Là, son sourire se fait malicieux et bizarrement, ça m'inquiète. Un endroit qui me fera tout oublier... Que peut-il avoir prévu ? En plus, nous sortons de la ville. Il fait nuit noire et, en regardant par les vitres de la voiture, je n'aperçois que des arbres et rien à l'horizon. J'ai comme un mauvais pressentiment...

— Gabriel, tu me déposeras chez moi au retour ?

— Bien entendu.

Nous arrivons dans un quartier qui semble résidentiel. Il n'y a qu'aux États-Unis que l'on peut voir ce genre d'endroit. En réalité, ce ne sont pas des maisons d'habitation, mais des ambassades ! L'une des dernières sur ma droite est l'ambassade de France. Nous passons devant et empruntons un chemin sinueux nous menant vers une bâtisse somptueuse d'où aucune lumière ne filtre. Mon mec descend du véhicule et fait le tour pour m'aider à sortir. Nous montons les marches jusqu'à la porte d'entrée avant que Gabriel ne frappe. Aussitôt, un homme élégant et raffiné nous ouvre, salue mon compagnon et nous invite à entrer. Tout n'est que lumière tamisée et Gabriel prend mon manteau pour le confier au gars devant nous ainsi que le sien. Je trouve cet endroit très étrange. Je me cramponne au bras de BB et il se penche à mon oreille en pénétrant dans la pièce principale.

— Ici, tu ne penseras plus à tes cauchemars, je te le promets.

Et il me fait un clin d'œil.

À cet instant, je suis partagée entre mon désir pour lui et l'appréhension qui grandit au fond de moi. Quelques personnes autour d'un bar nous observent avec attention en discutant calmement. La musique est douce, disons *suggestive*. Gabriel commande à boire pour nous et je m'installe sur un tabouret haut. Un homme s'approche dans mon dos, passe sa main sur mon épaule et se penche pour m'embrasser sur la joue. Je recule contre le comptoir et lui tends la main. Même en tant que Française habituée aux

démonstrations d'affection, je ne veux pas que ce gars me touche. Là, c'est différent.

Dans cette scène, quelque chose me dérange. Paniquée, je regarde Gabriel qui semble détendu. L'homme serre sa main et nous abandonne. Puis Gabriel et moi discutons de mon voyage, de sa journée et de plein d'autres sujets. Mais, lorsque nous terminons notre verre, il me propose de changer de pièce. Aussitôt arrivés dans un grand couloir, la réalité me frappe de plein fouet : cet endroit est un bordel. Un bordel de luxe, mais un bordel quand même. Dans tous les coins, des hommes et des femmes s'embrassent et se caressent. Derrière chaque porte se trouve très certainement une chambre. Des rideaux couvrent les murs et des petits gémissements s'échappent desdites chambres. Non, mais c'est quoi ce délire ?! Je me stoppe net. Gabriel à côté de moi plonge ses yeux dans les miens.

— Gabriel, tu m'as emmenée dans une maison close ?

— C'est pas une maison close, personne n'est payé pour faire ce qu'il fait.

— Je ne vois pas bien la différence, pourquoi m'as-tu amenée ici ?

— Pour que tu ne penses plus. Mais tu n'es obligée de rien. Tu peux juste observer ou écouter si tu le souhaites.

*Putain, il connaît bien le lieu...*

La panique monte en moi tandis qu'il resserre son emprise sur mon corps. Si je m'énerve, Dieu seul sait ce qu'il me fera. Tous les regards sont braqués sur moi. Je suis volontairement entrée dans cet endroit, si je veux en sortir, je dois rester calme. Je le dévisage et tente de cacher mon effroi. Qui est-il ? Mon cerveau bouillonne. Je souris à Gabriel de façon machinale, sans même m'en rendre compte. La surprise se lit sur son visage, mais il ne dit plus un mot. La peur au ventre, j'ai de plus en plus de mal à feinter la quiétude. Soyons stratégiques ! Comment me tirer d'ici ?

Si j'avais ne serait-ce qu'imaginé qu'il aurait pu me mettre dans cette position, j'aurais été plus attentive au trajet et aux issues possibles. Ce genre d'endroit est très sécurisé, il faut à coup sûr utiliser la porte d'entrée. Et là, un plan se met en place dans ma tête. Je serre ma pochette tout contre moi et me félicite d'avoir pris avec moi mes papiers. Je sais déjà comment je pourrais m'en servir si ça tourne mal. J'observe avec attention tout ce qui se passe autour de moi. Un couple vient à notre rencontre et nous propose d'aller dans un salon privé.

Bah tiens, un salon privé...

L'homme me dévisage comme si j'étais un beau morceau de viande, et la femme pose ses mains sur le bras de Gabriel. Mais lui reste de marbre, il la connaît sûrement déjà. Je réponds à quelques questions sur ma présence sans lâcher Gabriel des yeux. Il commence à se détendre car je ne bouge pas et reste tout contre lui. Mais au moment où il m'entraîne vers une pièce fermée, je me hisse sur la pointe des pieds et susurre à son oreille :

— Je dois faire un saut aux toilettes.

— Je t'accompagne.

— Non, ça va aller, je les ai repérées en arrivant. Je serai pas longue. Installe-toi, je te rejoins.

Je plante mon regard dans le sien. Un éclair vif et puissant apparaît dans ses yeux, mais il ne dit rien et me lâche. Pas sûre d'avoir été convaincante, mais si je dois fuir, c'est maintenant ! Il s'avance vers la porte et moi vers l'entrée. L'homme de tout à l'heure discute avec une jeune femme : pas la peine d'être un génie pour deviner le sujet de leur conversation. Je m'approche des toilettes et, arrivée devant la porte, je saute sur celle de l'entrée pour me retrouver dehors en quelques secondes. Je cours comme une folle le long de l'allée pour quitter le domaine.

*Fait chier, cette route n'en finit pas !*

Merde, un véhicule arrive depuis la maison close. Je me cache dans une haie. C'est la voiture de Gabriel, la vitre du chauffeur est baissée. Putain, il n'a pas été dupe et il a dû comprendre ce que je manigançais quand je l'ai regardé dans les yeux.

*Non, mais quel salaud ce type !!!*

Un gros dégoûtant qui pense pouvoir m'échanger avec d'autres mecs, ou même pire, qui veut que je couche avec plusieurs hommes en même temps ! J'ai tellement peur que je ne tremble même pas. Je reste cachée un moment, attendant que la voiture s'éloigne, puis coupe à travers le jardin, ce qui me permettra sûrement de rejoindre plus rapidement la route. Je n'ai pas droit à l'erreur, il doit être furieux après moi ! Je préfère ne pas penser à ce qu'il serait capable de me faire s'il m'attrape. De toute façon, je vais lui échapper, j'ai un plan.

J'ôte mes chaussures à talons et cours, sans m'arrêter ni me retourner. Lorsque je parviens en bas du jardin, sa voiture n'est plus à portée de vue. Plusieurs bâtisses se dressent au bord de la route. Si je me souviens bien, celle qui m'intéresse est la troisième sur la gauche. Je longe les trottoirs éclairés. Il n'y a personne, hormis les gardiens postés en face de chaque monument. J'y suis presque quand j'aperçois le véhicule de Gabriel qui fait demi-tour et accélère dans ma direction. Je cours comme une folle pour rejoindre l'ambassade avant lui, mais, arrivée devant la grille, j'entends la porte de sa voiture claquer. Les gardiens s'approchent de moi, tandis que je hurle. Les pas de Gabriel résonnent derrière moi, mais je ne me retourne pas.

— Au secours, je suis française, ouvrez-moi, vite !!!

Je montre au gars mon passeport que j'avais préparé et les grilles s'ouvrent au moment où j'entends la voix de Gabriel dans mon dos.

— Juliet ne fais pas ça, Juliet, attends !

Je me jette à l'intérieur et cours à leur rencontre. En les dépassant, ils s'interposent entre Gabriel et moi. Un homme sort sur le perron et je sprinte vers lui.

— Je suis française, aidez-moi. Je vous en prie. Cet homme n'est pas français, ne le laissez pas s'approcher de moi !!!

Aussitôt, les gardes stoppent Gabriel, enfin j'imagine, car je suis incapable de me retourner. Mes

jambes tremblent, je suis sur le point de m'écrouler. Le type face à moi examine mon passeport et m'invite à entrer avec un sourire rassurant. Je ne parviens plus à mettre un pied devant l'autre. À bout de souffle, je perds connaissance et m'effondre dans ses bras.

Lorsque je reviens à moi, plusieurs personnes parlant français m'entourent.

— Mademoiselle Clarck, comment allez-vous ? Que vous est-il arrivé ?

Paniquée, je me lève d'un bond avant de réaliser que Gabriel n'est pas là. Je suis saine et sauve !

— L'homme qui me pourchassait, où est-il ?

— Nous lui avons demandé de quitter le sol français, sous peine de poursuites. Que vous a-t-il fait ? Mademoiselle, quelqu'un vous a maltraitée ?

— Non, j'ai réussi à m'échapper. Merci de m'avoir sauvée.

— Vous vous êtes sauvée toute seule, nous ne pouvons pas refuser l'asile à l'un de nos concitoyens en danger. Vous avez eu un bon réflexe. Souhaitez-vous que l'on prévienne l'ambassade américaine ?

— Non, je dois juste prendre un avion demain matin et je ne peux pas repasser chez moi. Pouvez-vous m'héberger et me conduire à l'aéroport ?

— Oui, nous avons fait des recherches. Vous allez en Suisse, c'est ça ?

— Oui. Merci pour tout.

Une fois les détails réglés, je m'isole dans les toilettes. J'observe mon reflet dans le miroir, on dirait une folle furieuse ! J'ai les pieds pleins de terre, ma robe est déchirée et mes cheveux sont dans un état lamentable. Je tente de me donner bonne figure, alors que mon téléphone vibre dans ma pochette. Je l'ouvre : ouf, mes papiers d'identité qui viennent de me sauver la vie sont bien là ! Je me saisis donc de mon portable. J'ai au moins dix messages de Gabriel, tous plus agressifs les uns que les autres. Le pire étant le dernier.

*\* Comment as-tu osé me faire jeter hors de ta putain d'ambassade à la con ?! Tu es complètement folle. Je te retrouverai où que tu ailles. Tu es à moi Juliet.*

Lorsque son numéro apparaît sur l'écran, tout mon corps se met à trembler. De peur, mais aussi de rage !

Hors de question de le laisser croire qu'il m'effraie... même s'il me terrorise. Je décroche.

— Gabriel, si tu veux pas que *ma putain d'ambassade à la con* crée un incident diplomatique entre nos deux pays, laisse-moi tranquille ! Ne cherche plus jamais à t'approcher de moi ni de quiconque m'étant proche. Je ne plaisante pas, disparais de ma vie !!! Au fait, je n'appartiens à personne, je suis libre, alors va te faire foutre sale connard. Échangiste de merde !!!

Et je raccroche. Il me semble avoir prononcé certains mots en français au milieu de ma tirade, mais je suis certaine qu'il aura saisi l'essentiel. J'expire puis inspire lentement avant de quitter les toilettes.

Un chauffeur passe me chercher environ une heure plus tard et me conduit sous bonne escorte jusqu'à l'aéroport. Un homme m'accompagne jusqu'à ce que je monte dans l'avion. Le vol est très long, mais je ne ferme pas les yeux une seule seconde. Impossible aussi d'avaler quoi que ce soit !

*Eh merde, je suis en première classe en plus !*

Encore un excès de ce connard de pervers qui croit pouvoir tout acheter avec son sale fric !!!

Penser à lui me fait serrer les poings, mais j'arrive tout de même à me détendre après un moment. Après l'atterrissage, je préviendrai les filles que je ne reviendrai pas de sitôt. Et puis aussi mes parents et Mike. Hors de question de continuer à bosser dans cette entreprise ! Je fais une liste mentale de mes tâches à accomplir, tout en pensant à Jeanne. Aussitôt, une vague de bonheur m'envahit, mélangée à une vague d'inquiétude. Comment vais-je pouvoir continuer à payer cette clinique si je n'ai plus de travail ? En Europe, je ne pourrai jamais gagner autant qu'à New York.

*Merde, respire un bon coup, un problème à la fois !*

Je suis en robe de soirée et talons hauts, et n'ai pas de valise, n'étant pas repassée chez moi. Lorsque j'atterris, je file dans une boutique et achète quelques vêtements. Une fois changée, je rejoins la clinique au plus vite, en taxi.

Arrivée à destination, je monte dans la chambre de Jeanne. Au moment où je l'aperçois allongée sur son lit, endormie, si calme, si paisible, je fonds en larmes. Je suis dévastée et ne peux plus me maîtriser. Je crie de désespoir devant elle, tandis que j'attrape sa main. Cela fait remuer son corps inerte. Je m'affale sur le fauteuil près d'elle et me laisse aller à mon chagrin. Depuis hier soir, je n'ai pas versé une larme, en agissant de façon pragmatique et froide pour m'en sortir. Mais ici, dans l'intimité avec ma meilleure amie, je craque.

— Oh Jeannot, si tu savais comme j'ai mal, comme je me sens seule à cet instant. Pour la première fois de ma vie, je voudrais être à ta place, tu as l'air si calme, si sereine. J'en peux plus de me battre tout le temps. Si tu es là avec moi, je t'en supplie, fais-moi un signe, je vais mourir de tristesse, je le sens, je craque. C'est maintenant. Si tu savais tout ce qui se passe dans ma vie, tout est de la merde. Il n'y a rien de positif, de beau. Je ne mérite pas ça, Jeannot. Je suis consciente que je n'ai pas su te sauver et je m'en voudrai toujours pour ça, mais là, c'est trop dur Jeanne, je ne peux plus continuer. Je n'y arrive plus. Je vais perdre mon travail, je vais perdre ma vie, je suis paumée, je t'en supplie, aide-moi.

Je pleure si fort qu'une infirmière se pointe. Je la vois, pourtant je ne bouge pas, je ne peux pas ! Je suis tellement en transe que j'entends à peine la voix de Suzon, qui pose une main sur mon épaule. Je m'accroche au bras de Jeannot.

— Juliet calme-toi. Que se passe-t-il ? Ma belle, je suis là.

— Non Suzon, j'en peux plus !!! Tu sais ce que ça me fait de vivre si loin, d'être si seule ?! Et puis, ce mec m'a fait tellement de mal, je ne peux plus y retourner ! Je n'en ai pas la force ! J'ai besoin d'elle

pour continuer !!!

— Je sais, moi aussi j'ai besoin d'elle, mais tu lui en demandes trop Juliet, elle ne peut pas.

— Elle ne peut pas ? Si elle peut ! Elle doit faire un geste, un signe, c'est la moindre des choses ! Jeanne, bouge-toi le cul, maintenant !!! Je n'en supporterai pas plus.

Les larmes coulent à flots. Suzon pleure également, même si je le distingue à peine, mes yeux aussi me lâchent. Je pose ma tête sur le lit à côté de Jeanne et sanglote pendant des minutes, des heures peut-être. Une main caresse mes cheveux et je ne bouge plus, pour profiter de l'instant. Puis, il y a comme un souffle et enfin un son rauque, un grognement, *son* grognement. Je me redresse d'un bond : il y a des souvenirs que l'on n'oublie jamais, des odeurs qui nous suivront pour toujours et parfois même, des sons qui nous hantent.

*Je crois que je vais m'évanouir...*

Moi, c'est la voix de Jeanne qui m'a hantée durant toutes ces années. Et, à l'instant où un murmure se fait entendre au creux de mon oreille, je sais que c'est elle. Je me frotte les yeux encore pleins de larmes et la vois lutter pour se réveiller.

*Mon Dieu, mon Dieu, mon Dieu !!!*

Suzon est déjà dans le couloir en train de hurler pour qu'un médecin arrive. Je me penche sur mon amie et caresse son visage. Ses yeux sont grands ouverts, on dirait qu'elle me voit sans me voir vraiment. M'entend-elle ? Souffre-t-elle ? Elle essaye de parler, mais le tuyau entre ses lèvres l'en empêche. Elle panique, semble s'étouffer et je tente de la rassurer comme je peux. Très vite, la fatigue prend le dessus. Elle donne l'impression d'être entre deux mondes.

— Ne bouge pas ma belle, le médecin arrive. Nous sommes là avec toi, tout va bien se passer. Tout va bien. Je reste là.

Je sens sa main qui tente de presser contre la mienne. Son étreinte est si faible.

*Elle est vivante, elle est vivante !!!*

Oh mon Dieu ! Merci, merci, merci !!! Mon vœu le plus cher au monde a été exaucé. J'ai du mal à réaliser, pourtant ce chamboulement changera mon existence à jamais.

À partir de ce moment, c'est le défilé dans la chambre. Le médecin lui fait des examens, et au bout de quelques minutes, il retire le tube de sa bouche et elle se met à tousser.

Quand Lucas se pointe, il se jette sur elle, effondré. C'est le plus beau jour de notre vie, à tous. À cet instant, plus rien ne compte, plus rien n'a d'importance. Nos engueulades, nos prises de tête, tout cela semble si éphémère et puéril. Il me serre de toutes ses forces dans ses bras.

Mon chagrin et ma vie à New York sont mis de côté car la rééducation de Jeanne est compliquée. Le processus est très long et mon amie a besoin de beaucoup de soins, mais aussi de ma compagnie. Maintenant qu'elle est revenue à la vie, je passe tout mon temps libre avec elle, ma joie incommensurable prend, la plupart du temps, le dessus sur mon chagrin d'amour. Pourtant, en toute honnêteté, je suis dévastée par ce qu'il s'est passé entre Gabriel et moi.

Je me concentre sur les progrès de mon Jeannot et l'aide durant les exercices visant à stimuler le langage et les mouvements qu'elle doit désormais réapprendre. Nous vivons de merveilleux moments et la voir redevenir celle qui fût ma meilleure amie pendant de nombreuses années est un bonheur sans nom, sans limites. Là où elle progresse le plus rapidement, c'est sur la parole, et ça ne m'étonne pas ! Elle adore jacasser, encore plus que marcher. Je suis confiante et optimiste la concernant, mais déprimée et pessimiste me concernant. La trace que Gabriel a laissée sur moi ne s'effacera jamais, je suis marquée à vie, mais le temps atténuera un peu la douleur, enfin j'espère.

\*\*

### **Cinq mois plus tard.**

Alors que nous observons à travers la vitre Jeanne qui tente de mettre un pied devant l'autre avec l'aide du médecin, je me retrouve en pleine conversation avec Lucas. J'ai à peine eu le temps de discuter avec lui ces derniers mois, à peine eu le temps de penser à moi. Seule Jeanne compte. Il prend la parole :

— Je repense sans cesse au jour de son réveil. Je savais que tu serais l'unique personne capable de la faire revenir. Même si aujourd'hui nous sommes heureux, je suis triste pour toi. Suzon m'a expliqué que tu étais effondrée. Tu étais au bord de la rupture, c'est ça ?

— La rupture, c'est exactement ça. Ma vie est en ruine. Mais comment me plaindre aujourd'hui ? Maintenant, j'ai l'essentiel. Le reste, je l'effacerai avec le temps. Enfin... je l'espère.

Nous profitons tous de Jeanne qui ne semble pas avoir changé physiquement, mais qui a bien du mal à réaliser, ainsi qu'à accepter, qu'elle a été dans le coma depuis presque cinq ans. La pauvre, elle était dévastée quand elle a appris cette nouvelle. Mais elle semble accepter peu à peu. Nous en avons même ri une ou deux fois. Les médecins lui prodiguent des séances de rééducation quotidiennes qui s'avèrent être de véritables moments de torture pour elle. Les cours avec l'orthophoniste la déçoivent et je lui fais la leçon tous les jours. Elle bute encore sur pas mal de mots, mais pour les noms d'oiseaux, aucun problème ! Je crois que son premier mot a été « putain ». Quel fou rire d'ailleurs ! J'ai compris ce jour-là que mon Jeannot m'était revenue et je la retrouve chaque jour un peu plus.

Dorénavant, elle exige que le personnel ne lui fasse plus sa toilette, nous avons donc convenu avec les médecins de nous en charger nous-mêmes, un vrai cheval de bataille ! Les équipes changent tout le temps et les nouveaux insistent à chaque fois pour l'aider. Un gros bémol : la bouffe de la clinique est infâme. De ce fait, elle n'avale pas grand-chose. Régulièrement, je sors en cachette lui acheter les paninis au nutella dont elle raffole et elle fait l'impasse sur son repas hospitalier dégueulasse.

Je planque le sachet contenant les restes du fameux panini dans mon sac quand l'infirmière se pointe pour lui faire sa toilette. Jeanne refuse une fois de plus et nous promettons de l'aider dans sa tâche bien qu'elle soit quasi autonome maintenant. Lorsqu'elle quitte la chambre, Jeanne nous surprend.

— Bon les filles, il va falloir que vous me fassiez sortir de ce trou à rat le plus rapidement possible. Je ne peux même me laver toute seule et l'infirmière veut me reluquer sous la douche. C'est quoi cet endroit, sérieux ?

J'explose de rire et Suzon m'accompagne, Jeannot rigole aussi de bon cœur. C'est tellement agréable de la retrouver toujours pleine d'humour. Cependant, sa sœur la reprend :

— Alors le trou à rat coûte une blinde tous les mois à notre Jul's, qui a dû partir bosser à New York pour gagner suffisamment afin qu'on se le permette. Surtout que je te rappelle qu'après une sieste de cinq ans, aucun médecin digne de ce nom ne te laissera sortir du jour au lendemain. Quant au fait qu'elle te reluque sous la douche, tu vas être contrariée d'apprendre que nous avons été obligées de nous battre pour que Lucas ne puisse pas le faire, car il voulait faire ça lui-même pendant ton gros dodo ma vieille. Donc, estime-toi heureuse d'avoir une famille comme nous qui t'a épargné ça.

Depuis le réveil de mon amie, Suzon tente de détendre l'atmosphère. La situation n'est pas facile tous les jours, mais notre joie nous rend toutes si fortes.

Jeanne écarquille les yeux.

— Tu déconnes, il voulait faire ça ? Mais il est malade ou quoi ?

— Il est amoureux et il était légèrement désespéré.

C'est moi qui le défends, c'est un comble. Jeanne plonge alors son regard dans le mien.

— Comment pourrais-je te remercier de ce que tu as fait pour moi ?

— Tu l'as déjà fait, Jeanne, si tu savais comme je suis heureuse que tu sois de nouveau parmi nous. J'ai tant espéré. Je savais que tu étais là, je te sentais près de moi. Mais là, j'ai vécu tellement de merdes, il fallait que tu reviennes pour que je puisse survivre.

— Tu vas tout me raconter, mais avant ça, aidez-moi à me laver avant que l'autre folle ne revienne.

C'est un grand jour, Jeanne est enfin autorisée à prendre une vraie douche. Le lavage au gant de toilette est terminé. C'est une petite victoire, qui est à la fois gigantesque.

Laver une Jeanne survoltée qui n'a pas pris une douche depuis cinq ans et qui tient à peine sur ses deux jambes a été un grand moment de délire. Il vaut mieux en rire ! Après une bonne heure, nous ressortons trempées de la salle de bain, et hilares au possible. Je crois que chacune d'entre nous aurait voulu prolonger l'instant pour que jamais il ne nous échappe. Chaque minute compte à présent. C'était tellement bon. Je me suis sentie protégée, comme dans un cocon, et ça ne m'était pas arrivé depuis son accident.

Tout ça m'avait tellement manqué !

Aujourd'hui est une journée capitale ! En plus d'une vraie douche, pour la première fois, Jeanne ne mangera pas la bouffe prémâchée de l'hôpital. Nous avons commandé de la bonne nourriture, directement livrée à l'hôpital, de la véritable nourriture. Et en toute légalité, c'est ça la nouveauté en fait. Un festin digne de ce nom ! Jeanne avale difficilement, mais ses yeux pétillent. J'en profite pour enfin lui raconter mon chagrin, ça fait des semaines qu'elle me demande de narrer ma vie, mais les médecins m'avaient dit d'attendre, trop en dévoiler aurait pu être un trop gros choc émotionnel. Aujourd'hui, son cerveau est prêt.

Je lui décris mon quotidien aux États-Unis, mon job, ma rencontre avec Gabriel, mes sentiments, nos ébats, son caractère et aussi sa sensibilité, son tatouage, son histoire que je devine. Et enfin, cette effroyable nuit durant laquelle il a tenté de m'échanger ou de me faire partouzer. Je ne sais que penser de ma fuite, l'ambassade, le vol jusqu'à elle. Cela fait des mois que ça me hante. Mes deux amies sont abasourdies et comprennent que je suis au bord de l'effondrement.

\*\*

Plusieurs semaines se sont écoulées depuis la première douche de Jeanne, et elle a fait des progrès considérables. Enfin, le jour J est arrivé. Je ne l'ai pas quittée une seule journée et, aujourd'hui, mon amie va sortir de l'hôpital. Elle tient sur ses deux jambes, parle couramment et semble stable psychologiquement, du moins, selon le médecin. Ses traits de caractère sont tous revenus et je crois que les choses sont pour ainsi dire comme avant. En tout cas, nous sommes prêtes à faire comme si.

Nous passons la journée tous ensemble avec Lucas, Suzon et bien sûr Jeanne. Alors que nous discutons, je sens un regard sur moi, à travers la fenêtre de la chambre donnant sur le couloir. On frappe, j'ai comme un mauvais pressentiment. Le médecin, que nous avons baptisé Duchnoc, entre avec un homme. Il ne me faut qu'un dixième de seconde pour le reconnaître : Gabriel. Il a les traits fatigués, mais n'a pas vraiment changé en six mois. Je me lève d'un bond et me place en travers de son chemin. Lucas se met aussitôt debout et m'imite.

— Sors d'ici immédiatement.

Ses prunelles, probablement aussi noires que les miennes, me fixent. Pour la première fois, il baisse les yeux. Lucas et Suzon me questionnent du regard.

— Je veux qu'il sorte d'ici tout de suite, fous le camp de cette chambre.

Je parle français et anglais. Gabriel observe Jeanne qui, visiblement, ne comprend rien à la situation. Tout cela va trop vite pour son cerveau encore légèrement embrouillé. Il lui sourit.

— Ne pose pas tes yeux sur elle, je te l'interdis, dégage.

Alors que je m'apprête à lui bondir dessus, Lucas me rattrape et demande au médecin de le dégager. Gabriel et Duchnoc quittent la pièce devant le ton autoritaire de Lucas qui, de par son physique imposant, n'a jamais besoin de se répéter quand il donne un ordre. Je me jette sur les stores pour les fermer et lui demande de tenir la porte verrouillée, tandis que je leur explique rapidement la situation.

*Qu'est-ce qu'il fout ici bordel ? Et pourquoi Duchnoc l'a fait entrer dans la chambre de Jeanne ?*

Je dois tirer ça au clair. Avant d'ouvrir au médecin qui frappe à nouveau, je préviens mes amis :

— Il faut qu'on se casse au plus vite ! Je vais avancer nos vols pour la France, nous ne sommes plus en sécurité.

Lucas m'assure de son regard. Suzon part préparer nos bagages et régler l'hôtel. Moi, je négocierai avec Duchnoc pour avancer le départ d'une journée, ça ne devrait pas poser de problème.

Voilà, c'est notre plan.

Enfin, je rejoins le couloir. Lucas me suit. Il se penche à mon oreille en fixant Gabriel, toujours à l'étage.

— Je suis ton assurance, je ne le laisserai pas te toucher, sois tranquille.

— Docteur, expliquez-moi pourquoi vous avez laissé cet homme entrer ici !

— Cela fait des mois que Monsieur Vance s'est manifesté, c'est lui qui a demandé que l'on fasse entrer Jeanne dans le protocole que vous avez signé pour lui donner les meilleures chances. Il est de la famille.

— Vous vous foutez de ma gueule ?! Je suis sa tutrice, je suis sa famille ! Personne ne s'approche d'elle sans mon accord, personne ne la touche sans mon accord, personne ne pose les yeux sur elle sans mon accord !!! S'est-il approché d'elle ?

Je fixe Gabriel qui ne comprend pas mon français, j'ai envie de lui arracher les yeux.

— Non Mademoiselle, j'ai cru que...

— Vous avez cru ? Mais vous me prenez pour qui ? Vous n'aviez pas le droit. Je vous promets un procès médiatique et une très mauvaise presse sur ce coup-là. Faites-le sortir d'ici immédiatement, je ne tolérerai pas sa présence une minute de plus, compris ?

Il semble paniqué et appelle la sécurité pour qu'on chasse Gabriel.

Il paraît différent, plus vieux peut-être et il y a quelque chose dans son regard qui semble plus sérieux. Il paraît plus mature, je vois que lui aussi a souffert. Ses cheveux sont plus longs et ses belles boucles se déploient. Il est magnifique, je devine pourtant que ses traits tirés reflètent son manque de sommeil. Toujours le même au premier abord, il paraît en fait transformé. Pourtant, tout ça lui ressemble tellement. Il n'a aucune limite, mais aujourd'hui, il a franchi la mienne. J'ai le cœur en miettes, mais je ne suis pas faible. Stop !

— Tout ceci est une terrible méprise.

— Une méprise qui va vous coûter cher... À moins que vous nous laissiez sortir aujourd'hui même avec un avion privé pour la France ?

Lucas me regarde, visiblement stupéfait. Je cligne des yeux pour qu'il se taise. La clinique possède ce genre de ressource et je veux quitter cet endroit avec ma famille au plus vite.

— Je vais organiser ça. Mais Monsieur Vance a été très généreux.

Je m'approche alors de Gabriel.

— Toi, comment oses-tu te pointer ici ? Tu n'as donc aucun respect ?

— Juliet, je suis tellement désolé.

— T'es désolé ? Mais de quoi ? De t'être foutu de moi ? De m'avoir traitée comme un objet ? De t'être approché de ma famille sans autorisation ? De m'avoir menti ? D'avoir tenté de m'échanger ou de me vendre, je ne sais pas trop ? De m'avoir brisé le cœur ? Dis-moi Gabriel, de quoi es-tu désolé ? Parce que je suis certaine que ça va me détruire encore un peu plus alors vas-y balance toute ta merde, vas-y.

Je hurle et je pleure au milieu du couloir, je tremble et Lucas me rattrape lorsque je m'effondre. Ça fait des mois que je refoule toutes ces questions. J'ai bloqué son numéro et n'ai pas consulté une seule fois mes mails. Je n'avais plus eu la moindre nouvelle. Entre la colère et la fatigue, je suis à bout de force. Il me soulève, Gabriel pète les plombs.

— Lâche-la tout de suite, sinon je te défonce la gueule !!!

Mais Lucas l'ignore, tandis que la porte de la chambre s'ouvre. Jeanne apparaît dans l'entrebâillement, en pleurs.

*Quelle horrible image...*

Je m'en veux d'avoir fait pleurer la personne qui compte le plus au monde, aussi je me jette à ses pieds.

— Pardon Jeanne, pardon. Je ne crierai plus. Je promets, pitié ne sois pas triste, pitié.

Elle passe sa main dans mes cheveux.

— Jul's, je ne t'en veux pas. Je réalise seulement à quel point cet homme t'a brisée. J'aurais dû revenir plus tôt pour te protéger comme tu l'as fait pour moi.

À ma grande surprise, elle crie à l'attention du médecin.

— Alors il vient cet avion ? Parce que j'ai beaucoup de choses à raconter à la presse si c'est pas le cas... Et veuillez chasser ce malotru.

Bien entendu, Gabriel ne se laisse pas faire face aux agents de sécurité. Il hurle alors à mon attention, tout en se débattant.

— Juliet, je n'ai jamais voulu que ton bonheur ! Je me suis renseigné sur toi, sur ton secret pour te protéger. Je n'aurais pas supporté qu'un autre homme pose une main sur toi, je voulais juste te changer les idées. J'avais tort, mais ne me déteste pas ! Juliet, je t'en prie, pardonne-moi !

— Va au diable, je ne veux plus jamais te revoir. Je ne reviendrai jamais.

Et puis plus rien. Il se fait embarquer et jeter dehors.

Les choses s'organisent rapidement : Suzon revient une heure après avec toutes nos affaires, Lucas s'occupe de notre arrivée à Paris, moi je fais la valise de Jeanne. Elle me regarde aller et venir, sans jamais me quitter des yeux. Elle ne bouge pas. Elle plante ses iris dans les miens.

— Es-tu sûre de toi ? Cet homme s'est très mal comporté, mais...

— Mais quoi ?

— Tu le détestes tellement... La frontière entre l'amour et la haine est si mince. Je me dis que peut-être il ne voulait pas te faire aussi mal ?

— Tu as tout à fait raison ! Je l'ai aimé et détesté depuis le premier regard, sans jamais savoir quel sentiment prédominait. C'est épuisant et destructeur. Mais maintenant je sais, il n'apporte que souffrance et douleur. Je ne veux plus de lui dans ma vie.

La discussion est close, nous rentrons chez nous.

## Gabriel

Après six mois sans elle, me faire virer de l'hôpital comme un moins que rien fut le coup de grâce, celui qui m'a achevé pour de bon.

Comment ai-je pu perdre le contrôle de ma vie à ce point-là ? Cette femme me rend fou. Bon, je reconnais que, à la base, ce n'était pas vraiment futé de l'amener dans cette baraque à la con ! Mais j'aurais fait n'importe quoi pour chasser ses cauchemars et l'aider à penser à autre chose. J'ai compris en croisant son regard qu'elle allait me filer entre les doigts. Elle est pourtant très maline et s'est contrôlée à la perfection. Mais je suis maître en la matière, alors je n'ai eu aucun mal à sentir sa peur. En revanche, jamais je n'aurais pu imaginer qu'elle demanderait asile dans une ambassade, et encore moins que ces idiots me foutaient dehors !

Quand je suis rentré chez moi tout seul comme un con, j'ai tapé dans un mur à m'en briser les os ! J'avais tellement mal que ça me lançait dans tout le bras. Au moins, ça effaçait un peu ma colère. Mon chauffeur a tourné toute la nuit devant chez elle, elle n'y est même pas repassée ! Quand j'ai su qu'elle avait pris son avion, j'ai paniqué. La peur de ne jamais la revoir, de ne jamais pouvoir lui parler, de la perdre pour de bon...

*Merde, une putain de crise d'angoisse quoi !*

J'ai même dû appeler Liam et Aedan à la rescousse. Ils n'ont d'ailleurs pas manqué de me donner leurs avis quant au gros connard que j'ai été de l'amener là-bas. Ils ont tenté une blague ou deux, en vain, face à mon expression désespérée et l'état de ma main.

Et puis, comme à leur habitude, ils ont assuré. Ils ont pris en charge mes rendez-vous professionnels le temps que je me ressaisisse et m'ont aidé depuis lors. Six mois, six longs mois sans parler à Juliet...

*Six mois de cauchemar !*

Alors, quand le directeur de la clinique m'a appelé pour me dire que Jeanne Bastille allait sortir entourée de sa famille, je me suis précipité à l'aéroport pour retrouver Juliet. Je n'avais pas réfléchi à un plan. De toute façon, elle va devoir me pardonner, ou au moins accepter d'écouter mes explications. Elle ne peut pas me résister, elle ne peut pas m'abandonner. Ça, je ne la laisserai pas faire. Je suis un homme puissant, elle ne pourra pas me dire non, je suis prêt à tout ! La concernant, je n'ai aucune limite. Je ne sais pas vraiment comment j'en suis arrivé là, mais je me suis embarqué avec elle dans cette folle histoire et pour rien au monde je ne vivrai sans elle.

Cette gamine a réussi à rendre accro à son corps et encore plus à son cœur. Elle est si forte et si fragile à la fois, et n'a pas peur de le montrer. Je suis déconcerté par chacune de ses réactions, mais je m'en fous, je la veux ! Je deviendrai un homme meilleur pour enfin la mériter. Jusqu'à présent, je me suis plutôt

montré froid et insensible, en collectionnant les grosses conneries. Au point de me retrouver comme un idiot sur un trottoir en Suisse ! Devant une clinique à laquelle j'ai accordé une subvention colossale dans le seul but de faire revenir à la vie la meilleure amie de Juliet. Ah Juliet, la femme que j'aime.

*Putain je l'aime, je l'aime tellement que je suis prêt à tous les excès de la terre.*

À présent, j'en ai pleinement conscience, après tout ce temps passé loin d'elle, juste à réfléchir. Mais comment est-ce possible ? Dans la voiture qui me ramène à l'hôtel après mon ultime échec à l'hôpital, je me fais la liste de tout ce que j'aime chez elle.

– Ses yeux si expressifs et ingénus qui ne te donnent qu'une envie : la protéger !

– Son corps si doux et si sensuel qui ne te donne qu'une envie : la posséder !

– Son intelligence et sa répartie qui ne te donnent qu'une envie : la provoquer !

– Son innocence et son honnêteté qui ne te donnent qu'une envie : lui ressembler !

– Sa volonté et sa ténacité qui ne te donnent qu'une envie : l'encourager !

– Sa bonté et sa loyauté qui ne te donnent qu'une envie : l'apprivoiser !

– Sa personnalité qui ne te donne qu'une envie : l'aimer toujours plus fort, toujours plus près pour ne jamais la quitter, pour que jamais je ne me sente abandonné.

L'abandon, je ne connais que trop bien ce sentiment et elle le sait. Elle a compris ce qui me tourmente, pourtant, je pourrais parier qu'elle n'a jamais enquêté. Elle est tellement brillante, tellement sensible et intuitive ! La peur m'envahit en imaginant un instant ne jamais la revoir, ne plus jamais sentir son odeur, ne plus jamais toucher son corps. Mais surtout, ne plus jamais entendre sa voix, son accent délicieux et sa maîtrise de notre langue, qu'elle ne considère pas comme la sienne. Elle est franco-américaine, mais ne se dit pas américaine. Pourtant, elle parle comme un livre et son accent français lui donne un charme et une intonation inoubliable. Si je ne devais choisir qu'une chose dont il me serait impossible de me passer, ce serait bien sa voix.

Cette femme m'a envoûté. Comment vais-je faire pour la reconquérir ? Elle n'est jamais revenue travailler. Elle me manque tellement. Six mois sans elle, six mois de trop, il est temps de lui envoyer un énième mail. J'en peux plus.

« *Juliet,*

*Je voudrais que nous parlions, j'ai beaucoup de choses à t'expliquer. Tu ne peux pas me quitter comme ça, tu ne peux pas me faire ça. Tu as promis de me revenir. Je suis tellement désolé. Appelle-moi.*

*Gabriel »*

Aucune réponse de sa part de toute la fin de journée.

Lorsque j'appelle la clinique pour savoir ce qui se passe pour Jeanne, j'apprends que tous ont filé dans un avion privé pour Paris. Heureusement que je suis assis, car mes jambes m'auraient lâché. Je suis à présent effondré sur mon lit. Elle est rentrée en France pour de bon, elle ne reviendra jamais. Comment vais-je faire ?

J'ouvre le minibar, puis les choses deviennent floues. J'en ai perdu la notion du temps, mais bordel, ce que j'ai froid ! Merde, je suis sous une douche froide, mais il se passe quoi putain ?

— Gabe, tu es une vraie loque, bouge-toi un peu sinon on te fait interner en cure de désintox dès notre retour à New York.

C'est Aedan, en costume, qui me maintient sous la douche, complètement trempé. Liam est là aussi, et téléphone juste à côté. Mais sur qui hurle-t-il ?

*Je comprends rien à ce qu'il raconte...*

— S'il te plaît Aedan, lâche-moi !!! OK, je vais prendre une douche !

— Tu pues mec, t'as une gueule affreuse ! Putain, tu fais chier Gabe !

Je comate sous la douche que je choisis de prendre chaude. Mon reflet que je croise dans le miroir en sortant me tétanise ! Merde, vu ma gueule, ça doit faire plusieurs jours que je me soûle. J'ai même une barbe, une vraie barbe ! Pas un truc sexy que j'entretiens tous les jours, non, une barbe qui doit avoir plus d'une semaine. Je n'en ai jamais eu une pareille. Mes cernes sont de couleur violette. Mes joues sont creusées, je suis amaigri. C'est flagrant.

*Bordel...*

Je rejoins les gars dans la pièce d'à côté : Aedan s'est changé et, quant à Liam, il fait les cent pas dans ma suite.

— J'ai un peu pété les plombs les mecs, je suis désolé. Je vais me reprendre.

— *Un peu pété les plombs ?* Tu déconnes ou quoi ? On a cru que tu étais mort ! Et ces connards de l'hôtel à qui tu as interdit de pénétrer dans ta chambre qui ne voulaient pas nous donner de tes nouvelles ! Apparemment, tu n'as rien mangé depuis trois jours !

— Je suis désolé.

Liam prend la parole pour la première fois depuis son arrivée :

— Tu vas rentrer avec nous à la maison, nous sommes navrés de ce qu'il t'arrive. Et cette nana semble avoir disparu de la surface de la Terre. Mais on va la retrouver, t'inquiète pas, c'est une question de temps.

Au moment où il prononce ces mots, de violents souvenirs d'enfance me reviennent.

— Elle a disparu, nous n'avons plus aucune trace d'elle, mais nous continuons à la chercher...

*Bla bla bla...*

Je dois être pris de panique car les visages de mes potes virent au blanc, et mon centre de gravité se modifie. Black out<sup>[6]</sup>.

— Gabe, bordel, Gabe, réveille-toi.

— Putain, mais pourquoi t’as dit ça Liam ?! Tu sais bien qu’il supporte pas d’entendre ça, quel con sérieux !

Je reviens à moi peu à peu. Mon cœur bat tellement la chamade qu’ils font venir un médecin qui me fait une injection pour me calmer.

Lorsque je me réveille, je suis chez moi, à New York, dans mon lit. Je suis seul dans ma chambre, mais j’entends des voix au loin. Je me lève et découvre Aedan, Liam et mon paternel dans mon salon.

*Merde, il ne manquait plus que lui.*

— Gabriel, tu es réveillé.

— Oui, bonjour père, comment allez-vous ?

— C’est à toi qu’il faut demander ça, tu as une mine affreuse. Tes amis m’ont appelé.

Mes yeux leur lancent des éclairs.

— Ils n’auraient pas dû vous déranger, père. J’ai traversé des mois difficiles. À présent, je vais me ressaisir, et tout va rentrer dans l’ordre.

— Mon fils, ne me prends pas pour un idiot. Tu te caches derrière un masque depuis la disparition de ta mère, et je crois qu’aujourd’hui le masque est tombé. Alors même si cela ne te plaît pas, c’est une bonne chose. Je te souhaite vraiment de t’en remettre et d’accepter les choses pour enfin pouvoir vivre ta vie et non la sienne.

La colère bouillonne en moi et je serre les poings.

— Ne me parlez pas d’elle. Vous avez cessé d’y croire dès qu’elle est partie. Vous ne l’avez jamais cherchée. Vous n’avez pas de cœur.

— Et tu me ressembles bien plus que tu ne le penses. Que faisais-tu dans cette chambre en Suisse ? Qui tentais-tu de fuir ?

— Je ne suis pas comme vous, je ne fuis pas. Je n’arrêterai jamais.

— Gabriel, tu sais bien que c’est faux, et même si tu as toujours refusé de l’accepter, j’ai retourné ciel et terre pour retrouver ta mère. Mais nous n’avons jamais su où chercher. Je suis conscient que pour un

petit garçon, c'est dur à admettre, mais j'ai fait et je fais encore tout mon possible. Mais toi, tu n'as pas répondu à ma question. Quelle est la femme que tu as laissé partir ? Parce que c'est bien de ça dont il est question.

— Je ne l'ai pas laissée partir, elle m'a quitté et elle a eu raison ! Je n'en vaud pas la peine. Elle sera plus heureuse sans moi. Je suis maudit, comme vous. Nous sommes maudits tous les deux pour ne pas avoir su la protéger *elle*.

Mon père s'approche de moi et me serre dans ses bras. Je voudrais me battre contre lui, me détacher de son étreinte, mais j'en suis incapable.

— Gabriel, tu étais un enfant, comment peux-tu te reprocher tout ça ? Tu n'as été que la victime. Si je pouvais te donner une réponse, je le ferais. Pour pouvoir t'apaiser, enfin.

— Elle, elle pouvait m'apaiser. Son innocence, sa beauté, son intelligence, sa sensibilité, tout m'apaisait. Sa force aussi, père, elle est si forte, bien plus que je ne le serai jamais. Je ne la mérite pas.

— Ce n'est pas à toi d'en juger. Bon, cette Juliet Clarck est actuellement à Paris, dans sa famille avec ses deux amies et un homme. Elle est constamment entourée. Mais...

— Vous l'avez fait suivre, père ?

— Bien entendu, je la fais suivre depuis des mois. La femme qui peut délivrer mon fils mérite quelques égards de ma part. Je ne parlerai pas ici de filature, mais plutôt de protection. Personne ne s'approchera d'elle. Je l'ai à l'œil, disons. Fils, elle vient de réserver des billets d'avion pour New York avec sa carte de crédit. Elle arrive dans une semaine alors bouge-toi, tu n'es pas présentable.

*Elle revient, mon Dieu, elle revient !*

— Qu'est-ce que je dois faire ?

Voilà que je me retrouve à demander conseil à mon père à qui je n'ai pas parlé depuis au moins trois ans. Ma vie est dingue. Tout a changé en six mois.

— Tu vas appeler ton employé, celui avec lequel elle est encore en contact malgré sa démission, un Mickael quelque chose. Et tu vas l'augmenter de façon considérable. Ensuite, tu vas t'assurer qu'il te préviendra de tous les mouvements de Juliet et nous, avec tes amis, on va s'occuper du reste. Et par pitié, va te raser et avale quelque chose, tu fais peur.

Je n'ai pas le temps de répondre que je le vois échanger des regards en coin avec mes potes avant de filer, suivi de son chauffeur. Je m'écroule dans un fauteuil.

— C'est vous qui lui avez parlé de Juliet ?

— Non, c'est même lui qui nous a appelés pour qu'on vienne te chercher en Suisse. Je pense qu'il te fait suivre en permanence ou qu'il te protège plutôt.

— Et c'est quoi son plan ?

— Il te l'a dit. Pour le reste, croisons les doigts pour que Jeanne soit plus clémente que Juliet.

— Juliet me détestera encore plus si vous mêlez Jeanne à tout ça. Vous auriez vu son regard quand elle m'a vu poser les yeux sur son amie... Elle est devenue féroce, elle serait capable de tout pour elle. Elle a failli me sauter à la gorge, et c'est l'autre type qui l'en a empêchée. Elle m'a vraiment foutu la trouille et pourtant, son gabarit face au mien, c'est une blague.

— On y pensera. Toi ressaisis-toi et va bosser demain. Tu donnerais envie à aucune femme en ce moment, y compris Juliet ! Mais avant qu'on ne s'affaire à sauver ta vie de la noyade, une question. Est-ce que tu es prêt à tout pour elle ?

— Tout.

— Parfait.

Et je me retrouve seul. Enfin *seul*, pas vraiment. Il y a une nouvelle gouvernante chez moi. Une espèce de jeune fille de l'est que j'aurais à coup sûr baisé, si seulement Juliet n'avait pas envahi toutes mes pensées et dérobé tout mon désir. Je passe un long moment dans ma salle de bain pour me redonner forme humaine. Cette semaine en Suisse fut décidément désastreuse. Peut-être tout autant que les six derniers mois ! Il était temps que je réagisse.

Je dîne alors dans mon bureau, un repas 100 % américain que je n'apprécie pas. Je paierais cher pour une blanquette de veau et une crêpe de ma belle, pour la voir passer la porte entièrement nue, à ma recherche. Je chasse mes rêves et consulte mes mails. Mon cœur rate un battement, j'en ai un de Juliet.

*« Gabriel,*

*J'ai mis du temps à te répondre, car j'ai mis du temps à comprendre ce qu'il s'était passé.*

*Je crois effectivement que nous aurions beaucoup de choses à nous dire, mais je n'en ai pas la force.*

*Jamais je n'aurais cru que tu puisses me briser le cœur à ce point-là, je ne te pensais pas capable d'autant de mensonges et de manipulation.*

*Je ne suis pas à la hauteur et je ne veux pas de tout ça dans ma vie, je ne peux pas endurer ça.*

*Puisque tu connaissais tout de ma vie depuis le début, tu comprendras aisément pourquoi.*

*Sache cependant que je n'ai jamais fait semblant avec toi, je n'ai jamais triché.*

*Je te l'avoue car je suis persuadée que tu as besoin de le savoir. Ça te servira pour plus tard.*

*Quant à ma promesse de te revenir, elle n'était destinée qu'à l'homme dont je pensais être follement tombée amoureuse. La trahison ne faisait pas partie de ce que je pouvais concevoir entre nous.*

*Moi aussi je suis tellement désolée.*

Mes yeux s'embuent. Le pire dans tout ça, ce n'est pas qu'elle me quitte, mais que je lui ai brisé le cœur. Je suis tellement un connard arrogant et prétentieux que je ne me suis même pas posé la question de savoir ce qu'elle pouvait ressentir. Elle est tombée amoureuse de moi, et même si je n'étais pas maître de mon comportement avec elle, celui qu'elle a vu en moi est celui que je voudrais être tous les jours.

Imaginer les larmes qu'elle a dû verser pour écrire ce mail me donne la nausée. Cela doit sans cesse estomper sa joie d'avoir retrouvé sa meilleure amie. Je me dégoûte. La seule femme que j'ai été capable d'aimer, je l'ai brisée.

*Quel connard ! Ressaisis-toi ! Si tu replonges, tu t'emprisonnes dans une spirale infernale et ton père va encore débarquer. Respire Gabriel, respire.*

Je me concentre sur les autres mails, laissés de côté lors de cette semaine d'enfer en Suisse. Je vais me coucher de bonne heure et sombre dans le sommeil plus rapidement que prévu. Mais elle est partout. Malgré mon chagrin, elle hante mes rêves de façon délicieuse. Bon, ça ne m'empêche pas de me réveiller en sueur à 05 heures du matin. Je me lève et vais courir, ça me fera du bien. Une fois dehors, l'air qui s'adoucit peu à peu m'apaise. Je cours dans Central Park et, sans même y réfléchir, me retrouve devant chez Juliet. Je sais qu'elle n'est pas là, mais j'observe tout de même quelques minutes sa fenêtre, avant de rentrer, prendre une douche et partir travailler.

Les rendez-vous avec Aedan et Liam s'enchaînent, et aucun d'eux ne mentionne Juliet. À 17 heures, je convoque Mike dans mon bureau : il est temps d'appliquer à la lettre ce que mon père m'a demandé. Après tout, foutu pour foutu, autant tenter le coup ! Le rendez-vous se passe plutôt bien et Mike semble sensible à mes interrogations concernant celle qui a l'air d'être son amie. Il a beaucoup d'affection pour la jeune femme courageuse et téméraire qu'elle est, et je ne peux pas le juger. Je l'admire au moins autant que lui. Il m'avoue sans aucune contrepartie qu'il se fait du souci pour elle, qu'elle semble être malheureuse, bien qu'elle essaie de donner le change au téléphone.

Merde, il me demande même si je ne peux pas faire quelque chose pour la faire revenir. Comme j'aimerais pouvoir faire en sorte qu'elle revienne ! Une fois l'entretien terminé, alors qu'il est sur le pas de la porte de mon bureau, il se retourne vivement.

— Si elle fuit, c'est pas par lâcheté. Elle a beaucoup souffert vous savez, beaucoup trop pour son jeune âge et a assumé beaucoup trop de responsabilités aussi. Elle a juste besoin de savoir que vous ne l'abandonnez pas, que vous ne renoncerez jamais à elle. Elle a juste besoin de savoir que vous serez toujours là, qu'elle n'a pas à s'inquiéter. Elle s'est trop battue pour ne jamais être seule. Donnez-lui la seule chose dont elle a besoin.

Putain, dire que je n'avais jamais vu ça sous cet angle alors que c'était tout ce temps sous mes yeux...

Il a raison sur toute la ligne : cette jeune femme a été capable de tout affronter pour sauver son amie d'enfance, de tenter l'impossible et de tout espérer pour que personne ne lui prenne jamais son amie. Je vais lui prouver que je veillerai sur elle pour toujours. De toute façon, je ne suis capable de rien d'autre, j'y consacrerai ma vie.

Les jours passent, je reprends du poids peu à peu et retrouve mon allure normale. Mes cheveux sont peut-être un peu trop longs, mais elle adorait tirer dessus pendant l'amour et je suis incapable de renoncer à cette image. Mon père m'a informé de l'heure de son arrivée à New York, et du fait qu'elle sera accompagnée de ses amis. Il me conseille de lui laisser le temps de s'installer avant de tenter quoi que ce soit. Il est drôle lui, je ne sais même pas ce que je vais faire ! Je n'ai pas de plan, je suis terrorisé.

Le jour J, je pars travailler de très bonne heure et reçois un mail de Mike m'informant qu'elle a pris contact avec lui pour lui annoncer son arrivée. Se doute-t-elle que je suis au courant ? Alors que je suis dans l'incapacité de me concentrer, un peu avant midi, mon téléphone sonne. Mon cœur s'affole en découvrant un numéro dont le préfixe est français. Mes mains tremblent tandis que je décroche. Je ne peux en placer une.

— Gabriel Vance, je m'appelle Jeanne Bastille. Je suis une amie de Juliet. Vous savez, celle que vous avez espionnée pendant son coma ?!

Elle parle anglais assez grossièrement et j'en profite donc pour déballer mes cours de français.

— Jeanne, je suis heureux d'entendre que vous allez bien. Comment va Juliet ?

— Mal, et c'est à cause de vous ! Je ne peux pas supporter ça. Vous vous êtes comporté comme un sale con. J'espère que vous regrettez amèrement votre connerie ?

— Je ferais n'importe quoi pour elle. Mais elle a été très claire, elle ne veut pas me revoir.

— Gros malin ! Si elle ne voulait vraiment pas vous revoir, jamais je n'aurais pu la convaincre de m'amener en voyage à New York. Nous venons d'atterrir. Ce soir, nous allons dîner dans son restaurant préféré à 20 heures. Soyez-y et comportez-vous comme un homme sinon vous passerez le reste de votre minable existence à pleurer dans votre stupide bureau plein de croyances à la con !

— Elle vous a parlé de mon bureau ?

— Bien entendu, je sais tout de vous et rassurez-vous, elle est bien plus respectueuse vis-à-vis de vous que vous ne l'avez été vis-à-vis d'elle. Et encore une chose, c'était quoi ce plan avec la maison close ?

— Une idée de macho à la con. Je l'ai regrettée avant même que nous n'entrions. Jeanne, pourquoi faites-vous ça ?

— Parce qu'elle m'a sauvée et que, malheureusement, la seule personne capable de la sauver, ce n'est pas moi, mais vous ! Je ne sais pas comment vous avez fait votre compte, mais vous avez cette responsabilité et vous avez intérêt à l'assumer. Parce que pour être tout à fait franche avec vous, je crois que vous êtes un gros con, mais un gros con fou d'amour pour elle, alors c'est le moment de le montrer !

Et elle raccroche. Je repasse la discussion en boucle dans ma tête et appelle mon prof pour être sûr d'avoir bien compris toutes les expressions qu'elle vient de me débiter, et que j'ai inscrites sur mon bloc note.

Bon le rendez-vous est pris, 20 heures ce soir. Je dois taper fort, je n'ai plus le droit à l'erreur.



## Juliet

Mais pourquoi j'ai laissé Jeanne me convaincre que ce voyage était une bonne idée ?

Ça fait des mois que je pleure dans mon coin, et revenir ici, c'est pire que tout. Elle m'a harcelée parce qu'elle voulait voir le monde, prétextant avoir perdu assez de temps avec ce foutu coma et cette horrible rééducation. Alors j'ai cédé. Mais je n'ai toujours pas compris pour quelle raison elle avait autant insisté pour que ce voyage se fasse à New York. C'est le seul endroit sur terre où je ne veux pas être. Je n'arrive pas à lui refuser quoi que ce soit depuis son réveil, aussi j'ai accepté sans broncher. Devant tout le monde, je fais bonne figure et j'y arrive assez bien. J'ai quand même réussi à réveiller la marmotte qui me sert de meilleure copine, c'est un exploit ! Il y a quelques jours, nous sommes même retournées toutes les deux sur la plage où le drame avait eu lieu, et bien que Jeanne fut émue, elle me fit la promesse d'arriver, elle aussi, à me guérir de mon chagrin. C'est impossible, mais c'est gentil de vouloir essayer, je l'aurais fait aussi. Mon père n'est pas dupe, il s'inquiète beaucoup. Il insiste pour que je cherche un nouveau travail, mais c'est tellement dur pour moi.

La vérité, c'est que le jour où je trouverai un nouveau job, loin des États-Unis, loin de New York, loin de lui, tout sera fini. Ce sera comme si rien n'avait jamais existé et cette idée m'est insupportable. Comme je le lui ai dit un jour, je préfère souffrir de trop d'amour que de pas assez. Pourtant, ça me coûte énormément de l'aimer. Je l'aime comme une folle ! Mais aimer pour deux, c'est trop épuisant, et s'il n'en a pas envie, je ne vois pas comment moi, Juliet Clarck, pourrais contraindre Gabriel Vance à quoi que ce soit. J'ai beau être naïve et innocente, je ne suis pas stupide.

Jeanne revient toute sourire des toilettes et je me sens bien. Nous venons d'atterrir et le voyage s'est bien passé. Nous n'allons pas tarder à rejoindre mon ancien appartement. Je dis « ancien » car j'ai la sensation d'être devenue une étrangère depuis tout ce temps passé loin d'ici.

— Bon, t'as réservé ton restaurant ?

— Oui, Jeannot, comme promis.

— Et tes copines, elles parlent français ? Parce que je vais galérer en anglais.

— Je traduirai pour toi, t'inquiète pas. J'ai hâte que tu les rencontres.

— Et, on va faire du shopping avant ?

— Si tu veux.

— Je veux être canon ce soir.

— Tu le seras.

Nous regagnons enfin mon appartement et je retrouve, non sans émotion, mes affaires. Suzette, Jeannot, Ari, Carla et moi nous préparons, lorsque l'on sonne à l'interphone. J'appuie sur le bouton et la voix qui en sort me fait l'effet d'une bombe. C'est Harry, le chauffeur de Gabriel.

— Mademoiselle Clarck, Monsieur Vance m'a demandé de faire une livraison pour vous.

Alors qu'il monte les marches pour rejoindre mon appart, ses pas résonnent aussi fortement que les battements de mon cœur. Mon angoisse semble contagieuse : personne ne bouge ou ne dit un mot lorsque le chauffeur frappe à la porte. J'ouvre sur un Harry souriant, qui me tend une grande enveloppe kraft sur laquelle mon prénom est écrit avec une jolie écriture attachée. Pas de doute, c'est l'œuvre de Gabriel, je me souviens de l'encre et des plumes qui se trouvaient dans son bureau. D'ailleurs, à mon grand désespoir, je me souviens de cette pièce en détail. Harry me salue et nous souhaite une bonne soirée, me laissant plantée au milieu du salon avec l'enveloppe dans les mains.

Arrête de rester plantée là comme une débile et fais quelque chose !

Jeanne me dévisage alors.

— Je jure que si tu n'ouvres pas ça tout de suite, je le fais moi-même.

Sa sœur la corrige :

— Jeannot, un peu de patience.

— De la patience, hors de question ! Dois-je rappeler à tout le monde que ma dernière sieste a duré cinq ans ?! J'ai perdu assez de temps comme ça, Jul's, ouvre cette putain d'enveloppe !

Après un sourire sans âme, je m'exécute. La familiarité de la carte que j'y découvre me saute aux yeux. C'est une reproduction de son tatouage, avec les coordonnées inscrites sur ses pectoraux, dans son dos, sur ses épaules et tout le long de ses bras. Les larmes coulent sur mes joues. En me donnant cette carte, il m'immisce dans ses recherches, c'est bien calculé de sa part. Lors de notre première conversation à ce sujet, il avait semblé si surpris. Il ne se doutait pas que j'y verrais une carte. Aucun doute, cette carte est plus garnie que celle sur son corps. Je l'avais souvent admirée, et je pourrais pointer au premier coup d'œil ce qu'il y a ajouté. Mes larmes redoublent alors : les deux nouvelles coordonnées situent précisément sur le globe terrestre ma maison à Paris et la clinique en Suisse où Jeanne a séjourné. Puis au dos de la carte, un message et un drapeau.

« Juliet,

*Ce qui m'est le plus insupportable, c'est de t'avoir brisé le cœur, alors que je ne voulais que te le dérober.*

*Je vais alors passer le reste de mon existence à le réparer.*

*Comme tu l'as compris, il y a très longtemps, j'ai perdu une personne que je cherche encore. Sur ma route, beaucoup de chagrin et de désillusion et puis un jour, toi.*

*Plus rien ne compte si je ne le partage pas avec toi.*

*Je ne laisserai pas s'évaporer celle que j'aime plus que ma vie.*

*Pardonne-moi et choisis où tu souhaites vivre, j'y intégrerai le drapeau sur mon torse, je le marquerai à jamais.*

*Je t'aime.*

*Gabriel. »*

Je laisse tomber la carte au sol, tandis que je m'écroule sur le fauteuil derrière moi. Jeanne se saisit du document et râle à voix haute.

— Quelqu'un a-t-il l'application Reverso<sup>[7]</sup> sur son portable s'il vous plaît ? Je voudrais tout saisir de la nuance.

Suzon lui tend son téléphone et elle tape le message de Gabriel. Quand elle a enfin compris, elle s'approche de moi et s'agenouille à mes côtés.

— Juliet, ça fait presque six mois que tu pleures dès qu'on tourne le dos. Et ce type a beau être un sale con arrogant, il n'en est pas moins fou de toi. Alors même si t'es pas prête à faire un pas vers lui, reconnais au moins qu'il vient d'en faire un immense vers toi.

Je hoche la tête. À cet instant, j'aimerais qu'il soit là pour me dire ce que je rêve d'entendre. Mais Gabriel est quelqu'un d'imprévisible, il ne fait jamais ce qu'on attend de lui.

Les filles me tendent le document que je glisse dans ma pochette. Par la suite, Jeanne arrive à me traîner dans tous les magasins branchés de la ville et à me faire acheter des tas de tenues, que je n'aurai probablement jamais l'occasion de porter. Mais elle semble si heureuse, que même Lucas me somme de coopérer sans la contrarier. Lui la suit comme son ombre. Et bien qu'une mise au point entre eux ait éclaté en une dispute avant notre voyage, ils sont plus amoureux que jamais.

Le soir venu, nous filons en taxi au restaurant. Une fois là-bas, le patron vient nous accueillir. J'ai choisi cet endroit pour Jeanne. Je sais qu'elle s'y sentira bien et pourra parler français. Depuis qu'elle s'est réveillée, elle est redevenue très bavarde. J'adore ça, mais je ne le lui avouerai jamais.

Nous discutons un moment devant le restaurant en profitant de la belle soirée de printemps qui s'offre à nous.

Alors que nous terminons notre premier apéritif dans un coin du bar qui nous a été réservé, je constate que l'endroit est plutôt désert, même si quelques habitués sont présents. La porte s'ouvre violemment, mon cœur rate un battement. Je n'ai pas besoin de me retourner pour savoir qu'il est là. Je me fige alors que Jeanne se tient tout près de moi, pour chuchoter à mon oreille.

— Tu vas passer pour une gourde si tu restes cramponnée au comptoir. Essaie d'être naturelle.

*Mais qu'elle est con !*

Naturelle ?! Je ne peux pas être *naturelle* à cet instant. Et comme si ça ne suffisait pas, sa voix m'interpelle.

— Juliet, retourne-toi s'il te plaît.

Je secoue la tête de gauche à droite pour signifier que j'en suis incapable.

— Je t'en supplie Juliet, retourne-toi.

Merde, je ne m'y attendais vraiment pas !

Des rires étouffés se font entendre. Il a dû se pointer avec ses deux acolytes. Jeanne s'écarte et je devine qu'il s'approche. Je ne veux pas qu'il me touche, aussi je me retourne vivement. Nos regards qui se croisent provoquent en moi un tsunami d'émotions, comme si je le voyais de nouveau pour la première fois. Il est encore plus beau que ce jour-là, si tant est que ce soit possible.

— Mon Dieu, Juliet, tu es magnifique.

— Faux.

La surprise et la douleur de cette réponse se lisent sur son visage.

— Et tu sais comment je le sais ? Parce que je ne dors plus, parce que je suis tellement triste que je n'arrive pas à reprendre le cours de ma vie. Parce que je ne profite même pas de ma meilleure amie revenue à la vie, et que la culpabilité me ronge. Tu as même réussi à effacer ça.

Ses traits se crispent peu à peu alors que je continue ma tirade.

— Qui peut faire une chose pareille ? Alors tu vois, je suis certaine que non, je ne suis pas magnifique. Je suis dévastée, en colère et épuisée aussi de m'occuper de tout, tout le temps. Et tu sais quoi ? Puisque visiblement tout ça a été encore une fois manigancé de main de maître, je m'en vais. Amusez-vous bien et, de mon côté, je vais tenter de me reposer.

Bien entendu je pleure, je crie et tout le monde me regarde. Rien à foutre ! J'en ai assez, je veux disparaître.

J'attrape alors ma pochette et me dirige vers la sortie. Mais ses yeux sombres ainsi que sa voix m'arrêtent.

— C'est ma mère que je cherche. Tu le savais, tu l'as su le jour où nous nous sommes rencontrés. Et tu vois, ça fait plus de vingt-cinq ans que ça dure. Alors être fatigué de s'occuper de tout, tout le temps, je sais ce que ça fait !

Ses paroles me glacent le sang. Je dois être devenue livide, mais ce n'est pas pour autant qu'il s'arrête.

— Je ne te laisserai pas m'abandonner comme elle l'a fait. Je ne supporterai pas ça une deuxième fois.

Je peux essayer de vivre en étant un enfant perdu, mais je ne serai pas un homme égaré. Juliet, demande-moi tout ce que tu veux, et tu l'obtiendras ! Et si tu te demandes pourquoi *je manigance* comme tu dis, c'est tout simplement parce que je suis bien moins intelligent et intuitif que toi. J'ai cru que pour te suivre, il me fallait avoir un coup d'avance. Mais j'avais tort.

Je suis émue au plus haut point. C'est exactement ce que je voulais entendre, mais avec six mois de retard. Mon Dieu, ce qu'il m'a manqué !

— La seule chose que je voulais, c'était que tu sois honnête. Mais tu n'aurais jamais eu à me révéler ton secret, je ne t'aurais jamais forcé, même si tu as raison, je l'ai su le premier jour. Et ça me brise le cœur de te l'entendre me l'avouer car je ressens ta souffrance. Mais ça te donne pas le droit de me manipuler et de croire que tu pourrais m'échanger ou me vendre ou d'envisager je ne sais quelle horreur.

Les visages de nos proches respectifs qui connaissent tous notre histoire me donnent raison avec leur petit air de dégoût face à ses paroles, et ça me fait encore plus mal. Gabriel se crispe, il se défendra par tous les moyens. C'est d'ailleurs ce que j'aime chez lui, il va au bout des choses.

— Tu cauchemardais même éveillée. J'ai juste voulu te divertir. Lorsque nous sommes arrivés, je l'ai regretté immédiatement ! Si tu n'avais pas fui, je t'aurais fait sortir de force, ce type te matait d'une façon infecte. Et puis je savais ce qui t'attendait le lendemain : le médecin m'avait mis en garde en m'expliquant que le protocole pouvait prendre du temps. Je cherchais un moyen de te faire penser à autre chose, de te garder près de moi. Bizarrement, cet endroit m'est apparu comme une bonne idée. Je suis un vrai con, mais jamais je n'aurais laissé qui que ce soit te toucher. Et je ne t'aurais pas non plus touchée dans cet endroit.

L'atmosphère change soudainement. Toutes mes amies me regardent, les yeux embués par l'émotion. Elles devinent que ce qu'il me dit me touche au plus profond de mon cœur. Mais Gabriel doit comprendre le mal qu'il m'a fait.

— Gabriel, si tu voulais me reconforter, tu aurais dû tout simplement le dire et j'aurais compris. Gérer toute cette merde, ça fait partie de ma vie. J'ai pas besoin qu'on me force à ressentir des choses que je n'ai pas envie de ressentir. Je ne fonctionne pas comme ça, et tu ne devrais pas non plus ; ce n'est pas bon pour toi !

— Laisse-moi te prouver que tu peux te reposer sur moi. Pardonne-moi !

— Avec toutes les idées à la con qui te passent par la tête, je ne pense pas que ce soit approprié. Et si je te pardonne, je vais accrocher un problème de plus à mon wagon, et un problème de taille ! Je n'en ai peut-être plus la force.

Je suis en train de flancher, mais il est prêt à tout. Je le vois dans ses yeux.

— Je le ferai pour nous. Je promets de ne jamais t'abandonner, de toujours veiller sur toi et de te protéger pour que tu puisses te reposer sur moi.

Je le regarde, silencieuse. Et là, le choc, il tombe un genou à terre. Ses yeux traduisent le désespoir et la panique. Mon chagrin se reflète dans ses pupilles, ces six derniers mois n'ont pas dû être faciles pour

lui non plus.

— Juliet, je t'aime comme je n'ai jamais aimé. J'ai si peur que tu m'abandonnes que ça me rend malade ! C'est comme ça depuis le premier jour... Le pire dans tout ça, c'est que tu as exactement la même peur. Je ne veux pas que tu passes ta vie comme ça. Je veillerai sur toi. J'ai besoin que tu aies suffisamment confiance en moi pour être prête à souffrir de trop d'amour plutôt que de pas assez.

Même à genoux, il est presque aussi grand que moi. Je n'ai donc aucune difficulté à me jeter dans ses bras.

— Gabriel, pourquoi ?

— Parce que vivre sans toi en sachant que tu me détestes est pire que tout le reste. Je t'aime Juliet, et pour la première fois, je me sens fort.

— Gabriel, tu es si...

Les mots ne peuvent plus franchir la barrière de mes lèvres.

— Si ?

— Si arrogant, même en cet instant ! Comment peux-tu ?

Il me serre contre lui et se relève. Je décolle du sol alors qu'il passe sa main dans mes cheveux.

— Je promets d'être fort pour nous deux, je promets de te donner tout ce que tu désires. Demande ce que tu veux et tu l'auras.

Je baisse les yeux, en serait-il vraiment capable ?

— Dis-moi Juliet.

— Toi, je te veux, toi. Sans mensonge, sans argent, sans confort, sans aucun artifice, juste toi. Je veux découvrir qui tu es vraiment parce que tu le veux, et non parce que je le devine. Je ne veux pas avoir le sentiment de te voler quelque chose lorsque je comprends comment tu fonctionnes. Et je ne veux plus jamais que tu essaies de me changer les idées avec tes plans foireux ! Je préfère que tu me demandes les choses clairement. Si je ne peux pas répondre, il faudra que tu apprennes la patience.

— Est-ce que ça veut dire que tu acceptes de me pardonner ?

Je lui souris et il m'embrasse en se relevant. Son baiser est si tendre, si libérateur que je manque de m'écrouler. Il me retient alors et je plonge dans ses bras. Je voudrais rester là pour toujours, protégée et aimée. Nous sommes soudainement interrompus par un raclement de gorge derrière nous. J'ouvre les yeux et Gabriel me laisse retomber au sol, tout en me gardant serrée contre lui en un geste protecteur. Puis il se retourne pour se trouver en face d'un homme d'âge mûr. Il est très élégant, ses yeux sombres et sa chevelure me sont familiers. Mon regard va et vient entre les deux hommes. Le restaurant est à présent totalement silencieux. En tout cas, je n'entends plus rien.

— Eh bien, eh bien, Mademoiselle Clarck, quel plaisir de vous rencontrer enfin !

Je tends ma main vers lui sans vraiment y réfléchir. Il possède exactement le même magnétisme que Gabriel. Sans aucun doute, je rencontre son père.

— Plaisir partagé, Monsieur Vance, j’imagine ?

— Et en plus, elle est perspicace ! Mon fils ne m’avait pas menti, vous êtes ravissante.

J’en reste bouche bée et Gabriel me serre encore plus contre son corps. Il semble mal à l’aise, mais se ressaisit rapidement.

— Oui, père, je vous présente Juliet.

Je trébuche presque en l’entendant l’appeler *père*. Non, mais comment peut-on vivre de cette façon ? Je fusille Monsieur Vance du regard. Il s’en aperçoit.

— Je comprends que vous soyez surprise. Mais mon fils et moi ne sommes pas très proches et encore moins démonstratifs. Vous comprenez ?

— Non, pas vraiment, mais ça ne me regarde absolument pas.

Gabriel passe ses mains au creux de mes reins, ce geste me vole un frisson. Alors qu’Aedan et Liam s’approchent de son père, il me chuchote quelques mots :

— Je ne savais pas qu’il se pointerait. T’as pas répondu Juliet.

— Je sais. Plusieurs questions restent en suspens, Gabriel.

— Quelles questions ? Je te dirai tout ce que tu veux savoir.

— J’ai pas envie de discuter de ça alors que ton père me surveille. Il me met mal à l’aise.

— OK, allons au bar ! J’ai besoin de boire un verre.

Je le suis et le barman débouche une bouteille de champagne. Tous mes amis se jettent dessus, le clan de Gabriel aussi. D’ailleurs, très vite, tout le monde se met à discuter dans tous les coins. Jeanne m’attire vers elle.

— Ton mec est vraiment canon. Son père aussi d’ailleurs. Comment te sens-tu ?

— Anesthésiée.

Tandis que je me retourne, son père me prend par les épaules.

— Mademoiselle, je suis ravi. Grâce à vous, mon fils va enfin apprendre à parler correctement français.

De surprise, je recrache ma gorgée de champagne.

Merde, il parle français...

À tous les coups, il a entendu les propos échangés avec Jeannot.

— Je ne suis pas sûre d'être la mieux placée pour lui apprendre à parler correctement français. Mais s'il en a envie, je ferai de mon mieux. Où avez-vous appris à parler si bien ?

— Mademoiselle, une femme telle que vous devrait savoir manœuvrer mon fils sans difficulté.

Non, mais pour qui il se prend, ce mec ?

— Certainement pas. Je ne manipulerai jamais Gabriel. L'amour ne devrait jamais être soumis à condition. Cependant, ce que vous me dites ne m'étonne pas du tout.

Je m'écarte de Gabriel qui écoute notre conversation, probablement sans comprendre, et son père se réjouit de se retrouver seul avec moi. Je suis lancée.

— Puisque vous comprenez très bien ma langue, je vais continuer en français. Sachez que je ne me mêlerai jamais de votre relation avec votre fils. Mais me concernant, il n'est pas utile de faire semblant, ni même de tenter de me manipuler. Si telle était votre ambition, sachez que je ne vous laisserai jamais entrer dans ma famille et, ce, peu importe ma relation avec votre fils. Me comprenez-vous bien ?

Il éclate de rire.

— Vous êtes une jeune femme tout à fait étonnante. Je le note. Mais entre Gabriel et moi, les choses sont bien plus complexes que vous ne pensez.

— Ce que je sais, c'est qu'il n'est jamais trop tard pour apprendre à aimer. La vie est longue et difficile. Malgré mon âge, j'en ai déjà fait les frais. Et je ne perdrai pas mon temps pour ce qui ne compte pas vraiment.

Il me serre dans ses bras et chuchote :

— Prenez soin de lui, je vous en prie Juliet.

Puis il s'adresse en anglais à son fils :

— Une jeune femme pleine de sagesse ! Tu as de la chance fiston.

Pour mon plus grand bonheur, Gabriel ne me lâche pas d'une semelle. Il respire dans mes cheveux, Liam et Aedan s'approchent de moi.

— Juliet, crois-tu que nous mangerons aussi bien que l'autre soir ici ?

— Leur cuisine est délicieuse, mais si vous êtes bien sages, je pourrai éventuellement cuisiner pour vous à nouveau.

— Nous sommes ravis de te revoir. J'espère que nous ne te dérangeons pas, tu devais dîner avec tes amis.

— Arrête ton char ! Je sais très bien que tout ça est une mise en scène et que tu te moques bien de déranger mes amis ou pas. Mais, rassure-toi, nous ne nous formaliserons pas pour si peu !

J'en profite pour apostropher Monsieur Vance père.

— Vous vous joindrez à nous pour dîner ?

Il me regarde et semble tellement choqué qu'il ne sait pas quoi répondre. Je lui adresse mon sourire charmeur en battant des cils. Il se tourne vers son fils.

— Je ne veux pas te déranger Gabriel.

Je ne lui laisse pas le temps de répondre.

— Étant donné que votre fils ne s'est pas donné la peine de me demander mon avis avant de privatiser mon restaurant préféré, je pense pouvoir me permettre ce petit caprice, n'est-ce pas Gabriel ? Et puis cela nous donnera l'occasion de faire plus ample connaissance.

Gabriel me sourit.

— Bien entendu. Juliet a tout à fait raison, vous êtes le bienvenu, père.

L'entendre appeler ainsi son père me fait froid dans le dos. Ces deux-là mériteraient de se déridier un peu ! Un serveur nous fait signe que notre table, qui a doublé de volume depuis notre arrivée, est prête. Gabriel me prend la main et m'entraîne dehors, sur une terrasse privative. Jeanne nous surveille comme du lait sur le feu.

— Juliet, je ne sais pas par où commencer. Tu m'as tellement manqué. Ces derniers mois ont été si difficiles. Pardonne-moi.

— Gabriel, je peux pas tout oublier du jour au lendemain, mais toi aussi tu m'as énormément manqué. Je suis heureuse de te voir. Mais puisque tu insistes, je vais te dire quelque chose. Je ne veux plus jamais de mensonge entre nous. Ton idée de maison close était de loin la plus grosse connerie qui te soit passée par la tête pour ce siècle, et je croise les doigts pour que tu ne remettes plus jamais les pieds là-bas. Mais t'approcher de Jeanne est de loin la pire des trahisons.

Le visage Gabriel se tend, son corps se crispe. Mais il ne lâche pas ma main et ses yeux plantés dans les miens ne cillent pas. Je sais qu'il m'écoute attentivement alors je continue :

— Tu savais depuis le début que je ne vivais que pour la sauver et tu en as profité, c'est minable et indigne de toi ! Je comprends maintenant, en te voyant avec ton père, que tu as des lacunes émotionnelles gigantesques, mais je ne tolérerai plus aucune magouille. Et si tu ne sais pas où placer ton baromètre ou comment te comporter, parles-en avec moi. Et si ça te met mal à l'aise, discutes-en avec tes potes. Parce que, crois-moi, tu es incapable de te gérer tout seul. Je ne te laisserai pas me faire encore souffrir,

compris ?

Il baisse les yeux. Je m'en veux, le voir agir ainsi me rend anxieuse. Et quand je suis anxieuse, je ne me contrôle plus.

— Gabriel, comporte-toi comme un homme ! C'est trop facile de baisser les yeux. Si je suis capable de t'affronter après tout le mal que tu m'as fait, alors tu devrais toi, Gabriel Vance, en être capable aussi. Après tout, je ne suis qu'une gamine qui bosse pour toi et que tu te tapes à l'occasion !

— Tu représentes bien plus que ça, et ce, depuis le premier jour. Mais t'as raison, il est temps pour moi d'assumer. Je te promets que je ne te mentirai plus. J'essaierai d'être un homme meilleur pour te rendre heureuse.

Il y a quelque chose de si fragile en lui et je craque totalement.

— Oh Gabriel, tu vas être tellement plus. Un jour, tu seras un formidable chef de famille, je le sais. Mais avant, tu vas devoir me convaincre.

Je lui fais un clin d'œil malicieux. Ses yeux ont bien failli sortir de leur orbite. J'y ai été un peu fort, mais c'est lui qui a dit que je pouvais demander tout ce que je voulais. Il comprendra vite que je peux devenir très exigeante, même si je me fous royalement de son argent. Il apprendra à se méfier de mes désirs. Je me marre devant ses grimaces, ce qui semble l'amuser.

— Juliet, tu vas me rendre cardiaque.

— Mais j'espère bien ! En attendant, à moins que tu veuilles que je meure de déshydratation sévère, je prendrais bien une flûte de champagne. Et puis, avec la cave que possède ce restaurant, si tu ne veux pas faire faillite à cause de ce que pourrait te coûter cette soirée, nous devrions aller surveiller nos amis.

— Bien sûr, tu restes combien de temps à New York ?

Je me hisse sur la pointe des pieds et m'accroche à son épaule.

— Je ne sais pas encore. J'ai des coordonnées géographiques à définir et ça risque de me prendre un certain temps. D'ailleurs, avant de me décider, je vais sûrement faire quelques voyages, histoire de ne pas prendre de décisions inconsidérées. Tu m'accompagnerais ?

Il ne répond pas et m'attrape par les hanches pour me soulever. Je passe mes mains dans ses magnifiques cheveux et l'embrasse.

*Ce mec me fait fondre...*

Il me repose après un baiser furtif et je m'installe à côté de Jeanne. Avant de s'asseoir, il s'approche d'elle et lui parle en français.

— Jeanne, nous n'avons pas été présentés. Je suis très heureux de faire ta connaissance. Tu te sens bien depuis ton réveil ?

— Tant que tu ne fais pas de mal à ma Jul's, tout va bien de mon côté. Et je suis aussi enchantée de te rencontrer. Tu vas pas accaparer ma super copine tout le temps, hein ?!

Elle se fout de ma gueule ou quoi ?!

Je préfère intervenir alors que Lucas manque de s'étouffer avec un bout de pain.

— Non, mais tu déconnes Jeannot ?! Ton Lucas est sur mon dos depuis plus de cinq ans, alors commence pas à emmerder Gabriel ! Et pour ton information, je suis une femme libre et je garderai toujours une place dans mon cœur et dans mon emploi du temps pour toi.

Gabriel lui répond avec un grand sourire.

— Je te laisse gérer les détails avec Juliet, elle est bien meilleure négociatrice que moi.

Il vient ensuite s'installer à mes côtés.

— T'as fait des progrès en français ! T'as pris des cours ?

— Quelque chose me disait qu'il serait judicieux que j'arrive à te comprendre. Parce que tu t'en rends peut-être pas compte, mais quand tu es en colère, tu me hurles dessus en français.

— Tu n'as qu'à arrêter de me mettre en colère.

— Et puis Jeanne ne parle pas bien anglais.

— Tu ne connais pas ta chance, elle est devenue si bavarde.

Je me prends alors un coup de coude dans les côtes de cette fourbe de Jeanne, qui comprend mieux que ce qu'elle ne veut bien l'avouer.

— En plus, elle est violente ! Tu vas devoir apprendre à te méfier d'elle.

Nous rions de bon cœur et je passe le reste du repas à discuter avec tous nos convives. Même le père de Gabriel semble se détendre et, pourtant, il partait de loin ! En fin de la soirée, les amis de Gabriel nous abandonnent pour sortir boire un dernier verre avec mes colocataires. J'ai bien remarqué qu'Aedan se rapproche de Carla, mais je ne fais pas de commentaires. Suzon les suit et Liam lui promet de devenir son traducteur. Lucas et Jeanne préfèrent rentrer à l'hôtel : Jeanne a organisé un planning de visite de la ville surchargé pour le lendemain et compte bien en profiter un maximum. Elle veut aussi profiter de son voyage pour réfléchir à ses futures études. Lorsqu'elle est tombée dans le coma, elle était au milieu de son cursus. Elle envisage à présent d'en commencer un autre.

Tout comme moi, elle possède un esprit très scientifique et d'innombrables possibilités s'offrent aujourd'hui à elle. Le coma fait relativiser. Maintenant, il faut qu'elle profite de la vie, elle peut s'interrompre à tout moment. Au lieu de penser qu'elle est jeune et que la vie s'offre à elle, elle envisage les choses différemment, elle est impatiente et vit au jour le jour, sans attendre demain. C'est d'ailleurs pour ça qu'elle se crée une carrière, de nouvelles recherches et de nouveaux voyages. Je l'encourage

dans son projet depuis des semaines : elle a bientôt un rendez-vous avec un océanologue qui a établi des théories sur les tsunamis et la biodiversité des milieux à risques. Je dois d'ailleurs l'accompagner.

Le père de Gabriel nous salue avant de quitter le restaurant. Il me prend dans ses bras et me remercie pour cette délicieuse soirée et serre la main de son fils.

Quelle chaleur !

Pourquoi sont-ils si distants ? D'autant plus que, si j'ai bien compris, Gabriel n'a pas de frères et sœurs et que son père est sa seule famille. Un grand projet s'élabore alors dans mon esprit : les deux hommes doivent se découvrir et apprendre à communiquer. Je suis sûre qu'ils s'aiment malgré tout.

Lorsque nous sommes seuls, Gabriel me questionne :

— Tu veux que je te raccompagne chez toi ?

Je souris, l'un comme l'autre, nous n'en avons pas envie. J'ai trop besoin de passer mes mains sur son corps, de sentir sa peau contre la mienne.

— Ou alors, on prend le métro et on rentre chez toi ?

— Le métro ?

— Oui, comme des gens normaux qui rentrent chez eux après un restaurant.

— D'accord. Tu parles d'un *chez nous*, car tu veux qu'on vive ensemble ?

Il m'étonnera toujours. Et c'est quoi ce sourire narquois ?

— Pour l'instant, je voudrais rentrer et me retrouver seule avec toi. Demain, nous verrons. T'es inquiet ?

— Je suis pas inquiet, mais je veux que tu saches que je serais d'accord.

— Et tu voudrais qu'on habite où ?

— Pas chez toi, ça c'est sûr ! Mais si t'aimes pas mon appartement, on pourrait changer.

— Non, j'aime bien ton appart, mais il faudrait y mettre un peu de pagaille, histoire de le faire vivre un peu.

Il me sourit en sortant un billet de cent dollars pour acheter un ticket de métro. La caissière fait clairement la gueule ! Je souris, comme pour m'excuser à sa place : il ne comprend pas le problème. Cet homme n'a aucun sens commun, c'est une catastrophe.

— Bon Gabriel, premier objectif pour demain matin, on te prend un abonnement aux transports en commun. Et ensuite, on met la pagaille. Enfin, si tu ne travailles pas bien sûr ?

— N’oublie pas que je suis le patron, alors je fais quand même un peu ce que je veux. Et je te rappelle aussi que je n’ai jamais accepté ta démission. Du coup, demain, on prend notre journée, mais après-demain tu retournes travailler. Je commence à en avoir ras le bol d’arroser les plantes de ton bureau.

— T’as arrosé mes plantes ?

— Oui, j’avais remarqué que tu en prenais soin et je me suis dit que tu serais contente de voir qu’elles avaient bien été traitées.

— T’es peut-être pas un cas désespéré après tout.

— J’apprends vite !

Nous nous retrouvons collés-serrés dans le wagon et je m’engouffre dans son manteau. Je retrouve son odeur et ferme les yeux pour apprécier l’instant. Lorsque nous regagnons à pied son hôtel particulier, le réceptionniste me sourit.

— Bonsoir Mademoiselle, Monsieur Vance. Vous avez des messages.

— Bonsoir, appelez-moi Juliet, s’il vous plaît.

Je lève un sourcil vers Gabriel qui tousse derrière moi, alors que je suis suspendue au comptoir.

*Eh oui, je suis accessible moi...*

Puis nous montons.

— Je te préviens que je ne vais pas devenir familier avec le personnel juste pour faire comme toi.

— Tu fais ce que tu veux, si ça t’amuse de passer pour un snob. Mais moi je ne me sentirai jamais à l’aise si les gens me traitent comme s’ils ne me connaissent pas alors que je les côtoie tous les jours.

— Tous les jours ?

— Oui, tu ne les vois pas tous les jours ?

— Moi si, mais toi ? Tu envisages de venir ici tous les jours ?

— Si tu es très gentil avec moi, peut-être.

— Mais je compte faire mieux que ça, ma belle ! Je vais te devenir indispensable.

— Prétentieux.

Durant le trajet en ascenseur, Gabriel en profite pour me donner le code d’accès à l’appartement. Nous ne sommes même pas arrivés au cinquième étage qu’il se colle contre moi pour m’embrasser. Tout mon être s’embrase et j’appuie sur le bouton d’arrêt d’urgence. Je suis à quelques millimètres de lui et il me sourit.

— Gabriel, le plan, c'était un très beau cadeau, mais il y a des rajouts par rapport à celui que tu as sur le corps, non ?

— Non, il est conforme.

— Montre-moi.

Lentement, il enlève son manteau et je l'imites. Puis il laisse glisser sa veste sur ses bras et commence à déboutonner sa chemise. J'en fais de même avec ma robe. Lorsqu'il ouvre sa chemise, le tatouage se dévoile sur ses pectoraux. Il s'est élargi. La peau est encore en pleine cicatrisation, mais c'est magnifique. Qu'il est beau !

— Gabriel, t'es fou ! Pourquoi t'as fait agrandir ton tatouage ? Tu ne savais même pas ce qu'il se passerait entre nous !

— Parce que je t'aime depuis notre premier regard et, quoi qu'il puisse arriver à l'avenir, ça restera le plus beau moment de ma vie. Et comme je sais que le plus beau moment de la tienne s'est passé en Suisse, ça compte aussi beaucoup.

— Mais je suis gravée sur ta peau, tu te rends compte ?!

— Tu es gravée en moi, j'en suis totalement conscient. Comment tu m'as rendu si fou, ça, en revanche, je l'ignore.

— Je suis un robot, je te l'ai déjà dit.

Nos corps sont collés-serrés dans ce lieu si étroit et l'ambiance devient de plus en plus torride. Je ne porte que mes chaussures et ma lingerie, ma robe ne tient plus qu'à un fil. Je souffle sur sa peau meurtrie et il frissonne.

— Tu souffres ?

— Non, ça va.

Je pose alors un doigt sur ses abdominaux et il me plaque contre le miroir géant de l'ascenseur en m'embrassant. Ses baisers sont de plus en plus insistants et nos langues se mêlent avec une ferveur animale. Nos corps se cognent et se mettent à mal, ils se redécouvrent, et je jurerais voir des étincelles jaillir autour de nous tant mes sens sont en éveil. Je finis de dégrafer ma robe bustier avant de la balancer dans un coin. Il se penche sur mon corps et dépose une traînée de baisers sur ma peau de ma bouche jusqu'à ma poitrine. Je rêve de cet instant depuis le soir où je l'ai quitté et le contact entre nous m'a terriblement manqué. Mes mains tirent sur ses boucles qui retombent sur son visage et je le griffe plus que je le caresse. La ceinture de son pantalon s'écrase au sol en un bruit sourd.

Très vite, il se retrouve avec son pantalon et son caleçon sur les chevilles. Quant à moi, je devine que ma petite culotte a disparu lorsque je sens ses mains puissantes me soulever à nouveau pour me prendre contre le mur. Mon dos cogne contre les boutons de l'ascenseur qui s'allument les uns après les autres. Sa queue frotte contre mon sexe à la recherche de son point d'entrée. Mon corps tout entier est prêt à le

recevoir, il a besoin de se sentir possédé. Et que dire du sien ? Les rôles qui s'échappent de sa gorge font échos en moi et je tremble sous leurs impulsions.

— Juliet, t'es prête ?

— Comme jamais...

Sans un mot de plus, il s'enfonce en moi. Tout me revient en cet instant, mon corps se rappelle comme le sexe avec Gabriel est délicieux. Mon intimité accueille avec délice son énorme pénis. Rien à voir avec nos premières fois, c'est comme une renaissance ! Je mords sa lèvre inférieure tandis que ma tête cogne une nouvelle fois contre la paroi, mais ni lui ni moi ne pouvons ralentir la cadence. C'est brutal, bestial, mais que c'est bon ! Je m'accroche à ses épaules et embrasse sa peau dès que j'arrive à reprendre mon souffle. Puis je sens des spasmes dans mon bas-ventre qui m'empêchent de garder les yeux ouverts et je m'abandonne alors que mon merveilleux amant accélère encore.

— Juliet, regarde-moi, je veux te voir jouir pour moi.

J'ouvre à nouveau les yeux et les rive sur les siens. Il aime me regarder prendre du plaisir et ça me fait vriller, il se délecte de chacun de mes gémissements et ça me fait perdre la tête.

— Gabe oui, plus fort, vas-y !

Il me tient si fermement contre le mur que je n'ai pas besoin de me tenir à lui, aussi j'en profite pour caresser ses pectoraux et sentir contre ma paume la sueur qui se dégage de nos corps en rûte. Puis, lentement, je fais glisser mes doigts jusqu'à son magnifique cul et l'empoigne en prenant soin d'y planter mes griffes. Ça le surprend, et la connexion de nos regards à cet instant me fait basculer de façon définitive. J'exulte et tremble comme une feuille. Gabriel commence à ralentir, il s'abandonne tout contre moi. Il nous laisse ensuite retomber au sol et je me retrouve empalée sur lui, tombée à genoux, le front contre le mur.

La scène est splendide, il est beau et vulnérable à la fois. Le sol est jonché de nos affaires et tout ici respire le sexe. Je ne prendrai plus jamais cet ascenseur sans me souvenir de cet instant. Je n'arrive plus à bouger, je suis encore vibrante et à la limite de la paralysie. C'était si bon. Il me soulève lentement après avoir déverrouillé l'habitacle. Nous rejoignons alors très vite son appartement. Les ruines de nos vêtements traînent encore par terre, mais nous ne pouvons nous détacher l'un de l'autre, je suis contre son torse et j'en veux plus. Nous pénétrons dans l'appartement et il nous installe sur le canapé du salon.

— Gabriel, tu m'as tellement manqué. Ne me refais plus jamais ça !

— Juliet, tu veux bien arrêter de me rappeler que je n'ai pas été à la hauteur s'il te plaît ? Surtout pendant ce moment. J'ai failli devenir fou avec tous les souvenirs qui me revenaient alors laisse-moi savourer cet instant. Ensuite, nous reprendrons cette conversation, promis.

— Pardon, je ne voudrais surtout pas te déconcentrer, fais-moi l'amour de nouveau, fais-moi tout oublier.

Et je souris contre ses lèvres. Mais lui ne rigole pas, sa langue s'empare de ma bouche et ses mains de

mon corps. Il me caresse et je me cambre à chaque instant un peu plus. Il fait rouler mes bas sur mes jambes et le balance avec mes chaussures dans la pièce. Nous sommes nus l'un contre l'autre et je le sens toujours plus proche de moi.

Je crie comme la première fois, la sensation me transporte dans un monde parallèle, celui où il n'y a que nous, où nos regards ne se quittent plus, où nos corps ne font qu'un. Je gémiss dans son oreille et mordille son lobe quand je le sens jouir en moi. Et je m'abandonne à mon tour. Nous n'avons ni l'un ni l'autre pu nous en empêcher. Ce fut un moment de délice et de gourmandise que l'on ne pouvait pas faire durer. Puis il s'allonge sur le dos près de moi et je me love la tête sur son épaule. Je caresse sa peau de mes doigts et nous restons là pendant plusieurs minutes, plusieurs heures peut-être à rattraper tout le temps que nous avons perdu.

## Gabriel

Juliet est là, dans mon lit, tout près de moi, mes doigts caressent son dos. Elle a fini par s'endormir et je la regarde expirer puis inspirer lentement. Elle parle dans son sommeil, c'est mignon, elle vient même de prononcer mon prénom. Quand elle m'appelle avec son accent français, je craque complètement. Je suis l'homme le plus chanceux du monde, elle est revenue et elle me pardonnera ! Elle n'a pas vraiment le choix en fait, tout comme moi d'ailleurs. Merde, je lui ai carrément proposé de vivre avec moi. Le plus fou, c'est que je n'y avais même pas songé avant de lui en parler. Chaque fois que je me retrouve face à elle, de nouveaux désirs insoupçonnés surgissent en moi.

Emménager avec une femme, quelle drôle d'idée ! En même temps, vivre avec elle me rendrait chaque jour un peu plus heureux. Et puis, surtout, vivre sans elle est une idée insupportable. Il faut qu'elle accepte, je la convainurai. La contempler se balader nue dans chaque pièce en laissant traîner toutes ses affaires derrière elle apporterait tellement de chaleur dans cet appartement, je le reconnais ! C'en devient un besoin. Elle serre ses petits doigts contre mon torse et je suis aux anges. C'est comme si elle me donnait son aval silencieux. Je me laisse alors baigner par son odeur et m'endors en la serrant contre moi.

À mon réveil, il fait jour et je suis seul dans mon lit. Comment ai-je pu dormir aussi longtemps ? Et surtout, où est-elle ? J'ai pas rêvé quand même ?! Je bondis sur mes jambes et découvre ses vêtements éparpillés. Ouf, ça me rassure !

— Juliet, Juliet, où es-tu ?

Cet appartement est bien trop grand. Elle n'est ni dans le dressing, ni dans la salle de bain, ni dans le couloir, ni dans le salon et ni dans la cuisine.

*Bordel !*

Enfin, j'entends sa voix. Elle provient de l'une des chambres d'amis inutilisées.

— Gabriel, viens vite !

Je me précipite pour la trouver nue comme à son habitude, derrière la porte.

— Gabriel, il y a une femme dans ton appartement, elle fait le ménage, je crois. Je me suis cachée ici et j'attendais que tu te lèves, marmotte !

Je souris et elle m'embrasse.

— Tu peux aller me chercher mes vêtements, s'il te plaît ?

Je prends le plaid parfaitement disposé sur le lit et l'enroule dedans.

— Comme ça, tu es parfaite !

— Pas bête ! Et que fait cette femme ici ?

— C'est une sorte de gouvernante que les garçons ont embauchée pour moi quand j'ai un peu pété les plombs. Pourquoi ?

Elle se renfrogne et fait une moue craquante, qui me rend faible.

— Si tu veux pas d'elle, alors je ne la garde pas !

Je sais qu'elle ne dira rien car elle a déjà sauvé ma secrétaire et ça m'arrange ! Mais Juliet restera Juliet.

— Oui, je préfère. Je devine bien pourquoi elle a été embauchée, et l'imaginer se balader ici avec toi toute la journée, c'est hors de question. Si tu veux, je lui en parle moi-même ?

— Pardon ? Elle t'a fait quoi au juste ?

— T'as pas besoin de le savoir. Nous nous sommes croisées et le courant n'est pas passé entre nous, c'est tout. Je te trouverai un majordome si tu le souhaites, promis. Mais elle, c'est pas une bonne idée.

— Un majordome ?

— Oui Gabriel, un homme d'âge mûr capable de t'apporter tout ce dont tu as besoin, et qui ne sera pas une bimbo de vingt ans en minijupe et bas résille ! Ça te sera beaucoup plus utile, tu crois pas ?

*Elle est jalouse, j'adore, je jubile !*

— Comme tu voudras, je te laisse gérer ça. Tu veux un petit déjeuner ?

— Oui, je le prépare dès que je me serai occupée d'elle. Pousse-toi.

Et elle quitte la pièce d'un air décidé. Ce petit bout de femme sait ce qu'elle veut ! Je ne manquerai pas le spectacle. Je la suis tout en gardant une certaine distance. Lorsqu'elle tombe enfin sur Natasha dans la cuisine, les deux femmes se toisent. Je reconnais que Natasha porte une tenue qui ne laisse pas trop de place à l'imagination. Dire que ça ne m'a fait ni chaud ni froid durant des mois me rend admirateur de mon self-control ! Cette femme semble sûre d'elle, mais, face à Juliet, elle n'a aucune chance. Sauf qu'elle ne le sait pas. Je me cache dans un coin et tends l'oreille.

— Madame, vous désirez quelque chose ?

— Oui, je souhaite savoir quelles sont les modalités de votre contrat de travail.

— Ces points ont été vus avec Gabriel, je n'ai aucune obligation envers vous.

— Je vous demandais ça uniquement pour connaître vos ambitions, étant donné que votre mission en ces lieux vient d’être annulée.

— Et par qui ?

— Monsieur Vance lui-même. Nous vous ferons parvenir votre chèque dans les prochains jours. Veuillez me suivre, je vous raccompagne.

— Mais pour qui vous prenez-vous ? Je ne quitterai pas cette maison ! Gabriel a besoin de moi.

— Écoutez-moi bien, Mademoiselle ! Si vous voulez que je l’appelle pour qu’il vous répète ce que je viens de vous dire, ça peut se faire. Mais ni vous ni moi n’avons envie de vivre ce moment qui sera, à n’en pas douter, l’une de vos plus belles humiliations. Sortez d’ici et comptez sur une lettre de recommandation.

Elle lui fait alors signe pour lui indiquer les ascenseurs. Dès que Natasha disparaît avec ses affaires, Juliet appelle le concierge pour qu’il s’assure que le code de la gouvernante soit désactivé et qu’elle ne se repointe plus ici. Elle raccroche et utilise l’une de ses expressions françaises favorites.

— Voilà qui est réglé !

Elle revient vers moi, laisse tomber le dessus de lit qui lui servait de robe et me sourit.

— Je suis désolée, mais je l’aime pas du tout celle-là ! Et par pitié, ne fais plus confiance à Aedan et Liam pour faire passer des entretiens d’embauche à ta place : cette fille n’était ni plus ni moins qu’une pute, une vraie, une qui se monnaie.

— Juliet, t’exagères.

— Et après c’est moi qui suis naïve ! T’aurais vu sa tête quand elle m’a vue. On aurait dit qu’elle avait croisé un fantôme. Je ne te ferai pas l’affront de te répéter ce qu’elle a osé me dire. Bon, assez parlé d’elle, que veux-tu manger pour le petit déjeuner, mon chéri ?

— Des crêpes.

— Je m’en doutais ! Pendant que je prépare ça, tu peux aller sur internet et te commander un pass pour le métro ! Tu vas faire de super économies, tu verras.

Alors là, je me marre ! Moi, faire des économies, c’est une blague ?!

— T’as une idée de l’étendue de ma fortune ?

— Non, mais je ne vois pas en quoi ça pourrait m’intéresser.

— Faire des économies n’est pas nécessaire.

— Dans ce cas-là, dis-toi que tu vas te civiliser et que tu vas découvrir un nouveau monde.

— Et pourquoi je ferais ça ?

— Pour me faire plaisir ! Je fais un effort sur le réceptionniste, le majordome et toi, tu prends le métro. Je navigue dans ton monde et tu navigues dans le mien. C'est un compromis.

— Dans ce cas-là, j'ai autre chose à négocier : viens vivre ici avec moi.

— C'est une très grosse demande ça, Gabriel. Je vais négocier une contrepartie gigantesque si j'accepte.

— Je t'écoute.

— Attends voir, tu me prends un peu au dépourvu. Je sais pas si je peux accepter d'emménager avec un homme aussi arrogant et autoritaire que vous, Monsieur Vance. Et puis, vous êtes mon patron, n'est-ce pas illégal ? Et vous m'avez démontré que vos mœurs sont un peu légères tout de même, avec un club échangiste, une pute comme employée de maison... Je sais pas, je vais devoir étudier la question.

Son sourire la trahit et je reprends le dessus :

— Dans ce cas-là, je vais devoir rappeler Natasha et nous trouverons un arrangement afin que vous ne soyez pas ici en même temps.

Elle explose de rire.

— J'ai pas dit non, j'ai dit que je devais trouver une contrepartie à la hauteur de ta demande. Quel est mon délai de réflexion ?

— Tu as jusqu'à la fin du petit déjeuner.

— Parfait.

Elle s'affaire alors aux fourneaux. Comme la première fois, elle cuisine nue et sort un tas d'ustensiles que je ne pensais même pas posséder. Quand elle cuisine, elle est magnifique. Je ne me lasserai jamais de la regarder. Elle chantonne, elle est heureuse.

— T'as l'air tellement épanouie Juliet, c'est la première fois que je te vois comme ça. Je me sens comblé.

— Je suis heureuse et surtout soulagée. Le coma de Jeanne était lourd à porter, et j'ai dû me battre pendant des années avec les médecins et tout son entourage. J'étais si jeune quand tout ça est arrivé. Ça m'a volé mon insouciance. Mais aujourd'hui, je l'ai retrouvée, je me sens à nouveau moi. Et puis, il y a toi. Tu sais, quand j'ai quitté la Suisse, j'étais inconsolable. Il n'y avait que toi qui pouvais me reconforter.

Je la prends dans mes bras et elle se love contre moi. Sa chaleur me fait du bien. Je la caresse doucement, afin de lui faire comprendre que j'aimerais qu'elle me pardonne.

— Tu as le pouvoir de me construire ou de me détruire. C'est une grosse responsabilité. Je ne sais

toujours pas à l'heure actuelle si tu t'en rends compte. T'as la capacité émotionnelle d'une huître. Mais c'est plus fort que moi, j'ai envie d'y croire, de croire en nous. Et je t'ai à l'œil, si tu recommences à me cacher des choses et à me faire des plans foireux, alors tout sera fini.

— Pourquoi est-ce que c'est toi qui as tout assumé pour Jeanne ?

— Parce que je le pouvais.

— Oui, mais pourquoi Lucas n'a pas participé ?

— Jamais je n'aurais laissé un homme l'installer dans une cage dorée pour l'entretenir. Ça l'aurait tuée, la pauvre. Moi, elle ne me devra jamais rien, nous sommes des âmes sœurs. Elle aurait fait exactement la même chose pour moi. Et puis je suis fière d'avoir été aussi courageuse. J'ai failli craquer je ne sais combien de fois la première année que j'ai passée ici.

— Tu peux être fière de toi, t'as fait preuve d'une grande maturité. C'est remarquable. Mais pourquoi t'as un problème avec l'argent ?

— J'ai pas de problème avec l'argent. En fait si, je n'aime pas ça. Parce que j'ai été obligé de choisir entre l'argent et l'amour. Je ne voulais pas quitter Jeanne, je voulais rester auprès d'elle pour en prendre soin ! Mais si j'étais restée là-bas, je n'aurais pas gagné assez pour lui offrir les meilleurs soins. J'ai dû l'abandonner pour du fric ! Du coup, je fais un blocage. Et comme la vie n'est jamais simple, il a fallu que je tombe amoureuse d'un mec plein aux as. L'ironie de la chose est assez remarquable ! Surtout quand on pense que Jeanne s'est probablement réveillée grâce à toi.

Elle me sourit avec tendresse et je hausse les épaules.

— Moi j'aime bien l'argent. Enfin, ce qu'il peut m'apporter surtout. Nous allons pouvoir nous construire une vie merveilleuse grâce à ça. Tu vois Juliet, j'ai beaucoup travaillé et je suis fier de ma réussite.

— Et tu as de quoi l'être ! Mais c'est certainement pas ton argent qui nous permettra de vivre une vie merveilleuse. Il n'y a que nous qui en sommes capables, toi et moi. D'ailleurs, ça y est, je sais ce que je veux en contrepartie d'emménager avec toi.

Elle fait sauter ma troisième crêpe et avale une gorgée de café.

— Je viens vivre chez toi si tu me laisses subvenir à nos besoins.

Je manque de m'étouffer. Cette nana est folle.

— Quoi ? T'es pas sérieuse ?

— Si, très sérieuse ! Tu finances notre habitation, et je finance tout le reste. Et par *tout le reste*, je veux bien dire tout le reste : décoration, courses, voyages, restaurants. Toutes nos dépenses en commun.

— Mais c'est de la folie, je suis bien plus riche que toi !

— Et alors ?! Je gagne très bien ma vie ! Je suis sûre que si tu prends les transports en commun, moi je peux faire ça. Et si j’y arrive pas, j’irai négocier une augmentation de salaire avec mon patron. Je suis sûre qu’il n’est pas insensible à mon charme.

— Je peux pas accepter ça, Juliet. Ça va à l’encontre de tous mes principes !

— Tes principes sont surannés, Gabriel. Et mon offre expire dès que nous terminons ce festin. Tic tac, tic tac.

Je me doutais qu’elle allait négocier un truc conséquent, mais pas à ce point-là.

— Mais je vais en faire quoi de mon fric maintenant ? Et pourquoi j’irais travailler le matin alors ?

— Tu pourrais rester à la maison pour élever nos bébés ? Quelle riche idée, j’adore !

*Des bébés, des bébés. Elle est drôle, elle !*

Mais on en ferait quoi des bébés ? Et puis, je ne sais même pas comment on s’occupe d’un bébé !

*Gabe, respire et garde le contrôle ! Elle le fait exprès pour te perturber.*

— Un bébé, c’est une excellente idée, mais je voyais plus les choses dans l’autre sens. Ceci dit, il faut que l’on mette par écrit ce que tu veux prendre en charge, et je m’occuperai des autres. Parce que je ne peux décemment pas me faire entretenir par ma femme.

— Alors, d’abord, nous ne sommes pas mariés. Et je peux te faire une liste détaillée pour demain matin si tu acceptes.

— Vendu ! Tu emménages cet après-midi !

Elle ne répond pas, mais dépose un baiser au coin de mes lèvres avant de déposer une nouvelle crêpe dans mon assiette. Je suis rassasié.

Elle file alors dans la salle de bain. Lorsque je la rejoins, elle est dans le dressing et je sens l’odeur de mon gel douche sur sa peau. Elle inspecte les vêtements que je lui ai commandés puis abandonne la serviette nouée autour de sa poitrine pour enfin s’habiller. Nous convenons ensemble de rejoindre ses amis pour visiter la ville. Je me prépare en quelques minutes et la retrouve dans le salon en train de déplacer le canapé.

— Mais tu fais quoi, là ?

— J’organise l’espace, je peux ?

— Ouais, mais les déménageurs peuvent faire ça pour toi, ma belle. Tu n’auras qu’à leur dire exactement ce que tu veux.

— Non, j’ai envie, j’ai besoin de faire ça moi-même si je veux me sentir bien ici. T’es d’accord ?

— Tout ce que tu veux.

Elle a déjà mis une sacrée pagaille, mais j'aime bien ça ! Puis nous partons en métro rejoindre Jeanne et Lucas. Les filles se sautent dans les bras et se lancent dans une conversation animée sur les monuments à visiter. Ça faisait longtemps que je n'avais pas passé autant de bon temps en ville ! À midi, nous nous arrêtons pour manger des hot dogs et Juliet se serre contre moi au milieu de Central Park. Puis nous regagnons ensemble son appartement. Elle emballe quelques-unes de ses affaires pendant que je discute avec ses colocataires. Elle convient ensuite de les retrouver le lendemain soir pour l'apéritif dans un pub qu'elles affectionnent. Lorsque je l'interroge du regard en sortant, elle ne se laisse pas déstabiliser.

— Gabriel, je dois discuter avec elles pour leur annoncer que je vais vivre avec toi et organiser les choses, j'ai besoin d'un peu de temps. Mais pour l'heure, je suis toute à toi.

Nous rentrons et je ne vois pas le temps passer. Ni les jours d'ailleurs. Au bout d'une semaine, elle a repris son travail et Lucas et Jeanne ont emménagé dans son ancien appartement. Lorsque le week-end arrive, Juliet a invité tous nos amis pour un dîner à l'appartement. Je ne comprends pas pourquoi elle prend plaisir à laisser tout notre entourage envahir notre espace, alors que nous pourrions très bien inviter tout le monde au restaurant. Mais je laisse faire.

Quand je rentre en début de soirée, mon appartement est déjà bondé. Jeanne, qui semble en proie aux doutes, est en grande analyse d'un tas de dossiers d'universités tandis que Juliet l'écoute attentivement. Je propose alors un verre à Lucas qui se tient la tête dans les mains, et il accepte volontiers. Il parle très bien anglais et ça me facilite ta tâche. J'embrasse Juliet qui fait une pause avec son amie en levant un doigt vers elle pour m'enlacer.

— T'as passé une bonne journée, mon chéri ?

— Oui, longue journée ! Mais maintenant que je te vois, ça va mieux. Et toi ?

— Moi super ! Je suis passée te voir après le déjeuner, mais t'étais en rendez-vous et j'ai pas osé te déranger. Au fait, t'as été dans quelle université toi ?

— Harvard, pourquoi ? Mais la prochaine fois, entre. J'aurais adoré te voir.

— Jeanne prospecte et je crois qu'elle a une préférence pour les États-Unis. On cherche sa meilleure option.

— Je peux passer quelques coups de téléphone si elle a besoin d'un appui.

— Merci, c'est adorable. Mais elle a un super dossier et elle doit y arriver seule, c'est important. Au fait, j'ai pas eu le temps de te le dire, mais ton père vient dîner avec nous ce soir.

— Quoi ? Pourquoi ?

— Parce que je l'ai invité, tiens ! Il fait partie de la famille et ça lui faisait vraiment plaisir.

— T'aurais pu me prévenir quand même Juliet. Et puis, c'est quoi tout ce bazar ici ?

Mon ton froid la surprend. Elle marque un temps avant de reprendre sa conversation avec Jeanne, qui me lance un regard noir.

*Elle me fait chier celle-là, de quoi elle se mêle ?*

Les deux amies reprennent le cours de leur conversation et j'en profite pour aller me changer. On sonne à l'interphone. Elle se débrouillera, je suis furieux ! Et qu'elle se démerde avec mon père quand il arrivera. Une douche me détendra.

De retour au salon, mon père est debout dans l'entrée tandis qu'Aedan et Liam sont déjà installés avec Carla, Suzon et Arizona. Il y a du monde partout. Ça me donne envie de m'enfermer dans mon bureau. J'entends Juliet qui discute avec mon père. Il la serre dans ses bras et l'appelle par son prénom, je rêve !

— Arthur, comment vas-tu ? Je suis heureuse que tu sois là. Gabriel sera ravi.

Je m'approche et il lui répond :

— Toi, tu es adorable ma chérie. Au fait, j'ai quelque chose pour toi. Tiens, mon fils, comment vas-tu ?

Ma réponse se fait attendre, la scène est surréaliste. Il lui a apporté un bouquet de fleurs, elle sautille comme une gamine et se pend à son cou pour lui faire une bise. Même lui est surpris. Il joue le mec détendu avec elle, mais il ne peut pas continuer ce petit manège, c'est impossible.

— Bonsoir, père.

Je lui tends la main, mais il m'attire contre lui pour me serrer dans ses bras et chuchoter quelques mots à mon oreille. À tous les coups, Juliet nous surveille.

— Fais comme moi fils, sinon on va passer pour des rustres. Tu te rends compte qu'elle vient de se jeter à mon cou ?! Cette jeune femme est très surprenante.

Là, je lui souris.

— Et encore, vous n'avez pas idée à quel point ! Regardez un peu autour de vous, une vraie tornade.

Il rit avant de tourner les talons. Elle se met à genoux devant le buffet du salon pour chercher un vase et peste en français. Mon père s'approche.

— Un problème ma chérie ?

— Non, j'avais rangé un vase dans ce meuble, mais Smith l'a encore déplacé ! Et comme je n'arrive toujours pas à penser avec sa logique, je cherche. Mais je vais trouver. Merci encore pour ces fleurs, je les adore.

Puis elle se lève d'un bond et le laisse planté là pour ouvrir le placard du couloir. Mon père referme les portes du meuble et attend son retour. Le spectateur que je suis, qui observe la scène avec attention, n'est pas sûr d'apprécier.

*C'est quoi cette mascarade ?!*

Tout ça est trop pour moi : l'invasion d'individus dans mon salon, mon père, ma petite amie qui vient d'emménager et surtout beaucoup de bruit pour un endroit d'ordinaire si calme. Elle revient conquérante, son vase à la main, et installe le bouquet sur un guéridon entre la cuisine et le salon. Elle a dressé la table et ça sent bon dans tout l'appartement. Elle sort alors de la cuisine avec deux bouteilles de champagne, en donne une à mon père et lui fait signe de l'ouvrir. De toute ma vie, je ne crois pas l'avoir déjà vu exécuter un ordre donné par une femme. Elle vient ensuite vers moi avec la seconde et s'accroche à mon cou.

— Mon chéri, ne sois pas contrarié ! Je voulais pas te mettre en colère. Tu peux ouvrir cette bouteille et servir nos invités, s'il te plaît ?

— Je peux au moins savoir depuis quand tu appelles mon père par son prénom ?

— Depuis qu'il l'a exigé. Il est aussi autoritaire que toi. Mais il fait de gros efforts et tu devrais en prendre de la graine ! Parce que ne t'y trompe pas, il ne fait ça que par amour pour toi, Gabriel. Alors je dois demander à Lucas d'ouvrir cette bouteille ou tu t'en charges ?

— Donne-la-moi. Je ne veux plus ce genre de surprise dorénavant, compris ?

— Tu m'emmerdes Gabriel. Si cette soirée te dérange, va dans ton bureau, mais ne gâche pas la mienne.

Et elle se détache de moi. Je la retiens et l'entraîne avec moi dans notre chambre.

— Ne me parle pas sur ce ton dans ma propre maison !

— C'est aussi la mienne ! Ne dis pas ce genre de chose. Maîtrise-toi, Gabriel. Tu te comportes comme un gros con !

— J'ai pas dit que tu n'étais pas chez toi. Ne mélange pas tout. Mais ma relation avec mon père a toujours été ce qu'elle est et je ne veux pas que tu te mêles de ça ! Tu le connais pas, merde !

Juliet me fait face et me fusille du regard. Ce que je viens de lui dire la touche en plein cœur. Même si elle est minuscule face à moi, elle ne sourcille pas.

— Toi non plus tu ne le connais pas ! Mais t'as raison, ça me regarde pas. Sauf que je t'aime Gabriel, et il est ta seule famille !

— Je croyais que tu étais ma famille ?

— Pas encore. Et si tu veux toujours que ça arrive un jour, ne me fais plus jamais sentir que je vis chez toi ! Et pire encore, ne me fais pas croire que ce que je ressens ne compte pas. Parce que si l'idée me prenait de créer une vraie famille avec toi, Arthur en ferait partie. La famille est essentielle à mes yeux ! Et si mon attitude te met mal à l'aise, je te conseille de prendre un solide traitement le jour où tu rencontreras ma famille parce que dans le genre démonstratif, ils sont très extravertis !

*Mon Dieu, l'horreur...*

Elle est tout près de moi. Incapable de lui résister, je la serre contre moi et l'embrasse. Elle me saute dessus et ses cuisses se serrent autour de mes hanches. J'ai envie de la prendre là, alors que tout le monde est à côté. Elle me laisse la posséder avec ma langue et gémit dans ma bouche. Je bande comme un malade. Je tente alors de la reposer au sol, mais elle s'accroche.

— Nos invités peuvent attendre, Gabriel, j'ai envie de toi.

— Moi aussi j'ai envie de toi, mais ça ne se fait pas ma belle.

Elle souffle.

— Dans ce cas-là, tu vas devoir raisonner ton corps parce que tu n'es pas présentable mon chéri. Ou alors on décide de faire ça très très très rapidement. Parce que moi j'ai très très très envie maintenant, tout de suite.

Il n'en faut pas plus pour finir de me convaincre et de toute façon, elle a déjà la main dans mon caleçon. Elle me pousse vers la salle de bain et nous enferme à l'intérieur. Puis elle s'agenouille devant moi et me branle avec vigueur, juste comme j'aime. Lorsque sa langue entre en contact avec le bout de mon gland, je ne suis plus capable de maîtriser la situation. Tous nos invités peuvent bien aller se faire foutre, je ne sortirai pas d'ici avant de lui avoir rendu la pareille. J'aime tellement sa façon de me sucer, comme si ma queue était la meilleure glace au monde et qu'elle voulait absolument la finir avant qu'elle ne fonde. Elle est boulimique dans ces moments.

— Gabe, tu fais trop de bruit, tu pourrais te maîtriser quand même.

Ça la fait marrer de se foutre de ma gueule.

— Voyons un peu comment toi tu te maîtrises.

D'un geste, je l'aide à se relever et je l'assieds sur le fauteuil de la salle de bain. Sa jupe se relève sur ses cuisses quand elle les écarte pour me faire signe d'approcher. Je passe mes mains en dessous et lui ôte lentement sa culotte. Elle commence déjà à frissonner, j'adore sentir l'effet que je lui fais. À genoux entre ses jambes, je passe ma tête à l'intérieur de sa jupe pour la torturer. Dès que ma langue se pose sur son sexe, je m'aperçois qu'elle est bouillante et je me délecte de son goût. Sentir qu'elle se cambre pour que je puisse mieux l'atteindre est un régal, presque autant que l'humidité de son corps abandonné entre mes lèvres. Elle gémit, mais tente de se maîtriser jusqu'au moment où je la sens bouger frénétiquement. Je devine alors qu'elle mord l'accoudoir du fauteuil pour retenir un cri, elle jouit. Je me redresse, enfile un préservatif et elle s'approche encore du bord du fauteuil en relevant sa jupe sur sa taille.

— Prends-moi.

Je lui souris avant de l'embrasser.

— Avec plaisir.

Nous nous sommes tellement chauffés que nous sommes conduits tous les deux au nirvana en l'espace de quelques secondes, enfin je crois, je suis de toute façon à bout de souffle et extrêmement détendu lorsque je quitte cette pièce.

Et elle file sans se retourner. Cette femme est un supplice. Je mets plusieurs minutes à me calmer et mon père me rejoint. Au moins, c'est efficace !

— Gabriel, tout va bien ?

— Oui père, j'arrive.

— Gabriel, cet appartement a été entièrement redécoré, non ?

— Juliet.

— J'aime bien. J'espère que ma présence ne te dérange pas trop, fils ?

— Non, mais je ne savais pas que vous seriez présent. Elle est tellement spontanée que je vais de surprise en surprise.

— Tu vas l'épouser ?

— Père, pourquoi cette question ?

— Parce que tu serais le dernier des idiots de la laisser filer. Et tu devrais garder tes amis à l'œil, elle charme tout le monde ! Occupe-toi bien d'elle et comporte-toi comme un gentleman, tu pourrais avoir de mauvaises surprises. Une femme comme elle, ça se protège !

— Mais moi aussi je suis un homme épatant, vous devriez plutôt être de mon côté, père ! C'est quand même moi, votre fils.

— C'est justement parce que je tiens énormément à toi que je te conseille. Et t'inquiète pas, je lui ai déjà fait remarquer sa chance, et elle ne tarit pas d'éloges à ton sujet. La différence, c'est qu'elle ne laissera pas son orgueil te tenir à distance, et nous savons tous les deux que c'est un défaut héréditaire. Allez fils, allons trinquer à ton avenir !

Lorsque je rejoins ma délicieuse Juliet dans le salon, je ne peux m'empêcher de me serrer contre elle, en pensant aux paroles véridiques de mon père. Nous trinquons les yeux dans les yeux et elle caresse ma joue. Elle doit sentir que mon humeur a changé, elle plonge ses grands yeux dans les miens et murmure juste pour moi :

— Je t'aime.

Et je souris comme un con ! Aedan me file un coup dans l'épaule.

— Gabe, tu deviens faible, cette gamine te rend inoffensif ! On dirait un chiot.

— Ta gueule !

Nous sommes tous installés dans le salon et mon père vient même en aide à Juliet qui apporte des mignardises faites maison. Tout le monde se jette dessus et elle revient vers moi avec un plateau vide.

— Ce sont de vrais rapaces ! Heureusement que je pense à toi mon chéri, ils sont sans pitié.

J'ai envie de la baiser de nouveau, à même le carrelage du salon !

*Si seulement ils pouvaient tous dégager !*

Je dois me contrôler. Aussi, je siffle ma coupe de champagne d'un trait. Nous passons alors à table et le repas est délicieux. Mon père est assis en face de moi et je suis surpris de voir qu'il ne relève pas alors qu'elle passe la moitié du repas sur mes genoux. Ceci dit, ça ne semble choquer personne et l'ambiance est légère. Soudainement, toutes les femmes désertent la table et Jeanne ferme même la porte coulissante de la cuisine. À travers la cloison, je les entends rire comme des gamines. Liam se laisse tomber la tête la première sur la table.

— Pourquoi t'as fait entrer ces cinglées dans notre vie Gabe ?

— J'ai rien fait du tout, c'est elle. Regarde cet appartement. On dirait qu'une troupe d'intermittents du spectacle a aménagé ici. J'ai rien vu venir. Je suis comme toi mec. Je suis dans la merde jusqu'au cou. Mais toi, tu fous quoi avec Suzon ?

— Je me noie. Elle est timide et réservée, mais quand elle s'énerve, on dirait une tigresse. Quand elle s'engueule avec sa sœur, j'ai peur. Elles me font réellement peur ! J'en arrive même à admirer l'autre type qui traîne tous les jours avec elles. Je ne sais pas comment il fait. Et je viens juste d'apprendre qu'elle ne considère pas que nous soyons vraiment ensemble. Enfin, pas comme *un couple d'adultes* selon ses termes. Je ne comprends même pas ce que ça veut dire. L'enfer.

Mon père rit à gorge déployée, c'est tellement rare. Je me garde bien de donner conseil à Liam, je suis le plus mal placé. Aedan se marre aussi et c'est mon paternel qui prend la parole. Lucas téléphone depuis le couloir.

— Les hommes disent des femmes tout ce qui leur plaît, les femmes elles, font des hommes ce qu'elles veulent.

Mais il est coupé dans son élan.

— Très jolie citation, mais ce n'est pas de toi Arthur.

Bien entendu Juliet.

— C'est exact. Mais ça n'en reste pas moins vrai.

— Je te l'accorde, c'est une citation française. De Louis-Philippe de Ségur je crois.

— Tout à fait.

Puis elle demande aux garçons de bien vouloir aller chercher le dessert en cuisine et ils se lèchent les

babines en revenant l'air triomphant.

— Messieurs, j'espère que vous avez un abonnement dans une bonne salle de gym, vous ne pensez qu'à bouffer.

Liam lui répond :

— Pas uniquement à ça, rassure-toi. Et tu le sais très bien.

Elle pique un fard. Elle est trop mignonne. J'ai presque envie de l'envoyer balader ce con, mais je me retiens, elle n'est pas si sensible que ça.

— Oh, mais non je ne sais pas ! Et pour cause, je ne m'adressais qu'à vous deux. Quant à mon merveilleux amant, je ne suis absolument pas inquiète, je connais ses activités physiques mieux que quiconque, et il ne craint rien. Toi en revanche, tu devrais faire attention.

La garce, elle ne l'a pas raté et cette fois, pas de trace de rougissement sur ses joues. Et tout ça devant mon père. Aedan se penche vers moi.

— Elle, elle est définitivement adoptée, je l'adore.

Tout le monde se remet à table, mais Jeanne râle.

— Où est la crème Fleurette, Jul's ? T'as de la crème Fleurette j'espère ?

— À ton avis ?! Bouge tes fesses, va la chercher dans le saucier à la cuisine.

— Ton mec a un saucier ? Mais, il ne cuisine jamais.

— Oui, il a tout le service complet, j'adore. J'utilise des trucs que j'avais jamais vus.

Quand elles discutent en français, nous avons tous toujours du mal à suivre. Puis la soirée se prolonge au salon et je reconnais que les talents culinaires de Juliet surpassent mes attentes. Nous réussissons malgré tout à mettre tout le monde à la porte et nous rangeons la cuisine. Elle ne veut pas que Smith râle demain matin, mais c'est quand même son boulot ! En plus, pendant que nous rangeons, elle ne fait pas l'amour avec moi alors je ronchonne. Mais ses paroles m'apaisent.

— Tu sais, j'aime notre vie ici. J'aime beaucoup cet endroit finalement.

— Moi j'aime que tu sois là avec moi. Mais rassure-moi, tu vas pas inviter la terre entière tous les soirs quand même ?

— Oh non ! Je les adore, mais ils sont épuisants. D'ailleurs, tu savais que Liam s'était comporté comme un salaud avec Suzon ? Il va le regretter le pauvre.

— Non, je savais pas. On est vraiment obligés de discuter de ça ?

— Bien sûr que si tu le savais ! Mais tu veux pas me le dire. Pas de problème ! Bon, je vais prendre

une douche.

Je lâche ce que j'ai dans les mains et la suis sans même y réfléchir. Elle sème ses vêtements sur le sol en avançant vers la salle de bain. Je jette mes affaires en boule vers le dressing pour la rejoindre sous la douche. Je me presse contre elle dans son dos. Elle se laisse faire.

— Tu m'as manqué ce soir Juliet.

— Toi aussi.

Elle se retourne vivement et saisit ma queue. Elle a du gel douche plein les mains et la fait coulisser entre ses doigts, la savonnant en de lents va-et-vient. Je ferme les yeux et m'appuie contre le mur. Puis elle caresse mon corps et je passe sous le jet d'eau le temps qu'elle se lave. Je la regarde se rincer puis elle s'abaisse tout en parsemant mon corps de baisers mouillés. À genoux dans la douche, elle prend mon sexe en bouche et aspire mon gland. Je suffoque sous sa langue et gémiss de plaisir. Pour la seconde fois ce soir. Cette fois, fini de jouer le joli cœur. Je vais lui montrer exactement ce que j'aime. Des choses qu'elle n'a jamais imaginées. Parce que j'en ai besoin et surtout parce que je sais qu'elle va adorer ça. Il faut que je la guide vers le sexe dont je raffole. Je tire fermement sur ses cheveux et je l'entends gémir de plus belle, elle aime ça, oui elle aime ça. Sexuellement, elle ne sait pas ce qui l'attend dans les mois à venir.

— Juliet, si tu n'arrêtes pas, je pourrai pas me contrôler.

— Dans ce cas, terminé, je veux du sexe torride Gabriel. Dommage pour toi.

Je souris et elle sort de la pièce à vive allure, sans se donner la peine de se sécher. Je m'essuie rapidement et la rejoins. Mais elle n'est pas dans notre chambre : je la retrouve couchée sur le dossier du canapé du salon.

— Chéri, tout à l'heure, t'avais envie de me prendre sur le sol de cette pièce, je l'ai vu dans tes yeux ! C'était inapproprié, mais maintenant que nous sommes seuls...

Je me jette sur elle et elle s'accroche à moi lorsque je mords sa lèvre inférieure. Nous tombons sur le canapé et roulons au sol l'un contre l'autre. Le carrelage est froid et il contraste avec nos corps brûlants de désir.

— Juliet, tu as pris rendez-vous avec ton médecin ?

— Pas encore, je vais le faire. Prends-moi Gabriel !

Fait chier, je suis encore obligé d'enfiler cette saloperie de capote ! Elle, étendue sur le sol, les jambes écartées autour de moi, prête à me recevoir, éclairée par les lumières extérieures se reflétant sur le carrelage, superbe ! Je succombe et la pénètre de toutes mes forces, butant au fond de son vagin. Elle crie de plaisir, tandis qu'un râle s'échappe de ma bouche. Nos corps se choquent et se provoquent à la perfection. Elle griffe mon torse avec ses ongles et je tire sur ses cheveux pour accéder à son cou que je mordille. Je lèche la pointe de ses seins, je jubile. Elle me repousse alors et je m'assieds contre le bas du canapé. Elle me monte dessus et vient chercher mon sexe avec son corps. Elle se déhanche sur moi et

gémît de plus en plus fort. Elle est proche de l'orgasme, je la laisse venir à son rythme. De mon côté, je gonfle encore en elle et son intimité se resserre sur moi. Elle y est, sa tête part en arrière. Je l'attrape par les hanches pour accélérer le mouvement et prolonger son plaisir. Et je l'entends se lâcher pour moi :

— Gabriel, oui, oui. Hummmmm...

Je la retourne. Elle est à quatre pattes devant le canapé. Je me positionne contre son cul et la pénètre avec force et vigueur. Le temps qu'elle reprenne son souffle, un nouvel orgasme l'assaille. Je reconnais exactement les petits cris qu'elle pousse quand elle est au bord de l'extase.

— Oui ma belle, vas-y, jouis encore pour moi ! Oui !

Et nous jouissons en cœur. C'est tellement bon. Je me retire. Elle grogne et se redresse.

Nous restons l'un contre l'autre un moment pour reprendre notre souffle.

— Demain, je prends rendez-vous, promis. Ça m'est sorti de la tête.

— Tu veux que je le fasse ?

— Non, Gabriel, je veux pas que tu le fasses. Excuse-moi, je sais que tu n'aimes pas ces protections. Mais une fois que j'aurais décidé, tu devras être d'une fidélité irréprochable, vraiment irréprochable. T'en as déjà l'obligation morale, mais là il en ira de ma santé alors j'espère que tu en as conscience.

— T'as des doutes ?

— Pas sur notre fidélité, je te fais confiance, mais sur les options que l'on va me proposer oui. Je pense opter pour un implant.

— Mais un implant c'est pour une longue durée, non ?

— Oui, trois ans.

— C'est long trois ans ! Et si on veut un bébé ?

— On apprendra à être patient Gabriel. Je ne te suffis pas mon chéri ?

— Si, mais essaie de réfléchir à une contraception moins définitive, s'il te plaît.

— Je te promets d'y réfléchir, mais j'ai que vingt-cinq ans, je ne me sens pas prête. Toi, tu es vieux, mais moi, j'ai beaucoup de choses à vivre avant, tu comprends ? Je veux voyager, découvrir le monde avec toi. Notre vie commence et même si je sais à travers l'expérience de Jeanne qu'il ne faut pas remettre à demain, je ne suis pas pressée pour autant. D'ailleurs, j'ai une idée pour notre premier voyage. Tu avais dit que je pouvais choisir les destinations que je voulais pour agrandir ton tatouage, alors j'ai réfléchi et que penserais-tu du Cambodge ?

— Dans un hôtel ?

— Ou chez l’habitant ?

— Pas question ! OK pour des visites, mais on va dans un hôtel.

— D’accord, j’aurais essayé. Mais le Cambodge, ça te va ?

— Je trouve le choix surprenant, mais oui, ça me va. Il y a quoi à voir là-bas ?

— Un climat très intéressant. Je prendrai quelques marqueurs qui me seront très utiles pour l’étude que je mène actuellement.

Je secoue la tête de désespoir.

— Autant joindre l’utile à l’agréable ! Je me réjouis de ce voyage avec toi, rien que pour moi, jours et nuits, sans travail, sans téléphone, sans personne... Je vais t’épuiser.

Elle se blottit contre mon corps, son nez contre le mien. Aussi, j’oublie tout. Je la soulève et nous regagnons notre chambre. Elle s’installe, couchée sur moi de tout son long.

— Juliet, tu es de plus en plus envahissante.

— Ah bon ?! Parce que figure-toi que de mon côté, je n’apprécie pas du tout de me réveiller seule dans ce grand lit depuis déjà trois matins consécutifs. Du coup, si je dors sur toi, tu pourras pas m’échapper avant d’avoir pris le temps de me câliner un minimum. C’est inadmissible et ça doit cesser dès ce jour.

— Tu es bien exigeante !

Je ris dans son cou, elle frissonne.

— J’ai besoin de sentir ton amour, je fonctionne comme ça. Je me doute que ce doit être contraignant pour toi, mais pour l’instant, j’en ai besoin. Je n’ai pas encore assez confiance en moi, j’espère que ça viendra.

— Je plaisantais mon amour, te câliner est ce que je préfère. Je ne quitterai plus notre lit sans un câlin.

— Je préfère ça. Mais pour ce soir, je dors là, je suis trop bien installée, tu es si confortable. Et si tu es trop courbaturé demain, nous passerons la journée au lit.

Délicieuse tentation.

## Juliet

### Trois mois plus tard.

Nous rentrons de notre voyage au Cambodge. Gabriel est silencieux depuis que nous en sommes partis. Je le sens préoccupé, mais je ne pourrai rien en tirer de bon. Cela fait maintenant plusieurs mois que nous vivons ensemble et, bien que notre relation évolue dans le bon sens, il reste toujours une part de colère en lui à laquelle je ne peux pas m'attaquer. Je devine pourtant la raison de son mutisme. Il se comporte ainsi chaque fois qu'il est question de sa maman. J'ai appris son histoire tragique grâce à Arthur, qui se montre beaucoup plus loquace que son fils sur le sujet. Ça me permet de mieux comprendre l'homme avec lequel je vis.

Ce petit garçon, fou d'amour pour sa mère qui, selon les dires de son père, le couvrait d'affection au quotidien, a beaucoup souffert de sa disparition. Il s'est renfermé sur lui-même. Depuis qu'elle s'est volatilisée, ils n'ont cessé de la chercher, se demandant sans cesse si elle était toujours vivante. Arthur a payé des détectives privés, a harcelé la police pour qu'ils la retrouvent, sans succès. Gabriel, quant à lui, a dû passer toute sa jeunesse à attendre son retour, des interrogations plein l'esprit. Que lui est-il arrivé ? A-t-elle volontairement disparu ? Cette seconde hypothèse me glace le sang, encore plus que la première, sans vraiment savoir pourquoi. C'est difficile d'imaginer que l'on puisse abandonner ses proches, mais les deux hommes me cachent encore des choses. Je le sens.

J'ai donc interrogé Gabe lors de notre voyage. Il était en pleine analyse de cartes du territoire et avait tracé des itinéraires. Sans trop y réfléchir, je me suis permis de poser des questions. Il a refusé en bloc de me répondre, mais son ton était plutôt agréable. En comparaison avec ce dont il était capable lors de notre rencontre, je peux m'estimer heureuse de cette réponse chaleureuse. Sauf que ce n'est pas le cas, loin de là ! J'aurais voulu qu'il se confie à moi, qu'il partage son savoir, ses doutes aussi, mais surtout ses espoirs. Il ne dit jamais rien, pourtant, je suis convaincue qu'il espère encore. Pourquoi tracer tous ces itinéraires ? Pourquoi les pentacles ? Tant de questions me restent sans réponses.

Et maintenant, voilà qu'il ne dit plus un mot ! Il s'est entretenu avec plusieurs personnes au téléphone pendant notre séjour en prenant soin de ne pas rester à côté de moi. Il ne voulait pas que j'entende ses conversations. Ça m'a fortement agacée, aussi j'en ai fait de même lorsque mes proches m'appelaient. Sauf que moi, je n'ai rien à cacher, et il le sait. C'est injuste ! Mais pour l'heure, le plus important reste à faire en sorte qu'il arrête de se torturer l'esprit.

Le trajet en taxi depuis l'aéroport jusqu'à la maison est silencieux. Lorsque nous passons le pas de la porte, il file s'enfermer dans son bureau. Sans même un mot. Son attitude me laisse sans voix. Je me retrouve seule pour défaire nos bagages et notre chambre me semble bien grande tout à coup. Je reste calme ; si je lui fais un esclandre, il obtiendra ce qu'il veut. Aller courir me fera le plus grand bien. Je préfère lui laisser un mot afin qu'il ne s'inquiète pas car je n'ai pas l'intention de prendre mon téléphone.

Je file et atteins mon ancien appartement rapidement. Jeanne est là, mais pas Lucas. Je suis heureuse de la retrouver. Je lui raconte notre voyage et le changement de comportement de Gabriel. Ça ne la surprend pas, elle le trouve lunatique. Elle me l'a déjà fait remarquer un bon millier de fois !

Sur le retour, je m'arrête dans un restaurant italien pour nous commander des pizzas pour ce soir. Enfin, je retrouve notre chez-nous. Lorsque je sors de l'ascenseur pour pénétrer dans l'appartement, il est là.

— Juliet, t'étais où ? T'es partie depuis tellement longtemps !

— Je suis allée courir, j'ai fait une bise à Jeanne et je nous ai commandé des pizzas. Tu t'es inquiété, mon chéri ?

Je lui fais mon regard de biche, mais ça ne prend pas.

— T'aurais pu me dire que tu partais au lieu de me laisser un vulgaire mot, je serais venu avec toi !

— J'avais pas envie que tu viennes avec moi, j'ai préféré te laisser dans ton coin.

Ses yeux s'assombrissent.

— Pourquoi ?

— Parce que tu es très froid et distant depuis notre retour de vacances et que tu te comportes comme un gros con. J'ai pas envie de subir ça ! Mais si ta comédie est terminée, je serais ravie de dîner avec mon merveilleux petit ami. Tu l'as croisé dans le coin ?

Je me moque ouvertement de lui sur un ton léger. Il s'approche de moi tel un prédateur.

— Sache que je suis le maître de ces lieux. Aucun homme, aussi charmant soit-il, ne s'aventurerait ici. Il n'y a que moi.

Et il m'enlace. Je me débats, je ne me suis pas douchée et transpire comme un mufler.

— Gabriel, laisse-moi prendre une douche, je colle de partout. On ne sait jamais, je pourrais croiser un homme charmant sur ma route.

— Ne rêve pas ma belle, le prince charmant n'existe pas ! La vie n'est pas un conte de fées.

Et il me lâche, visiblement troublé.

— Si je rêvais du prince charmant, je ne serais pas ici avec toi. Tu es son double démoniaque, chéri. Mais si tu es très gentil et que tu as fini de mettre tes pensées en ordre, tu peux venir avec moi !

Il me sourit.

— Mettre mes pensées en ordre ? Comment tu... ?

Je lui coupe la parole :

— Je le sais parce que je commence à bien te connaître. T’es contrarié depuis un moment et tu t’es isolé plusieurs fois au Cambodge. T’es déçu, je le vois. Lorsque tu seras prêt à me parler, je serai là. Tu le sais, Gabriel ?

Il baisse les yeux.

— Gabriel, regarde-moi ! Ne baisse pas les yeux devant moi, j’ai horreur de ça. Je ne te mets pas de pression, mais je ne supporte pas que tu fuies devant moi. Je préfère encore ta colère.

Il lève les yeux et, l’espace d’un instant, son regard est celui d’un petit garçon perdu. Ça me brise le cœur. Je me jette dans ses bras.

— Gabriel, excuse-moi. Je veux pas te faire de peine, jamais ! Je suis trop intrusive. Je voulais juste que tu saches que je serai toujours là pour toi, je ferais n’importe quoi pour toi.

Il se laisse retomber sur un fauteuil dans l’entrée et je suis sur ses genoux. Je passe ma main dans le col de son polo pour toucher sa peau. Son cœur bat à vive allure et sa poitrine se soulève de façon saccadée. Une larme coule sur sa joue.

*Oh mon Dieu, comme c’est perturbant !*

Mon merveilleux amoureux est effondré, ça me fend le cœur. Je caresse sa joue du bout des doigts et essuie les larmes qui y coulent. Il ferme les yeux. Je me serre contre lui et pose ma tête sur son torse. J’aimerais absorber son angoisse et l’en libérer une bonne fois pour toutes. Lorsque sa respiration commence à s’apaiser, il brise enfin le silence installé entre nous en murmurant quelques mots. Des mots si forts. Ses aveux.

— Je ne la retrouverai jamais. Je dois arrêter de la chercher.

Je resserre mon étreinte. Enfin, il s’ouvre à moi.

— Je veux pas que cette histoire m’éloigne de toi, je t’aime tellement Juliet. Tu es mon équilibre, tu le sais ?

— Il n’y a rien qui puisse m’éloigner de toi, hormis toi-même. De toute façon, je ne te laisserai pas faire. Je t’aime, n’en doute jamais ! Tu es ma plus belle rencontre et je ne laisserai personne se mettre entre nous. Et même si ça me regarde pas, je te comprends tu sais, de chercher ta maman coûte que coûte. Si je peux faire quoi que ce soit, je le ferai sans hésiter. Tu n’as qu’un mot à dire.

— Non, c’est trop dur, je dois arrêter ça. Je suis perdu.

— Laisse-moi te poser une question. Est-ce que tu ressens au fond de toi qu’elle est toujours vivante ?

La peine se lit sur les traits de son visage, j’ai tapé fort. Mais je dois savoir. Il murmure, comme s’il avait peur de ses propres paroles. Il est redevenu le petit garçon qu’il était quand elle a disparu.

— Oui. Depuis le premier jour, je la sens autour de moi. Et je l’ai cherchée. J’ai eu plusieurs preuves

même.

— Des preuves ? Tu veux dire que t'as des preuves qu'elle est toujours en vie ?

Il serre les poings et me fait signe de me lever. Il attrape alors ma main et m'entraîne avec lui dans son bureau. Il ferme la porte et commence à me dévoiler tous les détails de son histoire. J'apprends que la nuit où elle a disparu, elle a été voir son fils dans son lit, il avait six ans. Gabriel a senti qu'il se passait quelque chose, mais il était trop petit pour réagir. À son réveil, elle n'était plus là. Son père a d'abord tenté de lui faire accepter qu'elle avait peut-être eu un accident, mais son corps n'a jamais été retrouvé. Alors quand Gabriel est devenu adulte, il a commencé à chercher. Il a engagé des détectives privés et a réussi à obtenir des traces, des photos. Et chaque fois qu'il a cru tenir une piste, cela s'est avéré être sans succès.

Il me montre une série de photos et me certifie que c'est elle. Je regarde attentivement les clichés pris par des détectives dont les services doivent être hors de prix. Cette femme photographiée m'est familière : Gabriel a les yeux de sa mère. Mon Dieu, mais comment a-t-elle pu lui faire ça ? Il est lancé et déplie cartes et prismes autour de moi en m'expliquant ses théories sur les itinéraires de sa mère au cours des vingt-cinq dernières années. Son analyse est brillante et la carte tatouée sur son corps avec précision prend tout son sens.

Gabriel panique lorsque l'on sonne à l'interphone.

— Calme-toi, ce sont nos pizzas. Je m'en occupe.

Il fait signe de prendre son portefeuille, mais je me retourne sans lui répondre. Il n'a toujours pas encaissé notre petit accord. Je reviens quelques minutes plus tard et dépose notre repas au sol à côté de lui. Il est en train de fixer une vieille photo. Je lui sers une part de sa pizza préférée avant de m'en servir une à mon tour. Je le laisse ensuite à sa rêverie et m'installe à son bureau. Sur tout ce qu'il vient de me montrer, une chose me perturbe. Apparemment, un détective privé lui a envoyé des photos de cette femme prises à différents moments, dans différents endroits. Et bizarrement, chaque fois que Gabriel s'y rend, il n'y a plus aucune trace de sa mère et personne ne la reconnaît. Sauf que je connais l'un de ces lieux, je le connais même très bien. Il avale sa part de pizza et m'observe alors que je suis penchée sur ladite photo qui me tracasse. Il s'approche et je passe une loupe sur les détails du cliché.

— Gabriel, t'as reçu cette photo en support papier ou en format numérique ?

— Je ne sais plus, pourquoi ?

— Cette photo est truquée.

— Tu plaisantes, comment tu le sais ?

— Qui l'a prise ?

— Mon détective, un homme de confiance, pourquoi ?

— T'es sûr de sa loyauté ?

Il se gratte la tête.

— Gabriel, je veux le rencontrer, et essaie de te rappeler d'où sort cette photo. À nous deux, on s'en sortira, ne t'inquiète pas.

— Je vais voir ce que je peux faire, mais pourquoi tu penses que la photo est truquée ?

— Parce que je connais très bien cet endroit, c'est la plage sur laquelle Jeanne a failli se noyer dans les Landes en France. Je le connais depuis mon enfance. Et les conditions climatiques ont passablement abîmé les dunes que tu vois là. Ces dunes ne sont plus dans cet état et cette cabane a été détruite un peu avant nos dix ans. Cette photo devrait donc avoir au moins quinze ans. Pourtant, elle est datée de l'année dernière. C'est impossible. Je pense que tu devrais faire appel à un professionnel du traitement de l'image pour être sûr de ce que je te dis, mais de mon côté, il n'y a aucun doute possible.

Je me lève et il se laisse tomber sur son fauteuil. Il paraît si fatigué à cet instant. C'est comme si le sol s'écroulait sous ses pieds. Toutes ses espérances réduites à néant par une seule petite phrase remettant en question des années de recherches. Il est tout simplement abattu. Je devine une usure que je n'avais jamais vue avant. Je me promets intérieurement de découvrir ce qu'il se passe et de l'apaiser quoiqu'il en coûte. Il en vaut la peine. Je m'installe au sol et ouvre la boîte à pizza pour continuer mon festin.

— Chéri, tu viens près de moi ?

Il me sourit et s'approche de moi. Nous nous retrouvons face à face.

— Alors, explique-moi ton périple de dingue pour retrouver ta mère et ce plan. Je veux tout savoir !

Il me détaille alors ses premières découvertes et la réaction de son père et ses voyages. Enfin, il m'explique qu'elle lui avait confié, quelque temps avant sa disparition, un médaillon en forme de pentacle. Elle lui a dit qu'il saurait toujours où il est grâce à ce pendentif et que ça le protégerait. Il est tout sourire quand il m'annonce qu'il n'a compris que bien plus tard que le pentacle l'aiderait à la localiser. Selon moi, sa théorie est fumeuse, mais je suis une scientifique pure et dure et je le crois malgré tout. Il retourne près de son bureau et en sort le médaillon qu'il me tend.

— Non, c'est à toi, t'es pas obligé de me le montrer.

— T'es bien plus intelligente que moi. Alors si tu vois quelque chose que je ne suis pas en mesure de voir, vas-y. Je te fais confiance. Nous allons au-devant de beaucoup de stress et de désillusions, mais nous allons affronter ça ensemble, tous les deux. Fais-moi confiance...

J'ignore ce que nous pourrions découvrir, mais nous ferons la lumière sur cette disparition.

## Gabriel

*« Au milieu de la foule, je la cherche du regard. Il y a un monde fou sur ce trottoir et la sortie du métro n'arrange rien. Je n'arrive pas à me souvenir qui a eu l'idée de ce rendez-vous, mais cela me semble tout à coup complètement insensé. Je suis grand, heureusement, mais elle non, aussi je scrute attentivement la masse de gens et un sentiment étrange s'empare de moi. La panique s'insinue dans tout mon être. Mais où est-elle ? Je respire calmement, enfin j'essaie.*

*Pourquoi je suis aussi nerveux ? Je sais ! J'ai besoin de la voir. Juliet est tout pour moi et le simple fait de l'attendre est anxiogène. Pourtant, je sais qu'elle va venir me rejoindre et que je peux lui faire confiance. Je devrais même être rassuré : chaque fois que nous nous retrouvons, son visage s'illumine et son amour irradie tout autour de moi ; c'est comme une protection qui m'enveloppe de chaleur.*

*Mais là, à cet instant, au milieu de tous ces inconnus, je suis terrifié. Puis tout à coup, je croise son regard à travers la foule. Elle me sourit et j'accélère le pas pour la retrouver. Mais il y a de plus en plus de monde ; on la bouscule, je me hâte et bouscule moi-même les personnes qui se mettent en travers de mon chemin. Je m'approche à grandes enjambées, mais elle semble toujours plus loin de moi. Une vague de stress m'envahit soudain et, en un instant, nos yeux se perdent. Je ne la vois plus. Je crie, je hurle.*

*— Juliet, Juliet où es-tu ? Juliet, Juliet !!!*

*Plus rien, elle est introuvable. À présent, je cours, mais personne ne semble remarquer mon effroi. Je suis en transe. Je trébuche alors sur quelque chose. Je me baisse et découvre son écharpe sur le sol. Je la ramasse et remarque qu'un peu plus loin, sur le trottoir, se trouve un gant lui appartenant. Je suis la trace de ses effets personnels. La panique a laissé place à une peur indescriptible. Des gens inconnus me barrent le chemin, je me débats avec de plus en plus de violence et tombe sur un second gant. Dans un coin isolé de la ruelle dans laquelle je cours, le sac à main de Juliet est par terre. Je me jette dessus ; pas d'erreur possible, c'est bien le sien, c'est moi qui le lui ai offert pour Noël.*

*Oh mon Dieu, mais où est-elle, bordel ?!*

*Elle y tient beaucoup et ne l'aurait jamais laissé tomber. Je crie de toutes mes forces.*

*— Juliet, Juliet, ma chérie, où es-tu ?!*

*Un crissement de pneus qui perce le calme soudain de la rue se fait entendre ; lorsque je me retourne, elle est là, la femme de ma vie, la seule que je n'aie jamais aimée. Elle me lance un regard paniqué tandis qu'elle s'engouffre dans la voiture. Cependant, le visage de ma mère m'apparaît à la place de celui de ma douce. Je cours, mais la berline est déjà en marche, inatteignable.*

*— Juliet, non, Juliet, reviens...*

*Et là, ma vue se trouble, je perds pied... »*

Une voix au loin qui crie mon nom se rapproche peu à peu. J'ouvre les yeux. Je suis dans mon lit et Juliet est penchée sur moi, visiblement paniquée.

— Gabe, Gabe, mon chéri, tout va bien, je suis là. C'était juste un mauvais rêve, Gabe, calme-toi.

Un mauvais rêve ? Mais oui, elle est là, juste à côté de moi.

*Merci, merci !*

Je la serre contre moi. Je suis en nage, mon cœur frappe dans ma poitrine et menace d'exploser. Elle me laisse l'étreindre fort, probablement trop fort, car elle gémit.

— Gabe, je suis là, ça va aller. Mon amour, tu me fais mal. Respire, nous sommes à la maison, nous sommes tous les deux.

Je desserre la pression de mes bras, mais la maintiens contre moi. Je ne peux pas la lâcher, jamais. J'ai encore la peur au ventre. Elle plonge ses grands yeux bleus dans les miens et semble sonder mon âme.

— Raconte-moi.

J'hésite à tout dévoiler et pèse le pour et le contre. Cependant, elle reste près de moi, déterminée à ce que je lâche tout, alors je coopère.

— Nous avions rendez-vous, mais il y avait plein de monde. Je te cherchais et lorsque je t'ai vue, tu as disparu en un instant. J'ai couru, j'ai crié, mais tu n'étais plus là. Oh, quelle horreur ! Ça me détruirait si on t'arrachait à moi. Je ne pourrais jamais m'en remettre. Juliet, je ferai tout pour que jamais personne ne t'enlève à moi. Promets-moi de ne jamais me quitter.

— Gabe, ce n'est qu'un cauchemar. Je suis là et je vais nulle part. Quant au fait de te quitter, je peux t'assurer que je n'en ai pas du tout envie et que, de toute façon, vu comment tu me retiens, ça m'est impossible de bouger.

— Pardon. J'ai eu tellement les boules.

— C'est justement l'idée du cauchemar, ça paraît si réel qu'il est difficile de s'en remettre. Mais tout va bien.

Je la lâche alors, mais elle ressent mon angoisse et grimpe sur moi pour s'allonger de tout son poids sur mon corps encore frissonnant. Je passe ma main dans ses longs cheveux bruns d'une douceur extrême. Cette femme est un remède très efficace contre mes maux. Elle représente l'antidote à ma folie. Sa peau est si pâle à la lueur de la nuit que les lumières de la ville se reflètent sur elle. Elle est nue, comme à son habitude, et son corps révèle ses formes pulpeuses et tentatrices.

— Je t'aime Juliet.

— Moi aussi je t'aime Gabriel, plus que les mots ne sauraient le dire.

Et lentement, je commence à me détendre. Son odeur est partout sur moi et m'enivre un peu plus à chaque seconde qui passe.

— Gabe, il va falloir que j'aïlle bosser et toi aussi d'ailleurs, mais avant, on prend une douche ensemble si tu veux ?

La simple idée qu'elle quitte la pièce déclenche en moi une nouvelle vague de panique. Ce rêve était si réaliste que j'en ai encore des frissons. Je suis terrorisé, mais comment lui expliquer ? Elle lève alors la tête et me toise du regard.

— Gabe, tu réfléchis avant de répondre à une proposition sexuelle ?! Mon chéri, t'es malade, c'est pas possible. Je commence vraiment à m'inquiéter, c'est une première. Dois-je appeler un médecin ? Gabriel ?

Je lui souris et, immédiatement, mon corps remplace mes mots. Aucune inquiétude à ce niveau-là ! Comme elle est couchée sur moi, elle sent mon ardeur et ne cache pas son soulagement.

— Ouf, j'ai eu peur.

Elle se laisse tomber à mes côtés pour se lover contre mon corps. Je ne bouge pas et tente de formuler dans mon esprit une interdiction formelle de quitter cet appartement de façon diplomatique. C'est peine perdue, elle va hurler. Mais elle interrompt le fil de mes pensées.

— Gabe, si tu n'as pas envie de moi, tu peux me le dire, je comprendrai. Je suis peut-être trop exigeante ?

*Merde, quel gros con, je l'ai vexée !*

— Mais non beauté, je te veux à chaque instant. Évidemment que j'ai envie d'une douche crapuleuse avec toi. D'ailleurs, peut-être qu'on pourrait prendre la journée et en profiter pour rester au lit ? Ou même prendre une semaine et rester enfermés ? Juste pour que je te montre l'étendue de ma maladie. Je crois que ça s'appelle le priapisme ??? Enfin, je ne suis pas sûr...

Cette fois, elle sourit, elle rit même. Comme ce son est mélodieux. Mais je la connais, elle est maline et ne va pas tarder à découvrir mon plan.

— Gabe, tu essaies de m'amadouer et ta proposition est tout à fait malhonnête.

— Au contraire, tu devines précisément pourquoi je veux passer ma semaine au lit avec toi, tu ne peux pas nier que je suis démonstratif.

— C'est exact, mais ce n'est pas la seule raison. De plus, je te rappelle que je dois travailler pour subvenir aux besoins de mon amoureux et je ne te parle pas de son train de vie ! Je ne peux pas me permettre de rater une journée de boulot.

*Ah oui, cet arrangement à la con...*

Elle l'utilise dès qu'elle en a l'occasion et ça m'exaspère. Si elle savait à quel point je suis riche. Remarque, elle doit s'en douter, mais elle s'en moque complètement. C'est aussi pour ça que je l'aime. Je fais quand même la moue.

— Juliet chérie, cet arrangement n'est là que pour te faire plaisir.

— Ah non, tu y as consenti pour me faire accepter de vivre avec toi. Parce que Monsieur le Big Boss est un homme très impatient !

— Monsieur le Big Boss, comme tu dis, aimerait beaucoup contraindre sa petite amie à rester au lit avec lui cette semaine, comment doit-il négocier pour obtenir satisfaction ?

— Je vais y réfléchir, mais pas aujourd'hui. J'ai une téléconférence super importante avec Mike et nous devons aussi rencontrer ton détective. J'ai pas mal de questions à lui poser. D'ailleurs, je ne t'en ai pas parlé, mais je préférerais qu'il ne vienne pas chez nous. On peut le rencontrer à ton bureau ?

— Non, pas au bureau. Mais pourquoi pas chez nous ?

— Je n'ai pas confiance en lui pour le moment. Alors hors de question de laisser entrer le loup dans la bergerie.

Encore une expression française qui ne veut rien dire. Merde, son regard affirmé me laisse à penser que je n'obtiendrai pas gain de cause. Et voilà la panique qui m'envahit de nouveau. Comment la retenir ? Une fois de plus, elle me coupe en pleine réflexion.

— Gabe, je vois bien que tu n'es pas serein, mais tout va bien se passer. Nous allons rencontrer cet homme ensemble pour découvrir ce qu'il a à nous révéler.

À cet instant, je songe à ma mère et la tristesse agresse tout mon être. Comme chaque fois que je pense à elle d'ailleurs. Et puis, je me sens perdu. Juliet semble penser que mon homme de main n'est pas fiable alors que moi, j'ai une confiance aveugle en lui, et ce, depuis toujours. J'ai quand même réussi à retrouver la trace de maman grâce à lui, enfin si les photos s'avèrent être réelles. Ce mec a toujours été dans ma famille. J'aurais d'ailleurs bien besoin de m'entretenir avec lui concernant Juliet, surtout si elle refuse de rester près de moi. Mais s'il n'est pas une personne honnête, je ne veux surtout pas mêler ma petite amie à toute cette histoire.

Je vais avoir besoin des contacts d'Aedan pour trouver un privé capable de la protéger. Mais avant, il va devoir accepter l'idée que mon angoisse ne se base que sur un cauchemar. Un mauvais rêve dans lequel le visage de Juliet est étrangement devenu celui de ma mère. D'accord, ça peut paraître idiot d'engager quelqu'un pour garder un œil sur elle pour une histoire de rêve, mais j'ai comme un mauvais pressentiment et je préfère ne pas courir de risques.

Je dois être très fatigué pour partir dans de tels délires. De toute façon, crevé ou pas, quelqu'un doit veiller sur ma copine lorsque je suis absent, point final. Tant que je n'aurai pas tiré cette histoire de photo au clair et que je ne saurai pas si Juliet a mis le doigt sur des éléments me permettant de retrouver maman, je dois la protéger car, si comme je le crois, tout ça a été orchestré, je ne veux pas lui faire courir le moindre risque. Après tout, la disparition de ma mère est aujourd'hui encore un mystère et il est hors de

question que je revive ça. Je négocierai ce qu'elle souhaite en contrepartie, mais elle finira par accepter. Seule cette condition pourra me détendre. Mais pour l'heure, j'ai mieux à faire : je vais m'enivrer d'elle.

Elle se lève pour ensuite traverser la chambre, complètement nue, en direction de notre salle de bain, en prenant soin de me lancer un petit regard en coin. Elle me rend fou ! J'entends l'eau de la douche couler et ma belle fredonne une chanson française. Je la rejoins après avoir abandonné tous mes vêtements sur le sol. Je l'observe quelques secondes avant d'entrer dans la douche italienne. Elle, sous le jet d'eau, ses longs cheveux bruns ruisselants dans son dos. Ils laissent deviner le creux de ses reins et subliment ses fesses fines et pulpeuses à la fois ; c'est une déesse. Lorsqu'elle lève les bras pour se shampooiner, j'aperçois le galbe de sa poitrine et mon érection se renforce.

Je pourrais jouir juste en la matant, cette gamine est une drogue. Et le pire, c'est qu'elle n'en a absolument pas conscience. Cette pensée me renvoie directement à mon idée de base : la protéger, la mettre en sécurité pour que personne, jamais, ne me la vole, elle est trop précieuse. Mais comment lui faire accepter ça ? Si seulement je pouvais lui offrir le confort d'une vie de famille tranquille... Mais elle a travaillé si dur pour en arriver là où elle en est aujourd'hui et je sais qu'elle n'abandonnerait son job pour rien au monde. Pourtant, je suis certain qu'elle sera une formidable épouse et une mère très affectueuse ; mais ça ne lui conviendrait pas, pour le moment du moins. Elle a tellement plus que ça à montrer ; elle est brillante et intuitive. Cette femme peut être qui elle veut, elle a une faculté d'adaptation et une intelligence situationnelle qui la rendent unique. Je m'approche d'elle et, avant que je ne la touche, elle se retourne puis se jette à mon cou.

— Ah Gabe, enfin tu te décides ! J'ai bien cru que j'allais devoir faire une crise pour que tu daignes entrer dans la douche. La vue te satisfait ?

— Je suis un homme comblé.

Je l'embrasse langoureusement. Mes lèvres se délectent de l'humidité des siennes et lorsque ma langue vient au contact de la sienne, la chaleur de son désir se répand en moi. Elle saisit ma queue et la fait coulisser contre son bas-ventre. Cette sensation est délicieuse, mais je dois rester concentré. Pour la faire flancher, la vulnérabilité et la sensation de manque seront mes atouts. Et je suis redoutable en affaire.

— Hum, Juliet chérie, tu es délicieuse.

Je caresse ses bras avec le bout de mes doigts et remonte jusqu'à ses épaules pour redescendre sur sa poitrine, son ventre, avant de me diriger en zone sensible. Elle se laisse aller contre la paroi de la douche et ferme les yeux tandis que je la tiens fermement.

— Tu vois ma belle, si tu consentais à rester avec moi, à prendre quelques jours de vacances supplémentaires pour t'enfermer ici, je pourrais te caresser pendant des heures entières. Je pourrais dévorer chaque centimètre carré de ton corps jusqu'à en connaître la plus infime partie sur le bout des lèvres. Juste comme ça. Tu aimes, non ?

— Oh oui, j'adore, mais je croyais que tu connaissais déjà mon corps sur le bout des doigts ?

— Je ne serai jamais rassasié de toi.

Elle m'embrasse avec fougue et sa langue cherche la mienne. Elle n'a pas envie de discuter, elle en redemande, mon insatiable Juliet. Mais j'ai un objectif. Je la plaque un peu plus contre le mur et commence lentement à embrasser sa mâchoire, son cou puis je descends vers sa poitrine. Je titille le bout de son sein gauche entre mes doigts et laisse mon autre main se perdre sur son intimité pendant qu'elle me branle avec assiduité. Ma respiration accélère et, lorsque j'insère un doigt en elle, elle gémit contre moi. Putain, j'ai tellement envie de la prendre !

— Gabe, j'ai pris un préservatif. Il est juste là, prends-moi. S'il te plaît.

Je saute sur l'occasion pour la rendre folle. Je joue l'innocent, mais mes intentions sont purement égoïstes.

— Oui, j'ai trop envie de toi. Mais tu es sûre que tu ne vas pas être en retard ? Il est déjà presque 08 heures. Je n'ai pas vu le temps passer. Juliet, tu es sûre ?

Elle écarquille les yeux. J'ai pris tout mon temps, elle est coincée. Mon plan est parfait, j'ai appris à anticiper ses réactions.

— Merde Gabe, je suis déjà en retard, fait chier, bordel !

Elle court hors de la douche après un rapide baiser.

— Je suis tellement désolée mon chéri, mais je ne peux pas me permettre d'arriver à la bourre à cette réunion. Pourtant, j'aurais adoré, vraiment. Ce n'est que partie remise, hein ?

Elle revient dans la salle de bain à cloche-pied, car elle enfle ses bas en même temps. Je lui souris le plus naïvement possible.

— Mais j'espère bien jeune fille ! Prends mon chauffeur ce matin, tu gagneras du temps. Il sera à ta disposition toute la journée. Ce soir, nous pourrons reprendre là où nous nous sommes arrêtés. Enfin, si ça te convient ?

Elle me sourit avec gratitude.

— Merci chéri, tu es le meilleur petit ami super Big Boss du monde entier, je t'aime !

— Oui enfin, j'espère surtout être le seul Juliet. Allez, file et reviens-moi vite !

Elle se repointe juste avant de partir et ça n'arrange pas mon état d'excitation. En tailleur gris souris et talons vertigineux, elle est irrésistible. Je suis bon pour me branler sous la douche, mais c'est le prix à payer pour la faire surveiller avec, en quelque sorte, son consentement. Alors je fais mine de rien. Elle me lance un baiser et quitte l'appartement en courant. Je sors vite et appelle mon chauffeur pour lui ordonner de ne pas la lâcher d'une semelle aujourd'hui. Puis je fixe un rendez-vous avec Aedan à mon bureau une heure plus tard. Et enfin, je retourne sous la douche soulager ma frustration. L'eau ruisselle sur ma peau et je me savonne vigoureusement. Ma queue est tellement dure que ça me lance dans tout le corps. Aussi j'appuie mon front contre la faïence alors que les vapeurs s'échappent autour de moi. Je saisis mon sexe de ma main droite. Là, je suis en terrain familier, en quelque sorte en pilote automatique.

J'empoigne fermement ma bite et fais coulisser ma main dessus en exerçant une légère pression juste sur le gland. J'adore quand Juliet fait ça et je reproduis la sensation en fermant les yeux pour l'imaginer à genoux devant moi en train de me soulager. Je sens son odeur autour de moi et pense à la saveur de sa chatte dans ma bouche, aux frissons de ma peau sous ses ongles vernis, à la moiteur de sa langue mêlée à la mienne quand elle jouit. Je l'imagine à quatre pattes alors que j'empoigne ses longs cheveux pour la maintenir pendant que je la baise brutalement. Ma main accélère et les spasmes familiers de l'éjaculation pointent le bout de leur nez. J'appuie mon bras gauche contre la paroi de douche et accélère encore la pression sur mon gland. Je me sens partir et, au moment où mon sperme se déverse autour de moi, l'air me manque. La salle de bain est un sauna et moi je suis bon pour me re-savonner si je ne veux pas coller toute la journée ! J'en ai foutu partout. On dirait un adolescent attardé. Fait chier !

## Juliet

Je suis super en retard et ça ne me ressemble pas du tout. Mais avec Gabe, je perds toujours pied ! Le temps avec lui passe sans que je ne m'en rende compte. Sauf que ce matin, il m'inquiète. Cette histoire avec son détective le rend nerveux, il en a même fait cet affreux cauchemar. Il m'a littéralement écrasée, au point de me couper le souffle. Je suis restée calme, pourtant il n'en aurait pas fallu beaucoup plus pour qu'il ne m'étouffe. Je n'ai pas peur de lui, mais son angoisse était contagieuse. En plus, maintenant, je suis frustrée et je déteste ça. Cette journée va décidément être longue, très longue... Et je dois préparer mes questions car je sens que je ne vais pas du tout apprécier le fameux détective. Impossible de savoir depuis combien de temps il côtoie Gabe, mais j'ai un mauvais pressentiment. Cette histoire est un véritable casse-tête. Et voilà maintenant qu'il veut que nous prenions des vacances ! Pourquoi des vacances ? Nous avons été au Cambodge il y a à peine une semaine ! Et même si je suis folle de mon super Big Boss, ça ne change rien au fait que des congés supplémentaires me mettront en retard dans mon planning. Non, vraiment, ce n'est pas le moment pour moi de me reposer.

Alors que j'arrive au bureau, je cesse de réfléchir à ce sujet pour me concentrer sur ma téléconférence. Mike m'attend dans la salle de réunion et je m'excuse en arrivant. Il me fait signe qu'il est déjà en ligne et lorsque j'entre dans le champ de la webcam, mes confrères de la côte ouest me saluent.

La conférence dure près de deux heures, ils sont en train de lancer une campagne de sensibilisation aux ouragans et ont besoin de connaître nos prévisions pour informer leurs entreprises sur place.

Je suis éreintée lorsque je retourne à mon bureau pour m'isoler un peu. Je découvre alors que Gabe m'a envoyé un mail.

-----  
**De :** *Gabriel Vance.*

**À :** *Juliet Clarck.*

**Objet :** *Briefing matinal.*

Juliet,

Tu es partie si vite ce matin, ce fut un coup dur.

Harry est à toi pour la journée, alors fais en sorte de rentrer tôt.

Et pose des jours de congé, je t'en ai débloqué quelques-uns.

Gabe.

---

Bon, le moins que l'on puisse dire, c'est que sa demande est claire ! Mais pourquoi est-ce qu'il me gonfle avec ces vacances alors que j'en ai pas envie ? S'il croit que je vais me laisser faire...

---

**De :** *Juliet Clarck.*

**À :** *Gabriel Vance.*

**Objet :** *Briefing matinal de la nana la plus frustrée du monde après ce début de journée merdique.*

*Gabe,*

*Tu me manques à chaque instant, d'ailleurs je n'ai aucun rendez-vous de 12 h 30 à 15 h, et je vois que toi non plus.*

*Est-ce que par hasard, le boss du boss de mon boss serait partant pour une pause déjeuner en toute intimité dans son bureau ? Ça fait longtemps !*

*Merci pour Harry, il m'a sauvée ce matin, mais ce soir je prendrai le métro. On pourrait d'ailleurs rentrer tous les deux après avoir vu ton détective ?*

*Je t'aime.*

*J.*

---

Espérons que ce soit suffisant, mais je n'y crois pas trop. Je commence à bien cerner le personnage et je sais qu'il a une idée derrière la tête. C'est juste une question d'heures avant que je ne découvre de quoi il s'agit. En attendant, j'essaie de gagner du temps et de temporiser. Ce rendez-vous m'angoisse, parce que je sais que cette photo est truquée et plusieurs autres ont aussi pu l'être. Mais pourquoi cette mascarade ? Le ding de mon ordinateur me tire d'une série de questions sans réponses.

---

**De :** *Gabriel Vance*

**À :** Juliet Clarck

**Objet :** T'es pas la seule à être frustré !

Juliet,

Sache que le boss du boss de ton boss ne peut pas se permettre de fricoter avec son personnel dans les locaux de sa propre entreprise. Et puis, je croyais que tu te voulais discrète ? Nous nous verrons donc ce soir et j'insiste pour que Harry te ramène à la maison, nous avons rendez-vous avec Jason pour discuter des photos et je ne veux pas être en retard. Je te rejoindrai à l'appartement et nous irons ensemble.

Veux-tu que je pose moi-même tes jours de congé, puisque visiblement, tu ne sais pas comment t'y prendre ?

Gabriel

-----

Cette fois-ci, le message est encore plus clair : il ordonne les choses. Ça me met hors de moi qu'il use une nouvelle fois de son pouvoir hiérarchique pour que j'agisse selon sa volonté ! Mais je reste calme, il a passé une mauvaise nuit et il est inquiet pour ce soir. Je dois montrer l'exemple et me comporter en petite amie compréhensive si je veux qu'un jour il le devienne lui aussi. Cependant, il y a des limites qu'il a dépassées. Il m'a foutue en rogne.

-----

**De :** Juliet Clarck

**À :** Gabriel Vance

**Objet :** Monsieur le Maniaque, vous revoilà, ça faisait longtemps, ravie de vous savoir en pleine forme !

Gabriel,

Je déplore que tu ne puisses pas te libérer à l'heure du déjeuner, mais je comprends très bien tes préoccupations de Big Boss.

Je promets d'être à l'heure pour notre rendez-vous de ce soir, ne t'inquiète pas pour ça.

Quant à mes jours de vacances, je pensais bêtement qu'en tant que salariée, je pouvais en disposer à ma guise. Maintenant, si tu veux me mettre au chômage technique, tu n'auras qu'à l'expliquer à tes actionnaires car j'ai un bilan à rendre pour la fin de semaine.

À bon entendeur.

-----

Bon, ce n'est pas vraiment le mail le plus délicat et compréhensif que je lui ai envoyé, mais il commence sérieusement à me pousser à bout. À ce moment précis, mon téléphone sonne ; Jeanne. Elle me changera sans doute les idées ! Je décroche.

— Salut mon Jeannot, comment tu vas ?

— Très bien et toi ? Ta vie avec Monsieur Lunatique ?

Le simple fait de l'entendre l'appeler comme ça me fait rire. Ma meilleure amie ne lui laisse rien passer et pour le coup, je dois bien avouer qu'elle a entièrement raison. J'en ai la preuve sous les yeux avec le mail qui vient juste d'arriver sur mon écran.

— Justement, il est en pleine forme, tu veux que je te lise son dernier message ?

— Je suis tout ouïe, fais-moi rêver.

Je me racle la gorge pour donner plus de cérémonieux à la situation.

-----

**De :** Gabriel Vance

**À :** Juliet Clarck

**Objet :** Puisque tu m'y obliges, ceci est un ordre hiérarchique qui n'attend aucune réponse, mais une mise en application sous peine de sanctions

Juliet,

Je te confirme par la présente que tu es officiellement en vacances jusqu'à la fin de la semaine à compter de ce soir. Mike est informé et je me charge de mes actionnaires.

Harry t'attendra devant ton bureau pour te ramener à la maison.

Quant à ce midi, demande à ton acolyte française de te tenir compagnie, ça fait presque une semaine qu'elle n'a pas envahi notre appart et je voudrais passer mes vacances dans le calme.

Espérant avoir été assez clair.

Je t'embrasse.

-----

— Putain, mais quel connard, je ne sais pas comment tu fais ma belle ! Mais bon... Au moins, il t'offre des congés ! C'est déjà ça !

— Sauf que j'en veux pas ! Bref, il est tellement sexy que ça le sauve. Et puis, je commence à avoir l'habitude, ça me fait presque rire.

— Attends, il balance sur moi au passage, j'en reviens pas ! Et toi tu dis rien ?!

— Parce que Lucas ne dit rien sur moi peut-être ? Ne me prends pas pour une nouille, s'il te plaît. Et puis, il a bien raison. Après tout, moi je ne me gêne pas pour balancer sur Lucas que je trouve chiant comme la pluie !

— Peut-être, mais je suis quand même persuadée que ton mec est un grand malade avec tous ces trucs mystiques à la con et son obsession du contrôle. Tu devrais essayer de le convaincre de suivre une thérapie.

— Très drôle ! Gabriel n'a pas eu une vie facile et je suis consciente de ses angoisses. C'est d'ailleurs pour ça que je tolère beaucoup de choses, mais là quand même, il y va un peu fort.

— Comme tu dis, oui. Tu ne m'avais pas dit que vous partiez en vacances ?

— Je ne le savais pas à vrai dire, et je suis sûre que lui non plus. Il a décidé ça ce matin, et comme j'ai refusé, il m'y a contrainte. Mais je vais me venger, sois-en sûre !

Elle rit de bon cœur dans le téléphone.

— Oh ça, j'en doute pas ! Le pauvre, il n'a aucune chance.

— Ouais, on verra. En attendant, je suis libre cette semaine, on va faire du shopping ?

— Du shopping ? Oui, pourquoi pas ?! Tu me laisseras faire la conversation aux vendeuses, j'ai besoin de m'entraîner parce que ça fait trois mois que je suis ici et que les gens me dévisagent encore à chaque fois que je parle. Je veux bien croire que mon accent n'est pas parfait, mais quand même, je fais des efforts !

— Bien sûr Jeannot. Bon, je te laisse, j'ai du travail et je dois partir de bonne heure. Je t'appelle demain. Prends soin de toi.

— Fais le souffrir !!! À demain.

Nous raccrochons et je me replonge dans mon travail en prenant bien soin de ne pas répondre au dernier mail de Gabe. Je suis quand même en colère. Mais pour l'heure, je termine mon boulot de la

semaine étant donné que toute mon équipe est déjà informée de mon absence. Mike se pointe même dans mon bureau pour savoir si je vais bien, rapport au fait que je ne me suis quasiment jamais absentée depuis mon embauche et que c'est la troisième fois depuis que je connais BB que je pars précipitamment. Bon, ce qui me facilite la tâche, c'est qu'il est au courant pour Gabe et moi, je ne suis donc pas obligée de lui mentir ; et il repart de mon bureau tout sourire avec mes dossiers de la semaine. Je râle de les lui laisser, mais je n'ai pas le choix. Je déteste ne pas finir ce que j'ai commencé, Gabriel va me le payer !

Je déjeune sur le pouce et l'après-midi passe à une vitesse incroyable. Puis, on frappe à ma porte. Je me lève pour accueillir mon visiteur et tombe nez à nez avec Harry, le chauffeur de Gabe, bien décidé à entrer que je le veuille ou non.

— Mademoiselle Clarck, Monsieur Vance m'a demandé de passer vous chercher pour vous ramener à la maison. Je sais que vous aimez les transports en commun, mais j'ai promis de veiller sur vous, alors veuillez me suivre.

Son ton est affirmé, mais il ne me regarde pas dans les yeux. Comme je ne veux pas le mettre en difficulté face à moi et encore moins face à Gabe, je lève les bras en signe de défaite pour qu'il comprenne qu'il a gagné et que je vais le suivre.

— Houla, Gabe a dû être autoritaire une fois de plus. Ne vous inquiétez pas Harry, je vous suis, je ne veux personne entre lui et moi pour régler ce désaccord. Et puis, pour être honnête, j'ai froid alors la chaleur de la voiture et de son siège chauffant m'ira très bien. Mais ça, c'est un secret, alors motus et bouche cousue !

Il me regarde de travers, il ne comprend pas quand je traduis des expressions françaises en anglais, mais je continue quand même, plaisir personnel. J'éteins mon ordinateur et passe mon manteau avant de quitter mon bureau.

Sur le chemin du retour, j'observe par la vitre les gens sur les trottoirs. Leur vie paisible me détend et je me demande un instant si nous pourrions avoir une vie simple, le jour où Gabe aura réussi à chasser ses démons. C'est vrai après tout ! Avec le réveil de Jeanne, ma vie a changé et je suis plus sereine. Je lui souhaite de ressentir ça à son tour et je me promets de tout faire pour l'y aider, à commencer par cuisiner ce prétendu détective.

Lorsque Harry ouvre ma portière, je n'ai pas eu le temps de réfléchir à une vengeance pour mon amant. Ça viendra, chaque chose en son temps. Pour l'heure, je vais faire comme si tout allait bien.

Je prends l'ascenseur après avoir salué Stephen, le réceptionniste. Lorsque j'entre dans l'appartement, je sais immédiatement que Gabe est déjà là, son odeur flotte autour de moi. Mais je fais comme si de rien n'était.

En une seconde, je suis parvenue à établir un plan : je vais faire comme si tout cela me convenait et ça va le rendre fou de ne pas savoir à quel moment je vais exploser. Et si j'arrive à jouer la comédie assez bien pour le convaincre que je m'en moque et que me plier à ses quatre volontés me convient, ce sera encore mieux car il va s'en vouloir à mort. Parce que la vérité, c'est qu'il adore que je lui tienne tête et

que je ne sois pas comme les potiches qu'il avait l'habitude de se taper avant de me connaître. Toutes ces femmes avaient le même profil : grandes, minces, qui aiment se faire entretenir et qui ne demandent qu'à satisfaire les désirs de Sa Majesté. Autant dire qu'avec moi, c'est un peu raté ! Parce que je suis petite, pulpeuse, indépendante financièrement et spirituellement. Alors pour m'enfermer dans une cage dorée, elle va pouvoir se lever tôt, Sa Majesté !

Je me dirige vers notre chambre et, en y entrant, une idée lumineuse traverse mon esprit : demain, pour m'occuper, je vais la repeindre ! Ce gris me rend triste et tout est si froid dans cette pièce, c'est déprimant ! Je vais aussi refaire la déco.

Alors que je suis en train de rêvasser sur mes projets, Gabe, que je n'avais pas entendu arriver, me serre dans ses bras.

— Te voir ici me remplit de joie, beauté. Tu m'as énormément manqué aujourd'hui.

Je me retourne pour plonger mes yeux dans les siens.

— Hum, toi aussi tu m'as manqué.

Le ton mielleux que j'emploie semble le surprendre, mais comme je me love dans ses bras, il ne fait pas de commentaire. Mais je reviens très vite à mes moutons.

— Bon, Gabe, où avons-nous rendez-vous avec Jason ? Jason comment d'ailleurs ?

— Jason Benett et nous avons rendez-vous dans quarante-cinq minutes juste à côté d'ici puisque tu ne veux pas le faire venir à l'appartement. Ce serait beaucoup plus simple pourtant.

— Je ne connais pas cet homme et je ne veux pas le faire entrer dans ma maison, c'est clair ?

— Il est déjà venu au moins cent fois ici, tu sais...

— Justement ! À ce propos, je voudrais repeindre notre chambre, tu es d'accord ?

De surprise, ses bras retombent le long de son corps.

— Repeindre la chambre, pourquoi ?

— Parce que je veux me sentir chez moi et pas chez toi, alors t'es d'accord ou pas ?

— Ce que tu dis n'a pas de sens, mais si tu veux redécorer tout l'appartement alors vas-y, je suis d'accord. Tant que tu ne touches pas à mon bureau.

— Parfait, je m'occupe de ça dès demain ! Finalement, la semaine va être chargée. Mais maintenant, allons retrouver Monsieur Benett.

Je vois bien que Gabriel est sceptique concernant mon attitude et j'avoue prendre plaisir à le voir mettre en route les rouages de son cerveau pour tenter de comprendre ce qui lui échappe.

Tout le long du trajet, il semble être ailleurs. De mon côté, j'ai préparé les photos et les questions que je veux poser à Jason dans un dossier rangé dans mon sac à main. Je suis fin prête.

Mais lorsque nous arrivons au rendez-vous, BB me retient par le bras et me fait signe de me cacher dans l'angle de la salle de restaurant. Il me montre alors du doigt une table isolée dans le fond et je reconnais immédiatement l'homme de dos qui parle avec celui dont je devine l'identité, le fameux Jason. Et cet homme n'est autre qu'Arthur, le père de Gabe.

Mais que font les deux hommes ensemble et surtout pourquoi ?

## Gabriel

— T’as proposé à ton père de nous rejoindre ce soir ?

— Absolument pas, je ne me souvenais même pas que lui et Jason se connaissaient.

— Mais pourquoi ils sont ensemble, ici, et ce soir ?

— J’en ai pas la moindre idée, mais je compte bien lui demander.

Juliet m’attrape par l’épaule et me plaque alors contre le mur en se pressant contre moi derrière une énorme plante verte. Elle met son doigt devant sa bouche et m’invite à ne pas faire de bruit. Après un rapide coup d’œil, elle chuchote contre mon oreille :

— Ton père vient de se lever et de quitter ton ami en sortant par une porte donnant sur ce que je pense être la cuisine de ce restaurant. Je ne crois pas que ce rendez-vous était une coïncidence. Si tu fais un esclandre, nous n’apprendrons rien, alors, laisse-moi faire et fais comme si nous n’avions rien vu. OK ?

— Mais enfin, c’est mon père, Juliet !

— Écoute Gabe, nous nous occuperons de lui plus tard. Pour l’heure, commençons par Monsieur Benett. Une chose à la fois ! En plus, j’ai un pressentiment bizarre. Et surtout, n’oublie pas que nous sommes tous les deux, ensemble nous sommes plus forts.

Le fait de la mêler à toute cette histoire m’effraie encore plus. Si jamais il lui arrivait quelque chose par ma faute, je ne pourrais jamais m’en remettre... Et elle, elle agit comme si rien de grave ne pouvait se produire. Il va quand même falloir que je me décide à lui avouer mes craintes concernant la disparition de ma mère.

Elle prend ma main et me guide vers la salle de restaurant. Jason nous aperçoit et se lève pour nous saluer.

— Gabriel, je suis content de te voir ! Cela faisait un moment, malheureusement.

— Bonsoir Jason, je te présente Juliet, mon amie.

— Mais quelle bonne surprise ! Enchanté de faire votre connaissance Mademoiselle. Cela est très inhabituel, enfin connaissant Gabe.

Mais pourquoi il va lui dire ça, lui ? Comme si elle ne savait pas déjà que j’étais un collectionneur avant de la rencontrer... Je ne relève pas et Juliet, à mes côtés, adopte une posture droite avant de lui répondre :

— Je suis aussi ravie de vous rencontrer, Monsieur Benett.

Cette femme fait preuve d'un self-control tout à fait remarquable pour son jeune âge.

Nous nous installons face à lui tandis que ma compagne sort un dossier de son sac à main. Je ne devrais pas être surpris, pourtant je le suis. Elle gère cette histoire comme elle gère sa carrière, avec précision et méthodologie. Jason s'adresse à nouveau à moi :

— Gabe, tu as besoin de mes services ?

Pas le temps de répondre que Juliet lui tombe dessus.

— En effet, Monsieur Benett, Gabriel m'a expliqué que vous meniez une enquête officieuse pour lui. Est-ce exact ?

Il en reste bouche bée et m'observe avant de répondre. Je lui fais signe qu'il peut lui parler avec franchise et il baisse les yeux devant elle. La scène est poignante. Nous nous faisons tous les deux mener à la baguette par une post-adolescente.

— Euh oui, Mademoiselle, en effet.

— Travaillez-vous pour Gabe ou pour toute sa famille ?

— Je ne travaille que pour Gabe, pourquoi ?

— Eh bien, je me posais la question étant donné que la mère de Gabriel se trouve aussi être la femme d'Arthur Vance qui n'a toujours pas divorcé et qui, j'en suis sûre, continue d'espérer le retour de sa femme. D'autant plus que vous avez été capable de fournir des clichés laissant à penser que Madame Vance est toujours en vie.

Tout à coup, il semble mal à l'aise, mais s'efforce de lui répondre :

— Non, uniquement Gabriel.

— Parfait, nous pouvons donc compter sur votre entière collaboration ainsi que sur votre discrétion.

— Mais bien entendu, je suis d'ailleurs soumis à un contrat de confidentialité vis-à-vis de Gabriel.

Elle mène la danse d'une main de maître et je la trouve tout bonnement brillante. Je suis presque spectateur de ma propre vie, c'est bluffant ! J'aimerais qu'Aedan et Liam soient là. Ils se posaient des questions concernant ce rendez-vous avec elle et Jason, et seraient rassurés s'ils la voyaient en ce moment.

— Ces détails étant réglés, je me pose une question... Les photos que vous faites parvenir à Gabe sont des photos que vous avez prises ou qui vous ont été remises ?

— Non, je fais appel à des contacts que je possède un peu partout et qui gardent l'œil ouvert pour moi. Pourquoi ?

— Comment faites-vous pour vérifier la fiabilité des clichés qui vous sont envoyés ?

Il fronce les sourcils et serre les dents. Elle ne semble même pas y prêter attention et le fixe sans sourciller.

— Je connais bien les gens à qui je fais appel et surtout, les documents sont vérifiés avant que je ne les communique à Gabe. Mais pourquoi ces questions ?

— Parce que je connais cet endroit.

Elle sort un cliché qu'elle avait soigneusement rangé dans son dossier. On y voit la plage. Il écarquille les yeux.

— Ah bon, et selon vous, où est situé cet endroit ?

— En France, sur une plage de l'océan atlantique. Et ce qui est étrange c'est que cette cabane que vous voyez là a été détruite il y a plus de quinze ans alors que la photo ne date que de deux ans. Je voudrais vraiment avoir le nom de la personne qui vous a remis cette photo.

— Ce que vous sous-entendez n'est pas possible. Si la photo était truquée, mes experts l'auraient vu ! Gabe, je t'assure que ce cliché est authentique. Si tu ne me crois pas, fais appel à l'expert de ton choix et tu verras !

Il est de plus en plus mal à l'aise et Juliet ne semble pas vouloir le lâcher.

— Jason, j'ai besoin de preuves pour te croire parce que si les photos ne sont pas authentiques, ça expliquerait pas mal de choses et surtout, ça remettrait en cause ce que je pense. Si ma mère n'est plus de ce monde, je dois le savoir pour cesser de vivre dans l'ignorance et passer à autre chose, tu comprends ?

Il pose sur moi un regard affectueux et ma belle se serre un peu plus près de moi. Cependant, elle ne cille toujours pas ; elle le fixe attentivement et poursuit son interrogatoire.

— Monsieur Benett, quel est le nom du photographe ?

Ils se toisent tous les deux et il finit par lâcher le morceau.

— Albert Leduc, un paparazzi assez connu en France, vous le connaissez peut-être ?

Elle avale sa salive et lui adresse un sourire crispé.

— De nom, effectivement. Je vous remercie pour cette réponse. Gabe, si tu n'as pas d'autres questions, je suis prête, nous pouvons y aller.

Son empressement à mettre un terme à cette entrevue me surprend, mais je saute sur l'occasion. En effet, je suis nerveux de la mêler à cette histoire et je veux savoir ce que mon père faisait ici ce soir. Tout ça ne me plaît pas.

— Jason, au plaisir de te revoir un de ces jours ! Garde l'œil ouvert en attendant.

— Comme toujours Gabe. Mademoiselle, ce fut un plaisir de vous rencontrer.

Puis il nous serre la main et s'éclipse. Ma belle semble furieuse.

— Tiens, lui quitte le restaurant par l'entrée principale ! Ton père doit vraiment avoir des choses à se reprocher.

— Pourquoi tu dis ça ma chérie ?

— Un Vance qui fuit par la petite porte alors que son homme de main, aussi malhonnête soit-il, sort la tête haute, ce n'est pas normal. Et ton père finira par avouer.

— Mais qu'est-ce qui te fait dire qu'il ment ?

— Une intuition.

Cependant, je décèle de la colère dans ses yeux et ça me met dans l'insécurité la plus totale. Ça, ajouté au fait qu'elle ne me crie pas dessus alors que je lui impose ses vacances, rien ne va plus !

— Gabe, on peut rentrer maintenant ? Tu me dois une douche torride si je me souviens bien ?

— Mais avec plaisir ma douce. Mais avant, je peux savoir comment tu comptes t'y prendre avec mon père ? Parce qu'aucune femme n'a jamais réussi à lui faire faire ce qu'il n'a pas envie de faire.

— Tu verras.

Son air malicieux ne présage rien de bon. Advienne que pourra !

Elle prend ma main, m'entraîne dehors et se colle tout contre moi alors que nous atteignons le trottoir.

— On rentre à pied mon chéri, comme un couple de gens normaux ?

— Non, il fait froid. Viens, Harry est juste là.

Pas question que je la laisse se balader sur un trottoir après mon cauchemar de ce matin. Je la veux en sécurité. Et si je dois la laisser repeindre mon appart en rose, je le ferai sans hésiter. Si je lui concède tous ses caprices, elle sera sans doute plus coopérative ! Mais là, je ne céderai pas.

Elle souffle et baisse la tête, mais ne dit rien et monte dans la voiture.

Je suis de plus en plus angoissé ; vivement que cette journée se termine !

Lorsque nous arrivons à la maison, Juliet dépose son sac à main dans le hall et fait lentement glisser sa robe le long de son corps sans même se donner la peine de la ramasser. Puis, perchée sur ses talons hauts, dans sa guêpière en soie, shorty assorti en dentelle, elle se dirige vers notre chambre sans un regard pour moi.

Putain, je jure que si elle décide de me priver de sexe, je pète les plombs ! Je balance mon téléphone

ainsi que ma veste dans le dressing avant de la rejoindre. Elle est debout devant le miroir de la salle de bain, toujours dans la même tenue, et s'observe avec attention. Je m'approche doucement d'elle, sans faire de bruit, de telle sorte qu'elle ne me voie pas. Je défais les premiers boutons de ma chemise et lorsque j'arrive tout près d'elle, elle lève les yeux vers moi et je vois la lueur animale qui brille dans son regard électrique. Elle me désire avec violence, je le sais, aussi je la retourne avec brutalité afin qu'elle soit face à moi. Loin de la choquer, elle agrippe le col de ma chemise et m'attire tout contre elle.

Sa langue lèche mes lèvres et ses mains s'agrippent aux pans de mon vêtement pour m'en débarrasser. Elle la balance derrière moi et me saute dessus tout en encerclant mes hanches de ses cuisses fermes. Je la plaque contre le miroir qui vacille et menace de tomber, mais je m'en fiche à cet instant.

Elle mord ma lèvre inférieure et la douleur que cette pression produit réveille en moi un plaisir que je ne peux contenir.

Mes mains délassent les nœuds dans son dos et, très vite, la pointe de ses seins vient caresser mes pectoraux bandés. La sentir nue contre moi me fait littéralement perdre pied. Je la force à tenir debout et déchire son shorty alors que la guêpière termine sa course à ses pieds. Elle descend ma braguette et me libère simultanément de mon pantalon et de mon boxer. Puis, elle s'agenouille devant moi et sa langue glisse sur ma hampe dressée. Elle commence à me sucer, adoptant une cadence soutenue. Je peux sentir ses dents contre ma queue et ça m'excite. Elle est vive et me laisse m'enfoncer en elle chaque fois un peu plus.

Mes mains dans ses cheveux, j'observe son reflet dans le grand miroir. Ses reins et son cul ondulent délicieusement et l'image que me renvoie la glace est synonyme de pure tentation. Cette vision me fait trembler et je suis sur le point de jouir. Cependant, je me souviens que ce matin, je brûlais d'envie de la prendre dans la douche et je sais qu'elle attend ça autant que moi.

— Juliet, ça suffit. Sinon...

Mais elle ne m'écoute pas et accélère la cadence.

— Sinon quoi ?

— Sinon, pas de baise sous la douche. Et je sais que tu en meurs d'envie.

Elle stoppe sa torture et se lèche les lèvres en se relevant. Elle sort de la pièce en roulant du cul et revient, un préservatif en main. Sans dire un mot, elle le glisse sur ma queue.

— T'as intérêt à être à la hauteur, Monsieur le Big Boss. Parce que j'ai toutes les raisons du monde d'être frustrée aujourd'hui. Tu vas devoir te faire pardonner. Alors, prends-moi, fais-moi tout oublier, Gabriel.

Elle sait que l'entendre m'appeler par mon prénom avec son accent français me rend fou et elle en joue. Sans plus de cérémonie, je la soulève, et alors qu'elle enroule ses cuisses autour de moi en cambrant son bassin pour me recevoir, j'insère deux doigts en elle. Sa respiration est profonde et je sais qu'elle lutte déjà contre l'orgasme. Je ne l'ai quasiment pas touchée et pourtant, elle est déjà si chaude, si humide ; c'est merveilleux !

— Oh Juliet, tu es toujours prête.

— Toujours prête pour toi. Prends-moi. Hum...

J'entre dans la douche et la plaque contre la faïence. Elle s'agrippe au robinet et l'eau commence à ruisseler sur nous. Elle est froide, glaciale, mais je ne sens rien et devine qu'elle non plus, nos corps sont brûlants de désir. Je mords l'arête de sa mâchoire et elle gémit. La seconde suivante, j'entre en elle avec force et l'embrasse pour étouffer son cri contre mes lèvres ; j'adore sentir l'effet que je lui procure. Cette sensation est enivrante.

— Juliet, tu me sens là ?

Elle ne répond pas et ses yeux se ferment pour apprécier chacun de mes coups de reins. Mais très vite, son corps se met à trembler et elle enfonce ses ongles dans mon dos. Ses yeux sont toujours fermés et je veux la voir au moment où elle va vriller. Je resserre mes bras autour de son corps et l'entraîne hors de la douche. Elle semble surprise.

— Je veux pouvoir te toucher. Laisse-moi faire.

Je la porte jusqu'à notre chambre et l'allonge sur le lit. Je me place sur elle et la pénètre tandis qu'elle empoigne ma tignasse brune. Mes mains caressent son corps pour venir attraper les siennes au-dessus de son visage. Je m'enfonce si profondément en elle que chaque friction me porte un peu plus loin, aux limites de la jouissance.

— Gabriel, oui, oui...

C'est maintenant que je peux tenter ma chance. Je la tiens, elle va craquer.

— Juliet, tu es à moi, j'aime tellement le sexe avec toi, promets-moi de me laisser veiller sur toi.

— Tais-toi s'il te plaît. C'est trop bon...

Je me redresse et elle me fixe.

— Si tu m'empêches d'atteindre l'orgasme juste parce que je vois clair dans ton jeu, je me vengerai de la pire des façons, je te préviens Gabriel.

*Merde, merde !*

J'accélère le rythme et elle ne me lâche pas des yeux, jusqu'au moment où ses lèvres s'entrouvrent pour laisser s'échapper un cri de plaisir. J'adore quand elle crie, happée par la jouissance. Je lui assène les derniers coups et la rejoins en m'effondrant sur elle, en elle, autour d'elle.

À peine quelques secondes plus tard, elle se lève et retourne sous la douche. Je sais qu'elle se lave car je reconnais l'odeur de son shampoing. Je décide de rester au lit et de voir comment elle va se comporter en sortant. Elle revient complètement nue et s'allonge près de moi, sur le flanc.

— Bon Gabe, je crois que tu as des choses à m'avouer. Maintenant que je suis rassasiée, je suis prête à

entendre ce que tu attends de moi. Vas-y.

Je me redresse et embrasse son épaule avant de lui répondre.

— Je veux te mettre en sécurité.

— En sécurité ? Je suis en sécurité, je vis avec toi. Je ne crains rien.

— Peut-être, mais te mêler à cette histoire concernant la disparition de ma mère et ce cauchemar...

Elle me coupe dans mon élan.

— Tu as peur de me perdre.

— Je ne le supporterais pas, tu comprends ? Ça peut paraître idiot, mais moi aussi j'ai un mauvais pressentiment.

— Gabe, si tu essaies de m'enfermer comme tu l'as fait aujourd'hui, tu me perdras. Je ne suis pas une femme d'intérieur. Je suis une femme libre, indépendante et courageuse et j'en suis fière. Je ne veux pas que tu m'entretiennes et que tu m'enlèves ma vie.

J'essaie de deviner son humeur, mais ses paroles me font peur. J'aimerais répliquer quelque chose, me défendre, mais elle ne m'en laisse pas le temps.

— Gabe, je t'aime et j'adore ma vie depuis que je la partage avec toi. Je peux essayer de comprendre tes angoisses, mais je ne veux pas vivre comme ça. Je veux aller travailler, sortir avec mes amis et rentrer avec toi à pied comme tout le monde. Alors cesse ta parano s'il te plaît. Ce n'est pas bon pour toi, pour nous.

Elle pose sa main sur ma joue et je peux sentir tout l'amour qu'elle me porte. Peut-être a-t-elle raison ? Et puis, ce cauchemar m'a vraiment profondément perturbé.

— Nous en reparlerons.

— Pas nécessairement. Mais en attendant, demain, tu viens avec moi faire les boutiques de décoration. Ce sera ta punition pour m'avoir retiré mes dossiers en cours cette semaine. Je t'en veux beaucoup pour ça et tu vas devoir te rattraper en te comportant comme un petit ami modèle.

— Mais je suis le petit ami modèle !

— C'est ça... La version autoritaire alors ! Impatient et colérique.

— Je ne vois là que des qualités ma chérie.

— Question de point de vue. T'as faim ?

Je n'ai pas besoin de répondre, elle lit en moi et s'approche pour m'embrasser.

— Va te doucher et viens me rejoindre Gabe. Ton cerveau a besoin de faire une pause. Tu es beaucoup trop sérieux, tu risques de vieillir beaucoup plus vite que moi mon chéri, fais attention.

Et maintenant, elle se fout de moi.

— Méfie-toi jeune fille. Le vieil homme que je suis pourrait encore avoir quelques trucs à t'apprendre.

— Mais j'espère bien ! Je voudrais juste pouvoir abuser de toi encore très très très longtemps, il faut que tu te ménages à ton âge.

Puis elle quitte notre lit, nue comme un ver, en se dandinant jusqu'à la cuisine. Aussitôt, je me glisse sous le jet de la douche pour profiter des bienfaits de l'eau chaude.

Au moment où je sors, une délicieuse odeur se répand dans tout l'appartement. Qu'est-ce que j'aime lorsqu'elle cuisine pour moi ! Je n'ai quasiment pas de souvenirs de mon enfance et les gouvernantes changeaient si vite que je n'ai jamais pris plaisir à manger. Mais quand je regarde Juliet, j'adore ça et partager mes repas avec elle les rend plus savoureux et presque intimes. Je crois que ça doit être un truc de Français de rendre la bouffe sexy.

J'enfile un caleçon et la rejoins. Depuis qu'elle vit avec moi, je chauffe l'appartement plus qu'avant car je sais qu'elle prend plaisir à se balader nue. Et j'en prends encore plus à l'admirer. Elle a même mis en place un planning précis avec Smith, notre majordome, pour être sûre qu'il ne sera pas là quand elle se promène en tenue d'Ève. Cette femme pense vraiment à tout !

— Ça sent super bon, tu prépares quoi ?

— Des pâtes carbonara. Tiens.

Elle me tend un verre de vin blanc qu'elle a fait venir de France la semaine dernière, un délice ! Puis elle se remet aux fourneaux et je m'installe sur un tabouret de bar.

— Bon alors, tu veux repeindre notre chambre de quelle couleur ?

— Je pensais à un ton plus doux que le gris, genre... crème ou ivoire. Je verrai avec le vendeur. De toute façon, tu as donné ton accord Gabe. Tu ne peux pas revenir sur ta parole.

— J'en ai pas l'intention ma belle, mais où allons-nous dormir pendant les travaux ?

Elle remplit les assiettes et se place face à moi.

— Je vais faire vite et il y a quatre chambres d'ami alors nous aurons l'embarras du choix.

— Quoi ? Tu vas peindre toi-même ?! T'es sérieuse là ?

— Nous allons peindre tous les deux, pour être plus précise.

— Hors de question, j'ai du boulot... je ne...

— Oh que si tu vas m'aider ! Et ne me parle pas de travail parce que moi aussi j'ai du boulot et je ne peux pas le faire parce que tu es un maniaque du contrôle qui refuse de se soigner ! Je te jure que tu vas peindre et tu vas voir, ce n'est pas si difficile de faire quelque chose de ses dix doigts. Tu peux le faire mon chéri.

Nous sommes tranquillement en train de dîner face à face et elle joue avec sa fourchette. Moi, je souris en me délectant d'une gorgée de ce vin fabuleux qu'elle a choisi. Elle se fout de moi, mais ça m'amuse de la voir faire.

— Je ne vois pas pourquoi je le ferais alors qu'il existe des gens payés pour ça.

Elle place son index sous son menton et lève les yeux au plafond en minaudant.

— Pour me faire plaisir, par exemple.

— Je pourrais te donner du plaisir de bien d'autres manières, tu sais ?

— Je compte aussi là-dessus, rassure-toi. La semaine va être longue. Et j'ai aussi prévu une virée shopping avec Jeanne. Ça ne devrait pas poser de problème, tu m'accompagneras vu que tu es censé me protéger de je-ne-sais-quoi, non ?

Putain, je sens que je vais regretter cette semaine ! Elle va me faire vivre un enfer...

Elle attrape son verre et, avec un léger sourire sur les lèvres, le cogne contre le mien avant d'avaler une gorgée de vin. Elle jubile.

— Juliet, tu sais très bien que si je fais ça, c'est uniquement pour te protéger. Je t'aime et je t'accompagnerai même si je dois supporter les commentaires de Jeanne. Cependant, j'aurai besoin de contreparties à la hauteur de mon sacrifice.

— Nous en reparlerons.

Elle reprend mon expression juste pour m'emmerder et ça marche ! Mais merde, ça m'excite ! Elle se tient bien droite et ses seins en forme de poires bien fermes me font de l'œil. J'aperçois son nombril qui se soulève au rythme de sa respiration. Elle est si naturelle et si provocante à la fois. Ses cuisses fuselées cachent merveilleusement son sexe et la suggestion renforce mon excitation. La scène est si érotique que je ne sais plus ce que je voulais lui dire. Elle sourit, elle a gagné.

## Juliet

Je ne m'en sors pas si mal en fin de compte ! Enfin, si j'omets le fait que je me suis fait piquer mes dossiers par Mike.

Une semaine avec Gabriel juste pour moi, je suis chanceuse ! Mais ça, je ne le lui avouerai pas. Et puis, je dois reconnaître qu'il s'est montré honnête avec moi, même si je le trouve déraisonnable. Du coup, je ne vais peut-être pas le torturer toute la semaine. En revanche, il va quand même falloir que je prenne un moment pour m'isoler afin de passer quelques coups de téléphone en France.

J'ai cru que ma mâchoire allait se décrocher quand Jason Benett a nommé Albert comme photographe pour le faux que j'avais sous les yeux. Albert est un ami de ma famille et je suis au courant sa spécialité. Non, mais sérieusement... quelles étaient les chances que je connaisse l'homme par qui le scandale allait arriver ? Je n'ai rien dit à Gabriel, car je préfère récolter plus d'informations avant de tout lui raconter. Mais si je me fie à mon instinct, il y a de quoi s'inquiéter.

En attendant le moment propice pour appeler mon père, je vais profiter au maximum de mon merveilleux amant. Nous nous régaloons de mon plat de pâtes et Gabriel semble penser qu'être capable de réaliser un dîner aussi simple est un exploit. Je le laisse imaginer que c'est très élaboré, mais je trouve ça drôle. Il ne connaît vraiment rien à la cuisine... Mais comme j'aime beaucoup cuisiner et surtout qu'il est très beau, je lui pardonne volontiers et je me chargerai de cette tâche avec plaisir.

Le voir, là, devant moi, à demi nu, son corps recouvert de ses magnifiques tatouages, me rend toute chose. Il est si sexy que je me demande encore comment cela peut être possible ! Franchement, pourquoi un mec comme lui reste avec une fille comme moi ? Je ne comprendrai jamais... Cette pensée me rend anxieuse, car je ne pourrais imaginer ma vie sans lui dorénavant. Je chasse mes idées noires et préfère me concentrer sur le fait que je suis chanceuse. Bon, il se traîne quelques casseroles, mais moi aussi la vie m'a abîmée alors je crois que tous les deux, on se ressemble d'une certaine façon.

Je l'observe et aussitôt, je n'ai plus faim. C'est dingue, ce mec a un magnétisme fou ! De ceux qui font perdre la raison. Je me lève doucement et contourne le bar pour aller me lover contre lui. Du bout des doigts, je trace les contours des tatouages ornant son dos et je caresse sa peau qui se couvre peu à peu de chair de poule. Il est tellement beau, chaque muscle se dessine à la perfection et est étudié pour sublimer cette carrure athlétique. C'est un bagarreur et ça se voit.

— Juliet, ça te dérange pas que je sois en train de dîner ?

— Pas le moins du monde.

Je viens de lui répondre en français. Il se retourne pour m'interroger du regard. Je continue de lui parler en français. Je sais qu'il prend des cours, mais il ne parle quasiment jamais avec moi.

— Je t'aime Gabriel.

Là, il craque complètement et fond littéralement devant moi. Il pose sa fourchette et je sens qu'il est à moi, j'ai toute son attention.

— T'entendre parler français, c'est un régal.

— Tu veux une leçon particulière ?

— Volontiers.

— Avec plaisir. Répète après moi : Bonsoir Juliet.

— Bonsoi Joulietteeee.

C'est très drôle, il ne prononce pas toutes les lettres et c'en est presque adorable, mais il le fait exprès. Je lui fais répéter une seconde fois et enchaîne. Tandis qu'il articule les syllabes, ses bras s'enroulent autour de ma taille avant que je ne prenne place sur ses genoux. Je l'embrasse dans le cou.

— Je suis un merveilleux amant.

Il répète tant bien que mal et sourit, je sais qu'il comprend quand je parle lentement.

— Je suis un petit ami raisonnable.

Il répète, mais son sourire s'agrandit.

— Je ne veux pas que Juliet se fâche.

Il rit de bon cœur et je fais de même chaque fois qu'il écorche un mot et que je le reprends.

— Je vais donc être très gentil avec elle.

Mais cette fois-ci, il ne répète pas et fronce les sourcils.

— T'exagères Juliet. Je suis toujours très gentil avec toi ma belle.

Bon, au moins, j'aurai essayé !

— Tu vois que tu progresses bien. Il ne reste plus qu'à adopter l'attitude à la française et tu seras prêt pour un voyage initiatique !

— L'attitude à la française ?

— Oui ! Le lâcher-prise, le côté décontracté et léger des Européens. Mais tu vas y arriver. Je vais t'expliquer. Tu pourrais par exemple ne pas tout prendre avec autant de sérieux.

— Et sur quels sujets je devrais être moins sérieux ?

Je continue de le caresser et embrasse maintenant son torse chaud et son épaule carrée, juste là où il a fait agrandir son tatouage pour moi. Ses paumes commencent à remonter vers mon visage et je dépose un baiser sur son poignet puis sur sa main droite.

— Sur tes angoisses vis-à-vis de ma sécurité par exemple.

— Ce point-là n'est pas négociable. Et je te rappelle que nous vivons aux États-Unis, « la décontraction » à la française, comme tu dis, ne me servirait donc à rien.

— Dans ce cas-là, je n'accepterai de surveillance que de toi. Tu vas donc devoir m'accompagner dans chacun de mes déplacements. Je vais me régaler, tu seras à ma disposition nuit et jour.

Il souffle ; cette conversation le fait profondément chier, mais je ne céderai pas si facilement. C'est trop facile, il obtient toujours tout. Mais moi, je ne suis pas son employée ici, je suis son égale, merde !

— Nous en reparlerons.

— Et pourquoi donc ?

— Parce que je suis P.-D.G. d'une multinationale et que je ne peux pas m'absenter quand ça me chante. J'ai des obligations. Il faudra donc envisager une surveillance partielle durant quelques heures la journée. Mais rassure-toi, pour ce qui est de la nuit, je ne délèguerai jamais.

— Tu m'étonnes ! Monsieur le Big Boss n'est pas fou. Ah, je vais avoir du travail avant de te rendre plus européen.

— Je ferai de mon mieux.

— Je n'en espère pas moins de votre part, Monsieur Vance.

— Et quand as-tu l'intention de m'emmener en voyage initiatique ? Tu sais que je ne connais pas encore ta famille.

Aïe, il m'attaque là.

— Tu n'es pas prêt pour ça, crois-moi. Mais quand tu le seras, ma famille sera ravie de t'accueillir.

— Je suis toujours prêt lorsque j'arrive à un rendez-vous, ma belle.

— Là, ça n'a rien à voir avec un « rendez-vous ». Et je te garantis que tu vas être surpris. Ma famille est, disons, un peu... exubérante.

— Exubérante ?

— Oui, ils sont très démonstratifs et parlent de tout sans retenue. Je n'arrive pas à t'imaginer au milieu d'eux. Je préfère te préserver pour le moment.

— Ils savent que tu vis avec moi ?

— Ils savent que j'ai rencontré un homme, mais pas que je vis avec lui. Ma mère serait folle de rage si elle apprenait que je vis chez toi.

— Pourquoi ?

Il ne comprend pas et j'aimerais ne pas trop lui en dire, mais je n'ai pas vraiment le choix. Après tout, ses questions sont légitimes, moi je connais son père.

— Ma mère est une femme indépendante, et j'ai été élevée dans l'idée que jamais je ne devais laisser un homme m'entretenir. Alors, apprendre qu'à vingt-cinq ans à peine, sa fille cadette vit avec un type plus vieux qu'elle, qui se trouve être P.-D.G. d'une multinationale dont je ne préfère pas connaître le capital, dans un appartement luxueux du quartier le plus sympa de New York avec majordome, réceptionniste et chauffeur, je pense que ça pourrait la tuer.

— Mais enfin, réussir dans la vie n'est pas un défaut quand même !

— Non, pas un défaut, mais tu vis de façon luxueuse et ce n'est pas trop dans les habitudes de ma famille. Et surtout, je suis inexpérimentée alors ils ne comprendraient pas pourquoi je vis avec toi aussi rapidement.

— Je ne vois pas le rapport avec ton expérience.

Alors là, c'est le sujet le plus sensible ! Mes proches sont très très libérés en ce qui concerne les relations amoureuses. Comment je vais formuler ça ?

— Tu veux que je te traduise leur proverbe préféré ?

— Si ça peut m'aider à y voir plus clair.

Il fronce les sourcils, visiblement il n'aime pas du tout que je reste discrète à son sujet auprès des miens.

— « Changement d'herbage réjouit les veaux ».

Il écarquille les yeux et me fixe, perdu.

— Quoi ?

— En gros, ça veut dire que plus tu changes de partenaires, plus tu es heureux. Pour eux, la fidélité et l'exclusivité sont possibles, mais pas obligatoires. Et comme ils sont au courant de mon manque d'expérience, ils ne comprendraient pas que je m'engage avec toi en vivant à tes côtés avant d'avoir testé un grand nombre de conquêtes.

— Tu te fous de moi, Juliet ?

— Si seulement... Tu ne peux pas imaginer comme ma vie a été difficile dans cette famille si libérée alors que moi, je ne suis que moi. Ils sont si lumineux, si bruyants, si curieux. Je les adore, ils ont toujours été très aimants et leur soutien est indéfectible, mais jamais je ne me suis sentie comme eux de ce

point de vue là. Et je n'ai pas parlé de notre vie, car je sais qu'ils ne comprendraient pas. Je ne veux pas qu'ils s'inquiètent pour moi.

— Alors je suis comme un amant que tu cacherais dans un placard ?

Il me regarde droit dans les yeux et je vois sa peine. Ça m'est insupportable d'en être la cause.

— Non, jamais je ne te cacherai. Je pensais juste t'épargner ça. Tu te plains de Jeanne, mais elle est discrète en comparaison de mes sœurs et mes parents. Mais t'as raison, je ne veux pas que tu penses que je n'assume pas notre amour. Je vais leur dire que je vis avec toi et je te les présenterai avec plaisir lorsqu'on en aura l'occasion. Alors seulement, tu comprendras. Il faut juste que tu saches que ma mère est une séductrice née et qu'elle tentera par tous moyens de te mettre dans l'embarras, c'est sa façon de se faire une idée sur les hommes. Une fois ce « test » passé, ils vont t'adorer ! Ils te trouveront bizarre et coincé, mais ils vont t'aimer à coup sûr. Et tu sais pourquoi ? Parce que moi je t'aime et quand ils verront notre amour, ils ne pourront que nous soutenir.

Il fronce les sourcils et penche la tête sur le côté. Son corps se raidit sous moi.

— Coincé et bizarre ? Tu me trouves coincé ?

— Non, pas avec moi, mais tu fais si strict au premier abord. Je me rappelle encore de la première fois où tu es entré dans mon bureau, tu m'as foutu la trouille.

— C'était le but... Moi aussi je me souviens de ce jour-là comme si c'était hier. Dès que je t'ai vue assise à ton bureau, j'ai su que cette société avait été un bon investissement.

Comment ose-t-il dire une chose pareille ? Quelle prétention !

— Quand je t'entends dire des trucs comme ça, je me dis que tu devais être un sacré connard avant nous. Je ne comprends toujours pas pourquoi tu es différent avec moi, mais je remercie le ciel que tu sois tel que tu es aujourd'hui.

Il hausse les épaules.

— Disons que j'étais pragmatique et que je n'ai jamais envisagé les relations homme/femme autrement que sexuellement. Mais toutes les nanas que j'ai rencontrées étaient informées et consentantes.

Son ton est sec, mais ça ne me fait ni chaud ni froid.

— Encore heureux ! Ça n'enlève rien au fait que ce mode de vie est sordide. Tu devais te sentir tellement seul.

— La solitude n'a jamais été un souci pour moi. Et puis, j'ai travaillé dur pour en arriver à ce « mode de vie luxueux », comme tu dis.

— Ça te vexes que je trouve ton mode de vie « luxueux » ?

— Disons que je ne vois pas en quoi ça pose problème.

— Ce n'est pas un problème pour moi dans la mesure où tu ne m'imposes rien. Et puis, je reconnais que Smith est très utile. Si je devais entretenir toute seule un endroit aussi grand, je ne sais pas comment je ferais en bossant autant ! Après tout, tu vis comme bon te semble, je n'ai pas à te juger. Et tu peux être fier de ta réussite Gabriel. Vraiment.

Il baisse les yeux, j'ai l'impression qu'il cherche ses mots pour exprimer un détachement sur un sujet qui lui tient pourtant très à cœur.

— Moi, j'en suis fier, mais toi, ça semble plus t'incommoder que te satisfaire.

Je me love dans ses bras. Je viens de réaliser que mon attitude laisse à penser que son statut social est un problème pour moi alors que pas du tout ! En réalité, j'en ai juste rien à foutre. Mais ça, je ne peux pas l'exprimer ainsi.

— Tu me satisfais pleinement. C'est juste que je n'avais jamais envisagé de vivre dans une bulle de coton. Avec quelques ajustements, nous allons trouver un équilibre, aie confiance en nous.

— Quelques ajustements ?

— Oui, les transports en commun par exemple. Ce soir en rentrant avec ton chauffeur, je regardais les couples dans la rue et je me disais que j'aimerais rentrer à pied avec toi ou prendre le métro.

— En quoi c'est mieux de prendre le métro ?

— J'aime bien l'idée que nous soyons un couple comme les autres, et vivre comme Monsieur et Madame Tout-le-monde me plairait beaucoup.

— Juliet, nous avons déjà eu cette conversation et pour le moment, je ne préfère pas prendre de risques. Je regrette déjà de t'avoir mêlée à toute cette histoire avec ma mère et je suis inquiet de ce que nous avons appris ce soir. Je ne sais pas ce que manigance mon père, mais je tiens trop à toi pour prendre le risque de te laisser vagabonder seule dans la rue.

— En l'occurrence, je pensais plus à une balade avec toi. Mais j'oubliais que tu es une tête de mule et que tu te moques bien de ce que je ressens moi.

C'est sorti tout seul. Cette fois, il me fatigue vraiment. Je me libère de son étreinte et le laisse là, planté au milieu de la cuisine, pour regagner notre chambre. Non, mais sérieux ! C'est déraisonnable de penser que je ne cours aucun danger et que Gabriel est en passe de devenir dingue avec son obsession du contrôle absolu ?! Si je le laisse faire, il finira par m'étouffer ! Mais hors de question que je cède.

De colère, je m'enferme à clé dans la salle de bain et me fais couler un bain dans son immense baignoire. Pendant que l'eau coule, j'en profite pour appeler mon père ; plus vite je serai fixée, plus vite cette histoire sera réglée. Il répond à la première tonalité et sa voix me fait du bien. Depuis ma plus tendre enfance, papa s'est toujours adressé à moi en américain, mais maintenant que je vis aux States, il ne me parle qu'en français. Je crois que ma famille a peur que j'oublie d'où je viens. S'ils savaient à quel point j'essaie de m'y accrocher... La vie avec Gabriel pourrait vite me monter à la tête et je deviendrais alors une potiche de salon. Je m'y refuse.

— Ma chérie, comment vas-tu ?

— Papa, je vais bien et toi ? Et les autres ? Tout le monde va bien ?

— Oui, mais tes frangines me rendent fou ! Tu sais que Rose veut se lancer dans l'apiculture ? Elle veut installer des ruches sur le toit de la maison. Non, mais sérieusement... en plein Paris ! Et le pire, c'est que je passe pour un fou quand je dis que c'est déraisonnable.

Je ris de bon cœur en imaginant ma sœur aînée, les poings sur ses hanches, tenant tête à mon père et ma mère levant les yeux au ciel tant la situation les désarçonne.

— Mon pauvre petit papa, je ne savais pas, mais j'imagine bien ! Rose est surprenante.

— Oui enfin, la plus grosse surprise est quand même venue de toi ma puce. Partir vivre à l'autre bout du monde, seule... Tu es sûre que tout va bien pour toi ? Et cet homme, comment il s'appelle déjà ?

— Papa, il s'appelle Gabriel et tout se passe bien. Je vais bien. Mais j'ai un secret à te confier et j'ai besoin de ton aide.

Il ne dit plus un mot et je l'entends se déplacer. Je suis à des milliers de kilomètres, mais je sais exactement ce qu'il fait. Il est en train d'aller se planquer dans son bureau pour pouvoir parler librement. Le claquement de ses chaussures sur les marches des escaliers, le grincement de la porte qu'il n'a jamais fait réparer et le bruit de son vieux tourne-disque qu'il lance pour meubler le silence de la pièce. Puis, je l'entends se laisser tomber sur son fauteuil en cuir et respirer profondément.

— Je t'écoute ma chérie, que se passe-t-il ?

— La maman de Gabriel a disparu il y a de nombreuses années sans aucune raison et de façon subite. Son mari et son fils l'ont cherchée durant des années et Gabriel, une fois devenu adulte, a confié la tâche à un privé américain qui semble avoir des contacts dans le monde entier. Lorsque Gabriel m'a parlé de cette histoire, il m'a montré des photos prises un peu partout et laissant à penser que la femme sur les clichés est sa mère. Elle serait donc en vie, mais il n'a jamais réussi à retrouver sa trace. Je suis inquiète, car l'une des photos a été prise en France, sur une plage à côté de notre maison de vacances. Or, ce cliché est un faux.

— Comment ça, « un faux » ? Ma chérie, tu me fais peur... Cette histoire est vraiment étrange.

— Je le sais, car il y a la maison cassée sur la photo et si je me souviens bien, elle a été détruite il y a de nombreuses années alors que la date mentionnée dessus est très récente, moins de deux ans. Tu te rends compte ?

— Et tu penses que le privé est un escroc ?

— Je ne le pense pas honnête en tout cas, mais ce n'est pas le plus étrange. Lorsque j'ai rencontré cet homme, il a affirmé que le photographe n'était autre qu'Albert !

— Albert ?

— Oui, Albert Leduc, ton ami. Papa est-ce possible ?

— Albert... Attends ma chérie, je dois réfléchir. Je ne sais pas.

— Tu peux te renseigner discrètement ? Je ne veux pas inquiéter Gabriel.

— Attends Juliet, maintenant que tu m'en parles, Albert connaît bien le coin et il a fait pas mal de photos quand nous étions plus jeunes. Mais ça date. Aujourd'hui, il est encore dans ce milieu, mais il ne tient plus d'appareil depuis bien longtemps. D'ailleurs, je ne sais plus trop ce qu'il fait maintenant.

— Je le sais bien, et je sais aussi qu'il avait accès à des logiciels de traitement de l'image plus qu'élaborés. Je me demande juste pour quelle raison il aurait truqué des photos.

— Oh tu sais, Albert a toujours été à la limite du légal et dans son métier, tout est toujours question de point de vue.

— Je dois le savoir, Papa. Gabriel a besoin de savoir, ça fait vingt-cinq ans que ça traîne cette histoire. Je peux compter sur toi pour te renseigner ?

— Mais bien entendu ma chérie. Je vais faire mon possible. Prends bien soin de toi et viens nous voir très vite. Et puis, nous n'avons pas encore rencontré ton ami. Enfin, si c'est toujours d'actualité ? Mais vu tes questions, je dirais que c'est le cas.

— Oui, je suis très heureuse avec Gabriel. Je ne sais pas encore quand nous pourrons nous libérer pour venir quelques jours en France. Nous travaillons énormément tous les deux et ce n'est pas simple.

— Je comprends, il fait quoi dans la vie, ton Américain ?

Je sens que sa question n'est pas si innocente que ça, mais j'ai promis de ne pas mentir à Gabriel alors je me dois d'affronter la vérité.

— Il est P.-D.G. de sa propre affaire. Du coup, il travaille beaucoup.

— Un P.-D.G., vraiment ? Et il bosse dans quoi ?

— Sa société fait un peu de tout. Il y a plusieurs domaines d'activités. C'est une entreprise assez énorme...

Là, je sens qu'il est en train de faire fonctionner son cerveau à pleins tubes et il se racle la gorge. Oh, c'est pas bon signe !

— Juliet, ne me dis pas que c'est ton patron quand même ?

Aïe, aïe aïe ! J'entends la porte de son bureau qui s'ouvre. Merde, il va alerter ma mère !

— Pour être précise, il est le patron, du patron de mon patron. Mais je l'aime et j'ai pas choisi son métier. Ce n'est pas un défaut de réussir dans les affaires. Je ne vais pas me priver de lui juste à cause de son job, non ?

— Réussir non, mais coucher avec son employée si. Et toi, tu n'as pas peur d'être perçue comme une arriviste ?

— Une arriviste, moi ? Non, mais tu plaisantes papa ? Le simple fait que tu l'envisages me blesse énormément.

— Moi je sais qui tu es, mais tes collaborateurs ? Et ton patron qui reçoit lui-même ses ordres de ton petit ami, comment voit-il la chose ?

Mais il ne me laisse pas répondre et j'entends qu'il chuchote pour ma mère. Puis un cri résonne dans le téléphone.

— Quoi ?! Juliet Clarck, c'est quoi cette histoire ?

Toujours pas de temps de me défendre. Elle saisit le combiné et je l'entends claquer une porte avant de recommencer à me hurler dessus.

— Ma petite fille, que t'a fait cet homme ?! Ce n'est pas comme ça que tu as été élevée !

— Maman, tu m'as élevée en me disant qu'on ne choisissait pas où l'amour pouvait nous mener et qu'il fallait être suffisamment ouvert pour apprécier la beauté de la chose.

— Oui enfin, coucher avec son patron... Est-ce qu'il t'y a contrainte ?

Si elle savait comment a commencé notre histoire, elle me renierait sur le champ. Heureusement que lors de mon séjour en France avec Jeanne, je ne me suis pas confiée. Je me félicite de m'être enfermée dans mon chagrin à l'époque.

— Maman, je l'aime et il m'aime. Nous sommes heureux tous les deux et ni toi ni personne ne peut juger notre relation. Tu ne le connais même pas. Et puis toi aussi tu as épousé un homme qui ne venait pas du même monde que toi et ça ne t'a pas trop mal réussi, pourquoi n'aurais-je pas les mêmes droits ?! Je suis une femme libre maman, alors foutez-moi la paix tous autant que vous êtes !

Et je raccroche ; c'est la première fois que je raccroche au nez de ma mère. Elle va en faire une crise de nerfs, mais je suis hors de moi. Je mets mon portable en mode vibreur, car je sais que toute la famille va me rappeler pour savoir quelle mouche m'a piquée. Je sens que les ruches de ma sœur vont passer inaperçues à partir de maintenant alors que c'est quand même une idée folle. Remarque, si l'on en croit les études sur la question, cela serait plutôt bénéfique pour l'écosystème des grandes villes et il paraît que leur miel est tout aussi bon qu'en campagne. J'essaie de me concentrer sur cette idée quand je me glisse dans mon bain. Mais Gabriel tente d'entrer dans la pièce.

— Juliet, qu'est-ce que tu fais là-dedans ? Laisse-moi entrer.

Lui aussi il m'emmerde à vouloir me dicter en permanence ce que je dois faire, ce que je dois trouver normal et juger chacune de mes paroles.

— Fous-moi la paix toi aussi.

— Pardon, Juliet, à qui tu parles ?

— À toi, laisse-moi tranquille, j'ai besoin de souffler un peu.

— Je ne comprends pas quand tu me cries dessus en français. Tu peux t'exprimer clairement ?

Putain, mais c'est trop demander qu'on me laisse tranquille ? Du coup, comme chaque fois que je suis à bout, je craque.

— Si tu veux comprendre, prends plus de cours ! Sinon va te faire foutre, c'est assez clair là ?

Et je mets la musique à fond histoire de ne plus rien entendre. Je plonge même ma tête dans l'eau mousseuse pour atténuer encore le son de sa voix qui m'appelle de l'autre côté de la porte. Je reste quelques secondes ainsi, faisant fi des bruits qui m'entourent.

Lorsque je sors ma tête de l'eau, tout est calme, sauf moi. Je suis folle de rage. Je me concentre alors sur ma respiration, comme j'avais appris à le faire après l'accident de Jeanne. Les automatismes me reviennent, mon esprit se vide. Enfin, pas pour très longtemps, car Gabriel revient tambouriner comme un malade à la porte.

— Juliet, je te préviens que si tu n'ouvres pas immédiatement cette porte, je la défonce ! Je suis en ligne avec Jeanne qui s'inquiète pour toi.

J'attrape alors mon portable posé sur le petit meuble à côté de la baignoire et constate que j'ai une ribambelle d'appels en absence. J'envoie un SMS à mon amie.

*\* Raccroche tout de suite avec Gabriel !*

Je l'entends qui parle lentement en anglais. Et je devine qu'elle coupe court à l'appel sans aucune explication. Mon téléphone sonne au même moment. Je décroche.

— Mais qu'est-ce que vous avez tous à me harceler aujourd'hui ?!

— J'ai eu ta mère qui est folle de rage après toi. Apparemment, votre conversation a coupé au mauvais moment.

— Non, j'ai raccroché.

— Juliet Clarck, tu vas avoir des ennuis, de *graves* ennuis.

— Je le sais, mais j'ai un peu craqué. Tu sais qu'elle m'a fait une crise parce que je sors avec mon patron ?

— C'est pas une surprise, et je croyais que tu ne voulais pas lui en parler ?

— C'était le plan, sauf que Gabriel a lui aussi fait une crise parce qu'il n'est pas légitime auprès de ma famille. Du coup, je me suis dit que j'allais être honnête et maintenant, je suis persécutée de tous les côtés.

Pas de réponse.

— Jeanne, tu m'écoutes ?

— Oh Jul's, tu ne vas pas être contente du tout...

J'ai peur tout à coup. Je ne dis plus rien ; la tempête arrive.

— Disons que... je viens de recevoir un mail. Ce sont des validations de réservation de vols pour tes parents. Ils débarquent à New York ce week-end et veulent que nous les hébergions. Apparemment, ils ne sont pas non plus au courant que tu vis avec Gabriel. Oh, Juliet... comme je ne voudrais pas être à ta place. Ah, mais attends ! Il y a quand même un point positif, Rose et Margaux sont du voyage. Avec un peu de chance, elles vont faire une grosse connerie qui fera oublier ton mec à tes parents.

— Non, non, non, c'est pas drôle Jeannot ! Ils vont péter les plombs et Gabriel n'est pas prêt pour ça. Ça va virer au cauchemar. Fais quelque chose, aide-moi. Tu ne peux pas me laisser tomber, je t'en prie...

Bon, là, je panique clairement. Je sors de la baignoire et manque de glisser sur le sol trempé. Je me rattrape sur le meuble et aperçois mon reflet dans le miroir. Je suis blanche comme un linge.

— Juliet, je ne te laisserai jamais tomber, sois-en sûre. Il faut juste que tu respires calmement ma belle. Tu veux que je vienne tout de suite pour qu'on prépare un plan ?

J'aimerais tellement, mais je sais que Gabriel va lui aussi faire une crise. Je souffle.

— Demain matin, 09 heures chez moi. En attendant, je vais devoir affronter l'homme avec lequel je vis. Putain, ça craint !

— Courage ! Je t'aime.

Je raccroche sans même lui répondre. Je prends le temps de me sécher et brosse mes cheveux. Puis je déverrouille la porte et l'ouvre lentement. Aucun bruit autour de moi, pas de Gabriel dans les parages. *Ouf !*

Je file en vitesse vers le dressing, attrape une nuisette et l'enfile avant de retourner dans notre chambre. Je m'installe dans le lit et consulte mon téléphone. Plusieurs mails s'affichent.

Le premier est de mon père :

---

**De :** *Daddy*

**À :** *Moi*

**Objet :** *Ma chérie, ne m'en veux pas !*

Juliet, je suis très inquiet. Rappelle-moi.

---

Le second de ma mère :

---

**De :** *Maman*

**À :** *Moi*

**Objet :** *Réunion de famille obligatoire !*

Ma petite fille,

J'espère vraiment que la discussion a été rompue au mauvais moment. Je ne saurais quoi penser si ce n'était pas le cas. De toute façon, nous serons là dans quelques jours et nous comptons bien avoir une conversation avec toi, cela fait trop longtemps que je n'ai veillé sur toi et je ne comprends pas ce qui se passe. Sache que je t'aime même si je ne suis pas d'accord avec ce que tu fais.

Rappelle-moi.

---

Le troisième, de ma sœur Rose :

---

**De :** *Rosie*

**À :** *Moi*

**Objet :** *Oh putain, t'as tapé fort, trop fière de ma petite sœur !!!*

Jul's,

Qui aurait cru que toi, la petite fille sage de la famille, allais déclencher la tempête du siècle ?! Maman est dans tous ses états. Félicitations, tu es une femme ma sister<sup>(8)</sup> chérie !!! Sans rire, je suis fière de toi. Je te soutiendrai quoiqu'il arrive. Et compte sur moi pour faire diversion.

Je t'aime.

Rosie.

---

Le quatrième, de mon autre sœur, Margaux :

---

**De :** Maggie

**À :** Moi

**Objet :** NYC, here we come !

Ma sœur adorée,

On arrive vendredi, la météo annonce une tornade sans précédent. Je sais pas comment t'as fait, mais t'as réussi à décider papa et maman de venir à New York ! En plein pendant la Fashion Week. Trop cool ! T'es la meilleure sœur du monde entier (ne le dis pas à Rosie) ;-).

Tu me manques.

Maggie.

P.-S. : T'as fait quoi comme bêtise ? Parce qu'à l'heure actuelle, ça reste vague...

---

Et là, on pourrait croire que la boucle est bouclée, mais non, un cinquième message m'attend et pas des moindres, celui de Gabriel :

---

**De :** Love

**À :** Moi

**Objet :** ??????????

Quand tu auras fini de hurler des trucs incompréhensibles depuis notre salle de bain et de passer des appels à je-ne-sais-qui, tu me trouveras dans mon bureau, prêt à entendre les explications que tu voudras bien me donner à moi, l'homme avec lequel tu partages ta vie.

En attendant, profite bien de ton bain.

Je t'aime.

---

Bon, il est évident que je ne vais pas répondre à mes parents. Je vais en revanche faire un mail groupé pour mes sœurs qui pourront s'avérer être de précieuses alliées lors de leur séjour. Et puis, je n'aime pas leur cacher des choses, elles m'ont toujours protégée de tout sans jamais me juger.

---

**De :** Moi

**À :** Rosie ; Maggie.

**Objet :** Analyse critique, ça pue pour moi !

Rosie, Maggie, mes sœurs chéries,

Effectivement, papa et maman sont furieux après moi. Ma faute ? Être tombée amoureuse de l'homme qui représente à lui tout seul tout ce à quoi ils ont tenté de nous faire échapper. Attention, pas de panique, ce n'est pas un repris de justice ! Non, c'est un citoyen américain qui a fait de bonnes études et qui a bien réussi professionnellement. Il est P.-D.G. de la multinationale dans laquelle je travaille, il est plus vieux que moi, il vit dans un appartement magnifique et ce que ne savent pas encore nos chers parents, c'est que je vis avec lui.

En résumé, je couche avec mon patron et je vis chez lui. Je suis donc une traînée de bas étage. Sauf que nous nous aimons et que cet arrangement me rend heureuse. Du coup, j'ai peut-être dit que je n'en avais rien à faire de leur jugement ou un truc du genre. Voilà, vous êtes au courant de tout et vous savez quoi ? Ça fait du bien de le dire parce que je n'ai pas honte de ce que je ressens. Quand vous le verrez, vous comprendrez.

Je vous aime et vous me manquez à chaque instant mes sœurs adorées.

À vendredi.

Jul's

P.-S. : Je me débrouillerai pour avoir des places pour la Fashion Week. Vous voulez quel défilé ?

---

Ce message étant envoyé, je suis épuisée et sais que Gabriel va encore me donner des ordres. Je ne le supporterai pas ce soir. Alors, je pose mon téléphone et éteins la lumière. Je reste dans l'obscurité avec une seule et unique question en tête : comment vais-je présenter BB à mes parents vendredi soir ?

Mais je suis fatiguée et très vite, je sombre dans le sommeil, constatant alors que le simple fait de m'être confiée à mes sœurs m'a soulagée d'un poids que je n'avais même pas conscience de porter. Je devrais vraiment écouter plus mon corps.

## GABRIEL

Sérieusement, comment une si petite femme peut-elle mettre un tel bordel dans ma vie ?

Une fois de plus, je me torture l'esprit pour savoir ce qui peut bien se passer dans sa petite tête. Ça n'a rien de compliqué d'accepter de se faire servir, merde ! Et puis, je fais tout mon possible pour dire les choses le plus gentiment possible, mais rien n'y fait, elle refuse toujours d'obéir. De toute façon, je ne céderai pas concernant sa sécurité tant que je ne saurai pas ce qu'il se passe avec mon père et tant que je penserai que mon rêve est tangible. Retrouver ma mère a toujours été un cheval de bataille et quelque chose me dit que mon rêve et cette photo truquée vont me mener à plus de réponses. Parce qu'à l'heure actuelle, j'ai encore des frissons dans le dos en y repensant.

Je jette un coup d'œil à l'horloge accrochée sur le mur en face de mon bureau ; ça fait maintenant plus d'une heure qu'elle est dans la salle de bain. Déjà que ça m'a coûté de ne pas appeler le réceptionniste pour lui ordonner de défoncer la porte alors qu'elle m'avait une fois de plus hurlé dessus en français, je trépigne à présent. Je déteste ça et en même temps, ça me fait sourire ; elle a une façon de prononcer les mots qui les rend absolument incompréhensibles pour moi, mais c'est tellement sexy ! Bon, je vais aller voir ce qu'elle fait.

Je suis rassuré car je sais qu'elle n'a pas tenté de sortir de l'appartement. J'ai tendu l'oreille à chaque bruit, c'est d'ailleurs pour ça que la porte de mon bureau est restée ouverte. Je marche lentement dans le couloir et lorsque j'entre dans la chambre, je constate que la porte de la salle de bain est ouverte et que la pièce est vide. Le temps que mes yeux s'habituent à la pénombre, je remarque qu'elle dort paisiblement à sa place dans notre lit. Quel soulagement ! Je sais que nous allons devoir reparler de ce pour quoi elle m'en veut et surtout du fait qu'elle a discuté avec je-ne-sais-qui pendant son isolement.

La conversation a dû mal se passer car sa *super copine* Jeanne m'a appelé pour que je demande à Juliet de lui répondre de toute urgence. Puis je me suis fait raccrocher au nez et je les ai entendues piailler derrière la porte. Je n'ai pas voulu être indiscret parce qu'elle a déjà du mal à accepter ce que je lui impose sans avoir besoin d'en rajouter. Et puis, de toute façon, je ne comprenais rien. Je m'approche du lit et la contemple, elle est magnifique ! Juliet est allongée et le drap couvre son corps, tout en dévoilant subtilement ses frêles épaules et sa chevelure de rêve qui se répand sur l'oreiller. Au fur et à mesure que mes yeux s'habituent à l'obscurité, son visage détendu et serein se dévoile ; elle est si jeune, si naïve, j'aurais pu la dévorer et ne laisser d'elle qu'un fantôme si elle ne m'avait pas envoûté. Quand je pense au mec que j'étais avec les femmes, je me dis qu'elle a fait de moi un homme meilleur et je l'en remercie. Même s'il est bien clair que je ne l'exprimerai jamais à voix haute.

Je ne résiste pas et me glisse sous les draps pour me blottir contre elle. Mes bras l'encerclent et elle se laisse faire. Sa respiration lente et régulière prouve qu'elle dort profondément.

— Je t'aime Juliet.

Je murmure contre ses cheveux doux et parfumés et caresse son dos du bout de mes doigts. Le fait qu'elle dorme rend les aveux plus faciles. En glissant plus bas vers son ventre, je remarque qu'elle a enfilé une nuisette longue en soie qui fait ressortir ses formes généreuses et féminines. Soudain, elle frémit.

— Moi aussi je t'aime Gabriel.

— Tu ne dormais pas ma belle ?

— Si, mais je dors mieux avec toi.

Et plus rien. Je n'aurai pas d'explication ce soir et pour être honnête, je m'en fous complètement. Tout ce qui compte, c'est qu'elle est dans mes bras et que personne ne peut l'atteindre.

Cette nuit, pas de mauvais rêve, mais je me réveille à l'aube. Juliet dort toujours à côté de moi. Je fais passer une mèche de ses longs cheveux derrière son oreille et elle ouvre doucement un œil. Le léger sourire qu'elle a sur les lèvres est contagieux et ma bouche se fend d'elle-même jusqu'à mes oreilles. Bon sang, depuis quand je suis devenu aussi mielleux ? Ça ne me ressemble absolument pas. Mais, au fond, la douceur de nos rapports me fait fondre. À quoi bon lutter, je ne peux pas lui résister, pas vrai ? C'est aussi insupportable que délicieux pour moi !

— Bonjour beauté.

— Bonjour. Tu sais, pour hier soir...

— Soirée difficile ?

— Oui et ça va être une semaine difficile aussi. J'ai parlé avec mes parents. Ils sont furieux contre moi.

— Pourquoi ? Tu leur as parlé de nous ?

Elle se redresse un peu et noue ses longs doigts aux miens.

— Ouais, je voulais être honnête et maintenant, ils me prennent pour une traînée qui couche avec son patron.

— Je saurai les convaincre que ce n'est pas le cas, je vais les appeler. T'inquiète pas, ma beauté.

— Pas besoin de les appeler, ils débarquent vendredi à New York avec mes sœurs. C'est un cauchemar... Ils ne savent même pas que je vis chez toi. Et puis, c'est bien comme ça que tu me voulais au départ, comme une nana que tu sauterai et que tu dégagerais, non ?

Alors ça, pour une nouvelle, c'est une nouvelle ! Toute la famille de Juliet d'un seul coup ! Ça va donner, je pense. Mais elle semble vraiment inquiète.

— Tu sais ma belle, je me moque complètement de ce que ta famille va dire ou penser. La seule chose importante, c'est qu'ils sachent que nous nous aimons et que je veille sur toi à présent. Alors, rassure-toi, je vais me défendre et je ne laisserai personne te traiter de traînée. Et ça, même si j'avoue que te sauter fait partie de mes passe-temps favoris !

— Mais non, ils veulent comprendre et même si je sais qu'ils désapprouvent, je m'en fous. Je ne veux pas qu'ils sèment le trouble entre toi et moi, c'est tout. Et s'ils découvrent à quel point tu es possessif et autoritaire, ils vont nous faire passer un week-end affreux. En plus, j'ai raccroché au nez de ma mère pour la première fois hier. Tu te rends compte ?

Alors ça, c'est drôle, parce qu'à moi, elle me raccroche tout le temps au nez. Je ne l'imagine pas autrement avec sa famille.

— Ça te fait rire Gabriel ?

— Oui un peu, parce que tu ne te gênes pas avec moi, et tu m'insultes en français aussi. Alors j'ai du mal à imaginer que tu les choques avec si peu.

Elle sourit.

— Oui, mais toi, tu me pousses à bout. Comme avec cette histoire de sécurité ! T'es complètement cinglé. Je me demande si tu ne devrais pas sérieusement aller consulter un spécialiste, parce que si tu crois que je vais accepter qu'un parfait inconnu me suive partout juste pour te faire plaisir, tu te plantes Gabriel. C'est hors de question !

Elle recommence à s'énerver et je ne veux pas de ça maintenant. Je vais tenter une approche plus directe, on verra bien ce que ça donne.

— OK, OK Juliet, je vais y réfléchir. Mais en attendant, je suis inquiet et j'ai besoin d'être rassuré. Prenons ça comme une négociation, tu veux ?

Elle lève un sourcil.

— Tu sais que j'ai besoin de savoir que tu es en sécurité à New York pour pouvoir vivre sereinement. Tu veux quoi en échange ?

Aussitôt, elle se met à sourire. Merde, j'ai dit une connerie ! Je me suis fait avoir, comme un bleu et je le sais en un simple regard. Dieu que cette gamine est maline !

Elle frotte son nez contre mon cou.

— Tu me veux en sécurité à New York, c'est bien ça ?

J'hésite à répondre, mais je n'ai pas le choix. Je ferme les yeux et attends de connaître ma sentence.

— Oui.

— OK, alors je veux avoir un droit de regard sur l'homme qui sera chargé de ma sécurité quand tu ne

seras pas avec moi. Mais dès que tu me rejoins, il s'éclipse, c'est ça ?

— Tu es d'accord ?

— Je trouve ça totalement déraisonnable, mais j'accepte. Ma condition est simple en contrepartie.

Je plisse les yeux, je sais déjà que je vais détester ça.

— En échange, je veux aller passer une semaine seule en France, sans surveillance.

*QUOI ?!!*

— Seule ? En France ? Pourquoi ? Tu veux me quitter ?

— Non, pas du tout, je t'aime et je ne te quitte pas. J'ai juste besoin de passer quelques jours dans mon pays et je veux y aller seule pour me reposer et faire un peu le vide, tu comprends ?

— Non je ne comprends pas, je ne pourrai pas veiller sur toi là-bas. Juliet, pourquoi tu me tortures autant ?

Elle écarquille les yeux. Je passe ma main sur mon visage. La laisser filer en France ? Putain, mon cauchemar devient réalité. Elle va m'échapper.

Ma respiration s'accélère. Mon cœur s'emballe. Je la sens qui s'approche de moi, mais ça ne me rassure pas pour autant. Elle veut me quitter, mais pourquoi ?

— Gabriel, je t'aime tant. C'est si fort entre nous. Je ne veux pas te torturer, je ne ferai jamais ça. Mais j'ai besoin de quelques jours pour moi, juste pour moi. En échange, j'accepte ton garde du corps à New York, t'en penses quoi ?

*Qu'est-ce que j'en pense ? J'en pense que c'est une putain d'idée de merde et que ça me fout hors de moi d'imaginer que tu te barres. J'en pense qu'il en est hors de question, tu es à moi Juliet, à moi et je ne te laisserai jamais me quitter, tu comprends ça ?*

Bon, il est évident que soit je me calme, soit je sors faire un tour parce que si je lui réponds ça, elle va clairement péter les plombs. Je me lève d'un bond et elle retombe sur le lit. Je ne suis vraiment pas tendre et file dans le dressing sans un regard pour elle. J'enfile ma tenue de sport avant d'aller me brosser les dents.

Lorsque je sors, elle est assise sur notre lit et me regarde attentivement. Je ne saurais dire ce que signifie la lueur qui passe dans ses yeux au moment même où je me stoppe pour lui faire face.

— Juliet, je vais courir, je reviens vite. Ensuite, on reparlera de tout ça. Reste à l'abri s'il te plaît.

C'est un ordre déguisé en supplique, mais elle n'est pas dupe. Elle marmonne en français.

— Ben tiens, moi je dois rester enfermée et Monsieur va se balader. CQFD !

Je pars en courant avant de changer d'avis et de la menacer de l'enfermer à la maison, ce que, soyons honnêtes, je ne peux pas me permettre.

Pendant une heure, je cours comme un acharné. Mes pieds sont douloureux et ma respiration est hachée quand je rentre à la maison. À la réception, je demande que l'on me confirme qu'elle n'a pas quitté l'appartement et je suis immédiatement rassuré. Je monte en vitesse et la vois, habillée, maquillée et en grande conversation avec son amie.

*Tiens, il ne manquait plus qu'elle !*

Dès que j'approche, le silence se fait. L'ambiance vient de changer de façon radicale. Malgré tout, je suis soulagé de les voir en plein milieu du salon en train de prendre un thé comme si tout allait bien entre nous. Elle met un terme à leur échange et s'approche de moi avec détermination. Je me tiens bien droit pour lui montrer que je suis confiant.

— Gabriel, c'était pas la peine de t'inquiéter. Je t'ai déjà dit que je n'avais aucune envie de te quitter. En revanche, essaie encore une fois de m'enfermer pendant que toi tu sors te balader en pleine nature et tes craintes se réaliseront. Maintenant, Jeanne et moi allons sortir, alors soit tu viens avec nous, soit tu restes ici, mais tu as quinze minutes pour te décider, j'ai plusieurs magasins de déco à voir.

Et elle se retourne pour rejoindre son amie et reprend le fil de sa conversation. Les deux semblent de mauvaise humeur, mais je n'y prête guère attention car ce qu'elle vient de me dire m'a glacé le sang.

Je me douche en vitesse et enfile une tenue décontractée. Je mets le pull que Juliet m'a offert, ça va peut-être l'attendrir un peu. Je passe mon jeans préféré, il tombe parfaitement et chaque fois que je le porte, elle mate mon cul et je ne le garde jamais très longtemps. Bon, pas le temps de me parfumer. De toute façon, elle aime plus l'odeur de mon savon que celle entêtante de mon parfum. Merde, j'ai oublié ma montre, je reviens sur mes pas. Je passe mes chaussures, mes baskets favorites. J'en ai d'ailleurs une paire de chaque couleur. Et lorsque je les rejoins, elles sont déjà dans l'entrée en train d'attendre l'ascenseur. Sans un mot, nous entrons tous les trois et Jeanne met fin à ce silence pesant, en français bien entendu.

— Bon Jul's, soit vous discutez tous les deux, soit je me casse, je te préviens. L'ambiance est vraiment insupportable.

— Jeanne, tu as dit que tu ne me laisserais pas tomber, alors serre les dents. Je pense que tu peux faire un petit effort pour une fois.

Oula ! Ma Juliet est cassante, et avec tout le monde. Juste avant de sortir de l'immeuble, Jeanne me retient par le bras alors que ma compagne discute avec le réceptionniste.

— Dis donc Gabe, ne crois pas que je vais me laisser engueuler par ta faute. Rattrape le coup. Tu fais comme tu veux, mais fais-le !

Puis nous sortons et je suis soulagé de voir mon chauffeur. Juliet sourit dans ma direction. Lorsque

nous pénétrons dans l'habitacle du véhicule, elle s'installe à côté de moi et Jeanne nous fait faux bond au dernier moment.

— Jul's, je vous retrouve là-bas, une urgence avec Lucas.

Et la portière claque. Je suis seul avec elle, aussi, je tente de détendre l'atmosphère. Et ça me coûte, parce que soyons francs, elle me fait chier aujourd'hui. Heureusement que son cul moulé dans ce jeans me donne du courage et quelques projets bien lubriques, comme je les aime.

— Merci d'avoir demandé à Harry de nous accompagner.

— J'ai fait un pas vers toi, ça s'appelle un compromis, j'attends le tien.

Je passe à nouveau mes mains sur mon visage. Je cède. Parce que je n'ai pas le choix de toute façon, fait chier !

— OK, si t'as besoin de partir alors, pars.

— T'es sérieux Gabriel ?

— Ouais, j'ai pas le choix de toute façon. Je déteste ce compromis, mais je ne peux pas te retenir contre ta volonté.

Elle se jette sur mes genoux et glisse ses bras autour de mon cou.

— Merci mon amour. Je promets de revenir si vite que tu ne te seras pas rendu compte de mon absence. Je t'appellerai aussi tous les jours !

— Et tu vas coopérer avec le garde du corps que je t'aurai choisi.

— Promis, mais tu peux en choisir un super beau et super grand ?

— Tu te fous de ma gueule ?

— Oui, je me moque, je m'en tape. Oh, Gabriel merci, merci, merci !

— J'ai pas trop le choix en fait. Bon, parlons d'autre chose, ça m'angoisse. Et puis ça me donne des envies pas très catholiques. On va où ce matin ?

Elle sourit de ce que je viens de lui dire, mais si elle savait ce à quoi je pense et la façon dont je m'y prendrai pour lui faire payer ses envies à la con, elle rigolerait moins. Bon passons, c'est pas le moment. Et d'ailleurs, elle me coupe dans ma réflexion.

— On va choisir la couleur de notre chambre. Et tu as bien fait d'accepter ce compromis parce que j'avais l'intention de la repeindre en rose bonbon. Ton sens du timing est parfait.

— Alors pourquoi j'ai quand même l'impression de m'être fait avoir ?

— Parce que je suis une négociatrice redoutable, tu devrais d'ailleurs sérieusement songer à m'augmenter. Je suis en passe de devenir l'employée de l'année.

— Je vais surtout te virer si tu continues à me torturer comme ça.

— Tu prendrais le risque de me voir travailler pour tes concurrents ? J'y crois pas une seconde. Cela dit, si c'est ton intention, fais-le avant vendredi parce que ça faciliterait les choses avec mes parents si je ne travaillais pas pour toi.

— Je vais y réfléchir, mais n'y compte pas trop. J'aime trop t'avoir à l'œil.

Elle me fait chier, mais comme elle est tout contre moi, qu'elle se tortille et gigote, la bête qui sommeillait dans mon fute se réveille petit à petit. Comment fait-elle pour m'exciter au moment où elle m'agace le plus ?

— Gabriel, pas le temps pour ça, nous sommes arrivés.

Elle nous entraîne, Jeanne qui nous attendait devant la boutique et moi dans ce que je qualifierais d'enfer mobilier. Une suite de boutiques dans lesquelles tout se ressemble et où chaque vendeur lui propose des nuanciers différents. Juste pour la couleur d'une putain de chambre, non, mais ils sont sérieux ?! Ils lui proposent même de changer les draps, les rideaux, les meubles, le tapis et tous les luminaires.

Au début, la voir hésiter et mordiller sa lèvre inférieure en me regardant m'est apparu excitant, mais après quatre boutiques, même Jeanne a décroché. Nous avons même fini par nous faire livrer des sushis dans le dernier magasin. Je me suis alors rendu compte que Juliet avait une ténacité qui force le respect. En fait, je le savais déjà, mais la voir à l'œuvre m'a rendu admiratif. Elle a testé chaque lit, chaque fauteuil, enlevé ses chaussures pour poser ses pieds sur tous les tapis qu'on lui a proposés. La dernière boutique s'avérera être la bonne. Elle revient vers moi après avoir englouti un énorme maki.

— Chéri, je crois que j'ai fait mon choix.

— Sans rire, déjà ?

— Très drôle. Tu veux voir ou tu préfères te gargariser avec tes sarcasmes toute la journée ?

— Montre-moi ma chérie. Je suis certain que ce sera parfait.

Elle attrape le col de ma chemise qui est resté ouvert sur les trois premiers boutons et qui dépasse de mon pull puis s'approche de moi pour m'embrasser. Son baiser me laisse sans voix et la mâchoire de Jeanne semble attester de la surprise de son élan. Aussitôt, je bande.

— Juliet, que me vaut cette démonstration d'affection publique ?

— Mon amour pour toi ne connaît aucune limite, tu es vraiment canon et cette vendeuse te dévore des yeux depuis plus d'une heure. Je pense que maintenant, elle va pouvoir se reconcentrer sur notre chambre. Et si ça ne fonctionne pas, je serai plus directe.

— Serais-tu jalouse ?

— Possessive, pour être plus exacte. Tu ne sais pas qui a bien pu me contaminer dans mon entourage proche ?

— Aucune idée, mais viens par ici jeune fille.

Je la serre dans mes bras et l'embrasse en passant mes mains dans sa chevelure de rêve. Elle se laisse faire et je devine qu'elle est chamboulée quand elle se retient sur mon épaule avant de faire face à notre vendeuse qui fait mine de ne pas avoir remarqué notre scène. Je souris à l'employée et m'approche.

— Madame, ma femme vient de me confirmer notre choix.

Juliet se liquéfie littéralement à côté de moi. Elle ne croyait tout de même pas s'en tirer comme ça. Le *Ma Femme* ne pouvait que la déstabiliser.

— Oui Monsieur, je vous montre. Et ensuite, nous discuterons de la facturation.

Mais Juliet se ressaisit instantanément.

— La facturation est pour moi. Quand pensez-vous pouvoir livrer la peinture ? Et les meubles ?

Hein ?!

— Je dirais cet après-midi.

Je ne peux pas la laisser faire sans intervenir.

— Madame, pourriez-vous nous excuser un instant ?

Elle s'éclipse et nous restons tous les deux, Jeanne dévore son déjeuner.

— Juliet, je voudrais vraiment te faire ce cadeau. Je ne veux pas que tu règles pour ces frais.

— Non, nous avons un accord Gabriel, c'est moi qui subviens à nos besoins. Je ne reviendrai pas là-dessus. Mais ne t'inquiète pas, je gagne assez d'argent.

— Mais c'est juste une broutille pour moi. T'es ma femme et je t'aime. Je peux quand même t'offrir un cadeau, non ?

Elle se pend à mon cou et plonge ses yeux dans les miens sans cligner un instant. Elle me défie, mais me désire et tout se mélange dans ma tête. Puis elle finit par baisser les yeux, comme pour reprendre ses esprits.

— Alors d'abord, je ne sais pas ce qu'il te prend aujourd'hui, mais je ne suis pas *ta femme*, je suis *ta petite amie*. Et puis, si tu veux me faire un cadeau, trouve une idée tout seul et ne me prends pas la mienne. Laisse-moi acheter cette chambre, j'en ai besoin. Cette semaine, avec l'arrivée de ma famille qui va me juger, j'ai besoin de savoir que notre vie fonctionne, que nous sommes solides, tu comprends ?

— D'accord pour cette chambre, mais explique-moi en quoi le fait de me quitter une semaine entière rend notre couple *solide* ?

— Sérieusement, tu ne comprends pas ? Gabriel, tu ne vois pas que j'ai besoin que tu me rendes ma liberté pour que nous soyons plus forts, plus égaux ?

— Tu as l'impression que je te l'ai volée ?

— Tu as tellement l'habitude d'exiger les choses que tu ne t'en rends plus compte. Mais oui, c'est ce que tu fais chaque jour. De la plus jolie et délicieuse façon, mais c'est quand même ce que tu fais et je ne peux pas te laisser m'opprimer. Une fois que tu auras vu que je peux partir et revenir sans problème, les choses seront plus saines entre nous, d'accord ?

— Je vais essayer, mais je te jure que c'est difficile de te suivre. Et je note cette histoire de cadeau, je vais y réfléchir. Tu pourrais bien être surprise.

Je sais déjà ce que je voudrais lui offrir et plus j'avance dans le temps, plus je me dis que je vais le faire. Enfin, en même temps, je ne me reconnais plus depuis qu'elle est entrée dans mon lit alors va savoir ? Mais pour l'heure, je découvre ma nouvelle chambre. Elle m'explique que la couleur vert amande sera plus douce que le gris, que ça facilitera mon sommeil et que le tapis est d'une douceur incroyable. Elle me fait même un clin d'œil en passant sa main sur le tissu. Oh, je sens que je vais aimer ce tapis ! J'imagine déjà Juliet nue dans notre chambre sur ce tapis alors que je lui fais l'amour avec ma langue. À partir de là, je n'écoute plus du tout la vendeuse, bien que celle-ci soit très amicale avec moi. Puis Jeanne m'entraîne vers le rayon des luminaires pendant que ma belle règle les détails.

— Bon, j'ai entendu votre conversation. Je sais, je suis curieuse, mais je m'en fous si ça te choque. Gabriel, tu dois la laisser respirer un peu, elle t'aime tellement qu'elle ne sait plus où elle en est la pauvre.

— En quoi ça te regarde ?

— Tu veux vraiment te mettre la meilleure amie de *ta femme*, comme tu dis, à dos ? Ce n'est pas malin, Monsieur le Big Boss.

Qu'est-ce qu'elle me gonfle celle-là aussi ! Mais au fond, elle a raison.

— Tu sais Jeanne, je n'ai jamais aimé personne comme je l'aime elle. Alors je suis certainement déraisonnable, mais je ne sais pas être autrement. Si je pouvais lui faire comprendre ça, les choses seraient beaucoup plus simples.

— Je vais te donner un conseil : laisse-la faire ses propres choix. Tu vois, c'est comme cette chambre, arrête d'essayer de lui offrir tout ce qu'elle veut s'offrir elle-même. C'est l'inverse de ce dont elle a besoin. Si tu veux lui prouver ton amour, montre-lui ou fais-lui un cadeau qui compte vraiment pour toi et pour elle aussi.

— Un cadeau ?

— Oui, pourquoi pas ? Mais creuse-toi la tête, ne lui offre pas un truc hors de prix que tu pourrais offrir à n'importe qui. Trouve un truc qui va la faire fondre. Tu vois, Lucas m'a offert une planche de surf pour mon anniversaire. C'est un truc entre nous, il ne voulait plus que je me baigne dans l'océan depuis l'accident et nous nous sommes engueulés un nombre incalculable de fois à ce sujet. Ce cadeau, ça compte encore plus pour lui que pour moi, c'est un pas vers moi, vers ce que je suis, tu vois ce que je veux dire ?

— Je crois.

Notre conversation prend fin et nous rentrons à la maison après que Juliet nous ait rejoints.

Je sens que l'après-midi sera encore plus éreintant que la matinée. Suzon, Jeanne, Lucas, Juliet et moi déplaçons tous nos meubles dans la chambre d'ami. Au moment où nous envisageons de commencer à peindre, Aedan et Liam se pointent en tenue de bricolage ; alors là, je suis sidéré ! Que ma nana arrive à me faire faire de telles conneries, c'est déjà énorme, mais qu'elle ait réussi à convaincre mes potes de participer, alors là, je dois dire que je suis admiratif !

Je les questionne du regard, Liam me fait signe de les rejoindre dans la cuisine. Nous tentons un retrait en toute discrétion.

— Qu'est-ce que vous foutez ici les mecs ?

Aedan me répond :

— Demande à ce traître de Liam.

— Non, attendez les mecs ! Suzon m'a appelé en m'expliquant que Juliet était furax après toi et que tu t'étais comporté comme un gros con. Elle a même précisé que ça devait être un gène américain. Apparemment, elle a un truc ou deux à me reprocher, mais à ce jour, je sais toujours pas quoi. Bref, elle a dit que tu allais avoir besoin de soutien pour des travaux domestiques. Mais pour être franc, je pensais que c'était une connerie. Sauf que je m'aperçois que non. Ces femmes sont tarées. Tu leur as pas dit qu'on pouvait payer pour que quelqu'un fasse tout ça ?

Je n'ai pas le temps de répondre que je sens le regard de Juliet peser sur moi.

— Oh, mais si Messieurs, rassurez-vous, il a commencé par ça. Mais quelques travaux de peinture ne nous feront pas de mal. Et vous avoir ici, près de nous pour nous filer un coup de main, c'est merveilleux. On va faire ça tous ensemble, comme une grande famille. C'est formidable. Vous trouverez des pinces et des rouleaux dans notre chambre, nous vous rejoignons dans un moment.

Les deux hommes l'embrassent en rigolant puis disparaissent.

— Femme, tu as de la chance d'être aussi sexy ! Cette insolence mériterait d'être punie.

— Si l'insolence était punie, tu serais en prison depuis un bout de temps. Quelle horreur, je ne pourrai jamais abuser de toi étant donné que moi je serai libre... C'est vrai quoi, je suis un ange ! Non vraiment, félicitons-nous de vivre dans un pays libre. Tu viens m'aider ? Je suis sûre que tu vas adorer notre

chambre quand elle sera finie.

— J'ai hâte.

— Moi aussi ! Et au fait, le tapis a été livré. Celui-là est très inspirant, tu ne trouves pas ?

Elle me tente, elle joue avec moi. Elle sait que ce tapis a éveillé en moi des pulsions sexuelles torrides qu'il me tarde d'assouvir.

— *Inspirant*, c'est le mot. Allez, finissons-en avec ces travaux de peinture que je puisse l'essayer.

Et je la balance sur mon épaule pour l'emmener jusqu'à notre chambre.

Finalement, je dois bien reconnaître qu'elle avait raison, en un après-midi, nous avons passé deux couches de peinture et avec une troisième, la chambre sera prête. Cette couleur est plutôt jolie et se marie bien avec le sol. De toute façon, j'ai cru comprendre que le sol serait une prochaine étape dans les folies de décoration de Juliet.

Le soir même, Carla et Arizona nous rejoignent et Aedan tourne clairement autour d'Arizona. Tiens ? La dernière fois, c'était Carla, non ? Ou alors, je confonds. En revanche, mon pauvre ami Liam semble en mauvaise posture face à Suzon, la sœur de Jeanne.

Cette femme est une énigme. Elle est discrète et douce, mais on sent que ce qui bout à l'intérieur est volcanique ! C'est d'ailleurs pour ça qu'elle plaît à Liam. Sauf que quand je les regarde, elle semble bien mieux maîtriser les choses que lui. Il fait attention à chacune de ses phrases et elle l'observe avec un petit sourire qui lui fait un effet fou, ça se voit.

Juste avant de partir, mes deux amis viennent s'entretenir avec moi dans mon bureau au sujet du garde du corps de Juliet. Ils ont fait une sélection et en ont trois à nous présenter. Nous convenons d'un rendez-vous pour le lendemain après-midi afin que Juliet puisse donner son avis.

— Ça vous fait rire ? Eh bien, méfiez-vous, un jour vous vivrez ce que je vis et croyez-moi, ça ne vous fera pas rire. Je ne vous dis même pas la crise à laquelle j'ai eu droit et ce que j'ai dû accepter en contrepartie. Alors si elle veut choisir, elle choisira. Et moi, j'aurai la paix.

— Gabe, je confirme, t'es devenu un gros soumis, c'est dégoûtant.

— Ta gueule. Et puis, tu ne devrais pas trop faire le malin, je t'ai bien observé avec Suzon, je ne donne pas cher de ta peau.

— Aïe, ça fait mal ! Tout ça, c'est de ta faute, tu n'aurais jamais dû faire entrer ces barges dans nos vies. Au fait, tu as eu ton père ?

— Non, je le laisse venir et Juliet a un plan pour le faire craquer, je veux voir ça. Ensuite, je réglerai ça à ma manière.

Nous nous quittons et je surprends les filles en train de se chamailler dans le hall d'entrée. Comme

d'habitude en français. Sauf que cette fois-ci, ça ne rigole pas.

— Jeanne, ne commence pas. Je ne veux pas discuter de ça maintenant !

— Jul's, je ne veux pas mentir à tes parents encore une fois.

— Non, mais je rêve ! Tu ne veux pas mentir ? Tu sais ce que moi j'ai dû faire pour toi ? Non, bien entendu, t'étais trop occupée à faire une sieste.

Suzon s'en mêle :

— Juliet, t'es dure là. Peut-être que tu devrais envisager de leur dire les choses, après tout il n'y a rien de répréhensible.

— Bah tiens ! C'est facile pour vous de dire ça. Ils sont incontrôlables et vous le savez aussi bien que moi. Je ne vais pas les laisser me polluer pendant notre voyage, un point c'est tout. Cette discussion est close.

Et les trois femmes se retournent vers nous d'un même mouvement. Elles ne prononcent plus un mot, mais sont carrément furieuses. C'est sans un au revoir que nous nous séparons tous.

Alors ça, ça ne ressemble pas à ma pétillante et chaleureuse Juliet ! Du coup, je fouille dans le frigo pour faire diversion. De son côté, elle retourne dans notre chambre. Je vais à sa rencontre et la retrouve en train de pleurer, assise en tailleur au milieu de la pièce.

— Non, Juliet, ne pleure pas.

Je me jette sur elle et la prends dans mes bras. Nous sommes tous les deux pieds nus sur le carrelage froid. Je caresse doucement son dos.

— Ma chérie, dis-moi quel est le problème.

— J'aime pas me disputer avec Jeanne... Et j'ai été cruelle avec elle. Je m'en veux...

— Jeanne doit certainement être dans le même état que toi. Tu sais, même si je ne comprends pas vraiment ce qui vous lie, je vois bien que ça compte pour vous deux et je sais qu'elle te pardonnera si ce n'est déjà fait.

— C'est la première fois qu'on se quitte fâchées depuis qu'elle s'est réveillée, je n'aime pas ça. Ça m'angoisse...

J'hallucine !

— Toi ? Tu as peur de quoi ?!

— De la perdre.

— Oh, je connais ça ! Alors, tu comprends en fait ?

— Mais bien sûr que je comprends ta peur. Mais ça ne veut pas dire que je peux t’encourager dans cette voie. Mais oui, je comprends ce sentiment Gabriel. Et puis tu sais, moi aussi j’ai peur de te perdre. C’est juste que je ne veux pas vivre comme ça.

Et là, le ding de l’ascenseur retentit et elle se lève d’un bond pour foncer vers l’entrée de l’appartement.

— Jeannot, Jeannot, c’est toi ?

— Jul’s, où es-tu, Jul’s ?

Je me précipite à sa suite et vois les deux jeunes femmes tomber dans les bras l’une de l’autre en pleurant. Lucas, dans l’ascenseur, me fait un signe de tête et hausse les épaules. Il est aussi surpris que moi.

— Pardon Jul’s, je ferai tout ce que tu veux ! Je ne te juge pas, je ne te jugerai jamais ! Tu es la meilleure amie que l’on puisse avoir et je ne veux pas que tu m’en veuilles !

— Mais je le sais, je t’aime tant Jeannot ! Je ne veux pas me disputer avec toi. Mais j’ai besoin de toi sur ce coup-là et je veux pouvoir compter sur toi.

— Tu le peux, je ne t’abandonnerai jamais ! Je te le promets.

— Oh, Jeannot, ça va aller ?

— Oui, tu as besoin de moi demain matin pour la dernière couche ?

— Non, Gabe et moi allons faire ça en amoureux.

— Je t’aime Jul’s !

— Je t’aime Jeannot !

Et elle retourne dans l’ascenseur où Lucas l’attendait sans bouger. Juliet revient vers moi et se love contre mon torse.

— Ça va mieux ?

— Oui, bien mieux.

— Bon, demain après-midi, je te présente les trois gardes du corps que j’ai sélectionnés. Tu me donneras ton avis.

— Tu n’as rien sélectionné du tout, c’est Aedan qui l’a fait, mais oui je te donnerai mon avis. Et d’ailleurs, je voudrais te remercier d’avoir collaboré à ces travaux de peinture, et ça, sans tirer la tronche. Nous avons très bien avancé et n’avons plus que la dernière couche à passer demain matin. Je sens que je vais être courbaturée, mais ça valait le coup, la couleur est superbe, tu trouves pas ?

— Je l’adore. Mais tu penses pas que je pourrais faire appel au personnel de l’immeuble pour nous aider un peu demain ? Parce que si nous ne sommes que tous les deux, ça va nous prendre toute la journée. La chambre est immense. Et j’ai hâte d’installer le tapis donc je ne veux pas prendre de retard, tu comprends ?

Elle lève les yeux au ciel et me sourit ; et là, je sais que j’ai le dernier mot.

— Tu ne peux pas accepter de me laisser gagner une seule fois, c’est plus fort que toi.

Je souris et me penche pour l’embrasser. Je sais qu’elle ne m’en veut pas, même si elle a parfaitement saisi les raisons de mon insistance.

— Je n’ai pas envie de cuisiner ce soir, je t’invite au restaurant ?

Et voilà, elle retourne la situation à son avantage.

— Ou alors on pourrait sortir dans un club ?

Elle plante son regard dans le mien.

— Gabriel, t’es sérieux ? Une vraie soirée avec de la musique et des gens ?

— Bah oui, une soirée dans un club quoi. À moins que t’en aies pas envie ?

Je sais qu’elle en a envie. Elle et ses amies adorent sortir et depuis que nous sommes ensemble, nous ne l’avons presque jamais fait. Et le sourire qu’elle affiche à cet instant en dit long. Elle se jette à mon cou.

— Quelle bonne idée ! Je préviens tout le monde, va te préparer mon chéri !

Elle est survoltée et je suis si heureux de lui faire plaisir que j’exulte de la voir partir en courant vers notre chambre, son portable accroché à l’oreille. De mon côté, je préviens les garçons.

Les préparatifs sont rapides et nous nous retrouvons tous dans un nouveau club de la City. La musique bat son plein et très vite, les amies de Juliet l’entraînent sur la piste. Seule Jeanne ne semble pas profiter de la soirée, visiblement se déhancher sur une piste de danse n’est pas trop son délire. Tout le contraire de ma jolie poupée qui, elle, se laisse aller au rythme de la musique. Je ne peux pas m’empêcher de remarquer que tous les mecs autour d’elle la reluquent et ça me gonfle. Je commande une deuxième tournée de Bourbon, histoire d’anesthésier ma colère.

Au bout d’une demi-heure, l’ambiance musicale change et la musique me séduit beaucoup plus.

*And way down we go-o-o-o-o/Et vers le bas nous allons*

*Way down we go-o-o-o-o/Vers le bas nous allons*

*Say way down we go-o-o-o-o/Je dis vers le bas nous allons*

***And way down we go-o-o-o-o/Et vers le bas nous allons***<sup>[9]</sup>

La voix suave du chanteur et le rythme lent de cette chanson m'attirent. Et quand ma Juliet se déhanche en me lançant des œillades et qu'elle me fait signe de m'approcher d'elle sur la piste, je ne peux lui résister. Je la rejoins et elle me charme comme jamais. Elle danse autour de moi et chaque fois que son corps effleure le mien, je sens toute sa sensualité se révéler. Je passe mes bras autour de sa taille et la colle un peu plus près de moi.

***You let your feet run wild/Tu as laissé tes pieds courir librement***

***Time has come as we all oh, go down/Le temps est venu, alors que nous, on descend tous***

***Yeah but for the fall oh, my/Ouais mais pour la chute oh mon Dieu***

***Do you dare to look at him right in the eyes ?/Oses-tu le regarder droit dans les yeux ?***

Nous dansons pour la première fois tous les deux et ce moment est si enivrant que tout mon corps s'électrise. Le sien est comme aimanté au mien et très vite, nous sommes seuls au monde ; notre danse nous met dans un état de désir si avancé que je ne sais pas si je vais pouvoir attendre de rentrer à la maison pour la posséder. Elle m'embrasse et se pend à mon cou. Je la fais décoller du sol pour la faire tourner dans les airs et ses doigts caressent mes cheveux avec tendresse et passion à la fois.

***Cause they will run you down, down til the dark/Parce qu'ils vont te descendre, descendre jusqu'à la pénombre.***

***Yes and they will run you down, down til you fall/Oui et ils t'entraîneront vers le bas, jusqu'à ta chute.***

***And they will run you down, down til you go/Et ils vont te dénigrer, jusqu'à ce que tu partes.***

***Yeah so you can't crawl no more/Ouais ainsi tu ne pourras plus ramper.***

Lorsque les dernières notes de musique s'abattent, nous sommes tous les deux hors d'haleine tant nos corps se sont désirés et retenus. C'est un des moments les plus érotiques de toute ma vie.

— Juliet, on va devoir calmer le jeu, sinon je te traîne aux toilettes et tu ne ressortiras pas de là indemne.

— Promesses, promesses ! J'adore cette chanson, elle me fait penser à toi.

— Moi aussi je l'adore et elle nous correspond parfaitement, en effet. Juliet, je t'aime !

Elle colle ses lèvres contre les miennes et déjà, cet instant nous échappe. Ses amies viennent l'entraîner dans une danse effrénée et nous sommes séparés. Elles pouffent de rire après l'avoir détachée de moi et ma magnifique amante se retourne pour m'envoyer un baiser volé avant d'articuler quelques mots. Ceux qui me chamboulent et chatouillent chaque fois mes tympans.

— Je t'aime.

## Juliet

Ce soir-là, lorsque nous nous couchons, je me love contre Gabriel. Son odeur se répand immédiatement partout autour de moi. C'est la première fois que nous dormons dans cette pièce. Cette chambre d'ami est moins spacieuse que la nôtre, mais non moins confortable. Et bien que le lit soit plus petit, ça ne pose aucun problème étant donné que nous dormons collés l'un contre l'autre chaque nuit.

Je suis épuisée par cette soirée de folie et surtout, à cause de cette danse endiablée. Ça restera l'un des plus beaux moments de ma vie. Et je reconnais que déléguer la dernière couche de peinture ne me vexa pas le moins du monde. De toute façon, j'étais sûre qu'il finirait par m'imposer sa volonté, c'est plus fort que lui. Mais j'ai quand même réussi à négocier quelques jours en France et je savoure mon exploit. Me retrouver avec Jeanne, entre filles, me fera le plus grand bien ! Et puis, ça va me permettre de faire une enquête approfondie concernant Albert et cette photo mystère. C'est d'ailleurs la principale raison de ce voyage, parce que j'aurais préféré aller sur une plage déserte avec mon amant pour me prélasser au soleil. Mais pour l'heure, mon objectif reste de comprendre ce qu'il se cache derrière toute cette histoire. Et comme je ne sais pas si mon père va m'épauler, je préfère prendre les devants.

Gabriel caresse mon dos et se serre un peu plus contre moi. Il se montre de plus en plus affectueux, et ce pour mon plus grand bonheur ! J'en profite, car je devine sa colère le jour où il va apprendre que je mène une enquête officieuse sur sa vie et sur la disparition de sa mère. Mais je veux le protéger un maximum alors je ne dirai rien avant de savoir de quoi il en retourne. Il me coupe dans mes pensées.

— Tu ne vas pas m'abandonner Juliet ?

Je me retourne pour lui faire face.

— Mais pourquoi tu penses une chose pareille ? Bien sûr que non !

— C'est juste que... j'angoisse un peu... Tu me le promets ?

— Comment te promettre quelque chose que je ne maîtrise pas ? Mais, ce que je peux te dire, c'est que tu vas énormément me manquer et que je ferai tout pour te revenir vite.

— Ce n'est, hélas, pas suffisant pour me rassurer. Et tu comptes faire quoi pour mon père ? Parce que ça me démange de l'appeler pour clarifier la situation.

— Je me disais justement qu'une fois l'orage passé avec mes parents vendredi soir, si on est toujours en vie samedi, on pourrait l'inviter à dîner. Comme ça, nos deux familles feront connaissance et je me servirai de mes parents pour réaliser mon plan.

— Comment ça, « tu te serviras de tes parents » ?

— Oui, ils feront diversion et moi je vais faire culpabiliser ton père. Mais je préfère ne pas trop en dire. Plus tu auras l'air surpris, plus l'effet sera garanti. Tu comprends ?

— Pas vraiment... Mais je suis habitué maintenant. Tu vas faire quoi en France exactement ?

Il ne lâche pas l'affaire, il va me harceler jusqu'à mon départ, c'est pas possible ! Il donne l'impression de s'être adouci à mon contact, mais il est toujours le même homme impétueux et autoritaire qu'au premier jour en réalité.

— Je vais profiter de Jeanne et retourner chez moi. Ce sera l'occasion de renouer un peu avec mes parents et ma famille. Et toi, tu vas en profiter pour voir tes amis et te consacrer à toutes tes activités favorites. Si tu pouvais te détendre, ce serait encore mieux. Je ne voudrais pas voir de vilaines rides sur ton front à mon retour.

— Très drôle !

Mais très vite, je me rappelle quelles devaient être ses activités favorites et je me reprends :

— Enfin, quand je parle de tes « activités favorites », il est évident que coucher avec toutes les femmes du pays est exclu.

— Ah, je ne suis donc pas libre de faire ce que je veux ? Moi qui croyais que ta famille et toi étiez très larges d'esprit, je suis choqué !

— Ma famille oui, mais moi non. Et tu le sais très bien. Mais j'y pense, tu serais d'accord si je... Comment dire ? Si je me lançais dans ce genre d'activité durant mon voyage ?

— Hors de question ! Juliet, tu joues avec le feu là. Dois-je te rappeler que tu n'es pas encore partie et que je pourrais décider de te séquestrer ici ?

— C'est bien ce que je pensais. Nous sommes donc d'accord, toi et moi sommes liés par un contrat moral. Et rassure-toi, aucun autre homme ne saurait t'arriver à la cheville mon chéri. Je t'aime bien plus que je n'aurais pu l'espérer.

Ces détails étant entendus, je sombre dans un sommeil profond en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, blottie dans les bras puissants de BB.

À mon réveil, Gabriel n'est plus dans le lit. Le soleil a envahi la chambre et je devine que j'ai dormi beaucoup plus que d'habitude. Je m'étire et suis immédiatement attirée par une douce odeur de pancakes qui s'infiltrer par des narines. Je me lève et enfile la chemise de Gabe qui traînait par là pour le rejoindre en vitesse. Est-ce qu'il aurait préparé le petit déjeuner ?

En arrivant à la cuisine, j'aperçois Smith qui chantonne.

*Nope, il ne s'agit pas de Gabriel.*

— Bonjour Mademoiselle Clarck.

— Bonjour Smith, vous allez bien ?

— Très bien, je vous remercie, et vous ?

— Parfait.

— J'ai pris la liberté de laisser entrer les peintres que Monsieur Vance avait contactés hier, ils sont déjà dans votre chambre.

— Oui, merci beaucoup, vous avez été voir la couleur ? Vous en pensez quoi ?

— Je trouve ça très apaisant. J'aime beaucoup. Et puis quelques touches de féminité ne feront pas de mal à cet appartement !

Je lui souris et il me fait signe que Gabriel est dans son bureau.

— Vous l'avez vu ce matin ? Il a pris son café ?

— Non pas encore.

Je nous sers donc une tasse de café à chacun et pars frapper à la porte de la tanière de mon amant. Comme il ne répond pas, j'entre et me retrouve face à mon magnifique BB, torse nu et en caleçon, assis tranquillement à son bureau. Il ne ressemble pas à un super Big Boss, mais à un mauvais garçon tatoué. Parce que soyons francs, un homme aussi sexy ne peut pas être honnête !

— Gabriel, je te dérange ?

— Non, entre ma belle. Mais quelle heure il est ?

— Aucune idée, je suis en vacances, mais j'ai beaucoup dormi, ça, c'est sûr. Tu fais quoi ?

Je m'étire après avoir déposé la tasse sur son bureau et m'approche ensuite de lui. Son regard glisse sur moi et aussitôt, la chaleur s'empare de mon être.

— Je bosse.

— Je croyais qu'on était en vacances ?

— C'est le cas, mais étant donné que les ouvriers sont arrivés de bonne heure, j'étais réveillé et je n'aime pas perdre mon temps. J'en ai donc profité pendant que ma petite marmotte adorée ronflait.

Mes yeux lui lancent des éclairs.

— Je ne ronfle jamais, malotru !

C'est sorti tout seul, et en français en plus !

— Quoi ?

— Tu as très bien compris. D'ailleurs, si tu as toujours des lacunes, tu pourras bénéficier de ton temps libre pour suivre des cours intensifs. Tu sais que ça me ferait vraiment très plaisir que tu me comprennes quand je te parle dans ma langue maternelle.

Et je m'assieds sur ses genoux pour lui signifier à quel point je pourrais être reconnaissante s'il faisait un effort. Il me sourit, mais ses yeux sont sombres, pleins de désir ; juste comme je les aime.

— Juliet, nous avons bien trop de monde dans cet appartement pour que je ne cède à tes avances, alors tu veux bien me laisser travailler en paix ?

— Alors là, tu rêves ! Je me suis fait piquer tous mes dossiers par Mike cette semaine à cause de ton caprice et je suis malgré tout très gentille avec toi alors si tu crois que je vais te laisser me refuser mes faveurs, tu te trompes. Je veux du sexe, du sexe torride et je le veux maintenant !

Il sourit contre mes cheveux et me presse un peu plus contre lui.

— Ma chérie, nous avons trois peintres et un majordome juste à côté. Tu es, disons... *démonstrative* pendant ce que tu appelles « le sexe torride », alors il va falloir que tu patientes un peu.

— Je suis démonstrative ?

— Pour mon plus grand plaisir. T'entendre gémir pour finir par jouir dans ma bouche me comble de bonheur !

Je me lève, bien décidée à obtenir ce que je veux, et me dirige vers la porte de son bureau pour la fermer à clé. Puis, je déboutonne lentement les boutons de la chemise que je porte et la laisse glisser sur mes épaules. Je ne porte plus que ma jolie culotte en satin rose. Je suis toujours dos à lui et je sais qu'il a les yeux rivés sur moi.

— Gabriel, il va falloir que tu trouves un moyen de supporter mes gémissements parce que concrètement, j'en ai rien à foutre qu'il y ait quatre autres personnes en ces lieux. Moi, ce que je désire, c'est toi. Et je n'ai pas l'intention de patienter une seconde de plus.

Je contourne son bureau et passe une jambe au-dessus de son fauteuil pour m'installer confortablement en position assise sur le meuble, mes cuisses de part et d'autre de lui. Il me regarde et ne bouge pas. Puis, lorsque ses yeux retrouvent les miens, il affiche un sourire satisfait qui déclenche un frisson de ma gorge jusqu'à l'intérieur de ma culotte.

— Tu deviens audacieuse Juliet. Aurais-je une mauvaise influence sur toi ?

— C'est indéniable, Monsieur Vance. Mais j'aime à croire que moi aussi je vous influence à ma façon.

— Et de quelle façon ?

— Serait-il possible que tu sois plus sensible à mon contact ?

— C'est indéniable, Mademoiselle Clarck.

Je me dandine pour m'approcher encore un peu plus de lui et je suis à présent si près que son souffle contre ma poitrine me fait frissonner. Il lève les yeux vers les miens et je me sens si précieuse tout à coup que je n'éprouve aucune gêne, même dans cette position suggestive face à lui. Cet homme est un concentré de confiance pour moi.

— Juliet, tu vas devoir être silencieuse. Je ne voudrais pas que tu choques le personnel.

— Si tu savais comme je m'en tape du personnel en cet instant Gabriel.

La seconde suivante, il passe ses mains sur mes cuisses et vient les plaquer juste sous mes fesses pour me soulever. Je le laisse faire et il empoigne mon sous-vêtement pour le faire glisser sur mon corps avant de le balancer derrière lui en me fixant avec un regard de prédateur. Ce dernier m'aurait fait peur il y a encore quelque temps, mais ce n'est plus le cas à présent. Je réalise alors que je n'ai plus d'appréhension en sa présence alors qu'il m'impressionnait tellement avant. C'est peut-être un peu ridicule, mais quand je suis avec lui je me sens belle, vivante. Oh mon Dieu ! Si ma mère m'entendait penser, elle serait folle de rage. Elle dirait que j'ai besoin de Gabriel pour me sentir heureuse et elle aurait raison d'ailleurs. Il est bien plus qu'une simple aventure et à présent, je n'envisage plus une seconde ma vie sans cet homme. Je sais bien que les choses sont allées trop vite, mais je m'en moque.

Il passe sa main sous mon menton pour que je lève mes yeux vers lui, coupant ainsi le fil de mes pensées.

— Tout va bien ?

Je me jette dans ses bras sans aucune retenue, submergée par mes sentiments.

— Gabriel !

Il me presse fortement contre lui, mais ses mains caressent mon corps avec toute la douceur et l'expertise dont il sait faire preuve. Et immédiatement, je lui appartiens, mon corps et mon cœur sont à sa merci.

— Oh, Juliet, comme tu es belle ! Comme tu es réactive.

Avec son doigt, il caresse le bout de mon sein et descend vers mon intimité offerte à lui. Je frissonne et passe mes paumes sur ses pectoraux. Je m'attarde sur les muscles saillants de mon merveilleux amant. Je dessine le contour de son tatouage qui a désormais très bien cicatrisé. Son corps est une œuvre d'art.

Je m'approche un peu plus pour poser mes lèvres sur lui, mais il passe sa main libre dans mes cheveux et tire dessus pour que je penche la tête en arrière. Son geste est ferme, mais délicat en même temps. Il prend ma bouche et je me liquéfie au moment où sa main libre me pénètre avec précision.

— Que tu es chaude Juliet.

Je suis nue face à lui et mon corps se serre un peu plus contre le sien chaque fois que je reprends ma

respiration. Je suis à bout de souffle en quelques secondes à peine et mon corps menace d'exploser autour de ses doigts.

— Gabriel, prends-moi.

Je griffe ses épaules avec mes ongles et caresse son dos avant de me diriger vers l'élastique de son pantalon de jogging retombant sur ses hanches. Je devine son érection et lorsque ma main empoigne son sexe, il gémit contre ma bouche.

— Ouvre le tiroir ma belle.

J'obéis et en sors un préservatif que je déchire avec mes dents alors qu'il retire ses doigts de moi. Il fait glisser son vêtement qu'il abandonne au sol avant de se lever de son fauteuil.

— Écarte les jambes mon amour.

Cette simple phrase me met en transe et mon corps tout entier l'implore de me prendre. Il affiche son sourire satisfait et me détaille de son regard de braise.

— Vite Gabriel, sinon je jouis avant que tu ne me touches.

— Quelle impatience, jeune fille ! Je vais te donner ce que tu veux, mais tu vas devoir rester silencieuse. Compris ?

J'adore qu'il me donne des ordres pendant nos ébats ! Je crois que toutes mes convictions féministes s'envolent pour ne laisser place qu'au plaisir. Et comme il connaît mieux mes désirs que moi-même, il est le seul maître à bord. Quel bonheur de se laisser aller dans ses bras !

Il s'approche de moi et mon corps s'ouvre un peu plus pour le recevoir. Il tire à nouveau sur mes cheveux.

— Juliet, je vais enfiler ce truc et te baiser sur mon bureau, mais nous allons avoir un rendez-vous aujourd'hui avec un médecin parce que je ne supporte plus ces merdes et je veux que ça cesse maintenant !

Je n'écoute quasiment pas ce qu'il me dit. La seule chose que je vois, c'est son sexe qui grossit à mesure qu'il entre en moi et mes cuisses qui se serrent autour de ses hanches pour aider son mouvement et lui montrer que je le veux un peu plus à chaque coup de reins.

— Gabriel, hum... C'est trop bon.

— Oui ma belle. Laisse-toi aller.

Il m'allonge sur son bureau en tenant fermement mes épaules et mes jambes se relèvent contre son torse. Il agrippe mes hanches et s'enfonce encore un peu plus. J'entends le bruit des feuilles et des objets qui tombent au sol, et cela ne le dérange pas, il ne me lâche pas du regard. Je gémis sans aucune retenue. De toute façon, je ne maîtrise plus mon corps. Puis il ralentit son rythme juste au moment où je

m'apprêtais à exploser. Mon corps tremble.

— Tourne-toi.

Je me redresse et me positionne debout face à son bureau. Il est derrière moi et sentir son souffle si près de mon épaule m'excite au plus haut point. Je suis en transe et j'ai du mal à rester immobile. Puis, j'entends qu'il s'assied sur son fauteuil et m'attire à lui.

— Reste comme ça et empale-toi sur moi. Mais avant écarte tes cuisses.

Je pose alors mes mains à tâtons sur les accoudoirs de son fauteuil et très vite, son sexe frotte contre mon intimité. Il passe sa main droite devant moi, entre mes jambes, et caresse mon clitoris en faisant pression sur moi pour que je laisse son sexe me pénétrer. À cet instant, je ne sais pas si c'est le fait qu'il soit dans mon dos, le fait que sa main frotte mon bouton de rose, ou que son énorme manche soit en moi, mais je vrille totalement. Lorsqu'il entre en moi, je jouis si fort que je tombe à la renverse.

— Ah, ah, wouah.

Mon cerveau est satellisé, je suis là avec lui, mais en même temps, je suis ailleurs. Je viens officiellement de faire exploser mes sens, je suis entre l'enfer et le paradis.

— Juliet, tu as été plus rapide que je ne l'aurais pensé. Tu ne vas pas t'en tirer comme ça.

Il me soulève alors qu'il est toujours en moi et m'écrase à plat ventre sur son bureau. Je tente de me redresser, mais il fait pression sur mon dos pour que je reste étalée sur le meuble. Il passe ses mains partout sur moi.

— Maintenant que tu as joui avec ça...

Il enfonce deux doigts dans mon sexe.

—... je vais te faire jouir avec ça. Oh mon Dieu, que tu es belle, là, offerte à moi.

Il force mes jambes à s'ouvrir et son sexe se pose contre mes fesses. Oh, mon Dieu, il va me prendre aussi par là ! Je viens de comprendre ! D'un geste brusque, il me pénètre à cet endroit encore insolite.

— Putain que t'es étroite, c'est délicieux.

Je m'accroche aux bords du bureau et étouffe un cri. Je ne souffre pas, je savoure en fait. Le mélange entre la gêne et la sensation qui m'envahit me laisse sans voix. Je ne sais dire ce que je ressens, mais c'est fort, inédit et enivrant. Il est si gros, si puissant en moi. Et sa main qui pénètre mon sexe en même temps déclenche de nouveaux gémissements.

— Gabriel, oui...

J'accompagne ses va-et-vient avec mon corps, j'ondule contre lui et mes jambes décollent du sol.

— Tu aimes ça. Oh oui, tu aimes ça. Si tu te voyais en ce moment, tu es magnifique.

Je doute de ses paroles, mais je n'ai pas envie de discuter. Je le veux encore plus et surtout, je veux le toucher.

— Gabriel, je te veux face à moi. Je veux que tu jouisses en moi, mais pas comme ça.

Il se retire.

— Tu as raison, ça suffit pour aujourd'hui.

Je me retourne et reste assise sur le bureau. Je l'attire contre moi et le pousse pour qu'il s'installe à nouveau sur son fauteuil. Alors lentement, je me lève pour lui grimper dessus.

— Tu vois Gabriel, lorsque tu me prends par-derrière, je ne peux pas te toucher.

Lentement, je caresse son corps avec le mien et descends pour sentir son sexe glisser en moi.

— Alors que là, tu es à moi. Et te sentir frémir contre moi est la sensation que je préfère.

J'ondule sur lui avec rapidité et ma bouche gémit contre la sienne. Ses mains caressent le creux de mes reins avant de saisir mes fesses pour accélérer encore le mouvement.

— Plaisir partagé ma belle.

À ces mots, nous vrillons tous les deux en même temps alors qu'il enfonce ses doigts sur mes hanches. Le souffle court, nos regards ne se quittent pas un instant et je devine que nous n'oublierons jamais cette connexion entre nous pendant le sexe torride et ce, peu importe ce que l'avenir nous réserve. Même avec son passé de tombeur, je vois bien qu'il n'a jamais connu ça. Quant à moi, je suis juste subjuguée. Rien que ça. Ça doit ressembler au paradis...

Je me laisse retomber contre son torse et nos respirations se calment et se calquent l'une sur l'autre.

— Tu sais quoi Gabe ? Je n'ai peut-être pas beaucoup d'expérience, mais je suis sûre que ce que nous avons tous les deux est tout à fait exceptionnel. Le sexe avec toi est la chose la plus délicieuse que je connaisse. Je pourrais faire ça tout le temps.

Il sourit dans mes cheveux.

— Exceptionnel, c'est le mot. Allez, redresse-toi, il faut que j'enlève cette merde de capote. Aujourd'hui, on règle ce problème. Juliet ?

Ah oui, il en a parlé, je crois, tout à l'heure, mais je ne l'écoutais pas vraiment.

— Euh... Comment veux-tu « régler le problème », comme tu dis ?

— Un rendez-vous chez ton gynécologue et on n'en parle plus.

— Bonne idée, mais il faut qu'il ait un créneau.

— Je te garantis qu'il va en trouver un.

Oh, Monsieur le maniaque du contrôle est réveillé. Ça promet ! Je tente quand même de le calmer.

— Puis-je seulement vous rappeler, Monsieur Vance, qu'il s'agit de mon corps ?

— Et du mien aussi. Tu ne crois pas qu'il est temps d'envisager autre chose pour nous ?

— Si, tu as raison, mais je ne suis pas encore décidée sur le mode de contraception le moins contraignant pour moi. Je penche plutôt pour l'implant à vrai dire.

Il affiche un sourire victorieux.

— Oh, mais si c'est ça qui te tracasse, alors abandonnons cette idée de contraception et nous verrons bien ce que la vie nous réserve.

Je lui souris, il se paye ma tête. Je l'embrasse.

— Mon café est froid, je vais m'en faire couler un autre. T'en veux un ?

— Je te suis. Et peut-être trouverons-nous enfin une solution !

Je me rhabille en vitesse et déverrouille la porte. Mais avant de sortir, je lui fais face.

— Mon corps, ma décision.

Il ramasse tout ce que nous avons fait tomber de son bureau et je file rapidement en cuisine. Dès que j'entre, le malaise est palpable. Les trois ouvriers sont en train de discuter avec Smith et ils se retournent d'un même mouvement pour me détailler de la tête aux pieds. Je rougis dans la seconde, je ne suis pas assez habillée, je ne porte que la chemise de mon amant. Je suis même à demi nue et là tout de suite, j'aimerais bien disparaître. Smith semble lui aussi très gêné et il se place physiquement entre les gars et moi pour couper leur champ de vision. Gabriel entre alors, torse nu, superbe. Lorsqu'il s'aperçoit de la présence des hommes dans la pièce, son visage se ferme et il se place devant moi pour me cacher. Je devine qu'il les fusille du regard, car tous baissent instantanément les yeux et mon magnifique amant se retourne pour me parler en français.

— Juliet, je te rejoins dans le dressing dès que j'aurai réglé mes comptes avec eux.

Je n'ai pas besoin d'en savoir plus, je fais volte-face et pars en courant. J'entends quand même Gabriel leur demander s'ils sont payés pour discuter ou pour peindre. Personne ne lui répond et je préfère ne pas entendre la suite. À tous les coups, ils vont se faire engueuler comme jamais ! Je me réfugie dans notre antre. Je me dépêche de passer une tenue confortable avant que BB ne revienne, car je sens déjà que je vais me faire remonter les bretelles. Puis je vais découvrir ma nouvelle chambre. Avec le soleil de début d'automne qui l'illumine à travers les grandes baies vitrées qui la bordent, la pièce est d'une clarté et d'une beauté à couper le souffle. Je comprends maintenant pourquoi les peintres étaient dans la cuisine. Leur travail est terminé et ils ont même pris soin d'enlever toutes les protections. La pièce est immense et cette odeur de peinture fraîche me donne la sensation de découvrir un nouvel endroit. Ça me fait

exactement la même chose que lorsque je monte dans une voiture neuve qui sent bon le cuir.

Je m'extasie devant notre nouvelle chambre lorsque Gabriel me rejoint, la mine contrariée.

— Ça te plaît ma chérie ?

— Oh oui ! Je l'adore ! Elle est magnifique. Merci beaucoup pour ce cadeau.

— Merci à toi, je te rappelle que je n'ai pas pu te l'offrir.

— Oui, mais tu as permis que je choisisse et surtout tu as coopéré. Merci mon amour. Tu n'es pas fâché ?

— Si, mais je ne peux pas leur en vouloir d'être en admiration devant toi, tu es une déesse. Je me suis juste assuré qu'ils avaient bien compris que tu étais à moi.

Ça faisait longtemps qu'il ne m'avait pas fait sentir que je suis sa propriété.

— Je ne suis pas à toi, je suis une femme libre, ne l'oublie jamais.

Il me serre dans ses bras et respire dans mes cheveux.

— Tant que tu es libre dans mes bras, ça me va.

Je hausse les sourcils, surprise de cette réponse.

— Vous progressez, Monsieur le maniaque du contrôle, c'est fulgurant même ! Peut-être vais-je réussir à faire de vous un honnête homme.

— Méfie-toi, je pourrais te prendre au mot.

Bon là, j'ai dû faire une faute de langage en américain, car je ne comprends pas vraiment de quoi il parle, mais pour l'heure, j'ai une autre idée.

— Gabe, on replace les meubles dans la chambre ?

— Tu ne veux pas que je demande aux ouvriers de le faire ? Tu n'auras qu'à leur dire où tu veux les mettre.

— Non, je vais le faire. Mais tu serais d'accord pour que je les change de place ?

— Bien sûr. Je vais même t'aider et ensuite, tu veux bien cuisiner un truc pour déjeuner ?

— Avec plaisir, alors d'abord, le tapis...

Nous nous sourions comme deux idiots, mais c'est trop bon. Voir Gabriel sourire est juste une source inépuisable de bonheur pour moi. Mon amoureux doit vraiment avoir envie que je cuisine pour lui, car en moins d'une heure, nous avons tout installé et notre chambre est comme neuve. Il y a toujours cette odeur

de peinture, mais j'immortalise l'instant en prenant un selfie de nous deux dans notre nouvel espace.

Puis je me laisse tomber sur le lit et savoure la douceur des draps de lin assortis aux murs. L'interphone sonne à cet instant et Gabe va répondre. J'en profite pour mettre notre photo en fond d'écran sur mon téléphone et la lui envoyer. Je ferai la même chose tout à l'heure sur le sien. J'entends alors des voix désormais familières et lorsque je les rejoins, je m'aperçois qu'Aedan et Liam sont accompagnés de trois hommes que je ne connais pas. Ils discutent avec Gabriel de façon sérieuse et je file en cuisine pour ne pas les déranger. Mais les amis de BB se sont aperçus de ma fuite et ne tardent pas à me sauter dessus.

— Alors Juliet, on se cache dans la cuisine ?

— Je ne voulais pas vous déranger, comment allez-vous Messieurs ?

— Depuis hier tout va bien. Tu sais pourquoi on est là ?

Ils me prennent pour une idiote ?

— J'ai une vague idée, mais rassurez-moi, vous n'allez pas encourager Gabriel dans sa folie ?

— L'encourager, peut-être pas, mais l'épauler, tu peux compter là-dessus !

— C'est bien ma veine, trois maniaques pour le prix d'un ! Et que croyez-vous que je risque au juste ? Agression ? Kidnapping ? Torture ???

Ils ne répondent pas, mais leur sourire s'efface et je devine que Gabriel est juste derrière moi. Je le sens au simple fait que mon corps vient de se réchauffer. Je lui fais face dans l'instant et plante mes yeux dans les siens.

— Je ne voulais pas t'inquiéter, je suis désolée d'avoir dit ça. Gabriel, je suis certaine que je ne crains rien, mais j'ai accepté notre arrangement et je ne reviendrai pas dessus. Je plaisantais juste avec tes amis.

— C'est pas drôle, ta sécurité ne devrait pas les faire rire non plus. Viens, je vais te les présenter.

Et il me prend la main avec force pour que je le suive. Je me stoppe et l'oblige à s'arrêter.

— Attends, Gabriel, ne me dis pas qu'ils vont être trois en permanence autour de moi ?!

Il sourit, visiblement fier de lui.

— N'oublie pas que tu dois choisir. Apparemment, c'est essentiel pour se sentir libre.

— Comme c'est généreux de ta part. Je suis chanceuse !

Je parle en français juste pour l'emmerder et Liam rigole dans mon dos. Puis j'arrive devant les trois types auxquels Gabriel me présente en tant que Mademoiselle Clarck. Je ne relève pas, car je vois qu'il est très sérieux. Avec son polo gris souris et son jeans brut, il est à tomber. Son tatouage dépasse de ses manches et il ressemble à un mauvais garçon en colère. D'un seul coup, une vague de chaleur envahit tout mon corps et mes yeux se baladent sur lui sans pouvoir s'en détacher. C'est un spectacle éblouissant, être

aussi sexy ne devrait pas être autorisé. Mais très vite, je m'aperçois que tout le monde me fixe et il se tourne vers moi, l'air surpris.

— Juliet, je te parle, tu m'entends ?

— Euh... oui.

Il sourit, il a compris que je le désire en un regard furtif. Il s'approche et chuchote contre mon oreille :

— Concentre-toi s'il te plaît. Ensuite, nous testerons le superbe tapis que tu nous as acheté.

Oh putain ! Je serais prête sur l'instant à accepter d'être prise en filature par les trois hommes toute la journée pour que cesse cet entretien et qu'il m'allonge sur ce tapis ! Nous venons de faire l'amour et pourtant, je suis déjà en manque.

Est-ce que le sexe peut vraiment devenir une drogue ?

Est-ce que je peux poser cette question à un médecin ?

Oh, merde, le médecin, je ne l'ai pas appelé !

*Bon ressaisis-toi Jul's, concentre-toi.*

Je lui souris et lui demande implicitement de répéter sa question.

— Juliet, je te présente Steve, Karl et John. Tous les trois ont la formation nécessaire pour assurer ta sécurité lorsque je ne serai pas avec toi. Tu vas donc pouvoir choisir un garde du corps titulaire et un remplaçant lorsque le premier devra s'absenter parmi les trois.

Il me parle d'eux comme s'ils n'étaient pas là, c'est affreusement gênant, je déteste ça. Il est d'une incorrection incroyable. Je le contourne et m'approche des trois hommes.

— Bonjour Messieurs, veuillez excuser le comportement de mon ami, un vrai malotru, il est un peu sur les nerfs en ce moment. Je me présente Juliet Clarck, mais pour vous ce sera Jul's. Voulez-vous une tasse de café Messieurs ?

Aucun des trois ne sourcille alors je leur fais signe de me suivre en cuisine. Aedan et Liam observent la scène de loin, mais je devine qu'ils y prennent beaucoup de plaisir. Le trio de gros bras me précède dans la cuisine et Gabriel m'attrape par le coude pour que je reste dans le couloir.

— Tu fais quoi exactement ?

— Je fais connaissance parce que si j'ai bien compris, je risque de passer beaucoup de temps avec ces hommes. La moindre des choses serait que tu en fasses autant, après tout, tu t'apprêtes à leur confier ma vie. N'est-ce pas primordial pour toi ?

— Juliet, on ne copine pas avec le personnel.

— Tu fais comme bon te semble et moi, je vais continuer à faire comme je veux. Mais dis-moi... Pourquoi une aussi grande différence d'âge avec John ?

En effet, John doit avoir au moins cinquante ans alors que les deux autres sont plus jeunes d'environ vingt ans. Gabriel lève les yeux au ciel.

— De toute façon, tu me rendras fou un jour ou l'autre alors autant profiter de la vie d'ici là. OK, fais comme tu le sens. John est plus vieux, mais il est un ancien du FBI, il a beaucoup de contacts et il est tout aussi athlétique. Steve a protégé pas mal de stars et connaît bien le monde du banditisme américain quant à Karl, il est bilingue et sa spécialité c'est les arts martiaux.

— Tu vois, quand tu veux, tu peux être loquace ! Maintenant que j'en sais plus sur eux, je vais aller leur servir un café. Mais pour information, mon choix est fait. Je veux John et aucun autre.

Il semble surpris.

— Pour quelle raison ?

— Plusieurs.

— Je veux savoir.

— Eh bien, j'aime l'idée qu'il travaille pour la police des polices. Il doit être intègre et a dû voir pas mal de saloperies dans sa vie. Du coup, avec moi, ça va faire un super contraste et peut-être que j'arriverai à égayer un peu sa vision du monde. Et puis, ça ne me fera pas de mal d'être un peu moins naïve parce qu'il faut reconnaître que je suis assez innocente. En ce sens, notre collaboration sera fructueuse. Mais ce n'est pas tout ! Je ne veux pas de quelqu'un qui parle français parce que j'aime bien pouvoir médire avec Jeannot quand bon me semble. Ce qui m'amène à la troisième raison, et pas des moindres, tu es un homme d'une possessivité extrême alors je n'envisage pas de discuter dans ma langue natale que tu ne maîtrises pas encore parfaitement avec un autre homme, d'aller au travail avec lui, de faire des footings avec lui sachant qu'il est jeune, athlétique et spécialiste du combat. Je pense que tu ne tiendrais pas une semaine avant de le virer et que tu me ferais des scènes à longueur de journée. Pour toutes ces raisons, je veux John. Avec lui, je serai en sécurité, j'en suis certaine. Ça te va ?

Il rigole carrément.

— Comment tu fais pour prendre des décisions aussi radicales en si peu de temps et sans oublier tous ces facteurs ? La façon dont fonctionne ton cerveau est impressionnante.

— Oui bon, t'es d'accord ou pas ?

— Ça me va. Je te laisse le soin de leur annoncer, étant donné que je me comporte comme un « malotru ». Même si je ne sais pas vraiment ce que ça veut dire.

— Je m'en charge. Et de ton côté, si tu pouvais t'assurer que tes deux acolytes arrêtent de me fixer comme ça, j'apprécierais beaucoup.

Les deux hommes semblent m'analyser comme si j'étais une bête curieuse, ça commence à m'agacer et il le comprend immédiatement. J'en profite pour aller faire connaissance avec les types présents dans ma cuisine. Je fais la conversation et informe John que nous allons passer beaucoup de temps ensemble. Les deux gars plus jeunes paraissent surpris, mais ne s'éternisent pas après avoir bu leur café. Gabriel et ses amis nous rejoignent alors.

— John, ma femme a fait son choix. Vous voulez bien venir dans mon bureau afin que nous réglions les derniers détails concernant sa sécurité ?

— Bien Monsieur.

Ils sont tous très sérieux et je les suis jusqu'au bureau de BB. Mais Aedan et Liam me retiennent en me demandant des informations sur Suzon et Carla. Je vois bien qu'ils essaient de m'occuper pendant que Gabe discute avec John. Je devine alors que c'est une demande de sa part pour avoir le champ libre. Je déteste ça et je m'énerve en une fraction de seconde.

— Pas la peine de tenter de noyer le poisson, je ne suis pas dupe ! Gabriel vous a demandé de m'occuper le temps de manigancer dans mon dos je ne sais quel plan avec John.

— Juliet, tu refuses de comprendre qu'il est très inquiet.

— Vous pouvez aller profiter du spectacle. Moi, j'ai rien à vous dire sur qui que ce soit et je ne vais pas rentrer dans votre jeu, foutez-moi la paix.

Et je tourne les talons pour me réfugier dans ma salle de bain. Encore une fois, il use de son autorité sur moi. J'appelle donc Jeanne pour organiser avec elle notre déplacement en France. Nous atterrirons à Paris pour que je puisse voir mes parents et ensuite, nous descendrons en voiture vers Bordeaux afin que je rencontre Albert. Elle semble super excitée à l'idée de ce voyage. Mais elle me met en garde : elle ne croit pas un seul instant que Gabriel va me laisser partir sans protection. Elle a sûrement raison, mais je me fais violence, car il n'est pas question de modifier notre accord.

Je prends une douche rapide et m'habille, j'en profite même pour me maquiller et mettre un joli rouge à lèvres, histoire de me donner un coup de fouet au moral. Gabriel apparaît dans l'entrebâillement de la porte de notre chambre et m'observe. Je lui souris et il avance, la démarche mal assurée.

— Juliet, tout va bien ?

— Très bien pourquoi ?

— Tu as quasiment jeté dehors mes potes et tu portes du rouge à lèvres. Je sais ce que ça signifie.

— Je ne les ai pas jetés dehors, mais je ne veux pas que vous me preniez pour une idiote. Si tu veux donner des instructions à John me concernant, je devrais pouvoir être informée. Et si tu ne le veux pas, tu pourrais au moins avoir l'honnêteté de me le dire.

— Je voulais juste m'entretenir avec lui pour lui expliquer ce que je crains et lui donner des amplitudes horaires. Je ne pensais pas que tu collaborerais.

— Je t'ai donné mon accord alors je respecterai ma part du marché. D'ailleurs, tu vas aussi devoir honorer ta parole.

Il se passe la main sur le visage.

— À ce propos Juliet...

Je le coupe avant qu'une nouvelle scène n'éclate.

— Non, non, non ! Tu as accepté et tu vas tenir ta promesse. Je pars en milieu de semaine prochaine, mercredi normalement. Je serai accompagnée de Jeanne. Nous allons à Paris dans ma famille et peut-être un peu dans le sud. Je rentrerai le mardi suivant avec elle puisqu'elle reprend les cours.

— Déjà, si tôt ?

— Oui, ça fait trop longtemps que je ne suis pas rentrée chez moi.

Lui mentir me crève le cœur, mais je dois le protéger tant que je ne suis pas sûre. C'est mon choix, je l'assumerai. Sauf que je n'avais pas prévu sa réaction et lorsqu'il attrape le joli vase tout neuf posé sur la console à l'entrée de notre chambre et le balance contre le mur, je suis sidérée. Ça me surprend tellement que je sursaute et fais un pas en arrière. Lorsqu'il relève ses yeux sur moi, je suis effrayée par ce que j'y décèle : un parfait mélange de fureur et de désolation. C'est la première fois que je vois comme ça, il est effrayant.

## Gabriel

Elle est là, devant, moi et l'effroi transparait dans son regard. Elle a peur de moi. Il ne manquait plus que ça maintenant ! En plus de ma colère et de ma propre angoisse, je viens de la pousser dans ses derniers retranchements. J'ai regretté mon geste à l'instant où ce putain de vase a volé à travers la pièce. Il y a du verre partout et elle est pieds nus.

Je m'approche d'elle pour la prendre dans mes bras le temps que je ramasse tous les débris, mais elle fait un pas en arrière. Oh, mon Dieu, elle ne veut pas que je la touche !

— Juliet ne bouge pas, il y a du verre partout.

Aussitôt, elle se fige et regarde autour d'elle. C'est comme si elle n'avait même pas remarqué que le vase s'était brisé. Elle cligne des yeux plusieurs fois et je me demande si elle m'entend toujours. Elle semble en état de choc. Cette gamine me met constamment à bout et elle me tient tête avec désinvolture. Je ne me suis même pas rendu compte que cet accès de violence non maîtrisé pourrait lui filer la trouille de sa vie. Putain, quel con ! Elle va foutre le camp comme la dernière fois et cette fois-ci, je ne suis pas sûr de pouvoir rattraper le coup.

À présent, elle se terre dans le silence. Et une nouvelle vague de colère monte en moi. Il faut absolument que je me calme avant de perdre définitivement le contrôle. Je vais tenter une approche.

— Juliet, je suis désolé. J'ai perdu le contrôle.

Et j'avance d'un pas.

— Ne marche pas là, tu vas te blesser Gabriel.

Bon, déjà, elle me parle. C'est bon signe, non ?

— Ne bouge pas, je passe des chaussures et je te sors de là.

Mais le temps que je file dans notre dressing juste derrière moi et que je revienne, elle s'est déjà enfermée dans la salle de bain. Putain de merde !

Je ne m'approche pas de la porte ; si je découvre qu'elle est fermée à clé, ça va encore plus m'angoisser. Alors je ramasse les débris et appelle Smith à la rescousse. De toute façon, je ne sais toujours pas où est rangé le matériel nécessaire à l'entretien. Je lui demande aussi de commander le même vase auprès de la boutique pour qu'il soit livré aujourd'hui. Juliet le trouvait très joli. Il a fallu que ce soit ça qui me passe entre les mains en premier ! Merde !

Une fois qu'il a tout ramassé et aspiré, je tente une approche. Je constate alors que mes mains

tremblent ; il faut que je me ressaisisse immédiatement !

La porte n'est pas fermée et en la poussant, elle s'ouvre. Juliet est assise sur le bord de la baignoire. Lorsque j'entre, elle lève les yeux sur moi. Je baisse la tête car je vois bien qu'elle m'en veut et pour être franc, je ne sais pas quoi dire pour qu'elle efface cette scène de sa mémoire. Elle me coupe dans mes réflexions.

— Gabriel, ne baisse pas les yeux devant moi, je ne supporte pas ça.

— Je suis tellement désolé Juliet. Je ne voulais pas te faire peur, je te le promets... Jamais je ne serai violent avec toi.

— Parfait, cet accès de colère ne doit plus jamais se reproduire. Je ne le tolérerai pas, c'est inacceptable. Et tu vas racheter mon superbe vase, je le trouvais très assorti à notre chambre.

— La commande est déjà passée. Je m'excuse Juliet, ça n'arrivera plus.

— Tu devrais retourner à ta salle de sport avec tes amis Gabriel. Ce trop-plein de colère et de stress ne te réussit pas. Vraiment pas.

— Je ne veux pas te laisser seule...

— John va veiller sur moi. Je serai plus rassurée lorsque tu auras pu te libérer de ces tensions qui te rendent incontrôlable. Et pour tout te dire, tu me fais carrément flipper là, alors file vite et reviens quand tu seras en mesure de te maîtriser.

Elle fait les cent pas autour de moi et triture ses ongles, elle n'est pas dans son état normal et c'est ma faute alors je suis perdu. Mais putain, pourquoi elle me rend aussi fou ?

— Ma chérie, excuse-moi. Mais ce voyage en France, seule, c'est insupportable pour moi...

— Arrêtons de parler de ça. T'es encore en train de serrer les poings. Stop ! Va te défouler, je vais aller faire du shopping avec Jeanne et John.

— Du shopping ? T'en as fait hier...

Elle me fusille du regard.

— Non, hier c'était juste pour notre chambre. Et puis de toute façon, j'ai moi aussi besoin d'évacuer ce pic de stress que tu viens de me causer alors je vais faire du shopping en masse pour me défouler. Chacun sa technique. Et si ça ne suffit pas, j'irai courir sur un tapis ! J'ai découvert récemment qu'il y a une salle de gym deux étages plus bas.

— Tu promets que John pourra rester avec toi ?

— Oui, je promets. Et arrête de faire pression sur moi comme ça.

Je ne peux m'empêcher de lui sourire, elle est si mignonne, si petite. Je me maudis un peu plus de lui

avoir fait peur parce que je réalise soudain que je suis certainement très impressionnant pour elle et qu'elle doit se demander comment elle pourrait me faire face en cas de grosse crise.

— Juliet, je voudrais vraiment que tu me pardonnes et que tu oublies tout ça.

— Pas moi. Ce que tu es capable de faire ou non est toujours bon à savoir pour moi.

Elle me fixe droit dans les yeux et je la trouve très courageuse. Même si je sais que jamais je ne lui ferai de mal, j'espère qu'elle aussi le sait.

— Tu vas aller où faire ton shopping ?

— Je sais pas encore. Pourquoi ?

Je fouille dans la poche arrière de mon jeans et en sors mon portefeuille.

— Tiens, prends ma carte bleue. Disons que c'est ma façon de me faire pardonner.

Elle sourit, un sourire qui sous-entend que ça ne lui plaît pas, mais qui en même temps me laisse à penser qu'elle va une fois de plus me surprendre. Sa position change légèrement et elle s'avance vers moi pour saisir ma carte bleue entre mes doigts comme si elle s'y intéressait réellement. Tiens, ce serait bien la première fois que mon fric l'excite !

— Beaucoup pourraient penser que tu es en train d'essayer de m'acheter. Ce qui serait affreusement idiot de ta part. Mais pour l'heure, j'ai bien envie de te faire souffrir alors oui, je la prends et tu verras bien ce que je vais en faire.

Son petit air malicieux me fait rire parce que concrètement, je ne vois pas ce qu'elle pourrait acheter avec ma carte qui serait susceptible de me faire souffrir, je suis bien plus riche que ce qu'elle imagine. Mais en même temps, cette jeune femme est tellement surprenante que je peux m'attendre à n'importe quoi. Je vais prévenir ma banque de suivre les transactions en direct histoire de sentir venir les choses.

Juliet finit par se redresser et me prend la carte des mains avant de partir. Je la rejoins dans notre chambre alors qu'elle enfle ses New Balance bleues. Elle ne les met que lorsqu'elle est en week-end car elle préfère les talons pour affronter le monde, je suis même sûr que ça lui donne confiance en elle. Puis, comme si elle ne me voyait pas, elle quitte la pièce. Je l'entends discuter avec John qui attend patiemment dans le salon.

— John, êtes-vous en service actuellement ?

— Oui Madame.

— Appelez-moi Jul's, s'il vous plaît.

— Mais Monsieur Vance a insisté pour...

— Monsieur Vance va se calmer et croyez-moi, vous avez beaucoup plus à craindre de moi. Nous allons passer beaucoup de temps ensemble et je tiens à ce que vous m'appeliez Jul's.

Elle est capable d'être autoritaire quand elle veut ! Elle est redoutable, ma petite Juliet ! Mais je la laisse faire parce que je ne suis pas en position de le lui reprocher. Je l'entends ouvrir le placard de l'entrée pour y prendre son manteau et comprends qu'elle va sortir. Je veux lui dire au revoir avant qu'elle ne sorte. Je m'approche rapidement et la prends dans mes bras, mais elle se dérobe. Putain de merde !

— Je suis encore très fâchée après toi pour avoir volontairement cassé mon vase et pour t'être comporté comme un cinglé alors laisse-moi un peu respirer. Je te verrai ce soir.

— Ce soir... Tu ne rentres que ce soir ?!

— Oui, j'ai beaucoup de choses à faire. Je serai avec Jeanne et John donc notre accord est respecté. À ce soir, Gabriel.

Et elle tourne les talons. Je fais signe à son garde du corps de la suivre en vitesse et les portes de l'ascenseur se referment sur eux.

Là, il faut vraiment que j'aie cogner dans un sac à la salle de boxe sinon je vais péter les plombs ! Cette femme me rend cinglé.

Je fais vite mon sac de sport et appelle Aedan qui semble ravi de me rejoindre à midi à la salle. Il fanfaronne un maximum, je ne vais pas le rater. Dès que mon sac est prêt, je change d'avis. Je vais y aller en courant pour m'échauffer.

Pendant que je cours, je tente de deviner ce que pourrait bien faire Juliet avec cette carte bleue, mais je suis intimement persuadé que quoi que j'envisage, elle finira par me surprendre ; son esprit est si brillant ! J'accélère le rythme pour évacuer toutes mes tensions, tout en consultant toutes les deux minutes mon téléphone. De toute façon, John sait très bien qu'il ne doit pas la lâcher d'une semelle. Je devrais être rassuré, c'est un professionnel et les raisons du choix de Juliet me ravissent ; mais je suis quand même inquiet.

Lorsque j'arrive à la salle de boxe, Aedan est déjà là et m'informe que Liam va nous rejoindre ; apparemment, lui aussi a besoin d'évacuer des frustrations.

\*\*

Je ressorts de là, lessivé, mais détendu, et nous partons déjeuner tous les trois dans notre club favori. Chaque fois qu'on s'y rejoint, on retourne à nos vingt ans et on retrouve une partie de notre insouciance. Après s'être enfilés trois bières chacun et un énorme burger, après avoir balancé quelques réflexions désagréables à Saddie, – notre serveuse fétiche –, mes amis m'abandonnent pour leurs obligations professionnelles et je décide de rentrer.

Dès que je passe le seuil de la porte de mon appartement, je m'aperçois qu'une énorme palette est entreposée en plein milieu du couloir. Je n'ai reçu aucun appel de mon banquier ni même de John donc je pars à la recherche de Smith pour savoir de quoi il en retourne. Ce dernier m'accueille avec un grand sourire.

— Monsieur Vance, on vient de livrer un très gros colis pour vous. Voulez-vous que je vous aide à le déballer ?

C'est certainement un coup de Juliet donc je préfère être seul pour le découvrir.

— Merci, mais ça va aller, vous pouvez prendre votre après-midi, je vous verrai demain.

Au moins, je serai tranquille pour apprécier la surprise. Je ressens quand même une pointe de stress, mais j'ai encore plus hâte de découvrir de quoi il s'agit. La palette gigantesque installée au milieu de mon couloir doit mesurer un mètre de longueur sur au moins deux mètres de hauteur ; elle est plus grande que moi ! Elle est entourée de film plastique que je lutte pour arracher. Et lorsque j'y parviens, je constate que la femme qui vit à mes côtés n'a pas perdu son sens de l'humour. Elle vient de me faire livrer une énorme tête de lit capitonnée avec une cible au milieu. Le cuir est souple et magnifique et le dessin représente une cible identique à celle que l'on trouve dans un jeu de fléchettes avec la graduation et le nombre de points à remporter. Ce colis est accompagné d'une bonne vingtaine de vases similaires à celui que j'ai cassé ce matin et, bien entendu, d'un petit mot de Juliet. Je souris en découvrant son écriture sur l'enveloppe posée sur la pile de vases bien emballés. Je me hâte de l'ouvrir.

« Gabriel,

*Je viens de découvrir, de façon tout à fait déconcertante, l'une de tes passions.*

*Voilà dans quelle mesure je peux tenter de tolérer la chose.*

*Entraîne-toi, ce soir je te mets une raclée.*

XXXXX

*Juliet. »*

Je suis immédiatement soulagé de savoir qu'elle prend ça avec humour et je me détends. Je file dans mon bureau et, sans même y réfléchir, me saisis du pentagramme que ma mère m'avait laissé. C'est un talisman plus qu'une réponse à mes questions. Mon esprit s'égaré alors que je m'installe confortablement sur le canapé en cuir. Puis, je sombre dans ce que j'ai pris pour habitude d'appeler mon « cauchemar préféré ».

*« Je suis allongé dans mon lit, il est tard ou alors c'est peut-être le milieu de la nuit. Maman s'approche de moi dans le noir, mais son allure est reconnaissable entre mille. C'est bizarre, mais elle est habillée. Elle s'assied sur le lit près de moi et se penche sur mon visage. Ses longs cheveux bruns caressent mon nez et chatouillent mes joues. Son odeur glisse dans mes narines et je la serre contre*

moi. Ah, ma maman chérie ! Puis sa petite voix s'élève alors qu'elle dépose autour de mon cou un collier bizarre avec un gros médaillon.

— Mon chéri, Gabriel, l'amour de ma vie, le trésor le plus précieux au monde ! Je te laisse ce pentagramme pour te protéger, il te guidera et grâce à lui, jamais tu ne te perdras. Tu retrouveras toujours ton chemin. Gabriel, je t'aime, tu es un grand garçon et tu vas devoir être fort. Sache que jamais je ne cesserai de t'aimer mon amour.

Et l'instant suivant, alors que je regarde avec beaucoup d'attention mon précieux trésor, elle a déjà disparu. Je ne sais plus ce qu'il se passe ensuite, mais je vois mon père qui parle dans le couloir devant ma chambre. J'entends des cris et une porte qui claque, mais je ne distingue pas bien les voix. Il y a mes parents, mais également un autre homme, il me semble. Soudain, la lumière du couloir s'éteint et mes yeux se ferment.

À mon réveil, je me demande si j'ai rêvé tout ça, mais le collier toujours présent autour de mon cou me rappelle que non. Je me lève et pars à la recherche de maman. Je crie dans la maison, mais personne ne me répond. Je retrouve alors mon père assis sur un vieux fauteuil en cuir. Il se tient la tête avec les mains et ses coudes sont posés sur ses genoux. Il ne me voit pas. Aussitôt, je cache le médaillon sous mon pyjama car je sais que Père est un homme froid et dur. Il m'entend et se redresse.

— Gabriel, tu es debout, tu veux petit déjeuner ?

— Où est maman ?

— Je ne sais pas, à mon réveil elle n'était plus là. J'ai appelé la police, tout le monde la cherche.

Un sentiment de peur s'empare de moi et je fonce vers la chambre de mes parents, mais le lit n'est pas défait. Je cours dans la salle de bain puis dans chaque pièce de la maison en criant pour appeler ma mère. En vain... »

Je reviens à moi en sueur et complètement chamboulé. Je suis assis, seul, dans mon bureau. Et comme chaque fois, ce sentiment d'abandon me submerge. Et c'est bien là, l'horreur de ce cauchemar. Jamais à mon réveil, je n'arrive à me consoler en me disant que ce n'est rien, que ça va passer ou qu'il n'y a pas de grand méchant loup ou de fantôme effrayant. Mon cauchemar à moi est réel, il est le souvenir de mon passé. Et l'émotion si vive et déchirante que j'ai ressentie ce jour-là est toujours en moi, même vingt ans après.

Je me rappelle précisément des jours qui ont suivi la disparition de ma mère, avec tous les policiers et les enquêteurs qui sont venus nous poser des questions. Mon père semblait si froid, si distant et en même temps, je voyais dans son regard que quelque chose venait de se briser. Père a toujours su se maîtriser devant moi et je lui en ai beaucoup voulu de n'avoir jamais su me consoler ou me protéger. La vérité est que le jour où ma mère a disparu, je me suis retrouvé seul. Je n'avais que six ans et j'ai dû grandir avec ce sentiment de solitude en moi. Je me suis même convaincu au fil des années que c'était préférable, que ça me permettrait de traverser l'existence en toute sécurité. Et surtout, je n'ai jamais eu envie de connaître suffisamment quelqu'un pour imaginer un rapprochement. Hormis Aedan et Liam, je n'ai aucun

ami et si on considère le fait que nous étions déjà potes à l'époque, ça revient à dire que personne n'a jamais réussi à me toucher depuis que maman a disparu.

*Personne jusqu'à Juliet.*

Le simple fait de penser à elle me réchauffe le cœur. À l'instant où mes yeux ont croisé les siens, j'ai su que je voulais me la taper, mais dès qu'elle a ouvert la bouche, j'ai compris qu'elle était plus qu'une de ces nanas sans intérêt avec qui j'aimais bien m'adonner à des jeux sexuels. Et j'ai perdu le contrôle, j'ai été envoûté par cette gamine bien plus jeune que moi, naïve, insouciante, brillante et courageuse. Juliet est entrée dans mon quotidien, ou plutôt, je l'ai fait entrer sans vraiment en avoir conscience, et lorsque je suis avec elle, la vie semble différente. Tout est plus lumineux, plus doux et sa façon de me témoigner de l'affection est juste une drogue.

Moi qui n'ai jamais reçu d'amour de mes proches, je me surprends à adorer la façon qu'elle a de caresser mon nez avec le sien, de se blottir contre moi, d'exiger que je la serre contre moi et que je l'embrasse avant de me lever le matin. La liste de toutes les petites attentions qu'elle a envers moi est si longue et je suis toujours surpris de voir que son amour pour moi ne lui semble pas déraisonnable. Elle agit avec naturel et sincérité et c'est addictif. Ça insinue en moi une angoisse. J'ai cru la perdre il y a quelques mois de ça et j'ai compris à ce moment-là que je ne saurais le supporter. J'ai perdu beaucoup dans ma vie et elle est bien trop précieuse pour que je ne puisse envisager mon existence sans elle.

Je voudrais pouvoir m'assurer que jamais elle ne me quitte ou que quelqu'un me l'enlève. Elle trouve cette idée complètement folle et je reconnais que je lui ai quand même collé un garde du corps à cause d'un simple cauchemar. Mais en même temps, cette histoire de détective qui ne serait pas fiable et mon père qui entre dans la course, je trouve ça louche et j'ignore pourquoi, j'ai un mauvais pressentiment. Je suis un homme prudent donc je veux protéger ce qui m'appartient. Et Juliet m'appartient.

Mon téléphone qui vibre et me sort de ma rêverie. Un message. Un message d'elle.

*\* As-tu reçu mon cadeau ? Tu le trouves à ton goût ? Je t'aime.*

Je ne tarde pas une seconde de plus avant de lui répondre.

*\* Quel sens du timing ! J'aime tout chez toi, y compris ce cadeau. Mais pourquoi tu m'as acheté quelque chose ? Tu ne devais pas utiliser ma CB pour toi ? À quelle heure tu rentres ? Je t'aime plus encore.*

*P.-S. : je suis parfaitement détendu à présent et notre nouveau tapis me fait de l'œil, rentre vite !*

Quelques secondes à peine, et un nouveau message arrive. J'aime à croire qu'elle attendait que je réponde en fixant son téléphone.

*\* Plusieurs bonnes nouvelles dans un même message, je suis chanceuse ! Je suis ravie que tu te sois défoulé, je vais donc pouvoir rentrer sereinement ce soir à la maison sans risquer une crise digne d'une tragédie grecque, quel soulagement ! Tu aimes mon cadeau et j'en suis très heureuse parce que oui c'est **mon** cadeau. Rassure-toi, je garde soigneusement ta CB que je ne manquerai pas d'utiliser au moment opportun. Tu ne seras pas déçu !*

*Quant au fait que tu aimes tout chez moi, j'ai envie de te dire « encore heureux ». Même si je ne pense pas qu'il soit humainement possible d'aimer plus que ce que je t'aime. Eh oui, j'arrive quand même à supporter que le géant super musclé avec qui je vis décide dans un excès de folie de balancer contre le mur de ma chambre, que je me suis donné un mal fou à repeindre, le joli vase que je viens de m'offrir ! C'est pas rien, crois-moi.*

*Et pour satisfaire ta curiosité, ainsi que ton obsession pour notre nouveau tapis, je rentrerai comme convenu ce soir pour dîner avec toi.*

*Passe un bon après-midi.*

*XXXXX*

Je décide de lui faire une surprise pour ce soir, je veux vraiment qu'elle comprenne que je tiens à elle et que je suis peut-être un cinglé comme elle dit, mais que je l'aime du mieux que je peux.

Je sors en vitesse et lorsque j'arrive devant l'immeuble, je m'aperçois alors qu'elle a pris mon chauffeur. Je vais devoir utiliser un taxi ou ma carte de transport en commun. Si je prends le métro et que je le lui raconte ce soir, elle va me sourire avec tendresse. J'en ai déjà des frissons et je m'engouffre dans la station.

J'en ressors très rapidement. Bon sang, j'arriverai jamais à m'habituer à cette proximité avec les gens ! C'est insupportable, tout le monde s'agglutine et des gens que je ne connais même pas se pressent contre moi. Et plus loin, des lycéennes gloussent en me dévisageant. Ces gamines n'ont pas plus de seize ou dix-sept ans et me lancent des appels de phare avec leurs corps qui me laissent sans voix. Si j'avais eu connaissance de ça avant, je crois bien qu'Aedan, Liam et moi aurions pris plaisir à venir chasser ici ! Mais aujourd'hui, je trouve ça ridicule et lorsque l'une d'entre elles se lève pour venir me remettre un papier, qu'elle a au préalable pris le soin d'embrasser en laissant une trace de son rouge à lèvres dessus, je suis sidéré. La gamine se penche près de mon oreille et s'appuie contre moi pour chuchoter une avance sans la moindre finesse. Elle glisse alors le mot dans ma poche. J'en reste sans voix et ce n'est qu'en sortant dans la rue que je me saisis du papier.

*« Bébé,*

*Où tu veux, quand tu veux, comme tu veux !*

*212-000-0000*

*La fille du métro. »*

Je froisse le message et le balance dans la première poubelle sur mon chemin. Non, mais qu'est-ce que je peux bien en avoir à foutre de cette écolière peroxydée ? Ça a dû déteindre sur son cerveau. Même pas en rêve ma petite, ma nana est au top !

J'arrive très vite à la boutique que je cherchais et entre. Ici, personne ne me connaît, car je ne suis

jamais entré dans un endroit pareil. Ça brille dans tous les coins ! *Tiffany* 's est la boutique référence en termes de bijoux, enfin selon tous les sites internet que j'ai consultés ! Et comme je veux toujours ce qu'il y a de mieux, je ne peux que venir ici chercher le parfait cadeau pour ma belle. Une vendeuse s'empresse de venir me servir.

— Monsieur ?

— Bonjour, Gabriel Vance, je cherche un bijou spécial.

— Très bien Monsieur, savez-vous quel type de bijou vous conviendrait ?

— Oui, je voudrais une bague.

La jeune femme se fige et finit par me sourire.

— Est-ce pour une occasion particulière Monsieur Vance ?

— Pour une femme spéciale, toutes les occasions sont spéciales.

Non, mais elle croit pas sérieusement que je vais me confier à elle ?

Elle s'éclipse un instant en me faisant signe de regarder les différentes vitrines présentes sur ma droite. Elle discute un moment avec une femme plus âgée et certainement plus expérimentée. Les deux reviennent vers moi et m'invitent à m'installer dans un coin isolé de la boutique. Je les suis et elles déposent devant moi de petits plateaux noirs en velours. Puis la plus jeune des deux s'empresse d'aller ouvrir les vitrines pour en sortir plusieurs modèles. Pendant ce temps-là, l'autre m'interroge :

— Monsieur Vance, avez-vous une idée précise du bijou que vous cherchez ?

— Oui, je veux quelque chose qui serait susceptible d'être à la hauteur de mes sentiments pour la jeune femme à laquelle je m'apprête à l'offrir. Si tant est que cela soit possible. Bien entendu, je n'ai aucune limite en termes de budget et je veux voir ce qui se fait de mieux.

Ses yeux s'écarquillent en une fraction de seconde avant de revenir à la normale. Elle doit déjà être en train de calculer le montant de sa commission si elle réussit la vente. L'employée n'a pas le temps de déposer les bagues qu'elle a choisis devant moi que l'autre lui demande d'aller chercher leurs modèles haut de gamme. Je les regarde faire et constate que c'est un procédé bien huilé entre elles. La seconde suivante, je me retrouve face à de magnifiques bagues, toutes plus étincelantes les unes que les autres. Mais il y en a une qui m'attire par-dessus tout. Apparemment, c'est un modèle classique de leur collection. Un anneau en or rose serti d'un énorme diamant, cette bague se prénomme « Âmes sœurs » et la femme en face de moi m'explique que la pierre précieuse présente ici est bien plus grosse que celles utilisées normalement pour des fiançailles. Moi je m'en fous, c'est celle-là que je veux.

Au moment où je règle la facture, je prends conscience que je suis en train de faire un saut dans le vide. Je ne sais pas comment pourrait réagir Juliet à un tel cadeau et malgré tout, à cet instant, c'est la seule chose que je désire réellement.

Je ressors de là avec mon écriin et saute dans un taxi pour rentrer chez moi.

Sur place, je me plonge dans plusieurs de mes dossiers en attendant le retour de Juliet et comme à mon habitude, les heures défilent à une vitesse folle. J'ai quand même le temps de passer quelques coups de téléphone pour notre repas de ce soir ; je veux qu'elle n'ait rien à faire, que tout soit parfait pour la mettre dans les meilleures conditions pour qu'elle accepte ce que j'ai à lui proposer.

Déjà 18 heures 30, je vais aller me changer. Alors que je termine d'installer tout ce qui m'a été livré, j'entends la porte de l'ascenseur s'ouvrir. Je rejoins le hall et retrouve ma belle, le visage fermé et la mine contrariée. Dès qu'elle m'aperçoit, elle se fige et John, sur ses talons, semble lui aussi très sérieux.

— Juliet, tout va bien ?

— Oui, oh Gabriel !

Et elle laisse tomber au sol tout ce qu'elle tient dans ses bras pour se jeter dans les miens. Elle m'enlace et me serre fort. Je caresse ses cheveux bruns et la presse contre moi pour que les battements de son cœur se calment. Bordel, il s'est passé quoi ?!

John s'approche lui aussi, il discute au téléphone. Je comprends immédiatement qu'il s'adresse au réceptionniste de l'hôtel.

— Juliet, tout va bien, je suis là. Maintenant, tu veux bien me dire ce qu'il t'arrive et pour quoi John semble si perturbé ?

Elle ne me répond pas et me serre un peu plus, sa tête se nichant dans mon cou pour renifler mon odeur. C'est presque animal cette façon de se protéger. John revient vers nous.

— John, que se passe-t-il ? Juliet semble bouleversée, vous deviez veiller sur elle !

— Monsieur, Mademoiselle Clarck a reçu un courrier ce soir. C'est votre réceptionniste qui le lui a remis. Quand elle l'a ouvert, elle a découvert ça. Je me renseigne pour savoir qui l'a déposé puisque visiblement, ce n'est pas arrivé par la poste, il n'y a pas de timbre. Je ne sais pas qui a pu lui faire envoyer cette lettre, mais je vais le découvrir.

Il a déjà pris soin de protéger la lettre et l'enveloppe dans des pochettes plastiques quand je la saisis. Un mot tapé à l'ordinateur sans aucune signature ni aucune date.

« Juliet Clarck,

*Ne croyez pas que je ne vous vois pas tourner autour de la fortune de Gabriel Vance.*

*Prenez garde à vous, il se pourrait bien que vous regrettiez amèrement votre petite vie sans intérêt lorsque vous connaîtrez tout de son passé.*

*Une femme comme vous ne mérite pas un homme tel que lui.*

*Rentrez dans votre pays et laissez-le tranquille ou vous aurez affaire à moi. Et ne croyez pas que*

*voire vulgaire homme de main saura vous protéger de moi, je suis bien plus dangereux que vous ne pouvez l'imaginer.*

*Vous êtes prévenue, dégagez ! »*

Non, mais je rêve ! Qui se permet de menacer ma femme ? Je la serre un peu plus contre moi et chuchote contre son oreille :

— Juliet, tu es en sécurité ici. Jamais je ne laisserai quelqu'un te faire du mal, sois-en sûre.

Elle lève les yeux vers moi et me sourit. Mon Dieu, qu'elle est belle !

— Ça ne va pas arranger ta folie tout ça mon chéri. Déjà que tu étais un tout petit peu déraisonnable, ça va se corser... Et puis ces gens ne savent pas écrire correctement ? Parce que même si j'écris mieux le français que l'anglais, je vois bien qu'il y a des fautes, non ?

Et elle trouve encore le moyen de plaisanter avec ça ?! Elle est vraiment surprenante ou alors complètement inconsciente... Un savant mélange des deux, je pense.

— John, faites le nécessaire, je veux une surveillance 24h/24 pour Juliet et je veux savoir qui se cache derrière tout ça. Interrogez le personnel de mon hôtel particulier et qui vous voulez, mais découvrez ce qu'il se passe !

— Bien Monsieur.

Ma belle se ressaisit.

— Messieurs, je vous laisse le soin de régler ces détails, j'ai besoin d'une douche et d'un peu d'intimité.

Elle file vers la salle de bain et s'y enferme. John et moi ramassons tous ces sacs abandonnés au sol. J'en profite pour le questionner sur la journée.

— John, comment était-elle aujourd'hui ?

— Très bien, elle et son amie française sont drôles en fait. Elles ont écumé un nombre incroyable de boutiques. En revanche, Monsieur, je ne sais pas si c'est une bonne idée de lui confier votre carte de crédit...

— Pourquoi donc ?

— Elle est *spéciale* cette femme-là, Monsieur.

— C'est le mot. Mais à part ça, vous n'avez rien vu de particulier ? Personne qui ne vous aurait suivi ?

— Non, rien, mais je vais être sur mes gardes maintenant, soyez-en sûr. Mais il va me falloir du renfort, ce genre de menace ne me plaît pas du tout. Mademoiselle Clarck est sensible et fragile. Avec votre accord, je voudrais rappeler Karl pour me seconder. Il parle couramment français et quelque chose

me dit que ça nous sera très utile.

— Faites ce qu'il faut, mais trouvez-moi cette ordure !

Nous nous mettons d'accord sur quelques détails et il s'éclipse après avoir pris soin de verrouiller l'étage. Juliet admire notre tête de lit dans notre chambre.

— Dis Gabriel, que font toutes ces fleurs ici ?

— Je les ai fait livrer pour toi.

— Comme c'est adorable, elles sont superbes, merci beaucoup !

Je vois dans son regard qu'elle me cache quelque chose, mais je sais aussi que si je la confronte, elle va s'effondrer devant moi, elle est sur les nerfs.

Putain ! Si quelque chose devait lui arriver par ma faute, je ne me le pardonnerais jamais.

## Juliet

Cette journée va-t-elle enfin se terminer ?

Je suis à bout de force et j'ai de plus en plus de mal à cacher à Gabriel ce que j'ai découvert. Et maintenant, avec cette lettre de menace, je me demande si tout ça est lié ou si c'est juste l'œuvre d'un hystérique qui aimerait bien être à ma place. De toute façon, je vais le laisser gérer, car je devine qu'il est très anxieux depuis qu'il a vu la menace. Ça me terrifie d'imaginer un instant que quelqu'un puisse s'en prendre à moi juste à cause de mon amour pour BB.

Pour faire diversion, je déballe tous mes achats de la journée et garde secret celui que j'ai fait avec la CB de mon amoureux. Comment va-t-il digérer la nouvelle ? Franchement, je n'en sais rien. Je reconnais que c'est une acquisition complètement folle, mais depuis le temps qu'il m'explique qu'il est plein aux as, au moins ça nous servira à quelque chose ! De toute façon, la transaction n'est pas encore validée, il faudra sa signature pour que cela se fasse. Ce qui me laissera le temps de le convaincre.

— Juliet, tu as réussi à acheter tout ça dans la même demi-journée, quel exploit !

— Oui, j'ai eu une petite crise. Mais maintenant, ça va beaucoup mieux. Enfin, ça allait mieux, mais cette lettre... Qui peut bien m'en vouloir à ce point ?

— Quelqu'un qui ne te connaît pas visiblement et surtout, quelqu'un qui ne sait pas à qui il a affaire ! Parce que je vais trouver qui se permet de te menacer et crois-moi, il va le regretter.

— Il ou elle ? Car ça ressemble vraiment à de la jalousie tout ça...

Il lève un sourcil, mais ne me répond pas. J'en profite pour lui montrer mes jolies chaussures et mes nouvelles tenues. Mais il ne semble pas vraiment attentif. Il faut dire que je porte déjà un nouvel ensemble de lingerie assez attrayant qui dévoile la majeure partie de mon corps.

— Gabriel, tu m'écoutes ?

— Bien sûr, ma chérie, je me disais juste que tu es magnifique dans cet ensemble. Quand je repense à celui que tu portais la première fois qu'on a...

— Tu te souviens de ça, toi ?

— Tu rigoles ?! Évidemment que je m'en souviens ! Je me souviens de tout. Et puis, tu étais tellement mignonne dans cet ensemble.

*Mais qu'il est chou !*

— T'es un amour.

Je déballe tout sur le lit avant d'aller ranger mes achats dans le dressing.

— T'as renouvelé toute ta garde-robe ma belle ! T'as utilisé ma carte ?

*Oups !*

— Rassure-toi, j'ai utilisé ta CB pour un achat seulement. Et puis... tu m'avais donné carte blanche, si je me souviens bien ?

— Oh, mais je ne suis pas inquiet ! Je suis juste impatient de savoir ce que tu as bien pu acheter.

Je lui tends alors l'enveloppe contenant sa carte et la facture de mon achat. Il l'ouvre et écarquille aussitôt les yeux.

— Juliet, bordel ! C'est sérieux ?! T'as acheté une maison ?! Vraiment ?!

— Disons que tu avais mérité une sanction à la hauteur de ta connerie.

— Mais pourquoi une maison en Grèce ?!

— T'as pas une petite idée ?

— Aucune, mais je suis tout ouïe.

— Suis-moi.

Lorsqu'il entre dans son bureau, je ferme la porte derrière lui. On ne sait jamais qui pourrait nous entendre, je préfère rester méfiante à présent.

— Gabriel, je peux ?

Je lui montre le tiroir de son bureau dans lequel se trouve son pentagramme. Il me fait signe que oui de la tête. Lorsque je saisis l'objet, je le fais tourner dans ma main et plusieurs éléments se mettent à bouger. Ce pentagramme est une pièce tout à fait exceptionnelle. Je le manipule avec beaucoup de prudence tandis que Gabriel me surveille attentivement. Puis, je le lui tends.

— Tu veux me montrer quoi, Juliet ?

— Tu ne comprends pas ?

— Non.

— Gabriel, j'ai analysé toutes les photos que tu as reçues de ta mère et tous les lieux où elles ont prétendument été prises et si on se reporte à ton tatouage, les choses deviennent plus précises.

Il ne répond pas et me fixe avec intensité, aussi, je développe :

— Regarde la photo de ton tatouage. Tu as créé un plan, une sorte de carte en fonction de tes différentes recherches, c'est ça qui m'a mise sur la voie. Si on relie tous les points sur une carte ordinaire, ça donne ça.

Je lui montre sur une carte que j'ai réalisé et il semble surpris.

— J'ai déjà essayé, mais jamais je ne suis arrivé à un tel graphisme. Juliet, c'est un pentagramme ! Incroyable...

— Tu n'as pas obtenu ce résultat, car tu te fiais à l'ordre dans lequel tu les recevais alors que moi je me suis fiée aux dates de prise des clichés. Et le résultat est effectivement un pentagramme. Et regarde ce qu'il y a en son centre.

— La Grèce !

Il frappe dans ses mains et reprend :

— T'es un génie !

— Ne nous emballons pas. Mais après quelques recherches, j'ai découvert que la petite ville située pile au centre se nomme Preveza. C'est un coin assez touristique et je crois de plus en plus que nous devrions nous y rendre.

Tout à coup, il semble impatient : il clipse et déclipse le bracelet de sa montre et je sais que quand il fait ça, son cerveau tourne à plein régime. Je parie qu'il va me demander pourquoi je n'ai pas encore acheté les billets d'avion pour nous y rendre !

— Alors, allons-y !

Ce n'est donc pas une surprise, je vais calmer le jeu, enfin essayer parce qu'avec lui, je ne peux être sûre de rien.

— Pas encore, je me suis un peu renseignée et les Grecs ne sont pas des gens très faciles à amadouer. Depuis la crise économique, ils sont méfiants. Aussi je me suis dit que tu allais investir là-bas histoire de t'attirer leur sympathie. Les capitaux manquent encore cruellement et injecter des liquidités chez eux sera forcément apprécié. Une fois que tout sera réglé avec la paperasse, nous programmerons alors un voyage. Voilà ta punition mon chéri !

Un instant, il reste muet puis s'approche de moi pour me serrer dans ses bras. Chaque fois, c'est bouleversant pour moi, je crois que je ne m'y habituerai jamais. Puis il chuchote tout contre moi :

— Merci. Mais c'était vraiment nécessaire d'acheter une maison là-bas ?

— Depuis le temps que tu me serines avec ta super fortune, tu vas avoir l'occasion de t'en servir ! Et pour ta gouverne, je n'ai aucune limite te concernant !

— Oh joie...

— Et ton bonus punition, c'est que tu vas devoir me satisfaire en tout point d'ici là !

— Je vais en faire une priorité.

— Mais j'espère bien.

Il me reluque avec envie et glisse sa main dans mon cou pour m'attirer un peu plus près de lui.

*Oh oui, cet homme sait ce qu'il veut !*

— Juliet, j'accepte volontiers cette punition et je vais de ce pas l'honorer sur notre nouveau tapis.

— Hummm.

À cet instant, je suis incapable de prononcer un mot de plus. Tout mon corps est en mode « pilote automatique » et les ordres ne sont donnés que par lui. Gabriel passe ses mains sur ma poitrine, puis dans mon dos et sur mes fesses pour me soulever. Je m'accroche à son cou et tire sur ses cheveux bruns. Ils retombent sur son front avec une ondulation qui le rend encore plus séduisant.

— Juliet, je vais te faire crier de plaisir. Tu es tellement belle.

Tiens, nous sommes arrivés dans notre chambre et il me dépose délicatement sur le sol. De ses doigts habiles, il dégage mon épaule droite de la bretelle de mon sous-vêtement. Il en fait de même avec mon épaule gauche et d'un seul coup, découvre ma poitrine. Il prend alors le bout de mes seins entre ses doigts et les presse fort. Ce simple geste suffit à m'embraser tout entière. Sa bouche vient rejoindre ses mains et son souffle contre ma peau me donne la chair de poule.

— Oh mon Dieu Gabe ! Je crois que je vais jouir juste comme ça.

— Tu pourrais, mais ce que je te réserve est encore meilleur. Viens là ma belle.

Il m'attire pour que je m'allonge au sol. La douceur des poils du tapis est comme une caresse pour ma peau. BB est juste à côté de moi et se redresse. Je ne sais pas si c'est le fait de le voir tourner à côté de moi alors que je suis allongée à ses pieds ou le fait qu'il balance sa chemise pour se retrouver pieds nus en pantalon à pinces au-dessus de moi, mais je me sens tout à coup fébrile. Il pose sur moi un regard de braise et un frisson me parcourt de la racine des cheveux à la plante des pieds.

— Juliet, un jour je t'attacherai, mais pour l'heure, écarte les cuisses ma jolie.

Ces simples mots me rendent ivre, ivre de lui et bien entendu, j'obéis. Gabriel obtient toujours ce qu'il veut de toute façon.

Il s'approche et je sens que ma culotte glisse sur mes jambes. J'ai toujours mon soutien-gorge accroché, et lui embrasse et caresse avec sa langue mon mollet puis mon genou. Sa fine barbe déclenche en moi une nuée de frissons et lorsqu'il arrive sur ma cuisse, ses dents se mettent à mordiller ma peau. Je gémis de plus en plus fort et j'ai du mal à respirer.

— Arrête de bouger Juliet, détends-toi.

*Facile à dire, il est en train de me rendre dingue !*

Au moment même où il prononce ces mots, sa langue entre en contact avec mon intimité et je me cambre. Je vais exploser, je le sens.

— Gabriel, viens. Je sens que je ne vais pas tenir, c'est trop bon.

Il ne répond pas et aspire mon clitoris entre ses lèvres tout en appuyant sa délicieuse langue dessus, et là, mon cerveau explose. Je ne suis que gémissements et spasmes.

— Oh mon Dieu ! Oh oui...

Lentement, il relâche sa torture et je m'envole encore plus haut, encore plus fort. Cet orgasme est éblouissant. La scène est à couper le souffle. Je suis nue, allongée sur ce magnifique tapis avec l'homme le plus sexy de la planète entre mes cuisses ; et je me répands en mille éclats dans la pièce baignée de la douce lumière d'un début de soirée de fin d'été à New York.

BB lève les yeux pour trouver les miens et il me sourit. Il semble satisfait de lui et en surconfiance.

— Maintenant, à moi de jouer. Tu es à moi ma belle.

Je l'attire en tirant sur ses cheveux, je ne suis pas encore remise de mon orgasme, mais j'en veux déjà un autre et je sais qu'il va assouvir mon envie. Mon amant est juste... *merveilleux*.

— Gabriel, c'est toi qui es à moi, viens par là.

Il est sur moi et en profite pour titiller mes seins avec sa langue. Je me cambre pour lui donner accès encore plus facilement à mon corps. En fait, c'est mon corps qui le réclame, il a besoin du savoir-faire de Gabriel pour s'épanouir. Je tire un peu plus sur ses cheveux pour qu'il soit à ma hauteur. Lorsque ses lèvres se posent sur les miennes, il sourit.

— Juliet, tu es délicieuse. Regarde dans quel état tu me mets !

Son pantalon est déformé par sa monstrueuse érection et aussitôt, je m'emploie à le libérer. Son sexe est magnifique et je l'empoigne sans attendre. Je voudrais bien lui rendre la pareille, mais il est sur moi et je sens qu'il ne va pas patienter beaucoup plus.

Il m'embrasse et sa langue est de plus en plus insistante. Ses lèvres réclament les miennes et je mordille sa lèvre inférieure. J'ai envie de le dévorer. Mon souffle est coupé et je sens que lui aussi est submergé. Mais son regard s'assombrit et il se dégage soudain de moi. Il fouille dans son pantalon abandonné au sol pour en sortir une capote. Je suis consciente qu'il en a ras le bol d'utiliser tout ça, mais c'est indispensable. Ce qu'il ne sait pas encore, c'est que dorénavant, nous n'en aurons plus besoin. Je la lui prends des mains et la déchire avec mes dents. Il est toujours entre mes cuisses et se dégage pour que je puisse accéder plus facilement à son pénis. Mon Dieu ! Il est énorme, j'y crois pas ! Mais à l'instant où je le déroule sur lui, il me saisit les bras et me plaque au sol.

— Ce matin, tu m'as refusé un baiser, tu t'es refusée à moi. Je veux récupérer ce qui m'appartient.

Et il me pénètre sans ménagement. C'est presque douloureux, mais en fait ça ne l'est pas, c'est meilleur à chaque coup de reins. Mon corps est en rythme avec le sien, c'est comme une danse, la plus luxueuse des danses. Je suis en feu à l'intérieur et il me semble que lui aussi. Il ne me quitte pas un instant des yeux et son ardeur est de plus en plus puissante. Je pourrais me laisser aller à la sensation et fermer les yeux pour sentir le plaisir monter en moi, mais cette connexion entre nous, une connexion totale et sensuelle, rend les émotions encore plus fortes. Il me possède autant que je le possède et tout mon être commence à frémir, mes gémissements s'accroissent. Je perds pied et enfonce mes ongles dans son cou en retenant sa bouche contre la mienne. Je jouis pour la seconde fois et tous mes muscles s'accrochent à lui, autour de lui. Il est en sueur et je vois dans ses yeux le moment précis où il me rejoint au paradis.

Puis son corps devient plus lourd et il se détend contre moi. Il m'écrase et c'est tellement rassurant, tellement bon.

— Tu auras donc joui deux fois dans ma bouche. C'est parfait. Mais la prochaine fois que tu te refuseras à moi, je t'attacherai.

Je réalise alors que j'en ai terriblement envie. Comment fait-il pour éveiller en moi autant de désir et d'inhibition ?

— Ne me tente pas Gabriel.

— Tu sais que je pourrais faire ça pour le restant de ma vie ma belle ?

— Faire ça ?

Je fronce les sourcils. Il est impétueux de nature, mais croire un instant qu'il serait capable de tenir le rythme toute la journée et tous les jours, c'est du pur délire !

— T'entraîner chaque jour un peu plus dans les affres du plaisir.

— Ah ça, je n'en doute pas ! Mais méfie-toi, je pourrais bien t'épuiser, qui sait ?

Il sourit et se love contre moi. Je tire sur le joli dessus de lit qui se trouve juste à côté de moi et nous couvre avec. Je pose ma tête sur son épaule, confortablement installée, et soupire d'aise.

— Cet instant est parfait, tu trouves pas mon chéri ?

Il s'apprête à me répondre, mais nous sommes coupés lorsque l'interphone se met à sonner.

*Fait chier ! On était trop bien là !*

— Mais qui peut venir nous déranger maintenant ?

Je râle et il se lève. Il enfle son caleçon et se tourne vers moi.

— Notre repas, mais j'ai tout prévu, ne t'inquiète pas.

Il a tout prévu ? Alors ça, c'est une surprise ! Il a vraiment dû flipper aujourd'hui, parce qu'aussi loin

que mes souvenirs me portent, je ne me rappelle pas avoir jamais vu Gabriel s'occuper de commander un repas et encore moins de faire la cuisine ! Ce qui m'amène donc à me demander : pourquoi ce petit sourire en coin ?

Il ne se donne même pas la peine d'enfiler une chemise ou un pantalon. Alors j'en profite pour rêvasser et contempler ma nouvelle chambre. C'est fou comme le simple fait de changer la couleur des murs et quelques objets me font me sentir plus chez moi ! Enfin, c'est surtout le fait que BB me laisse faire qui me rend heureuse. Avec sa folie du contrôle absolu, c'est quand même un exploit de ma part d'avoir réussi à le convaincre. Bon, il a quand même fallu que j'accepte un garde du corps en contrepartie ! Et d'un coup, la peur me submerge à nouveau. Pourquoi cette lettre de menace ? Elle était sortie de ma tête, mais maintenant que j'y repense, je me demande de qui cela peut-il bien venir et est-ce qu'il a raison de vouloir me protéger. Suis-je réellement en danger avec lui ? Et quels secrets je pourrais bien découvrir ?

Je suis coupée dans mes questionnements, car je l'entends donner des ordres depuis notre salon. Il n'est visiblement pas seul. Je passe ma nouvelle combinaison de nuit en satin noir agrémentée de dentelle avant de le rejoindre. Lorsque j'aperçois mon reflet dans le miroir accroché au mur de la chambre, je suis surprise de voir que quelque chose en moi a changé. Je m'arrête un instant et je réalise alors que je suis juste plus sexy, plus femme en fait. Et ce n'est pas juste les vêtements ! C'est dans mes yeux que se trouve le plus grand changement. Gabriel a raison, il m'initie au plaisir chaque jour un peu plus et j'aime ça. Son côté dominateur pendant l'amour ne me fait plus peur, je l'aime encore plus que le Gabriel tendre. Je décide cependant de garder cette information pour moi, je ne voudrais pas qu'il se dise que je me plierai à ses quatre volontés. Puis je le retrouve.

— Juliet, t'es superbe ! Vous pouvez nous laisser un moment Charles ?

Je vois alors un homme habillé en smoking ou en joli costume, je ne sais pas trop faire la différence, qui bat en retraite dans la cuisine.

— Qui est-ce ? Je dois aller passer quelque chose de plus classe ?

Je pose la question, mais lui est toujours en caleçon. OK, j'ai ma réponse. Si nous attendions du monde, jamais il ne se baladerait dans cette tenue !

— C'est notre serveur et non, tu peux rester comme ça. Je n'aurais pas toléré la nudité complète avec un autre homme ici, mais ça, c'est juste parfait. C'est nouveau ?

Il caresse la bretelle et effleure ma poitrine de ses doigts pour toucher la dentelle. Je hoche la tête, ça y est, je suis à nouveau en transe.

*Calme-toi Jul's !*

J'avale ma salive.

— Et en quel honneur un serveur ?

J'aperçois alors notre table dressée avec des chandelles, des fleurs, et je réalise qu'il y a aussi de la musique. Tout est superbement organisé, c'est magnifique. Il n'y a que des lumières tamisées, des bougies

pour éclairer la pièce et la table n'est prévue que pour nous.

— Juste pour toi.

— Oh ! Tu m'as préparé un vrai dîner en amoureux. Merci mon chéri, j'adore ça ! Comme un couple de gens normaux, c'est top. Un peu extravagant peut-être ? Non, en fait, c'est parfait ! Tu as fait un effort, merci merci ! J'adore cette surprise !

Et je me pends à son cou pour l'embrasser sur ses lèvres magnifiques, sur son menton, dans son cou, puis sur ses paupières, sur ses tempes, partout, partout. Il me serre contre lui puis se met à rire.

— Moi qui pensais faire un truc qui sort de l'ordinaire, tu trouves que c'est un truc de « gens normaux », c'est bien ma veine...

— Mais non, c'est super, c'est même merveilleux ! Mais organiser des surprises pour sa petite amie, c'est un truc de mec normal. En tout cas plus normal que lui imposer un garde du corps ou une semaine de vacances de force. Tu saisis la nuance ?

— Je n'ai peut-être pas votre esprit brillant, Mademoiselle Clarck, mais je suis un homme que beaucoup qualifieraient d'extrêmement intelligent. Alors oui, je saisis.

— Tu n'es pas juste intelligent, tu es un homme doué d'un sens des affaires remarquable et d'une affirmation de soi hors du commun. Je ne connais personne capable d'autant de ténacité pour obtenir ce qu'il veut. Et cette soirée en est l'exemple ! Tu as organisé tout ça en une demi-journée à peine. Merci Gabriel.

J'adore quand il se vexe en pensant que je ne le trouve pas brillant. C'est trop mignon et ça le rend plus humain. Je m'approche de notre table et découvre les pétales de fleur, les coupes de champagne. Il ressort de la cuisine quelques secondes plus tard avec une bouteille. Il ne fait pas les choses à moitié ! Et il y a un je-ne-sais-quoi dans ses yeux qui m'interpelle. Je l'apostrophe en français.

— Que me cachez-vous, Monsieur Vance ?

Il hausse les épaules, ce qui me laisse à croire qu'il a compris ma phrase. Puis il me tend une flûte que j'accepte et nous trinquons.

— À quoi on trinque ?

— À toi.

— À moi ?

— Et à nous.

L'idée me plaît. Je cogne ma coupe contre la sienne et chuchote tout bas en français :

— À nous.

Il me sourit et dépose un baiser sur mon front. Je passe mon doigt sur son menton, sur son cou et descends jusque sur ses pectoraux. Aussitôt, il frissonne et je jubile.

— Installe-toi, l'entrée va arriver.

Je ne suis même plus surprise qu'il me donne des ordres. Pourtant, ça m'horripile toujours autant.

— Je voudrais aller voir en cuisine ce que tu mijotes avec ton serveur, je peux ?

— Non, c'est une surprise.

*Coincé Gabriel, je t'ai eu !*

— Ah je te tiens, t'es tombé dans le piège ! Il y a donc une raison à tout ce manège. Qu'est-ce que tu me caches ?

Et là, il affiche un sourire que je n'avais jamais vu. Il semble déterminé et en même temps, il se passe un truc bizarre. Je le sens, mais je ne saurais dire quoi exactement. Une étrange douleur s'insinue au creux de mon ventre, entre l'excitation et la peur. Puis Gabriel me prend ma coupe de champagne pour aller la reposer sur la table. Il revient vers moi et là, je manque de tomber à la renverse. Lui, l'homme le plus puissant que je connaisse, l'homme le plus incroyable au monde, se penche devant moi, un genou à terre. J'écarquille les yeux. Il... Il ne peut pas être en train de faire ce que je crois qu'il va faire ?! C'est tout simplement impossible ! Et lui, tout sourire, qui me détaille des pieds à la tête avant de sortir un tout petit écrin de son caleçon. Je ne savais même pas qu'il pouvait cacher quelque chose là-dedans ! Puis, il prend ma main gauche dans les siennes et relève ses yeux vers moi.

— Juliet, comme toujours tu as vu juste. Tu es la femme la plus têtue que je connaisse, la plus déterminée, la plus sexy, la plus généreuse, la plus talentueuse, la plus aimante, la plus indépendante... et j'en passe. Jamais je n'aurais pu espérer rencontrer la personne qui serait capable de m'apaiser, de me rassurer et de me rendre fou en même temps. Je suis l'homme le plus chanceux du monde. Et je tiens à ce que tu saches que tu es la meilleure chose qui ne me soit jamais arrivée. Aussi, et je te le demande à genoux, accepterais-tu de m'épouser ?

Oh putain de bordel de merde !!! Il a même dit la dernière phrase en français ! Ce qui fait que je n'ai aucun doute sur le fait qu'il a fait ce que je pensais qu'il allait faire !

**GABRIEL VANCE VIENT DE ME DEMANDER EN MARIAGE !!!**

Mes yeux sont pleins de larmes et je ne suis pas certaine de pouvoir encore dire un mot. Je suis sidérée. Est-ce que je veux me marier ? J'en sais rien. Mais est-ce que je veux unir ma vie à celle de cet homme ? Ah, ça, oui ! J'en suis sûre et certaine !

Je me jette dans ses bras et l'embrasse à pleine bouche. Je dois faire preuve d'un assaut assez démonstratif, car nous tombons tous les deux à la renverse : lui sur le dos et moi sur lui. Il me serre contre lui et chuchote contre ma bouche :

— Tu sais que tu dois répondre ?

Mes larmes coulent à flots et tombent même sur son visage, juste sous le mien. Je suis submergée, mais dans un ultime souffle, je parviens à lui murmurer la seule chose qu'il veut entendre :

— Oui.

C'est comme une délivrance pour lui, il me serre si fort, sa langue est si virulente avec la mienne que je devine sa joie. Il tire sur mes cheveux et m'éloigne de lui pour plonger ses yeux dans les miens, toujours bordés de larmes.

— Tu es passée par toutes les couleurs. J'ai cru que t'allais refuser et puis, j'ai vu tes larmes et j'ai su. J'avais juste besoin que tu le dises. Juliet, tu vas devenir ma femme aux yeux du monde entier. Ça devrait rassurer tes parents ça ?

Mes parents ? Oh, mais pourquoi il parle de mes parents maintenant ? Oh, mon Dieu ! Ils vont me tuer quand ils sauront !

Je me redresse d'un bond, la crise de panique pointant déjà le bout de son nez. Comment je pourrai, à même pas vingt-six ans, épouser un homme qu'ils ne connaissent même pas et que je connais depuis quoi... ? Je ne sais même pas depuis combien de mois on se connaît ! Merde, merde, merde... Ils vont péter les plombs !

— Juliet, ça va ?

— Pourquoi tu parles de mes parents ? Tu crois qu'on est obligés de leur dire ? On pourrait garder ça juste pour nous, ils ne sauraient jamais et on vivrait heureux, non ?

Bon là, je suis clairement en train de vriller. Et lui, il hallucine carrément. Il s'assied à côté de moi et prend ma main.

— Tu veux leur cacher notre mariage ?

— Mais oui, pourquoi pas s'enfuir et se marier aujourd'hui même à Las Vegas ? Comme ça, personne ne saura jamais !

— Non, mais ça va pas la tête ?! Hors de question ! Je te veux dans une jolie robe blanche avec nos familles et tous nos amis autour de nous. Qu'est-ce qu'il te prend ? Toutes les femmes rêvent de se marier avec une belle fête !

— Tu ne connais pas ma famille. Ils vont faire une crise intersidérale !

— Mais je m'en fous, je ne vais pas me cacher, ni toi d'ailleurs. Ça ne te ressemble pas du tout Juliet...

Je respire lentement, je dois me calmer sinon c'est lui qui va paniquer et il est encore moins maîtrisable que moi. Je ferme mes yeux et tente de faire le vide, allongée sur le dos, en plein milieu de notre salon. Soudain, je sens qu'il pose quelque chose sur mon ventre, un écrin de velours.

— Tiens, si ça t'intéresse, je l'ai choisi pour toi.

J'ouvre les yeux et il se redresse. Je le retiens parce que je ne veux pas gâcher ce moment à cause de ma famille. Il est si parfait, ou en tout cas, il fait de son mieux pour l'être que je culpabilise énormément à cet instant. Je m'installe entre ses jambes et l'embrasse avec tout mon amour.

— Pardon, Gabe... Ma famille est un peu compliquée à gérer et je ne veux pas y penser pour le moment. Ce que je veux c'est toi, juste toi et moi, et ce que tu viens de m'offrir, c'est merveilleux ! Je ne parle pas de l'écrin, tiens, où est-il passé ? Merde !

Dans l'empressement, j'ai dû le faire tomber et je ne le vois plus. Il me sourit.

— Tu sais que connaissant ma fortune, n'importe quelle femme se serait ruée dessus pour voir la taille du diamant et toi, tu l'as perdu. Ah, Juliet, je me demande si je ne devrais pas rapporter cette merveille à la boutique pour te trouver un modèle un peu moins unique...

Et il me tend la boîte qui était tombée juste à côté de lui. Je la lui prends des mains et l'ouvre rapidement.

— Pas question ! Elle est à moi, tout comme toi d'ailleurs ! Oh putain, elle est magnifique. Gabriel, elle est...

Je ne trouve pas de mots. C'est une bague en or rose sertie d'un diamant absolument colossal retenu par quatre attaches assorties en or. Je n'ai jamais vu de diamant aussi gros, mais surtout de bague aussi fine. C'est juste un anneau et une pierre. Son prix doit être exorbitant, mais elle est tout ce que j'aime. Je n'ose même pas la toucher tant elle est belle. Gabriel me prend l'écrin des mains et en sort la bague. Puis il prend ma main. Je ne quitte pas le bijou des yeux, l'excitation me gagnant peu à peu.

— Juliet, si tu ne sais plus quoi dire, c'est que j'ai réussi mon coup et comme c'est une première, je savoure. Je sais maintenant comment faire pour te faire taire. Mais voyons si elle te va ?

Et lentement, il l'approche de moi. À l'instant où le métal touche mon doigt, je fonds en larmes. Je n'ai jamais envisagé de me marier un jour, ni même de porter un tel bijou ! Mais maintenant, je sais qu'elle m'était destinée. J'ignore pourquoi, mais je le sens au plus profond de moi. Gabriel m'embrasse et les larmes ne cessent de couler sur mes joues. Bien entendu, la bague me va à la perfection et le diamant semble encore plus imposant sur ma petite main.

— Merci. Elle est trop belle !

— Dès que je l'ai vue, j'ai su qu'elle était faite pour toi. C'est un modèle classique de leur collection, mais celle-là est spéciale. Le diamant qui a été monté dessus est beaucoup plus gros et bien plus précieux que tous les autres. C'est un modèle unique pour une femme unique.

Je ne peux détacher mon regard de l'alliance. La sensation de la porter est divine et ce n'est pas aussi lourd que je le pensais.

— Tu as raison, elle est faite pour moi. Je l'adore ! Merci beaucoup !

Je l'embrasse avec tendresse et la passion se déchaîne en moi. Je passe mes mains dans ses cheveux et en profite pour contempler, encore, ma bague.

— Tu sais, mon chéri, que ce cadeau me plaît énormément ? T'as dû investir une véritable fortune là-dedans ! Je vais devoir être très reconnaissante avec toi.

— Mais j'espère bien ma belle. Maintenant, à table !

Charles, le serveur, nous rejoint lorsque nous sommes installés et nous sert un excellent repas. D'abord du foie gras sur des toasts accompagné d'une salade délicieuse, puis des noix de Saint-Jacques avec un accompagnement succulent. Mais je n'y prête pas vraiment attention. Nous n'arrêtons pas de nous observer et je fais résonner ma bague contre ma coupe de champagne à chaque fois que j'en ai l'occasion. Gabriel s'en aperçoit et sourit.

— Tu l'aimes beaucoup, hein ?

— Bien plus que je n'aurais imaginé pouvoir aimer un objet. C'est assez surprenant, je l'avoue.

Lorsque le serveur nous apporte le dessert, Gabriel le congédie immédiatement. Il le raccompagne jusqu'à la sortie et bloque même les portes de l'ascenseur.

— Comme ça, nous ne serons plus dérangés. Je compte profiter de ma fiancée.

Je réalise alors que nous sommes fiancés. Quelle folie ! L'intensité de notre relation et cette façon qu'il a de me regarder quand il dit ces mots me donne envie de lui sauter dessus. À la place de ça, je me lève et laisse tomber les bretelles de ma combinaison. Aussitôt, elle glisse jusqu'à mes pieds. Je l'abandonne sur le sol et me saisis de la poire belle Hélène joliment présentée dans mon assiette à dessert, avant de lui faire signe de me suivre. Je regagne notre luxueuse salle de bain et dépose mon assiette sur le lavabo. Lorsque Gabriel me rejoint, je lui fais face.

— Que la fête commence.

Il me détaille du regard pendant que je plonge mon doigt dans le chocolat fondu. Je le suce et lui fais signe de s'approcher de moi. Puis, lorsqu'il est tout près, je replonge mon index dans le coulis avant de le glisser entre ses lèvres.

— Juliet, je vais te prendre sur ce meuble de salle de bain si tu continues.

J'en ai tellement envie ! Je lui souris avec assurance et me retourne.

— Ah bon ? Et tu voudrais me prendre comment exactement ?

Je me penche en avant et cette fois, je goûte à la chantilly avant de lui tendre mon doigt pour partager mon dessert. Il est juste derrière moi et profite de ma proposition pour caresser mes fesses offertes à lui. Aussitôt, mon corps s'enflamme et la crème fouettée me paraît bien fade en comparaison de l'effet des mains de Gabriel sur moi. Puis il murmure d'une voix suave et langoureuse :

— Je vais te prendre comme tu aimes, mais avant, je vais déguster mon dessert, ne bouge pas.

Je découvre alors dans le miroir que Gabriel penche son assiette au-dessus de mes fesses. Le chocolat coule lentement et sa chaleur me brûle la peau. Il sourit à mon reflet et se penche alors sur moi. Sa langue lèche ma peau et une délicieuse chaleur s'invite dans mes replis trempés. Ma respiration s'accélère. La seconde suivante, il se dirige sur une partie de mon anatomie que j'ai encore du mal à appréhender dans nos jeux sexuels. Il semble se délecter de la situation. La sensation me submerge et je me laisse aller contre la faïence. Il se dirige ensuite encore plus au sud et ses mains se répandent partout sur mon intimité alors qu'il se redresse. Il est nu et je vois ses pectoraux se contracter au moment où il saisit mes hanches pour mieux me pénétrer. Je suis à sa merci et je gémiss avant même qu'il ne soit en moi.

— Accroche-toi à la robinetterie Juliet, ça va être brutal.

Et avant même que je n'aie pu poser mes mains dessus, il entre en moi avec force. Il me maintient fermement et je m'écrase contre le meuble.

— Ah, Gabriel, oui... hummmm...

Le rythme de ses assauts est de plus en plus rapide et je devine qu'il est proche de l'orgasme. Mais j'en veux plus.

— Gabriel, s'il te plaît.

Ma voix est si grave, si puissante que j'ai du mal à la reconnaître. Il stoppe ses va-et-vient et j'en profite pour me retourner. Il semble perdu, il était vraiment prêt à jouir. Et avant qu'il ne puisse dire un mot, je l'attrape par les hanches et le plaque à son tour, mais cette fois, c'est contre le miroir géant de la pièce. Et lentement, je m'agenouille devant lui après avoir pris soin de récupérer un peu de chantilly. Ses yeux parlent pour lui. Lorsque je suis à la hauteur de son sexe, je lui ôte son préservatif et commence délicatement à répandre la chantilly sur son gland. Il gémit avant même que ma bouche ne le touche. Et comme je le connais bien, je sais qu'il me regarde à travers le miroir au-dessus du lavabo en train de le sucer et que ça l'excite encore plus. Son pénis est si dur et si appétissant que je ne résiste pas. La douceur de sa peau avec le goût sucré de la chantilly rend la chose encore meilleure et lorsqu'il place ses mains dans mes cheveux pour s'enfoncer un peu plus profondément en moi, je resserre ma prise pour lui donner encore plus de plaisir. La torture que je lui inflige avec les petits lapements de ma langue finit par avoir raison de lui et il éjacule dans ma bouche après avoir poussé un cri quasi animal. J'ignore pour quelle raison j'adore ça, mais chaque fois, je suis surprise de découvrir que j'exulte encore plus que lui. Tout est délicieux chez cet homme, même son foutu caractère de merde.

Il tend sa main pour m'aider à me relever et lorsque je suis debout, il plonge ses yeux dans les miens.

— Juliet, tu es de plus en plus libérée. Aurais-je engendré un monstre ?

— Un monstre à ta hauteur.

Il rigole et m'entraîne avec lui sous la douche. Je suis couverte de chocolat et lui de chantilly. Lorsque j'ouvre le robinet pour faire couler l'eau, je suis surprise de voir cet énorme diamant à mon doigt et je stoppe mon geste un instant pour l'admirer. Cette bague est divine. Gabriel s'en aperçoit et se colle

contre moi.

— Lorsque nous aurons fixé une date, il faudra retourner à la boutique. Il existe l’alliance assortie à cette bague de fiançailles.

Je n’avais même pas pensé à tout ça. Le stress s’insinue en moi.

— Fixer une date, oui il va falloir fixer une date. Tu veux te marier quand ?

— Le plus vite possible.

— Faux ! Je t’ai proposé Las Vegas et tu as refusé.

— Disons que je veux le plus rapide, mais dans les règles de l’art. Juliet, tu feras une mariée magnifique, j’ai hâte que tu me dises oui devant tous nos proches. Tu comprends ?

— Je comprends, c’est juste que... mes parents ne vont pas être ravis et ils risquent de ne pas nous faciliter les choses. Je ne veux pas qu’ils se mêlent de notre vie... Je ne veux pas que qui que ce soit porte un jugement sur nous.

— Je ne laisserai personne nous empêcher de profiter pleinement de ce mariage, je te le promets ma chérie.

— Et tu promets que tu ne te disputeras pas avec moi à chaque fois que je n’agirai pas comme tu le souhaites ?

— Je ferai de mon mieux.

— Je vais devoir me contenter de ça.

— Alors la date ? Le lieu ?

— Je voudrais vraiment me marier ici à New York si tu es d’accord.

— New York ? Sérieux ? Toi qui aimes tant la France, je pensais que tu sauterai sur l’occasion pour célébrer notre union là où tu as grandi.

— Et laisser ma famille gérer les choses sur place ? Jamais de la vie ! Ici, nous pourrions tout organiser avec simplicité et surtout sans que personne ne donne son avis. Et puis, c’est ici que nous nous sommes rencontrés alors c’est important, tu crois pas ?

L’eau ruisselle sur ses tatouages et il savonne ses boucles brunes, j’en profite pour mater une fois de plus sa musculature de rêve. Quant à moi, je laisse la chaleur de l’eau m’engourdir et apaiser les tourments que m’évoquent tous ces questionnements. Enfin, j’essaie...

— Je suis tout à fait d’accord. Voilà un détail de réglé ! La date maintenant. La fin de l’été paraît adéquate pour un mariage en extérieur, non ?

Un mariage en été, non, mais c'est demain l'été indien ! Comment organiser ça en si peu de temps ? Remarque, un bon restau et quelques fleurs devraient faire l'affaire.

— Bah, à vrai dire...

Comment je vais formuler ça, moi ?

— À vrai dire quoi ? Tu ne veux pas te marier maintenant ?

— Disons que faire un mariage l'hiver à New York sous la neige, ce serait vraiment super. Enfin, si t'es d'accord avec ça. On choisirait un endroit avec une grande cheminée pour la soirée et tout le monde se réchaufferait au coin du feu après une promenade dans Central Park.

— L'idée me plaît assez... Mais l'attente va être longue avant l'hiver ! On est encore loin des jours de neige ! Mais si c'est ce que tu veux, alors ça me va.

Je suis surprise de voir que notre conversation se passe aussi bien. Gabriel semble bien décidé à faire en sorte que les choses se déroulent parfaitement concernant l'organisation de l'événement le plus important de notre vie. Alors que je termine de me rincer, BB quitte la douche.

— Merci mon chéri.

— On fera en sorte que ce soit un jour mémorable. Mais maintenant, il faut que tu me prépares pour la rencontre qui m'attend avec ta famille. Parce qu'ils seront là demain et je sens que je vais avoir un peu de mal à les amadouer.

Oh putain, j'avais zappé ! La dure réalité revient à moi et aussitôt, je coupe l'eau pour aller me sécher. Gabriel est dans notre chambre et je lui parle de la salle de bain.

— T'as déjà compris que mes parents ne vont pas voir d'un très bon œil que je couche avec mon patron, que je vive dans le luxe, que j'accorde mes faveurs à un homme plus vieux que moi, alors imagine quand ils vont apprendre que non seulement je vis avec toi, mais que je viens d'accepter de t'épouser ! Rajoute à ça que je reçois en prime des lettres de menace parce que je te fréquente ! Imagine un peu à quel point tu es le gendre idéal à leurs yeux.

— Vu comme ça, effectivement. Mais d'un autre côté, il vaut mieux avoir de bons rapports avec son patron et puis je ne suis pas ton supérieur direct, je suis juste le plus gros investisseur de l'entreprise dans laquelle tu bosses, nuance ! Je gagne très bien ma vie et de ce fait, tu vis de façon correcte et c'est nettement préférable à un mec qui ne fout rien et avec qui tu n'aurais pas de quoi te nourrir correctement. Je suis plus vieux certes, mais je suis aussi plus mûr et plus expérimenté, eux qui se plaignaient que tu n'aies pas une vie sexuelle trépidante, aujourd'hui c'est le cas. Quant au fait que tu aies accepté de m'épouser, ils devraient être ravis d'apprendre que je sois tombé amoureux de toi et ça ne devrait pas être une surprise étant donné que tu es la femme la plus incroyable sur terre. Et pour la lettre de menace, John mène une enquête et j'espère résoudre ce problème très vite. Ta sécurité sera assurée jour et nuit donc je peux dire que je mets tout en œuvre pour veiller sur toi. Au final, si on leur explique les choses de ce point de vue, ils ne peuvent que m'adorer.

Alors là, je ris carrément ! Cet homme a perdu la raison !

— Gabriel, tu peux toujours tenter le coup. Mais si je peux me permettre un conseil, à ta place, j'évitais de parler du fait que parce que tu vis dans le luxe, je ne vais pas crever de faim. Mes parents m'ont appris à me débrouiller seule et je suis très indépendante financièrement donc, quelle que soit ton activité, je mangerai à ma faim pour la simple et bonne raison que je le peux. Hormis ce détail qui pourrait faire qu'ils te sautent au cou tous les deux en même temps, je pense que tes arguments sont valables. Et je vais même te proposer de ne pas parler de la lettre de menace de façon à mettre les maigres chances que nous avons de nous en sortir indemnes de notre côté.

— Bonne idée, mais John reste avec toi dans tous les cas.

— Il me semble avoir déjà accepté ça. Quant à toi, tu vas me laisser aller en France.

Il serre les dents, mais se maîtrise.

— Juliet, tu vas en France si tu le souhaites, mais au vu des événements récents, je serais vraiment plus rassuré si John pouvait t'accompagner ou alors je viens avec toi ?

Celle-là, j'aurais pu la prévoir, il va me refourguer son sbire et en plus me faire culpabiliser de ne pas vouloir que lui m'accompagne. Mais il n'est pas le seul à avoir de la ressource. S'il veut jouer, alors nous serons deux.

— Gabriel, je pensais justement demander à John de venir avec moi pour plus de sécurité. J'avoue que cette lettre me fait peur. Je ne comprends pas que quelqu'un puisse me menacer juste parce que je t'aime... On devrait plutôt me remettre une médaille pour ça ! T'es pas un homme facile, tu sais ?

Il comprend que je me moque de lui et me soulève dans les airs avant de nous laisser tomber sur notre lit.

— Vous êtes très drôle ma chère fiancée. Mais j'insiste concernant John vu que tu ne souhaites pas que je t'accompagne.

Je l'embrasse et caresse sa joue avec le bout de mon nez avant d'enfouir mon visage dans son cou.

— Écoute, tu as une multinationale à gérer et John est payé pour ça. En plus, je vais avoir besoin d'un peu de temps pour que mes parents acceptent notre mariage. Je profiterai de ce voyage pour faire quelques boutiques de robes de mariée avec ma mère, ça lui fera peut-être plaisir ! C'est important pour moi. Tu comprends ?

— Ouais, mais ça me plaît pas.

Je le laisse me serrer contre lui.

— Je suis chanceuse, tu vas devenir un chef de famille fabuleux.

Le flatter ne peut pas faire de mal et puis je reconnais que ses angoisses ne sont peut-être pas si

déraisonnables que ça. Cette lettre m'a quand même inquiétée. Mais Gabriel ne perd pas une minute pour me rappeler à l'ordre.

— Oui, en parlant de chef de famille, profite de ton voyage pour réfléchir à un moyen de contraception ou à agrandir notre famille, car je t'annonce qu'à ton retour, je ne mettrai plus ces saloperies de préservatifs. La balle est dans ton camp jeune fille.

Mais c'est déjà réglé ! Je cherchais juste un moyen de l'annoncer avec diplomatie et il vient de me tendre la perche.

— Comme tu le fais si justement remarquer, je suis très jeune et je ne me vois donc pas fonder une famille avant plusieurs années. Je dois aussi avouer que j'espère te garder pour moi seule encore un bon moment. Avant de faire les magasins, j'ai eu un rendez-vous chez le médecin puis le gynécologue. Je me suis fait poser un implant. C'est super pratique.

Il fronce les sourcils, mais ne cache pas sa joie pour autant.

— Tu veux dire qu'on a plus besoin de capote ?! C'est une très bonne nouvelle ! Mais... tu l'as placé pour combien de temps ?

— Trois ans. Ça devrait nous laisser le temps de mieux nous connaître avant d'envisager de créer une petite vie.

— C'est très long trois ans...

— Si t'en as marre de moi avant, on pourra divorcer.

Il ne va pas aussi m'imposer mon mode de contraception, merde ! Je rêve.

— Tu as raison, j'attendrai que tu sois prête. Mais sache que je le suis.

Alors là, je suis choquée par sa réaction, mais je garde mon étonnement pour moi. Et de toute façon, il n'est pas prêt ; c'est une évidence. Il ne le sera pas tant que cette histoire avec sa mère ne sera pas réglée.

Comment vais-je faire pour forcer Albert à me dévoiler son arnaque ? Pourquoi Arthur Vance est-il lié à tout ça ? En quoi Jason va-t-il pouvoir m'être utile ? Comment expliquer à John la raison de mon voyage en France sans qu'il n'en informe Gabriel ? Tant de questions en suspens restent à régler. Mais pour l'heure, je me love contre mon merveilleux fiancé et rejoins les bras de Morphée.

## Gabriel

Juliet vient de s'endormir et je reste un moment à l'observer. Elle est si attirante, si sexy qu'aussitôt, ma queue se réveille. Avec sa manie de se balader nue en permanence, elle me rend insatiable. Ses formes si pulpeuses me font tout oublier et il est difficile de lui résister. Mais ce voyage me fait chier. Si je ne me raisonnais pas, je l'attacherais sur-le-champ à notre nouvelle tête de lit et je la garderais pour moi afin de lui faire découvrir un peu plus encore les plaisirs de la luxure. Je dois bien reconnaître que de ce point de vue, elle me surprend à chaque fois et je la désire à chaque instant un peu plus. Tout en elle invite au péché. C'est si bon de se laisser aller avec elle... La seule chose qui me contrarie, c'est de ne pas réussir à la contraindre de m'obéir.

Je finis par me lever au bout d'une heure passée à tenter de calmer mon ardeur parce qu'elle dort profondément et qu'elle n'aime pas être en manque de sommeil. Je m'enferme dans mon bureau et ressors mes cartes. Pourquoi n'avais-je pas trouvé ses conclusions concernant le pentagramme ? Qu'est-ce qu'il se cache en Grèce ? Tant de questions restent en suspens... Je décide de m'isoler sur la terrasse un instant afin d'observer les étoiles et à la lueur de la nuit noire, le spectacle est magnifique. Avec le temps, j'ai appris à repérer tous les astres au-dessus de moi et à en apprécier la régularité. Chaque étoile est à sa place, et cette continuité me rassure.

Je n'ai pas vu le temps passer et les premières lumières du jour apparaissent. Je n'ai pas dormi de la nuit et je sens la présence de Juliet derrière moi. Elle dépose une tasse de café sur le guéridon et s'approche de moi. Elle est enveloppée dans notre dessus de lit et ses longs cheveux bruns retombent sur son épaule nue.

— Gabriel, tu n'as pas dormi ?

— Pas vraiment, mais toi oui.

— Qu'est-ce qui te perturbe ? C'est la première fois que je te retrouve ici.

— Je me demande si ma mère se cache en Grèce...

Elle fronce les sourcils.

— Nous ne savons pas ce qu'il y a là-bas, mais ça vaut le coup d'essayer. En attendant, concentrons-nous sur nos impératifs du jour, d'accord ?

— Nos impératifs du jour ?

— Oui, mes parents arrivent ce soir. Je vais aller les chercher avec Jeanne à l'aéroport et je vais en profiter pour les informer que je vis ici. Ensuite... euh, je sais pas trop...

Elle se mordille la lèvre supérieure et bordel ! Elle est vraiment bandante quand elle fait ça !

— On fera comme tu veux ma belle.

— Bah, je me demandais si on se retrouvait sur un terrain neutre ou ici ? Je ne sais pas trop ce qui serait le mieux.

— T'as l'air de penser qu'ils vont se comporter de façon excessive alors ici semble plus adéquat. Je ne voudrais pas finir dans la presse à scandales.

Elle semble soulagée.

— Faisons ça alors ! Merci mon chéri. Je vais organiser ça.

Puis, elle fait demi-tour et, juste après avoir franchi la baie vitrée, laisse tomber le drap pour se retrouver nue et s'affairer à tout ranger dans le salon. Je l'observe un moment avant que le bruit de l'ascenseur ne nous surprenne. Je me rue à l'intérieur et elle court vers notre chambre. C'est John qui reprend son service et je me rends compte que nous n'avons pas établi de règles strictes avec lui.

Juliet réapparaît quelques minutes plus tard en jeans et baskets. Même dans cette simple tenue, elle est attirante. Elle interroge longuement John sur l'origine de la lettre de menace et je reviens immédiatement sur terre, chassant ma rêverie.

— Monsieur Vance, comme je m'y attendais, il n'y a aucune empreinte sur la lettre ni sur l'enveloppe, hormis celles de Juliet et de Stephen. C'est un pro qui a fait ça.

Ma belle le coupe :

— Un ou une pro. Parce que ça fait vraiment crise de jalousie, pas vrai John ?

— Enfin, Jul's, euh... Mademoiselle Clarck, plus de 75 % des crimes commis dans cette ville sont passionnels alors ça ne me rassure pas du tout. Karl va donc me seconder pour vous protéger en attendant d'en savoir plus.

Je décide d'intervenir lorsque ma magnifique fiancée se retourne sur moi avec l'air d'être prête à me dévorer.

— Je tiens à ce que tu sois en sécurité. Maintenant que l'annonce de notre mariage va s'ébruiter, autant ne pas prendre de risque. Je suis un homme influent et pas question de négocier là-dessus, Juliet.

John manque de s'étouffer en avalant son café.

— Vous allez vous marier ?! L'annonce sera faite quand ?

*Non, mais de quoi il se mêle ?*

Il comprend immédiatement que je suis sur le point de le remettre à sa place et se reprend :

— Je vous félicite tous les deux, mais je me demande juste si tout ceci ne devrait pas rester secret le temps que je termine mon enquête parce qu'attirer la lumière sur Jul's n'est pas idéal en ce moment.

*Pas question.*

Juliet pose une main sur mon épaule et me somme en un geste de rester calme. Elle se place face à moi, entre mes jambes, et tourne le dos à John. Puis, elle me chuchote quelques mots à l'oreille :

— Il ne dit ça que pour mieux me protéger et c'est précisément ce pour quoi tu le paies alors reste poli.

Mais je n'ai pas l'intention de me faire dicter ma conduite par qui que ce soit !

— John, je vais annoncer au monde entier que cette jeune femme va devenir mon épouse avec ou sans lettre de menace alors faites le nécessaire pour sa sécurité. Je ne reviendrai pas là-dessus.

— Bien Monsieur.

Puis il se désintéresse de moi et continue à converser avec Juliet :

— Le vol de votre famille a été avancé, ils seront là en milieu d'après-midi. Souhaitez-vous toujours aller les accueillir à l'aéroport ?

Elle acquiesce d'un hochement de tête.

— Parfait, Karl viendra avec nous. Et où devons-nous vous conduire ensuite ?

Là, elle sourit.

— Ici, Gabriel et moi pensons que le cadre privé sera plus opportun pour l'annonce que nous avons à leur faire.

John semble satisfait et s'éclipse rapidement. Nous nous retrouvons seuls et avant que je n'ouvre la bouche, elle colle ses lèvres contre les miennes.

— Mon chéri, cette journée va être très éprouvante alors essayons de ne pas nous énerver dès le petit déjeuner. Ma famille va tenter de te mettre en pièces quand je vais leur annoncer nos projets alors garde tes forces. Je ne sentirai peut-être pas tous les coups arriver et surtout, je ne pourrai pas te protéger d'eux. Ils sont trop nombreux et redoutables.

— Arrête avec ça, ils ne peuvent pas être si terribles, ils t'ont mise au monde.

— Gabriel, tu me trouves intelligente ?

— Ouais.

— Et tu me trouves affirmée ?

— Ouais.

— Et tu me trouves aussi charmante ?

— Ouais.

Je commence à me méfier de ses questions à la con.

— Et tu me trouves aussi très intuitive ?

— Euh... ouais.

— Eh bien, garde en mémoire que ça me vient de la génétique et tout ira bien. Prends surtout garde à ma mère et ne laisse pas mes sœurs t'amadouer ! Si tu arrives à garder ton sang-froid, je ferai le reste. Mais méfie-toi ; je suis un agneau en comparaison d'eux.

Au moins, je suis prévenu ! Et j'avoue que son expression à cet instant et la façon qu'elle a de pointer son index dans ma direction me fait froid dans le dos. Et puis merde ! Je suis Gabriel Vance, je ne vais pas me laisser emmerder par une troupe de bobos parisiens de mes deux !

Avant que je ne puisse répondre, Juliet dégage son téléphone et passe une multitude de coups de fil. Je comprends en quelques mots qu'elle appelle un traiteur français, qu'elle fixe un rendez-vous à Jeanne et qu'elle demande à Harry de se procurer un véhicule pouvant contenir sept personnes pour cet après-midi. Puis, elle met à sac tout notre dressing afin de trouver ce qu'elle qualifie de « tenue parfaite, mais pas trop » pour ses parents. Franchement, je ne comprends pas comment une simple visite peut mettre quelqu'un dans un tel état, mais je ne dis rien.

Je retrouve John et Karl qui discutent dans le salon et les congédie pour une heure. Je sais déjà comment distraire la petite créature qui est en train de saccager mon appartement, mais je ne veux aucun spectateur, pas que ça me choquerait, j'ai déjà fait bien pire, mais je ne veux pas que qui que ce soit profite de ma Juliet en proie aux affres du plaisir.

Lorsque l'ascenseur est verrouillé, je regagne notre chambre. Elle vient de mettre à terre la totalité d'une penderie et est en train de s'attaquer aux tiroirs qui se trouvent en dessous. Ça me donne une idée. Je m'avance dans son dos et je sais qu'elle ne m'entend pas, elle est bien trop affairée à tout démonter. Une fois tout près d'elle, je passe un bras autour de sa taille pour la coller à moi. Elle s'immobilise en sentant que je bande contre elle. Je chuchote d'une voix suave pour qu'elle comprenne que je ne rigole pas. Elle adore quand ma voix est langoureuse.

— Juliet, tu viens de foutre en l'air toutes mes chemises. Tu as besoin de mon expertise pour faire ton choix, c'est évident.

Au moment où je prononce ces paroles, je passe ma main libre autour de son cou pour la plaquer contre moi. Elle ne dit pas un mot et son corps tout entier se crispe. Elle a compris où je voulais en venir et elle en a envie aussi.

— Déshabille-toi lentement.

Je relâche ma prise pour qu'elle m'obéisse, mais elle tente de faire volte-face.

— Ne te retourne pas.

Je suis autoritaire et sa respiration se coupe. Elle a envie de jouer au moins autant que moi. Et ça n'en sera que meilleur. Lentement, elle passe son pull et son tee-shirt par-dessus ses épaules et balance le tout au sol. Puis elle dégrafe son soutien-gorge juste par une attache que je devine entre ses seins et ça me rend encore plus dur. Ce doit être l'une de ses folies vestimentaires de la veille ! Elle déboutonne ensuite son jeans après un coup d'œil rapide dans ma direction juste pour s'assurer que je n'en perds pas une miette. Elle peut se rassurer, je suis très attentif, tellement que mon fute est bien trop étroit. Au fur et à mesure qu'elle fait glisser son pantalon moulant sur ses cuisses tout en se penchant de façon provocante devant moi, j'en profite pour libérer mon manche. Lorsqu'elle se relève, elle ne porte qu'un shorty qui semble être assorti avec le sous-vêtement gisant au sol un peu plus loin. Mais la particularité de ce shorty, c'est qu'il s'attache avec un nœud juste au-dessus de la naissance de ses fesses. Ce truc est une incitation à la débauche, il n'a été conçu que pour ça et j'imagine que Juliet ne l'a pas acheté innocemment. Je ne la touche pas, mais je tire sur le nœud et aussitôt, le shorty tombe à ses pieds. La scène est carrément hallucinante.

— Reste comme ça, ne bouge pas Juliet.

Elle est dos à moi et sa respiration est saccadée. Je ne l'ai même pas touchée, mais elle s'attend à ce que je la prenne sauvagement contre la penderie. Gentille petite, elle n'a aucune idée de ce que je suis capable de lui faire ressentir. Je vais lui donner une leçon.

— Juliet, ramasse une chemise et remets-la à sa place.

Elle fronce les sourcils en me jetant un coup d'œil à la dérobée.

— Ne fronce pas les sourcils, tu as foutu le bordel et je ne te baisera pas tant que tu n'auras pas tout rangé. Mais rassure-toi, tu vas adorer ça. Et puis, tu en as très envie, non ?

Elle ne se retourne pas et se penche sur le dressing. Son cul est juste à ma disposition.

— Gabriel, je n'aime pas recevoir des ordres de toi. Alors si tu ne veux pas me baiser, je m'en passerai. De toute façon, je n'ai pas fait mon choix, j'ai beaucoup à faire.

Pendant qu'elle me sort son discours à la con, elle écarte les jambes et fait courir les doigts de sa main droite sur son corps en direction de sa chatte. Elle veut me rendre fou et elle s'y prend à merveille, mais même si je dois la regarder se masturber devant moi je ne céderai pas. Elle caresse son intimité et sa respiration devient plus profonde. C'est moins rapide qu'avec moi, mais je sens qu'elle commence à prendre du plaisir. Je devrais être fou de rage, mais ça m'excite encore plus. Je prends ma queue dans ma main et me branle doucement. Je m'amuse un moment à la regarder faire avant de reprendre le contrôle.

— Parfait, tu me rangeras tout ça quand tu auras fini alors. Amuse-toi bien jeune fille.

Et je remonte mon pantalon toujours sur mes chevilles pour me rhabiller et la laisser en plan, totalement nue, au milieu du dressing. Je ferme ma braguette lorsqu'elle se retourne pour me dévisager et je lui adresse mon sourire de connard arrogant. Puis je quitte la pièce. Elle a toujours la main sur son sexe et je devine en un clignement des yeux qu'elle est frustrée. Elle est tellement habituée à obtenir ce

qu'elle veut qu'elle en a oublié que je suis maître dans l'art de la manipulation. Je l'entends ruminer en français.

Quand j'arrive dans la cuisine, je me sers un verre du vin blanc qu'elle adore. Il est midi et je sais que Smith n'est pas venu aujourd'hui. Nous n'avons donc rien pour déjeuner. Le temps que je passe commande auprès de Stephen, notre réceptionniste, la douce voix de celle qui sait déjà qu'elle a perdu cette bataille résonne dans le couloir.

— Gabriel, tu peux venir ici s'il te plaît ?

Je passe ma tête dans le couloir en essayant de ne pas paraître trop enthousiaste pour lui répondre.

— Tu as besoin de moi ? C'est urgent ? Parce que je suis en train de...

Elle me coupe la parole et hurle de l'autre bout de l'appartement.

— Gabriel Vance ! Si tu ne ramènes pas ton petit cul musclé ici tout de suite, je jette tes putains de chemises par-dessus le balcon !

Alors ça, c'est la voix de quelqu'un de très très très frustré ou je ne m'y connais pas !

Je décide donc de faire plaisir à mon adorable fiancée en la rejoignant. Mais lorsque j'arrive dans notre chambre, c'est l'apocalypse. Il y a des vêtements absolument partout. Elle a vidé tout le dressing de colère et la totalité de nos fringues gît au sol. Mes costumes, ses culottes, mes pulls, ses tailleurs, mes chemises, mes boxers, tout y est !

Elle s'approche de moi en piétinant mes habits avec un sourire triomphant plaqué sur le visage.

— Mon cher futur mari, sache que ce genre de chantage ne marchera jamais avec moi. Et sache que si tu ne me satisfais pas pleinement, il y a aura de lourdes représailles contre toi. Tu pourrais, dans un futur proche, être obligé d'aller travailler en pyjama si tu n'y prends pas garde.

Putain, cette femme est folle furieuse ! Elle est encore plus cinglée que moi ! Mais je la désire avec une telle force que ça écrase mon cœur. Je lui souris quand j'aperçois mes cravates à ses pieds.

— J'en prends bonne note, mais tu n'espères pas t'en tirer aussi bien quand même ?

Et là, elle ramasse la cravate sur laquelle j'étais en train d'avoir des vues et s'approche un peu plus de moi. Une fois à mon niveau, elle lève les yeux vers moi et j'y vois le défi et l'envie. Les deux émotions se disputent la victoire, mais je sais déjà qui va l'emporter. Je ferme les yeux une seconde pour apprécier ce qui va suivre.

— Peut-être que si tu m'attachais, comme tu en rêves depuis un moment, avec ça par exemple, nous serions à égalité ?

*Merci, merci, merci !*

Je lui souris et lui prends le lien de soie des mains.

— Je ne voudrais pas avoir l’air de te donner des ordres, puisque visiblement tu ne supportes pas ça venant de moi.

— Pas quand nous sommes chez nous Gabriel. Mais là, c’est différent, c’est moi qui te propose.

— Et tu me proposes quoi exactement ?

— Je te propose d’assouvir un de tes fantasmes, ici et maintenant. Ensuite, nous reparlerons de cette histoire de rangement.

Elle ne perd pas le Nord ! Mais comme elle est nue et que j’ai une cravate dans les mains, je me dis que ça ne peut qu’être à mon avantage. Et notre petit jeu commence à durer depuis un peu trop longtemps.

— Tourne-toi.

Tiens, elle obéit. Visiblement, pour elle aussi ça a assez duré.

Je suis dans son dos et fais glisser la cravate sur son épaule gauche. Son corps frémit lorsque la soie effleure son sein. De ma main libre, je saisis le bout de tissu et l’enroule autour de son cou, aussitôt, son cœur s’emballe. Elle est en demande, mais elle se méfie aussi. De mes deux paumes, je fais coulisser l’accessoire sur ses yeux et fais un nœud. Elle ne voit plus rien et je sens que ça l’excite. Je la contourne alors qu’elle tend l’oreille pour tenter de deviner où je suis.

— La perte de la vue va décupler ton plaisir, crois-moi. Allonge-toi.

Elle déglutit et ouvre la bouche pour humidifier ses lèvres déjà bien pleines avec sa langue.

— Où ?

— Ici même. De toute façon, il y a des vêtements partout.

Elle s’agenouille au sol et se laisse aller sur le dos. Je défais les boutons de ma chemise et ôte mon pantalon. Lorsque je m’agenouille près d’elle, offerte à moi, j’aperçois une autre cravate juste à ses pieds. Je m’en saisis en prenant soin d’effleurer sa cuisse. Aussitôt, elle se cambre.

— Gabriel, qu’est-ce que tu fais ?

— Je profite de la vue. Tu es une déesse Juliet, une déesse offerte à moi.

À ces mots, je fais glisser le ruban de tissu sur la peau de ses chevilles vers ses cuisses et sur son sexe avant de remonter vers sa poitrine pour finir contre ses lèvres. Ces dernières s’ouvrent lentement et je me penche sur elle pour lui donner un baiser parfumé avec son vin préféré. Elle gémit sans aucune retenue et instinctivement, ses jambes s’écartent.

— Gabriel, je t’en prie.

— Touche-toi Juliet.

— Non.

— Touche-toi Juliet. Je vais t'apprendre comment te donner du plaisir parce que ta démonstration de tout à l'heure ne m'a pas convaincu une seconde. Je connais mieux ton corps que toi ma belle.

Sa main glisse sur son corps frémissant.

— Non, suce ton doigt avant.

Elle remonte alors son index vers sa bouche et le suce lentement. C'est absolument démentiel d'assister à ça, bordel !

— Très bien, maintenant caresse tes seins avec ton autre main. Tu sens l'effet que ça te procure juste là ?

Et j'effleure son intimité avec mon souffle juste avant d'y déposer un baiser langoureux. Elle sursaute carrément.

— Oh putain !

Je maîtrise assez le français pour savoir que c'est une de ses expressions favorites, que ça ne veut rien dire et que ça s'utilise un peu pour tout ce qui est exceptionnel. Elle est si jeune et jouer avec elle et son corps est si facile que ça rend l'expérience inédite à chaque fois.

— Tu le sens alors ?

— Hum... OUI !

Sa voix est rauque à présent.

— Maintenant, touche-toi.

Cette fois, elle obéit sans un mot et écarte les cuisses en remontant ses genoux alors que sa petite main se dirige vers sa boîte de pandore.

— Doucement Juliet, prends ton temps. Il faut que tu profites de chaque sensation, d'abord la chaleur de tes doigts, puis la caresse de ta peau et enfin la précision de la pression apportée juste sur ton clitoris. Tu comprends ?

Elle ne répond pas et son souffle se coupe.

— Tu comprends ? Tu aimes cette sensation ?

Elle hoche la tête, puis murmure à demi-voix :

— T'entendre me dire tout ça me fait plus d'effet que ma main elle-même. Gabriel, montre-moi.

Je suis tout près d'elle et passe un doigt sur sa mâchoire avant de caresser son cou et sa poitrine. Elle

est mienne et je ne peux la torturer plus longtemps sans risquer de lourdes représailles, c'est une partenaire de vie formidable, mais aussi une adversaire redoutable, je dois être raisonnable. Et je vais obtenir satisfaction d'une manière tout à fait inédite.

— Je vais te montrer parce que tu le mérites et surtout parce que tu as besoin de moi pour jouir, n'est-ce pas Juliet ?

Avec sa main, elle agrippe la mienne et se redresse un tout petit peu.

— Oui, oui, oui, j'en ai besoin ! Alors, vas-y, maintenant et tout de suite !

— Vos désirs sont des ordres, Mademoiselle Clarck.

Sur ces mots, je fais glisser mes mains vers son intimité et tandis que mon pouce titille son point sensible, j'enfonce mon index et mon majeur en elle. Un gémissement entre le plaisir, la douleur et le soulagement s'échappe alors de ses lèvres pour mon plus grand bonheur. Elle tremble à chaque mouvement de ma part et je profite de son excitation pour me déplacer entre ses cuisses. Lorsque je me retire d'elle pour enfin poser mes lèvres sur les siennes et recouvrir son corps avec le mien, elle plante ses ongles dans ma chair et je sais que je vais en garder les traces durant plusieurs jours. Elle m'a tellement désiré qu'elle enroule ses cuisses autour de moi pour m'inciter à la posséder encore plus vite, encore plus fort, encore plus longtemps. À peine ai-je le temps de la pénétrer que sa fureur et son excitation se décuplent. Elle tire sur mes cheveux et, dans la seconde qui suit, me pousse violemment au sol pour me grimper dessus.

Elle me chevauche et défait le nœud de cravate tout en rivant ses yeux aux miens. Elle se déhanche sur moi sans relâche, avec une ardeur que je ne lui avais jamais vue. Elle est si pleine, si vivante à cet instant que je ne peux l'arrêter et surtout, je n'en ai pas envie. Je caresse sa poitrine généreuse et elle enfonce ses ongles sur mes pectoraux, les marquant avec férocité. Très rapidement, elle gémit de plus en plus fort et je me redresse juste à temps pour coller mes lèvres aux siennes pour qu'elle jouisse dans ma bouche. À cet instant, je plaque mes paumes sur ses hanches pour prolonger son plaisir et accentuer mon assaut avant de me déverser en elle.

Cet orgasme est tout bonnement hallucinant et c'est le souffle court qu'elle se laisse aller contre moi. Nous roulons tous les deux au sol jusqu'à atterrir sur notre somptueux tapis.

— Alors, les yeux bandés, ça t'a plu ?

Elle se frotte langoureusement contre moi.

— J'ai adoré ça, c'est très étrange comme sensation. Je ne savais pas où tu étais ou ce que tu allais me faire et t'entendre me guider, c'était juste incroyable.

— Je sais.

Je ne peux m'empêcher de sourire en contemplant les marques qu'elle a laissées sur ma peau. C'est une tigresse quand elle est lancée ! Elle s'aperçoit de ma constatation.

— Je pourrais culpabiliser pour ça, mais non. Tu l'as bien mérité et ton dos est pire. Je désinfecterais si j'étais toi.

— Et pourquoi je l'ai mérité ?

— Parce que tu as pris du plaisir à me torturer et c'est inadmissible. Tu sais que dans tes vœux de mariage, tu vas promettre devant témoins de prendre soin de moi ?

— Oh, mais te satisfaire sexuellement, ça fait aussi partie du job ma chérie et Dieu seul sait que tu es une créature très entreprenante quand tu es frustrée. Je risque ma peau sur un sujet aussi sensible. D'ailleurs, si tu le souhaites, nous pourrions écrire nous-mêmes nos vœux de mariage afin d'y intégrer toutes les clauses qui nous sembleront utiles.

Elle grimace, mais son sourire en dit long.

— Très drôle.

— Prévoyons tout de même que nos familles respectives seront certainement présentes et qu'il vaudrait mieux garder certains détails pour notre intimité. Mais je te laisse décider.

Elle se redresse d'un coup.

— Merde, ma famille ! Ils seront bientôt là et je ne sais toujours pas quoi mettre ! Fait chier, fait chier, fait chier !

C'est reparti ! Le calme n'aura pas duré longtemps. Vivement que je rencontre ces barges, histoire de leur montrer que je ne suis pas impressionné et qu'il va falloir qu'ils nous foutent la paix. Je la retiens par le bras alors qu'elle tente de se lever.

— Juliet, tu pourrais porter cette jolie robe bleu marine que tu as ramenée hier de ta virée shopping avec les chaussures que je vois là et le tour est joué.

Je lui montre les escarpins abandonnés au pied de notre lit au milieu de tout le reste. Elle s'apaise un instant.

— T'as raison, c'est ridicule de se plier en quatre. De toute façon, ils seront trop occupés à me sermonner pour faire attention à ma tenue.

Après un moment de contemplation mutuelle sans un mot, nous revenons à la réalité et commençons tous les deux à remettre un peu d'ordre. Je l'abandonne dans sa tâche lorsque l'on sonne à l'interphone. Notre repas est arrivé et ma belle me rejoint quelques instants plus tard dans notre cuisine, maquillée et habillée.

— Tu es magnifique ma chérie. Tu as tout rangé ?

— Non, j'ai tout foutu en tas, je verrai ça avec Smith tout à l'heure, je n'ai pas le cœur à ça. C'était qui ?

Elle désigne du doigt l'ascenseur.

— Notre repas, j'ai commandé des sushis.

Elle fait une grimace et je fronce les sourcils. Elle adore les sushis.

— J'ai pas faim.

— Avale au moins quelque chose, sinon tes parents vont penser que tu ne manges pas et je ne veux pas en être responsable.

J'essaie de détendre l'atmosphère et ça fonctionne, son visage s'adoucit.

Alors que nous terminons à peine notre repas, Jeanne se pointe. Je m'éclipse car les deux se mettent à piailler des trucs incompréhensibles. J'entends que Juliet lui annonce nos fiançailles et je ne résiste pas à l'envie d'observer la réaction de son amie. Jeanne la serre alors dans ses bras en retenant ses larmes. Moi qui pensais qu'elle allait lui balancer une saloperie sur mon compte, je suis surpris ! Enfin pas longtemps car Jeanne susurre je-ne-sais-quoi au creux de son oreille et ma délicieuse fiancée lui sourit en retour avant de lui taper sur l'épaule avec tendresse. La seule chose que je vois, c'est Juliet qui semble radieuse et qui lui montre sa bague en sautillant sur place. Cette vision me fait culpabiliser de les espionner et aussitôt, je m'enferme dans mon antre.

Je reçois la visite de ma fiancée dans mon bureau peu de temps après pour me signaler son départ imminent.

— Chéri, je vais y aller. Apparemment, l'avion n'a pas de retard, nous serons là dans environ une heure. Je t'aime mon amour.

Elle est stressée et fait tourner avec frénésie sa bague autour de son doigt. Je le retiens par la main et elle tombe sur mes genoux. Je l'embrasse dans le cou et la serre contre moi. Elle rit à présent.

— Tout va bien se passer. Je ferai en sorte que tout aille bien pour nous.

— Tu promets ?

— Oui, promis.

— Gabriel, tu sais que tu promets une chose sur laquelle tu n'as aucune prise ?

Je souris, elle aussi, et elle s'enfuit en vitesse.

Bon, je n'ai plus de temps à perdre ! J'appelle le réceptionniste pour qu'il fasse remettre en ordre notre dressing dans l'heure et fonce me préparer. Le temps file rapidement et je retourne lire un dossier avant que la famille de Juliet ne débarque.

Le bruit de l'ascenseur retentit, aussi je rejoins tout ce petit monde au salon. Dès que j'entre dans la

pièce, le brouhaha que j’entendais depuis le hall cesse en un instant. Les yeux de Juliet semblent paniqués, mais à la seconde où ils se rivent aux miens, le soulagement l’envahit. Et lorsqu’elle fait glisser ses prunelles brillantes sur mon corps, c’est tout son être qui se crispe. Ces fringues lui font toujours de l’effet, mais là c’est différent. Elle s’approche de moi et je prends sa main. Elle me fixe avec un sourire bizarre.

— Tu n’as pas trouvé ton smoking, histoire de leur faciliter encore plus la tâche ?

Non, mais je rêve là ? Elle me fait chier pour ça ? Elle se fout de moi !

— Arrête, je te fais toujours de l’effet dans ces vêtements, dis pas le contraire. Je le vois aux muscles de ton ventre qui se crispent jeune fille.

Elle finit enfin par se décontracter un peu et se blottit contre moi.

— À moi oui, mais eux ?

Elle me fait signe et je suis son doigt pour découvrir sa famille qui nous observe comme si nous étions des bêtes de foire. Il faut dire que je ne leur avais même pas accordé un regard jusque-là, bien trop occupé à surveiller ma fiancée. Je leur souris donc avec prudence et au moment où je m’approche d’eux, Juliet chuchote pour moi :

— Je n’ai pas réussi à leur dire que nous étions fiancés.

Un instant, je bloque sur sa main et m’aperçois qu’elle n’a pas retiré son alliance, mais que le diamant de celle-ci est tourné vers sa paume, de façon à ce qu’on ne le voie pas.

— Juliet...

Je péterais bien un plomb, mais comme elle semble complètement chamboulée, je me ravise.

— Monsieur Clarck, je suis enchanté de faire votre connaissance.

L’homme est assez grand, bien que plus petit que moi, et je suis immédiatement saisi par ses yeux perçants. Je les reconnaîtrais entre mille, c’est le plus beau cadeau qu’il ait fait à sa fille, ma douce Juliet. Lui paraît très froid quand il me serre la main.

— Monsieur Vance, plaisir partagé.

Son accent américain est parfait, il vient d’une bonne famille. Puis c’est au tour de sa mère de s’approcher de moi. Avec elle, ce sera une tout autre histoire. Cette femme est magnifique, elle a un regard percutant et un charisme qui saute aux yeux. Rien qu’à sa gestuelle, on comprend qu’elle influence tout ce qui l’entoure. Ses deux filles se tiennent derrière elle et lorsqu’elle arrive près de moi, au lieu de me serrer la main, elle se penche à mon cou pour me glisser un baiser au creux de la joue. C’est une séductrice en plus du reste. Juliet avait raison, il faut faire preuve de prudence. Bien entendu, elle s’adresse à moi en français.

— Monsieur Vance, je vous demanderais bien si ma fille est un bon élément pour votre entreprise, mais je me doute que ce n'est pas son professionnalisme qui nous a conduits ici.

Je n'ai pas tout saisi, mais je comprends quand même l'essentiel. Et quand je croise le regard abasourdi de Juliet, je sais que je dois réagir. Je décide pourtant de lui répondre dans ma langue maternelle, après tout elle doit mieux parler anglais que moi je parle français !

— Détrompez-vous Madame, Juliet est un des meilleurs éléments de mon entreprise. Nous misons beaucoup sur votre fille, elle a un avenir prometteur. Mais en effet, c'est loin d'être sa plus grande qualité.

Elle me répond du tac au tac et personne ne bouge.

— Ah bon ? Et qu'est-ce qui serait la plus grande qualité de ma fille selon vous ? Vous semblez penser que vous la connaissez bien.

Je lui souris comme si je n'avais pas compris le sens de sa répartie. Je note, cependant, qu'elle s'exprime désormais dans la même langue que moi.

— Hum... voyons voir. Mais je vous en prie, mettez-vous à l'aise, installez-vous.

Je prends mon temps pour les faire asseoir dans le salon avant que Smith ne vienne proposer à chacun une collation et je passe ma main sur mon menton. Juliet s'installe à mes côtés et se serre contre moi en posant sa paume sur ma cuisse. Elle me fait penser à une petite fille qui attend de savoir quelle sera sa punition suite à une bêtise monstrueuse qu'elle aurait faite.

— Je dirais que c'est la loyauté.

Sa mère éclate de rire et ma belle sursaute. Je glisse mes bras autour d'elle et plonge mon nez dans ses cheveux.

— Détends-toi ma chérie, tout va très bien se passer. Tu vas voir, ça va aller. Je suis là, près de toi.

Elle tourne la tête vers moi et me sourit en baissant son regard. Je relève son menton et lui assène mon sourire de séducteur, elle l'adore celui-là, presque autant que mon sourire de pervers. Mais sa génitrice nous coupe dans notre conversation muette.

— Loyale, ma fille ? Eh bien, je ne dirais pas ça moi.

Les sœurs de Juliet, qui ne se sont toujours pas présentées, chahutent leur mère et ma compagne en profite pour se manifester.

— Tu ne me trouves pas loyale maman ?

— Je ne t'ai pas élevée pour que tu vives de cette façon, ma fille. Regarde autour de toi, un domestique, un appartement luxueux, un petit ami riche, et tu ne parles même pas français dans ta propre maison. Tu as renié tes origines.

Les sœurs se lèvent d'un bond en même temps que Juliet qui semble sur le point d'exploser. La colère fait rage au fond d'elle et ses prunelles noircies en sont la preuve.

— Maman, ça suffit ! On n'a pas vu Jul's depuis longtemps ! Ne gâche pas notre plaisir avec tes principes à la con. Jul's, viens avec nous, on a plein de trucs à nous dire.

Et elles entraînent ma bien-aimée dans la cuisine. Cela me laisse le temps nécessaire de clarifier la situation avec ses parents. Jeanne et Lucas désertent aussi les lieux et je me retrouve seul avec eux. Je vais être bref, mais direct. Parce que ce qui vient de se passer au sein même de notre appartement ne me plaît pas du tout et il va falloir que ça cesse sinon je risque de déraper.

— Monsieur et Madame Clarck, j'aime votre fille et je réalise ma chance d'avoir rencontré une femme aussi merveilleuse qu'elle. Je viens de lui demander de m'épouser et elle a accepté. Alors soit vous respectez son choix soit vous vous y opposez, mais sachez que je ne laisserai personne se mettre entre elle et moi. Notre lien, bien que récent, est plus fort que vous ne l'imaginez et même si vous êtes ses parents, je me moque totalement de votre avis. Reste à savoir si vous voulez partager sa vie ou en être exclus.

Et je tourne les talons. Mais sa mère m'interpelle.

— Vous pensez avoir affaire à une femme merveilleuse ? Ma fille est une enfant. Comment pourrait-elle savoir si elle veut épouser ou non un homme alors qu'elle ne connaît rien de la gent masculine ?

Je souris, Juliet m'avait prévenu.

— Je la trouve redoutable pour une *enfant*. Elle a quand même réussi à me faire accepter l'idée de vous recevoir ici alors que manifestement, vous ne veniez pas pour une visite de courtoisie. Et je ne reviens pas sur le fait que Juliet a, à elle seule, financé la totalité des frais médicaux de Jeanne durant son coma et qu'elle n'a reculé devant aucun sacrifice pour y parvenir. Les enfants ne font pas ce genre de chose, seuls les adultes accomplis en sont capables et vous pouvez être fiers de votre travail de parents. Quant à son innocence, c'est un de ses biens les plus précieux et je ferai tout pour qu'elle la conserve le plus longtemps possible. Sur ce, excusez-moi, elle déteste que Smith serve nos invités donc je vais aller l'aider en cuisine.

Ces gens commencent à sérieusement me faire chier ! Et je sens que ma limite ne va pas tarder à être atteinte. Lorsque je regagne la cuisine, j'entends Juliet qui subit un interrogatoire de ses sœurs. Bien qu'elles soient plus vieilles et qu'elles ne semblent pas la juger, leur curiosité n'a aucune frontière. Je comprends la conversation dans les grandes lignes. Les deux femmes me trouvent à leur goût. Cela dit, elles sont plutôt attrayantes et si je n'avais pas rencontré Juliet, j'aurais aisément consenti à un plan à trois avec les frangines. Je suis tiré de ma rêverie par Jeanne qui s'est aperçue de ma présence et qui ne se gêne pas pour en informer ma fiancée.

J'entre et Juliet se jette dans mes bras. Elle chuchote dans mon cou. Le silence se fait pesant autour de nous et je suis soulagé lorsque Lucas commence à faire la discussion. Ma belle se hisse sur la pointe des pieds pour que personne ne l'entende. Elle prend appui sur mes avant-bras pour m'atteindre plus facilement. Le simple contact de ses mains sur mon corps me fait frissonner.

— Je suis vraiment désolée... Ils sont très en colère après moi et tu n'es pas responsable de tout ça. Je peux les amener dîner dehors si tu veux être tranquille ?

Je lui souris, elle a peur que je lui en veuille alors que c'est justement sa réaction face à tout ça qui me rend encore plus amoureux d'elle.

— Hors de question. Je viens de les prévenir que tu avais accepté de m'épouser, ça va aller maintenant. Ils vont se calmer, ils ont intérêt. Parce que je trouve qu'ils sont pires que moi, niveau emportement.

Elle éclate de rire, j'ai au moins réussi à la détendre.

— Alors là, Gabriel, je pense que tu exagères un peu les choses. Tu as jeté un vase contre un mur cette semaine et tu m'as foutu une peur bleue. Je pense que ta vision de « l'emportement » est assez erronée. Mais tu es sur la bonne voie mon chéri.

Puis elle se rapproche un peu plus de moi.

— Et pour le mariage, ils ont dit quoi ?

— Des trucs sans importance, je leur ai pas demandé leur avis de toute façon, ils sont informés et ils vont accepter les choses, tu verras.

— Tu me sembles bien optimiste. Curieux, je ne te connaissais pas comme ça. N'aurais-tu pas croisé mon petit ami solitaire et renfrogné dans le coin aujourd'hui ?

Elle se paye ma tête. Je la serre alors un peu plus contre moi.

— Petit ami solitaire et renfrogné non, mais adorable fiancé oui, et tu es justement dans ses bras.

Elle gigote dans tous les sens, mais je la tiens, elle ne peut plus bouger. Et enfin, son rire s'élève et résonne autour de moi, juste avant qu'elle ne dépose un baiser langoureux sur mes lèvres. Aussitôt, les choses changent entre nous, ce petit jeu devient plus charnel et j'insinue ma langue entre ses lèvres. Elle me rend mon baiser et j'oublie tout ce qu'il se passe autour de moi, nous sommes seuls au monde. Enfin, le raclement de gorge de Jeanne nous rappelle que nous avons des spectateurs et les yeux sidérés des parents de Juliet nous mitraillent lorsque nous revenons parmi eux. Je reconnais que la scène est extrêmement gênante, mais je fais comme si je ne m'en apercevais pas. Juliet est rouge écarlate. Mais très vite, sa sœur Rose prend le dessus avec des insinuations pour le moins déplacées. Elle a le mérite de s'exprimer en anglais, ce qui me facilite grandement la tâche, je dois le reconnaître.

— Eh bien Jul's, je comprends mieux pourquoi tu ne viens plus nous rendre visite ! Tu as beaucoup mieux à faire ici avec Gabriel.

Mais Juliet lui répond comme si elle n'avait pas saisi l'allusion de sa frangine.

— Gabriel et moi nous connaissons depuis plusieurs mois maintenant et comme je vous le disais tout à l'heure, je vis avec lui depuis un moment. Je crois pouvoir affirmer que nous sommes très heureux tous

les deux, n'est-ce pas mon chéri ? Et c'est d'ailleurs la raison pour laquelle j'ai accepté de l'épouser.

Les deux sœurs semblent manquer d'air, mais ma belle ne leur laisse pas le temps d'intervenir.

— Nous allons nous marier l'hiver prochain, certainement en novembre, à New York. Ce sera un mariage en petit comité avec famille et amis et j'espère de tout cœur que vous serez tous présents à nos côtés pour cet événement si important pour nous.

Puis elle fixe un moment ses parents et finit par se retourner pour attraper des tasses dans le placard. C'est une des choses qui m'épate le plus chez cette femme. Elle sait toujours se défendre dans les moments difficiles, mais jamais comme on s'y attend. Tant mieux pour cette fois !

Très vite, tous se remettent à discuter et je suis surpris de voir que finalement, les choses se passent plutôt bien. Les filles passent un long moment à admirer la bague de Juliet et de mon côté, j'en profite pour aller m'isoler un peu.

Lorsque l'on frappe à la porte de mon bureau, je suis surpris de voir Monsieur Clarck entrer. Je me lève pour venir à sa rencontre tandis qu'il inspecte mon espace ; je n'aime pas ça.

— Je ne vous dérange pas Gabriel ? Je peux vous appeler Gabriel ?

— Oui, je vous en prie et vous ne me dérangez pas. Vous cherchez quelque chose ?

— Oui, vous. Je voulais m'entretenir un moment avec vous au sujet de ma fille.

C'est parti ! J'espère qu'il ne va pas me donner des conseils parce que je ne suis pas sûr de le supporter.

— Gabriel, ma petite fille semble très amoureuse de vous. Vous avez beaucoup de chance, Juliet est de nature plutôt sauvage en général.

— Je suis très chanceux en effet. Mais je ne la trouve pas sauvage avec moi.

— En effet, c'est ce que j'ai constaté. C'est surprenant de la voir ainsi. Elle semble si heureuse. Je vois bien qu'il y a quelque chose de spécial entre vous et je voulais juste m'assurer que vous feriez tout votre possible pour prendre soin d'elle et la protéger. Mais vous semblez vous aussi très épris d'elle et je tenais à vous dire que je vous accorde la main de ma fille.

Il me regarde sans même cligner des yeux. Il attend une réponse et je vois dans son regard ce qui m'attire tant chez Juliet : cette témérité, cette détermination. Ma future femme ressemble décidément énormément à son père. Mais je devine aussi qu'il lui a fallu beaucoup de courage et d'abnégation pour venir me dire ça. Et d'un certain côté, ça me touche. Bon, il est évident que je préférerais pouvoir profiter de Juliet se baladant nue durant notre semaine de vacances plutôt que de recevoir la visite d'une famille d'hystériques, mais j'apprécie sa démarche.

— Monsieur Clarck, j'aime profondément votre fille et vous avez raison, il y a un lien très fort entre nous. Je ne pensais pas vivre ça un jour, mais elle a tout changé. C'est une femme exceptionnelle et je la

protégerai toujours de toutes menaces extérieures. Je vous en fais la promesse. Je veillerai sur elle et je la couvrirai de mon amour chaque jour de ma vie.

Son expression se transforme.

— Parfait, alors expliquez-moi qui sont les deux hommes en costume qui suivent ma fille ?

J'aurais dû m'en douter, ce vieux fou est aussi observateur que sa fille et il est en train d'essayer de me piéger. Entre lui et moi, le climat amical et détendu change soudainement. Mais il n'ajoute pas un mot.

— Ce sont ses gardes du corps, ils veillent sur elle quand elle n'est pas avec moi.

— Et pour quelle raison ma fille aurait-elle besoin de deux gardes du corps ?

— Je suis un homme extrêmement fortuné et influent. Je suis donc très convoité et jaloué.

— Et quel est le rapport avec elle ?

— Elle va devenir ma femme. Je ne veux prendre aucun risque et je préfère protéger ma fiancée.

Il fronce les sourcils et replonge ses yeux dans les miens en avançant d'un pas. Je rêve ou il tente de m'intimider ?

— Vous êtes bien sûr que c'est la seule raison, Gabriel ?

Je respire calmement, de peur qu'il sente mon angoisse. Je croise les doigts intérieurement pour qu'il ne soit pas aussi intuitif que sa fille et me lance :

— Juliet est ce que j'ai de plus précieux. Personne ne la fera souffrir, soyez-en sûr.

Je n'ai pas répondu et il le sait aussi bien que moi. Mais il tourne les talons et quitte mon bureau.

*Pourvu qu'il ne m'envoie pas sa femme !*

Cette discussion m'a éreinté et j'ai bien besoin d'une douche. Je quitte mon bureau après avoir pris soin de le verrouiller et regagne notre chambre. La voie est libre et j'entends toute la famille glousser depuis le salon. Juliet semble participer à la conversation, ça doit être bon signe. Je me glisse sous la douche et laisse l'eau apaiser mes tourments. Entre cette putain de lettre de menace, ce putain de voyage en France, et cette putain de visite, j'en oublierais presque que Juliet a accepté de m'épouser. Putain, je vais me marier ! Quelle folie ! Quand Aedan et Liam vont savoir ça, ils ne vont pas y croire !

Je rince le shampoing qui mousse sur ma tête quand je sens une caresse dans mon dos. Je me retourne vivement et Juliet est là, nue devant moi. Je l'attire sous l'eau et l'embrasse.

— Tu as réussi à te débarrasser d'eux ?

— Juste pour un moment, ils sont partis à mon ancien appartement et nous rejoignent dans une heure. Le traiteur ne va pas tarder et Smith non plus.

— Smith reste ce soir ?

— Oui, je lui ai demandé, j'ai besoin de lui pour gérer ça.

— Et où il est là ?

Elle me sourit et je comprends qu'elle a foutu tout le monde à la porte pour que nous soyons seuls.

— Parti faire une course urgente.

— Et quelle course ?

— L'urgence c'est pas la course, l'urgence c'est moi. Gabriel, prends-moi, j'en ai besoin. Il faut que je me détende.

Il ne m'en fallait pas plus pour que je lui saute dessus. Elle saisit mon sexe et commence à faire coulisser ses doigts le long de ma hampe. J'essuie une goutte d'eau qui tombe sur sa joue avant de ruisseler sur son corps et je caresse sa peau mouillée. Lorsque ma paume arrive sur son ventre, elle se cambre pour me donner accès à son sexe. Elle en a tellement envie, elle est une incitation à la débauche. Ses seins sont gonflés et ses formes sont parfaites. Je la prends par la main et l'entraîne hors de la douche. Je saisis une serviette et l'enveloppe dedans avant de nouer la mienne autour de mes hanches. Puis alors qu'elle est face à moi, je la pousse doucement vers notre chambre. Lorsqu'elle cogne avec ses mollets contre notre lit, elle laisse tomber la serviette de bain à ses pieds. J'arrive à voir son intimité luisante qui me réclame ; bordel, c'est tellement excitant ! Mais très vite, je m'aperçois que notre lit est envahi de paquets et de rubans. Je hausse un sourcil et Juliet me répond :

— Des cadeaux de ma famille. Tu te rends compte que ma mère m'a offert un ensemble de lingerie ? Ils me prennent vraiment pour une grosse coincée.

Alors ça, c'est vraiment drôle !

— S'ils savaient !

Je lui souris et jette au sol tous les cadeaux qu'elle a reçus. Je l'assieds sur le lit et m'installe à genoux devant elle, directement sur le tapis. Elle tire sur mes cheveux pour que je l'embrasse alors qu'un bruit de verre cassé retentit.

— Merde ! Ma sœur nous avait offert de jolies tasses. Dommage...

Je ne l'écoute plus et caresse ses mollets, puis ses cuisses en prenant soin de m'attarder sur le creux derrière son genou. Au moment où j'exerce une pression juste dans le creux, elle écarte davantage les jambes.

— Voilà, une nouvelle zone sensible. Décidément, pour une grosse coincée, tu en as des points

d'entrée !

Je la titille un moment avant de caresser ses cuisses avec ma queue. Sa main se saisit de mon manche pour le faire coulisser toujours plus près d'elle. Puis elle me regarde et se redresse.

— Assieds-toi là, je reviens dans un instant.

Et elle court jusqu'au dressing. Je l'entends qui fouille partout.

— Tu fais quoi exactement ? C'est pas trop le moment de faire du rangement.

Elle passe sa tête par l'ouverture qui relie le dressing à la chambre et me sourit.

— Quelque chose me dit que tu ne seras pas déçu, patience...

Au bout de quelques secondes, elle revient vers moi. Je suis allongé sur le lit et mon érection est toujours aussi dure.

— Gabe, ça te fait de l'effet, ça ?

Lorsqu'elle apparaît devant moi, je suis stupéfait. Juliet porte une guêpière rouge passion en dentelle qui ne couvre que sa poitrine avant de descendre en triangle vers ses bas. Son sexe est entièrement nu et accessible. Et dans le dos, un gros nœud dentelé vient faire tenir le tout, dévoilant la cambrure de ses reins. Il y a juste deux triangles qui rejoignent ses bas noirs assortis. Quand je la vois avancer vers moi avec ses talons vertigineux, ses collants et cette guêpière, je me redresse pour profiter du spectacle. Son sexe est parfaitement bien épilé et le rouge sur sa peau la rend tellement sexy que la tête m'en tourne.

— Alors Gabriel, ça te plaît ?

— Ne me dis pas que c'est ta mère qui t'a offert ça ?

— Je te le dis pas alors.

— Putain ! Je retire tout ce que j'ai dit à propos de ta mère, je l'adore en fait !

Elle se tourne juste devant moi et je me délecte du spectacle. Son cul est à ma hauteur car je suis assis au bord du lit. Je passe mes mains sur ses fesses en prenant soin d'effleurer sa chatte. Elle gémit et se penche devant moi. Elle est très souple et c'est la première fois que je m'en aperçois. Elle arrive à toucher le sol avec ses mains alors que ses jambes sont tendues. Aussi sec, je me redresse.

— On n'a pas beaucoup de temps avant que tout le monde revienne. Ça va être rapide et brutal. Ça te va Juliet ?

— J'ai trop envie. Hum...

Je la caresse à mesure que je la fais avancer. Elle tente de se redresser, mais je l'en empêche en appuyant avec ma main sur son dos. Elle comprend immédiatement que je vais la prendre comme ça et ne bouge plus.

— Tu es tellement excitante, je peux pas résister !

Et je m'introduis en elle après avoir soulevé ses hanches. Elle décolle du sol et seules ses mains tiennent à plat. La posséder de cette façon et l'entendre gémir sous mes coups de reins me fait un effet incroyable. Elle est si serrée et si humide à la fois, c'est juste délicieux ! Qu'est-ce que j'aime la baise avec cette nana !

Elle soupire de façon saccadée et tente de se raccrocher au meuble juste à côté de notre lit. Elle est pliée en deux et je devine que ça l'épuise. Je la redresse et elle se tient maintenant debout dos à moi. Lentement, je la pénètre à nouveau et elle accroche son bras droit autour de mon cou. Je la tiens fermement et la rapproche du mur de la pièce. À présent, elle est collée contre le mur et mes paumes sur ses hanches la calent un peu plus près de moi à chaque assaut.

Sa joue frotte contre la peinture encore fraîche. Elle gémit et la dentelle du nœud faisant tenir cette saloperie de guêpière caresse mon sexe entre chaque va-et-vient.

Elle crie, à deux doigts d'exploser. Aussi je la retourne vivement avant de la soulever à nouveau pour la prendre de face contre ce mur. Elle me sourit et plonge ses yeux azur dans mon regard flamboyant.

— Donc tu aimes cette lingerie ?

— Donc tu aimes la baise brutale ?

Je l'écrase contre le mur tandis qu'elle lèche mon lobe d'oreille avant de le mordiller. Les cris de plus en plus sonores qu'elle pousse me sont entièrement dédiés.

— Gabriel, je n'aime pas la baise brutale, j'en ai besoin. Encore... Plus fort... Vas-y... Oh OUI, encore...

Je suis en sueur et la maintiens pendant qu'elle serre ses cuisses autour de moi de plus en plus fort. Les muscles de son petit corps sont tous en action, prêts à succomber à ma queue qui la pilonne avec force et précision. Je sais que j'appuie précisément sur son clitoris et lorsque ses lèvres gonflées s'ouvrent sans qu'un souffle ne parvienne à en sortir, je comprends qu'elle jouit. Aussitôt, son sexe se contracte sur le mien et son intimité se répand partout autour de moi, sur moi.

Je pose ma main sur son cou pour la maintenir en place le temps de donner un dernier coup de reins avant de la rejoindre au septième ciel. Je ne peux m'empêcher de la posséder chaque fois un peu plus. Et voir ses seins sortir de son décolleté à chaque respiration qu'elle tente de prendre me procure une jouissance intérieure infinie.

— Putain Juliet, d'où sort cette lingerie ? C'est indécent ce genre de truc !

— C'est français, une marque célèbre.

— Un point pour ta mère !

— Un point pour toi, mon futur mari, oui. C'était juste ce dont j'avais besoin, tu m'as fait perdre la

raison. Merci.

— Si je peux aider, c'est un plaisir. Mais il faudra quand même que tu m'expliques comment ta mère peut t'offrir un truc pareil.

— Elle prône la liberté sexuelle et l'échange des plaisirs, alors elle nous a toujours incités à faire de nouvelles expériences, et c'est sa façon de me dire que je n'ai peut-être pas tout vécu et que je dois prendre le temps de réfléchir avant de ne choisir qu'un seul homme pour toute une vie.

— Elle savait pas qu'on allait se marier ?

— Non, mais elle savait que je tenais à toi.

— Comment ?

— Je l'ai affrontée pour toi, c'était la première fois donc elle a deviné que tu étais spécial et c'est d'ailleurs pour ça qu'ils sont là. Ils veulent te jauger.

— Ouais, eh bien, qu'ils m'analysent autant qu'ils veulent, je m'en tape ! Viens, on va se doucher, tu m'as encore mis dans un état pas possible.

Elle sourit et nous filons sous la douche.

Une fois prêts à les accueillir, je repense à ma conversation avec son paternel.

— Juliet, ton père est venu me voir tout à l'heure et il a posé des tas de questions sur John et Karl. J'ai noyé le poisson, mais je ne pense pas qu'il soit dupe. Sois prudente s'il te questionne.

— Tu lui as dit quoi précisément ?

Tout à coup, elle semble effrayée. Et je comprends quand elle ferme les yeux qu'elle attend de savoir à quel point la situation est désastreuse pour évaluer ses chances de s'en sortir face à sa famille. Ils nous font vraiment chier ces frenchies, sérieux !

— Je lui ai dit que j'étais un homme influent et que je voulais protéger ce qui m'appartient. Pourquoi ?

— Comme ça, et lui, il t'a dit quoi ?

— Rien, c'est même lui qui a mis un terme à notre discussion. De toute façon, ils sont tous cinglés dans ta famille.

Elle explose de rire.

— Parce que dans la tienne non, peut-être ? Dois-je te rappeler que ton père et toi êtes les deux personnes les plus froides l'une envers l'autre que j'ai jamais rencontrées ?

Je hausse les épaules, mon père est encore un autre problème. Puis nous rangeons tant bien que mal tous les présents que sa famille lui a offerts et Smith revient juste à temps pour préparer le repas du soir

avec le traiteur. Juliet paraît plus détendue. Nous sommes tous les deux lovés sur le canapé lorsque l'on sonne à l'interphone. Elle court pour demander à Stephen de les laisser monter puis se retourne vers moi.

— J'ai pris la liberté d'inviter nos amis, Arizona et Carla ainsi qu'Aedan et Liam, ce soir. J'ai aussi prévenu ton père.

— Je croyais que tu voulais le voir demain ?

— J'étais pas sûre de savoir comment les choses allaient se passer et j'ai eu envie d'en finir avec tout ça. Au moins, ils se connaîtront et demain, on aura la paix. Je pars dans quelques jours et je veux profiter de toi sereinement. Cette journée sera rude jusqu'au bout, mais ensuite, on sera débarrassés.

— Vos désirs sont des ordres, Madame.

Je ne veux pas la contrarier, je suis super serein après notre baise d'enfer.

Nos invités sont arrivés et bientôt, notre appartement est envahi dans tous les coins. Liam se dispute avec Suzon, tandis qu'Arizona et Aedan se cherchent et je sens bien qu'ils vont finir à l'horizontale dans un coin, les sœurs de Juliet discutent avec Jeanne et Lucas. Carla donne un coup de main à ma belle en cuisine et les parents de cette dernière semblent plus détendus eux aussi.

Lorsque mon père arrive, ma future femme l'accueille avec beaucoup de chaleur, comme à son habitude. Il semble ne même plus s'en offusquer, mais je sais que c'est faux. Juliet fait signe à ses parents de les rejoindre et elle les lui présente rapidement. Comme ils discutent, j'en profite pour la questionner.

— Tu vas faire comment pour mon père ?

— Tu verras bien. J'ai à faire, alors soit tu m'aides, soit tu vas au salon leur tenir compagnie en attendant.

Et elle me donne une tape sur les fesses avant que je ne sorte. Carla pouffe de rire.

Au bout d'un moment, nous nous retrouvons tous au salon et le champagne coule à flot. La mère de Juliet la questionne sur notre stock de vin et je comprends que le vignoble dans lequel ma fiancée a grandi lui appartient. Puis elle caresse mon dos de sa main et me fait signe de regarder sa bague. Je comprends alors qu'elle s'attend à ce que je fasse une annonce. Je lui souris et la prends par la taille. Tous nous observent et le silence s'abat sur l'appartement.

— Un instant ! Je profite de ce moment où nous sommes tous réunis, famille et amis, pour vous faire une annonce importante. En effet, Juliet a accepté de devenir ma femme. Je suis le plus heureux des hommes.

Je me tourne vers elle et plonge mes yeux dans les siens.

— Je ne pourrai jamais oublier la première fois que mon regard a croisé le tien. Ce fut l'un des plus

beaux moments de mon existence et je promets de veiller sur toi toute ma vie durant pour que jamais tu ne te sentes seule et abandonnée. Je t'aime Juliet, merci pour tout cet amour. Je ne savais pas que j'en étais capable.

Des larmes envahissent ses yeux et je devine son émotion. Tous sont muets devant nous. Et lentement, elle pose une main sur ma joue avant de prononcer à voix haute un court discours :

— Gabriel, je t'aime plus que les mots ne sauraient le dire. À partir de ce jour, nous sommes tous les deux liés et nous nous protégerons l'un l'autre, quoiqu'il arrive.

Elle lève son verre et le fait tinter contre le mien.

— À mon futur mari, aussi séduisant que déroutant !

— À ma future femme, aussi attirante que surprenante !

Elle chuchote pour moi :

— Je crois que nous tenons nos vœux de mariage, pense à les noter quelque part, moi j'ai un plan à mettre à exécution.

Elle me quitte après que tous nous aient félicités et chaleureusement embrassés. Mon père, qui était resté en retrait, la serre dans ses bras et la félicite affectueusement. Elle l'enlace et murmure près de son oreille. Il l'écarte un peu de lui pour mieux voir son visage et elle fait volte-face vers la cuisine. Bien entendu, mon paternel la suit.

Que peuvent-ils bien être en train de se dire ? Ni une ni deux, je décide d'aller les espionner. Heureusement qu'il y a un recoin pour que personne ne me voie ! Comme le champagne et les petits fours ne manquent pas, nous allons être tranquilles un moment. J'entends alors mon père qui questionne ma fiancée.

— Pourquoi me dis-tu ça Juliet ? As-tu des raisons de penser que ma femme pourrait assister à votre mariage ?

— Étant donné que ce charlatan de Jason Benett assure qu'elle est en vie, je me dis qu'il y a fort à parier qu'elle aura envie d'être présente le jour du mariage de son fils. Savez-vous comment lui faire parvenir un faire-part ?

— Mais enfin jeune fille, tu ne crois pas que si elle était en vie, je le saurais quand même ? C'est ma femme !

— J'en suis persuadée, c'est d'ailleurs le sens de ma question. Arthur, si vous savez où elle se cache, c'est le moment de le dire parce que toute cette mascarade a assez duré. Je ne laisserai personne faire souffrir mon mari une minute de plus.

Si elle le pousse à bout, elle va le regretter. Je me tiens prêt à intervenir lorsque Jeanne me retient par le coude. Elle pose un doigt sur mes lèvres et me fait signe de ne pas bouger. Puis, sans ménagement, elle

entre dans la cuisine. Mon père est en plein milieu d'une phrase.

— Juliet, j'ose espérer que tu ne mets pas de telles idées dans la tête de mon fils. Et je me permets de te rappeler que tu n'es pas encore mariée...

Entrée en piste de Jeanne !

— Jul's, tu ne sais pas où est ton beau-père, je voudrais faire une photo de famille ?... Ah vous êtes là, parfait ! Maintenant que nous allons tous faire partie de la même famille, on devrait faire une photo souvenir si vous êtes d'accord, Arthur ? Je peux vous appeler Arthur ?

— Mais, euh... Oui, avec plaisir. Juliet et moi vous rejoignons dans un instant.

Mon père chuchote à présent.

— Juliet, mon fils est ce que j'ai de plus cher. Je vous en conjure, ne l'incitez pas dans cette voie. Il n'en souffrirait que plus encore.

— Et pourquoi donc ? Que savez-vous ? Que cachez-vous ? Comment vous faire confiance alors que vous ne dîtes pas tout ?

— Ce que je sais ou non, jeune fille, ne vous regarde pas. Vous devriez vous méfier des apparences, elles sont parfois trompeuses.

— Vous tentez de me mettre en garde ou vous me menacez ?

— Vous voyez, vous commencez déjà à interpréter les choses, faites attention, toutes les vérités ne sont pas bonnes à dire.

— Ma question est très claire, je ne suis pas le genre de femme à interpréter les choses à la légère. En revanche, je suis très honnête avec vous. Jamais je ne renoncerai, je vais découvrir ce qui se cache derrière tous vos secrets et vous devriez prendre garde à ce que je pourrais découvrir. Gabriel et moi avons l'intention de fonder une famille ensemble et nos enfants vont avoir besoin de vous. Il est temps de décider de l'homme que vous serez pour eux et pour votre fils. Alors soit vous assumez, soit vous mentez, mais ce sera votre choix et non le nôtre, vous en assumerez les conséquences.

Je bous intérieurement, il ne nie pas que ma mère est toujours en vie et qu'il cache des choses. Il tente même de menacer ma fiancée, je devrais lui coller mon poing dans la figure et le chasser de chez moi ! Mais le plan de Juliet se déroule comme elle le souhaite et j'ai promis de la laisser faire. Je tends à nouveau l'oreille.

— Jeune fille, il y a beaucoup de zones d'ombre, même pour moi, et je te promets que je n'ai jamais revu la mère de Gabriel depuis le soir où elle s'est enfuie...

Je suis interrompu par John et Karl tout droit sortis de l'ascenseur. Ils foncent sur moi et demandent à me parler en privé. Ils semblent inquiets, aussi je les escorte jusqu'à mon bureau. Une fois seuls, les deux hommes me tendent une enveloppe. John prend la parole :

— Voilà ce que nous avons trouvé, Monsieur Vance. Apparemment, la lettre de menace provient de votre homme de main, Jason.

J'ouvre l'enveloppe et tombe sur plusieurs clichés provenant de caméras de surveillance de la ville et de l'immeuble. On y voit Jason, mon homme de main, le détective qui m'épaule depuis tant d'années, en train de remettre le pli à mon réceptionniste. Putain, sale enfoiré !

— Bordel. Qu'allons-nous faire ? On appelle la police ?

John hoche négativement la tête.

— Je ne pense pas que ce soit la meilleure option. Nous devrions en discuter avec Mademoiselle Clarck, mais si elle accepte notre surveillance, nous devrions le laisser penser que nous sommes dans l'ignorance. De cette façon, nous ne tarderons pas à découvrir de quoi il retourne. En attendant, nous allons le faire suivre.

Je suis sidéré par ce que j'entends, mais je leur donne quand même mon accord. Cependant, je ne veux pas que Juliet soit au courant, j'ai peur qu'elle refuse qu'ils continuent à la suivre. Cette information devra donc demeurer top secrète jusqu'à nouvel ordre.

Les deux hommes s'éclipsent discrètement et je rejoins mes convives alors que le repas est prêt. Nous passons à table et contre toute attente, la soirée est agréable. Je suis surpris de voir que ma belle et mon père ne sont pas le moins du monde préoccupés. Sa mère pose des tas de questions à mon paternel sur notre vie et ce dernier lui répond avec courtoisie. Je ne suis pas dupe, mais elle, peut-être ? J'en profite alors à mon tour pour lui en poser une. Elle qui semble maîtriser parfaitement la situation, voyons comment elle s'en sort quand on la met mal à l'aise.

— Madame, le cadeau que vous avez offert à votre fille est tout simplement spectaculaire. Pourrais-je connaître le nom de cette boutique française ?

Elle manque de s'étouffer et Juliet me file un coup de coude sous la table. Je lui adresse mon sourire charmeur et elle bat des cils avant de regarder fixement sa mère. Celle-ci lui parle en français.

— Tu lui as montré mon cadeau ?

— Oui, bien entendu que je le lui ai montré. C'est mon futur mari maman.

Sa génitrice me sourit poliment.

— Dans ce cas, sachez jeune homme que c'est une boutique très connue en France, elle s'appelle Aubade.

— Merci beaucoup pour ces précisions, je vais les contacter dès demain. J'aime beaucoup l'originalité de cette collection.

Elle fait la femme insensible, mais je sais qu'elle est piquée au vif et à partir de ce moment, elle ne m'adressera plus la parole de toute la soirée. Au moins, elle me fout la paix !

À la fin du repas, les deux sœurs semblent parfaitement bien accoutumées à mes amis et Juliet est plus souriante. Tour à tour, nos invités nous abandonnent et le soulagement me gagne à chaque instant. Ma douce Juliet prend congé pour aller se mettre à l'aise une fois que tous sont partis. Lorsqu'elle revient, elle m'interroge sur la présence de John et de Karl durant la soirée.

— On a du nouveau concernant la lettre de menace ? J'ai aperçu John tout à l'heure...

— Karl et lui venaient me faire un compte rendu, mais rien de particulier en vue. Et toi, t'as réussi à apprendre quoi de mon père ?

Je lui mens et en même temps, je lui demande l'honnêteté. Je m'en veux. Mais je dois la protéger quoi qu'il advienne.

— Je sais qu'il en sait plus qu'il ne veut bien le dire, mais rien de concret n'est ressorti de tout ça pour le moment. Je crois qu'il faut lui laisser le temps de réaliser tous les bouleversements que nous lui imposons. Il reviendra vers nous quand il aura digéré.

Nous laissons en suspens nos questionnements pour retrouver la chaleur de notre lit. Notre repos est largement mérité au vu la journée que nous venons de passer. Parions que la suivante sera encore plus éreintante !

## Juliet

J'ai dormi d'une traite, étendue sur mon fiancé. J'adore me coucher sur lui et je dors mieux blottie contre son torse. Mais maintenant que mon esprit s'éveille, je songe à tout ce que m'a révélé Arthur hier soir. J'ai bien compris que Gabriel n'a pas entendu notre conversation et je vais tirer ça au clair avant de lui en toucher deux mots. Quand je pense qu'il n'a pas hésité à me menacer pour que je cesse de l'interroger, il doit vraiment y avoir un truc dégueulasse derrière tout ça. Déjà, il a avoué que la nuit de la disparition de la mère de Gabriel, c'est elle qui avait fui. Mais que pouvait-elle bien fuir et pourquoi ne l'a-t-il pas protégée au lieu de l'abandonner, seule ? Et pourquoi ne pas en avoir parlé à Gabriel quelques années après ? Même si leur relation n'est pas parfaite, il ne peut pas continuer à cacher autant de choses à son unique fils et je le lui ai bien fait comprendre. Ce qui m'a le plus choquée a été d'apprendre qu'il semble ne jamais avoir eu de doutes quant au fait que sa femme soit toujours vivante quelque part, rapport au fait qu'elle fuyait quelqu'un. De plus, elle n'était pas partie seule. Alors avec qui ? Pourvu qu'Albert puisse m'en dire plus sur tout ça... En attendant, il faut que je trouve le moyen de convaincre John qu'il ne doit pas informer Gabriel de tous mes agissements quand je serai en France avec Jeanne. Il faut aussi que je fasse en sorte que mes parents ne s'en mêlent pas, parce qu'ils ne vont pas me faciliter la tâche s'ils veulent me suivre dans chacun de mes déplacements ! Et comme ça fait un bon moment que je ne suis pas allée en France, ils vont me coller aux basques. Mais là aussi, j'ai un plan pour les combler.

Je vais négocier avec Jeanne pour qu'elle m'aide à les divertir. Je vais certainement devoir me taper des boutiques de robes de mariée, mais comme je sais que ma mère va détester ça, elle n'insistera pas pour me suivre dans le sud de la France si elle pense que j'y vais pour réfléchir à l'organisation de la cérémonie. Il va falloir que je joue la comédie, mais j'en suis capable. Ce qui me pose le plus de problèmes, c'est d'être séparée de Gabriel durant tout ce temps et surtout de lui mentir.

Depuis notre rupture de plusieurs mois, je n'ai jamais plus été loin de lui et je le redoute. Je lui avouerai tout dès mon retour et j'espère avoir d'ici là trouvé le moyen de contacter sa maman. Parce que plus j'avance dans cette histoire, plus je pense comme lui, qu'elle est encore en vie, cachée quelque part.

Bon, allez ! Trêve de questionnements, je me lève et je vais courir ! J'ai besoin de me défouler un peu pour évacuer avant de me retrouver au milieu de ma famille. Cette journée va encore être interminable...

Gabriel, à mes côtés, est toujours endormi. Je le sais car les battements de son cœur sont lents et réguliers, rien à voir avec ceux qu'il a quand il se réveille près de moi.

J'enfile une tenue de sport et appelle John depuis la cuisine pour le prévenir que je descends deux étages plus bas courir sur un tapis. Il valide mon déplacement pourvu que je ne quitte pas l'immeuble et promet de me rejoindre directement à la maison plus tard. Je laisse un mot pour mon fiancé et prends l'ascenseur.

« *Mon amour,*

*Besoin de faire le vide avant le prochain round familial.*

*Je suis à la salle de sport. John est informé, pas de panique.*

*Je t'aime,*

*Ta fiancée !*

*XXX »*

Je cours un moment et ça me détend. Depuis le temps que je n'ai pas fait de sport, ça m'avait manqué ! Enfin, mes exercices quotidiens avec Gabriel me maintiennent en forme, c'est même le meilleur de tous les entraînements. Mais là, je suis seule face à moi-même et je ne me soucie que de mes pas, c'est un réel soulagement, j'ai tellement été soumise au stress ces derniers temps... Un pur plaisir !

J'augmente le volume de mon iPod et accélère le rythme. Mes tensions s'évacuent peu à peu pour ne laisser place qu'à la sérénité de ces lieux vides et aseptisés.

Alors que je suis concentrée sur les images défilant devant mes yeux, à savoir un chemin de campagne en 3D me laissant à penser que je suis sur une route déserte, une main se pose au creux de mes reins. Je sursaute et manque de m'étaler de tout mon long sur mon tapis. Mon cœur a failli exploser, quelle frayeur !

Des bras me rattrapent avant que je ne m'effondre. Les écouteurs tombent de mes oreilles et la voix de mon amant fait écho tout contre ma peau.

— Juliet, c'est moi, je ne voulais pas te faire peur ma chérie.

— Merde Gabe ! Je t'ai pas entendu arriver ! J'ai vraiment flippé !

J'ai du mal à reprendre mon souffle. Il me serre dans ses bras alors que je suis en nage. Je tente de me dégager, mais il me retient.

— Ça fait un moment que tu cours comme ça. Tout va bien ?

— Oui, ça va mieux, ça faisait longtemps que je ne m'étais pas défoulée comme ça. Je dois sentir mauvais, je suis désolée.

Son regard change, cependant, il ne me lâche pas.

— Te mater en train de te dandiner sur ce tapis est très attrayant, crois-moi. T'es vraiment trop sexy en mini short. Et je parle même pas de cette brassière qui moule à la perfection ces petites choses !

Il en fait claquer la bretelle et me sourit avec malice. Non, mais je rêve ou il n'est là que pour m'allumer ?!

— Tu veux bien me laisser terminer ma séance de sport ? Et d’abord, tu fais quoi ici ?

Son sourire s’élargit.

— Je suis venu pour m’entraîner, je le fais très souvent jeune fille.

Je lui fais signe qu’il peut agir à sa guise avec tous les équipements autour de moi et rajuste les écouteurs sur mes oreilles. Gabriel me sourit et fait passer son tee-shirt par-dessus ses épaules. Il est donc torse nu, en jogging bleu marine qui retombe sur ses hanches, devant moi. Et je manque de tomber à nouveau à la renverse en voyant ses muscles bouger sous son magnifique tatouage. Il se dirige vers un appareil de musculation dont je ne saurais définir l’utilité. D’ailleurs, c’est le cas de presque tous les équipements présents autour de moi. Il s’assied dessus tout en me fixant, et j’ai beau essayer de faire comme si je ne le voyais pas, c’est impossible. Lorsqu’il commence à soulever des poids avec ses bras, tout son torse se durcit. C’est officiel, je ne peux pas lui résister ! J’éteins ma machine et balance mon iPod sur un banc de musculation.

— Quelque chose ne va pas ma chérie ?

Son faux air innocent me fait bouillir, mais il continue ses mouvements. Putain, il est vraiment canon ! Ses yeux gris sondent mon âme à chaque fois qu’il les plonge dans les miens et je devine qu’il a compris mon intention puisqu’il stoppe son geste.

— Gabriel, tu ne viens ici torse nu que pour m’aguicher, c’est pas juste !

Il rit.

— Tu peux parler ! T’as vu comment t’es habillée ? C’est quoi ce mini short ? On n’est pas à la plage.

— Je pensais être seule alors que toi, tu le fais exprès avec tous tes tatouages et tes muscles qui bougent dans tous les sens.

Il rit de plus belle ; je le déteste ! Puis il se lève et se dirige vers une étagère remplie d’haltères et en saisit un. Il le soulève avec son bras droit en pliant le coude vers lui. Je suis dos à lui, mais je l’observe dans le miroir face à moi et vois sa peau perler à cause de l’effort. Il ne m’en faut pas plus pour décider que je veux une bonne dose de sexe bien torride ici et maintenant. Je fais demi-tour et me dirige vers l’entrée de la salle de gym, il y a un store que je tire avant de verrouiller la porte. Je devine qu’il a entendu car même de profil, on peut voir le sourire qui s’est dessiné sur son visage. Puis, lentement, je m’approche. Lorsque je suis tout près de lui qui continue à soulever son poids, je souffle sur sa peau. L’odeur de sa sueur titille mes narines ; un divin mélange de testostérone, de gel douche et de Gabriel. Même le parfum de son savon est masculin ! Bon sang, ça me rend dingue !

— Juliet, je ne voudrais pas te faire mal, tu devrais reculer.

— Ou alors, tu poses ce truc et tu joues avec moi ?

Il se retourne pour me faire face.

— Tu veux jouer ?!

Peut-on avoir l'air plus pervers que lui à cet instant ? J'ignore à quoi il pense, mais je sais que c'est très très très osé et surtout, que je vais adorer ça. Je lui souris.

— Avec toi, toujours.

Il pose l'haltère sur le meuble sans même y prêter attention et sa main libre sur mon cou. Il serre sa prise et m'attire à lui. Face à lui, je suis si petite, si menue et pourtant, je me sens si bien, si vivante. Il a soulevé les poids depuis quoi... ? Trois minutes, même pas ! Mais tout son corps semble dessiné à la perfection, il est prêt pour une partie de sexe endiablée et moi aussi.

Il pose ses lèvres humides sur les miennes et leur saveur déclenche un gémissement provenant du plus profond de ma gorge. J'ai envie de les lécher et je n'y résiste pas. Je passe ma langue sur sa lèvre inférieure avant de m'attaquer à l'autre tandis que sa main me serre toujours plus fort. Hum, il est salé, c'est un régal. Il me force à reculer et avec sa main libre, caresse ma poitrine à travers ma brassière. Je suis, moi aussi, toute transpirante et je crois que ça rend nos corps encore plus attirants.

— Cette tenue de sport est une vraie merveille.

Je souris contre sa bouche.

— Pour la peine, tu vas la garder.

Rien qu'entendre ces mots déclenche un frisson dans tout mon corps. Mes genoux se calent contre un banc et les deux mains puissantes de Gabriel me font asseoir dessus. Face à moi, son jogging tenant par un lien coulissant cache une monstrueuse érection. Avec un regard plein d'envie, je dénoue le lien et le libère de son vêtement. Sa queue est une incitation à la gourmandise, elle est magnifique. On pourrait croire qu'avec un gabarit comme le sien, n'importe quel sexe paraîtrait petit ! Sa queue est douce, puissante et de taille idéale. Sauf que quand je me retrouve face à lui, je me rends bien compte qu'elle est énorme. Je ne peux m'empêcher de saliver rien qu'en l'apercevant et je le saisis de mes mains.

*Quel trésor !*

J'humidifie mes lèvres avant de m'en approcher et, lorsque ma langue se pose sur son gland, j'observe d'en bas le visage de mon amant qui instinctivement vient placer ses doigts dans ma chevelure brune. Sa respiration change brusquement pour quelque chose de plus animal, plus sauvage et je titille le bout de son sexe avant de le dévorer. Son goût est exquis et j'en redemande, mais lui aussi. Il tire à présent sur mes cheveux pour s'enfoncer en moi avec de plus en plus de profondeur. Je repasse mes mains dessus pour le faire coulisser et décide de m'attaquer à ses testicules en les prenant en bouche avant d'aspirer l'une puis l'autre entre mes lèvres. À cet instant, je vois dans son regard, qui ne perd pas une miette de la scène, qu'il serait bien capable de jouir. Aussitôt, il se retire de moi et me soulève en m'attrapant par la taille.

— Désolée pour ce petit short, mais il va être sacrifié au nom de ton audace sexuelle.

Le temps que je comprenne le sens de ses mots, il me retourne dos contre son pénis et je me retrouve à

genoux sur le banc de musculation. La seconde suivante, il déchire de part et d'autre mon mini short ainsi que ma culotte. Mon intimité est alors offerte à lui et la chaleur de sa main contre celle-ci me fait trembler. Mon Dieu, que va-t-il me faire ? Et surtout, pourvu qu'il le fasse ! La façon dont il a arraché mes vêtements ne les empêche pas de tenir encore sur moi, ils sont ouverts juste où il le faut. Ses doigts experts entreprennent de caresser mon cul, puis mon clitoris et je sens simultanément qu'il en insère un dans chacun de mes orifices. Mes bras, qui jusque-là me maintenaient à quatre pattes devant lui, me lâchent sous le coup de la vague de chaleur qui me foudroie et je tombe en avant, écrasant ma poitrine et mes épaules sur le rembourrage de la structure.

— Oh putain Juliet, si tu te voyais, tu es plus bandante que jamais !

Ses mots, en plus de ses doigts, me coupent le souffle et des gémissements désordonnés s'échappent de mon corps.

— Oh, oui... Oh, hummmm...

J'avale ma salive et mords ma lèvre inférieure. Je cherche mes mots pour lui dire à quel point j'ai envie de le sentir en moi, à quel point je veux sentir son énorme membre en moi.

— Prends-moi maintenant, prends-moi.

Mais il se fait désirer, alors je tente de trouver sa queue derrière moi à tâtons et sans qu'il ne prévienne, il retire ses doigts et agrippe mon cul. Son assaut est si brutal et la sensation si profonde que je m'écrase littéralement contre le banc. Mais lui se retire lentement et me laisse pantelante.

— Juliet, je croyais que tu voulais jouer ? Relève-toi et accroche-toi.

Cette façon de me donner des ordres déclenche un spasme juste entre mes jambes, ce qu'il ne manque pas de remarquer et j'entends à sa respiration qu'il sourit. Mais j'obéis parce que j'ai bien trop envie qu'il continue. Je me redresse et enfonce mes ongles dans le cuir afin de renforcer ma prise. Lorsqu'il me pénètre à nouveau, je parviens à tenir le coup, mais ses assauts deviennent très vite si brutaux que mes muscles cèdent sous son poids et sa force. C'est violent, mais qu'est-ce que c'est bon ! Je serais prête à me damner pour ça !

— Oui, Gabriel, oui, encore...

— Tu aimes ça ma belle, tu le sens comme tu aimes ça ? Tu aimes jouer avec moi ?

Je crois que c'est le seul moment où je pourrais accepter qu'il tente de me dominer, de m'imposer son autorité. Et tout simplement parce qu'il me domine réellement. Il a une expérience, une expertise sexuelle que je ne pourrai jamais égaler et je suis l'unique femme à en profiter quotidiennement.

*Lucky me !*<sup>[10]</sup>

Il est à présent sur moi et me surplombe de tout son corps. Son poing est appuyé contre mon dos et je ne peux plus bouger, je ne peux qu'apprécier le rythme de la danse qu'il m'impose et quel rythme ! Puis, au moment où j'esens que je vais m'envoler dans les airs, il se retire. Je reprends mes esprits et me

retourne pour lui faire face. Il lève un sourcil dans ma direction.

— Tu ne veux plus jouer ma belle ?

Je souris, bien sûr que je veux encore jouer ! Je veux jouer tous les jours, toutes les heures de tous les jours et toutes les minutes de toutes les heures de tous les jours ! Ce simple rictus lui donne l'aval dont il avait besoin.

— Viens ici alors.

Il m'attire vers lui et saisit deux cordes à sauter qui se trouvent accrochées au mur. Oh mon Dieu, que va-t-il me faire avec ça ?!

— Tu es bien sûre que tu veux jouer avec moi ?

Son regard est celui d'un prédateur et je suis sa proie. Que j'aime ça ! Je hoche la tête pour lui donner mon accord et il attache l'un de mes poignets à une barre fixe en hauteur. Il fait la même chose avec l'autre. Je suis donc maintenue, les bras en l'air. Il passe à nouveau ses paumes sur ma brassière et lèche ma peau jusqu'à mon nombril. Puis il se redresse et me sourit, l'air victorieux.

— Il m'en a fallu du temps pour réussir à t'attacher Juliet. Je vais savourer ce moment.

— Eh bien, qu'est-ce que tu attends dans ce cas-là ? Je vais finir par m'ennuyer !

J'ignore pourquoi, mais les mots sont sortis tout seuls de ma bouche. Peut-être parce que je suis insatisfaite et que j'ai très envie d'obtenir ma dose de Monsieur le Big Boss ? En tout cas, il ne lui en faut pas plus pour qu'il me soulève et me pénètre avec force. Je ne sais pas si c'est le fait d'être attachée ou de ne pas pouvoir le toucher, mais mes sensations sont décuplées. Hier déjà, avec le coup des yeux bandés, j'avais trouvé l'expérience délicieuse. Cette fois, c'est encore différent et je gémiss de plus en plus fort. Mon clitoris frotte contre son sexe et la rapidité de ses va-et-vient me déclenche des spasmes de plus en plus rapprochés. Je vais partir, je le sens. Ses mains qui tiennent mes fesses avec force et ses doigts qui s'enfoncent dans ma chair pendant que ses râles de plaisir s'abattent près de mon oreille me conduisent tout droit en enfer.

— Oui, oui, oui !

Je hurle cette fois-ci et ma tête tourne si vite que je crois bien que si je n'étais pas attachée, je tomberais à la renverse. Gabriel accélère encore et lorsqu'il pose ses lèvres sur les miennes, il s'échappe en moi sans qu'aucun son ne puisse le traduire. Puis, tout naturellement, il me repose au sol. Tout sourire, il me détache tandis que je suis prise de vertige et m'écroule sur lui.

— Excuse-moi, mais je me sens faible tout à coup.

Il me soulève dans ses bras et ma tête retombe sur son torse. Il est si beau et il va devenir mon mari. Mon cœur pourrait exploser à cet instant tant je suis comblée. Après quelques minutes, il me sonde.

— Ça va mieux ?

— Oui, je vais rester un moment assise et ça ira. Cet orgasme était catatonique !

— Quand je dis que tu as encore beaucoup à apprendre jeune fille.

Il est visiblement fier de lui. Je le regarde droit dans les yeux et pose ma main sur sa joue avec toute la tendresse que je possède en moi.

— Je t'aime Gabriel, plus que tout au monde. Je croyais jusque-là que tu étais une de mes plus belles rencontres, je sais maintenant que tu es et resteras la plus belle âme qu'il m'ait été donné de rencontrer. Merci.

Je vois qu'il est touché parce que son regard change à présent. Il y a quelque chose de plus doux, de plus profond. Puis il me refait le coup du sourire de *winner*<sup>(11)</sup>.

— Putain, je viens de détrôner cette peste de Jeanne ! Quelle belle victoire ! Et tout ça, juste avec deux cordes à sauter. Je suis fier de moi.

— Deux cordes à sauter et ta sexpertise ! C'était démentiel, mais tu me dois un ensemble de sport tout neuf parce que je ne sais pas si tu as remarqué, mais le short et la culotte étaient assortis au reste de ma tenue. Tes excès de confiance vont finir par te coûter cher mon chéri !

Il rit à présent.

— Tout ce que tu voudras à condition que je vienne avec toi les choisir et que je puisse assister à un défilé très privé.

— Pervers !

Nous rions tous les deux et il grogne contre ma peau avant de se dégager pour enfiler son jogging.

Puis il se dirige vers la porte et la déverrouille avant de m'attraper dans ses bras pour me ramener dans notre appartement. Nous prenons, comme à notre habitude, notre douche tous les deux et lorsque je termine de me sécher les cheveux, la sonnette de l'ascenseur retentit. Je suis surprise d'être rejointe dans ma chambre par Jeanne alors que je suis encore en sous-vêtements. Elle m'annonce que mes parents veulent financer mon mariage.

— Je n'ai rien pu faire... Ils ont dit qu'ils ne voulaient pas que Gabriel t'achète.

— Mais il ne m'achète pas ! J'ai décidé de l'épouser et je compte payer mon mariage moi-même. C'est d'ailleurs un deal entre BB et moi. Tu le leur as dit ça ?!

— Euh, certainement pas ! Je te soutiens, je te défends, mais je ne veux pas finir à la Une des journaux de demain parce que ta mère m'aura crevé un œil avec son talon aiguille ! T'es bien mignonne ma chérie, mais tu te démerdes. Mais attends... c'est quoi cette lingerie ? Tu vas tourner un porno ? Depuis quand tu portes des trucs pareils ?

Elle me dévisage de la tête aux pieds.

— Alors d’abord, je ne vois pas ce qui pourrait plus énerver ma mère que cette histoire de mariage. Je vais lui expliquer l’arrangement que j’ai avec mon futur mari et ça la rassurera. Quant à ma lingerie, elle est canon, je ne vois pas où est le problème ?

— Ouais ouais... En attendant, tu comptes sortir comme ça ? Parce que tes sbires sont dans le salon et on a rendez-vous dans trente minutes avec ta famille à Central Park.

Le temps que je lui réponde, Gabriel nous rejoint et nous coupe la parole :

— Hors de question que tu finances notre mariage et encore moins que tes parents me versent ne serait-ce qu’un seul malheureux dollar Juliet !

Et allez, c’est reparti pour une nouvelle crise ! Il fait semblant de ne pas saisir, mais en fait, à présent, il comprend très bien quand nous parlons en français.

— Gabriel, on discutera de tout ça plus tard si tu veux bien ! Et ce serait trop demander qu’on me foute la paix quand je suis à moitié à poil dans mon dressing ?! Sortez tous les deux !

Non, mais merde quoi ! Jeanne abandonne le combat et bat en retraite, ce qui n’est pas le cas de mon amant. J’aurais pu m’en douter, Monsieur le maniaque du contrôle n’est pas du genre à se laisser dicter sa conduite.

— Oh, mais on pourra en parler tant que tu veux, ça ne changera rien ! Je ne céderai pas sur ce point.

Je respire calmement et enfle ma robe et mes talons. Lorsque je suis plus grande de dix centimètres et qu’il paraît moins impressionnant, je lui fais face. Je vais l’attaquer sur ses belles promesses.

— Gabriel, tu avais juré de faire en sorte que rien ni personne ne se mette entre nous et c’est exactement ce que tu es en train de faire. Notre accord est simple, tu finances notre habitation et moi le reste alors je paie notre mariage, un point c’est tout.

Il me foudroie du regard. Visiblement, l’attaquer sur ce terrain ne sert à rien.

— Juliet, je n’ai pas l’habitude de me répéter et tes manœuvres culpabilisantes ne fonctionnent pas sur moi. On va reparler de tout ça, mais sache que je ne suis pas du tout d’accord. Et puis, il est temps que nous renégociions cet accord à la con ! Tu vas devenir ma femme et j’exige que tu te comportes en tant que telle.

Je crois que je vais être obligée de le faire répéter, parce que là, j’hallucine carrément.

— Quoi ? Me « comporter en tant que telle » ? Exiger ? Je ne dois pas bien saisir le sens de cette phrase, c’est pas possible...

— Au contraire, tu comprends très bien.

— Non, non, non. Mon futur mari ne se permettrait jamais de penser qu’il a un droit de regard sur la façon dont je me comporte ou non et encore moins d’exiger quoi que ce soit de moi. Tu dépasses les

bornes Gabriel, reprends-toi.

Nous nous faisons face et l'air est tout à coup glacial. Mais ni lui ni moi ne sommes prêts à céder et je sens que je vais péter les plombs. Oh, ça ne va pas être beau à voir ! À cet instant, il est si froid que mon sang se glace. Ce qu'il vient de dire me blesse dans mon amour propre d'une façon si violente que je ne sais comment réagir.

— Si tu n'es pas prête à te comporter comme ma femme, alors pourquoi t'as accepté de m'épouser ?

— Parce que je t'aime Gabriel ! Mais si ce que je suis en tant que femme ne te convient pas, tu peux toujours retirer ta proposition. Maintenant, fous-moi la paix, je vais retrouver ma famille et je ne tiens pas à ce que tu m'accompagnes.

Il semble surpris, même sidéré, mais il ne bouge pas, ce qui me facilite la tâche. Et puis, là, tout de suite, j'ai envie de le gifler et je sens bien que lui aussi en a envie. Il ne me fait pas peur.

— Tu veux pas que je vienne avec toi ?

— Non.

Et je le plante au milieu du dressing avant de rejoindre John et Karl. Jeanne est tout près de l'ascenseur. J'empoigne mon sac ainsi que mon manteau, et m'engouffre dans l'habitacle lorsque les portes s'ouvrent. Gabriel apparaît juste avant que John n'entre dans la cabine et lui aboie dessus.

— Ne la lâchez pas une seconde ! Et je veux un rapport heure par heure ! Si elle ne coopère pas, n'hésitez pas à user de la force avec elle.

*Putain, quel connard !*

Lorsque les battants de l'ascenseur se referment sur nous, Jeanne passe sa main dans mon dos. Son soutien me fait chaud au cœur, mais il m'a foutue hors de moi. J'ai honte et chuchote pour elle :

— Tu te rends compte de ce qu'il m'a dit ?

— Oui, il est fou ce mec ! Je te l'avais déjà dit. Mais les choses vont finir par se tasser, t'inquiète pas ma belle. Et si tu veux échapper aux deux colosses, je fais diversion.

Mais Karl qui maîtrise bien le français lui répond avant que je ne puisse intervenir.

— Si j'étais vous, je ne tenterais rien dans ce genre. Vous pourriez avoir quelques surprises Mesdames.

Je pouffe de rire et Jeanne aussi. Elle plaisante.

— Grillées !

John semble ne pas apprécier notre conversation et j'essaie de le rassurer :

— Gabriel est de mauvaise humeur, mais il a tort de se comporter de la sorte avec vous. Je suis désolée John.

— Pas de problème, mais tenez-vous tranquille, je ne voudrais pas être obligé d’user de la force avec vous.

— Je m’en souviendrai.

Nous sortons et je n’insiste pas pour prendre le métro après le premier refus de Karl envers Jeanne qui fait déjà la moue. Je prends sa main et lui fais signe de monter dans la voiture sans broncher. Elle marmonne :

— Ça va être ça ta vie maintenant ? Tu vas laisser tous ces hommes te dicter ta conduite en permanence ?

Elle a raison, sa mise en garde est justifiée. Un sentiment de tristesse m’envahit et j’ai beaucoup de mal à contenir mes larmes. La vérité, c’est que les affrontements avec ma famille et avec Gabriel m’épuisent. Je n’aime pas ça du tout, j’ai toujours été en harmonie avec mes proches et devoir me battre sans cesse me brise le cœur.

Lorsque Harry gare la voiture à la lisière de Central Park pour que nous descendions, je ravale mes sanglots et tente de faire bonne figure. Ma mère est un peu plus loin et discute avec mes sœurs alors que mon père vient me serrer dans ses bras.

— Tu vas bien ma chérie ? Où est ton futur mari ?

Je baisse la tête, je ne veux pas lui mentir et pourtant je n’ai pas le choix.

— Ça va et Gabriel avait du travail.

Il lève un sourcil en direction de John et Karl.

— Il ne peut pas s’occuper de toi alors il envoie ses gardes du corps ? Courageux...

À cet instant, ma mère nous rejoint et en un regard pour moi, comprend que je ne vais pas bien. Elle me serre contre elle.

— Ma chérie, tiens, prends mon rouge à lèvres, tu es toute pâlotte.

Et elle me tend son rouge préféré. Je constate alors qu’elle le porte aussi et je me blottis un peu plus contre elle. De nombreux souvenirs me reviennent. J’aimerais parfois redevenir la petite fille que j’étais lorsque je la voyais raccrocher avec un fournisseur et remettre un peu de rouge à lèvres pour se remonter le moral. Ma mère a été une entrepreneuse de talent et elle a mené sa barque dans le milieu masculin de la viticulture sans jamais montrer que ça lui coûtait. Mais mes sœurs et moi savions bien que les choses n’étaient pas toujours simples pour elle. Malgré ça, elle a constamment mis un point d’honneur à nous inculquer que nous pouvions être l’avenir du monde, nous les femmes, et qu’il ne fallait pas pleurnicher sur notre sort, mais plutôt nous relever les manches et ne jamais laisser un homme nous opprimer. C’est

pourquoi je réalise à cet instant que, si elle porte ce superbe rouge à lèvres depuis hier, c'est parce que les choses sont difficiles à accepter pour elle. La voir là, devant moi, me soutenir à sa façon, suffit à me faire craquer complètement. Je me jette dans ses bras et pleure à chaudes larmes.

— Oh maman, merci !

Elle me serre si fort que ça pourrait me faire mal, mais c'est tout le contraire. Nous nous asseyons sur un banc et elle fait signe à mes sœurs et Jeanne de se pointer autour de moi. Bien entendu, rien n'échappe à John qui vient mettre son nez dans notre conciliabule.

— Juliet, tout va bien ? Que se passe-t-il ?

Ma mère se lève et le menace de son index.

— Alors vous, mêlez-vous de vos affaires et dites à mon futur gendre que la moindre des politesses quand on fait pleurer une femme, c'est d'être là pour assumer !

Puis elle se retourne et revient vers moi.

— Bon, les filles, je pensais avoir achevé mon travail, mais je m'aperçois qu'il n'est jamais trop tard pour une session de rattrapage ! Rencontrer l'homme de notre vie est une des plus belles choses que le destin ait à nous offrir, même si c'est assez discutable pour certains. Mais ça ne veut pas dire pour autant que nous devons les laisser nous blesser ou nous diriger. Et chaque fois que l'un d'entre eux vous impose sa volonté, il assied sur vous un droit de propriété ancestral. C'est inadmissible et c'est pour cette raison que je me suis beaucoup méfiée du fait que ma plus jeune fille choisisse de faire sa vie avec son patron. Mais nous savons toutes que les choses ne sont jamais aussi simples qu'elles n'y paraissent et je l'ai compris quand je vous ai vu tous les deux, Juliet.

À présent, je renifle, et aucune de nous ne perd une miette de ce qu'elle nous dit. Ma mère a des talents d'oratrice assez impressionnants !

— Il t'aime et tu l'aimes aussi. Et j'ignore pourquoi tu es si malheureuse aujourd'hui, mais je ne pense pas que ce soit irréparable. Et pour être honnête, tu m'as beaucoup plus inquiétée lors de ces mois passés en France après le réveil de Jeanne. Cela dit, ça ne veut pas dire que tout ça est normal.

Et elle désigne mes gardes du corps et la voiture de Gabriel pour illustrer son discours. Je baisse les yeux, je ne peux évidemment pas lui expliquer la situation. Mais je suis quand même rassurée de voir que même si elle ne connaît pas les raisons de leur présence, elle n'est pas dupe.

— Tu vas devoir te défendre ma belle. Vous devez toutes être vigilantes au sujet des hommes. Vous êtes des femmes libres et indépendantes et en plus, vous êtes brillantes mes filles. Alors, mettez-les à genoux. Mais en attendant, je vous paye un petit déjeuner, allez, hauts les cœurs !

D'un bloc, nous nous levons et je sèche mes larmes avant de sortir mon miroir de mon sac pour passer une énorme couche de rouge à lèvres. Je me sens déjà mieux. Ma mère n'a pas tort, je dois faire entendre raison à Gabriel.

Notre petit déjeuner se déroule à merveille dans un café bordant le parc. John passe quelques coups de téléphone et je devine que BB connaît le moindre de mes agissements à la seconde près. Mes sœurs me questionnent sur ma vie ici et je me surprends à leur narrer ma rencontre avec mon fiancé. Mes parents n'en perdent pas une miette. J'omets volontairement quelques menus détails qui pourraient les choquer. Ce moment me semble être la parenthèse dont j'avais besoin dans cette vie pleine de rebondissements. Je profite de chaque sourire, de chaque expression, de chaque souvenir avec ma famille. Rose nous raconte ses dernières frasques avec un Parisien qui vient de se lancer dans l'apiculture et mon père fronce les sourcils. Ma frangine est tellement libérée qu'elle pourrait choquer n'importe qui, mais moi, ça me fait mourir de rire. Son naturel est une bouffée d'oxygène, ça fait si longtemps que je côtoie des Américains que ça m'avait manqué. Je profite aussi de ce moment pour confirmer à mes sœurs que j'ai réussi à obtenir des places pour le défilé Valentino de la Fashion Week. Maggie saute sur la banquette et m'embrasse avec chaleur au moment où Gabriel franchit les portes du café, John et Karl sur ses talons. Bon, il a fait un effort sur la tenue déjà. Il porte le pull col roulé que je lui ai offert et un jeans.

Il salue mon père et s'approche de notre table. Ma mère ne le lâche pas des yeux et me tend discrètement son tube de rouge à lèvres. Je m'en saisis et lorsque son regard croise le mien, je sais qu'elle m'encourage. Gabriel ne me quitte pas des yeux, et je me lève pour le retrouver. Papa prend ma place sur la banquette et tous reprennent leur conversation.

Je fais quelques pas vers mon fiancé et il tend sa main vers moi. À l'instant où sa peau entre en contact avec la mienne, son regard se détend. Il m'entraîne vers le bar et commande un café. Je reste muette ; je ne saurais pas quoi dire et je ne veux pas pleurer encore une fois. Je tripote machinalement le tube dans ma main et il s'en rend compte.

— Elle est jolie cette couleur sur toi.

Je ne réponds pas, je n'ai pas envie de faire la conversation comme si tout allait bien. Il se penche pour que je sois la seule à l'entendre.

— Que dois-je dire Juliet pour que tu me pardonnes d'être si fou de toi que parfois je dépasse les bornes ?

Je souris, mais refuse d'abdiquer si vite, ce serait trop facile.

— Tu pourrais dire des tas de choses, mais ça ne serait pas suffisant pour autant. Je ne suis peut-être pas assez bien pour devenir ta femme. Je veux dire que peut-être tu as besoin de quelqu'un plus à même d'être comme tu le souhaites. J'en ai marre de me disputer avec toi pour tout. Ce que tu as dit sur le fait d'agir en tant que ta femme m'a blessée. Je ne pensais pas te déplaire en tant que personne, tu comprends ?

— Juliet, je suis désolé, je me suis emporté. Jamais je n'ai pensé que tu n'es pas assez bien. Tu es merveilleuse et je ne veux pas que tu croies que je te juge. Tu m'as mis hors de moi et j'ai dépassé les bornes. Pardonne-moi. Et sache que tu seras une bien meilleure épouse pour moi que je ne pense pouvoir être un bon mari pour toi. Je t'aime tellement.

C'était à prévoir, je me remets à pleurer. Les larmes coulent sur mon visage et je ne peux les arrêter. Gabriel se décompose devant moi. Ma mère, qui s'était levée pour régler l'addition, s'approche de moi, mais BB l'en empêche.

— Madame Clarck, permettez-moi de vous inviter, ça me ferait très plaisir.

Et voilà, il recommence ! Maman le foudroie du regard. Il semble ne pas comprendre pour quoi.

— Gabriel, je peux vous appeler Gabriel ?

Et là, elle change de posture face à lui, elle est en mode guerrière et ça me ferait presque sourire. Il hoche la tête pour lui donner son accord et moi, je sèche en vitesse mes larmes.

— Parfait. Je viens de passer un excellent moment avec ma famille au grand complet Gabriel. Ce n'était pas arrivé depuis très longtemps et je suis très heureuse de régler cette addition. Et de façon générale, les questions d'argent me font profondément chier alors veuillez ne plus m'importuner avec ce genre de considération. Tâchez de ne pas faire souffrir ma fille et je m'occupe du reste, jeune homme.

Elle tourne les talons et s'adresse au serveur sans plus un regard pour nous. Gabriel s'approche de moi et remue son café.

— Ta mère est une emmerdeuse.

— Et toi, un emmerdeur. C'est même curieux que vous ne vous entendiez pas mieux.

Il sourit et de les voir comme ça me tire également un sourire. Il passe sa main dans mes cheveux.

— Tu es tellement belle quand tu souris.

— Rattrape-toi aux branches. En attendant, je finance notre mariage. Entendu ? Enfin, si on parle toujours de mariage ?

Il sourit à nouveau.

— Comme d'habitude, tu obtiens ce que tu veux. Et bien évidemment que tu vas devenir ma femme, tu as déjà dit oui. La vie de Juliet Clarck est décidément très sympa.

— Peut-être, mais si Gabriel Vance veut que Juliet Clarck devienne Juliet Vance, il va devoir se montrer *trèèèè* gentil.

Nous rions tous les deux, l'orage est passé. Enfin, pour cette fois, et je n'oublie pas qu'il m'a blessée avec des mots très durs. Mais ma famille nous rejoint et nous sortons nous promener tous ensemble. Le défilé que mes sœurs affectionnent tant n'aura lieu que dans quelques heures, ça nous laisse un peu de temps avant de rentrer nous préparer. Gabriel me tient fermement par la main.

— Tu vois, nous sommes comme un couple normal. Et note que John et Karl ne nous suivent pas. Je fais des efforts ma chérie.

J'avais remarqué, mais je ne disais rien. Je vais sauter sur l'occasion.

— Je te félicite. Et je me disais d'ailleurs que peut-être... Et vu que ta marge de progression est quand même assez vaste... Tu pourrais accepter que j'aïlle au défilé de ce soir avec mes sœurs et mes amies sans chaperon.

Et au moment où je prononce ces mots, je réalise alors que je suis en train de lui demander la permission de sortir, c'est invraisemblable. Je voudrais rectifier les choses, mais je n'en ai pas le temps.

— Je croyais que nous avions un accord sur le sujet ?

*Juliet, reste consensuelle sinon ça risque encore une fois de ne pas bien se passer.*

— Oui, mais comme tu l'as dit plus tôt, un certain nombre de choses vont être renégociées du fait de notre mariage. Alors on pourrait commencer ce soir, non ?

— Tu sais que je vais être mort d'inquiétude ?

J'ai gagné.

— Mais non, tu n'as qu'à aller passer ta soirée avec Aedan et Liam comme avant. Vous faisiez quoi d'ailleurs ?

Il sourit et lève un sourcil avec assurance.

— Crois-moi ma chérie, tu n'as pas envie de savoir.

Je hausse simplement les épaules. Je me doute de ce qu'il faisait. Et cette seule pensée me donne la chair de poule. Mais je ne veux pas me laisser aller. Je me serre tout contre lui et l'embrasse juste sous sa mâchoire, dans le creux de son cou.

— Dans ce cas, tu vas rester bien sagement à la maison sous la surveillance de mes deux meilleurs copains. De toute façon, je me doute que tu dois avoir quelques millions d'euros à gagner en achetant ou en vendant des multinationales, non ?

— Tu vas me manquer.

Je lui souris. Il passe sa main dans mon dos, à l'intérieur de mon trench et aussitôt, mon corps frissonne. Il y a une alchimie entre nous et son contact déclenche à chaque fois une émotion incontrôlable. Il dépose un baiser au coin de ma bouche, il tente de me séduire.

— Gabriel, je sais exactement ce que tu fais et ce n'est pas joli.

— Et je fais quoi ?

— Tu essaies de m'amadouer pour que je succombe à ton charme légendaire.

— Et ça fonctionne ?

— À merveille ! Mais je veux aussi une jolie robe Valentino alors ça devra attendre.

*Tu parles, je m'en fous de la robe !*

J'ai trop envie qu'il m'arrache mes vêtements, mais si je montre le moindre signe de faiblesse, je suis foutue. Je reste concentrée. Il semble surpris.

— Je ne savais pas que tu aimais la mode à ce point. Je suis triste d'apprendre que tu préfères une vulgaire robe à moi.

— Mon Dieu ! Si le créateur t'entendait, il ferait une crise cardiaque. Ces robes sont des œuvres d'art ! Et sache que je ne préfère rien à toi. J'aurai certainement l'occasion de me faire pardonner plus tard ?

Ses yeux s'illuminent comme ceux d'un enfant devant un magasin de jouets. J'ai tiré sur la corde sensible. Depuis le temps, je devrais savoir que le sexe est l'arme absolue face à Gabriel.

— En effet, tu vas devoir être très très très démonstrative pour te faire pardonner.

Heureusement, nous sommes interrompus par Maggie qui veut rentrer se préparer. Jeanne leur donne les clés de l'appartement et me fait signe qu'elle rentre avec moi. BB souffle, mais finit par sourire en voyant ma mine réjouie. Mes parents nous saluent et quittent le groupe, ils ont prévu de se faire un « restau en amoureux », comme ils disent.

## Gabriel

Je tourne en rond dans mon appartement, bouillonnant à l'idée de savoir ma Juliet seule, dehors, et sans surveillance. Mais je n'avais pas le choix ! Si j'avais refusé, elle aurait trouvé le moyen de me le faire payer cher. Et quand elle sourit pour moi, ça me fait complètement fondre. Je suis devenu, en peu de temps, une espèce de... Je ne sais même pas comment on appelle un mec qui se fait mener à la baguette par sa femme !

Quand je pense à la façon dont je gérais ma vie avant de rencontrer Juliet, je me dis que je ne mesurais pas ma chance à l'époque. Aucune nana ne me posait de problème, j'en changeais simplement. Parce que garder la même et céder à ses caprices me rend malade. Jamais je ne serais resté chez moi un samedi soir à ruminer. J'aurais probablement rejoint les gars dans notre club de strip préféré. On aurait profité du spectacle avant d'aller chasser dans un endroit plus classe. Bah oui ! Se taper des strip-teaseuses, ça fait longtemps que ça me fait plus bander. D'ailleurs, ils font quoi mes potes ? Ils se sont bien foutus de ma gueule quand je leur ai proposé de passer la soirée avec moi à la maison. Je ne voulais pas rater le retour de Juliet, donc pas question de mettre un pied dehors ! Ils ont raison, mais c'est plus fort que moi, cette femme me rend complètement barge. Je l'ai dans la peau.

Je l'imagine assise au premier rang du défilé avec ses sœurs et ses copines en train de dévisager ces mannequins anorexiques. Elle doit analyser leur masse grasseuse en même temps qu'elle consulte la liste des modèles pour choisir celui qui fera son bonheur. Je me demande bien quel sera son choix... Parce que je suis quand même un peu fier de moi ! J'ai réussi le tour de force de lui faire accepter que je lui offre la fringue qu'elle veut et c'est un exploit. Je reconnais qu'elle a fait un effort et a pris ma carte bleue avec plaisir, enfin surtout parce qu'elle ne voulait pas que je la lui donne devant ses sœurs... Apparemment, ça aurait pu déclencher un scandale intersidéral. Non, mais ils sont pas bien dans cette famille ! Depuis quand offrir un cadeau à sa fiancée est passible de la peine capitale ? De toute façon, elle a promis et sans même y réfléchir, je me connecte sur le site pour voir les modèles des dernières saisons.

*T'es taré, mon vieux.*

Bon OK, là, faut que j'arrête.

Je fouille dans mon frigo et en sors une bière en attendant le traiteur. Putain... cette soirée va être longue ! Heureusement, Liam et Aedan arrivent et même si je me fais chambrer, ils me feront passer le temps. Et puis, ils veulent qu'on discute de Jason et de la lettre de menace. Je ne comprends toujours pas pourquoi il menace Juliet et je ne sais pas ce qui me retient de lui démolir le portrait. Tiens, l'ascenseur !

— Mec, tu verrais ta tronche, tu crains.

— Liam, commence pas parce que si tu veux, on peut parler de Suzon. J'ai interrompu une

conversation très croustillante entre les filles à ton sujet.

Il lève les mains en signe de reddition et Aedan se marre.

— Bon Gabe, ta meuf part quand en France ?

— Début de semaine prochaine, pourquoi ?

— Parce que la surveillance de Jason ne donne rien et je me demande si c'est une bonne idée de la laisser partir alors qu'on ne sait pas ce qui se trame.

— Et tu crois qu'à moi, ça me fait plaisir ? Mais j'ai pas le choix mon vieux ! Elle est catégorique, mais John et Karl vont l'accompagner, je ne m'en sors pas si mal.

— Oui, ces deux-là sont ultras fiables.

Puis Liam en rajoute :

— Et avec Jeanne et Suzon comme compagnons de route, je te jure que personne ne s'attaquera à elle. Elles sont folles, même Jason n'osera pas s'y frotter. Et puis il va aussi y avoir le mec, le grand qui suit Jeanne partout. D'ailleurs, vous le trouvez pas chelou, vous ?

Je ne me suis jamais posé la question, mais je sais que Juliet ne l'aime pas du tout. Et j'avoue que je me demande ce que Jeanne fait avec un type pareil. Mais bon, je m'en tape en fait.

Au final, cette soirée est plutôt agréable et on se retrouve comme au bon vieux temps avec des bières, des burgers et un match de base-ball à la télé. Puis, les gars décident de m'abandonner. Dès lors qu'ils franchissent la porte de l'appartement, je craque et envoie un SMS à Juliet.

*Je sais, je suis faible...*

*\* Tout se passe bien ma belle ?*

Bon, OK, c'est con, mais je veux juste savoir ! Et John m'a dit que le défilé était terminé depuis un moment. Parce qu'il ne la suit pas, mais il est quand même dans le coin. J'ai été surpris lorsqu'il me l'a proposé et même si j'avoue que j'y avais pensé, je ne lui aurais pas demandé, sans doute par peur des représailles de ma bien-aimée. Quand il a vu que j'hésitais, il m'a même répondu que ce qu'elle ne savait pas ne pouvait pas la contrarier. Je crois qu'il l'aime bien, ma Juliet, et comment lui en vouloir ? Elle adore discuter avec lui. Et puis, je suis assez distant avec lui pour qu'il se méfie de moi.

La réponse est rapide.

*\* Oui, tu veux voir mon cadeau ?*

*\* Volontiers.*

*\* Ferme les yeux.*

Mon cœur s'accélère et le ding de l'ascenseur retentit quelques secondes plus tard. Rien qu'au frisson qui me parcourt, je sais que c'est elle et qu'elle est seule. Ses talons claquent sur le carrelage alors qu'elle s'approche de moi. Je suis debout dans notre salon et meurs d'envie d'ouvrir les yeux. Puis sa voix résonne dans ma tête.

— Tiens, tu ne triches pas ?

Je fais une grimace.

— Bien sûr que non, pourquoi tu dis ça ?

— Parce que ce soir, tu as triché avec John. Tu avais promis que je serais libre, mais ce n'était pas le cas en fait.

Encore une fois, je suis coincé. Merde !

— Tu vois mon cher fiancé, je savais que tu ferais ça ; je l'ai parié avec Jeanne et j'ai gagné. Je me demande si tu ne serais pas un cas désespéré.

— Je me languissais de toi, je peux ouvrir les yeux ?

— Non, pas encore. C'est ta punition pour m'avoir menti. Ça et aussi le fait que j'ai un peu fait chauffer ta carte bleue.

Si elle savait comme je m'en fous de ce qu'elle a pu dépenser avec ma carte bleue et puis, je vois mal comment elle pourrait me surprendre étant donné que la dernière fois qu'elle a fait un achat à mon compte, elle a carrément acheté une villa en Grèce !

— Ah bon ? Moi je croyais que le fait de rester bien sagement à t'attendre à la maison était déjà une belle punition.

— Non, non, non, tu m'as menti !

— Alors pour ton information, sache que non. C'est John qui a proposé de passer dans le coin, histoire d'être sûr que tout se passe bien pour toi. C'est pas ma faute si tu lui as tapé dans l'œil !

Elle rit.

— John pourrait être mon père Gabriel ! Et ne pense pas un instant t'en sortir comme ça.

Je sens qu'elle pose son index sur mon torse puis le retire. J'ai envie de l'attraper et de la plaquer au sol pour la prendre sauvagement. Le simple fait de sentir son parfum autour de moi me fait un effet de dingue.

— Bon, tu veux savoir ce que tu m'as offert ?

J'en ai rien à foutre, mais alors vraiment rien à foutre !

— Avec plaisir ma chérie.

— Eh bien, je porte une robe en crêpe bleu orage si légère et si courte que j'ai l'impression d'être nue. Mais la robe seule n'aurait pas représenté une punition assez conséquente alors tu m'as aussi offert les magnifiques escarpins qui vont avec et, cerise sur le gâteau, le mini sac à main étoilé qui rend cette tenue éblouissante !

Oui bon, robe, sac, chaussures, qu'est-ce que ça change ?

*Passons à l'étape où je te déshabille maintenant !*

— Juliet, si tu ne veux pas que je te l'arrache cette robe, décide-toi à l'enlever toute seule et rapidement !

— Pas question que tu touches à cette magnifique création que j'ai eu l'honneur de pouvoir acquérir à la fin du défilé. Seuls son créateur et son mannequin ont pu la toucher avant moi.

— Vraiment ?

— Oui, Ari avait organisé une surprise un peu en avance pour mon anniversaire. Elle nous a eus des places au premier rang et à la fin du défilé, nous avons pu rejoindre les coulisses et admirer la collection en toute intimité. Lorsque le créateur de cette magnifique œuvre d'art est arrivé, il a exigé que je l'enfile et tu penses bien que je lui ai obéi.

— Explique-moi comment tu peux obéir à ce type alors que moi je n'arrive jamais à te faire entendre raison ?

— Tu n'es pas un créateur de haute couture que je sache. Et je te rappelle que par moments, dans certains domaines et lors de certaines occasions, je suis relativement obéissante envers toi Gabriel.

Oh putain ! Elle m'excite volontairement cette petite garce. Mon corps tout entier se dresse pour elle et mon sexe menace de faire exploser mon pantalon rien que d'y penser. Je suis en train de réfléchir à la façon dont je vais lui faire crier mon nom quand je sens ses lèvres humides et alcoolisées qui effleurent les miennes.

— Sauvignon ?

— Mon préféré, oui. Tu veux que je termine de te raconter ma soirée ou ça ne t'intéresse pas ?

Je tente de passer mes bras autour d'elle, mais elle n'est déjà plus là et je résiste de toutes mes forces pour ne pas ouvrir les yeux. J'entends le tintement d'une bouteille dont le bouchon saute et le bruit du liquide qui se déverse dans un verre.

— Raconte-moi Juliet.

— Nous avons aussi eu droit à un traitement de faveur de la part du coiffeur et du maquilleur de la marque, c'était merveilleux. Ces hommes savent mettre en valeur la beauté des femmes mieux que

quiconque. Mais tu sais ce qui a été le plus surprenant pour moi ?

J'avale ma salive car elle passe son ongle dans mon dos.

— Gabriel, tu veux savoir oui ou non ?

— Oui.

Je bande si fort que ça me fait presque mal, elle est partout autour de moi et ma voix n'est plus qu'un murmure.

— Eh bien, sache que cette célèbre marque de vêtements ne crée pas du tout de sous-vêtements. Et comme je ne pouvais porter, selon le créateur, que du Valentino, j'ai été obligé de me débarrasser de ma lingerie. Je suis donc extrêmement peu vêtue au moment où je te parle.

QUOI ?!!

— Tu plaisantes Juliet ? Tu n'as pas traversé toute la ville nue sous ta robe ?

— Et si, mais il avait raison ! Cette robe laisse une sensation divine sur ma peau. Je l'adore. Tu voudrais la voir ?

Je souris.

— Juliet, tu t'amuses bien à me rendre fou avec cette histoire, mais sache que lorsque je vais reprendre le contrôle, je vais te torturer et tu finiras par me supplier de te laisser jouir.

— Tu crois ? Parce que pour l'instant, j'ai plutôt l'impression que c'est toi qui vas me supplier.

Elle joue et pousse son jeu de séduction de plus en plus loin. Cette femme est devenue en peu de temps la tentatrice la plus provocante que je connaisse. Et bon sang, j'adore ça ! Je sais pour autant qu'elle en a envie, je le sais au son de sa voix qui se déforme légèrement quand elle est en proie au désir, ça fait ressortir son accent français.

— Gabriel, ouvre les yeux mon chéri.

Lorsque mes paupières s'ouvrent, je suis dans un premier temps aveuglé par les lumières tamisées de la pièce puis par la beauté de ma future épouse. Juliet est une personne magnifique dotée d'une beauté naturelle exceptionnelle, mais là, elle est coiffée d'un chignon qui laisse s'échapper quelques mèches dont les boucles parfaites retombent sur son visage et elle est maquillée comme une diva. Pas de doute que cette fille ferait des ravages si je la lâchais dans la nature ! Ses yeux bleus tirant vers le gris sont soulignés à la perfection par son maquillage « haute couture » comme elle dit. Elle est fabuleuse ! Je mets d'ailleurs un moment avant de remarquer sa robe bleue qui ne tient que par une série de pompons allant du col jusqu'aux poignets et laissant entrevoir la blancheur de sa peau nue entre chaque point de couture. Elle est effectivement très courte. Je reconnais que les chaussures à talons vertigineux et le sac à main qu'elle a choisi complètent bien sa tenue.

— Tu es éblouissante ma chérie. Mais imaginer un instant que tu as traversé la ville seule avec cette tenue et sans sous-vêtements est... comment dire ? Je ne sais pas si je dois être excité ou en colère ?

— Tout dépend de ce que tu espères pour la fin de soirée ?

— Ce que j'espère ? Eh bien, disons que cette tenue est un appel à la luxure. Je peux imaginer une ou deux choses que nous pourrions expérimenter.

Elle prend une gorgée de vin et s'approche de moi. Elle semble plus confiante dans cette tenue, plus femme, plus mature. Mais la lueur dans ses yeux me rappelle que c'est bien ma Juliet, ma Juliet en manque de sexe. Je vais la faire languir encore un peu !

— Puisque tu ne m'as pas servi, je vais me chercher un verre de vin. Tu as dîné ou tu t'es contentée de te balader à poil dans tout New York ?

Je ne lui laisse pas le temps de me répondre et file en cuisine. Je l'entends qui maugrée dans son coin.

Lorsque je la retrouve, elle a abandonné sa robe sur l'un des fauteuils et se promène à présent totalement nue avec son sac à main et ses escarpins. Dès qu'elle croise mon regard, un sourire malicieux se dessine sur ses lèvres peintes en rouge couture. Je m'approche.

— Tu ne le trouves pas superbe ?

Elle me montre pour la énième fois son achat.

— Merci mon amour, j'adore mes cadeaux.

Et elle me rend ma carte bleue après l'avoir emballée dans la facture du créateur. Sans un regard pour l'objet, je le dépose sur le bar à côté d'elle et cogne mon verre contre le sien.

— À ta santé ma chérie.

— À ta santé mon cœur.

Nous buvons chacun une gorgée et je pose nos verres.

— Maintenant que tu es toute à moi, que vais-je faire de toi ?

Je remonte ma main en prenant soin de caresser sa peau de son genou jusqu'au creux de son cou. Elle frissonne et un râle s'échappe de ses lèvres. Puis d'un coup sec, je la soulève pour l'allonger sur le bar juste à côté de nos verres. Elle est étendue sur le dos et je tourne autour du comptoir. Sa tête s'incline lorsque mes doigts l'effleurent pour deviner mon prochain geste.

— Tu veux que je te bande les yeux ?

Elle sourit et je sais qu'elle en a envie.

— Bien sûr que tu le souhaites, tu as vu comme c'est excitant et maintenant tu en redemandes.

J'aperçois alors l'un de ses foulards en soie qui dépasse de son sac à main et m'en saisis. Je lui bande les yeux et repose sa tête sur la plaque de verre de notre bar. Je n'y avais jamais songé, mais c'est très pratique, elle est exactement à ma hauteur, allongée sur ce meuble de marbre. Je passe à côté d'elle et empoigne mon verre. Très lentement, je déverse un peu de vin entre ses seins avant de me pencher au-dessus d'elle pour le lécher. Tout naturellement, le liquide suit les courbes de son corps pour finir sa course dans son nombril. Le vin est froid et le contraste avec sa peau lui donne la chair de poule. Putain, elle est excitante à cet instant ! Elle s'attend à ce que je vienne recueillir le précieux liquide, mais non, je fais le tour et me place juste au-dessus de sa tête pour me délecter de ses lèvres laissant déjà filtrer de petits gémissements de plaisir.

— Tu es si réceptive ma chérie.

Au moment où elle s'apprête à me répondre, je fais couler un filet entre ses lèvres et malgré sa surprise, elle se délecte du nectar. Mais quelques gouttes lui échappent et je prends l'initiative de lécher son visage de façon à profiter de chaque sensation. Ma merveilleuse femme remonte ses bras jusqu'à moi pour tâtonner en direction de la braguette de mon jeans. Dès qu'elle atteint son objectif, un petit rictus lui échappe. Mais elle ne perd pas de temps pour libérer mon sexe.

— Visiblement, je ne suis pas la seule à apprécier l'expérience.

— Si tu te voyais actuellement, tu comprendrais.

— Je ne te vois peut-être pas, mais je te sens.

Je la contourne pour me placer entre ses jambes repliées. La vue qu'elle m'offre sur son intimité est magique. Je me penche sur elle et pose alors ma langue entre ses seins. Je descends lentement jusqu'à son nombril. Elle se cambre et le breuvage se répand sur son corps. Je bande de plus en plus. Peut-être que je devrais la baiser, là, maintenant, tout de suite ? Mais elle se met à me supplier :

— Gabriel, je t'en prie, reviens m'embrasser. Je veux sentir tes lèvres sur les miennes !

— C'est une supplique ?

— Oh oui !

Elle est si docile, il faut que j'en profite. Je m'exécute, mais lorsque j'arrive au niveau de sa tête et que ma bouche se pose sur elle, je comprends que je me suis fait avoir. La seconde suivant notre baiser, elle se retourne vivement pour finir sur le ventre et empoigne ma queue avec vigueur. Le foulard de soie est délaissé au sol et elle aspire mon gland entre ses dents. Je ne résiste pas, mes mains dans ses cheveux, et la pousse toujours plus près de moi. Elle suce, aspire, lèche, mord, gémit, tout en même temps, et moi, je mate ses formes étendues devant moi sur la table. Elle est à ma disposition. Au bout de quelques minutes de pur plaisir, elle abandonne mon sexe et plante ses yeux dans les miens.

— Maintenant, je veux que tu me prennes, tout de suite.

Bien entendu, je me fais un plaisir de lui répondre tandis qu'elle glisse déjà une capote sur mon érection.

— Si tu insistes.

Je la contourne et relève encore un peu plus ses jambes. Elle porte toujours ses talons hauts. Et je m'invite entre ses cuisses constatant alors qu'elle a trempé le bar.

— Je vois que tu ne pouvais plus attendre, tu es si chaude.

Lorsque j'entre en elle, un gémissement m'échappe et la fait sourire.

— Je vois que tu ne pouvais plus attendre non plus et tu es très chaud toi aussi.

Elle se fout de moi, mais très rapidement, et après seulement quelques coups de reins, son sourire a laissé place à mon expression favorite ; Juliet qui jouit. Et ça, c'est comme un soleil qui se lève, ça t'éblouit et en même temps, tu ne peux pas t'empêcher de l'admirer.

Très vite, elle se redresse et me saute au cou pour mordre dedans. Je suis quasi certain qu'elle va me laisser une trace, elle est féroce ! Je la transporte jusqu'au canapé où elle s'empale sur moi en se balançant de plus en plus vite et se cambrant. Ses ongles se plantent dans ma chair et sa poitrine offerte à moi ondule avec grâce sous ses mouvements.

— Gabriel, oui, oui, oui, encore...

Puis, son sexe liquéfié se serre sur mon gland et je jouis à m'en faire sauter la cervelle.

— Putain, Juliet, c'est meilleur à chaque fois !

Elle se lève, visiblement satisfaite de la situation, et quitte la pièce en prenant soin d'emporter avec elle ses affaires. Je sais qu'elle va aller tout ranger avant de revenir. Je lui sers un verre de vin et elle me rejoint après avoir pris soin de s'envelopper dans une couverture très douce. Elle s'installe près de moi et m'interroge sur ma soirée.

— Aedan et Liam étaient là ce soir ?

— Oui, ils se sont foutus de moi parce que je restais là à t'attendre.

— Ils ont raison, tu aurais très bien pu sortir et profiter de ta soirée !

— J'étais inquiet de te savoir seule dehors...

— Gabriel, je n'étais pas seule, j'étais avec mes sœurs et mes amies, on aurait pu faire fuir n'importe quel homme.

— Peut-être, mais nous n'avons toujours pas résolu le mystère de cette lettre de menace. Tu me promets que John et Karl pourront te suivre dans chacun de tes déplacements en France ?

— Oui, j'ai promis et je respecterai ma parole. Je ne suis pas comme toi, mon cher.

Je lui souris, je n'ai même pas envie de tenter de la contrarier. Je suis fou d'amour pour elle et la seule

chose qui m'importe c'est qu'elle soit heureuse. Et puisque nous sommes tous les deux biens disposés et sexuellement rassasiés, je lance le sujet de son voyage.

— Tu pars quand exactement ?

— Justement, je voulais t'en parler, mes parents insistent pour que je parte avec eux lundi matin. Ils veulent que nous voyagions ensemble et même si j'avais prévu de partir mercredi, je me dis que question sécurité, si je pars avec eux, c'est mieux que seule avec Jeanne. Tu crois pas ?

Mais c'est après-demain ! Je pensais avoir plus de temps ! Je prends ma tête dans mes mains en tentant de calmer mes esprits. Elle pose alors son index sur mon cœur et je devine qu'elle sent que les battements sont trop rapides.

— Mon amour, si je pars plus tôt, je reviens aussi plus tôt. Je serai là samedi ou dimanche prochain au plus tard. Mes parents sont si excités. Ma mère a même consenti à faire un essayage de robe de mariée avec moi. Tu te rends compte ?

Elle a raison, c'est un fait ; tant que toute cette équipe de casse-couilles se baladera avec elle, elle sera en sécurité. Qui oserait s'attaquer à des fous pareils ?

— OK, c'est toi qui décides. Mais tu vas beaucoup me manquer, tu sais...

— Toi aussi mon amour. Je t'aime tant. Après ce voyage, nous serons tous les deux pour toujours. C'est notre dernière séparation en quelque sorte.

Quelle magnifique idée !

Cette nuit-là, nous finirons par nous endormir tous les deux enlacés sur le canapé. Ce n'est qu'au milieu de la nuit que je la ramène dans notre lit.

Le lendemain s'avère être pour moi une journée horrible avec les parents, les sœurs, les copines ; un vrai supplice ! Tous sont totalement survoltés à l'idée que ma délicieuse fiancée rentre en France avec eux pour quelques jours. Juliet fait bonne figure, mais je sais qu'elle est soucieuse et que toute cette effervescence la dérange. Ma belle est calme et sereine, mais quand il s'agit de sa famille, elle ne se maîtrise plus. Elle va revenir de ce voyage totalement épuisée. De toute façon, la seule chose qui m'importe à l'heure actuelle, c'est qu'elle me revienne.

En fin d'après-midi, j'assiste à la fermeture de valise de ma dulcinée et c'est avec l'estomac noué que nous nous endormons ce soir-là.

Au réveil, je l'accompagne à l'aéroport et lorsque je reviens chez moi après l'avoir abandonnée elle, ainsi que sa famille, Jeanne, Lucas, John et Karl dans un avion, je me sens plus seul que je ne l'ai jamais été. Et va savoir pourquoi, à cet instant, j'ai envie d'appeler mon père.

*Non, pas question ! N'oublie pas que tu ne lui fais plus confiance depuis que tu sais qu'il a manigancé un truc pas net dans ton dos et surtout, depuis qu'il a osé menacer ta nana !*

Pour me changer les idées, je décide d'aller courir et pars travailler à l'aube. Mes réunions s'enchaînent et je suis submergé de boulot. Vers midi, je reçois un message de Juliet.

*\* Mon amour,*

*Je suis bien arrivée, même si le voyage a été long. Ils jacassent sans arrêt ! Tu me manques à chaque seconde... J'ai oublié de te dire que ce soir, tu as rendez-vous au restaurant PER SE pour une dégustation en prévision de notre mariage. Je t'envoie du renfort, mais s'il te plaît, prends des notes ! Je t'aime plus que les mots ne sauraient le dire alors je t'envoie des milliards de baisers de France.*

*XXXXXXXXXX*

Je savais qu'elle complotait dans mon dos. Une dégustation dans un restaurant, et puis quoi encore ? C'est pas faute de lui avoir déjà répété je ne sais combien de fois que je possède une dizaine de restaurants dans la ville et qu'il nous suffirait d'en choisir un qui concocterait le menu qu'elle veut. Mais non, Juliet a décidé de faire comme les couples normaux donc elle va me traîner dans une foultitude de dégustations et autres conneries du genre. Putain, elle est vraiment chiante !

*\* Ma délicieuse fiancée,*

*Tu as de la chance d'être à des milliers de kilomètres quand j'apprends cette nouvelle. Pourquoi le PER SE et pas un de mes restaus ? Et pourquoi ce soir alors que tu n'es pas présente ? Si tu savais comme je t'aime, c'est indécent ! Tes milliards de baisers ne suffiront pas pour me satisfaire et tu le sais très bien.*

*XXXXX*

La réponse ne se fait pas attendre.

*\* Le PER SE est un super endroit. Tu sais combien de temps à l'avance il faut réserver pour dîner à deux ? Des mois ! Alors, imagine un peu avec un groupe pour un mariage ! Il faut s'y prendre maintenant et c'était le seul rendez-vous disponible. Je comptais sur tes notes pour pallier mon absence parce que je pensais qu'on était une équipe. J'ai eu tort ? Quant à ta satisfaction, sache qu'il en va de même pour la mienne. Préviens les voisins que je serai là samedi soir et fais une sieste avant ! Je t'aime.*

J'éclate de rire. Les voisins ? Je ne m'étais jamais posé la question de savoir si on pouvait déranger d'éventuels voisins, quelle idée ? Cette femme est décidément déroutante.

*\* Ma chérie,*

*comme toujours, tu as réponse à tout. Je prendrai donc des notes et je promets de m'intéresser au sujet avec toute l'attention qu'il se doit. Je fais le nécessaire pour faire évacuer l'immeuble dès samedi midi. Et obéis à Karl, arrête de m'emmerder avec cette histoire ! À bon entendeur... Je t'aime.*

Je sais par John que Juliet et Jeanne n'arrêtent pas de faire des réflexions à Karl qui comprend très bien leur langue et qui, selon elles, serait trop intrusif. Sauf que justement, il est là pour ça et si elles continuent de le harceler, elles pourraient bien le faire craquer. Cette simple idée me rend nerveux, je ne veux pas que John se retrouve seul à devoir veiller sur ma belle. Le ding de mon portable m'informe que ma femme a encore une réponse pour moi.

*\* Merci mon chéri, ce sera parfait. Je ferai de mon mieux avec cet insupportable fouineur de Karl.  
Fais évacuer la ville, c'est plus sûr. Je te laisse, j'ai du monde autour de moi.*

*Je t'aime.*

Bien entendu qu'elle a du monde autour d'elle ! Ils ne doivent pas lui laisser une seconde de répit. En même temps, c'est elle qui l'a voulu !

Voilà, ma première journée est presque achevée. Il ne me reste plus qu'à me rendre dans le restau de Juliet et je ne suis pas surpris lorsque Liam et Aedan se pointent pour m'aider à faire un bilan détaillé. Si je passe sur le fait que mes deux potes se sont largement foutus de ma gueule et qu'Aedan a carrément tenté de sauter une serveuse pendant notre dessert, c'était une soirée sympa !

Mais la nuit, seul dans notre appartement, a été une véritable torture. Ma vie est rythmée par mon travail et les comptes rendus réguliers de John de l'ordre de trois fois par jour, en résumé je m'emmerde. Je fais du sport à outrance pour tenter de m'épuiser, mais sans succès. Je me branle quand je pense à Juliet sous ma douche. Je suis un gros con et un gros con amoureux. Et au bout de deux jours, je suis carrément en colère contre elle de me faire vivre ça. Très en colère même !

## Juliet

Je n'en peux plus, ils m'épuisent... Ils sont toujours sur mon dos ! Si ça continue, ils vont finir par m'accompagner aux toilettes ! Il a fallu gérer la crise de ma mère qui apprenait que John et Karl devaient loger chez nous, puis celle de ma sœur qui ne voulait pas prêter sa chambre, puis celle à nouveau de ma mère parce que la boutique de robes de mariée n'était pas ouverte le seul jour de la semaine où elle pouvait se libérer. Et enfin, les messages de Gabriel qui sont de plus en plus secs. Enfin, je me concentre et fais un bilan, ça me fait du bien. J'ai réussi à essayer une bonne vingtaine de robes toutes plus belles les unes que les autres, ma mère a surveillé ça depuis son bureau via un appel en visio. Mes sœurs ont râlé et Jeanne a fait semblant de s'intéresser. Par conséquent, je considère que mes corvées de ce côté-là sont achevées. J'irai seule à New York et je trouverai un truc qui fera l'affaire sans difficulté et surtout sans pression ! De toute façon, ces somptueuses robes me font ressembler à une meringue géante. Et puis, la seule chose qui m'intéresse vraiment, c'est la lingerie que je vais porter pour rendre mon mari complètement insatiable de sexe. J'ai aussi décidé que le voyage de noces se ferait en Grèce dans la maison que Gabriel vient d'acheter.

Ou plutôt, que j'ai achetée avec son argent !

Apparemment, le PER SE est très bon donc ça fait aussi un problème de moins. Pour le reste, Ari et Carla m'aideront. Le point mariage a relativement bien avancé !

Les retrouvailles avec mes proches se sont relativement bien déroulées si on considère que je suis une extra-terrestre dans ma propre famille. Mes parents semblaient tout simplement heureux et moi aussi pour être honnête. Je me suis remémoré mes souvenirs d'enfance dans cette maison de famille. Et surtout, j'ai pu discuter avec mon père à propos d'Albert et ça, c'est la grande nouvelle. Ce dernier vivrait toujours près de Bordeaux quand il ne travaille pas dans sa boîte d'événementiel. D'après papa, le gros point d'ombre serait que personne ne sait réellement ce qu'il organise avec cette société créée il y a plus de trente ans.

J'ai profité de l'occasion pour lui demander de me planifier un rendez-vous avec Albert dans le but de prévoir mon mariage. Je trouvais l'idée judicieuse, mais maintenant que je sais que je le vois demain sur Bordeaux, comment pourrai-je le contraindre à me révéler ce qu'il sait sur la photo mystère ? Je la regarde chaque soir et suis certaine que cette maison est la cabane située sur la dune de la plage où Jeanne a failli se noyer. Je suis aussi persuadée que le pentagramme est la clé pour retrouver la mère de Gabriel.

Notre voyage en Grèce sera décisif, c'est certain ; mais ce que je ne comprends pas, c'est le pourquoi de tout ça. Bien entendu, je n'ai absolument pas parlé à mon père de mes découvertes et seule Jeannot est dans la confidence. Le plus compliqué à l'heure actuelle est de nous débarrasser de ce petit furet de Karl. Dès que nous sommes toutes les deux tranquilles, tu peux être sûr qu'il rôde tel un prédateur autour de nous ! Je ne le supporte plus. J'ai déjà dit à John que je ne l'aimais pas et que je ne voulais monter en

voiture qu'avec lui. Mais pour notre voyage de demain, nous serons tous les quatre et ne prendrons qu'un seul véhicule. Jeanne et moi ne pourrons donc plus nous entretenir sur le sujet à partir de notre départ de Paris. Par conséquent, il faut que ce soir, nous puissions peaufiner notre plan. Car il s'avère que ma meilleure copine est une instigatrice de génie qui sait toujours comment arriver à ses fins. De fait, nous avons convenu que ce soir nous devons nous retrouver dans le bureau de mon père pour mettre au point les derniers détails. Je sais ce que j'ai à faire, mais je m'inquiète un peu. Et savoir que Gabriel est de plus en plus froid avec moi par téléphone et par message me rend nerveuse. Je suis consciente qu'il est malheureux sans moi et je suis malheureuse sans lui aussi, mais je ne peux pas craquer maintenant, je le lui dois ! Il faut trouver quelque chose qui le sortira de l'impasse dans laquelle il est depuis vingt-cinq ans, ça a assez duré.

Après notre repas familial, John m'apprend que Karl doit aller faire son compte rendu à Gabriel et que par conséquent, il va s'absenter un moment. Je saute sur l'occasion pour faire un conciliabule avec Jeannot, mais nous décidons de faire ça en plein air, car elle craint que la « fouine », comme elle l'a surnommé, n'ait foutu des mouchards. L'idée me fait rire même si je reconnais que je l'en pense aussi capable.

— Bon Jul's, demain quand on arrive, tu lui fais ton baratin sur ton mariage et tu te démerdes comme tu veux pour te retrouver seule avec Albert Duval. Dès que tu n'as plus John sur le dos, tu l'occupes juste assez de temps pour que j'accède à un ordinateur dans ses locaux. Je prétexterai un mail urgent à envoyer et je tenterai de hacker le système pour mettre la main sur ta photo. Dès que je l'ai, on se barre de là-bas en vitesse !

— Tu crois que tu vas y arriver ?

— Mais oui, il le faut. Et si tout se passe comme je l'espère, John et Karl ne remarqueront rien.

— Je sais pas... Ça m'inquiète un peu, j'ai comme un mauvais pressentiment.

— Jul's, on s'apprête à tenter de faire intrusion dans le réseau informatique d'une boîte qui se cache derrière le tire d'événementiel pour trafiquer je ne sais quoi alors oui, c'est normal que tu aies un pressentiment bizarre. C'est le contraire qui serait effrayant. Mais si on y croit et qu'on la joue fine, on va y arriver.

— T'as sûrement raison... Allez, viens, on va se coucher, demain sera une longue journée.

Avant d'aller dormir, je traîne un peu dehors et appelle mon fiancé. Celui-ci décroche à la première sonnerie. Il a beau m'en vouloir, il attend quand même mes appels.

— Mon amour, je ne te dérange pas ?

Il souffle.

— Non, pourquoi tu me dérangerais ? Je suis un homme très occupé, mais pour toi, je me dois de faire exception, pas vrai ? C'est pas à ça que servent les sacrements du mariage ?

Oula ! C'est définitivement pas un bon soir.

— Gabriel, tu me manques tellement.

Entendre sa voix est douloureux car j'aimerais pouvoir sentir sa peau sous mes doigts, son odeur autour de moi...

— Eh bien, pourquoi t'es en France dans ce cas ?

— Ne m'en veux pas s'il te plaît. Je ne devrais pas avoir à choisir, c'est pas juste...

— Si je t'en veux. Je t'en veux de plus en plus chaque jour, chaque heure, chaque minute de m'abandonner à cette existence misérable. Et bien sûr que si tu vas devoir choisir, je ne supporterai pas ça une seconde fois, je te préviens.

— La prochaine fois, tu m'accompagneras, ce sera différent. Je te le promets, je serai auprès de toi très vite. Je t'aime. Bonne nuit.

— Bonne nuit.

Il a raccroché sans même un je t'aime, c'est la première fois et je retiens mes larmes. Je respire profondément, hors de question que je pleure et que je craque maintenant. Je dois rester concentrée, ouais, et je vais y arriver ! Ensuite, je le retrouverai et je ne le quitterai plus jamais.

Je pars me coucher, quelque peu attristée. Ma nuit est hantée par une multitude de rêves agités et de cauchemars.

Le lendemain, nous prenons la route de bonne heure et je constate en un regard pour Jeanne qu'elle est en mode *warrior*<sup>[12]</sup> ; aujourd'hui, rien ne l'arrêtera.

À notre arrivée sur place, je demande à John et Karl de m'attendre à l'extérieur du bâtiment. Comme ils refusent, j'insiste pour qu'ils restent dans le hall devant l'accueil alors que je vais m'annoncer. Jeanne patiente avec eux.

— Bonjour, je suis Juliet Clarck, j'ai rendez-vous avec Albert Duval.

— Bonjour Madame, veuillez-vous installer, son assistante va venir vous chercher dans un moment.

Je tourne les talons et rejoins mon groupe. Une jeune femme d'une vingtaine d'années, et vêtue d'un tailleur des plus sexy, vient se présenter et propose de m'escorter. À cet instant, John se lève et je lui fais signe de rester à sa place. Le temps qu'il proteste, je lui adresse mon sourire de remerciement et décampe.

Lorsque la jeune femme pousse la porte du bureau d'Albert, je me félicite que mon plan se soit passé comme sur des roulettes. J'entre et l'aperçois. Il a vieilli, mais il est toujours aussi élégant qu'avant. Ses cheveux, aujourd'hui grisonnants, sont plaqués et gominés en arrière et son costume semble avoir été taillé sur lui. Il est très classe, mais n'inspire pas pour autant la confiance. Dans son bureau flotte une

odeur de vieux cigare et de dépravation. Je ne saurais dire pourquoi, mais je me sens immédiatement mal à l'aise.

— Ma petite Juliet, quel plaisir de te revoir ! Tu as tellement changé ! Laisse-moi te regarder. Mais tu es superbe, une jeune femme magnifique. Wouaw !

On dirait qu'il inspecte une nouvelle voiture de sport, il me détaille sans vergogne des pieds à la tête. Et je comprends soudainement pourquoi mon père m'a dit ne plus trop le fréquenter depuis quelques années. À voir comment il me reluque, j'imagine que ma mère n'a pas dû apprécier ses regards pour nous lors de notre adolescence.

— Toi, tu n'as pas changé Albert, je suis heureuse de te voir.

— Menteuse, mais c'est adorable de ta part d'essayer de me reconforter. Je ne suis qu'un vieil homme à présent, tu sais. Viens, mets-toi à l'aise.

Cette façon de passer ses mains sur mes épaules pour que j'ôte ma veste me glace le sang. Je m'installe sur le fauteuil en face de son bureau de verre et il retourne à sa place. Cette distance devrait me rassurer un peu, mais je le vois reluquer mes jambes à travers la table. Quel obsédé !

— Que me vaut ce plaisir Juliet ?

— Je vais me marier Albert et papa m'a dit que tu travaillais dans l'événementiel. Je voudrais quelque chose qui nous ressemble, tu comprends ?

— Te marier ? Mais tu n'es pas un peu jeune pour ça ?

Il semble sidéré. Si Gabriel était là, il détesterait ça !

— J'ai rencontré l'homme de ma vie. On ne choisit pas ces choses-là.

Il grimace.

— Et où est l'heureux élu ?

— Chez nous, à New York, il travaille beaucoup et n'a pas pu se libérer.

— Quel dommage... J'aurais adoré vous avoir tous les deux ici.

La façon qu'il a de dire cette phrase me met immédiatement en émoi. Je suis inquiète, très inquiète. Son regard change et il se lève pour se diriger vers la porte de son bureau puis la verrouiller.

Oh putain, je fais quoi là ?!

Je bredouille :

— Une prochaine fois peut-être.

Mais il revient près de moi.

— Avec une plastique pareille, tu pourrais faire beaucoup mieux que te marier, tu pourrais devenir célèbre dans le milieu. Je vais faire de toi une star.

Mais de quoi il parle ? Le temps que je mette mes pensées en ordre, il attrape mon poignet et me force à me mettre debout. Il détaille mon visage et se jette sur mes lèvres avec violence. Je me débats et il se redresse sans pour autant me lâcher.

— Tu vas devoir apprendre à devenir plus docile ! Mais je mise gros sur toi, ils vont t'adorer !

Je suis un peu paumée là, alors j'observe les lieux et vois sur son bureau des horaires de trains, des photos de filles et dans son tiroir ouvert, des liasses de billets. Ce qui attire mon regard, ce sont les visages des femmes sur les clichés, elles ne sont pas mannequins, elles sont comme moi, des civiles et semblent toutes effrayées. Et là, en une fraction de seconde, je comprends qu'il est en réalité le patron d'un réseau de proxénétisme qui semble assez bien rôdé à en juger par les locaux dans lesquels je me trouve. Il y a même une carte accrochée sur un mur avec des punaises reliant des destinations et des montants à côté de chaque capitale. Comme il commence à passer ses mains sur mon corps, je me débats de plus en plus vivement.

— Albert, lâche-moi, espèce de gros dégueulasse !!!

Mais il est fort et lorsque j'arrive à me décoller de lui, je lui balance un coup de genoux entre les jambes avant de m'enfuir en courant. Je déverrouille la porte et fais le chemin inverse pour rejoindre en trombe le hall. Quand j'y arrive en poussant les portes battantes, John se lève d'un bond dans ma direction. La seconde suivante, Jason, l'homme de main de Gabriel, se jette sur lui pour le mettre à terre et y parvient grâce à un taser.

C'est bizarre, mais le hall, qui tout à l'heure semblait accueillant, est quasi désert et ceux qui sont présents ne bougent pas devant la scène.

— John ! Non, laissez-le !!!

Mais ce dernier repose au sol, inanimé, devant moi, et Jason s'avance dans ma direction.

— Si vous me touchez, vous allez le payer très cher.

Il range son instrument et continue d'avancer.

— Tu aurais dû arrêter de fouiner ma petite, tout le monde t'a mise en garde. Maintenant, c'est foutu pour toi !

Des cris retentissent derrière moi et je me retourne vivement pour découvrir que Jeanne est détenue par ce perfide de Karl.

— Karl, mais que faites-vous ?

— Vous ne croyez tout de même pas que j'allais vous laisser foutre votre nez dans les affaires de mon père comme ça ?

Hein ? Quoi ?! Une minute... C'est le fils d'Albert ?! Comment se fait-il que je ne le connaisse pas ? Mais maintenant qu'il le dit, je vois leur ressemblance. Et il pousse Jeanne contre moi. Elle chuchote pour moi :

— Je t'avais dit que c'était de la vermine.

— Oui, enfin tu avais dit aussi que tout allait bien se passer ! John vient de se faire taser et on est en mauvaise posture ma vieille !

— Pas faux.

Mais les deux hommes nous interrompent.

— Allez les filles ! Maintenant, on va voir ce que vous valez vraiment.

Albert débarque aussitôt en boitant et me pointe du doigt en m'adressant son regard le plus noir.

— T'as de la chance d'être déjà réservée parce que je me serais bien occupé de toi moi-même sale petite garce ! Amenez-les et faites en sorte qu'on ne les entende pas.

Les deux hommes nous confisquent nos téléphones portables ainsi que nos sacs à main avant de nous faire sortir de l'immeuble par une porte donnant sur une ruelle adjacente. Au moment où ils nous poussent dans le fourgon qui semble avoir été prévu pour nous, je sens que cet enfoiré de Karl me plante une aiguille dans le bras. La seconde suivante, je ne suis plus là.

\*\*

Lorsque je reviens à moi, l'esprit dans le brouillard, il me faut un moment pour réaliser ce que je viens de vivre, où je suis et ce qu'il se passe autour de moi. J'essaie de me souvenir de la façon dont les faits se sont déroulés, mais c'est flou. J'ouvre les yeux et constate que je suis allongée sur un sofa dans un wagon de train. Enfin... je crois. Il faut que je me concentre pour distinguer ce qui m'entoure, car ma vue est encore brouillée. Je cligne plusieurs fois des paupières et effectivement, je suis bien dans un train en marche. J'inspecte mon corps, aucune trace de blessure et aucune douleur en dehors de cette sensation d'engourdissement qui persiste. Putain, mes mains sont attachées à l'aide d'une corde. Mais c'est quoi ce délire ? Je porte une longue robe de soie noire, qui ressemble beaucoup à une nuisette.

Merde, merde, merde !

Ça y est je me souviens, c'est un coup de Jason, Karl et Albert. Mais pourquoi s'attaquer à nous ? Et d'ailleurs, où sont Jeanne et John ? Je scrute le wagon et me rends compte que ma meilleure amie est à

côté de moi, encore endormie. Putain, j'espère qu'elle va bien ! Je lui balance un coup de pied et elle grogne. C'est déjà bon signe !

— Jeanne, Jeanne réveille-toi ! C'est la grosse merde là !

À force, elle finit par émerger. Elle se redresse rapidement et découvre elle aussi qu'elle est attachée par les poignets.

— C'est quoi ce truc de barge ?!

— J'en sais rien ! Mais je crois qu'ils nous ont kidnappées ! On est dans un train. Mais je ne vois pas John.

— Euh... Juliet ? Tu le trouves pas un peu bizarre ce train ? Et tu trouves pas que le paysage qui défile est bizarre lui aussi ?

Je n'avais même pas fait attention, mais maintenant qu'elle me le dit, je vois qu'au-dehors il y a des champs à perte de vue et surtout, que tout semble glacé. Nous sommes quand même en avril et nous ne pouvons pas être encore en France, il n'y a pas ce genre de climat ! Puis elle me fait signe vers les sièges et fauteuils.

— « *RZD*<sup>[13]</sup> »... Bon sang ! C'est un train russe à tous les coups ! Jul's, on est grave dans la merde là !

— Tu crois ?

On est plus que dans la merde ! On a perdu John et ils vont nous vendre au plus offrant. On va se retrouver là-bas et on va se faire exploiter pour de l'argent. C'est bien pire que la merde... c'est l'enfer oui !

— Faut qu'on sorte de là, tire sur tes liens.

Alors que nous sommes toutes les deux en train de lutter pour nous détacher, la porte du wagon s'ouvre. Je me retourne et une femme entre. C'est une dame d'âge mûr vêtue d'une robe longue et d'escarpins de soirée. On dirait qu'elle va à un mariage. Elle est brune et possède une chevelure absolument magnifique ! Lorsqu'elle plante son regard dans le mien, je comprends en face de qui je me trouve. Tout en elle me fait penser à *lui*. Ses yeux surtout, ils sont perçants et ne cillent pas. Un frisson me parcourt immédiatement et puis il y a aussi l'expression de son visage, la finesse de ses traits, il lui ressemble beaucoup. Il n'y a aucun doute, et ça me glace le sang.

— Juliet, enfin je vous rencontre. La jeune femme qui a ravi le cœur de mon fils.

Jeanne étouffe un cri de surprise et mes yeux s'écarquillent. La femme me sourit, je suis sous le choc, mais me ressaisis rapidement.

— Madame, je dirais bien que je suis enchantée, mais pas vraiment en fait. Que faites-vous ici ? Êtes-vous retenue ici contre votre gré ?

Je connais déjà la réponse, mais j'ai besoin de l'entendre, je crois. Elle explose de rire.

— Contre mon gré ? Mais voyons jeune fille, tout ceci est mon business ! Et toi ma belle, tu n'aurais jamais dû te mêler de ce qui ne te regarde pas !

Non, non, non, non, Gabriel ne va pas du tout apprécier, pas du tout...

## Juliet

L'heure est une nouvelle fois au bilan : je suis dans la merde jusqu'au cou. Je suis partie en France sans mon merveilleux fiancé à qui j'ai menti sur les raisons de mon voyage. Je voulais obtenir des informations concernant une photo dont je savais qu'elle avait été trafiquée, dans le but de retrouver une trace de la mère de Gabriel. Je n'ai pas tenu compte des instructions de mon garde du corps qui s'est fait malmener à cause de moi, j'ignore même s'il est toujours en vie.

Oh, mon Dieu, cette pensée me glace le sang. Tout ça pour m'apercevoir que l'ami de mes parents est, comme je le pensais, un escroc. Maintenant, Jeanne, ma meilleure amie, assise et ligotée par les poignets, s'est fait kidnapper avec moi, par ma faute, et nous roulons à vive allure dans un train russe en direction de je ne sais où sous la garde de ma future belle-mère, qui s'avère être une tenancière de bordel ou une proxénète, je ne sais pas trop encore. La situation n'est toujours pas claire à l'heure actuelle. Jeanne me fait les gros yeux et moi, je sens la panique m'envahir. Que va-t-il lui arriver ? Qu'allons-nous devenir ? Où est John ? Et surtout, que va faire Gabriel quand il va se rendre compte que je ne réponds pas à ses appels, que Jeanne et John non plus ?

Ouh, je sens que ça va très très mal se terminer cette histoire. Gabriel n'est pas le genre d'homme à qui on fait des cachotteries, je ne suis même pas certaine d'en sortir vivante quand il apprendra toute cette histoire. Il va littéralement péter les plombs. J'en suffoque déjà, je ne suis pas loin de la crise d'apoplexie. Je tente de retrouver mon calme en appliquant consciencieusement les exercices de respiration acquis quelques années plus tôt lors des premiers mois du coma de Jeanne.

Mon amie, qui ne dit pas un mot, essaye aussi d'en faire de même. La mère de Gabriel est toujours face à moi et son regard gris orage, le même que celui de son fils, me sonde. Elle attend que je dise quelque chose, que je fasse un geste, mais j'en suis incapable. Que dire ? Cette femme a visiblement orchestré sa fuite il y a vingt-cinq ans et ne semble pas avoir subi de mauvais traitement. Elle n'a pas du tout l'air malheureuse ou rongée par la culpabilité. Elle se tient bien droite face à nous et ne montre pas le moindre signe de fatigue. Elle est près de la fenêtre par laquelle je vois défiler ce paysage qui m'est inconnu. Petit à petit, la peur laisse place à la colère. Et là où les exercices de respiration devraient me calmer, ils me donnent plutôt envie d'exploser. Trop tard, la machine est lancée.

— Madame Vance, je peux vous appeler ainsi ou préférez-vous un nom de scène plus approprié à la situation, tel que *Madame Mère Indigne* par exemple ?

Elle esquisse un sourire.

— On m'avait prévenue, vous êtes de toute évidence une jeune femme au caractère bien trempé. Vous pouvez m'appeler comme vous voulez chérie, ici on fait fi des convenances, vous l'aurez compris. Mais étant donné que je suis quand même la mère de l'homme que vous vous apprêtiez à épouser, je pense que *Madame Vance* serait plus approprié. Je vous laisse voir.

*Connasse !*

Et pourquoi parle-t-elle de mon mariage au passé ? Elle ne m'impressionnera pas, oh ça non !

— De toute façon, peu importe. Pour quelle raison avez-vous abandonné votre petit garçon de six ans en pleine nuit il y a vingt-quatre ans ?

À voir les traits de son visage se crispier, ma question semble la surprendre, mais elle se ressaisit si vite que je ne peux en être sûre. Elle a de toute évidence la même capacité que son fils à se maîtriser. Si leurs caractères se ressemblent autant, je dois m'en servir pour obtenir des réponses. Parce qu'en ce qui concerne les sautes d'humeur et le mauvais caractère de mon fiancé, je peux dire que je suis devenue une experte. Je ne vais pas tarder à recevoir la Légion d'honneur, j'en suis persuadée.

*En même temps, il est si...*

Ah Gabriel, penser à lui me fait sourire malgré moi, malgré la situation. Mais ce n'est pas le moment, je dois rester concentrée. Ma future belle-mère, une sublime créature, prend le temps de s'installer sur un énorme fauteuil situé en face de nos banquettes. Jeanne et moi nous redressons à l'unisson et nous enfonçons dans nos fauteuils. Pas facile de bouger avec les poignets attachés, mais on s'en sort comme un peu. De plus, ces nuisettes en satin noir que l'on nous a mises pendant que nous étions évanouies laissent apparaître nos formes et c'est impossible de les réajuster. Nous sommes toutes deux extrêmement mal à l'aise. Mais vu la situation, c'est loin d'être le plus grave. Elle plante alors ses iris dans les miens et ne les quitte plus avant de prendre la parole. Je croirais voir son fils qui s'apprête à me faire la leçon.

— Juliet, les raisons qui m'ont poussée à quitter ma vie et à abandonner mon adorable enfant ne vous regardent absolument pas, et moins vous en saviez, mieux vous vous portiez. Mais il a fallu que vous fourriez votre nez dans nos histoires.

*Alors celle-là, elle est bonne !*

— Nous nous portions mieux, vous pensez ? Que connaissez-vous de nos vies ? Que savez-vous à propos de votre *adorable fils* comme vous dites ?

— J'en sais assez pour affirmer qu'il était plus heureux avant que vous ne vous mettiez dans cette situation. Comment croyez-vous qu'il va réagir en apprenant que vous avez disparu et qu'il ne vous retrouvera jamais ?

Houlà, elle commence vraiment à me faire flipper cette bonne femme ! Bon, à partir de maintenant, deux possibilités s'offrent à moi : soit je panique et je me dis que je ne reverrai jamais mon Gabriel, soit je lui monte que ses menaces n'ont pas de prises sur moi et que je compte bien m'en tirer saine et sauve. Autant dire que le choix est évident.

— Vous semblez bien sûre de vous. Eh bien, sachez que vous vous trompez. Votre adorable fils était, il y a encore quelques semaines, un homme seul, malheureux et en proie à un désordre affectif qui aurait fait fuir n'importe quelle femme un peu sur ses gardes. Et même si aujourd'hui les choses se compliquent, je sais qu'il ne regrettera jamais notre histoire. Parce que l'amour que nous ressentons l'un pour l'autre nous a bien plus apporté qu'une vie de mensonges et de chagrin. Et puis, pour votre information, je n'ai jamais

laissé personne décider de mon sort et ça ne commencera pas avec vous.

Alors qu'elle regarde par la fenêtre d'un air faussement absent, ma dernière phrase lui fait l'effet d'un électrochoc, elle fait volte-face. Ses yeux me lancent des éclairs.

*Elle fait peur cette belle-mère !*

Instinctivement, Jeanne tente de s'enfoncer un peu plus dans son fauteuil, alors que je ne bouge pas d'un millimètre. Hors de question que cette garce ait une emprise sur moi. C'est officiel, je déteste ma belle-mère !

— Vous n'avez aucune idée de la situation dans laquelle vous vous trouvez toutes les deux. À force de vous mêler de ce qui ne vous regarde pas, vous avez attiré l'attention de personnes peu recommandables et maintenant, vous vous apprêtez à devenir la proie d'un homme dont il vaut mieux ne pas trop s'approcher.

Alors là, je ne comprends plus rien, je pensais que c'était elle qui menait la danse ici.

— La proie de qui exactement ? Qui est peu recommandable ? Je croyais que c'était votre business, tout ça ?

Elle sourit, elle jubile même. Je hais cette dame. Elle possède l'arrogance de Gabriel, sauf que sur elle, c'est insupportable.

— C'est mon business, mais j'ai des clients à satisfaire ; et il se trouve que ce client n'a pas fait appel qu'à mes services. Je vous ai sorti de la mauvaise passe dans laquelle vous vous trouviez avec le Français, le roi Duval, comme il se fait appeler, mais je me dois de vous livrer comme convenu.

Les nouvelles ne sont pas bonnes, mais au moins ma lanterne s'éclaire peu à peu. Cependant, il reste beaucoup de zones d'ombre, mais je n'ai pas le temps de poser de nouvelles questions qu'un homme en costume m'interrompt. Il porte un masque comme ceux que l'on voit lors des défilés du Carnaval de Venise. De prime abord, sa démarche semble assurée, mais à l'instant où il prend la parole, il perd sa contenance ; Madame Vance a clairement le dessus.

*Comme quoi, la communication non verbale, ça existe !*

— Excusez-moi de vous déranger, mais il y a un problème.

Aussitôt, elle se lève sans un mot et lui fait signe de quitter le wagon. Il chuchote à son oreille. Avant de nous abandonner, elle se retourne et me lance :

— Mon fils est en train de rendre mon service de sécurité complètement fou. Je vais devoir régler ça. En attendant, tenez-vous tranquilles toutes les...

Je lui coupe la parole.

— Ne vous avisez pas de lui faire du mal. S'il vous reste un centième d'instinct maternel, laissez-le en

dehors de ça et surtout ne le menacez pas. Sinon, je vous assure que votre client sera un véritable agneau en comparaison de moi et l'enfer que je vous ferai vivre.

C'était plus fort que moi. Le temps que je réalise que je viens de menacer ouvertement une proxénète de haut vol, elle a déjà tourné les talons. Nous devons trouver une solution pour sortir de notre impasse. Mais Jeanne me coupe dans mes réflexions.

— Non, mais t'es pas bien Jul's ? T'as pétié les plombs ? Pourquoi menacer cette femme qui, visiblement, est la seule à pouvoir nous faire sortir de ce train ?

— Elle m'a foutu hors de moi, et je te jure que si elle touche un cheveu de Gabe, je fais un carnage !

Mon amie lève les yeux au ciel.

— Alors, juste pour remettre les choses dans leur contexte, c'est nous qui sommes prisonnières et pas elle. Nous sommes menottées et vu les fringues qu'on a sur le dos, j'imagine déjà ce qu'on nous réserve. Et puis, t'as vu l'autre type avec son masque de Chucky ?! Tout ça me fait froid dans le dos. Et d'abord, il est où John ?

— Alors là, aucune idée. Écoute, je pense qu'on devrait rester tranquilles le temps de savoir précisément de quoi il retourne et surtout le temps de laisser Gabriel comprendre ce qu'il se passe. Crois-moi, il déploiera tous les moyens pour nous venir en aide. Et puis nous n'avons pas trop le choix : habillées comme ça, on ne tiendra pas deux secondes dehors.

Nous tournons la tête vers l'extérieur. Les alentours sont recouverts de neige et je devine à la buée sur les fenêtres que la température est polaire. Jeanne se dandine sur son fauteuil pour se rapprocher un peu du mien et je l'imites ; pour être un peu honnête, je suis morte de peur et je sais qu'elle aussi.

*Ça va être une putain de mauvaise journée, je le sens.*

## Gabriel

Je suis un lion en cage. Je n'ai pas parlé à Juliet depuis avant-hier soir. Maintenant que je refais le calcul dans ma tête pour la cinquantième fois, ça fait plus de trente-six heures que je n'ai plus de nouvelles d'elle. Enfin non, j'en ai obtenu par John il y a vingt-quatre heures, mais depuis plus rien. Quand Juliet a arrêté de me répondre, j'ai tenté de joindre John, mais suis directement tombé sur sa messagerie vocale. Peut-être étaient-ils en balade et leurs téléphones n'avaient pas de réseau ? Avec cette idée à la con d'aller au bord de l'océan, c'était fort possible après tout. Mais à présent, j'en doute. Jeanne ne décrochait pas non plus et le portable de Karl sonnait dans le vide depuis des heures. Et encore maintenant. Pris de panique et d'un mauvais pressentiment, j'ai contacté les sœurs de Juliet qui sont également sans nouvelles. J'ai dû être un peu trop insistant, car Madame Clarck s'en est mêlée et m'a avoué qu'ils n'étaient jamais arrivés à leur maison de vacances. Là, j'ai compris qu'il se passait quelque chose de flippant. Ses parents ont pris la voiture et ont appelé tous les hôpitaux sur la route, tandis que moi, j'ai fait des pieds et des mains pour qu'on géolocalise le portable de ma belle.

Je me fais maintenant affréter un avion par ma compagnie pour rejoindre la France au plus vite. Le temps que je me rende à l'aéroport, je préviens mes amis par téléphone. Liam décide de m'accompagner et Aedan de rester sur place pour gérer nos affaires. Ma plus grosse surprise est de voir mon père sur le tarmac, devant mon avion.

— Que faites-vous ici père ?

— Je viens avec toi. Si j'ai bien compris, ma belle-fille a disparu. Je veux te venir en aide.

Alors là, j'ai bien envie de lui casser la gueule et puis d'abord, comment il sait ça ?

— M'aider ? Vous vous foutez de moi ?! Vous n'avez fait que nous mentir, que *me* mentir depuis toutes ces années, et vous l'avez même menacée. Je ne veux pas de vous ici, et si j'apprends que vous avez un quelconque lien avec cette disparition, je vous tuerai de mes propres mains.

Je dois avoir l'air effrayant car il fait un pas en arrière et Liam se place entre nous. Mais mon père ne se laisse pas impressionner si facilement et me fait comprendre que j'ai plutôt intérêt à l'emmener.

— Je ne t'ai peut-être pas donné tous les détails sur ta mère, mais je ne t'ai jamais menti non plus, et j'ai tout fait pour te protéger. C'est aussi ce que je ferai pour elle, pour vous tous. Et visiblement, j'ai été meilleur que toi car personne ne s'en est jamais pris à toi durant toutes ces années. Je viens avec toi, tu as besoin de moi Gabriel.

Ces mots me brisent un peu plus. Je n'ai pas su protéger ma nana, quel minable ! Mais je suis un minable en colère, et si quelqu'un la touche, je fais un carnage. Juste avant le décollage, je reçois un appel de la mère de Juliet, complètement paniquée. Je leur ai transmis les coordonnées géographiques du

dernier endroit où les téléphones de Juliet, Jeanne et John ont été tracés et, ils y ont découvert deux des trois portables dans un sac en plastique, abandonnés dans une poubelle. Là, c'est vraiment pas bon. Mon mauvais pressentiment se confirme, il leur est arrivé quelque chose. De toute façon, pour que John ne réponde pas, c'était une évidence. Je panique, ma respiration me fait défaut.

*Non, pas ma Juliet, que personne ne touche à ma Juliet ! Putain, si elle m'avait écouté...*

Dans le même temps, j'apprends par mon futur beau-père que sa fille avait obtenu un rendez-vous avec un de leurs anciens amis pour qu'il organise notre mariage. Mais pourquoi Juliet aurait-elle souhaité rencontrer en France un mec pour préparer notre union alors qu'il aura lieu à New York ? Cela n'a aucun sens. Le père de ma douce semble mal à l'aise quand je lui fais part de mes doutes, et enfin il se confie. Il s'avère que ma merveilleuse et magnifique fiancée connaissait l'homme qui avait pris le cliché de ma mère sur la plage et qu'elle a organisé tout ce foutu voyage en France pour obtenir des informations sur le sujet. Bordel de merde, l'ami de sa famille en question n'est autre que le fameux photographe !

*Putain ce qu'elle peut être têtue, chiante et bornée...*

Je la maudirais bien jusqu'au siècle prochain, mais je sais qu'elle a fait tout ça juste pour moi. Merde, il lui est arrivé malheur par ma faute. À cet instant précis, je me déteste, je la déteste et je suis vert de rage. Quand l'avion décolle et que je raconte toute l'histoire à mon père et à Liam, mon paternel serre les poings. Aucun doute, la suite ne va pas me plaire, mais je dois connaître la vérité. Lorsque nous nous installons à table, j'apprends que le fameux photographe est en réalité un trafiquant. Il pratique toutes sortes d'activités, et notamment le trafic d'êtres humains. Je manque d'air, tandis qu'il me rassure comme il peut.

— Gabriel, il ne travaille que pour de gros clients. Juliet et son amie ont probablement été choisies par l'un d'entre eux et il ne peut pas se permettre de les toucher. Elles doivent encore être en transit quelque part. Il faut qu'on trouve le moyen de le stopper. Mais qui contacter ?

Je n'ai aucune réponse et je suis comme un fou, bloqué dans les airs, sans moyen de joindre qui que ce soit. J'en ai pour des heures ! L'hôtesse nous apporte des alcools forts, histoire de nous faire patienter, mais je craque malgré tout. Je me laisse tomber sur un fauteuil, les larmes me montent aux yeux. Je sens une main sur mon épaule.

— Pas maintenant fils, ce n'est pas le moment. Repose-toi un peu et dès qu'on arrive, on retrouve ta fiancée. Elle est exubérante, butée et intrusive, mais je l'adore moi aussi. Nous ne rentrerons pas sans elle, je te le promets.

J'aimerais croire en sa détermination, mais la peur m'en empêche. Je ferme les yeux, épuisé. Je laisse toutes mes émotions me quitter et sombre dans un demi-sommeil.

Je me souviens de Juliet le soir où nous avons dansé de façon indécente dans ce bar, avec cette chanson qui m'entête depuis ce jour. J'entends la musique qui résonne en moi. Ma belle n'était que tentation et sensualité. Elle m'a rendu fiévreux, mais étant dans un lieu public, elle n'était pas encore prête pour des petits jeux. Alors nous avons patienté. Puis nous sommes rentrés à la maison et enfin nous avons rejoué la scène de la meilleure des manières.

*« Je m'avance derrière elle et l'observe tel un prédateur alors qu'elle se dresse sur la pointe des pieds. Ses longs talons aiguilles décollent du sol et elle se penche pour attraper son iPod sur l'étagère derrière le bar. Elle s'étire de tout son long et sa robe se relève juste assez pour me laisser admirer la dentelle violine qui dépasse de son shorty. Lorsqu'elle saisit l'objet, elle se retourne pour le placer sur la station de radio. S'apercevant que je suis une fois de plus en train de la mater, elle affiche son sourire coquin. Chaque fois que nous sommes sur le point de nous retrouver seuls et qu'elle a une idée derrière la tête, elle m'offre cette petite moue qui me laisse à penser que ce qu'elle me réserve va me plaire. Lorsque les premières notes de musique se lancent, je reconnais notre chanson. Elle me fait face à présent et avance doucement dans ma direction. Puis elle soulève lentement sa robe pour me dévoiler un peu plus sa lingerie. Lorsque mes mains se mettent en mouvement pour toucher son corps, elle laisse retomber sa robe et je stoppe mon geste.*

*— Non Gabriel, on regarde avec les yeux, pas avec les mains.*

*Elle parle français et ça me rend fou. Elle veut jouer. Et elle assume très bien son rôle de tentatrice, de provocatrice et d'ingénue. Elle recule de quelques pas et se met à danser comme sur la piste. Elle se déhanche et petit à petit, fait passer le vêtement par-dessus sa tête. Puis elle se caresse à travers sa lingerie tout en me regardant. Elle mord sa lèvre inférieure et me pousse dans un fauteuil. Je suis assis face à son magnifique corps qui ondule devant moi. Elle est dos à la baie vitrée et les lumières de l'appartement la font scintiller. Personne d'autre ne peut la voir, et c'est presque dommage ; elle est si féline, si bandante. Dès lors qu'elle se penche en avant, je vois sa poitrine généreuse qui menace de faire exploser sa lingerie. Elle porte un soutien-gorge de la même couleur que son shorty, mêlant dentelle et satin, et qui s'attache sur son ventre. C'est un entremêlement de liens qui termine sa course au-dessus de son nombril et qui lui donne une allure sado-maso que j'adore. Elle fait carrément scandaleuse. Elle pourrait devenir strip-teaseuse avec de tels accessoires. Mais elle reste classe malgré tout. Elle porte ça mieux que quiconque. Ma bite est en feu.*

*— Juliet, t'es en train d'énerver ma queue, il faudrait faire quelque chose pour la calmer sinon tu ne marcheras plus droit demain matin.*

*Elle ne stoppe pas sa danse, mais s'approche de moi en passant sa langue sur ses lèvres. Elle se penche alors en avant en se tenant sur mes épaules et passe ses paumes sur ma chemise. Très lentement, elle défait les boutons un à un. Lorsque ses doigts se posent sur la peau de mon torse, ça me fait l'effet d'une brûlure, comme si elle me marquait. C'est douloureux tellement c'est bon. Et elle continue. Courbée devant moi, son sein gauche sort carrément de son nid, son téton est dressé devant moi, il m'appelle. Je passe un doigt dessus et elle frémit. Avec un deuxième doigt, je le saisis et le pince fermement. Un gémissement sort du plus profond de sa gorge. Putain, ce qu'elle est bonne quand elle est à ma merci ! Elle termine sa course sur ma braguette.*

*— Voyons s'il y a urgence là-dedans.*

*Lorsque mon sexe se dresse devant elle, elle salive d'envie. La musique continue à tourner en boucle et elle se déhanche de plus belle. Son rythme est parfait, et lorsqu'elle remonte ses ongles manucurés de mon sexe jusqu'à mes lèvres, je suis en transe. Elle me sourit car elle s'aperçoit que j'ai la chair de poule. D'ordinaire, elle se jette sur ma bite sans ménagement, mais là, elle semble hésitante. Autant dire que si elle ne le fait pas, ça va me rendre malade. Elle est si douée.*

— Ça ne va pas Gabriel ? Tu es tout pâle.

*Elle le fait exprès, la tentatrice. Je souris, voyant clair dans son jeu.*

— Je me demande juste à quelle heure tu commences à me sucer, je m'ennuie.

— Ça tombe bien moi aussi, tu te décides ?

*J'ai engendré un monstre, c'est officiel. Je me redresse sur mon fauteuil et prends appui avec mes avant-bras sur les deux accoudoirs.*

— Il fallait le dire plus tôt Juliet, tiens-toi bien.

*Aussitôt, je la fais décoller du sol et la retourne en même temps. Elle prend appui sur mes genoux et ses cuisses s'écartent autour de mon visage. Elle est à l'envers sur moi, et j'ai un accès très facilité à la zone qui m'intéresse, tandis qu'elle empoigne ma queue, après avoir pris soin de l'humidifier avec délicatesse. Je sens alors un filet de liquide qui se dépose sur mon gland et la seconde suivante, sa langue me titille. J'en tremble de plaisir. Mais la vue qui s'offre à moi sur ce shorty déjà trempé me fait rêver. Je caresse ses fesses et sens les muscles de ses cuisses durcir autour de mes épaules.*

— Tu mouilles tellement ma belle, la soirée a été longue.

*Elle gémit, ma queue entre ses lèvres, et son souffle sur mes testicules me submerge. Je tire délicatement sur le tissu imbibé des restes de son désir et sa chatte s'offre à moi. Parfaitement épilée, elle est magnifique et suinte juste pour moi. Je ne résiste plus et plonge ma langue en elle. Son goût est divin, je sens Juliet et son désir, Juliet et son empressement, Juliet et son ardeur, Juliet et son amour, c'est exquis. Elle frissonne à chacun de mes coups de langue et ses gémissements permettent à ma queue de s'enfoncer plus profondément en elle. Elle plante ses ongles dans mes genoux et tente de s'accrocher à moi par tous les moyens. Mais elle ne craint rien, je ne risque pas de la lâcher, je me régale. Je la retiens à présent d'une main et enfonce un doigt dans son cul pendant que je la lèche. Son petit corps est pris d'un sursaut. Elle abandonne ma queue.*

— Encore. Refais ça Gabe.

*La sensation la surprend, elle en redemande. C'est ça que j'aime chez elle. Elle n'avait aucune expérience, mais n'est fermée à rien pour autant. Elle explore, découvre et jouit de tous les plaisirs que je lui inculque ; et en bon professeur, je varie les plaisirs. J'enfonce maintenant un doigt dans son petit cul et un autre dans sa chatte qui se crispe autour de moi. Putain, elle jouit déjà ! Elle crie contre ma queue, elle ne peut retenir davantage son plaisir.*

— Oh oui, oui, oui, encore Gabe, encore...

— Mais avec plaisir, tu aimes ça ma belle.

*Je sens bien qu'elle tente de reprendre son souffle, mais je ne lui laisse aucun répit. Je lui fais l'amour avec mes doigts, avec ma langue, avec ma bouche et regrette même de ne pas avoir de sex-toy sous la main pour la sentir vibrer encore plus fort. Elle libère une de ses mains et empoigne ma queue,*

*elle la maltraite et j'adore ça. Je n'ai jamais mal, je suis entre de bonnes mains avec elle. Ses lèvres caressent mes plis pendant que ses dents mordillent mon gland sans jamais le retenir prisonnier. Il est à la maison dans sa bouche. Il va où il veut, il se fait sucer, caresser, griffer et il en redemande. Lorsqu'elle prend entre ses dents mes deux couilles pendant qu'elle branle avec vigueur ma queue, je ne peux rester assis. Je me lève d'un bond et la tiens fermement. J'ai toujours ma langue dans sa chatte et sens que je vais éjaculer dans sa bouche. C'est trop bon. Sans même y réfléchir, je la plaque contre la baie vitrée et je force pour m'enfoncer encore plus en elle. Elle gémit si fort que c'est presque un hurlement. Très vite, la buée envahit la paroi car elle est en sueur et moi aussi. Nous sommes deux locomotives qui se donnent du plaisir avec une intensité fulgurante, elle, la tête en bas et moi perdu entre son sexe et son cul. Je sens sa respiration qui se modifie et réalise que ça doit être la deuxième ou troisième fois que l'on entend la chanson, mais surtout qu'elle a la tête à l'envers. Je l'attrape par les hanches et elle se laisse faire.*

— *Juliet, j'ai bien d'autres façons de te faire crier, tu es toute rouge.*

*Elle ne répond pas, je doute qu'elle s'en soit aperçue tellement elle prend son pied. Elle est dans mes bras et sa langue vient retrouver la mienne. Nos deux odeurs, nos deux fragrances se mélangent pour donner le plus appétissant des desserts. Elle soupire contre moi, mais lorsque je la dépose au sol, elle s'effondre sur mes épaules. Ses ongles se plantent dans mes pectoraux et elle se redresse avant de me sauter dessus.*

— *Prends-moi contre la fenêtre, j'adore la sensation. Et puis imaginer que quelqu'un pourrait nous voir m'excite encore plus.*

*Je ne me fais pas prier, et à l'instant où je la plaque contre la vitre, je m'empale en elle. Elle crie, elle gémit, elle halète, elle mord ma lèvre, elle lèche sa morsure. Elle prend son pied et moi plus encore. Je plaque son bassin contre la baie et la pénètre avec force. Je sais que demain, elle aura mal partout, mais je m'en fous, elle est à moi et je la possède un peu plus à chaque coup de reins. Je ne laisserai plus jamais personne me la prendre, elle m'appartient. Je jouis en elle et elle exulte au creux de mon oreille en prononçant mon nom avec son accent français qui me rend dingue. Que j'aime la baise avec elle... »*

Puis mon père me réveille et je remets mes idées en place. Merde, elle a disparu et je bande comme un con ! Nous sommes en plein atterrissage, il faut que je me concentre. Lorsque l'avion se pose au sol, je rappelle les parents de Juliet et mon paternel s'isole dans une cabine pour passer quelques coups de fil. De mon côté, ça sonne.

— Gabriel, où êtes-vous ?

— Je viens d'atterrir, avez-vous eu des nouvelles ?

— Non, aucune, mais il y a un problème. Lucas vous attend à l'aéroport et va vous conduire jusqu'à chez nous. Nous devons discuter de plusieurs choses. Faites vite.

Je raccroche en vitesse tout en quittant l'appareil, Liam sur les talons. Mon père nous suit, mais lorsqu'il me rattrape, je devine dans ses yeux que les nouvelles ne sont pas celles espérées.

— Quoi encore ?

— Je viens de me renseigner, Jason, mon détective privé pas si loyal que ça, est aussi en France, il est arrivé par un vol commercial, le même jour que Juliet. Il y a fort à parier qu'il la suivait depuis tout ce temps et qu'il a quelque chose à voir avec tout ça.

*Sale enfoiré de Jason, je vais me le faire !*

On va voir de quoi il est capable, ce sale connard, face à moi. Je saisis mon portable et l'appelle immédiatement. Bien entendu, il ne répond pas, mais je lui laisse quand même un message.

— Jason, petit enfoiré, si tu touches à un seul cheveu de Juliet, je te promets une mort lente et douloureuse. Dis à ceux pour qui tu travailles que je suis plus riche, plus influent et plus dangereux que le plus fou d'entre eux, alors rendez-moi ma fiancée avant que je ne me décide à faire de votre minable existence un enfer.

Je coupe la communication et rappelle mes contacts aux États-Unis pour géolocaliser son portable. Il est apparemment en France et fonctionne toujours. Le temps que je donne les instructions pour recevoir la liste de tous les appels entrants et sortants, nous montons dans la voiture de Lucas après un geste de salutation des plus froids. Une fois installés, il démarre.

— Gabriel, c'est quoi ce bordel ? S'il arrive un truc à Jeanne et Juliet, tu seras tenu pour responsable.

Bah tiens, il ne manquait plus que ça ! Le type qui d'ordinaire n'ouvre jamais la bouche a choisi cette journée de merde pour me casser les couilles.

— Écoute Lucas, je fais tout ce que je peux, je ne sais pas de quoi il retourne. Alors me fais pas chier. Je tiens à Juliet au moins autant que toi à Jeanne alors c'est pas le moment.

Et il redevient muet.

*Le mec est un robot ou quoi ?*

Nous rejoignons très vite les Clarck dans une bâtisse absolument magnifique, entourée de vignes. Je devine que c'est le domaine dans lequel Juliet a grandi. C'est un endroit splendide et imposant. Mais je m'en tape un peu à vrai dire. La mère de ma belle se jette dans mes bras avant de se ressaisir. Elle est vraiment inquiète.

— Gabriel, tu dois retrouver ma petite fille, promets-le-moi.

— Je vous le promets, je mourrais si ce n'était pas le cas. Mais j'ai une piste.

— Nous aussi. Viens voir.

Le père de ma fiancée me fait signe d'approcher de son ordinateur et j'y découvre une vidéo de surveillance sur laquelle Juliet et Jeanne se font menacer dans une rue par Jason et Karl, qui les font ensuite monter dans une camionnette. Derrière arrive un homme d'âge mûr qui s'empare d'un téléphone

avant de regagner le bâtiment. On voit bien que les deux traîtres se débarrassent de seringues après les avoir plantées dans leurs proies.

— Putain de merde, je vais les tuer !

Mon futur beau-père m'interrompt avant que je ne déverse un flot d'insultes qui ne me mèneraient absolument nulle part de toute façon.

— Gabriel, l'homme que tu viens de voir est Albert Leduc, notre ancien ami. C'est lui qui détient les filles. Et ce n'est pas tout, nous sommes allés sur place et nous avons les seringues et les flacons des substances qu'ils leur ont injectées. Il semblerait qu'elles aient été anesthésiées, certainement pour être déplacées discrètement, regarde les étiquettes.

Sa voix se casse et je feins de prêter attention à ce qu'il me montre. Je sens qu'il va craquer. Je pose ma main sur son épaule. Nous devons contrôler nos émotions.

— Avez-vous essayé de joindre ce fumier ?

— Oui, mais sans succès. Ma femme Marie l'a menacé sur son répondeur.

— J'ai fait pareil avec Jason, l'un des deux types qui ont emmené les filles.

Il soutient mon regard.

— Et le troisième est l'autre garde du corps de Juliet, c'est ça ?

Je hoche la tête. Dire que c'est moi qui lui ai imposé la surveillance de ce sale traître... Ça me rend malade. Mon père intervient alors :

— Vous êtes entrés dans le bâtiment ?

— Non, tout est fermé et il n'y a personne.

— On doit y retourner, si cet enfoiré est toujours là-bas, on le chopera.

Nous convenons de partir entre hommes pendant que Suzon et sa mère contactent les autorités locales. Apparemment, Marie Clarck a des relations dans le coin, et c'est le moment de les utiliser. Bien entendu, quand nous arrivons, toutes les portes sont verrouillées. Tandis que je m'apprête à faire le tour pour trouver une entrée de secours, Lucas balance un énorme caillou contre l'une des baies vitrées du hall qui se fissure instantanément. Un second impact aura raison de la vitre qui se brise en mille morceaux sous nos regards hallucinés.

— Je ne reculerai devant rien pour qu'on me rende Jeanne et Juliet, alors ce n'est que le début Messieurs. Je les ramènerai en France, et pour de bon cette fois !

Je lui souris, il sera un allié de poids, il est aussi cinglé que moi. Une fois à l'intérieur, nous tombons nez à nez avec John, bâillonné et ligoté au sol. Il tente de se débattre, mais les liens sont trop étroits. Son front est trempé de sueur et ses yeux sont rougis par la fatigue. Liam se jette sur lui pour le libérer et le

prisonnier, complètement paniqué, nous déballe tout ce qu'il sait, oubliant même de reprendre son souffle.

— Monsieur Vance, ils ont emmené les filles, je n'ai rien pu faire. Et cette saloperie de Karl était dans le coup lui aussi. Elles m'avaient pourtant mis en garde, elles disaient qu'il n'était pas clair et elles avaient raison. Si seulement je les avais écoutées...

Je tente de le calmer en posant une main amicale sur son épaule, bien que ses propos me donnent des vertiges. Il est très professionnel et reprend rapidement de sa contenance.

— Mais... Mais comment vous m'avez retrouvé ?

— On a suivi les dernières traces GPS de vos portables et on a vu une vidéo surveillance. Savez-vous où sont les filles à présent ? Vous avez entendu quelque chose avant qu'ils ne vous assomment ?

— Non, mais j'ai mieux que ça.

Je retiens ma respiration, un sourire traverse enfin son visage, et il se relève en prenant appui sur la main que je lui tends.

— Vous avez retrouvé mon téléphone ?

— Oui, pourquoi ?

— Parce que j'ai pucé Juliet avec un traceur, je me méfiais de ses messes basses permanentes avec Jeanne. Attendez que je mette la main sur ce perfide de Karl, il va passer un sale quart d'heure.

Enfin une bonne nouvelle ! Le temps qu'il allume le portable et qu'il enclenche son logiciel, nous fouillons les locaux : vides. Le garde du corps pousse un cri qui nous alerte, aussi il me tend l'appareil quand je reviens à sa hauteur. Les filles ne sont pas en France, la balise indique qu'elles sont en mouvement et elles sont en train de traverser l'Allemagne. Mais comment est-ce possible ? Pourquoi dans cette direction, l'Europe de l'Est ? Mon père sort son portable et passe un appel. Je l'entends hurler dans une langue que je ne connais pas, mais qui me semble pourtant familière.

Où ai-je déjà entendu ça ?

## Juliet

Impossible de détacher ces liens, ils sont trop serrés. Et puis cette putain de robe qui remonte commence à me gonfler ! Jeanne, quant à elle, est immobile et ne dit plus un mot.

— Jeannot, ça va ?

— Non, ça va pas du tout. Je ne veux pas être vendue au plus offrant. Je ne veux pas me prostituer. Je veux rentrer avec Lucas.

*OK, elle panique.*

— Jeanne, on va rentrer, on va s'en sortir. Aie confiance. Il faut juste réfléchir à notre meilleure option. Et puis, tu as entendu ce qu'a dit la mère de Gabriel ? Il est déjà en train de mettre le bordel. Ça veut dire qu'il sait, et s'il sait, il nous retrouvera. C'est Gabriel Vance quand même.

— Ouais, sauf que pour le moment, c'est toi et moi qui sommes à poil.

Sur cette phrase, nous sentons le train ralentir pour ensuite s'arrêter dans une gare qui semble déserte, à en croire la vue. Il n'y a aucun éclairage extérieur. L'endroit semble même abandonné et la nuit tombante donne vraiment des frissons, on se croirait dans un mauvais film. Mais nous entendons des portes coulisser et des bruits de pas nous indiquent que plusieurs personnes montent à bord. Puis très vite, le train redémarre. Les lumières se tamisent et de la musique, qui me fait penser à une balade sensuelle, retentit dans les wagons. L'ambiance change. *Eh merde...* La nuit tombe peu à peu et la mère de Gabriel revient vers nous.

— Mesdemoiselles, la soirée va bientôt commencer. Il va falloir vous tenir tranquilles et vous fondre dans le paysage si vous ne voulez pas que quelqu'un vous entreprenne. Alors pas de mouvements brusques, et mettez ces masques !

Là, j'hallucine complètement. Ce sera quel genre de soirée au juste ? Et pourquoi des masques ? Je m'apprête à riposter au moment où plusieurs personnes pénètrent dans le wagon voisin, ce qui m'amène à fermer instantanément la bouche. La déesse vêtue d'une robe similaire aux nôtres vient vers nous pour nous détacher en chuchotant :

— Restez calme et faites comme moi. Les hommes qui sont montés dans le train sont mes meilleurs clients. Mais ne vous y méprenez pas, ils sont intraitables, alors faites ce que je vous dis.

Le ton qu'elle emploie me trouble. On pourrait presque croire qu'elle essaie de nous protéger. Pourtant, je ne lui fais pas confiance. Jeanne et moi massons instinctivement nos poignets enfin libérés, endoloris par les liens étroits, puis revêtons rapidement nos masques, et les portes de notre wagon s'ouvrent, laissant apparaître plusieurs silhouettes masculines dans l'embrasement. La musique devient plus

intense et les inconnus nous rejoignent. Tous sont masqués et portent des costumes hors de prix. Ils s'installent sur les sièges en velours et des serveuses en petites tenues déambulent autour de nous, proposant des boissons. Elles portent des guêpières noires avec portes-jarretelles et bas assortis. Perchées sur de hauts talons, elles se déhanchent entre les types présents et les laissent caresser leurs corps à chaque passage. Tout ça est très perturbant. Jeanne et moi restons côte à côte et acceptons sans grande conviction la coupe de champagne que nous tend la serveuse. La mère de Gabriel nous surveille du coin de l'œil tout en riant aux blagues des hommes près d'elle. L'un d'entre eux s'approche de moi et pose un doigt sur mon épaule avant de le laisser glisser jusqu'au galbe de mon sein. Ce geste me dégoûte profondément. Que faire ? Comment réagir ? Pour le coup, je suis contente de porter un masque car je dois être rouge cramoisi tant je suis mal à l'aise. Jeanne se décompose à côté de moi. Avant même que l'homme ne s'adresse à moi, Madame Vance se lève, se dirige vers nous puis accapare le prédateur pour lui proposer les services d'une autre jeune femme, tout aussi peu vêtue. Ce dernier la suit, ils partent s'isoler dans un coin sombre au fond du wagon. Je reste plantée là et mon amie me tire par le bras pour m'entraîner vers les toilettes, dans lesquelles nous nous enfermons. L'endroit est propre, mais glauque. Une fois que nous sommes seules, serrées l'une contre l'autre dans ce minuscule espace, elle murmure au creux de mon oreille :

— Jul's, faut qu'on trouve le moyen de se barrer d'ici, ça va mal finir. T'as vu le nombre de mecs qui sont dans ce train ? Si ça tourne mal, je ne donne pas cher de notre peau.

Des gémissements s'échappent de l'autre côté de la porte. Je tends l'oreille.

— Je rêve ou ils baisent juste à côté ?

— Non, tu ne rêves pas ma vieille. On fait quoi ?

Je réfléchis à toute vitesse. Mais je ne vois aucune solution.

— Écoute, on ne peut pas sauter d'un train en marche quand même. On va devoir attendre le prochain arrêt.

— Oui, mais on fait quoi en attendant ?

On toque à la porte et la voix de la mère de Gabriel nous fait sursauter.

— Juliet, sortez de là, dépêchez-vous !

Sans réfléchir, je déverrouille pour me retrouver face à elle. Sans un mot et, d'un geste brusque de la main, elle nous ordonne de la suivre. Nous traversons le wagon et la scène est frappante, choquante. Partout autour de nous, des hommes et des femmes se caressent, se masturbent, se frottent les uns contre les autres. Les serveuses ont abandonné leurs plateaux et s'occupent des clients avec beaucoup de dévouement. Je pourrais me sentir mal à l'aise, mais pour être honnête, tout ça m'émoustille. Rien à voir avec la fois où Gabriel m'avait emmenée dans cette maison dégueulasse. Ou alors, c'est moi qui ai changé, je ne saurais le dire. Dans tous les cas, c'est très perturbant.

*Merde Jul's, concentre-toi.*

La vérité, c'est que je suis en manque de mon sublime amant. Comme Gabriel me manque ! Pitié, rendez-le-moi. Faites que je me barre d'ici !

Nous arrivons à l'avant du train et Madame Vance s'enferme avec nous dans une petite pièce remplie de costumes et de froufrous : les coulisses de la fête.

— Juliet, mon fils est en train de menacer tout le monde, il attire beaucoup trop l'attention sur nous, ça ne me plaît pas.

— Je vous avais prévenue. Libérez-nous.

Sa posture est bien moins impressionnante à présent, elle doute. Je vois alors le poids de cette vie qui s'abat sur ses épaules. Jeanne prend mon bras et me serre près d'elle. Elle me chuchote quelques mots en français :

— Cette femme me fait de la peine.

Mais notre hôte reprend vite le dessus.

— Vous allez devoir passer la nuit à bord de ce train, je vous cacherais ; mais au petit matin, vous devriez disparaître. Faites attention, ils vont vous chercher. S'ils vous trouvent ici, je ne pourrai plus rien faire pour vous.

— Mais qui ? Que nous veulent-ils ?

— Les hommes qui travaillent pour celui qui a mis le paquet pour vous avoir. Je ne le connais pas, mais il tient vraiment à vous avoir toutes les deux.

Elle semble presque effrayée, mais garde son aplomb. Elle me fait tant penser à Gabriel, ça me fait sourire, mais elle ne s'en aperçoit pas.

— Contrairement à ce que vous pouvez croire, j'ai toujours protégé mon fils et les raisons de mon départ ne vous regardent pas. Bon, je n'ai pas trop de temps, je dois y retourner pour assurer le show. Vous deux, restez ici, personne ne vous dérangera, c'est mon espace. Surtout, ne faites pas de bruit et dès que le train s'arrête demain matin à l'aube, fuyez. Vous trouverez de quoi vous changer dans ce placard.

Elle nous pointe alors une armoire dont dépassent des tas de costumes. Il n'y a que dentelle et résille là-dedans ! Je me demande bien ce que nous trouverons pour nous couvrir. Mais elle ne me laisse pas le temps de réfléchir, et nous met de nouveau en garde.

— Une fois dehors, fondez-vous dans la masse et agissez comme tout le monde. Cachez-vous et contactez mon fils, il saura vous protéger, j'en suis certaine. Mais ne faites confiance à personne. Méfiez-vous de tous, même des personnes les plus proches.

Mon cerveau bouillonne, je suis sous pression, aussi je parle sans réfléchir, comme à mon habitude.

— Venez avec nous. Fuyez ! Gabriel et moi vous protégerons. Je ne peux pas vous abandonner ici.

Elle me sourit, mais une flamme s'éteint dans son regard.

— Si je pouvais, je vous suivrais jeune fille. Croyez-vous un seul instant qu'il a été facile pour moi d'abandonner mon petit garçon ? Il n'avait que six ans à l'époque, et je savais que ça le détruirait. Mon mari était un homme froid et Gaby avait besoin de chaleur et d'amour. Mais Arthur a joué son rôle à la perfection et je crois que même si je lui en ai voulu très longtemps, il a protégé notre fils durant toute sa vie. Et je suis persuadée qu'il en va de même avec vous deux. Il a le bras long et vous retrouvera en un temps record.

Elle soulève sa robe de soie et sort de la jarrettière de ses bas un téléphone portable. Cette femme est magnifique, elle est musclée, galbée et son corps ne reflète absolument pas son âge. Un canon de beauté, et que dire de ses yeux ? Les mêmes que ceux de mon Gabriel, c'en est percutant.

— Prenez ce téléphone, c'est celui de Jason Benett que vous connaissez, je crois. Gabriel n'arrête pas d'appeler et il doit aussi le géolocaliser en ce moment, il vous retrouvera plus facilement.

— Mais dans quelle ville allons-nous débarquer exactement ?

Elle se fige, me prend la main avec douceur, ce geste me surprend.

— Vous allez arriver à Kiev.

— Putain, Kiev en Ukraine ?! Mais on est dans ce train depuis combien de temps ?

— Ça, c'est le cadet de vos soucis les filles, restez tranquilles. Lorsque le train entrera en gare, sortez et ne vous retournez pas.

— Mais en ce qui vous concerne, comment vais-je expliquer tout ça à Gabriel ? Il ne me pardonnera pas de vous avoir abandonnée à cette vie. Je ne peux pas faire ça.

Elle s'assied près de moi sur la banquette et prend mon visage dans sa main.

— Ma belle, maintenant que je vous vois, je comprends pourquoi il est tombé amoureux de vous. Vous êtes douce et aimante. Vous êtes courageuse et déterminée. C'est exactement ce dont mon fils, collectionneur de femmes, avait besoin pour être heureux, et c'est tout ce qui compte à mes yeux. Je veux qu'il soit heureux et surtout loin de tout ça.

— Pas question, vous venez avec nous.

Au moment où je prononce ces mots, Jeanne m'attrape par le bras en me fusillant du regard.

— Dis donc Jul's, je ne sais pas si tu te rends compte de la situation, mais je te promets que tu vas descendre de ce train avec moi demain matin de gré ou de force, parce que tout ça c'est de la merde et je veux qu'on foute le camp en quatrième vitesse.

La mère de mon fiancé jure dans son coin, mais de manière audible.

— Des emmerdeuses ces deux-là.

Je la coupe dans son élan.

— Nous sommes peut-être deux emmerdeuses, mais si vous nous suivez, nous vous protégerons. Je vous en fais la promesse. Nous pourrions vous cacher pour que jamais ces hommes ne vous retrouvent.

Elle éclate de rire.

— Vous ne savez pas de quoi vous parlez. Vous êtes naïve, et ici la naïveté n'a pas sa place, croyez-moi. Mais je vais vous proposer un plan puisque je sais que vous ne lâcherez pas l'affaire, et peut-être que...

Elle s'approche et chuchote, comme pour ne pas être surprise. Elle qui prétendait être la gérante de son affaire, elle ne semble plus si sûre d'elle. Ses révélations seront très confidentielles.

Mais que cache cette femme derrière son masque ?

## Gabriel

À peine mon père raccroche-t-il qu'il me prévient. Il pense savoir où seront emmenées les filles. Je suis sidéré, pourquoi n'avoir rien dit avant ?

— Père, c'est quoi ce bordel, comment savez-vous où elles vont ?

— La langue que tu m'as entendu parler est la langue maternelle de ta mère, le Grec. Nous nous sommes rencontrés là-bas d'ailleurs.

Tiens, il ne m'en avait jamais parlé. Je n'imaginai pas avoir de telles origines, mais je comprends enfin pourquoi le centre du pentagramme représente la Grèce. Je le laisse terminer son explication car il semble excédé.

— Faut lâcher la piste Duval, fils. Ce n'est pas lui ; il s'est fait coiffer au poteau, les filles lui ont échappé.

Mon cœur rate un battement. Les parents de Juliet le dévisagent, plus personne ne bronche.

— Comment ça, *échappées* ? Où sont-elles ? Père, si elles avaient réussi à fuir, elles nous auraient contactés.

— Attends, je ne dis pas qu'elles se sont enfuies, je dis que Duval est hors concours. Écoute, j'ai fait beaucoup de recherches après la disparition de ta mère et j'ai des contacts un peu partout. Je sais que ce salopard de Duval ne bosse pas avec les pays de l'Est, et encore moins avec la Grèce. Ce pays pourrait bien être la destination, même si je n'en suis pas absolument certain. En tout cas, elles se dirigent dans ce coin d'après le traceur que John a placé sur Juliet. Et Duval ne peut pas en être à l'origine. Les mecs que je connais sur place vont se renseigner pour savoir ce qu'il se passe. Je n'aime pas ça.

Ma future belle-mère s'effondre au sol et Lucas serre les poings. Je tente de respirer calmement, sinon je vais péter un câble. Non, mais c'est quoi ce bordel ? Suzon pleure dans les bras de Liam, et je sors de la pièce sans un mot. J'ai besoin d'air frais. Je tire mon portable de ma poche pour rappeler ce fumier de Jason. Je laisserai un nouveau message et ensuite, j'enverrai les hommes qu'Aedan m'a proposés à ses trouses. Elle doit revenir, et vite !

*Mon Dieu, si quelqu'un touche à ma nana, je fais un carnage.*

Ça sonne. Je suis à l'abri sous un énorme olivier, un arbre monstrueux dont les branches ondulent au gré du vent. Il fait nuit, mais je sens la chaleur de ce climat de printemps. Puis à la seconde sonnerie, quelqu'un décroche à l'autre bout du fil.

— Jason, espèce de sale enfoiré, où est Juliet ?

Et puis le choc, le bonheur, la douleur, la jouissance même, tous ces sentiments me submergent en une fraction de seconde.

— Gabriel, mon amour, c'est toi. Oh mon cœur, il faut que tu nous sortes de là. Nous sommes dans un train qui va à Kiev, nous allons devoir fuir et nous cacher dès que le train entrera en gare de Varsovie demain matin. Je garde ce portable sur moi, trace-le et rejoins-nous. Fais vite, je ne sais pas qui est à nos trousses et Jeanne et moi sommes épuisées, sans argent et nous n'avons rien mangé depuis plus de deux jours.

Je la laisse parler et bois ses paroles. Je suis à la fois effrayé par ses révélations et rassuré d'apprendre qu'elle est toujours la même femme organisée et précise. Et surtout qu'elle est en vie. Je prends mon courage à deux mains et pose la question dont je n'ose envisager une réponse positive.

— Est-ce que quelqu'un vous a fait du mal ma belle ?

Je ferme les yeux en attendant sa réponse et me laisse choir sur un banc sous le vieil arbre.

— Non Gabriel, et c'est...

Ces mots meurent dans le téléphone, elle se tait alors, aussi je bouillonne.

— Quoi Juliet ? Tu peux tout me dire. Si quelqu'un t'a touchée, je te jure que...

Elle me coupe la parole.

— Non, personne ne nous a rien fait à part cette ordure de Karl et ce perfide de Jason. D'ailleurs, tu me dois des excuses pour avoir exigé que je coopère avec le premier et pour avoir sous-entendu que j'exagerais pour le second. Ces deux types sont de sales pervers, des gros dégueulasses.

Elle trouve malgré tout le moyen de me faire la leçon, c'est officiel, ma fiancée n'a pas perdu son tempérament de feu. Puis elle continue à déverser un flot d'informations que je reçois avec délice.

— Mais rassure-toi, personne ne nous a touchées comme tu l'imagines. Mais les choses sont en train de dégénérer dans notre train et il est temps qu'on sorte de là. C'est un truc de délires échangistes et sado-maso, je te jure Gabe. C'est très surprenant. Nous sommes enfermées Jeanne et moi dans une cabine et on voit tout ce qu'il se passe depuis le trou de la serrure, c'est un spectacle vraiment étrange.

J'entends son acolyte qui râle à côté en expliquant que c'est l'horreur.

— Vous êtes en sécurité ?

— Oui, nous avons une alliée, mais je ne peux rien te dire au téléphone. Dès qu'on aura trouvé où se planquer, je te rappelle, mais il faut que tu viennes avec nos papiers pour que nous puissions voyager, nous n'avons rien sur nous.

— Je fais tracer l'appel et nous décollons dès que je raccroche, je serai là-bas avant toi. Soyez prudentes et allez vous cacher dans un hôtel. Je sais que l'un d'eux est le Premier Palace Hôtel, je vais y

réserver une chambre au nom de Lucas, je crois que vos noms sont à bannir. Laisse parler Jeanne : avec son accent, ils penseront que vous êtes en vacances. J'arrive ma belle, et nous ne serons plus jamais séparés.

— Gabe, je dois raccrocher, il y a du mouvement autour de moi.

Et j'entends des cris derrière elle. Ou plutôt des gémissements. Et puis plus rien, la communication a été coupée. Je cours jusqu'à la maison, mon portable collé à l'oreille.

— Elles arrivent à Varsovie au petit matin en train. Je viens de les avoir au téléphone. Apparemment, quelqu'un les aide à se sortir de cette mauvaise passe. Je veux un avion tout de suite. Nous devons les récupérer là-bas. Elles vont se planquer au Palace en attendant qu'on les rejoigne. Elles vont bien, personne ne leur a fait de mal.

Je devine le soulagement sur les visages qui m'entourent, mais surtout l'étonnement. Ils ne comprennent pas, mais je continue, nous n'avons plus une seconde à perdre.

— John, tracez le portable de Jason, elles l'ont avec elles. Liam, réserve une suite là-bas au nom de Lucas, nous devons passer inaperçus.

Puis je me retourne vers mes futurs beaux-parents ainsi que le copain de Jeanne.

— Vous avez leurs papiers d'identité ? Parce que nous ne pourrions pas rester là-bas, il faut qu'on retourne aux États-Unis le plus rapidement possible. Enfin, j'en saurai plus quand je les verrai, elles ne pouvaient pas vraiment parler.

Je n'ai pas tout compris d'ailleurs, mais je sais que quelqu'un leur est venu en aide. Sans même savoir son identité, je lui en suis reconnaissant. Cependant, le ton de la voix de ma Juliet qui me décrivait la scène échangiste autour d'elle m'a surpris. Elle ne semblait pas écœurée, mais plutôt curieuse. Probablement le choc et l'émotion face à tous ces bouleversements. Bon, pas le temps d'y réfléchir. Personne autour de moi ne bouge, visiblement ils sont sous le choc.

— Bougez-vous, j'ai rendez-vous avec ma fiancée, et il est hors de question de la faire attendre.

Marie Clarck, d'ordinaire froide et directe, me serre dans ses bras et me donne le passeport de sa fille.

— Emmenez-la loin d'ici et protégez-la. Nous vous contacterons dès que possible. J'ai une affaire à régler avec un vieil ami avant.

Et elle se dégage, mais je la retiens par les épaules.

— Ne commettez pas d'imprudences, cet homme, ce proxénète de Duval est dangereux.

Elle me sourit.

— Il a touché à ma fille, je suis bien plus dangereuse que lui. Ici, tout le monde me respecte et il va regretter son geste, croyez-moi Gabriel.

Son mari vient se poster dans son dos en soutien et je vois dans leurs regards qu'ils n'en démordront pas. Cette famille est barge. Mais ils aiment leur fille, cela ne fait aucun doute. Et voir cette femme prête à tout pour défendre son enfant me touche énormément. Je la rassure.

— Personne ne s'approchera d'elle. Je vous appelle dès que je la retrouve.

Le temps d'arriver sur le tarmac, mon avion est prêt. Nous embarquons avec John, Lucas, Suzon, Liam et mon père. Le vol Bordeaux-Varsovie va durer environ six heures, et lorsque nous atterrirons, leur train sera sur le point d'arriver. Pourvu que les filles parviennent à se tirer de cette mauvaise passe. Nous allons voyager de nuit car je souhaite être sur place le plus tôt possible. Aedan me confirme que son service de sécurité sera prêt quand nous reviendrons aux États-Unis, ce qui me rassure un peu. Je serai intraitable là-dessus.

Au moment où l'hôtesse nous sert nos repas, je réalise que ma nana doit crever de faim, et ça me fout la nausée. Aucun de nous ne touche à son repas et nous organisons un plan pour voyager séparément jusqu'à New York, histoire de ne pas attirer l'attention, au cas où nous serions suivis. Lucas insiste pour que les filles restent en France quelque temps afin que je ne leur nuise pas, mais il en est hors de question. Puis nous atterrissons enfin et prenons chacun un taxi différent. Seuls Liam et Suzon voyagent ensemble, ils ne se lâchent pas d'une semelle ces deux-là. Toute cette histoire les rapproche énormément. Bon, je m'en tape en fait, je veux juste ma femme et rien d'autre. Et par tous les moyens, je la retrouverai. Dans le taxi qui me mène au Palace, je repense à ma belle : notre mariage sera avancé, je n'attendrai pas l'hiver et la neige. Le monde entier saura qu'elle m'appartient.

## Juliet

Jeanne bougonne encore dans son coin. Elle est en train de chercher un truc à se mettre sur le dos et le choix est assez restreint. Puis elle se tourne vers moi.

— Non, mais sérieux Jul's, c'est quoi ces fringues ? Et puis arrête de mater ces gens par le trou de la serrure. C'est glauque !

Je recule à contrecœur. Ce spectacle me rend toute chose. Je ne comprends pas ce qui m'arrive. Pourquoi suis-je intriguée de la sorte ? Cela ne veut pas dire que je me sens excitée car je ne le suis que par mon Gabriel.

*Quoi que ?*

J'observe tous ces corps nus qui se caressent, se donnent du plaisir au beau milieu des autres voyageurs, sans aucune gêne. Dire que ma belle-mère organise ce genre de petite sauterie juste pour les divertir. Et quand je dis *petite sauterie*, c'est au sens propre comme au figuré. Je ris de mes pensées lubriques quand je reviens vers Jeannot. Elle me dévisage, mains sur les hanches et sourcils froncés. Je dois les mater depuis un bon moment. Je souris en découvrant son manteau de fourrure sur sa nuisette en soie.

— Si tu comptes sortir comme ça, on ne réussira pas à passer inaperçues. Non, mais tu t'es regardée ?

Elle fait la moue. Visiblement, rien ne l'amuse aujourd'hui. Mais bon, elle n'a pas tort, nous risquons quand même notre peau ou tout du moins, notre petit cul. Parce que de l'autre côté de la porte, c'est l'orgie du siècle. Les serveuses crient de plaisir et les hommes gémissent comme des sauvages. Il y en a une qui se fait fouetter et elle semble en redemander. Elle appelle même *Maître* le mec qui la fouette.

*Non, mais ils sont pas sérieux ?*

Et moi qui suis hypnotisée par le show, je devrais sérieusement penser à consulter pour troubles mentaux. Je crois que Gabriel et nos jeux sexuels commencent à me manquer cruellement et mon esprit s'égaré. Je nous imagine tous les deux dans une situation similaire. Serais-je capable de le laisser me prendre devant des inconnus, de l'autoriser à me fouetter ? Il m'a déjà attachée, mais j'ai bien senti qu'il était capable de plus, qu'il en désirait plus, même s'il n'a rien dit. Mais je ne peux pas me mentir, moi aussi j'aimerais tenter. Le sexe entre nous est très chaud, mais ce qui se passe à côté de moi est démentiel. Jeanne me rappelle à l'ordre.

— C'est mieux comme ça ?

Elle a enfilé un collant sur lequel un ruban de satin noir est noué de sa cheville jusqu'au haut des cuisses. Avec une veste longue, ça devrait passer. Je hoche la tête et elle me lance un vêtement du même

genre, que j'attrape au vol.

— Habille-toi, on ne sait pas quand le train va s'arrêter et on doit se tenir prêtes.

J'obéis, et elle se couche sur la banquette en bâillant.

— Je vais dormir un peu si ça ne te dérange pas, réveille-moi si quoi que ce soit te semble louche.

— OK, repose-toi ma belle, je surveille les alentours et je te réveille dès qu'on arrive.

De toute façon, je serai bien incapable de dormir dans cette ambiance hormonale chargée. Je me penche pour observer à travers la serrure et plonge de nouveau dans cet univers si particulier. La femme qui se faisait fouetter un peu plus tôt a désormais les poignets menottés dans son dos et son Maître la caresse. Elle ne porte plus de shorty et s'abandonne à son plaisir sur une banquette du wagon. Debout derrière elle, son dominateur semble se délecter de la vue et, après un regard pour un autre homme qui les observe avec attention, il descend sa braguette. La seconde suivante, il la prend sauvagement en levrette en la maintenant appuyée sur le sofa par les menottes qu'elle a dans le dos. L'autre mec s'avance alors vers elle et s'assied à côté de son visage reposant sur le velours du coussin. Il caresse sa joue et la jeune femme ferme les yeux en gémissant sous les assauts de son... son quoi ? Son client ? Son mec ? Son amant ? Son Mac ? Je ne saurais le dire. Et puis, ça n'a pas l'air de la tracasser. Elle lèche l'index de l'homme qui lui tire à présent les cheveux. Elle gémit encore plus fort.

Remarque, j'aime bien quand Gabriel est un peu ferme pendant nos ébats. Ça me rend même folle de lui et je crois que je comprends exactement ce que ressent cette jeune femme qui se perd dans les joies des plaisirs charnels. En serais-je moi-même capable ? Lorsque le gars qui la prend brutalement se retire d'elle, il est en transe. Ses épaules se soulèvent et il peine à reprendre son souffle, mais il ne tarde pas à remonter son pantalon de costume et à rajuster son masque avant de filer sans même un regard pour la demoiselle encore étendue sur le sofa, les poignets liés. Il confie cependant une petite clé au voyeur et ils échangent un sourire qui en dit long sur leurs attentions. L'homme détache alors la jeune femme pour qu'elle se relève enfin, tout en prenant soin de lui caresser le dos, il semble plus doux que le premier. Elle me dévoile son corps magnifique.

Cette femme aux jambes longilignes possède un autre atout majeur, sa poitrine. Ses seins bien arrondis sont énormes, au moins un bon 95 D. Ses formes n'échappent pas à l'homme face à elle qui s'installe à nouveau sur le divan, sourire aux lèvres. Il pointe sur son corps une sorte de bâton souple, une cravache peut-être, je ne suis pas vraiment une experte. Il lui donne l'ordre de retirer sa nuisette en la soulevant avec la pointe de son instrument. La nana obéit avec un large sourire. Je la vois de profil et elle s'avance telle une féline vers l'homme qui se redresse. Elle ne porte plus que ses bas, ses talons aiguilles ainsi que son masque. Ses longs cheveux roux tombent sur ses épaules et même si je ne distingue pas clairement les traits de son visage, elle est magnifique. Sans échanger un seul mot, elle se penche en avant pour libérer l'érection du gentleman en costard. Ça y est, je lui ai trouvé un surnom à lui aussi. Il se laisse faire et effleure du bout des doigts les tétons dressés de la jeune femme. Elle frissonne, je peux voir ses mouvements qui ralentissent de par son désir, et c'est très perturbant. Je connais ces sensations.

Je pense alors à Gabriel. En l'instant présent, mon amant me manque, même plus que mon fiancé. Le gentleman pince plus vivement sa partenaire qui se redresse soudainement et il en profite pour lui

chuchoter quelques mots. Que c'est frustrant de ne pas entendre ! Je m'approche encore un peu, je suis maintenant collée contre la porte, genoux au sol. Heureusement que Jeanne dort, sinon je me ferais traiter de voyeuse, et c'est exactement ce que je suis. La rouquine s'avance puis se place à califourchon sur l'homme. Lui caresse ses épaules et balance ses cheveux bouclés derrière son dos pour avoir un accès plus direct à son corps. Elle se cambre en arrière et il lèche son cou et ses seins. L'expression de son visage est pleine de tentation, elle adore ça, comme je la comprends ! Puis il passe un bras autour de sa taille et l'attire vers lui pour que son sexe dressé trouve refuge en son corps. Aussitôt, celui que je pensais être un gentleman empoigne ses hanches et impose son rythme.

Les gémissements de la demoiselle se font plus sonores et me parviennent jusqu'aux oreilles. Elle prend appui sur les épaules de l'homme qui accélère ses va-et-vient. Lui cale son visage entre ses seins et pousse des râles de plaisir. Ils sont en communion, c'est plus impressionnant que la baise avec l'autre homme plus tôt. Elle semble prendre son pied comme jamais et lui aussi. Je remarque d'ailleurs que d'autres groupes les observent. L'une des serveuses assises sur un comptoir se masturbe même en les matant. Puis, très vite, la jeune femme masquée atteint l'orgasme et se laisse retomber sur l'homme qui est lui aussi à bout de souffle. Deux autres types costumés s'approchent alors, mais un simple geste de celui qui soutient encore sa proie suffit à les faire reculer. Le type maintient la jeune femme et caresse ses cheveux. Elle pose sa tête dans le cou de son amant. Oui, ces deux-là sont de véritables amants, c'est l'évidence même, même si j'ai pu en douter au départ. Il y a une connexion entre eux, ça se sent.

L'homme retire alors sa veste et la place sur les épaules nues de l'inconnue. Il remonte son pantalon et attache sa ceinture. Elle, semble déjà endormie, et il la soulève pour quitter le wagon avec la déesse dans les bras, sans un regard derrière lui. Puis les ébats reprennent dans l'arène. Je devine alors qu'il y a des cabines pour les couples plus réservés. Je ne vois d'ailleurs aucune trace de ma future belle-mère, et heureusement. Je ne pense pas que je pourrais m'en remettre si je la trouvais dans une telle situation. Jeanne se réveille en sursaut et je lui fais un signe furtif de la main pour la faire taire, nous devons rester discrètes. Je suis ravie qu'elle me tienne compagnie car les premiers rayons du soleil commencent à percer et je suis stressée à l'idée de fuir, mais surtout d'abandonner la mère de Gabriel sur place. Cela dit, nous avons un accord et je vais le respecter, j'espère seulement qu'elle aussi. Mon amie bâille et vient se blottir contre moi. Nous sommes toutes les deux lovées dans le fauteuil confortable et je réalise seulement à cet instant que je n'ai pas dormi de la nuit.

— T'as une mine affreuse Jul's. Visiblement, ils ont fini leur orgie à côté, on entend plus de bruit, mais j'ose pas regarder.

En effet, tout est devenu silencieux. Je m'avance pour observer à travers la porte, au moment où le train ralentit.

— Jeannot, tu es prête ? Le train va entrer en gare de Varsovie, il va falloir sortir rapidement.

Je me retourne et la vois se lever, l'air déterminé. Elle balance son écharpe en fourrure sur son épaule, le menton relevé, et me toise.

— Plus que jamais ma vieille ! Allez viens, on se casse d'ici !

Je jette un coup d'œil par le trou de la serrure en souriant de la voir agir ainsi, je ne vois personne.

Aussi, lorsque le train s'arrête et que des gens entrent et sortent, je déverrouille la porte et nous sortons main dans la main en quatrième vitesse. Je scrute rapidement une dernière fois les alentours avant de descendre, et croise le regard de la mère de Gabriel entre deux wagons un peu plus loin. Elle sourit et Jeanne m'attire à l'extérieur. Un sentiment cruel m'envahit. Je me sens coupable de ne pas la sauver, mais je sais que ce n'est pas mon rôle. Pas le temps de me lamenter plus longtemps, l'air frais de la gare me ramène à ma condition de femme en fuite. Quant à mon amie, elle est tellement concentrée qu'elle me foutrait presque la trouille. À peine avons-nous frôlé le sol de la gare qu'elle m'entraîne à sa suite, ondulant entre les passagers qui se bousculent. Nous entrons dans la gare pour nous fondre dans la masse, ma BFF<sup>[14]</sup> en profite pour récupérer un plan de la ville qu'elle déplie immédiatement. Tous les passants semblent pressés et Jeanne nous insère dans un groupe de touristes qui quittent la station. Ils se dirigent tous vers un bus sur lequel est inscrit « City center<sup>[15]</sup> ». Le Premier Palace Hôtel est certainement dans le centre, nous y entrons donc, dans la cohue, le chauffeur n'a même pas remarqué que nous n'avions pas de titre de transport ; lorsque nous nous installons sur une banquette, je l'interroge :

— Jeanne, si on nous demande quelque chose, on fait quoi ?

— Personne ne nous demandera rien, enfin je l'espère. Et puis, la moitié ne parle pas français.

— Et tu es sûre pour le bus ?

— Oui, regarde le plan. L'hôtel est juste là, et apparemment, nous arrivons à côté avec ce bus. On tente notre chance, il serait temps qu'elle tourne en notre faveur.

Et nous nous sourions avant de nous enfoncer dans nos sièges pour ne pas éveiller l'attention. Le car démarre très rapidement tandis que le guide énumère en anglais les différents arrêts, le nôtre sera le premier. Jeanne ne lâche pas ma main et je l'agrippe également de toutes mes forces. Nous n'avons aucun papier sur nous, et pas le moindre argent alors tant que nous ne retrouverons pas Gabriel, nous ne serons pas en sécurité. Très vite, le bus s'arrête et un flot de voyageurs descend en même temps que nous. Nous franchissons le passage piéton pour ensuite pénétrer dans l'hôtel, mais pas vraiment incognitos. C'est un hôtel de standing et vu nos tenues, nous ne passons pas inaperçues, on dirait deux call-girls. Mais Jeanne se précipite vers l'accueil sans s'en préoccuper puis se retourne, m'interrogeant du regard.

— Ah oui, nous avons une réservation au nom de Lucas Martin.

Mon alliée s'empresse de répéter le tout à l'hôtesse qui nous remet la carte de notre suite, nous indiquant notre étage. Cette fois-ci, c'est moi qui la presse au moment où elle nous indique que nous sommes attendues. Notre suite est au 6<sup>ème</sup> étage et l'attente dans l'ascenseur est insoutenable. Je trépigne comme une folle alors que Jeanne ne sourcille pas.

— Mais comment tu peux rester aussi calme ?

— Je préfère ne pas m'emballer, on ne sait jamais qui on pourrait trouver là-haut.

C'est vrai qu'au vu des derniers jours, on peut se poser la question. Lorsque j'insère la carte dans le boîtier situé à côté de la porte, mon cœur rate un battement. La porte s'ouvre et immédiatement, Lucas se jette sur nous.

— Oh mon Dieu Jeanne, Juliet ! Vous êtes là. Nous étions fous d'inquiétude. Venez par là !

Je vois Suzon, Liam, Lucas et même Arthur, le père de mon amant. Un sentiment affreux s'empare de moi : où est Gabriel ? Mais tous semblent si heureux de nous retrouver. Je serre tous mes proches dans mes bras tandis que Jeanne ne lâche pas ma main, même lorsque Lucas l'étreint. Elle pleure et s'effondre presque, mais je reste de marbre. Hors de question de craquer maintenant. Nous entrons dans la suite, entourées par nos proches. En une seconde, je sens cette chaleur si familière m'envahir. Alors que tout le monde me submerge de questions « Comment vas-tu ? », « T'ont-ils fait du mal ? », « As-tu eu peur ? », je me trouve dans l'incapacité d'ouvrir la bouche, un sifflement perce mes oreilles. La seconde suivante, le regard de Gabriel s'accroche au mien et je suis prise de vertiges. Je me retiens sur Jeanne, mais je ne sens plus mes jambes.

— Gabriel, Gab...

Plus rien.

## Gabriel

Elle est là, devant moi, vivante ; elle m'est revenue. Je n'ose y croire, mais lorsque son regard croise le mien, j'y lis la peur de ces derniers jours. Elle, pourtant si forte, si courageuse, est si faible à cet instant que je devine sans aucun mal qu'elle va s'effondrer. Aussi je me précipite sur elle avant qu'elle ne s'étale sur le sol. Je la soulève et Jeanne se jette sur son corps inerte.

— Jul's, Jul's réveille-toi ! Jul's !

Elle crie sans jamais lâcher sa main, en la pressant contre elle. Elle se déplace en même temps que moi qui la porte. Lorsque je l'allonge sur le lit, son odeur me parvient et me submerge. Je l'ai peut-être serrée trop fort, mais peu importe. Je pose mes lèvres sur les siennes et chuchote contre elle. Je sais que Jeanne m'écoute, mais à cet instant, je suis seul avec ma fiancée.

— Juliet, je suis là, tout va bien. Tout va bien aller maintenant, je te le promets. Personne ne te fera de mal.

Je resserre mon étreinte, mais elle ne bouge pas, aussi la panique m'envahit peu à peu ; je me redresse.

— Liam, appelle un médecin en urgence. Il faut qu'elle...

La main de ma fiancée se pose sur mon torse et elle me sourit, de son plus beau sourire. Elle a les traits tirés et paraît amaigrie, mais elle est là. Je ne peux m'empêcher de sourire à mon tour puis je passe ma main sur sa joue et dans ses cheveux. Elle se presse contre mon corps et pose son visage au creux de mon épaule. Ses grands yeux bleus ne quittent pas les miens, elle est en train de détailler mon visage et d'enregistrer cet instant au fond d'elle, comme je le fais moi-même. Puis elle se redresse et approche son visage du mien.

— Tu as une mine affreuse mon chéri.

*Non, mais elle est sérieuse ? Elle est dans un état catastrophique et habillée comme une... Ben comme une pute, en fait.*

Puis elle sourit, ce qui entraîne un rire collectif. Un rire de fatigue. Un rire de soulagement. Mais surtout un rire de bonheur. Ah oui, parce que tout le monde nous regarde à l'exception de Jeanne et Lucas qui s'embrassent comme des adolescents depuis que Juliet a repris connaissance. D'ailleurs, cette dernière se pend elle aussi à mon cou et je la laisse faire en la serrant de nouveau contre moi le plus fort possible. Son baiser a quelque chose de particulier. Nous sommes entourés de nos proches, mais sa langue cherche la mienne et elle semble ne pas se soucier de notre entourage. Je marque une pause et l'invite à se calmer.

— Juliet, je t'ai manqué ?

— Hummm. Si tu savais...

Quelque chose dans le ton de sa voix m'interpelle, mais Liam me fait signe que le médecin est arrivé et je souhaite qu'elles consultent toutes les deux un professionnel. Aussi je donne les instructions :

— Bonjour, examinez d'abord Juliet et ensuite ce sera au tour de Jeanne. Allez, tout le monde dans l'autre pièce, laissons le médecin faire son travail.

Tout le monde bat en retraite et je me retrouve seul avec ma belle et le docteur.

D'ailleurs, c'est quoi ce médecin ? C'est un acteur de série télé ou quoi ? Et pourquoi il sourit comme un con à ma nana ? Ça ne me plaît pas du tout.

— Monsieur Vance, pourriez-vous nous laisser vous aussi s'il vous plaît ? Je dois examiner Mademoiselle Clarck.

*QUOI ?! Non, mais s'il croit que je vais le laisser seul avec ma fiancée, il rêve lui !*

Je m'apprête à lui répondre qu'avec ce que je le paie, il va fermer sa gueule et faire ce qu'on lui demande quand Juliet me sourit. Et ça me fout les boules parce que je lui en veux à elle aussi. Puis elle fronce les sourcils avant de lui faire son sourire de faux cul.

— Non docteur, c'est bon, Gabriel peut rester. Nous avons été séparés bien trop longtemps, et de toute façon, je me sens très bien. Un peu fatiguée, mais ça va aller.

Le mec se défend et insiste.

*Mais il va fermer sa gueule oui ou merde ???*

— Mais Mademoiselle, je dois vous examiner et je...

— Vous avez entendu ce que ma fiancée vous a dit ? Faites votre examen et dépêchez-vous !

Je serre les poings et commence à tourner en rond. Mais il ne relève pas. Il fait bien d'ailleurs, parce qu'avec tout le stress rencontré ces derniers jours, ça me ferait du bien de cogner sur quelqu'un, et il ferait un parfait client avec sa gueule d'ange. Il s'assied sur le lit près de ma belle et commence à discuter avec elle. Il prend sa tension et la rassure rapidement.

*Bon, ben si elle va bien et qu'elle n'a rien, pourquoi il fait traîner les choses ?*

J'ai tellement envie de me retrouver seul avec elle, de pouvoir discuter et de pouvoir la toucher que ça me rend fou, et le voir si près d'elle me met hors de moi. Elle le sait très bien, et comprend que je ne vais pas le rater. Elle se lève pour le raccompagner jusqu'à la porte, mais avant de franchir l'entrée, il se retourne et poursuit :

— Je dois encore vous poser une question Mademoiselle, et je voudrais vraiment que Monsieur Vance sorte avant.

— Je ne sortirai pas alors posez-lui votre question et foutez le camp !

Il semble soudainement mal à l'aise.

— C'est que... C'est une question particulièrement intime et je n'ai pas le droit de lui imposer de me répondre devant vous Monsieur. Mettez-vous à sa place un instant.

Juliet écarquille les yeux avant de sourire à ce connard de médecin. Non, mais en plus, il va me dire comment je dois me comporter avec ma nana ; cette fois, c'est bon, je lui défonce le portrait. Je suis juste derrière lui, prêt à foncer sur lui pour lui flanquer une droite quand Juliet s'interpose.

— Pas la peine de poser votre question, et pas la peine que mon adorable, mais non moins impulsif fiancé, ne sorte.

Elle prend une profonde inspiration et reprend :

— Personne n'a abusé de moi, personne ne m'a touchée à l'exception de l'injection de ces pervers de Karl et Jason. Comme je vous l'ai dit, je vais bien. Rassuré ?

— Vous en êtes bien sûre ? Vous ne voulez pas que je vous examine ? Je sais que cela peut paraître gênant, mais sachez que si c'est le cas, vous n'y êtes pour rien et il est très important que vous puissiez en parler librement. Nous pouvons vous prendre en charge totalement.

Oh putain, si quelqu'un l'avait touchée, je crois que j'aurais pu en crever. Ma beauté, ma précieuse Juliet.

Elle sourit au médecin en posant la main sur son bras de façon rassurante. Autant je suis fou de rage contre elle et elle va devoir s'expliquer, autant là, tout de suite, je redescends vite fait sur terre.

— Je vous assure que personne ne m'a fait de mal et maintenant, si vous le voulez bien, j'aimerais passer un moment seule avec mon fiancé. Et surtout, j'aimerais... manger. Je meurs de faim, vraiment !

Elle me sourit et vient se lover contre moi. Le médecin s'éclipse. J'attrape mon téléphone pour commander un repas pour les filles, nous ne pourrons pas rester longtemps dans cette ville. La porte se referme et ça y est, nous sommes seuls. Elle s'approche de moi et envoie valser son haut par-dessus ses épaules. Son regard est sombre à présent. Je joue la carte de l'indifférence, mais la laisse venir à moi, j'en peux plus d'attendre.

*Je la veux, je la veux, je la veux.*

Mais avant, je dois quand même m'assurer qu'elle a compris que jouer les jolis cœurs, ça va un temps ; elle s'est mise en danger et m'a menti.

— Juliet, nous devons quand même parler. Es-tu sûre que tout va bien ?

Elle lève les yeux au ciel.

— Au risque de tous vous décevoir, personne ne m'a forcée à quoi que ce soit. En revanche, j'ai vu

des trucs complètement fous. Mais Gabriel, j'ai besoin de prendre une douche et de manger avant de faire quoi que ce soit. Je te dirai tout ce que tu veux savoir, mais laisse-moi un peu de temps pour organiser les choses dans ma tête.

Je prends son menton entre mes doigts et plonge mes yeux dans les siens. Toute cette merde l'a tellement perturbée qu'elle est au bord de la rupture au niveau physique.

— D'accord, tu veux manger quoi ?

— Burger et frites bien grasses.

— Très bien, mais prépare-toi car nous allons reparler de cette histoire. Je te faisais confiance.

Je souris, elle comprend que je ne vais pas la rater. Puis elle me fait signe qu'elle a faim. Elle raffole de ces merdes de junk food<sup>[16]</sup>. Le temps que je passe commande pour nous tous, l'eau de la douche coule. Je la rejoins et la mate pendant qu'elle se lave. Sans même se retourner, elle m'interpelle :

— Gabriel, tu viens me rejoindre.

— Nous ne sommes pas seuls ici ma belle, et tu as besoin de manger, tu sembles si faible.

Elle se retourne et me foudroie du regard.

— Ce n'était pas une question. Gabriel, tu viens me rejoindre.

*Tempérament de feu.*

— Je rêve ou tu me donnes un ordre ?

— Tu déteins sur moi, que veux-tu ?

Elle sort de sous la douche et avance vers moi, pour ensuite déboutonner ma chemise et tirer sur ma ceinture d'un coup sec avant de la balancer dans mon dos. Jamais plus je ne la laisserai me filer entre les doigts. Elle ne semble pas se soucier de ses mésaventures lorsque ses doigts humides et chauds empoignent ma queue. Comme ça m'a manqué !

— Juliet, ton repas ne va pas tarder à arriver et nous ne pouvons pas traîner ici.

Elle colle ses lèvres mouillées contre les miennes et m'intime de me taire.

— Dans ce cas-là, tu vas devoir faire ça rapidement. Parce que je ne quitterai pas cette pièce sans avoir eu ce que je veux. Et ce que je veux c'est du sexe, du sexe et du sexe. Tu pourrais en profiter pour te venger un peu, tu en meurs d'envie.

Mon jeans tombe à mes pieds, je l'enjambe. Juliet caresse mes pectoraux, mon tatouage, l'embrasse et y plante ses ongles. C'est douloureux et bon à la fois. Je ne saurais pas l'expliquer, mais quelque chose a changé entre nous. Elle veut me rendre fou, sa façon de me provoquer est devenue presque animale. Je la soulève et la plaque contre la paroi au fond de la douche. Elle mord mon cou et tire sur mes cheveux.

— Oh Gabriel, j'ai cru ne jamais te revoir.

Je la plaque un peu plus fort contre la faïence, c'est juste ce dont elle a besoin pour me donner un libre accès à son intimité. Je la prends sans plus attendre. Elle enroule ses cuisses autour de mon bassin et s'agrippe à moi avec toute la force qu'il lui reste. Mais elle est si faible, si mince que je me maîtrise de peur de la blesser. Elle mord ma lèvre alors que j'essaie de ralentir le mouvement. L'eau a beau ruisseler sur nos deux corps, lorsque je perce son regard, je constate qu'elle pleure. Et ça me brise le cœur.

— Oh Juliet, je suis là, tout va bien maintenant.

— Je sais, j'ai juste besoin de toi pour me rassurer. Tu m'as tellement manqué mon amour. Je serais perdue sans toi. Je t'aime tant.

Toujours debout sous le jet d'eau, je la plaque un peu plus contre le mur. Je m'enfonce en elle lentement pour qu'elle ressente toute mon ardeur ; le plaisir qu'elle va ressentir au moment de l'orgasme la libérera de son chagrin. Nous fonctionnons ainsi, le sexe entre elle et moi est si puissant que ça en devient rassurant. Et là, à cet instant, dans cette salle de bain, elle a besoin de me sentir fort, puissant et passionné. Aussi mes mouvements sont lents et je passe ma main sur son clitoris pour faire pression dessus et lui permettre de s'abandonner à moi. Ma déesse se laisse aller et ses gémissements sourds résonnent au creux de mon oreille, elle est proche de l'extase, sa respiration se coupe.

— Vas-y ma belle, jouis, jouis pour moi.

Elle vrille à la seconde où je le décide et je presse plus fort son bouton de rose pour prolonger la sensation. La maîtrise de son corps et de ses réactions me donne un sentiment de puissance qui me pousse également vers la jouissance. Tous deux à bout de souffle, je ne lâche pas son regard lorsque je la laisse retomber lentement sur ses jambes. Autant j'aime le sexe avec elle, autant ce que nous sommes en train de vivre est encore plus fort. L'amour qu'elle me porte fait que j'ai une responsabilité vis-à-vis d'elle, je me dois de la protéger, de prendre soin d'elle.

— Je m'en veux tellement de ce qui est arrivé, mais tu as été inconsciente Juliet. Les responsables de votre enlèvement vont tomber, Aedan est sur le coup.

— Je sais, c'est ma faute, je voulais tellement découvrir ce que cachait cette fausse photo que j'ai pris des risques sans m'en rendre compte. Je n'aurais pas dû te mentir et te cacher la vérité. Excuse-moi.

— C'est exact. Je suis furieux après toi. Mais là, tout de suite, je m'en veux de ne pas avoir deviné que tu préparais un mauvais coup. Tout ça pour rien en plus.

Elle ne répond pas.

— N'est-ce pas Juliet ? Tu n'as rien découvert ?

— Chou blanc. Quand rentrons-nous à New York ?

Alors là, elle cache un truc, aucun doute.

— Je ne veux plus de secrets, je veux la vérité. Dis-moi.

Elle tente de s'écarter, mais je la rattrape.

— Juliet, je ne plaisante pas.

Son visage se ferme.

— Moi non plus, je suis épuisée, j'ai faim et je suis encore en manque de sexe alors ne me cherche pas Gabriel. Tu pourrais le regretter. Et ne crois pas que nos quinze minutes dans la salle de bain vont me rassasier !

Elle passe sa main sur sa nuque avant d'empoigner une serviette de toilette et de s'enrouler dedans. Elle ne dira rien, c'est une certitude. Et bien que ça me fasse profondément chier, je vais laisser couler pour le moment. Mais dès que nous serons chez nous, elle va devoir parler.

Elle se prépare rapidement et lorsque je la rejoins dans la chambre encore à demi-nu, elle me sourit timidement.

— Merci pour mes vêtements. Et merci pour le reste aussi.

Je lève un sourcil.

— Oui, je sais que tu as eu peur. Et que ça te coûte de m'accorder un peu de temps pour digérer tout ça, mais j'en ai besoin.

— Nous en reparlerons Juliet.

Elle sourit et je ne peux que l'imiter. Cette réplique est un jeu entre nous. En temps normal, elle me balance toujours que ce n'est pas nécessaire que j'insiste, mais pas cette fois.

— Promis.

Les repas sont livrés et nous déjeunons en vitesse. Jeanne et Juliet sont assises côte à côte. Elles se goinfrent en échangeant des sourires intimes et je ne peux pas m'empêcher d'en être jaloux. Vivement que nous rentrions chez nous pour que je sois à nouveau le centre de sa vie. John informe les filles que nous voyagerons par petits groupes sur des vols privés et que nous nous retrouverons tous plus tard aux États-Unis. Jeanne serre la main de ma Juliet : les deux femmes ont eu tellement peur qu'elles sont liées par un lien qui n'appartient qu'à elles. Lucas croise mon regard et se rapproche de Jeanne pour la rassurer et me fait signe d'en faire de même avec Juliet. Il me gonfle lui, mais je dois avouer qu'il a senti les choses mieux que moi ; en même temps, ce n'est pas vraiment difficile. On ne peut pas dire que je sois le mec le plus sensible du monde.

Très vite, les événements s'enchaînent : ma fiancée et moi sommes les premiers à partir jusqu'à New York, alors que Jeanne et Lucas repassent en France. Il a tellement insisté pour faire escale que sa nana a cédé. Très facilement d'ailleurs, il a de la chance. Suzon et Liam partent pour Londres. Quant à John, il nous rejoint par un vol commercial à New York. Mon père, lui, restera un peu à Varsovie. Je ne sais pas

exactement pourquoi, mais à cet instant je m'en fous. En route pour l'aéroport privé, ma fiancée se serre contre moi et ses doigts agrippent les miens avec force.

— Tout va bien ma belle.

Elle semble soucieuse.

— Nous allons voyager seuls ? Pourquoi ?

— Pour des raisons de sécurité.

Elle sourit, mais son visage traduit sa fatigue. Nous montons à bord et elle se met à inspecter chaque recoin de mon avion. Elle discute avec le pilote et l'hôte qui s'occuperont de nous. Puis nous nous installons. Juliet est silencieuse durant le décollage, ce qui ne lui ressemble pas vraiment. Cela me met mal à l'aise et je tente de lancer la conversation.

— Tu veux me raconter ?

— Je vais bien Gabriel, ne t'inquiète pas. Je suis juste un peu méfiante, mais je pense que c'est normal après cette histoire et puis nous allons devoir être plus prudents pendant quelque temps.

Je ne reconnais pas ma nana, elle qui me traite de cinglé à longueur de temps me parle maintenant de prudence. Mais si elle m'avait écouté, on n'en serait pas arrivés là ! Cependant, je sens bien que ce n'est pas le moment de la contrarier.

— Nous ferons ce qu'il faut. Aedan est en pleine recherche, on va découvrir qui est derrière tout ça et ils vont le regretter.

— OK. Alors si tu n'es pas trop fatigué, est-ce que tu peux faire le guet le temps que je me repose un peu ? Je n'ai pas dormi depuis un moment et mon esprit n'est plus très clair.

— Faire le guet ?! Tu sais que nous ne craignons rien ici Juliet ? Dors, je te réveille quand on atterrit.

Elle fronce les sourcils et s'approche de moi. Elle chuchote dans mon oreille :

— J'ai un secret, et c'est super important. Il faut qu'on rentre pour que je puisse te le révéler. Tu peux rester éveillé ou je le fais ?

Je cède, je ne comprends rien, mais je vois qu'elle n'en peut plus.

— Je ne fermerai pas un œil. Dors ma belle.

Elle appuie sa tête contre mon épaule et se détend peu à peu.

— Tu as fait quoi en mon absence mon chéri ? Enfin, à part creuser les vilaines rides sur ton front ?

Elle passe sa main sur mon visage, je la laisse faire. Elle ferme alors les yeux et je commence à lui raconter des banalités, mais elle dort déjà. Je continue parce que ma voix la berce. Quel bonheur d'être

aussi indispensable à ses yeux ! Même si je ne lui avouerais pas de si tôt... Mais au bout de quelques heures, je commence à m'emmerder. Aussi, je suis soulagé de la voir ouvrir les yeux après trois heures de sommeil. Elle s'étire et sourit.

— Bonjour mon amour.

— Bonjour ma chérie, tu as bien dormi ?

— Oui, je me sens mieux, beaucoup mieux. Va t'allonger dans la cabine si tu veux te reposer, je vais me chercher un truc à boire. Tu veux quelque chose ?

— À part toi, non rien, merci.

Elle me sourit et me fait signe qu'elle me rejoint dans un moment avec un clin d'œil allumeur.

Ouh, je sens que je vais adorer ça !

## Juliet

Mon Dieu, ce que ça fait du bien de dormir un peu ! J'aurais pu dormir plus longtemps si mon impatient petit ami ne s'était pas évertué à bouger dans tous les sens. J'ai senti avant même d'ouvrir un œil qu'il commençait à trépigner. Je suis très surprise qu'il respecte mon silence depuis que nous nous sommes retrouvés. Il va falloir que je lui explique tout, mais j'ai promis de ne rien révéler avant que nous ne soyons chez nous, sains et saufs. Mais pour patienter, je crois que je vais commencer à lui révéler quelques-unes de mes découvertes pour lesquelles je n'ai rien promis à sa mère. Parce que je n'arrive pas à oublier ce que j'ai vu dans ce train, et encore moins ce que j'ai ressenti devant cette scène. Mais avant, il me faut un bon chocolat chaud. Lorsque je retrouve Gabriel, il est étendu sur le lit et fixe le plafond. J'entre dans la cabine et ferme la porte à clé derrière moi. Aussitôt, il se redresse.

— Juliet, raconte-moi.

Je dépose la tasse pleine de chocolat après en avoir bu une gorgée, et monte sur le lit en prenant soin de caresser le corps de mon amant avec le mien. Il s'allonge à nouveau sur le dos lorsque je grimpe sur lui à califourchon.

— Gabriel, lorsque nous étions dans ce train, nous avons été enfermées dans une cabine de laquelle on pouvait voir des choses se passer autour de nous. C'était des choses très *spéciales*, tu vois.

Je pose un baiser dans son cou, sur sa barbe et au creux de ses lèvres humides. Il ferme les yeux, il savoure autant que moi nos retrouvailles.

— *Spéciales* comment ?

Je passe mes mains sur ses épaules et commence à déboutonner sa chemise pour plonger sur ses pectoraux.

— Des hommes et des femmes masqués qui s'adonnaient à des pratiques sexuelles très étranges.

Aussitôt, il ouvre les yeux et me fixe. Va-t-il m'engueuler ou me succomber ? Son regard est dur.

— Ça t'a plu de voir ça ?

— Disons que ça ne m'a pas laissée insensible.

Je l'embrasse sur le torse tout en caressant ses abdos. Il tire alors sur mes cheveux pour m'attirer près de son visage. Son geste est ferme et délicat à la fois. Mais cette façon de me ramener à lui avec force m'excite.

— Tu étais excitée de voir d'autres hommes avec d'autres femmes ?

— Oui...

C'est la vérité. J'ai un peu honte, mais je suis certaine qu'il me comprend.

— Juliet, regarde-moi.

Je plonge dans ses yeux et il bascule sur moi, m'écrasant de tout son poids. Ses bras retiennent mes mains, je suis à sa merci. Il m'embrasse en laissant traîner ce baiser un moment, puis lorsque je lui donne accès à ma langue, il stoppe son élan.

— Juliet, si je comprends bien, tu as aimé regarder ces hommes donner du plaisir à leurs partenaires ?

— Gabriel, c'est pas de ma faute, tu me manquais et tu n'avais pas arrêté de m'engueuler durant les quelques jours qui ont précédé. Et quand tu me cries dessus, ça me rend nerveuse. J'avais une grosse tension sexuelle en moi, tout ça a été très troublant.

— Troublant pourquoi ? Le voyeurisme, c'est un truc en vogue.

Il semble trouver ça normal, je rêve !

— Non, mais tu es sérieux ? Tu trouves normal de regarder des gens qui baisent ?

— C'est très courant, il y a beaucoup plus de gens qui aiment mater plutôt que de participer à ce genre de festivité, tu sais ?

*Il me prend pour une conne ou quoi ?*

— Oui Gabe j'imagine, je ne suis pas idiote. Mais je suis surprise que tu me dises ça. Et je ne pense pas que ce soit si habituel comme pratique, comme tu le dis. C'est pas anodin de mater des couples en pleine action quand même !

Il libère mes mains et je le plaque sur le lit avant de lui grimper dessus à nouveau. Je fais passer mon pull sur mes épaules puis déboutonne son jeans. Il caresse mon corps de ses mains expertes, j'en frissonne.

— Ça t'a fait quoi ma belle, de voir ces couples ?

— Il y avait beaucoup d'hommes et les femmes étaient des serveuses, je ne sais pas si c'était un jeu de rôle ou si elles faisaient vraiment partie du personnel, mais il y avait cette femme attachée avec des menottes. Un mec qui se faisait appeler Maître l'a prise par-derrière et elle gémissait sur une banquette. Je voyais bien qu'elle prenait du plaisir, mais il était presque violent, et tous les autres autour continuaient leurs petites affaires.

Il décroche mon soutien-gorge, je suis à présent en jeans sur lui. Il bascule alors sur moi et se débarrasse de sa chemise et de son pantalon avant de se pencher au-dessus de mon corps. Il souffle sur ma peau et fait glisser mon pantalon ainsi que ma culotte sur mes cuisses. Nous sommes tous les deux nus. Puis il glisse entre mes cuisses, les boucles de ses cheveux caressent ma peau. Aussi sec, je me cambre,

prête à accueillir ses lèvres sur la partie la plus sensible de mon anatomie.

— Tu ne m’as pas dit ce que ça t’avait fait de voir ces hommes et ces femmes, Juliet ?

Je me racle la gorge et tente de me remettre les idées en place. Mais le sentir si près de mon intimité me rend fiévreuse.

— Eh bien, au début, ça m’a intriguée, et je me suis demandé si ça n’allait pas dégénérer. Mais j’ai vite compris que cette femme prenait son pied. Parce que quand l’homme appelé Maître s’est retiré d’elle, il a confié une petite clé à un autre type qui a détaché la nana. Elle est alors venue sur lui, mais les choses étaient différentes. Autant le premier homme la baisait, autant le second lui faisait des trucs beaucoup plus intimes. Ça se sentait, et d’ailleurs, tous les gens autour se sont arrêtés pour les regarder. J’étais captivée Gabe, tu comprends, c’était beau de les voir s’abandonner. C’est ça qui m’a surprise, voir le pouvoir d’attraction de ce couple. Tu sais, ils sont repartis ensemble et je ne sais pas pourquoi, ils m’ont fait penser à...

Il lèche mon sexe avant d’appuyer son nez contre ma cuisse.

— À nous ? Tu as vraiment aimé ça ma belle, on dirait.

Je hausse les épaules tandis qu’il me remonte dessus. J’ai beaucoup de mal à me concentrer entre sa langue, ses mains et ses yeux. Je suis un peu perdue, mais j’ai tellement envie qu’il me fasse l’amour, ici et maintenant.

— Ma chérie, ton corps parle pour toi et vu l’état de ta chatte, tu vas adorer ça. En revanche, je ne sais pas comment je dois le prendre. Est-ce une proposition ou dois-je m’inquiéter ?

Je passe mes mains sur son visage puis tire sur ses cheveux.

— Je ne sais pas.

— Comment ça, tu ne sais pas ?

Ah, il fait moins le malin Monsieur le maniaque du contrôle. C’est trop facile !

— Non, c’est pas ça, mais tu vois, c’était bizarre, ça m’a intriguée. Ce n’est pas l’homme ou la femme, mais plutôt la situation. Je me suis demandé si je serais capable de ça avec toi. Mais je crois que c’était parce que j’ai vécu des trucs affreux ces derniers jours.

— Mouais... Bon, voyons si je peux redorer mon blason !

Il attrape à nouveau mes bras et me maintient plaquée sur le matelas pendant qu’il écarte mes cuisses avec son genou. Il écrase mes poignets et me pénètre avec force. Oh mon Dieu, que ça m’avait manqué, que c’est bon de le sentir tout contre moi ! De sentir son souffle contre mes lèvres, de l’entendre gémir en s’enfonçant en moi.

— Gabriel, c’est trop bon. Humm...

Il ondule et je sens que ses assauts traumatisent mon corps, mais il en a besoin et moi aussi. Ma respiration est saccadée et je lutte pour reprendre mon souffle. Puis il relâche mes mains et saisit ma cuisse pour s'enfoncer un peu plus loin, tapant contre le fond de mon vagin. Aussitôt, je suis parcourue de frissons, au bord du précipice, et je tire sur ses cheveux retombant dans mon cou.

— Embrasse-moi, fais-moi jouir Gabriel. J'ai trop besoin de toi.

Sa langue vient retrouver la mienne et j'exulte quand son pouce vient faire pression sur mon clitoris alors qu'il ralentit ses coups de reins.

— Oh oui, oui, oui...

Il est toujours en moi et mon sexe se contracte sur le sien. L'expression sur son visage traduit le soulagement de m'entendre jouir dans sa bouche, juste pour lui. Je l'ai tant inquiété avec mon histoire de train. Aussi je le fais rouler à nouveau sur le lit et le chevauche. Je le sens encore plus profondément en moi et il se dresse pour me maintenir les bras dans le dos pendant qu'il mordille mon téton. La sensation de sa langue, de ses dents et de son sexe en moi me rend folle. Je me trémousse sur lui avec lenteur, douceur et vigueur, alternant au gré de ses envies. C'est lui qui mène la danse. Que pourrais-je ressentir si j'étais attachée par les poignets ? Et lorsque je croise son regard, je comprends qu'il devine mes pensées. Il mord plus vivement mon sein avant de me retourner. Je suis à présent affalée sur le lit, et lui est derrière moi. Exactement comme la jeune femme du train. Il tient fermement mes bras d'une main dans mon dos et mon visage frotte contre le drap. De sa main libre, il caresse mon sexe et insère un doigt dans mes fesses tout en massant mon intimité.

— Gabe, oh mon Dieu !

— Tu aimes ça ma belle. Oui, tu aimes ça. Écarte un peu plus les cuisses.

Volontairement, je ne bouge pas. J'ai envie que ce soit lui qui me dirige. Complètement.

— Juliet, tu m'entends ?

— Si tu veux que j'écarte les cuisses alors fais en sorte que ça arrive.

Non, mais je ne me reconnais plus du tout là, je suis en transe. Je le pousse à me dominer, lui le maniaque du contrôle.

— Très bien ma belle. Tu veux jouer, alors jouons.

Il attrape mon soutien-gorge et s'en sert pour me ligoter les poignets avec. Puis il agrippe mes cuisses et les écarte le plus possible. Je suis donc allongée sur le ventre, seul mon cul reste en suspension. Il caresse ma peau et se positionne tout contre mon sexe alors que ses mains s'aventurent vers mes fesses. Sans prévenir, il me pénètre avec ses doigts et avec sa queue. Je suis terrassée par la sensation et je crie, enfin je crois. Il appuie sur mon dos de sa main libre et écarte encore plus mes cuisses avec ses genoux. Il est partout en moi, sur moi, autour de moi.

— Gabe, Gabe, Gabe...

Il ne répond pas, il est en émoi, je l'entends beugler dans mon dos et il délaisse mon cul pour se maintenir sur ses bras et me pilonner encore plus vite, encore plus fort. Je tente de l'observer, mais je ne perçois que son bras musclé qui prend appui à côté de mon visage. L'encre de son tatouage bouge au gré de sa musculature, il est si beau, et c'est si bon de sentir qu'il me possède complètement, que je lâche prise et m'abandonne à lui. Je jouis et un feu d'artifice éclate au fond de mon ventre. Je suis prise de spasmes et me recroqueville sur moi-même sans le moindre son. Mon souffle est court et ma tête tourne. Gabriel s'accroche à mon corps et éjacule en moi. C'est la première fois que je le sens aussi profondément en moi. Il est en sueur et tente de reprendre son souffle contre ma peau. Il libère mes bras et je me retourne pour me serrer contre lui. Je frotte mon nez contre sa barbe de quelques jours et prends ma dose de son parfum. Il sent le sexe, il sent la sueur, il sent l'homme, il sent moi, il sent nous et ça me rend folle.

— Hummm, tu sens si bon.

— Toi tu es si bonne. Jamais je n'aurais cru que tu aimerais que je te domine à ce point. Tu m'étonneras toujours.

*Pourquoi il dit ça ?*

— En bien ou en mal ?

— En bien ma belle, j'adore ça. Le sexe jeu, c'est l'extase.

— Le sexe jeu ? C'est quoi ça ?

— Exactement ce que nous venons de faire. On joue à tester des choses différentes. T'attacher et te contraindre à une position que j'ai choisie, c'est du sexe jeu et tu sembles très douée Juliet.

— C'est parce que j'ai un bon professeur.

Il adore que je le flatte. Il sourit en passant sa main sous sa nuque pour s'appuyer dessus. J'en profite pour me glisser contre lui et embrasser son tatouage, à l'endroit où le drapeau français a été rajouté.

— Mon chéri, je te remercie pour cette séance de baise qui a effacé toute la frustration accumulée depuis ces derniers jours. Je me sens beaucoup mieux.

— Bon, préparons-nous, parce que nous ne devrions plus tarder à arriver à New York.

L'atterrissage se passe bien, mais lorsque nous sortons de l'avion, un service de sécurité digne de celui d'un président se met en place autour de nous. De surprise, je me colle à Gabriel.

— C'est quoi ça ?

— Un service de sécurité qui dissuaderait n'importe qui de s'approcher de nous.

Donc, c'était prévu et visiblement, ce n'est pas une blague. Tous s'approchent de mon fiancé et lui

servent des Monsieur Vance par ci, Monsieur Vance par là. Voilà qui ne va pas arranger son côté manique du contrôle.

*Je ne suis pas dans la merde, tiens !*

Gabriel me sourit une fois que nous sommes dans sa voiture, et je salue Harry.

— C'est bon de vous revoir Mademoiselle.

Pas le temps de répondre que mon futur mari m'interrompt :

— Je voudrais qu'on avance la date du mariage.

— Et pour quelle raison ?

Il me toise du regard et souffle. Ça y est, il est énervé et ça va être ma fête !

— Parce que j'en ai envie. Et puis si tu es prête à dire oui, peu importe la date, non ?

— Gabriel, puis-je savoir pour quelle raison tu es en colère exactement ?

— Parce que je suis obligé de négocier avec toi pour tout. Tu m'emmerdes, on avance la date, point barre.

— Ah parce qu'on est en train de négocier ? J'avais plutôt l'impression que tu allais une fois de plus asseoir ta supériorité sur moi. Le mariage et puis quoi d'autre ? Tu veux m'enfermer à la maison et m'attacher à notre lit ?

— Ne me tente pas.

— Connard !

Bon, c'est du français, mais je suis sûre qu'il comprend quand même. Et à voir le regard qu'il me lance, je ne me trompe pas. À croire que l'air américain le rend odieux !

## Gabriel

Moi qui m'inquiétais de savoir si elle allait me revenir et si elle aurait des séquelles du traumatisme de son enlèvement, me voilà rassuré. Elle est toujours aussi têtue et elle commence déjà à m'horripiler. Putain, quelle emmerdeuse ! Et il va falloir que je lui fasse accepter ses trois gardes du corps personnels en plus des miens. Comme si ça me réjouissait. Je suis patron d'une multinationale et me préoccuper de ces conneries commence vraiment à me faire chier. Et à empiéter sérieusement sur mes affaires. Si je continue à m'absenter et à me focaliser sur elle, ma société va prendre du plomb dans l'aile et vu comment j'ai ramé pour en arriver là, il n'en est pas question, elle va devoir le comprendre. Heureusement, le trajet jusqu'à la maison est silencieux, ce qui me donne le temps de répondre à plusieurs de mes mails et à prendre connaissance de ceux d'Aedan qui a tout géré.

De toute façon, depuis que je lui ai dit que je voulais avancer le mariage, elle est muette. Pourquoi se refuse-t-elle à moi comme ça ? Elle avait promis que lorsqu'elle me reviendrait après son voyage, elle serait avec moi pour toujours et voilà que maintenant, elle est réticente.

*Putain, attends que je croise le chemin de ces sales types et ils vont le regretter !*

Les hommes qu'Aedan a engagés ont déjà localisé ce connard de Jason et ne vont pas tarder à trouver le Français que Juliet a rencontré. Quant à ce perfide de Karl, il a apparemment disparu. Enfin, il a intérêt à bien se planquer parce que les connaissances de mon ami ne sont pas vraiment recommandables ; et quand ils mettront la main sur eux, je ne donne pas cher de leur peau. Je n'ai pas posé beaucoup de questions, mais je sais de mémoire qu'Aedan a toujours eu des méthodes radicales pour nous éviter les problèmes et que jusque-là, nous n'avons pas eu à nous en plaindre. Seule ombre au tableau, sa relation avec Arizona, dont le frère est flic. Va falloir qu'il fasse bien gaffe à ne pas s'étendre sur l'oreiller.

Nous arrivons à l'appartement et Juliet bondit hors de la voiture sans se retourner, visiblement toujours furieuse. Mes hommes la suivent et l'encerclent. Elle leur demande de lui foutre la paix, mais aucun ne bronche. Tu parles, ils ont été briffés, ils savent à qui ils ont affaire. Puis elle entre en trombe dans l'immeuble. Je prends mon temps pour les rejoindre, car je sais que je vais me faire engueuler et puis elle m'emmerde avec son comportement à la con. Lorsque nous montons tous dans l'ascenseur, la scène est presque comique. Il y a nos cinq gardes du corps, Juliet et moi. L'ambiance est de plus en plus pesante. Moi ça va, je suis super grand, mais elle, en baskets en plus, elle semble complètement perdue au milieu de tous ces muscles. Les hommes portent des costumes et des oreillettes avec lesquelles ils communiquent entre eux. Ma belle tape avec ses ongles sur son sac à main qu'elle agrippe avec force. Elle bouillonne de rage, les yeux baissés. Le balèze à sa droite reste muet et lorsqu'il croise mon regard, il me sourit en faisant les gros yeux. Je suis dans la merde, je le sais et il le sait. Nous arrivons à l'étage et ma fiancée se rue dans notre chambre. À cet instant, deux de mes hommes, qu'elle n'avait pas encore vus, sortent de la pièce.

— Gabriel, tu te fous de ma gueule ? Ils vont aussi me surveiller dans notre piaule ? Je les invite sous

la douche peut-être ?

Je la rejoins et fais signe aux gardes de retrouver le chef de la sécurité dans le hall d'entrée. Lorsque je passe la tête dans notre dressing, je la vois qui jette son sac sur le lit pour me faire face, les poings sur les hanches.

— Ils sont là pour vérifier que tout est en ordre. Ils vont inspecter chaque lieu où nous irons avant notre arrivée.

— Mais ici, c'est chez nous ; mets dix vigiles devant la porte à la rigueur, mais ne les laisse pas pénétrer notre intimité. Non, mais ça va pas bien dans ta tête, sérieux ! Et puis tu aurais pu m'en parler avant, ils sont combien au juste ? Je sais que nous devons être prudents, mais quand même.

— Écoute Juliet, ils savent ce qu'ils font. Dois-je te rappeler que par ton imprudence, des hommes vous ont kidnappées, ta meilleure amie et toi, et que nous avons passé plusieurs jours sans savoir si vous étiez encore en vie ? Nous ne savons toujours pas qui est à l'origine de tout ça et tant que nous ne l'aurons pas trouvé, tu vas devoir t'y faire.

Elle me met hors de moi. Je fais tous les efforts du monde pour ne pas péter les plombs, mais ces saloperies de vases à la con me font de l'œil. Oh, comme ça me ferait du bien de les exploser contre le mur !

*Me pousse pas à bout, jeune fille !*

— Oui, eh bien, par mon imprudence, nous avons aussi appris que ta mère est toujours en vie alors je me fous complètement des risques encourus. Ça en valait la peine Gabriel.

— Quoi ? Juliet, tu...

Elle me défie du regard, tandis que je reste pantois.

*Mais attends, elle vient de dire quoi là ?*

Elle s'approche de moi et ses mots percutent enfin mon cerveau.

— Oui Gabriel, ta mère est en vie. C'est elle qui nous a sauvées, Jeanne et moi. Et c'est elle aussi qui m'a conseillé de ne faire confiance à personne, pas même à nos proches. J'ignore ce que ça signifie, mais je crois que nous devrions plutôt chercher de ce côté-là.

Je suis incapable de prononcer un mot tellement je suis sous le choc de ces révélations. En fait, je ne ressens rien. Je ne sais pas pourquoi, mais cette conversation doit s'arrêter immédiatement. Il le faut. Aussi je tourne les talons et rejoins la salle de bain. Juliet à mes trousses.

— Tu m'entends ?! Je te dis que ta mère est vivante. Elle t'a suivi de loin pendant toutes ces années. Elle a mené une vie pour le moins curieuse, mais elle t'aime à sa façon. Tu comprends ?

Comme je ne réponds rien et que je me penche sur le lavabo pour me passer de l'eau sur le visage, elle

m'attrape par le bras pour me forcer à lui faire face.

Je dois parler, je dois dire quelque chose. Mais quoi ? Que je n'ose y croire ? Que je ne comprends pas pourquoi ? Que je suis vert de rage ? Que je lui en veux de me dire ça comme ça ? Que je souhaite la voir tout de suite ? Que je ne percute pas pourquoi elle a attendu pour me l'avouer ? Qu'elle doit sûrement se tromper parce que je l'ai tellement cherchée en vain que c'est invraisemblable ?

Mon cœur s'emballa, j'ai du mal à respirer. Et là, elle se jette à mon cou et m'embrasse avec toute la tendresse qui la caractérise. Elle enroule ses cuisses autour de moi et tire sur mes cheveux tout en frottant son nez contre mon visage avant de déposer à nouveau un baiser sur mes lèvres. Puis elle chuchote si doucement que je ne suis pas sûr que ce soit réel.

— Gabriel, elle t'aime, elle n'a jamais cessé d'espérer. Ça fait beaucoup à encaisser et je suis désolée de te l'avoir caché, mais j'avais promis de ne rien dire tant que nous ne serions pas en sécurité aux États-Unis.

Je me laisse tomber sur le fauteuil derrière moi et elle s'enroule encore plus autour de moi, telle une liane. Elle me serre avec ses bras fins, mais moi je n'ai qu'une envie, c'est qu'elle me foute la paix. Je dois digérer l'information avant d'en encaisser plus. Il faut que je me débarrasse d'elle et tout de suite. Aussi je me redresse et tous mes muscles se tendent. Mais elle est coriace et s'accroche à moi sans que je ne la soutienne. Je ne veux pas lui faire de la peine, mais si elle ne me lâche pas immédiatement, je vais la dégager. Je me sentirais certainement coupable, mais pas le choix. Je la détache de moi fermement et la repose au sol.

— Juliet, j'ai...

Tiens, j'arrive de nouveau à articuler.

—... j'ai besoin de rester seul un moment, je vais dans mon bureau m'isoler un peu.

Je la regarde pour jauger sa réaction. Elle fait un pas en arrière, baisse la tête et me répond très calmement :

— Non, prends tout l'espace. Je vais sortir pour te laisser un peu tranquille et je reviendrai quand tu m'appelleras.

Je serre les dents, elle veut encore foutre le camp, putain, mais qu'elle est chiant !

— Gabriel, pas de panique, tes hommes vont venir avec moi et j'ai beaucoup à faire avec le mariage, alors autant commencer tout de suite. Et puis, je dois repasser au bureau pour prendre quelques dossiers, je ne veux pas retourner travailler demain. Enfin, si t'es d'accord ?

— Tu promets de ne pas commettre d'imprudence ?

Elle a toujours les yeux rivés au sol, mais elle me répond malgré tout.

— Promis.

— Alors je suis d'accord. Et ne t'inquiète pas pour ton boulot, tout est pris en charge.

Elle se retourne, et la seconde suivante, elle s'est volatilisée. Alors là, je suis vraiment surpris ; enfin si tant est que cela soit possible étant donné la révélation qu'elle vient de me balancer. Parce que premièrement, elle ne me pousse pas à bout alors que j'étais persuadé qu'elle le ferait, deuxièmement elle ne me hurle pas dessus à propos des gardes du corps et troisièmement, elle ne veut pas aller travailler demain. Ce troisième point est d'ailleurs le plus inquiétant de tous, elle aime son boulot par-dessus tout. Au début de notre relation, elle avait même choisi son taf à moi. C'est peut-être même ça qui m'a séduit en réalité.

*Mais non Gabe, tu étais déjà foutu à ce moment-là, et depuis bien longtemps.*

Sans vraiment y réfléchir, je me débarrasse de mes vêtements et me faufile sous la douche. Je suis en état de choc. Ma mère est en vie. Je n'ose y croire et pourtant, je sais que Juliet n'aurait jamais dit une chose pareille sans en être persuadée et en avoir la preuve. Mais pourquoi avoir disparu ? Pourquoi ne jamais avoir donné des nouvelles ? Et surtout, pourquoi se révéler à ma fiancée plutôt qu'à moi ? Je laisse l'eau couler sur ma peau nue et les minutes filent. Je suis complètement en sueur quand je quitte la douche sans même avoir pris la peine de me savonner. Je ne comprends rien de ce qu'il se passe.

Se peut-il que ce soit irréel ?

Soudainement, Juliet me manque et je la veux près de moi. Alors j'enfile vite un jeans et un tee-shirt avant de sortir pour la rejoindre. Je ne suis pas surpris d'apprendre qu'elle a exigé que John la rejoigne dès son arrivée à New York. Trois autres colosses se sont joints à eux. En chemin avec les trois miens, je lui envoie un message.

*\* Où es-tu ?*

La réponse fuse, je ressens la vibration dans ma poche avant même d'avoir lâché mon portable.

*\* Je m'ennuie de toi, viens me chercher.*

Que j'aime cette femme ! Rien n'est simple, rien n'est évident, mais avec elle je peux tout traverser. Je n'ai pas le temps de lui demander où elle se trouve précisément que le nom du complexe hôtelier qu'elle avait choisi et dans lequel j'ai dû aller faire une dégustation apparaît sur mon téléphone : le Per Sé. Je préviens mon chauffeur et nous arrivons rapidement sur place. Il y a un de mes hommes devant le restaurant et lorsque j'entre, je l'entends discuter de couleurs de nappe avec John, qui semble totalement dépassé. Lorsqu'il m'aperçoit, il la plante là pour venir me rejoindre.

— Monsieur Vance, rien de particulier, elle va bien, mais pitié, pas les préparatifs de mariage, elle va me tuer.

J'éclate de rire, le pauvre gars est à bout de nerfs.

— Ne riez pas, elle vous attend, un vrai supplice. Non, mais sans rire, ça change quoi si c'est blanc ou blanc cassé ? Si, et je la cite, « on part sur du doré ou de l'argenté ? ». Monsieur, c'est au-dessus de mes forces.

— OK, OK, je comprends, rentrez vous reposer John, je m’occupe d’elle avec le reste de l’équipe.

— Merci Monsieur. Je vais la saluer.

Je les observe quelques secondes, elle fronce les sourcils quand il quitte les lieux. Je m’approche d’elle et passe ma paume au creux de ses reins. Elle se love contre moi. Je respire le parfum de ses cheveux en savourant l’instant. Le maître de salle à nos côtés me serre la main.

— Ravi de vous revoir Monsieur Vance. Je me présente, je suis Matthew et je suis en charge de l’organisation de votre mariage. Nous discutons avec Mademoiselle Clarck de certains détails. Voulez-vous voir cela avec nous ?

Grand Dieu, certainement pas, je m’en tape à un point !

— Mademoiselle Clarck a carte blanche, je lui fais entièrement confiance.

Elle sourit. Mais je connais ce sourire : elle me prépare un truc. Elle se racle la gorge.

— Dans ce cas-là, oublions le blanc cassé et partons plutôt sur le thème strass et paillettes. J’ai toujours rêvé d’un mariage Bling Bling avec plein de machins qui brillent. Vous avez quoi à me proposer ?

Et voilà comment elle obtient ce qu’elle veut, par la provocation. Le mec semble se décomposer devant nous.

— Monsieur, ma future femme a un sens de l’humour assez caustique, mais le blanc cassé sera parfait.

— Alors on oublie les paillettes ? Vous êtes sûrs ?

— Affirmatif.

Et je glisse doucement un petit mot à ma dulcinée.

— J’ai saisi le message. Mais je ne pense pas être capable de m’intéresser réellement à la couleur de nos serviettes de table.

Elle me toise de son regard pétillant.

— Tu serais peut-être plus intéressé par la date que nous venons de fixer avec Matthew ?

— La date ?

— Oh, ne fais pas l’innocent, tu as clairement exprimé ton empressement à me passer la bague au doigt pour prouver au monde entier le droit de propriété que tu penses avoir sur moi Gabriel.

Elle est si belle quand elle cède. C’est jouissif.

— Que je pense avoir ? Il me semble que bien souvent tu en redemandes ma fiancée.

— Gabriel, nous sommes en train de parler de notre mariage alors si tu veux prendre ça à la légère, pas de problème. Ça me fait chier moi aussi, mais je me suis dit que si j’avançais la date, tu te calmerais un peu. Je pensais au 7 mai, soit dans 3 semaines. Après, on peut leur demander de tout gérer, ils savent ce qu’ils font mieux que nous.

Elle me tire vers elle après avoir glissé sa petite main dans la mienne pour que nous sortions. Mais je la retiens. J’ai quand même envie de savoir à quelle sauce je vais être mangé et du Bling Bling, certainement pas !

— Non, vas-y, je t’écoute, explique-moi.

— Tu es sûr ? Parce que je peux aussi me désintéresser de tout ça et me concentrer sur autre chose, mon travail par exemple ? Ou alors la conversation que nous n’avons pas terminée ?

— Nous reprendrons cette discussion plus tard. Mais pour le moment, je veux bien connaître les détails.

Je tente de résister à l’envie de la traîner à la maison pour lui faire cracher toutes les informations qu’elle possède car je sais que je n’obtiens jamais rien par la force et parce que je veux aussi régler cette histoire de mariage le plus rapidement possible, alors quitte à être ici, autant boucler l’affaire ! Et puis, je ne suis pas pressé de repenser à tout ça. La fuite en avant, c’est mieux.

— Eh bien, je me disais qu’on pourrait faire ça en extérieur. Ce restaurant a un jardin magnifique et avec le beau temps de mai ce serait parfait, tu ne crois pas ?

— OK, pour ça, je te suis, montre-moi ce que tu as choisi.

— Je n’ai rien choisi, mais j’ai fait des sélections et j’aimerais que tu me donnes ton avis. Je me doute que cela n’aura pas un grand intérêt pour toi et crois-moi, ça ne me passionne pas non plus, mais c’est un truc de couple. Alors si on veut être un couple normal, on doit s’investir là-dedans.

— Non, mais attends, tu t’en fous de notre mariage ?

— Non, mais franchement la couleur des nappes, la décoration et les fleurs oui, complètement. Ma mère va vouloir payer une robe dans laquelle je serai forcément mal à l’aise et on va devoir prétendre que je suis vierge pendant toute la journée dans une belle robe blanche, c’est ridicule.

— Ridicule, carrément ?

— Oui carrément, toi et moi sommes amants depuis un moment maintenant et les plaisirs charnels sont la base de notre couple alors la robe blanche et tout le tralala, ça me fait bien rire.

— Tu n’es pas obligée de choisir une robe blanche, tu peux aussi choisir quelque chose qui te ressemble plus ma belle.

Face à elle, j’entortille une mèche de ses cheveux entre mes doigts. Elle observe mon geste que je maîtrise à la perfection et semble réfléchir à ma suggestion.

— Ouais, bon pour les nappes et tous les trucs qui vont avec, on est d'accord pour le blanc cassé ?

Est-ce une question piège ? Je ne fais pas la différence entre les deux tissus qu'elle agite dans ses mains si vivement que je les distingue à peine.

Dans ce genre de situation, toujours faire profil bas.

— OK.

— Mais tu ne les as même pas regardés !

— Pas besoin, c'est ce que tu veux, alors ça me va. En acceptant de m'épouser, j'ai bien conscience d'être un homme chanceux. Et puis je suis surtout prudent et je ne veux pas risquer un cataclysme en contrariant la future mariée.

— En parlant de ça justement, si tu ne veux pas me contrarier, tu pourrais cesser de me cacher des choses par exemple. Parce que figure-toi que j'ai appris par Arizona qu'Aedan avait retrouvé Jason. Tu pensais m'en parler quand au juste ?

Alors là, elle abuse et si elle croit que je vais laisser passer ça, elle rêve. J'ai été trop tendre avec elle, ça va changer ma petite !

— Je ne sais pas, peut-être le jour où tu arrêteras de comploter dans mon dos ?

Elle se fige.

— Je n'ai jamais décidé volontairement de te cacher quoi que ce soit, et ça m'a tuée de la laisser là-bas. Mais elle est exactement comme toi, elle fonctionne sur le même mécanisme et m'a fait promettre de veiller sur toi le temps qu'elle mette sa vie en ordre. Et elle est aussi têtue et butée que toi. Je culpabilise chaque seconde de l'avoir abandonnée, de ne pas avoir réussi à la convaincre. Je lui ai promis que si elle me suivait, nous veillerions sur elle, nous la protégerions, mais elle avait besoin de temps et elle a refusé. Que voulais-tu que je fasse ?

Non, mais elle a proposé à ma mère de rentrer avec elle ? J'hallucine. Et cette dernière a refusé, mais c'est quoi cette bonne femme ? Je la déteste de plus en plus et ça me blesse d'entendre ça. Aussi, Juliet va trinquer pour elle.

— Je ne te reproche rien... Enfin si, mais pas ça. Tu es partie, tu savais que je le découvrirais et pourtant tu me l'as caché.

Elle semble surprise de la violence de mes propos, non, mais elle s'attendait à quoi ?

— Tu as raison, je m'en veux aussi. Mais Jeanne et moi avions un plan et si tout avait fonctionné, nous serions revenues ici avec plus d'informations. Je n'ai fait ça que pour toi, par amour pour toi. Mais rien ne s'est déroulé comme on l'espérait. Et tu sais quoi ? Je m'en fous. Elle est vivante, elle va bien. Et c'est tout ce qui compte. Si tu me détestes tant pis, tu t'en remettras.

Elle a raison, je lui en veux, j'ai envie de hurler tellement je suis en colère. Le ton monte peu à peu.

— Tu aurais dû tout me dire Juliet !

— Je lui ai fait la promesse de veiller sur toi et de ne plus me mettre en danger jusqu'au mariage, jusqu'à ce que tu découvres qui se cache derrière tout ça.

— Jusqu'au mariage ? Pourquoi le mariage ?

Elle regarde autour d'elle avant de me répondre.

— Nous en parlerons à la maison plus tard. Je peux rien dire ici, il ne faut faire confiance à personne. Pour le moment, je propose de choisir les fleurs, de commander les faire-part, de prendre un repas à emporter et de rentrer chez nous.

Elle passe son doigt sur mes pectoraux en humidifiant ses lèvres avec sensualité.

— Ensuite, tu pourrais mettre dehors tous les mecs de la sécurité, et nous pourrions enfin reprendre notre partie de *sexe jeu* comme tu l'appelles. Ou alors, je pourrais te dire tout ce que je sais, parce que crois-le ou non, tous ces secrets entre nous me rendent malade. Ça te va ?

Envoûtante, elle est envoûtante. En une seconde, je ne sais plus où j'habite, et j'ai envie de la prendre contre le marbre du hall de ce restaurant cinq étoiles. Mes yeux se baladent sur son corps, ses tétons pointent sous son vêtement. Elle me sourit, elle lit dans mes pensées. À l'instant où je pose mes mains sur ses hanches, elle réagit.

— Tststst... Les fleurs d'abord.

— Juliet, si tu crois que je vais te laisser me donner des ordres à tout bout de champ, tu rêves, viens ici.

Et je l'entraîne à ma suite. Je dépasse Matthew et lui adresse quelques mots :

— Nous allons faire une petite visite des lieux et vous rejoindrons pour les fleurs et...

Et quoi déjà ? J'ai zappé.

—... le reste.

J'entends juste un « bien Monsieur ». Juliet et moi sommes déjà en route. Elle tire sur ma main.

— Tu m'emmènes où ?

— Tststst... tu verras bien.

En effet, je connais bien les lieux. Je chasse cependant mon souvenir de cet endroit, car j'y ai déjà retrouvé Aedan dans une drôle de position avec une serveuse. Lorsque je pousse la porte de la piscine privée de l'établissement, ma belle semble avoir les yeux qui sortent des orbites.

Ah si tu veux jouer, nous allons être deux ma jolie.

Elle ouvre la bouche, mais je pose mon index sur ses lèvres pour l'inviter à se taire.

— Je ne peux pas garantir que personne n'entrera ici alors il va falloir que tu sois très silencieuse ma chérie.

Elle sourit et baisse les yeux. Mais je ne lui laisse pas le temps de répondre.

— Juliet, tu m'as déjà dit que tu aimais bien le sexe jeu alors je te propose un nouveau jeu. Parce que si j'ai bien tout suivi, le sexe exhibitionniste te tente pas mal, non ?

— Euh... Disons que je trouve ça assez excitant, mais ici c'est vraiment risqué quand même. N'importe qui pourrait entrer et nous surprendre.

— C'est l'idée.

Et là, je jurerais avoir vu une étincelle dans ses yeux, elle se mordille la lèvre supérieure. Elle est vraiment une bonne élève. La pièce est déserte, il y a une piscine d'environ quinze mètres de long, avec des transats bordant les deux côtés du bassin. La lumière est tamisée et une chaleur agréable se dégage du bassin chauffé. Le hammam situé au fond laisse s'échapper des vapeurs et une musique douce berce les lieux. Lorsque je plonge mes yeux dans ceux de ma fiancée, je devine qu'elle a aussi chaud que moi. Je la plaque contre la porte de façon à être sûr que personne ne pourra entrer et elle se laisse aller. J'embrasse son cou et mords sa mâchoire. Aussitôt, elle agrippe mon tee-shirt et le remonte sur mon torse avant de tirer dessus pour le faire voler au-dessus de moi. Puis elle caresse mes épaules alors que je déboutonne son jeans que je vire en même temps que sa culotte. Ses mains s'affairent alors sur les boutons de mon pantalon et elles libèrent rapidement mon érection.

— Juliet, il va falloir que tu sois discrète parce que cette porte donne sur le hall ma belle.

— Hum... tu crois que les gens vont m'entendre ?

— Eh bien, si je fais ça, voyons comment tu réagis !

D'un mouvement brusque, je la soulève d'un bras par les hanches et de mon autre main positionnée entre ses cuisses, je la pénètre. Plaquée contre le mur, elle se retient sur mes épaules pendant que mes doigts s'enfoncent en elle et que ma paume caresse et fait pression sur son point sensible. Et comme je m'y attendais, elle pousse un gémissement bestial.

— Oh oui Gabriel !!!

— Alors ça, c'est vraiment pas discret ma belle. Fais un effort !

Et j'enfonce un peu plus mes doigts en elle. Ses ongles se plantent dans la chair de mes épaules et elle me mord pour retenir un nouveau cri, mais son souffle est tellement saccadé que je devine qu'elle ne va pas tenir longtemps. Puis on frappe à la porte et elle se raidit.

— Monsieur Vance, tout va bien ?

C'est un de mes gardes du corps qui a dû nous entendre. Je le congédie gentiment après un sourire pour ma belle.

— Oui tout va bien, nous n'en avons pas pour longtemps, assurez-vous que nous soyons tranquilles un moment.

— Bien Monsieur.

Tu parles, ils ne sont pas dupes, voyons comment va réagir ma petite créature. Je la maintiens bien en place et caresse de nouveau son sexe. Elle soulève mon menton pour que je la regarde : un sourire machiavélique se dessine sur son visage d'ange. Elle adore ça. Puis elle s'approche pour chuchoter à mon oreille :

— Tu vas devoir faire vite Gabriel, sinon ils risquent d'alerter le personnel !

— Mais volontiers, par contre essaie d'être plus discrète.

Elle sourit contre ma peau avant d'embrasser mon épaule en se cambrant contre mes doigts pour me donner un accès encore plus facile. Elle se liquéfie sur mon corps, c'est un régal de la sentir pleine de désir et à ma merci. Elle tire sur mes cheveux et quand je la relâche pour passer ses cuisses autour de moi et libérer mes doigts de sa chatte, elle susurre quelques mots :

— Je me fiche d'être discrète, je veux que tu me prennes si fort que cette porte s'en souviendra pour toujours. Gabriel, baise-moi comme si ta vie en dépendait.

Oh putain, l'entendre prononcer ces mots me déchaîne et je la cogne contre la porte qui vacille au moment où je pénètre en elle pour venir m'écraser au fond de son vagin. Elle pousse un gémissement et j'entends que quelqu'un tousse de l'autre côté. Je devine alors son sourire contre ma chair et recommence mon assaut de plus en plus fort, de plus en plus vite. Elle est de plus en plus chaude sur ma bite, sa respiration est en train de lui échapper, elle s'agrippe comme elle peut et quand ses gémissements m'indiquent qu'elle est au bord de l'explosion, j'accélère à nouveau. Au moment où nous jouissons tous les deux, elle mord violemment ma peau nue et la douleur est si forte que ça rend mon orgasme encore meilleur. C'est une sensation inédite, je suis transcendé et elle se crispe dans un spasme commun à tous les muscles de son corps autour de moi. Ma queue adore cette pression et je me déverse en elle. Sentir mon sperme se répandre dans son intimité, savoir que je la marque comme jamais personne ne l'a fait est une putain d'émotion de fou. Je n'arrive plus à penser ni à ressentir autre chose qu'un sentiment de domination et de suprématie sans aucune limite. Avec elle, je n'ai aucun tabou, je la possède autant qu'elle me possède et nos corps sont esclaves l'un de l'autre. Elle est ma drogue préférée. Le temps que je fasse le point sur mon ressenti et les douleurs qui naissent sur moi, elle suce le lobe de mon oreille et desserre ses griffes de mon dos. Je ne me vois pas, mais je sais que je suis lacéré. Putain, ça fait mal. Je grimace et elle cherche mon regard.

— Délicieux, tu es délicieux. Excuse-moi, je me suis un peu lâchée.

J'écarquille les yeux, putain, elle a du sang autour de la bouche. Je la pose au sol.

— Juliet, t'as foutu quoi là ?

J'inspecte mon épaule et la douleur se répand au moment où je bouge mes muscles. Putain, je saigne, elle m'a sacrément amoché. Elle affiche une mine bizarre en découvrant mon épaule, mais je me concentre sur ma blessure.

— Oh mince Gabriel, je ne pensais pas y avoir été aussi fort, ça fait mal ?

Son ton est étrange, et quand je la dévisage, je remarque un léger sourire en coin ; non, mais elle est folle ou quoi ? Je la chope par le poignet et la plaque à nouveau contre la porte qui tremble une fois de plus. Notre homme derrière la porte tousse une nouvelle fois.

— Tu te fous de moi là ? Tu l'as fait exprès ?

— Non, non, je me suis laissée emporter et puis j'aime quand c'est un peu violent. J'aime quand tu me prends sans ménagement et je suis capable de ne pas te ménager non plus. Sois honnête, reconnais que tu as adoré ça, tu vas pas en mourir chéri. Et puis je ne pensais pas t'avoir fait mal à ce point.

— Non, mais t'as vu mon épaule sérieux ?

Elle marmonne à présent en se rhabillant avant de se regarder dans le miroir, sourire aux lèvres.

— Ce que tu peux être chochette ! Ça va, c'est juste un peu de sang.

Alors là j'hallucine, et ça me fait un mal de chien ! J'enfile mon tee-shirt tandis qu'elle se frotte la bouche pour effacer les traces. Nous quittons la pièce sans un mot. Je suis quand même satisfait de la voir boiter avant d'entrer dans la salle de réception. Elle va avoir du mal à bouger pendant quelques jours après ce que je lui ai fait vivre. Son attitude qui a toujours été déconcertante atteint des sommets aujourd'hui. Matthew vient à sa rencontre et elle lui sourit après un regard pour moi.

*Retour à la réalité, brutal !*

## Juliet

Mon Dieu, mais que m'arrive-t-il ?

Putain, je l'ai mordu et je l'ai mordu comme jamais. Il m'a donné tellement de plaisir que je crois que j'ai quelques milliers de neurones qui ont explosé, j'ai perdu le contrôle. Il était là, sa peau était couverte de sueur. Son odeur était délicieuse et j'ai craqué, je voulais le posséder autant qu'il me possédait alors je l'ai croqué. Et il avait tellement l'air d'aimer ça que j'y suis allée carrément. Quand j'ai vu la trace de mes dents et de mes ongles sur son tatouage, j'ai compris que j'y avais été un peu fort. Oh, c'était trop bon et puis savoir que son sbire nous entendait derrière la porte m'a donné encore plus de plaisir. Et cette porte, cette porte qui vrille, qui tremble sous le choc de nos deux corps, ça m'a rendue folle. Rien que d'y repenser me donne chaud.

La tronche de Gabe quand il a inspecté les marques sur sa peau, ça m'a fait redescendre en une seconde. J'ai rigolé, mais pas lui et je sens que je vais en entendre parler !

Ce que les hommes sont chochottes quand ils veulent ! Ça va, il va s'en remettre et puis s'il garde une trace à vie, ce sera encore mieux. Mon Dieu que c'était bon !

*Bon, ressaisis-toi Jul's, tu as un mariage à organiser.*

D'ailleurs, je crois que je vais avoir vite fait de régler les détails ennuyeux pour me concentrer sur ce qui compte vraiment, à savoir la nuit de noces et les sous-vêtements que je vais porter pour le rendre dingue. J'ai déjà une idée bien précise. Alors que pour le reste, ce ne sera pas simple de paraître intéressée.

Attends, Matthew me parle, Matthew, Matthew, oui merde, c'est à moi qu'il s'adresse.

*Reviens sur terre ma vieille.*

— Mademoiselle Clarck, pour le menu à emporter dont nous avons discuté plus tôt, voulez-vous que je fasse préparer le menu test que Monsieur Vance a déjà approuvé ?

— Euh, oui ce serait parfait merci.

Je me retourne alors pour demander son avis à mon futur mari, mais quand je le vois, les cheveux en bataille, j'éclate de rire en tentant de discipliner ses cheveux en tirant dessus. Il n'y a pas de doute, il a vraiment l'air du mec qui vient de choper sa nana dans un coin ! Avec son jeans et son tee-shirt moulant, il est à croquer. Il fait si jeune, si sauvage. Il s'approche et passe sa main dans mon cou pour m'avoir à sa portée.

— Tu ne serais pas en train de te foutre de moi ?

Je tente de me retenir de me marrer et passe également la main dans mes cheveux.

— Jamais mon chéri, mais tes cheveux, c'est n'importe quoi. Tu as la coiffure « je viens de baiser » et ça me fait rire. Je suis dans le même état ?

— Toi, ce ne sont pas tes cheveux qui te trahissent.

Il me sourit à son tour. Que j'aime cette intimité entre nous, même au milieu de la foule.

— Ah bon et c'est quoi alors ?

— Tes joues toutes rouges et puis de toute façon, je ne pense pas qu'il y ait une personne dans cet établissement qui ne t'a pas entendue gémir et hurler mon nom il y a moins de cinq minutes. Tiens, tu rougis encore plus. Je croyais que tu t'en foutais que tout le monde t'entende ?

Connard, putain, il est redoutable ! Et à chaque fois que je pense qu'il s'est attendri à mon contact, il me rappelle qui il est. Bon soyons honnête, j'adore ça en fait. Et si l'un de nous deux a changé, je crois que c'est plutôt moi. J'ose tout avec lui. Depuis que je l'ai rencontré, il s'est passé plus de choses dans ma vie que durant les vingt-cinq premières années de mon existence, et je ne me suis jamais sentie aussi vivante. Alors même s'il est arrogant, il est scandaleusement sexy et ça compense, enfin je crois.

Matthew, qui avait disparu, réapparaît et nous informe que notre repas sera prêt dans trente minutes. D'ici là, il nous parle des fleurs et je tombe en admiration devant les compositions de pivoines blanches. Gabriel semble ne pas avoir de préférence entre une rose et une tulipe, donc je tranche rapidement. Je choisis également mon bouquet et la décoration ne semble pas lui poser problème. En moins d'une demi-heure, on a tout réglé, et Matthew semble surpris.

— Monsieur Vance, votre fiancée est une femme surprenante. En vingt ans de carrière, je n'ai jamais vu quelqu'un prendre aussi facilement autant de décisions concernant son mariage.

Gabe lui répond sur le même ton :

— Je vous crois. Moi, en plus de trente ans d'existence, je n'ai jamais rien vu de tel. C'est d'ailleurs pour ça que je l'épouse.

— Je vous comprends.

Là, mon futur époux se fige et change de position. Tiens, ce cher Matthew a réussi à réveiller Monsieur le Maniaque.

*Quelle erreur, pauvre Matthew !*

Je fais semblant de m'occuper de la police d'écriture du faire-part lorsque j'entends qu'il reprend la conversation.

— Monsieur Vance, pour la nuit de noces, souhaitez-vous que l'on s'occupe de vous réserver quelque chose ?

Alors là, certainement pas, je veux gérer ça moi-même. C'est même ma seule priorité. J'interviens, laissant en plan la jeune femme en plein milieu de sa phrase au sujet de la couleur des enveloppes qui, de toute façon, ne me passionnait pas.

— Oh Matthew, je n'ai pas pu m'empêcher de vous entendre, mais je réserve une surprise à mon futur mari pour notre nuit de noces donc pas besoin de vous préoccuper de ça, je vous remercie.

Gabriel observe Matthew avant de se tourner vers moi pour me lancer un regard glacial. Il ne me fait pas peur, ce qui n'est pas le cas de notre hôte qui déguerpit dans l'instant.

— Tu me réserves une surprise ? Tu vas tenter de me tuer le soir de nos noces ?

— Mais pourquoi tu dis des trucs pareils ?

— Parce que t'es complètement cinglée depuis que t'es revenue de ton séjour en France. Je ne comprends pas ce qu'il t'arrive. Et puis j'en ai marre, rentrons.

Sur ce, il se retourne et fait signe à mes gardes du corps de venir me chercher. Les trois hommes m'escortent sans ménagement jusqu'à la voiture et je suis contrainte d'obéir. Ça me plaît pas, mais je sens que mon BB est contrarié et je crois que la trace de mes dents sur son magnifique corps va m'être reprochée. Nous sommes chacun dans un véhicule différent et lorsque j'arrive à la maison, Gabriel est dans son bureau, enfermé.

Bon, bon, bon, je vais faire profil bas, parce que je dois encore lui raconter tout ce que je sais sur sa mère, à savoir pas grand-chose, et que je me rends compte en sentant mes muscles endoloris que je ne suis pas en état de livrer bataille ce soir. Je reçois un texto de Jeanne juste avant de me glisser sous la douche.

*\* Suis rentrée, Lucas est trop chelou depuis que je lui ai raconté notre petite escapade touristique. Il arrête pas de poser des questions sur ce que la mère de Gabriel nous a dit. Ton maniaque est toujours dingue ? Tu aurais le droit de sortir demain pour un débriefing complet ?*

Je réponds immédiatement.

*\* Lucas est toujours bizarre, pas une surprise et mon mec est dingue, je te confirme. Ceci dit, je crois qu'il m'a déteint dessus, je te raconte ça demain. RDV à 10 h à Paname, j'ai une course à faire dans le quartier. T'aime. XXXX*

Puis je laisse l'eau détendre mon corps, je dois récupérer pour ce que j'ai prévu demain. Je vais procéder par étape et gérer les priorités. En bonne scientifique que je suis, ça me connaît. Je décide de profiter de ce moment de répit pour faire un bilan, parce que j'adore les bilans.

*Bilan :*

- Il y a un homme que je ne connais pas et qui est prêt à payer pour m'écarter de mon futur mari ;*
- Ses complices sont toujours dans la nature ;*

- *J'ai promis à ma future belle-mère qu'on croyait morte – mais qui en réalité connaît tout de notre vie – de lui laisser le temps de nous retrouver et de l'aider à recoller les morceaux avec son cher fiston, mais comment ? Aucune idée ;*

- *Je vais devoir expliquer à mon fiancé que mon plan consiste à faire confiance à sa mère en attendant qu'elle se pointe pour notre mariage, si elle tient ses promesses ;*

- *Faut aussi que je me calme un peu sur mes pulsions sexuelles, sinon je vais finir par faire peur à Gabe qui serait bien capable de me priver de sexe torride, de sexe jeu et même de sexe bestial dont je raffole de plus en plus. Oh, rien que d'y penser ça me rend folle.*

- *Je dois finaliser mon projet pour la nuit de noces sans que Gabriel n'en soit informé, ce qui ne va pas être simple étant donné que j'ai des sbires sur le dos pour un moment, je crois...*

Bref, je suis bien dans la merde.

Je coupe l'eau et choisis avec soin mes sous-vêtements pour notre soirée en tête à tête, histoire de le distraire un peu et surtout de me donner un avantage. Je dégotte dans mon tiroir de lingerie un body en satin rose fuchsia dont le bas est si échancré qu'il ne couvre pas grand-chose de ma peau et laisse deviner le reste grâce à un jeu de dentelle ajourée. Je m'observe dans le miroir et suis satisfaite du résultat. Si j'osais, j'enfilerais des bas et des talons aiguilles, mais j'ai peur d'en faire trop. Je dois être raisonnable après notre baise à la piscine. Puis je prépare notre repas et installe le tout dans le salon avant d'envoyer un message à mon fiancé.

*\* Tu as faim ?*

Pas de réponse, voilà, voilà ! Heureusement que je suis repassée au bureau avant d'aller au Per Sé, comme ça j'ai de la lecture pour m'occuper. La fatigue se fait quand même sentir, aussi je suis prise en flagrant délit de bâillage par Gabriel lorsqu'il entre dans le salon, me faisant sursauter au passage.

— Tu m'as fait peur Gabe.

— J'avais pas vu ton message, j'étais en train de faire soigner mes plaies.

Et là, une nana nous rejoint alors que je suis à moitié à poil au milieu de mon salon.

*Non, mais c'est quoi ce délire ?*

Elle ôte sa blouse et s'approche comme si je n'étais pas là. Quand je la vois papillonner des cils face à mon fiancé, je décide officiellement de détester cette bonne femme. Aussi je lâche le plaid que j'avais instinctivement saisi sur le canapé pour me couvrir. Bien entendu, elle me détaille des pieds à la tête avant de se retourner vers mon mec pour terminer une conversation entre eux qui a visiblement commencé depuis un moment.

— Monsieur Vance, appelez-moi dans deux jours pour changer votre pansement et en attendant, faites attention à vous. Cette blessure mal soignée aurait pu s'avérer dangereuse.

À ces mots, elle me dévisage avant de louvoyer à nouveau devant mon fiancé. Alors elle, elle a clairement choisi son camp. Quelle salope ! J'en reste sans voix. Et lui qui passe sa main dans son dos pour l'escorter jusqu'à l'ascenseur.

Je rêve, il a posé sa main sur elle, il l'a touchée la connasse. Oh putain, je suis verte là !

Je fais semblant de lire le dossier posé sur la table basse quand Gabriel me rejoint. Il s'installe face à moi et soulève les cloches sous lesquelles nos assiettes sont disposées.

— Je meurs de faim, on attaque ?

Je lève les yeux sur lui, il me sourit et j'ai juste envie de le tuer. Je bouillonne de l'intérieur.

*Respire Juliet, respire.*

Je lui souris à mon tour et dépose mon dossier en prenant soin de me pencher sur la table basse face à lui pour lui donner un aperçu de mon décolleté plus que prononcé. Je m'assieds confortablement et nous commençons notre repas. Je suis affamée, et ce n'est pas le burger de ce matin qui a suffi à rattraper mes deux jours de régime sec. Mais il ne dit pas un mot, et ça m'agace encore plus.

— C'est qui cette pseudo nurse ?

— Qui donc ?

*Il se paye ma tête ?!*

— La femme qui était avec toi dans ton bureau et qui se balade chez moi alors que je n'attends pas de visite.

— Ah, tu parles de Gwen ? C'est une infirmière et elle est venue réparer tes conneries Juliet. Tu ne serais quand même pas jalouse d'une dame que j'ai été obligé de contacter à cause de toi ?

— Ben si, j'aurais pu te soigner moi-même et puis tu exagères pas un peu, non ?

— Selon elle, il va falloir des soins durant plusieurs jours parce que les plaies sont profondes.

Je lève les yeux au ciel, il ne peut pas être aussi naïf quand même !

— Le contraire m'aurait étonnée. Et quelle corvée pour elle que de venir mater mon fiancé à moitié à poil pendant des jours, la pauvre ! Vraiment, je la plains. C'est un métier difficile. Remarque, ça ne semblait pas trop la gêner quand tu la pelotais en la raccompagnant. Ni toi d'ailleurs. Alors je me demande vraiment pourquoi tu insistes autant pour le mariage.

Bon, ça y est, je suis lancée et quand je suis lancée, ça peut aller loin.

*Jul's, essaie de garder ton self-control. La jalousie te rend agressive.*

Gabriel paraît concentré sur son repas et ne m'adresse aucun regard avant de rompre son silence.

— Tu vas te décider à me parler de ma mère ou je dois te tirer les vers du nez ? Parce que le sujet du mariage a déjà été tranché il y a un moment et je n'ai pas envie de me justifier par rapport à cette infirmière. Elle est là parce que tu as pétié les plombs tout à l'heure, alors lâche l'affaire Juliet.

Ah oui sa mère, j'avais presque oublié après cette discussion. Finalement, ce n'est peut-être pas le moment de faire une crise de jalousie. Pourtant c'est tentant !

— Oui, ta mère, ben tu veux savoir quoi ?

— À ton avis ? Que pourrais-je bien apprendre sur la femme qui m'a mis au monde et abandonné il y a plus de vingt-quatre ans, Juliet ?

Il a raison, à sa place je serais également impatiente.

— Elle est aussi têtue que toi, tu as ses yeux et elle t'aime beaucoup. Elle semble décidée à changer de vie et à revenir vers toi, mais comment savoir si je peux la croire ?

Il ne me croit pas, je le vois bien, il est désabusé, le pauvre, je n'imagine pas sa peine.

— M'aimer ? Tu crois qu'une mère qui abandonne son enfant est capable d'aimer ?

— Je ne sais pas, mais elle m'a sauvée. Sans elle, Jeanne et moi aurions été livrées à l'homme qui nous a fait kidnapper. Je ne sais pas si on peut la croire, mais nous serons vite fixés de toute façon. Elle a dit avoir des choses à régler dans sa vie avant de nous rejoindre pour le mariage. Vu que la date a été avancée, nous n'avons plus beaucoup à attendre.

— Ben tiens, vingt-quatre ans d'espérance et maintenant que j'apprends qu'elle est en vie, tu vas me demander de faire preuve de patience, c'est ça ?

Il n'a pas tort, mais il n'a plus d'autre option.

— Gabriel, que voulais-tu que je fasse exactement ? Elle ne nous a pas laissé le choix.

Il passe ses mains sur son visage, le pansement dépasse de son tee-shirt au niveau de son cou, ça me fait culpabiliser.

— Je suis désolée Gabriel, je voudrais tant avoir plus à t'apprendre. Mais c'est une femme secrète. La seule chose que je peux te dire, c'est que je la crois quand elle raconte qu'elle t'aime, que je pense que sa vie n'a pas été facile et que je lui fais confiance.

Il me dévisage à présent.

— Tu as confiance en elle ? Vraiment ? Mais pourquoi ?

— Elle nous a aidées à nous enfuir, mais pas seulement. Tu te souviens ce que je t'ai raconté à propos de l'orgie dans le train ?

Il hoche la tête. Je me lève pour venir m'asseoir près de lui, de son côté de la table basse.

— Lorsque nous nous sommes réveillés Jeanne et moi, le train était vide et puis il y a eu un arrêt et des passagers sont montés à bord. Nous avons vite compris que la clientèle était là pour se divertir et ta mère a fait en sorte qu'aucun homme ne s'intéresse trop à nous. Elle nous a cachées dans sa loge. Tu comprends ?

— Attends, tu es en train de dire que tu aurais pu participer à cette orgie comme tu dis ? Et que ma mère y a participé ?

Ses yeux sortent de leurs orbites, il voit rouge et son inquiétude résonne dans ses mots.

— Je crois oui, enfin pas volontairement, mais nous étions habillées comme toutes les femmes présentes dans ce train, en plus d'être masquées. Un homme s'est approché de moi et j'ai flippé grave. Mais ta mère a fait diversion avec une autre jeune femme. On a eu chaud au cul, c'est le cas de le dire. Et puis je ne sais pas moi, j'ai un ressenti plutôt positif de cette rencontre. Ça va te paraître idiot, mais elle m'a fait une bonne impression.

— Eh bien au moins toi, tu as eu droit à une attention de sa part, tu as plus de chance que moi. Mais attends, tu crois qu'elle se prostitue ?

J'aimerais tant répondre à ses interrogations dont je n'ai pas les réponses.

— Écoute, je ne veux pas que tu m'en veuilles Gabe d'avoir retrouvé ta mère avant toi. En fait, c'est elle qui m'a trouvée. Je suis désolée que tout ne se passe pas comme tu le souhaites, mais elle est vivante, c'est quand même une bonne nouvelle, non ? Et puis mon ressenti de cette orgie, c'est que personne n'a été obligé de faire quoi que ce soit dans ce train. Tout le monde semblait consentant et je ne pense pas que ta mère se prostitue, je la soupçonne d'organiser ces parties fines au contraire.

Je ne vais quand même pas lui révéler que sa mère est l'instigatrice de tout ça, il va en faire une crise cardiaque. Et puis, je lui ai promis à elle de garder ces détails secrets. Après tout, il n'a pas besoin de savoir ça. Je passe ma main dans ses boucles brunes qui retombent sur son front. Il lève les yeux pour les plonger dans les miens.

— J'ai tellement attendu que j'espérais bien plus que ce que tu me racontes. Mais tu as raison, tu n'y es pour rien.

Je vois à sa tronche que même si je n'y suis pour rien, il est quand même contrarié. Le plus fiable pour lui changer les idées ? Une séance de sexe ! Sauf que je suis courbaturée de partout et que je lui en veux pour l'histoire de l'infirmière.

— Ces détails étant réglés, explique-moi la présence de cette bimbo chez nous.

Tout en lui souriant, je m'installe à califourchon sur ses genoux et il me laisse faire. Il recule et appuie son dos contre le canapé. Ses mains se posent instantanément sur mes hanches, et ça me procure toujours un effet fou. Il mate mes seins sans la moindre discrétion, mais ne me répond pas. Il sourit d'un sourire qu'il ne partage pas avec moi, il est perdu dans ses pensées.

— Mon chéri, tu m'écoutes ?

— Bien sûr que je t'écoute, mais je ne sais pas quoi te répondre. Tu es jalouse Juliet ? Je croyais que tu avais envie de nouvelles expériences.

QUOI ???

— Tu plaisantes Gabriel ? Tu veux coucher avec cette femme ?

— Non, bien sûr que non. Mais depuis que tu es rentrée, tes réactions sont pour le moins curieuses alors je me demande jusqu'où vont tes désirs. C'est tout.

— Et tout naturellement, tu penses que mes désirs iraient jusqu'à une partie de jambes en l'air avec une inconnue ? Et pourquoi pas avec un type plutôt ?

*La discussion est en train de dégénérer, Jul's. Tu voulais juste lui faire une gâterie pour lui changer les idées.*

Il tire sur mes cheveux pour accéder à mon cou. Et lorsque je sens ses dents sur ma peau, je suis parcourue d'un frisson. Il murmure contre ma peau et son souffle me rend folle.

— Alors là, jeune fille, on ne va pas être d'accord parce qu'il est hors de question que qui se soit se joigne à nous ce soir. Est-ce bien clair ?

Ah, mon Gabriel autoritaire, je l'adore celui-là.

— Clair, mais je te préviens vieil homme, je ne veux plus te voir minauder avec cette nana ! Je n'aime pas la façon qu'elle a de te regarder.

Je passe mes mains sur ses épaules et descends lentement pour saisir le bas de son tee-shirt que je fais lentement remonter au-dessus de son visage avant de le balancer derrière moi pour l'en libérer. Il grimace.

— Tu as si mal que ça ?

— Disons que je ne serais pas contre un lot de consolation...

Ben tiens, il ne perd pas le Nord mon chéri. Aussi je le plaque contre le canapé et m'allonge devant lui en glissant sous la table basse. Sans un mot, je déboutonne son jeans et libère son sexe qui se dresse devant moi.

— Je ne pensais pas à ça, mais je t'en prie ma belle.

Lorsque je pose mes lèvres sur son gland, je le sens durcir et au moment où ma langue s'empare de l'affaire, un gémissement s'échappe de sa gorge. J'adore sentir l'effet que je lui procure. Il aime ça et moi, encore plus. Sa peau douce et soyeuse me donne envie de sucer plus fort et d'aspirer jusqu'à la dernière goutte de son excitation. Son sexe atteint rapidement la taille maximale et je m'emploie à le faire coulisser dans ma bouche pour lui donner le plus de plaisir possible. Je sens les muscles de ses cuisses se tendre et sa semence commence à perler sur mon visage. Je lèche mes lèvres, me délectant de son goût

sucré. Et mes doigts le torturent lentement d'abord puis de plus en plus vite. Je l'observe alors qu'il lutte pour se retenir, mais il ne tiendra pas beaucoup plus. Je connais le rythme de sa respiration quand il est au bord du précipice et je prends plaisir à entendre ses gémissements langoureux. Sans un geste pour me stopper ni même me ralentir, il tente de me raisonner :

— Juliet, je vais venir, ça me rend fou... hum !

— Hum... Laisse-toi aller Gabriel.

La seconde suivante, son sperme chaud coule au fond de la gorge et se déverse sur mon visage. Un régal. Je savoure pleinement l'expression de cet homme viril qui devient vulnérable face à moi. Et mon amour pour lui explose en moi. Autant dire que mon body est trempé et que je ne sens plus mes muscles endoloris par notre coït de cet après-midi. Il affiche une mine radieuse quand il passe ses mains fermes sur ma joue.

— Je dois bien reconnaître que tu sais te faire pardonner comme personne ma chérie. Viens par ici.

Aussitôt, il m'attire à lui. Alors que son bras droit me rapproche de lui, le gauche balaie d'un revers les plats encore posés sur la table dos à moi. Aussi sec, il m'assied dessus et m'allonge devant lui. La table en verre contraste avec mon corps chaud, ça me donne la chair de poule. Il écarte mes jambes en faisant pression sur mes genoux et je m'abandonne à lui.

— Je vois que ta lingerie a déjà fait les frais de ton empressement Juliet. Accorde-moi un petit moment, je reviens.

*Mais il va où là ?*

Je n'ose bouger, que me réserve-t-il ? J'ai envie de savoir, j'ai envie qu'il me touche, j'ai envie qu'il me possède. À cet instant, il peut bien faire ce qu'il veut de moi, pourvu qu'il apaise le désir brûlant qui m'enflamme de l'intérieur. Il se lève, les muscles de son parfait petit cul se dessinent à chacun de ses pas. Cet homme est un chef-d'œuvre. Quelques secondes plus tard, il revient vers moi. Tiens, il a quelque chose dans les mains. Il s'installe entre mes jambes et pose sur la table un objet dont je ne connais ni l'utilité ni la nature. Il pose ses doigts entre mes cuisses et dégrafe ma lingerie, lui révélant mon sexe. Il se penche et embrasse d'abord mon ventre avant de descendre en zone dangereuse. Sa voix résonne en moi.

— Juliet, pendant ton absence, j'ai fait un peu les magasins et je t'ai acheté un petit cadeau.

Il empoigne l'objet qui ressemble de loin à un thermomètre frontal, c'est une capsule avec un embout ouvert. De par sa couleur et son esthétisme, je devine que je suis sur la mauvaise voie. Et lorsqu'il actionne le bouton de l'appareil, une vibration se déclenche. J'écarquille les yeux devant cet objet pour le moins insolite.

— Ça Juliet, c'est un Womanizer, c'est le top du top du plaisir féminin ma belle.

— Intéressant.

— Et encore, tu ne sais pas comment ça fonctionne.

Alors là, je suis immédiatement volontaire pour un test, je lève même haut la main devant mon professeur, virtuellement, mais quand même.

Tandis qu'il approche de moi avec son instrument de plaisir, je prends une profonde inspiration. Avec son pouce, il caresse mon clitoris et je sens déjà les vibrations de l'appareil sur ma peau nue. Lorsque les vibrations touchent mon point sensible, mon corps me lâche. Mes jambes se serrent l'une contre l'autre et Gabriel ronchonne.

— Non, non, non. Reste tranquille Juliet. Laisse-toi aller.

Il force pour les ouvrir à nouveau et reprend sa torture. Cette fois, je me cambre, me cramponne à la table et mon souffle me fait défaut.

— Oh bon sang, Gabe, c'est un truc de fou ce machin.

Il sourit et augmente la vibration. J'avale ma salive comme je peux, mais mon corps sursaute.

— Il paraît que toutes les célibataires de la ville en raffolent.

— Tu m'étonnes, c'est presque de la torture, houla... Oh putain !

Il vient d'appuyer un peu plus sur mon petit bouton et j'agrippe sa main. Les vibrations résonnent dans tout mon être et je suis en feu. Je transpire à grosses gouttes.

— J'ai l'impression qu'on ne m'a pas menti au sujet de ce petit engin. Tu es en train de perdre le contrôle ma chérie, et assister à ce spectacle est juste fabuleux. Tu es si belle à cet instant, totalement offerte à moi.

— Oui Gabe, tu peux faire ce que tu veux de moi !

Quoi ? Mais pourquoi j'ai dit un truc pareil ? Pas le temps de réfléchir davantage que je suis terrassée par un orgasme. Alors quand je sens en plus de la vibration et de l'aspiration, la langue chaude de mon amant, je hurle et plaque sa tête contre mon sexe. Il est hors de question qu'il arrête maintenant.

— Ah, Gabe, putain de bordel à cul de pompe à merde...

Je vrille et me recroqueville sur moi dans un ultime hurlement de plaisir.

— Oui, oui, oui !!!

Lorsque ma respiration se coupe, il éteint l'appareil et donne un dernier coup de langue sur mon sexe. Gabriel se rassied face à moi après avoir déposé un baiser sur mes lèvres. Je suis en nage, la table est dans un état catastrophique. Je lutte pour me redresser et lui faire face.

— Je suis ravi de cet achat, l'effet est exactement celui que j'espérais. Tu aimes ton cadeau ma chérie ?

— Tu déconnes ? C'est magique, comment ça s'appelle, tu dis ? Achète des actions chez eux, tu vas faire fortune !

Je le prends dans ma main et contemple silencieusement l'objet, rêveuse. J'ai encore du mal à reprendre mon souffle.

— Eh bien eh bien, je vais finir par être jaloux. Et pour information, j'ai déjà fait fortune.

— C'est ça oui ! Mais pourquoi tu l'as acheté si tu es jaloux ?

— Pour te faire plaisir ma belle.

— Eh bien, sache que c'est réussi. Merci mon amour, j'adore ton cadeau, mais rassure-toi, je t'aime bien plus encore !

## Gabriel

Juliet admire son jouet et s’amuse à l’allumer et l’éteindre. Elle est toujours assise sur la table basse et je l’abandonne à sa rêverie pour aller me doucher. Je repense à notre conversation et réalise soudain que je suis bel et bien jaloux. Je ne suis pas jaloux de son cadeau, je suis jaloux que Juliet ait pu partager un moment avec ma mère alors que moi non. Et puis, j’en veux tellement à ma mère de m’avoir abandonné... Parce que maintenant, c’est sûr ; elle est partie de son plein gré, elle a renoncé à moi. Je sais que j’étais un petit garçon turbulent, mais quand même. Quelle mère peut abandonner son enfant pour ensuite ne plus donner signe de vie pendant presque vingt-cinq ans ?

Pour la seconde fois aujourd’hui, je laisse l’eau chaude apaiser mes tourments. Je ferme les yeux et m’appuie contre la faïence de la douche italienne. L’eau est brûlante, mais je ne sens rien. Je suis en quelque sorte anesthésié. Je ne saurais même pas dire ce que je ressens. Puis je sens les mains de Juliet qui se posent sur mes pectoraux. Elle est derrière moi et m’enlace. Sa peau se colle à la mienne et sa tête se presse contre mon dos. Elle est sous le jet et ne bouge plus.

— Mon chéri, tu es très silencieux. Tu vas bien ?

Alors ça, c’est une bonne question ! Mais je n’ai malheureusement pas de réponse. J’ai créé, autour de moi, une forteresse durant toutes ces années et je n’ai jamais laissé personne y pénétrer. C’était le meilleur moyen de ne plus souffrir. La disparition de ma mère avait été un tel choc que je m’étais muré dans le silence. Et aujourd’hui, l’aveu de son abandon me cloue à nouveau dans le silence. Mais à présent, je ne suis plus seul. Juliet est entrée dans ma vie et cette ravissante jeune femme deviendra prochainement mon épouse.

Elle me serre plus fort et je dois bien reconnaître que sa tendresse me fait du bien. De toute façon, je peux essayer de lui résister tant que je veux, j’en suis incapable. Le sentiment de peur que j’ai ressenti en imaginant qu’elle allait m’échapper à son tour a été si traumatisant que la rancœur que j’éprouve contre celle qui m’a mis au monde s’efface pour ne laisser place qu’à la douceur de ma fiancée. Les battements de son cœur résonnent dans mon corps et le rythme lent m’apaise. Aussi je me remets à parler.

— Je ne sais pas ce que je ressens, je suis perdu Juliet...

— Je comprends. Je veux juste que tu n’oublies pas que je suis là et que je t’aime. Si tu as besoin de respirer un peu, j’accepterai.

— Tu te rends compte qu’elle est partie volontairement ? J’ai constamment espéré qu’elle soit toujours en vie, mais m’apercevoir que, pendant toutes ces années, elle n’a jamais voulu me revoir, ça me rend malade.

— Je ne connais pas les raisons de sa fuite, mais je suis certaine qu’elle en avait de bonnes.

Je me tourne pour lui faire face et elle pose les paumes de ses mains sur mon torse. L'eau ruisselle sur nos corps nus et ma belle m'observe.

— Pourquoi ? Pourquoi ne pas m'avoir emporté avec elle alors ? Je l'aurais suivie au bout du monde...

— Gabriel, je n'ai pas les réponses à tes questions. Cependant, je sais qu'elle t'aime. Elle ne savait peut-être pas comment le montrer ou comment te protéger, mais j'ai vu quelque chose dans ses yeux quand j'étais là-bas. Et puis, elle m'a sauvée, par amour pour toi.

— Mais pourquoi ? Je ne comprends pas.

— Je l'ignore. Mais je m'en fous, elle m'a permis de te retrouver et c'est la seule chose qui compte. Gabriel, je t'aime.

Moi aussi je l'aime. Je l'aime comme un fou. Mais à cet instant, je suis incapable de le lui dire. Parce que l'amour fait mal et parce que je sais que je suis foutu. Je n'ai pas été capable de garder cette gamine à bonne distance au début de notre relation, et maintenant que j'ai failli la perdre pour la seconde fois, j'ai peur. Peur de ressentir à nouveau ce sentiment d'abandon qui me terrasse depuis des années.

Ma Juliet doit sentir mon angoisse car elle se jette dans mes bras et me serre fort contre elle.

— Gabriel, je suis là. Nous sommes tous les deux et bientôt, nous serons une famille. Tu ne seras plus jamais seul mon amour.

Je la regarde faire, incapable d'esquisser le moindre geste. J'assiste à la scène, impuissant. Puis, elle s'éloigne de moi et commence à se savonner avant de m'abandonner un instant, sans un mot de plus. Elle doit sentir que j'ai besoin de temps et c'est sa façon de me dire qu'elle accepte. Lorsque je la rejoins, elle est, comme à son habitude, nue sur notre lit et ça me fait sourire. Elle est allongée sur le ventre et son cul me hurle de le caresser. Elle lit un dossier et mordille son stylo.

*Putain, ce qu'elle est belle !*

Je m'aperçois que son nouveau jouet trône sur la commode près du lit. Je me faufile entre les draps. Elle ne lève pas la tête et semble absorbée par ce qu'elle lit. Je la regarde sans bruit un moment.

— Tu veux quelque chose mon chéri ?

Étant donné qu'elle ne bouge pas quand elle me parle, je souris.

— Non, tout va bien. Demain, je vais aller à la salle de boxe, je crois que ça va me faire du bien de taper dans un sac.

— Bonne idée.

Elle est toujours accaparée par sa lecture. Elle continue pourtant :

— De toute façon, j'ai rendez-vous avec Jeanne. Et au vu de ce dossier, je passerai au bureau dans la

foulée. Ces analyses sont lamentables. Non, mais le compte rendu des marqueurs est navrant, je te jure ! Je vais devoir tout reprendre ; hors de question que ce torchon sorte de chez nous, quelle honte.

Ouais, bon, ces théories fumantes de météorologues, ça me parle pas trop, mais de toute façon, moi aussi je dois voir Aedan. Et je ne veux pas qu'elle soit présente pour discuter des méthodes d'investigation de mon ami.

Elle souffle et semble s'agacer sur ses chiffres pour finir par balancer le dossier au pied du lit avant de venir se blottir contre moi. Elle pose sa tête sur mon épaule et caresse mon tatouage du bout de ses ongles.

— Je suis désolée de t'avoir mordu. Et de m'être moquée de toi alors que tu avais mal.

Elle embrasse ma peau nue avant de se serrer un peu plus contre moi. La chaleur de son corps me rassure. Elle a raison, on souffre toujours, quoi que l'on fasse. Alors souffrir de trop d'amour est préférable à souffrir du manque d'amour. Et puis, je sais qu'elle est désolée et qu'elle s'est juste laissée emporter. Ce tempérament de feu qui jaillit d'elle quand nous sommes en plein sexe jeu est juste carrément dingue. Je sais que je suis à l'origine de son appétit, ça n'empêche que je me demande quelle est sa limite et quelque chose me dit que je ne suis pas au bout de mes surprises. Mes questionnements me guident vers une succession de rêves dans lesquels Juliet a toujours le premier rôle.

À mon réveil, le soleil ne s'est pas encore levé et ma belle dort paisiblement. Je consulte mon portable : 05 heures du matin. Mais je sais que le gérant de ma salle de boxe préférée n'est pas un lève-tard alors je me glisse hors du lit et enfile ma tenue de sport. Je pars en courant, suivi de mes gardes du corps et arrive rapidement sur place.

Je passe une bonne heure à cogner dans un sac avant de rejoindre le vestiaire. Je me sens déjà mieux, taper me fait un bien fou. J'ai toujours évacué mes angoisses ainsi, pourtant je n'y vais plus aussi souvent qu'avant et ça me manque. Je me promets à moi-même de venir plus fréquemment puis consulte mon répondeur. Aedan m'a appelé deux fois. En sortant, je lui passe un coup de fil, il décroche à la première sonnerie.

— Mec, je repasse chez moi et je te rejoins. Tout va bien.

— Tu joueras les jolis cœurs un autre jour, ramène-toi vite fait. J'ai du nouveau.

— Du nouveau ?

— Pas au téléphone, ramène-toi et tout de suite !

Puis il raccroche. Ça ne lui ressemble pas de parler comme ça et d'être aussi expéditif. Et puis pour qu'il soit au bureau à cette heure si matinale, il doit vraiment y avoir un problème. Mais je ne peux pas me pointer là-bas en jogging et en sueur. Je fais un crochet vite fait à la maison. Juliet est debout dans la cuisine lorsque je franchis le seuil. Elle lève un œil vers moi quand je me dirige vers le frigo pour me servir un verre d'eau.

— Dites donc Monsieur Vance, je croyais que nous avions un accord ?

— Un accord ?

Elle s'approche et ses yeux roulent sur mes bras et mon torse moulé dans mon tee-shirt sans manches. Je suis luisant et dois sentir la transpiration, mais elle passe sa langue sur ses lèvres et je devine que le spectacle lui convient. Puis elle plante ses iris bleus dans les miens avec un air innocent qui ne lui correspond plus du tout.

— Oui, un accord. Je croyais avoir obtenu ton accord pour une attention quotidienne avant que tu ne désertes notre lit conjugal. Or, je me suis réveillée seule et abandonnée. C'est inadmissible.

Elle pianote avec ses doigts sur mon tatouage jusqu'à mon épaule. Je lui souris et elle ne me laisse pas le temps d'en placer une.

— Je suis triste tu comprends. Parce que si tu te désintéresses de moi avant même notre mariage, qu'advient-il de nous dans cinq ans, dans dix ans, dans trente ans ?

— Oh, mais tu dormais si paisiblement ma chérie. J'avais besoin d'aller me défouler et là, je dois rejoindre Aedan.

Je la saisis par le creux des reins pour la rapprocher de moi. Elle respire mon odeur et ferme les yeux.

*Putain, mais elle adore ça, quand je sens le mec !*

Je la prendrais bien contre le frigo, j'en ai même carrément envie, d'autant plus qu'elle est encore à poil et que je sens bien qu'elle ne demande que ça. Mais je dois filer en vitesse. Alors je laisse couler et l'entends marmonner quand je quitte la pièce.

— Après le sport, Aedan me vole aussi la vedette, je ne dois pas être si sexy que ça en fait. Fait chier !

Mais je ne relève pas parce que je bande déjà comme un con et que je sais que si Aedan a exigé que je vienne, c'est qu'il le faut vraiment.

En dix minutes, je suis douché et en costume, prêt pour une journée de boulot qui s'annonce longue car j'ai un sacré paquet de réunions et acquisitions en cours à assumer. Juliet se brosse les dents lorsque je l'embrasse sur le front avant de filer. Elle me retient par ma cravate avant de se rincer puis me fait face.

— Je te remercie de m'avoir offert ce joli jouet hier soir, mais si tu penses que ça va te remplacer quand tu auras mieux à faire, sache que tu te trompes. Alors ce soir, toi et moi, nous allons rattraper cette matinée qui a mal commencé, OK ?

— Ma belle, si tu as cru un instant que ce vulgaire jouet servirait à me remplacer, c'est que tu ne sais pas encore tout de moi.

Je pensais lui couper l'herbe sous le pied, mais comme d'habitude, c'est sous-estimer ma future femme.

— Je suis tout à fait disposée à tester avec vous, Monsieur Vance, tout ce que vous serez prêt à

m'apprendre. Allez, file avant que je ne change d'avis et que je ne t'attache ici.

Elle désigne la tringle murale sur laquelle reposent nos serviettes de toilette. Tiens, je n'y avais jamais pensé, son imagination est débordante, mais je saurai m'en souvenir. Aussi je lève un sourcil en guise d'accord tacite et file après un baiser mentholé.

En arrivant au bureau d'Aedan, je constate que Liam est également présent. Il se lève pour venir me serrer la main et refermer la porte derrière moi. La secrétaire est absente, mais au vu de l'heure, ce n'est pas étonnant.

— Bon les mecs, c'est quoi le problème ?

— On a retrouvé qui est à l'origine du kidnapping.

Mon poing se serre et pourtant, j'ai déjà beaucoup cogné aujourd'hui.

— Qui est l'enfoiré qui a commandité ça ?

Liam s'approche de moi.

— Ça ne va pas te plaire, assieds-toi Gabe.

*Ben tiens, bien sûr que ça va pas me plaire. Mais attends que je mette la main sur ce type et je pense que ça va pas lui plaire non plus !*

Mes amis attendent que je m'installe, leurs regards en coin ne me plaisent pas du tout.

— Bon, tu craches le morceau ou tu m'as fait venir pour prendre un thé ?

— OK, je vois que tu es de bonne humeur, ça va pas arranger ta journée.

— Aedan, tu m'emmerdes, donne-moi un nom ! Et tout de suite.

Effectivement, je ne suis pas de très bon poil. Et les voir tous les deux tourner autour du pot me rend fou.

— Bon écoute Gabe, mes hommes ont chopé Jason et ils l'ont fait passer à table, il a résisté, mais a fini par céder.

Ça, c'est pas une surprise vu les mecs peu recommandables qu'il emploie et leurs méthodes. Enfin, je n'ai jamais eu de détails, mais je sais qu'en général, on n'entend plus jamais parler des types qui nous cherchent des emmerdes.

— Selon lui, et tu peux me croire, il s'est mis à table pour de bon... ça serait un coup de... de Lucas.

Là, je crois que le sang présent dans mon organisme fait un tour en moins d'une seconde. Je n'aurais jamais pu m'attendre à ça, à lui. Il était évidemment au-dessus de tout soupçon !

— Quoi, Lucas ? Mais pourquoi ?

— Bah on sait rien sur ce mec et on a toujours dit qu'il était chelou. Je me suis renseigné et sa famille est fortunée. Depuis que ses parents sont morts, c'est lui qui a hérité de la fortune, il aurait donc les moyens d'orchestrer un truc comme ça. Et puis, d'après Liam, il a insisté pour que les filles reviennent en France. Je parierais sur le fait qu'il a voulu leur foutre la trouille de leur vie et éloigner Juliet de toi, de nous. Parce que si tu y repenses, tu verras qu'entre Liam qui se tape la sœur de sa meuf et toi qui te tapes sa BFF, on peut représenter une menace.

— Mais quel connard ! Attends, tu réalises qu'il a fait kidnapper sa propre nana ?

J'hallucine complet. Autant j'ai jamais pu sentir ce mec, autant là, en une fraction de seconde, il est passé de mec bizarre à psychopathe. Liam me tire de ma rêverie.

— Attends Gabe, je te rappelle que tu as suivi Juliet au début de votre relation et je suis certain que tu aurais été capable de bien plus que ça si tu en avais eu besoin pour servir tes intérêts. On s'est juste fait baiser la gueule par un mec de la même trempe que nous. Et on l'a pas vu venir. Mais je pense que les gros bras de notre ami ici présent vont se charger de ça.

Aedan acquiesce sans un bruit.

— Non, mais attendez les mecs, vous allez faire quoi au juste ? Parce que les filles ne vont pas comprendre. Comment on va leur annoncer ça ?

— Tu veux pas qu'on le laisse s'en tirer comme ça quand même ?

— Non, mais tes hommes ne sont pas des tendres et c'est le mec de Jeanne, faut pas l'oublier. Et puis, je veux le voir, ce connard.

Aedan se lève et s'approche, il s'assied sur le fauteuil à côté du mien et pose ses coudes sur ses genoux.

— Écoute, je ne pense pas que ce soit une bonne idée et je ne pense pas non plus qu'il faille en parler aux filles. Mes hommes vont se charger de lui et on n'en entendra plus jamais parler. Nous en avons discuté avec Liam avant que tu arrives, c'est la meilleure solution. Si tu mêles les filles à tout ça, tous les Frenchies vont être au courant et d'après Liam, ils sont du genre coriaces alors moins on en dira, mieux ce sera. Laisse-nous gérer ça Gabe, tu es trop impliqué.

— Mais Jeanne, on va lui dire quoi ?

— Rien du tout, laisse faire les pros.

Sur ce, il se lève et passe quelques coups de fil. J'en profite pour m'entretenir avec Liam.

— Attends, tu ne vas rien dire à Suzon, toi ?

Il répond par la négative et s'approche pour chuchoter tout près de moi.

— Et toi non plus. Quand Jeanne sera éplorée, parce qu'elle le sera forcément à un moment donné, on la consolera et point barre.

Tout ça ne me plaît pas, mais je fais confiance à mes amis depuis toujours. De plus, ils ont raison : si j'en parle à Juliet, ça va vite devenir un joyeux bordel. Mais il y a quand même une chose qui me trotte dans la tête.

— Aedan, tes hommes, ils vont lui faire quoi ?

Il se retourne et plaque sa main sur son téléphone.

— Ça ne te concerne plus Gabriel, va bosser un peu, parce qu'en ce moment, tu nous fous dans la merde. Nos actionnaires commencent à grincer des dents.

Bon, je sais qu'il a raison, mais j'ai quand même envie de lui coller mon poing dans la gueule ; entre lui et moi, ça a toujours été ainsi. Le côté bagarreur, c'est ce qui nous a toujours liés.

Liam et moi sortons ensemble, mais Aedan me lance un demi-sourire avant que je ne sorte de son champ de vision. Lucas est un sale petit enfoiré. Son erreur a été de toucher à ma nana et rien que pour ça, il va le payer.

## Juliet

En chemin pour retrouver mon Jeannot, je flâne dans New York, jetant parfois un coup d'œil aux vitrines des magasins. Bon, *flâner* est un bien grand mot étant donné que les sbires de Gabriel ne me lâchent pas d'une semelle. Ces mecs ne doivent pas rigoler tous les jours, les pauvres... Je n'aimerais pas faire leur job. En même temps, je suis rassurée de les savoir près de moi parce que je ne suis pas tranquille depuis mon retour. Et puis, Gabriel qui devient muet et qui souffre, ça me déstabilise. Je préfère qu'il m'engueule et soit autoritaire plutôt que de le voir dans cet état. Ce soir, pour lui remonter le moral, je tenterai une distraction à la *made in Juliet*. Mais s'il réagit comme ce matin, je vais devoir sortir les rames et ce n'est pas vraiment mon genre. Si mon fiancé n'assume pas, ça va vite virer à l'orage. Je suis bien consciente d'être insatiable et que ça doit l'épuiser, mais je ne peux pas me contrôler.

Ce matin, quand je l'ai vu se balader avec son truc moulant sur le dos, le corps recouvert de sueur, j'ai eu envie de me jeter sur lui et lui arracher ses fringues. Pourtant, je sais qu'il a besoin de temps pour digérer tout ce qu'il vient d'apprendre. Mais en fait, je m'en fous, je suis devenue exigeante et aujourd'hui, le sexe est un élément central dans ma vie.

J'arrive devant Paname et aperçois Jeanne qui me fait signe depuis l'intérieur. À la vue de mes gardes du corps derrière moi, elle lève les yeux au ciel. Je la rejoins et mes hommes se répartissent l'espace. L'un d'eux s'installe derrière moi, un autre reste devant et le troisième se tient plus en retrait, inspectant les lieux de son œil vigilant. Je l'embrasse et m'installe face à elle.

— Dieu que John me manque !

— Je me disais justement la même chose ! Il est où d'ailleurs ?

— Il doit être chez lui, il ne peut pas travailler tout le temps, je pense le voir cet après-midi, ils se font un relais. C'est le tien celui-là ?

De l'index, je lui indique le jeune homme au fond du bar, droit comme un i, qui ne nous lâche pas du regard. Sans un coup d'œil, elle me répond :

— Oui. Lucas trouve ces mesures complètement absurdes, il dit que tout ça est de la faute de ton mec. Il veut que nous rentrions en France. Il est trop bizarre depuis nos retrouvailles.

— Attends... Tu veux rentrer en France ?!

— Non, pas vraiment. Enfin, disons que je n'y avais pas vraiment pensé, mais son insistance me gonfle. Je lui ai dit de me foutre un peu la paix avec ça.

Je commande un thé à un nouveau serveur que je ne connais pas et Jeanne me parle de Suzon et Liam qui ont l'air de bien s'entendre. Enfin, « bien s'entendre » si on veut car Suzon lui a expliqué que leur

mode opératoire est de s'engueuler un max pour mieux se réconcilier ensuite. Et quand on connaît le caractère de Suzon, ça doit donner ! Je ne serais pas surprise de les retrouver un jour dans les faits divers ces deux-là.

Notre conversation, comme toutes nos conversations d'ailleurs, pourrait durer des heures. Je ne me lasse jamais de refaire le monde avec mon acolyte préférée, mais je suis attendue, il va falloir écourter et elle le comprend quand elle me voit fixer ma montre toutes les deux secondes.

Mais j'ai un rendez-vous alors nous partons. Mes gardes du corps se lèvent et nous sortons escortés de quatre molosses. Tous les passants nous regardent et Jeanne me questionne :

— On va où ?

— On va prendre un cours de pole dance.

— QUOI ?! Non, mais ça va pas bien toi ?!

— Mais si, allez viens ! Je veux faire une surprise à Gabriel pour notre mariage alors je me suis inscrite sur une série de cours particuliers. Il va juste falloir que je fasse taire ces hommes sinon ma surprise risque d'être gâchée. C'est une super idée et je suis certaine que ça va lui plaire. En plus, c'est sportif comme truc et selon la prof, en peu de temps je peux assurer un show à la hauteur de mes ambitions.

— Tu vas lui faire un strip-tease pour ta nuit de noces ?

— Exactement ! Et attends de voir la lingerie que je convoite, il va devenir fou.

— Mais t'es obsédée, carrément obsédée Juliet... Je ne te reconnais plus.

— Oui et j'assume, le sexe avec Gabriel, c'est... hummmm...

— Bon, ça va, j'ai compris.

— Attends, mais toi avec Lucas, c'est pas... ?

Je sais que je suis en train de poser une question indiscreète, mais je n'y peux rien si j'ai du mal avec son mec. Et puis elle a l'air si triste que je me dois, en tant que meilleure amie, de mettre les pieds dans le plat !

— Après le coma, c'était compliqué à cause de la rééducation, tu vois. Mais maintenant, il me traite toujours comme s'il allait me casser. Il est très attentionné, tendre, tout ça. Mais parfois, je me dis que...

Je lui coupe la parole pour détendre l'atmosphère avec une grosse connerie car je vois bien que ce qu'elle m'avoue la peine. Et Jeanne est la dernière personne au monde que je veux faire souffrir.

— Tu te dis que tu t'emmerdes et je te comprends, ton mec est super chiant.

Elle me file un coup dans le ventre. Nous rions en entrant dans la salle de danse. Je lui tiens la porte

battante et rassure mon amie à ma façon.

— Si les choses se compliquent, je suis là. Et s’il veut tant rentrer en France, alors qu’il y va ! Tu peux venir à la maison, on a de la place et à nous deux, on pourra faire souffrir Gabriel ! Ah ah ah !

— Tu es machiavélique Jul’s. Fais gaffe, il va finir par dire non le jour J.

— Avec ce que je lui réserve, ça m’étonnerait fort.

Le temps que je demande à mes bodyguards<sup>{17}</sup> de m’attendre devant la porte avec une interdiction formelle de surveiller ce qui se passe à l’intérieur, la prof arrive et nous explique les rudiments du métier.

Nous commençons par un échauffement de plus de vingt minutes. Une vraie torture pour les deux novices que nous sommes. Chacune sur un tapis au sol, nous chauffons nos articulations en déroulant nos membres, puis ça se corse. Une séance d’abdos pour renforcer notre gainage et des pompes.

*Non, mais qui fait ce genre de chose pour le plaisir ?*

Mais je m’accroche, je veux un résultat époustouflant, quitte à souffrir pour ça.

Une fois sur la barre, je suis excitée comme une puce. Mais là encore, des séries d’abdos s’enchaînent. Je perds Jeanne à ce moment-là. Mais Kim, la prof de danse, décompose une figure ultra sexy et je parviens à l’imiter au bout de quelques essais. Je n’ai pas encore la tête en bas et je ne voltige pas non plus dans les airs, mais c’est déjà ça. Par contre, mes cuisses sont en feu et j’ai des bleus derrière les genoux.

*Pourvu que Gabriel ne pose pas de questions...*

À la fin de la séance, j’arrive déjà à tenir sur la barre sans les mains. Bon, il me manque la grâce et c’est juste l’essentiel pour un effet optimal. Je vais devoir bosser comme une folle, surtout que le délai est court, mais Kim semble penser que je vais y parvenir. Nous convenons ensemble que je ferai mon show sur ma chanson favorite : *Way Down We Go* de Kaléo. Elle va préparer une chorégraphie que nous répéterons trois fois par semaine jusqu’au mariage.

Après plus de deux heures, nous sortons de la salle de danse et Jeanne m’abandonne pour aller en cours. De mon côté, je file au bureau et passe un moment avec Mike pour qu’il me briefe sur les dossiers. Personne ne sait que j’ai été kidnappée et donc aucune question embarrassante n’est posée. Enfin, je me doute qu’ils sont quand même tous au courant pour le mariage et ça ne m’emballe pas. Mais après tout, avec un fiancé aussi connu que Gabriel Vance, la nouvelle se serait ébruitée tôt ou tard. Et puis, si on m’accuse de coucher pour réussir, c’est purement de la mauvaise foi. Je suis une bonne météorologue, j’adore mon métier, je donne tout pour être la plus performante et la plus appliquée possible. Et ça, je le prouverai en rattrapant ces analyses de merde que j’ai sous les yeux.

Le temps passe vite et je ne sors le nez de mes dossiers que lorsqu’un mail apparaît sur mon écran.

*De* : Gabriel Vance

*À* : Juliet Clarck

*Objet* : Enquête interne !

Tu rentres bientôt ?

Je souris, lui aussi est encore là.

*De* : Juliet Clarck

*À* : Gabriel Vance

*Objet* : Appel d'offres !

Ça dépend, tu as des projets ?

Cette fois, pas de réponse. S'il ose me priver de sexe, il va me le payer !

Je commence à ranger mes papiers sur mon bureau et à tout mettre en ordre quand on frappe à ma porte. J'enfile mes chaussures et vais ouvrir. Il est tard et Mike n'est plus là. Je soupçonne d'ailleurs que l'étage soit vide car la nuit tombe sur New York. Alors que j'ouvre, je me retrouve nez à nez avec mon fiancé. Il est en costume et a desserré sa cravate. Ses boucles tombent sensuellement sur son front ; il est à croquer ! Chaque fois que je le vois, son magnétisme me percute jusqu'au plus profond de mon ventre. La chaleur m'envahit et je suis sûre que mes joues rosissent. Bien entendu, lui affiche un sourire victorieux qui m'agace au plus haut point. Ça doit être tellement facile pour lui, le monde entier est sous son charme. Il donne l'impression de maîtriser tout ce qu'il se passe autour de lui, même les émotions qu'il procure aux autres. C'est rageant. Mais c'est également tellement sexy. Pourtant, je ne suis pas dupe et je vois la fatigue sur son visage ; la journée n'a pas dû être simple.

— Je me suis déplacé en personne pour vous dire que j'ai des projets pour vous jeune fille, de grands projets.

— Je suis prête, j'ai hâte même !

Je me jette sur mon sac à main et le rejoins sur le pas de la porte. Entrent ses gardes du corps et les miens, ça fait un sacré paquet de monde dans cet ascenseur. Alors que nous quittons l'immeuble, Gabriel glisse sa main dans la mienne.

— On rentre à pied si tu veux ?

— Non, plus vite on arrive à la maison, plus vite tu me fais part de tes projets.

Mon ton est peut-être un peu trop empressé, mais de toute façon, je n'ai pas de temps à perdre. J'ai envie, j'ai besoin. Il sourit contre mes cheveux en me poussant vers la voiture. Je referme la portière avant que ses hommes n'entrent avec nous. Gabriel semble surpris et me toise.

— Tu te souviens la première fois que nous sommes montés tous les deux dans cette voiture ? Non, la deuxième fois en fait.

— Je me souviens très bien. Tu veux que je t'aide à te souvenir ?

Pas le temps de répondre qu'il a déjà une main sous ma jupe. Il caresse ma cuisse et remonte en zone sensible. Je le regarde faire et m'installe confortablement contre le fauteuil. Lorsque ses doigts entrent en contact avec ma lingerie, je saisis sa cravate et l'attire à moi dans un geste brusque. Il décale le tissu et commence à me caresser tout en posant ses lèvres sur les miennes.

— Tu es déjà trempée. Ta journée a dû être longue.

Je saisis la ceinture de son pantalon, déjà bien déformée par son érection spectaculaire.

— Trop longue et la tienne ?

Pas de réponse de sa part lorsque je plonge ma main sur son sexe pour libérer son excitation. La seconde suivante, il est à genoux devant moi et écarte brutalement mes cuisses. Ma jupe crayon cède sous son assaut bestial et le craquement du tissu m'excite d'autant plus. Je gémis tout en arrachant les boutons de sa chemise après avoir dénoué le nœud de sa cravate. Le tissu tient toujours sur ses bras, mais lui est bien trop occupé à me torturer sans relâche. Ses mains puissantes font pression sur mon sexe et ses baisers brûlants me mettent en transe. Quand sa langue entre en contact avec la mienne, j'ai la sensation de m'embraser de l'intérieur et c'est si bon, ça me rend fiévreuse. Mais je devine aux lumières de la ville que nous sommes près de chez nous.

— Gabe, on va arriver à la maison...

— Je sais et de toute façon, j'ai envie de te baiser contre le frigo depuis ce matin.

Au moins, c'est clair ; et alors qu'il a encore ses phalanges en moi, je me tends de tout mon être. Il rigole, tout en se retirant de mon corps.

— Au moins, je sais que l'idée te plaît !

Je ris à mon tour et tente de rajuster ma jupe sans grande conviction, elle est lacérée la pauvre.

— Gabe, quand tes hommes vont nous voir sortir d'ici, ils vont comprendre ce que nous faisons, quelle honte.

Il passe sa main dans mes cheveux pour dégager ma nuque avant de m'embrasser dans le cou.

— Avec ce que je les paie, ils ne se permettront même pas d'imaginer quoi que ce soit, rassure-toi.

Je ne l'écoute plus car son souffle sur ma peau me fait fondre et me perturbe de plus belle. La voiture ralentit et Harry vient ouvrir la portière. Je sors la première en minimisant mes mouvements pour éviter de me retrouver les fesses à l'air en pleine rue. Je me hâte de pénétrer dans l'immeuble, Gabriel sur mes talons, chemise ouverte sur son corps provoquant. Son pantalon tombe sur ses hanches et ses abdos sont dessinés à la perfection. Une vision au ralenti de la scène m'apparaît alors : lui qui passe sa main dans ses cheveux et avance entouré de ses gardes du corps. Je pourrais presque entendre la musique de générique. Il marche sur le trottoir en regardant droit devant lui. Il est plus grand que tous les hommes autour de lui et sa beauté irradie les alentours. Si je ne me raisonnais pas, je pourrais courir vers lui et lui sauter dessus en pleine rue, juste pour le plaisir de savourer le fait que moi, je peux le toucher comme je veux. J'aperçois d'ailleurs deux jeunes femmes d'environ mon âge ralentir leur footing de fin de journée en arrivant à sa portée. L'une d'elles court sans regarder devant elle et sourit à Gabriel qui lui rend poliment son sourire. Je dis « poliment » parce que je connais les sourires de mon fiancé : il n'est pas provocateur, juste réceptif. La nana fait un écart et manque de se prendre une poubelle située au milieu du trottoir. Son amie rigole et les deux femmes reprennent leur course. Gabriel n'a rien vu de la scène, il ne regarde que moi.

*Quelle chance !*

Il passe le hall et attrape ma main au vol pour nous diriger vers l'ascenseur, avant de se retourner vers nos bodyguards.

— L'appartement est sécurisé ?

L'un d'eux touche son oreillette avant de lui répondre.

— Affirmatif.

— Très bien, alors vous pouvez surveiller les issues, je ne veux personne chez nous.

Puis il me pousse vers le miroir au fond de l'habitacle. Le temps de composer le code, il se tourne vers moi.

— Déshabille-toi !

— Attends, il y a des caméras dans les ascenseurs, non ?

— Juliet, soit tu fais ce que je te demande, soit je déchire ton chemisier, je te laisse choisir.

Au moins, c'est clair ; ses ordres pourraient m'offusquer, mais en réalité j'adore ça.

Je sais, en tant que féministe engagée, que c'est mal, mais Gabriel est si...

De son côté, il se débarrasse de sa chemise et se retrouve en pantalon à pince devant moi. Visiblement, les caméras ne le dérangent pas. Pour être honnête, moi non plus, ça m'excite même. Alors je m'approche de lui, le plaquant contre les portes tandis que l'ascenseur est en mouvement.

— Gabriel, tu me dois déjà une jupe, je te conseille d'être patient, sinon je pourrais me veng...

Pas le temps de finir ma phrase qu'il a déjà les poings serrés sur les pans de mon haut. Pauvre petit chemisier en soie qui n'aura eu aucune chance face à mon futur mari. Il me plaque à nouveau contre les boutons et renouvelle son geste sur ma jupe qui cède elle aussi, de façon irréversible cette fois. Très vite, c'est au tour de ma culotte et je parviens à sauver mon joli bustier avant qu'il ne le déchire également.

— Je l'adore celui-là.

Il sourit de me voir me dépêcher de l'ôter avant de le laisser tomber sur mon sac à main.

— Voilà qui est mieux ma belle.

Mais il ne me touche pas ; il recule et s'appuie le dos de son côté pour m'observer. Je suis nue et vulnérable. Si l'ascenseur devait s'arrêter avant que l'on arrive chez nous, je pourrais mourir de honte, mais ça ne semble pas l'inquiéter. Et si quelqu'un appelait l'ascenseur à un étage inférieur au nôtre ? Lorsque le ding de l'ouverture des portes résonne dans mes oreilles, je file chez nous après avoir ramassé mon sac. Gabriel me retient par le bras.

— Va m'attendre dans la cuisine, j'arrive tout de suite.

*Je jure que s'il me sort un autre gadget comme hier soir, je meurs d'une crise cardiaque. Mais pourquoi suis-je déjà en train de courir vers la cuisine ? Je suis en manque, c'est officiel !*

Bon, vu que je suis là, j'en profite pour nous servir à chacun un verre de Sauvignon blanc que j'apprécie tant. J'en bois quelques gorgées et l'alcool se répand en moi en quelques secondes, me mettant dans un état d'excitation toujours plus avancé. Gabriel me rejoint, totalement nu lui aussi. Il bande comme un fou. Il me prend le verre des mains avant de le porter à sa bouche. Il le pose ensuite, sans même un regard sur moi, il me fait frissonner.

— Voulez-vous coucher avec moi ce soir ?

*Il a parlé en français, trop excitant.*

Bon en fait, tout m'excite là et son corps nu n'arrange pas mon état.

— Oui...

— Parfait alors retourne-toi.

Je ne bouge pas, j'en ai très envie, mais il me reste assez de force mentale pour résister. Ses ordres pendant le sexe, je les adore, mais face à sa nouvelle autorité, je veux lui opposer résistance, enfin j'essaie. Comme je lui souris, il m'attrape par le bassin et me retourne avant de m'allonger à plat ventre sur le plan de travail. Debout derrière mon corps, il pose sa main gauche sur mon épaule droite pendant que son autre main maintient ma taille plaquée contre le meuble. Aidé de sa jambe, il écarte mes cuisses et sans plus de préliminaire, il pénètre en moi, m'écrasant de tout son poids. Un gémissement s'échappe de ma gorge. Le sentir en moi, brutal, puissant, animal et en même temps doux, rassurant, et maîtrisant ses gestes à la perfection me permet de m'abandonner à ce que j'aime le plus, à lui tout simplement. Ses mouvements sont lents et pourtant, il cogne au fond de mon sexe toujours un peu plus fort. Mes pieds

décollent du sol et je tente avec mes bras de faire pression comme je peux pour lui opposer résistance. Concrètement, j'ai aucune chance, mais ça rend nos collisions encore meilleures et plus il s'enfonce en moi, plus je crie de plaisir. Il se penche vers mon visage.

— J'ai envie de te prendre comme ça depuis ce matin. Tu es si... bonne, si chaude...

La seconde suivante – à force de me faire gémir ou de s'entendre me dire ça – il éjacule en moi et je vrille moi aussi. Je ne maîtrise plus ma respiration, hors d'haleine. Gabriel se penche et replace les mèches de mes cheveux derrière mon oreille avant de m'aider à me redresser. Il me soulève et me porte jusqu'à notre chambre. La douceur de son étreinte, comparée à la violence de nos ébats, me rassure. Je pose ma joue contre son cœur qui bat la chamade.

— Tu crois qu'on va se désirer comme ça toute notre vie ?

— Ce que je sais ma belle, c'est que c'est meilleur à chaque fois. Tu es incroyable.

Je caresse sa peau de mon souffle alors qu'il me dépose dans la douche.

— J'ai un bon professeur, et puis savoir que nous n'avons plus de secrets l'un pour l'autre me sécurise. J'ai détesté te cacher des choses. Maintenant, les choses vont rentrer dans l'ordre, j'en suis sûre.

Quand je croise son regard, je vois comme un sursaut. Il me cache quelque chose ou quoi ? Je préfère ignorer cette interrogation et savoure plutôt notre étreinte.

Mais pour combien de temps ?

## Gabriel

J'ai passé une nuit de merde et me retrouver au bureau m'occupe l'esprit. Bon, les affaires ne se passent pas comme je le voudrais, mais en même temps, c'est moi le meilleur commercial de mes associés, et avec mes absences répétées, ça a mis en insécurité certains de nos gros clients. En plus, je n'ai pas de nouvelles de Liam et Aedan, et je me doute qu'il vaut mieux que je fasse profil bas en ce moment. De toute façon, moins j'en saurai, mieux ce sera, parce que mentir à Juliet est insupportable. Quand elle plonge ses grands yeux dans les miens, je devine qu'elle croit en moi et qu'elle me fait confiance. Mais je me suis promis de la protéger, qu'en importe le prix. C'est d'ailleurs pour cette raison que je maintiens la garde rapprochée autour d'elle alors que concrètement, la menace n'est plus ou ne sera plus d'ici peu. Aedan trouvera un moyen de nous libérer de ce poids dans les prochains jours. Mes rendez-vous s'enchaînent, mais ne se passent pas comme prévu. Nos investisseurs asiatiques tiquent et posent des questions sur divers détails, ce qui commence à m'inquiéter. Mais comme je suis le seul responsable de ce merdier, je me défonce pour les convaincre. Maintenant que je leur ai sorti le grand jeu, autant laisser poser les choses.

À l'heure du midi, je descends de quelques étages pour voir ma belle, mais trouve son bureau vide. Dommage, j'aurais bien volontiers partagé un déjeuner sur le pouce avec elle ; et comme je sais qu'elle adore rester au bureau durant la pause méridienne, j'ai tenté le coup. Je l'appelle, mais sans succès. Où est-elle ? Assumant mon côté grand maniaque et du fait de mon angoisse encore trop récente, j'appelle John. Lui me répond.

— John ?

— Monsieur Vance.

— Je suis dans le bureau de Juliet, où est-elle ?

— Mademoiselle Clarck est sortie, je suis avec elle. Vous voulez lui parler ?

*Bon John, je veux savoir où elle est, je ne veux pas qu'elle sache que je veux savoir ! C'est logique pourtant.*

— Non, ne la dérangez pas. Mais où êtes-vous ?

— Nous sommes à l'angle de la 45<sup>ème</sup> rue.

Pourquoi il ne répond pas précisément ?

— Et vous faites quoi ? Elle déjeune avec qui ?

— Elle ne déjeune pas. Mais vous devriez discuter de ça avec elle directement, Monsieur Vance.

Qu'est-ce qu'elle a encore inventé pour me faire péter les plombs ? Parce que pour que le mec soit fuyant, c'est qu'elle a encore fait un truc qui va me mettre hors de moi.

— John, c'est moi votre patron. Que fait-elle ?

Il souffle.

— John, je n'aime pas me répéter.

— Je sais Monsieur, mais elle va se fâcher, je crois que c'est une surprise.

— Vous savez, les surprises de Juliet, j'ai appris à m'en méfier alors crachez le morceau.

Cette conversation me gonfle et il le sent bien. Pourtant il résiste. Je sais qu'il l'aime beaucoup et je le comprends, mais le patron c'est moi, et il ne doit pas l'oublier.

— Elle prend un cours de danse.

— Un cours de danse ? Sérieusement ?

— Oui, elle est super concentrée. Mais je vous promets que je ne regarde pas, aucun de vos hommes ne regarde. Elle est seule avec son professeur, et c'est une femme.

Pourquoi me dit-il qu'il ne la regarde pas ? Il est payé pour ça justement. Attends, je suis en train de comprendre.

— John, quel genre de cours de danse ?

— Euh, c'est une surprise pour vous, pour le mariage.

La fameuse surprise pour la nuit de noces, je comprends et ça ne me plaît pas du tout.

— Quel genre de cours de danse ?

— Je crois que ça s'appelle du pole dance, Monsieur Vance.

— Ne bougez pas et envoyez-moi l'adresse tout de suite.

Je raccroche et rejoins ma voiture en quelques secondes. Harry m'emmène au plus vite vers ce fameux studio.

Non, mais elle est complètement barge. La future femme de l'homme d'affaires que je suis prend des cours pour apprendre à devenir call-girl ?! Oh j'imagine comme la presse serait contente d'apprendre ça. Pire même, de lui voler quelques photos ! Elle est conne ou quoi ? Et tous mes hommes qui doivent la mater, j'ai la rage. Elle me fait chier, mais la version méga chier. Putain, mais pourquoi il a fallu que je tombe amoureux de cette sale gamine ?! Elle veut suivre les traces de ma mère ou quoi ?

Je suis vert de colère quand j'arrive là-bas. J'entre en trombe dans le bâtiment et John m'escorte

jusque dans la salle de danse. Mes hommes sont postés devant la porte, de dos. Je m'approche, ils s'écartent. J'observe à travers le hublot l'intérieur de la salle. Et là, ma Juliet en talons aiguilles, mini short et brassière moulante se hisse sur une barre fixe reliant le sol au plafond. Son professeur guide ses mouvements et corrige ses gestes. Ma fiancée est en train d'onduler sur notre musique préférée, et observer cette femme qui touche ses formes m'excite immédiatement. Dans le même temps, ça me rend jaloux.

Bon, cette mascarade a assez duré.

Je pousse les portes battantes et aussitôt, la prof se retourne. J'avance d'un pas décidé et Juliet manque de s'étaler au sol en me voyant débarquer. Elle se redresse en se soutenant sur la barre et lorsque mes yeux croisent les siens, elle comprend que la situation ne m'amuse pas du tout. Son léger sourire s'efface et avant que je ne puisse ouvrir la bouche, elle prend les devants.

— Kim, je te présente Gabriel, mon futur mari. Gabriel, voici Kim Clemence, ma prof de danse.

— Une prof de danse, Juliet, tu trouves que c'est de la danse ça ? Non, mais c'est quoi ton problème ?

La nana recule et bredouille quelques excuses avant de déguerpir. Ma future femme s'approche et pose une main sur mon bras pour m'intimer l'ordre de me calmer, mais là, c'est mal barré.

— Gabriel, c'est un cours de pole dance, et c'était censé être une surprise. Mais comme d'habitude, tu ne me fais pas confiance et tu as tout gâché. Tu fais vraiment chier parfois avec ton obsession du contrôle.

— Mon obsession du contrôle ? T'es sérieuse là ? Parce que je ne sais pas si tu te rends bien compte que tous tes gardes du corps te matent le cul pendant que tu fais tes exercices, et encore si ça s'arrête là, on aura de la chance. Je déploie des moyens considérables pour te garder en sécurité et toi tu te donnes en spectacle comme une gamine sans cervelle.

— Une gamine sans cervelle ?! Je ne crois pas non. Je prends un cours particulier et John veille à ce que personne ne nous dérange pour faire une surprise à mon mari le soir de nos noces. Mais vu que mon futur mari est un gros con, tu as raison, je ne vois pas pourquoi je perds mon temps.

Et là, elle tourne les talons et file dans ce que je pense être un vestiaire. Putain, je suis vert. Elle va réussir à me faire passer pour un con alors que son attitude est... Je ne sais même pas comment la décrire. Je passe ma main dans mes cheveux et cherche à reprendre mes esprits, parce que si je suis honnête, la voir se dandiner de la sorte m'excite au plus haut point. Mais cette fois-ci, elle ne m'aura pas. Elle dépasse les limites en se mettant en danger, elle me ment, elle me cache des choses et maintenant, elle me fait courir le risque d'un scandale. Le temps que je remette mes idées en place et mon esprit au clair, elle se repointe en tailleur et me dépasse sans même un regard. Elle quitte la pièce et je l'entends engueuler John depuis le hall.

— Vous étiez vraiment obligé de cafter ?

— Mais Juliet, je n'avais pas le choix et puis je vous avais dit que c'était une mauvaise idée.

— Oui, oui, c'est ça. Bon, je dois retourner travailler de toute façon !

— Mais vous ne vouliez pas passer dans la boutique de lingerie ?

QUOI ?! Non, mais ma nana parle lingerie avec son garde du corps ou je rêve ?

— J'ai plus du tout la tête à ça.

Puis un silence, j'aimerais m'en mêler, mais quand elle pianote sur son smartphone et lance un regard paniqué vers John, je comprends qu'il y a un problème. Elle saisit alors le bras du molosse pour le retenir.

— John, il faut passer chercher Jeanne, tout de suite, il y a un problème.

John, sérieux comme à son habitude, la questionne.

— Quel problème ?

— Apparemment une histoire avec Lucas qui ne serait pas rentré, elle semble inquiète, très inquiète même, et je ne peux pas la laisser comme ça.

— Suivez-moi, nous y allons.

Bien que je ne sache pas du tout dans quelle mesure, j'ai ma part de responsabilité dans cette affaire, aussi je ne vais pas relever cette histoire de lingerie. Les remords me rongent à tel point que je préfère ne pas aller à sa rencontre. De toute façon, en un regard, elle comprendrait que j'en sais plus que je ne veux bien le lui avouer. Je les laisse donc filer avant de quitter les lieux pour retourner au bureau. Je questionne la prof de danse après m'être platement excusé pour mon entrée théâtrale et apprend que ma fiancée l'avait prévenue que ce genre de scène pourrait arriver. Elle est quand même gonflée de se lancer là-dedans, sachant pertinemment que je vais le découvrir et que ça ne va pas me plaire. Comme tout a déjà été réglé, je ne peux pas la dédommager pour la gêne et de toute façon, elle ne se prive pas de me dire que si Mademoiselle Clarck veut revenir, elle sera toujours la bienvenue. Elle insiste même sur le fait que ma fiancée est très douée et pourrait faire un show éblouissant.

*Ben tiens, avec un cul pareil, rien d'étonnant. Mais tu vois, Miss collant moulant, son cul m'appartient, alors pas touche.*

Je retourne au bureau pour constater une fois de plus que je n'ai reçu aucun message de mes potes. Aussi je décide d'envoyer un mail groupé sur un sujet lambda, histoire qu'on se fixe un rendez-vous.

**De :** Gabriel Vance

**À :** Liam Smith ; Aedan Jarod

**Objet :** Besoin de cogner ?

Les mecs, vous voulez prendre une branlée ? Ce soir 19 heures à la salle ?

Puis je me remets au travail. Les appels téléphoniques s'enchaînent et je ne pose les yeux sur mon portable que vers 18 heures. Les mecs sont tous les deux partants et ça tombe bien, j'ai besoin d'explications avant de rentrer pour savoir à quoi m'attendre. J'apprends en interrogeant mes hommes que Jeanne a passé l'après-midi au bureau avec Juliet et qu'elles viennent de quitter les locaux.

*Pourvu qu'elles ne fouinent pas trop.*

Après un rapide bilan financier avec mes comptables qui m'apprennent en cinq minutes ce que j'ai déjà compris depuis un moment, à savoir que ma société a besoin que je reprenne les rênes et rapidement, je raccroche et éteins mon ordinateur. Arrivé à la salle de boxe, je suis en retard et mes amis sont déjà sur le ring. Ils se foutent des droites de bon cœur et je ne les vois pas rigoler comme ils le font toujours, l'heure est grave ! Je me change et les rejoins. Le gérant nous propose un entraînement à base de testostérone comme il dit. Nous cognons donc dans les sacs alignés et suspendus au plafond de façon synchronisée, les uns à côté des autres pendant un bon moment. Puis viennent les tractions et les pompes avant nos combats finaux. Je commence par affronter Liam. Entre deux coups, il en profite pour me chuchoter à l'oreille.

— Tu es au courant pour Lucas ?

— Non, pas vraiment, je n'ai pas vu Juliet.

— OK, il a disparu. Jeanne le cherche partout et les filles sont en alerte maximum.

C'est bien ce que je craignais. Soudainement, Liam se fige et me regarde droit dans les yeux.

— Je ne sais pas si on a bien fait cette fois Gabe. Si elles le découvrent, on est morts.

Mais qu'a-t-on fait exactement ? Parce que concrètement, je n'en sais rien. Dans notre trio, nous avons tous nos qualités et nos défauts, tous notre rôle, moi je suis le commercial, le beau parleur, celui qui persévère, qui traque, qui gagne, pas celui qui répare, qui soigne, qui camoufle. Celui-ci est réservé à Aedan. Et je n'ai jamais cherché à savoir comment les problèmes que nous avons rencontrés s'étaient résolus. Je sais juste que dans le répertoire d'Aedan, il n'y a pas que des gens que j'inviterais à mon mariage. Quant à Liam, c'est le stratège, le petit génie, il parle cinq langues et possède un don d'observation et une intuition très développée. En affaire, à nous trois, nous sommes redoutables. Alors lorsque Liam me dit qu'il a des doutes sur nos agissements et que ça pue, je peux être sûr que ça pue et que ça va nous exploser à la gueule. Mes pensées sont interrompues par le coach qui nous gueule dessus.

— Vous êtes mous, on dirait deux gamines de huit ans ! Liam, sors de là ! Aedan, montre-lui ce qu'un homme, un vrai, a dans le ventre.

Liam chope sa serviette et file au vestiaire sans se retourner. Aedan se déchaîne littéralement sur moi. Je lui rends coup pour coup et au moment où notre coach, arbitre, ami, et tant d'autres choses vient nous séparer, nous nous serrons la main. Mon pote s'approche alors de moi.

— Ne pose aucune question et tout ira bien. Tu rentres chez toi, tu consoles ta nana, tu héberges toute la troupe de Frenchies et tu les envoies chier régulièrement, comme tu l’as déjà fait.

Je baisse la tête, perplexe. J’ai envie de hurler et pourtant, je sais que son conseil est le meilleur que l’on puisse me donner. Mais le manque d’informations me tue. Puis nous rejoignons les douches avant de nous balancer quelques banalités et de prévoir un dîner que nous n’avons, ni les uns ni les autres, l’intention d’organiser. Mais comme maintenant Liam est officiellement avec Suzon et qu’Aedan vient de me confirmer qu’Arizona est une vraie petite cochonne, je comprends que pour eux aussi, ça fonctionne. Les filles s’en chargeront et en attendant, en dehors de nos conversations professionnelles, on en restera là.

Je rentre donc chez moi, sans en savoir davantage et quand je pénètre dans l’appartement, j’ai comme un pincement au cœur : je vais lui mentir, je vais lui cacher des choses et si un jour elle l’apprend, je la perdrai pour toujours. Je la trouve assise dans le canapé, son amie allongée près d’elle, reposant sa tête sur les genoux de ma belle. Juliet caresse ses cheveux et Jeanne a les yeux fermés. Elle me fait signe de ne pas faire de bruit en posant son index sur ses lèvres. Puis elle me sourit avec tendresse.

Je suis un monstre... À cet instant, je me hais !

## Juliet

Quel soulagement de voir Gabriel rentrer à la maison ! Cette journée a été longue, très longue. Comment pourrais-je consoler Jeanne alors que je ne comprends pas ce qu'il s'est passé ? Lucas a toujours été bizarre et possessif et j'ai tout de suite détesté sa personnalité, mais disparaître du jour au lendemain, sans laisser de traces, aucune explication, ça ne lui ressemble vraiment pas. Il est solitaire, sans famille, sans attache, il peut donc agir ainsi, mais pourquoi ?

J'ai toujours pensé qu'il aimait Jeanne, je ne comprenais pas ce qui les liait, mais je sentais leur amour, enfin surtout le sien à lui. Parce que, soyons honnêtes, Lucas est un très bel homme, mais niveau charme, Jeanne c'est quand même autre chose. Elle est espiègle, belle, fouguese alors que lui semble *plan-plan*. C'est exactement le terme, et je me suis longtemps demandé si le coma de sa copine ne lui avait pas permis de vivre sans elle et, en quelque sorte, de réduire leurs écarts d'expériences de vie. Je la trouve beaucoup plus vive que lui, beaucoup plus curieuse, percutante. Lui ne semble avoir qu'un seul but depuis que je le connais : garder Jeanne près de lui. Alors disparaître si subitement est pour le moins étonnant. Je dirais même inquiétant.

Mon amie s'est à présent endormie, elle semble sereine malgré tout. Après les larmes, les cris, la panique, elle s'est assoupie inquiète et même si je n'ai rien dit, je le suis aussi.

— Où es-tu Lucas ?

Je prononce ces mots dans un murmure qui ne parvient même pas jusqu'à mes oreilles. Puis je décale la tête de mon Jeannot avec une extrême prudence avant de me lever du canapé. Je vais aller cuisiner, quand elle se réveillera, manger un bon petit plat devrait lui changer les idées ! Mais avant, il faut que j'éclaircisse un point avec mon fiancé. Je le rejoins dans la chambre, il se change, dos à moi.

— Gabriel, Jeanne peut rester ici ce soir ?

Il ne se retourne pas.

— Pourquoi ?

— Parce que Lucas a disparu et qu'elle est éplorée. Parce que c'est mon amie. Et parce que j'en ai envie.

— Alors tu connais déjà la réponse à cette question.

Comment peut-il être si froid et insensible dans un moment pareil ?

— Exactement, je voulais juste te prévenir de façon plus délicate. Mais ce n'était pas la peine, tu as raison ; Jeanne restera aussi longtemps qu'elle le souhaitera.

Il vaut mieux que j'aïlle m'affairer en cuisine parce que si je reste près de lui quand il est aussi buté, je vais m'énerver et ça finira en nouvelle engueulade. Jeanne n'a pas besoin de ça, Gabriel non plus et moi encore moins. Mais au moment où je quitte la pièce, il se retourne et pose une main sur mon épaule. Aussitôt, je frissonne et ne peux m'empêcher de mater ses muscles, ils sont énormes. Et ça me distrait.

— Tu étais où ce soir ? Tous tes muscles sont si...

Il sourit et remonte sa main pour caresser ma joue pendant que je fais courir les miennes sur ses pectoraux avant d'y enfoncer mes ongles.

*Putain, je voudrais mordre dedans tant ils sont appétissants.*

— À la salle de boxe avec Liam et Aedan. Pourquoi Lucas est parti ?

— Ah, ça explique que tu sois si impressionnant. Ça t'a fait du bien ?

— De cogner sur mes amis ? Oui un bien fou, j'adore ça. Alors Lucas ?

Il y a quelque chose d'étrange dans son regard, mais de toute façon, cette journée est étrange alors un peu plus ou un peu moins, autant laisser couler.

— Je sais pas, il n'a donné aucune explication, il est juste pas rentré chez lui. Jeanne a attendu toute la soirée, elle l'a appelé sans réponse, elle a fini par s'endormir en se disant qu'il allait finir par donner des nouvelles, mais ce matin toujours rien. Comme ils vivent toujours dans mon ancien appart, au petit-déjeuner, elle en a parlé avec Arizona qui lui a conseillé d'attendre un peu. Soi-disant qu'il aurait pu prendre une bonne cuite et pas retrouver le chemin de la maison. Sauf qu'à midi, toujours rien et c'est là qu'elle m'a appelée. Cet après-midi, son téléphone ne sonnait même plus et John n'a pas réussi à le localiser. J'ai rappelé Arizona qui va voir avec son frère James pour lancer un avis de recherche. Mais pour une personne majeure, il y a un délai de quarante-huit heures avant de pouvoir faire un signalement. Il se renseigne de façon officieuse en attendant. J'espère qu'il va revenir, mais j'ai un mauvais pressentiment.

— Pourquoi ? Il ne disait pas qu'il voulait rentrer en France, que la vie ici était pas sa tasse de thé ?

— C'est vrai, mais quitter Jeanne sans même un mot, quelle lâcheté ! Il n'est pas parti quand elle est tombée dans le coma et ça a duré cinq ans alors imaginer qu'il se tire sans explication juste pour une histoire de pays, ça me semble un peu gros. Mais en même temps, je ne l'ai jamais cerné ce mec alors après tout...

Je suis inquiète et mon fiancé ne sait pas quoi dire, il semble nerveux. De toute façon, quand Gabriel ne maîtrise pas une situation, soit il est agressif, soit il est quasi muet, alors je ne me formalise pas. Et puis, je sais que je suis plus forte avec lui.

— Qu'en pense James, le super agent du FBI qui vole à ta rescousse en toute situation ?

— Il dit que les disparitions sont rares, mais que ça arrive. Qu'il ne serait pas surpris de le voir resurgir un de ces quatre matins après une grosse remise en question. Bon, en même temps, il n'est pas au

courant pour le kidnapping et même si Arizona pense qu'on devrait lui raconter, je suis sceptique. Parce que je ne veux pas mêler ta mère à toute cette histoire. Il fait chier ce con de Lucas !

Gabriel me serre dans ses bras et immédiatement, j'ai envie de lui. Je love mon corps contre le sien en pressant ma poitrine contre son ventre pour qu'il comprenne. Il sourit dans mes cheveux et lève mon menton vers lui.

— Juliet, c'est pas le moment, Jeanne a besoin de toi. Et puis, nous allons devoir reparler de cette histoire de call-girl quand même.

— Pas la peine, tu viens de faire une croix sur un truc absolument scandaleux que je te réservais. Tant pis pour toi.

— Si tu veux me faire un spectacle privé, je suis partant, mais ne va pas te donner en spectacle devant tes gardes du corps dans une salle de danse où n'importe qui pourrait te prendre en photo. Non, mais Juliet, tu ne vas pas te marier avec n'importe qui. Tu vas épouser un homme très puissant et la presse à scandales se réjouirait d'une photo compromettante de toi.

— Pff, n'importe quoi. Cette salle de danse est très réputée et j'ai été prudente. Ce qui te dérange, c'est surtout que je ne t'ai pas demandé ton avis. Eh bien, je peux te dire qu'il vaut mieux que tu t'y habitues parce que ce n'est pas parce que j'accepte de t'épouser que tu vas me dicter ma conduite. J'adore le pole dance et je continuerai. Maintenant, je vais en cuisine pour mijoter un truc qui remontera le moral de mon amie.

Mon Dieu, ce qu'il est pénible ! En plus, Jeanne dort toujours, on aurait largement eu le temps pour une partie de sexe jeu comme il dit, et ça nous aurait fait beaucoup plus de bien que cette conversation. Mais comme d'habitude, il a fallu que son foutu caractère de merde gâche la fête.

*Bref, concentre-toi sur la cuisine, la cuisine et la cuisine.*

Je commence à sortir les instruments et rapidement, une douce odeur de béchamel se propage dans tout le penthouse. Aussi je ne suis pas surprise quand mon fiancé pointe le bout de son nez. Il adore quand je cuisine, ça l'épate. Il s'installe sur un tabouret et me surveille alors que je fais semblant de ne pas l'avoir vu. Aucun de nous deux n'est dupe du comportement de l'autre. Je suis en train de faire revenir des oignons avec des petits légumes lorsque je me décide enfin à rompre notre silence :

— Tu sais que si tu continues à me reprocher tout ce que je fais au détriment du sexe, le plus gros scandale que tu risques, c'est que je prenne un amant.

Là, je me retourne et le menace avec ma cuillère en bois. Même si je me retiens, je suis bien énervée par son comportement.

— Imagine comme la presse à scandales serait heureuse de tomber sur une photo de moi, en plein orgasme, avec un homme qui ne passerait pas son temps à me reprocher des choses !

Il me sourit, il se maîtrise à merveille. Pour autant, il saisit très clairement mes paroles.

— Penses-tu un instant que qui que ce soit puisse rivaliser avec moi pour te donner un orgasme ?

— Oh Gabriel, tu connais l'étendue de mon inexpérience, alors peut-être que si le sexe est si fabuleux entre nous, ça ne tient pas tant à toi, mais plutôt à moi.

Bon là, clairement, je suis super gonflée. Mon mec est un adonis, sorti tout droit des enfers tellement son charme est stupéfiant. Il est beau, sexy, charmeur, malhonnête et si viril. J'ai chaud au simple souvenir de son odeur, de sa peau contre la mienne. Alors tenter de le diminuer ainsi, c'est vraiment un coup bas. Mais j'avais rien d'autre en stock et de toute façon, ça le fait hurler de rire. Il se tient le ventre tant il rit, ce salaud.

*Putain, ce qu'il m'énerve avec sa confiance en lui à la con ! Sale petit prétentieux !*

Puis il se racle la gorge en tentant de réprimer son fou rire car il voit bien que ça m'agace. J'ai envie de lui balancer ma cuillère au visage. C'est apparemment flagrant car il oscille des yeux entre l'objet et mon visage de façon insistante.

— Juliet, tu as entièrement raison, le sexe entre nous est démentiel, et tu en es la seule responsable. Tes petits gémissements, ta chatte qui se liquéfie dès que je m'approche, tes seins qui durcissent quand je les effleure, et ta bouche qui semble avoir été conçue pour accueillir ma queue. Tu as tout ce qu'il faut en toi pour rendre le sexe démoniaque et tu le sais. Mais jeune fille, tu ne prendrais pas le dixième du plaisir que tu ressens en ce moment même, juste en m'entendant prononcer ces mots si tu étais avec un autre homme. Et tu le sais très bien aussi.

J'ai chaud, très chaud même. Avec seulement deux phrases, il me rend folle de désir et j'ai envie de lui arracher son tee-shirt.

*C'est pas juste !!!*

Et je ne veux pas qu'il gagne une fois de plus. Il est en train d'avaler une gorgée de sa bière quand je lui réponds, mine de rien, mais après avoir pris soin d'avaler ma salive, de peur de me mettre à baver devant lui.

— Mais qui te parle d'un autre homme ? Je pensais plus à une femme !

Il s'étouffe et recrache sa gorgée sur le plan de travail. Je lui souris puis le contourne pour aller vérifier que Jeanne va bien. Bon, elle dort toujours et quand je retourne aux fourneaux, il n'est plus là. Certainement parti se cacher dans son bureau.

*Je suis un peu fière de moi, beaucoup même !*

Comme j'ai préparé un festin pour une bonne dizaine de personnes, j'appelle les filles à la rescousse avant que la belle au bois dormant ne se réveille. Toutes semblent ravies et acceptent mon invitation. Aussi quand Arizona, Carla et Suzon débarquent, Jeanne émerge au milieu du chaos. Elle semble soulagée d'avoir de la compagnie et nous papotons au salon un moment au sujet de la disparition de Lucas. Arizona pense comme Aedan, Lucas est de toute façon un mec étrange et son comportement ne la surprend pas. Carla se désintéresse de la conversation pour se concentrer sur l'ouverture des bouteilles

de champagne. Elle ne maîtrise pas son geste et manque de décaniller le lustre du salon.

— Carla, fais gaffe, un truc pareil, ça doit coûter plus cher que ce que je gagne en un an !

— Ben s'il tombe, tu le rembourseras en contrepartie sexuelle. J'ai cru comprendre que tu avais enfin écouté nos bons conseils et que tu profitais un peu de la vie avec ton futur mari.

— Ah ah, très drôle. Mais l'idée me plaît. Viens, aide-moi à le décaniller. Je n'y arriverai jamais seule.

Je mime un geste pour prouver que je suis prête à tout pour que ce fichu lustre s'éclate au sol et se brise en mille morceaux et elles rient toutes à gorge déployée.

— Eh bien, eh bien, je vois que la gentille Juliet est devenue accro au sexe.

Carla me taquine, mais Jeanne se jette sur l'occasion.

— Ma pauvre, si tu savais. Elle prend des cours de pole dance pour sa nuit de noces. Elle a maté des gens qui baisaient comme des sauvages dans un train échangiste. Elle se fout de sa robe de mariée, mais par contre, elle est très intéressée par les sous-vêtements que son mari lui arrachera le jour J. Autant te dire que « accro au sexe » est un peu faible. Elle a viré nymphomane.

Arizona se redresse sur le canapé et prend un air sérieux. La féministe engagée qui sommeille en elle ne dort jamais complètement.

— Jeanne, je ne peux pas te laisser dire ça. Elle a des besoins, des désirs et faire en sorte de les assouvir ne fait pas d'elle une nymphomane, mais une jeune femme en bonne santé. Aedan et moi baisons comme des sauvages dans toutes sortes de lieux, à des moments pour le moins incongrus, et c'est le pied.

Jeanne rigole.

— Oui, oui, tu as raison. Écoute, pour te prouver ma bonne foi, je vais même te dire quel cadeau j'avais prévu d'offrir à ma BFF. Je voulais lui offrir ça, regarde.

Elle sort alors son smartphone et tapote un truc avant de tourner l'écran vers Ari. Celle-ci lui tape dans la main et je m'approche alors que Carla et Suzon pouffent de rire. Mais Jeanne range l'appareil et me fait signe d'aller me rasseoir.

— Tu ne sauras rien avant ton mariage, mais promis, tu n'ouvriras pas ce cadeau devant tout le monde. Ça, c'est un truc juste pour les amoureux !

Je ne dis rien, mais mes yeux lancent des éclairs. Gabriel choisit ce moment pour faire son entrée.

— Mesdemoiselles !

Il vient s'installer à côté de moi et pose sa main sur ma cuisse, ce qui me déconcentre et j'en oublie notre conversation. Lui se penche vers moi et chuchote à mon oreille :

— Alors, avec laquelle de tes amies envisages-tu une relation adultérine ? Que je sache contre qui je dois lutter.

Je l'ai eu tout à l'heure. Je me rapproche de lui et me mords la lèvre supérieure.

— Tu dois lutter contre toi-même Gabriel, et surtout contre ton foutu caractère. Le reste, ça ne regarde que moi.

Aucune réponse de sa part, et nous passons à table. Pendant tout le repas, il me regarde, il sourit, il est poli avec mes amies, il est même charmant. Jeanne semble surprise de son attitude et lève un sourcil vers moi de temps à autre, mais je ne relève pas. Puis les filles nous quittent et ma BFF préfère rentrer avec elles. J'insiste lourdement, mais elle ne veut pas se retrouver seule avec nous. Elles savent toutes que Gabriel et moi sommes insatiables et je crois que ça les met mal à l'aise. Et puis je sais qu'elle veut rentrer au cas où Lucas reviendrait. Et va savoir pourquoi, elle comme moi n'y croyons absolument pas. Gabriel me surprend en passant un bras autour de ma taille alors que je suis encore dans le hall.

— Alors comme ça, tu es obsédée par la lingerie ?

Il a écouté notre conversation entre filles de tout à l'heure. Mais est-ce une surprise le connaissant ?

— Pas obsédée, mais disons que le sujet me tient plus à cœur que la dentelle de ma robe. D'ailleurs, faudrait déjà que je trouve une robe. Mais tu sais que ce n'est pas beau d'écouter aux portes mon chéri ?

— Vous n'êtes pas du genre discrètes quand vous êtes toutes ensemble. Et pour répondre à ta question, ce lustre n'est pas dans tes moyens ma belle, alors tâche de le laisser tranquille.

Je rigole parce que je sais que le prix du lustre lui est bien égal. Et à moi aussi d'ailleurs. Puis mon portable sonne et je le saisis pour décrocher. C'est Suzon.

— Jul's, ça va pas Jeannot, tu crois que tu peux...

Je ne lui laisse pas le temps de finir sa phrase, son appel n'est pas une surprise.

— J'arrive tout de suite.

Je raccroche, je sais déjà que Jeanne est rentrée à l'appartement et qu'elle a paniqué en constatant que Lucas n'était toujours pas rentré. Je savais que ça pourrait arriver. Je fourre mon portable dans mon sac à main et me hisse sur la pointe des pieds pour embrasser Gabriel qui se tient devant moi sans dire un mot.

— Mon chéri, Jeanne va pas fort, je vais aller passer la nuit avec elle. Je te retrouve demain matin pour un café dans ton bureau ? On pourrait reprendre notre conversation de ce soir ?

Il fait la moue, mais je sais qu'il ne m'en veut pas le moins du monde, je lis avec aisance dans son regard à présent. Et puis, il ferait la même chose si l'un de ses amis avait besoin de lui. Sans un mot, il me décolle de lui et file dans son bureau. Je prends deux ou trois affaires et quitte l'appartement avec mes sbires sur le dos. Les filles m'accueillent avec un énorme pot de glace comme seuls les Américains en fabriquent, et une boîte de mouchoirs. Je finis par m'écrouler de fatigue sur le canapé, entourée de mes

copines, après avoir refait le monde autour d'une bouteille de tequila. Je me suis abstenue de boire étant donné que je travaille demain, mais je ne pense pas qu'une seule de mes amies pourra se lever demain. Avant de sombrer, j'envoie un message à mon fiancé.

*\* Tu me manques, à demain. XXX*

## Gabriel

Abandonné par ma fiancée, je me suis penché sur mes dossiers une bonne partie de la nuit pour éviter de repenser à toutes les merdes qui s'accumulent autour de moi. La principale étant ma mère, dont je n'ai toujours aucune nouvelle alors que la date du mariage approche et que, selon les dires de Juliet, c'est le moment qu'elle a choisi pour... Pour quoi déjà ? Venir me faire un câlin ? Non, mais elle rêve si elle croit que je vais lui ouvrir mon cœur et lui confier mes appréhensions de jeune marié. Rajoutons la disparition de Lucas qui m'inquiète et savoir que ce petit con d'Aedan se tape la sœur d'un membre du FBI ne me rassure pas, surtout quand on sait la responsabilité de ce dernier dans cette affaire. Sans compter les actionnaires de la boîte qui me font de plus en plus suer avec leurs craintes, et que j'ai de moins en moins de facilités à convaincre. Il faut dire que les contrats que nous avons perdus en mon absence n'aident pas. Et pour couronner le tout, j'apprends que ma nana veut se taper une femme ! Alors ça, c'est quand même un comble. Oui, je suis un mec assez arrogant, mais en toute objectivité, je suis plutôt un modèle haut de gamme et elle, elle veut se taper une nana. Non, mais quand je dis qu'elle va me rendre fou, je pense que ça va vraiment finir par arriver ! Si je tiens jusqu'au mariage, ce sera déjà pas mal.

Enfin, après quelques heures de sommeil, je suis un peu plus en forme et je décide de partir tôt au bureau. En arrivant, j'envoie un mail à Juliet pour lui demander de m'y rejoindre. Une bonne baise matinale me fera le plus grand bien et je compte bien lui montrer que mes attributs masculins peuvent lui être très utiles.

*De : Gabriel Vance*

*À : Juliet Clarck*

*Objet : Rendez-vous matinal*

Ma chérie,

Je suis arrivé tôt au bureau et te propose un petit-déjeuner des plus appétissants.

Tu me rejoins ?

G.

La réponse ne se fait pas attendre, elle a fait mettre en place un transfert de mails professionnels sur son téléphone mobile.

*De : Juliet Clarck*

*À : Gabriel Vance*

*Objet : Rendez-vous matinal, tu rêves, besoin matinal oui !*

Miam, j'ai faim.

Je saute dans la voiture et suis là dans quinze minutes, chauffe-toi.

Je t'aime.

J.

Tiens, ça me donne une idée : je vais la surprendre directement dans son bureau. Elle adore l'endroit et nous n'avons jamais eu l'occasion de nous retrouver dans cette pièce pour un rendez-vous torride. Devoir rester silencieuse au risque de se faire surprendre par ses collaborateurs va l'exciter comme jamais. Aussi je saute dans l'ascenseur sans réfléchir et demande à John de la faire repasser par son bureau en arrivant. Je pianote sur mon téléphone lorsque j'entends sa voix résonner depuis le couloir.

— John, j'ai pas besoin de vous ici, et je veux juste déposer mes affaires avant de rejoindre Gabriel dans son bureau.

— Bien Juliet, je serai en bas dans le hall, ne quittez pas les lieux sans moi, promis ?

Je l'entends rigoler. Puis elle entre. Je suis assis à son bureau et elle me sourit dès qu'elle m'aperçoit. Son sourire illumine son visage, je l'imité sans m'en rendre compte. Elle referme la porte derrière elle, la verrouille puis avance lentement vers moi.

— Bonjour Gabriel.

— Bonjour Juliet.

— Que fais-tu dans mon bureau ?

— J'ai cru comprendre que tu avais besoin de moi ce matin ?

— Tu as bien compris, en effet.

Elle contourne son bureau tout en défaisant le nœud de sa robe croisée. Aussitôt, elle la fait glisser sur ses épaules et se retrouve en combinette bleu nuit ajourée, avec un nœud sur chaque bretelle. Je ne sais pas où elle achète sa lingerie, mais une chose est sûre, elle la choisit toujours à la perfection. Cela dit, je la soupçonne d'acheter toute la collection à chaque fois. Elle porte un tanga bleu turquoise assorti à sa

combinette, ce qui le fait ressortir merveilleusement bien.

— Que tu es belle !

— Tu n'es pas mal non plus mon chéri. Je t'ai manqué hier soir ?

Au moment où elle passe une jambe sur son siège pour venir s'installer sur moi, je décide de prendre les choses en main.

— Tu m'as manqué et ça m'a laissé le temps d'imaginer ce moment.

— Je comprends bien, mais tu es assis sur mon fauteuil. Ici, nous sommes dans mon bureau, c'est mon terrain, mes règles.

— Juliet ?

— Gabriel ?

Je glisse avec fermeté mes mains sur son corps et elle se laisse faire, alors que je lui susurre quelques mots :

— Puisque maintenant tu aimes le sexe jeu, tu pourrais peut-être utiliser ça aujourd'hui.

Je sors alors de la poche de mon pantalon une petite culotte un peu spéciale, elle est reliée à une télécommande qui pourrait devenir mon jouet préféré.

— Mais avant, il va falloir te débarrasser de ça.

Je tire sur l'élastique de son tanga, laissant apparaître la chair de poule sur tout son corps. Son sexe s'offre à moi et je sais qu'elle aussi est impatiente.

— Et certainement aussi faire quelque chose pour ça !

Je fais glisser le tissu sur ses jambes fines et alors que je suis à ses genoux pour récupérer le tissu turquoise, elle saisit mes cheveux et m'incite à m'attarder sur son sexe.

— Gabriel, embrasse-moi, juste là !

Je pose un baiser sur son sexe humide. Aussitôt, elle prend appui avec ses mains sur son bureau situé juste derrière elle et je soulève ses cuisses pour les déposer sur mes épaules. Elle est en équilibre et moi, je peux accéder à sa boîte de pandore avec facilité. Au premier coup de langue, elle gémit déjà.

— Juliet, tu es si chaude, si réceptive. Il va falloir te maîtriser. Ici, tout le monde te connaît, et coucher avec le patron n'est jamais bien vu dans le milieu professionnel.

Elle avale sa salive et s'apprête à me répondre quand j'insère deux doigts en elle pendant que, de mon autre main, je l'assieds sur son bureau. Elle se mord la lèvre supérieure et je l'embrasse à nouveau sur son point sensible. Elle sent le savon et le sexe ; mon odeur favorite. Elle est moite et douce à la fois, et

sa peau parfaitement épilée me comble de bonheur. Lui donner du plaisir est presque aussi bon que d'en prendre avec elle. Elle s'allonge sur son bureau et en saisit le bord pour se cramponner. Ses cuisses sont écartées à la perfection et elle ondule contre la surface à chacune de mes aspirations. Je sais que mes cheveux chatouillent sa peau et la rendent encore plus sensible. Et bien qu'elle soit sur le point de jouir, ne maîtrisant ni sa respiration ni son niveau sonore, elle me stoppe en tirant sur mes cheveux pour m'approcher de mon visage.

— Gabriel, tu as raison, tu m'es bien plus utile que n'importe quelle femme. Prends-moi, je veux te sentir en moi. Je veux sentir que tu me possèdes autant que je te possède. J'en ai besoin.

Pas la peine de me supplier davantage, je bande comme un fou. Elle libère mon sexe de mon caleçon et je ne prends même pas le temps de dénouer ma cravate. Je la prends à la hussarde sur son bureau. Quand je pénètre en elle, elle rive ses yeux aux miens et nous trouvons notre rythme en totale symbiose jusqu'à ce que nos corps s'abandonnent l'un sur l'autre dans un rugissement bestial. Puis elle se redresse et on entend frapper à la porte. Rapidement, elle se rhabille et j'en fais autant.

— Un instant, j'arrive.

— Mademoiselle Clarck, c'est la police, nous sommes à la recherche de Gabriel Vance.

*La police ? Merde, merde, merde, ça sent pas bon du tout !*

Elle chuchote contre moi :

— Que peut bien te vouloir la police ?

— Ouvre-leur et nous saurons.

Je ne suis pas du tout serein. Putain, je vais me faire coffrer dans les locaux de ma boîte avec tous mes employés autour et devant ma fiancée. Et pour je ne sais quelle raison puisqu'Aedan ne m'a absolument rien dit. Enfin, il n'est peut-être pas question de ça. Juliet déverrouille la porte et mes pires craintes se réalisent sous mes yeux. Je les entends entrer, me lire mes droits, parler dans des micros et surtout je vois le flicailon de mes deux, celui que j'avais déjà vu quand j'ai rencontré Juliet, se presser de venir vers elle pour l'amener à l'écart. Alors là, s'ils croient que je vais me laisser faire, ils rêvent. Juliet pleure et se débat pendant que l'autre essaie de l'accaparer.

— Ne la touchez pas. John, occupez-vous d'elle !

— Juliet, viens avec moi, je vais t'expliquer.

Elle se débat et lui fait face.

— M'expliquer quoi ? Gabriel est accusé de quoi au juste ? Laissez-le ! James, je t'interdis de lui passer les menottes ici, dans sa propre entreprise, devant ses employés. Convoque-nous au poste de police et nous te suivrons, mais pas ça !

— Ce n'est pas toi qui décides Jul's. Je suis désolé, mais ton mec et ses copains sont dans de sales

draps. Lucas Martin a disparu, mais nous avons de bonnes raisons de penser qu'ils en savent plus qu'ils ne le disent.

— Tu les accuses de quoi au juste ?

Il n'a pas le temps de répondre qu'un de ses coéquipiers me passe les menottes aux poignets pour m'embarquer. Putain, le connard, il se prend pour un cow-boy ! Juliet se jette sur lui.

— Laissez-le, ne faites pas ça. Non Gabriel, non !

— Je vais bien ma chérie, ils veulent juste discuter avec moi. Je vais les suivre et on se reparle très vite. Contacte mon père.

— Gabriel non, je ne veux pas qu'ils te touchent !

Puis elle fait volte-face et assène une énorme gifle à son ancien ami James. Je dis « ancien » parce qu'au regard qu'elle lui lance, je peux garantir que même si je ne sais pas de quoi mon avenir est fait, je sais de quoi son avenir à lui ne sera pas fait, et c'est assurément de ma femme.

— Toi, tu es un minable et ne t'avises plus jamais de poser un regard sur moi ! James, ce que tu viens de faire, je ne te le pardonnerai jamais. Et quand Gabriel aura été innocenté, je te promets un procès médiatique à la hauteur de ta trahison !

Putain, elle ne rigole pas ma Juliet. Je savais qu'elle avait un tempérament de feu, mais la voir dans cet état de colère me rend confiant. Si elle décide que je vais m'en sortir, je sais qu'elle mettra tout en œuvre pour y parvenir. En attendant, j'ai toujours les menottes et je me sens minable devant elle. Mes gardes du corps se chargent de repousser les employés loin de la scène et bouclent l'étage entier. John, quant à lui, ne lâche pas un instant ma belle du regard, prêt à intervenir. Le flicailon semble avoir retrouvé l'usage de la parole.

— Jul's, ne te mets pas dans cet état. Je ne suis pas responsable.

— Bien sûr que si. Tu es le responsable de tout ça, c'est toi qui donnes des ordres. Tu décides comment les choses se passent, tu me l'as bien souvent expliqué. Et ce que tu fais actuellement est minable et indigne de toi. Mon fiancé est un homme puissant, influent et un tel déballage médiatique va briser sa carrière et sa société. Des milliers de personnes vont en pâtir, et tout ça, à cause d'un excès de zèle.

Bien envoyé ! Je suis fier de ma nana, mais je me calme rapidement car je me doute qu'elle, elle ne sera pas fière de moi. Et comme ce connard ne peut pas fermer sa gueule, il surenchérit :

— Mais Juliet, il est mis en cause dans la disparition d'un homme. Tu ne veux quand même pas que je lui déroule le tapis rouge ?!

— N'importe quoi, nous ne savons même pas si Lucas a disparu ou s'il a pétié les plombs et est rentré en France.

— Son passeport n'a été enregistré nulle part.

— Et alors, quel rapport avec Gabriel ?

— Je ne peux pas te donner les détails, l'enquête est en cours.

— Ben tiens, comme c'est pratique. Tu es un lâche !

Avant que le flic ne me sorte du bureau, elle se tourne puis se jette contre moi.

— Mon amour, je suis tellement désolée. Je vais trouver une solution, je te sortirai de là. Je te le promets.

— Ne t'inquiète pas ma chérie. Appelle mon père et reste avec John, il te protégera en mon absence.

Sans un mot de plus, les flics m'escortent. Apparemment, je suis attendu au poste de police et le silence se fait lorsque j'entre dans l'arène.

*Tu parles... Choper un grand patron comme moi va leur assurer un retour médiatique inespéré. Putain, je suis dans la merde !*

Les couloirs sont minuscules, tout est sale, tout est gris, tout est triste ici. Je déteste cet endroit. Et encore, je ne suis pas au bout de mes surprises parce que quand je suis emmené en cellule avant mon interrogatoire, je m'aperçois que Liam et Aedan ont aussi été arrêtés. Je croise leurs regards au moment où on les fait entrer chacun dans une cellule différente et qu'un des agents me demande de vider mes poches. Ils regardent d'un œil suspect le boîtier métallique que je dépose sur le comptoir en levant un sourcil interrogateur.

*Alors là mec, si tu crois que je vais te dire que cet appareil contrôle la culotte vibrante que je viens d'offrir à ma femme, tu rêves, tu rêves même en plein jour !*

De toute façon, à l'heure qu'il est, elle doit être à la poubelle.

— Je ne dirai pas un mot tant que mon avocat ne sera pas arrivé. Et partez du principe que mon avocat est aussi celui de Liam Smith et Aedan Jarod.

— C'est vous qui voyez. Passez ça.

Il me donne une tenue à enfiler, un pantalon orange avec un tee-shirt assorti, un truc qui gratte et qui commence à être délavé en plus. Une tenue de taulard, merde, je suis un taulard à présent. Et je ne sais même pas pourquoi. Je coopère en me raisonnant à chaque fois que j'ai envie de hurler et de cogner parce que je sens bien que je ne suis pas en position de force, mais là, c'est compliqué. Puis je me retrouve seul dans une cellule.

Le temps s'arrête.

Juliet est dehors, seule et complètement larguée. Ses amies doivent être affolées et John va devoir gérer tout ça. Je sais qu'il le fera, mais pour combien de temps ? Juliet et moi ne sommes pas mariés, elle

n'a pas procuration sur mes comptes et de toute façon, tout va être bloqué durant l'enquête. Mes amis ne pourront pas l'aider puisqu'ils sont dans la merde jusqu'au cou. Il ne reste que mon père pour lui venir en aide. Il faut que je trouve une solution et que je me sorte de là vite fait.

Je suis en train de méditer, allongé sur un lit de fortune, quand James se pointe face à ma cellule.

— Monsieur Vance, votre avocate est arrivée. Tendez vos poignets.

Il me remet les menottes et ouvre la grille. Je le suis. Je me retrouve alors dans une pièce comme dans les séries télé, sauf qu'il n'y a pas de miroir. Une jeune femme super classe se tient debout face à moi. Elle est grande et blonde, une très belle nana en fait. Le flic nous laisse seuls.

— Monsieur Vance, je suis Walt Barney, votre avocate. Sachez que je suis navrée de ce qu'il vous arrive. Je vais faire tout ce que je peux pour vous sortir de là au plus vite. Je me doute qu'un homme comme vous a mieux à faire de son temps.

Elle me plaît, elle. Elle est même canon, mais c'est pas vraiment le sujet.

— Comme vous dites. Bon, je suis accusé de quoi au juste ?

— D'avoir commandité et orchestré la disparition de Lucas Martin.

— C'est ridicule.

— Oh, pas de ça avec moi, Monsieur Vance. Je suis votre avocate et si vous voulez que je vous sorte de là, il va falloir éviter les platitudes et les mensonges. Personne ne nous écoute, tout ce que vous me direz sera et restera confidentiel et plus vous m'en direz, plus vite je réglerai votre léger souci.

— Un léger souci...

— Oui, Monsieur Vance, vous vous doutez bien que pour que votre père m'engage, c'est que je ne suis pas une avocate lambda. Il a été très clair : vous sortir de là quoi qu'il en coûte. Et dans l'idée, ça va vous coûter de me dire la vérité.

— Assurez-vous aussi la défense de mes amis ?

— Oui, je les verrai dans un moment.

— Eh bien, puisque vous voulez la vérité, allez vous entretenir avec eux et revenez me voir ensuite parce que je ne suis au courant de rien.

Et c'est bien là mon problème. Je ne peux pas savoir ce que je risque tant que je ne sais pas ce que j'ai fait. Mais ça, je ne saurais le dire à voix haute.

— Bien Monsieur, je vais faire ça. Avez-vous des questions en attendant ?

— Oui, avez-vous rencontré ma fiancée ?

— Oui, c'est une femme déterminée, elle sait ce qu'elle veut pour son jeune âge.

— Comment va-t-elle ? A-t-elle demandé à me voir ?

— Elle semble aller bien, mais je pense que ça va la secouer cette histoire. Et oui, elle a insisté lourdement auprès de moi pour que je l'amène, mais ce n'est pas possible tant que personne n'a pris votre déposition. Dans quelques jours, je négocierai ça, mais pas pour le moment. Je vais vous voir tous les trois, ensuite j'irai plaider une libération sous caution, mais pour être honnête, je n'y crois pas trop. L'affaire semble complexe.

Je n'ai rien à répondre, je ne sais pas.

La première nuit est cauchemardesque.

## Juliet

Je suis au téléphone avec Jeanne, désespérée. Non, mais c'est quoi cette histoire ?

— Jeannot, ça ne va pas du tout, ils disent que Gabriel, Liam et Aedan ont un lien avec la disparition de Lucas. Mais de quoi parlent-ils ?

— Je ne sais pas. Je suis avec Suzon, apparemment, ils ont emmené Liam comme des sauvages et ils ont chopé Aedan quand Ari n'était pas avec lui. Non, mais il leur a pris quoi sérieux ?

— J'en sais rien, je ne comprends pas. Je te jure, c'est de la folie cette histoire ! D'autant plus que je ne vois pas le rapport entre les garçons et Lucas. Je ne peux pas voir Gabriel, mais James ne perd rien pour attendre.

Suzon prend alors le combiné pour me parler.

— Il y a un autre problème ma belle.

— Lequel ?

Franchement, je ne vois pas bien comment la situation pourrait être pire que ça, on a déjà atteint les sommets avec cette arrestation.

— Qui va gérer la société ? Parce que je ne sais pas si tu es au courant, mais les affaires ne sont pas florissantes en ce moment. Et d'après ce que j'ai compris, les choses vont durer un moment.

— Non, je savais pas. Je vais en discuter avec Arthur, le père de Gabriel, parce que moi, je ne sais pas quoi faire, je n'ai aucun pouvoir. Je ne suis rien pour Gabriel, nous ne sommes pas encore mariés. Mais tu crois qu'ils vont les garder en prison longtemps ? On a le droit de faire ça dans ce pays ?

Les larmes me montent aux yeux et je sens que je vais craquer, mais Arthur est toujours avec moi chez nous et je dois me montrer forte. Jeanne reprend les choses en main.

— Écoute Jul's, reste chez toi ce soir et essaie de voir ce que tu peux faire pour la gestion de leur société. Nous, on va essayer de soudoyer Ari pour en savoir plus sur les soupçons qui pèsent sur les garçons et sur la procédure en cours. On se tient au courant.

— OK, de toute façon, l'avocate est déjà en train de les interroger tous les trois.

Nous raccrochons et je reviens vers Arthur après nous avoir servi un café serré.

— Arthur, vous êtes sûr pour cette Walt ?

— Oui, pourquoi cette question ? Elle ne te semble pas compétente ?

— Je ne la connais pas, mais elle est très jolie et imaginer qu'elle est avec Gabe alors que moi je ne peux pas le voir, ça me rend malade. En ce moment, elle est avec lui et moi je suis impuissante.

— Je vois. La façon que tu as d'aimer mon fils me touche beaucoup, mais Walt est une avocate redoutable et la jalousie ne te mènera nulle part. Et puis, si tu veux mon avis, Gabriel n'est pas du tout son genre.

Alors là, je ris carrément. Parce que Gabriel Vance est le genre de toutes les femmes, il est l'homme idéal. En mieux.

— Je ne pense pas que quiconque résiste au charme de mon fiancé.

— Disons que je pense qu'elle aura plus de mal à résister à ton charme qu'à celui de mon fils.

Non, il déconne, cette superbe jeune femme pourrait être attirée par moi ?! Non, la blague.

*Bon reste concentrée Juliet, tu vas t'égarer. Ce n'est pas le moment.*

— J'espère quand même pouvoir le voir demain. Mais j'ai une autre question pour vous Arthur.

Il acquiesce en me fixant ; ce que c'est agaçant, j'ai l'impression d'être une gamine de cinq ans face à lui !

— Vous pourriez gérer la société le temps que les choses s'arrangent ? Parce que comme ils sont tous les trois impliqués, je me demande ce qu'il va advenir de leurs dossiers en cours. Et si ça prend du temps, que vont penser les salariés ?

— Ce qu'il va advenir ? Disons que tout ça est très mauvais pour les affaires. Je vais me renseigner, mais mon fils est très secret et je pense que tu es bien plus au courant que moi de sa vie et de son travail. Tu travailles dans une de ses sociétés, non ? Tu pourrais assurer la gestion ?

— Oui, mais je suis scientifique, je suis météorologue, pas P.-D.G., je ne sais pas comment on fait pour donner des ordres et prendre des décisions aussi importantes. Moi, je ne me base que sur des faits concrets pour décider dans mon travail alors que lui non, il est visionnaire, intuitif et doté d'un culot hors pair.

Arthur sourit pour la première fois depuis que nous nous sommes contactés ce matin. Et c'est lorsque je complimente son fils. Il l'aime énormément, même s'il ne lui a certainement jamais dit.

— Je suis d'accord avec toi, mon Gabriel est un sacré numéro. Et je te promets que nous allons le sortir de là. Et ne t'inquiète pas pour l'argent, j'en ai beaucoup.

Il pose ses mains sur mes épaules en signe de réconfort.

— Oh, mais je ne suis pas inquiète pour l'argent, je me débrouillerai pour ça. Ce qui m'inquiète, c'est de ne pas sauver tout ce qu'ils ont mis tant d'années à construire. Mais malheureusement, je ne maîtrise

rien. Et croyez bien que j'en suis désolée.

— Je le sais ma belle, mais ça va aller, j'en suis certain. Je ferai ce qu'il faut. Je connais quelques actionnaires et je vais les contacter. Mais demain, la journée va être difficile. La presse va s'emparer de l'affaire et vous serez sous les projecteurs, tes amies et toi.

Il se lève et se dirige vers le hall. Avant de franchir la porte, il revient sur ses pas.

— Une dernière question cependant, que penses-tu de la disparition de Lucas ?

— Je n'ai jamais eu de bons sentiments pour lui. Je ne saurais dire s'il est parti ou s'il lui est arrivé quelque chose, mais je ne vois aucun rapport possible avec Gabriel. Et vous ?

— Si les flics les ont arrêtés, ils ont forcément une raison. Je n'aime pas ça. Et je connais mon fils, il est capable de se mettre dans de sales draps. J'espère me tromper.

Puis il s'en va sans un au revoir et je me retrouve seule dans mon immense appartement, abandonnée. Je m'assieds sur notre lit et sans vraiment y prêter attention, je déverse ma peine, mon angoisse et ma rancœur dans un flot de larmes discontinu. Je suis abasourdie par les événements de ma journée. Jamais je n'aurais pensé subir ça un jour, mais ce sentiment de consternation face à une situation improbable m'est déjà arrivée. Je repense à l'accident de Jeanne, aux bruits sur cette plage, au corps de Jeanne inerte devant moi, aux coups de téléphone, aux gens qui se pressent dans notre direction, aux interrogatoires des médecins. Et je sais que je vais revivre ça dès demain. Vais-je être capable d'endurer ça de nouveau ? Mon portable vibre et alors que je touche l'écran tactile, l'image d'accueil apparaît : une photo de Gabriel et moi. Cela me donne l'impulsion dont j'ai besoin, d'abord pour répondre à l'appel que je reçois, mais surtout pour relever mes manches et affronter cette épreuve comme je l'ai toujours fait : avec détermination et persévérance.

*Premier objectif* : obtenir un entretien avec lui. Un pas devant l'autre, ce n'est pas le moment de se fixer des buts inatteignables.

Le téléphone sonne toujours et je décroche.

— Juliet ?

— Oui, c'est moi.

— C'est Walt, je suis en bas à la réception et on ne veut pas me laisser monter. J'ai vu Gabriel. Puis-je entrer ?

— Bien sûr, je les contacte tout de suite.

Je raccroche et appelle John, je sais qu'il est là et très vite je retrouve notre avocate chez moi. Elle entre et je vais à sa rencontre.

— Je suis désolée, je suis soumise à un gros service de sécurité.

Elle paraît surprise et lève un sourcil interrogateur vers moi.

— Une exigence de Gabriel.

Je préfère faire passer mon fiancé pour un fou plutôt que lui raconter cette histoire d'enlèvement. Parce que la dernière chose dont j'ai besoin actuellement, c'est de mêler la mère de Gabriel à tout ça.

— Bon, je me suis entretenue avec l'officier en charge de l'enquête. Il a décidé d'arrêter Gabriel, Liam et Aedan parce qu'il a trouvé un lien entre eux et la disparition de Lucas Martin.

— Mais quel lien ?

— Apparemment, il y aurait eu une conversation téléphonique entre Lucas et un certain Monsieur Steve. Bien entendu, ce n'est pas son vrai nom, mais ce type est ultra surveillé et très peu recommandable. Il serait le dernier à avoir vu Lucas Martin.

— Et ? Je ne vois toujours pas le rapport avec les garçons et je doute que Lucas puisse tremper dans des magouilles avec des bandits. Il est plutôt du genre protecteur et casanier.

— Justement, Monsieur Steve aurait été payé pour faire en sorte que Lucas ne pose plus de problème.

Je ne comprends plus rien, je me laisse tomber sur un tabouret de ma cuisine et Walt s'assied face à moi. Elle a une façon de me regarder qui me met à l'aise, je ne sais pas pourquoi.

— Je suis désolée, mais je suis perdue. Qui pourrait bien avoir des problèmes avec Lucas ?

— J'imagine que la police a des raisons de penser que Lucas aurait ennuyé Gabriel et ses amis.

Invraisemblable. Je suis sans voix, aussi elle vient s'installer à côté de moi pour poser une main sur mon épaule.

— Votre fiancé n'est pas très loquace, mais je saurai lui faire entendre raison.

Je lève les yeux vers elle. Gabriel n'est pas un homme facile et il est méfiant, mais il est aussi l'homme de ma vie et je ferai tout pour le protéger. Je m'inquiète pour lui.

— Comment va-t-il ? Est-il bien traité ? A-t-il pu se nourrir ? Va-t-il dormir dans de bonnes conditions ? Mon fiancé est un homme courageux, mais je ne veux pas qu'on le fasse souffrir.

Elle rit. Qu'y a-t-il de drôle ? Cette femme est bizarre, vraiment.

— Il est moins bavard que vous et plus taciturne, mais à sa façon. Il a posé les mêmes questions que vous, mais à votre sujet.

Puis elle se lève, empoigne son cartable de travail et me sourit.

— Je vous aime bien tous les deux, on va le sortir de là.

— Lui et les autres aussi, hein ?

— Oui, le trio démoniaque !

Je souris.

— Bon, je dois repasser au bureau, j'ai des tonnes de paperasse à faire pour préparer la journée de demain qui s'annonce bien remplie. Je vais demander une libération sous caution.

— Ah oui, et je peux voir Gabriel ?

— Je vais vous arranger un entretien, mais pour la libération sous caution, je n'ai pas trop espoir. Avec ses moyens financiers, le juge risque de penser qu'il pourrait fuir et ne jamais se présenter lors du procès.

— Il ne ferait jamais ça, je le promets.

Elle me sourit gentiment.

— Vos promesses, bien que très touchantes, ne suffiront pas. On parle de la disparition d'une personne. Ah s'il pouvait resurgir celui-là, ça me faciliterait bien les choses !

— Comme vous dîtes. Mais avez-vous appris quelque chose en interrogeant les garçons ?

— Je suis tenue au secret professionnel, mais j'ai quelques pistes en effet. Je vous appelle demain matin. En attendant, allez-vous reposer, vous semblez à bout de force et pensez à vous nourrir, vous avez l'air affamée et c'est dommage, vos yeux mangent votre visage.

C'est un compliment ça ? Bon, je laisse tomber, trop épuisée pour chercher à comprendre, et de toute façon elle est déjà partie. Après une douche aussi longue que possible, je me glisse dans notre lit et remonte les draps sur moi. J'ai peur de rester ici toute seule et je n'aime pas l'idée que Gabriel est enfermé loin de moi. Je sanglote un moment et finis par tomber d'épuisement.

Demain, si Gabriel ne rentre pas, je ne passe pas la nuit seule ici.

## Gabriel

Le jour se lève et je n'ai quasiment pas fermé l'œil de la nuit. Je n'ai aucune nouvelle de Walt, de mon père, des garçons et encore moins de Juliet. Je tourne comme un lion en cage quand on m'annonce que je vais avoir de la visite, c'est ce connard de James qui vient m'en informer en personne. Il me tend de quoi faire un brin de toilette et s'installe face à moi.

— Vous allez rester planté là ?

— Officiellement, j'ai déjà pas le droit de vous autoriser à vous brosser les dents alors vous laissez seul avec une brosse à dents, certainement pas.

— Et je vais faire quoi avec ça ? Je ne suis pas MacGyver moi.

Putain, son petit air suffisant me fout les boules comme jamais.

— Et puis, pourquoi ce régime de faveur ?

— Parce que Juliet a obtenu un droit de visite et je suis sûr que vous ne voudriez pas arriver devant elle dans cet état. Quoi que vous en pensiez, je ne suis pas contre vous. Mais il y a des faits qui ne jouent pas en votre faveur et je ne peux les ignorer. Votre silence à tous les trois n'aide en rien d'ailleurs.

— Disons que le coup des menottes au sein de ma société et devant ma fiancée m'a un peu coupé l'envie de faire connaissance avec vous.

Je dois bien reconnaître que le mec est sympa parce qu'après un après-midi et une nuit passés ici, je ne ressemble déjà plus à rien. Et de toute façon, je n'ai que faire de cette discussion, je vais voir ma Juliet. Je me lave comme je peux avec les moyens du bord. Un évier plutôt dégueulasse, un carré de savon, une brosse à dents et un tube de dentifrice. C'est pas énorme, mais ça fait quand même du bien. Lorsque je me sèche, je suis torse nu devant lui.

— Je peux avoir un tee-shirt propre ?

— Abuse pas mec, t'es en taule, pas en thalasso !

OK, j'ai peut-être un peu dépassé les bornes, mais je suis habitué au luxe. Va vraiment falloir que je sorte vite d'ici parce que déjà que je trouve que ça, c'est l'enfer, je n'imagine pas la prison. J'enfile à nouveau ma tenue de circonstance et le laisse me mettre les menottes avant de sortir de la cellule. Je le suis jusqu'à une petite pièce fermée, la même que celle dans laquelle j'ai rencontré Walt. Il pousse la porte et j'entre. Juliet est assise sur la chaise face à la table et aussitôt, ses yeux se posent sur moi. Elle se lève d'un bond et la chaise tombe derrière elle avant qu'elle ne se jette dans mes bras. Elle respire contre mon cou, probablement pour profiter de mon odeur. Puis elle aperçoit James et se redresse.

— Juliet, bonjour.

— James, peux-tu détacher ses poignets ?

— Oui.

Les deux semblent si mal à l'aise. Elle est méprisante et le perce de ses grands yeux bleus tandis qu'il essaie de garder son calme, mais cela semble compliqué. Il a réussi à mettre ma fiancée dans une colère noire et le pauvre n'est pas à la hauteur pour lui faire face.

*Eh ouais mec, elle est pas comme les autres ma nana. Alors, lâche l'affaire !*

De toute façon, je crois qu'il a bien saisi que c'était mort pour lui. Il me libère et s'éclipse. Ma fiancée se jette à nouveau dans mes bras.

— Oh Gabriel, je suis tellement désolée pour tout ça. Je ne comprends pas ce qu'ils te veulent, ce qu'ils vous veulent. Mais je vais te sortir de là, ton père se renseigne, les filles aussi et Walt semble penser que si vous lui dites la vérité, ça va aller.

Elle débite à une vitesse hallucinante et sa logorrhée est si impressionnante que je ne saisis pas tout. Aussi je décide de couper court et de la rassurer. Je l'embrasse en passant mes mains au creux de ses reins pour la ramener vers moi.

— Juliet, calme-toi.

— Attends, tu es accusé d'avoir commandité la disparition de Lucas et tu veux que je me calme ? Tu ne lui as jamais adressé la parole ou rarement, alors je ne vois pas ce qui pourrait te lier à lui.

Bon là, je sens que la conversation va devenir plus compliquée. Elle fronce les sourcils et je lui souris, mais je dissimule mal mon stress, elle n'est pas dupe.

— Gabriel, tu n'as aucun lien avec tout ça ?

— Écoute Juliet, il y a des choses que tu ignores, des choses que même moi j'ignore, alors calme-toi et laisse faire Walt. Si elle dit que ça va aller, c'est que ça va aller.

— Attends, tu sais quelque chose, mais tu refuses de me le dire ?

Je monte en pression, ce n'est pas bon. Elle se détache de moi et la voir me repousser me perturbe et m'entraîne vers un sentiment que je n'aime pas. Si elle continue, entre le manque de sommeil et mon agacement général, elle va en faire les frais et elle l'aura bien cherché.

— Tu sais à quelle heure Walt passe devant le juge pour demander notre libération sous caution ?

— Tu refuses de me répondre ? Tu te fous de ma gueule Gabriel ? Je me ronge les sangs, je te défends bec et ongles, je pleure pour toi, je me retrouve seule, je console ma meilleure amie et toutes mes copines alors que tu me caches la vérité. Si tu crois un instant que je vais accepter d'endurer toute cette merde avec la gestion de ta société, mon travail, ma famille, mes amis, la presse, les interrogatoires et tout le

bordel sans savoir de quoi il retourne alors là, tu peux aller te faire foutre.

Et voilà, putain, elle me fait chier !

— Je n'ai rien de plus à te dire. Si tu m'aimes, tu dois me faire confiance. Si on était mariés, tu aurais juré devant témoin de me soutenir, de veiller sur moi à tout jamais.

— Ah oui, eh bien pour ton information, sache que notre mariage est annulé. Il est hors de question de célébrer notre union dans une prison. Et je ne vais te le dire qu'une seule fois...

Elle s'approche de moi, l'index en avant, me menaçant l'air furibond. Je jure qu'à cet instant elle fait presque peur malgré son petit gabarit.

— Tu parles maintenant ou je m'en vais et tu ne me reverras plus jamais !

Du tac au tac, je lui réponds la seule chose que je puisse lui répondre.

— Eh bien, casse-toi et ne reviens pas !

Elle s'effondre devant moi. Les larmes jaillissent de ses yeux et elle se retrouve à genoux, saisie de tremblements. Attiré par la puissance de ses pleurs, James entre en trombe et me plaque contre le mur. Une policière à ses talons se précipite vers Juliet.

— Vous a-t-il blessée ?

*Bien sûr que oui connasse. Mais pas comme tu crois.*

— Non, il ne m'a pas touchée.

Elle se redresse dans un élan de courage puis s'approche dans ma direction une fois que James m'a relâché. Lorsqu'elle passe près de moi, elle me foudroie de son regard et malgré son air dur, je vois au fond de son âme que je viens de briser quelque chose d'irréparable. Cette fois-ci, je l'ai perdue de façon définitive. Je devrais la retenir, tenter de m'excuser, lui avouer que je ne sais pas grand-chose, me mettre à ses pieds et la supplier de ne pas m'abandonner à cet enfer que serait ma vie sans elle, mais j'en suis incapable.

Puis elle tourne les talons et quitte la pièce. Je l'entends pleurer depuis ma cellule alors qu'elle doit être à l'autre bout du couloir et les chuchotements autour d'elle me rendent malade. Enfin seul dans ma cage, je me penche sur les toilettes et vomis tout ce que j'ai dans le bide, à savoir pas grand-chose. À cet instant, je touche officiellement le fond et si en trente ans d'existence, j'ai souffert, ce n'était rien à côté de ce que je ressens maintenant. Mon cœur a déjà été brisé, mais j'étais alors un enfant et comme tous les enfants, j'avais espoir et surtout, je n'étais pas responsable. Et même si j'ai toujours ressenti un sentiment de culpabilité vis-à-vis de la disparition de ma mère, ce que je ressens aujourd'hui est bien plus dur, bien plus déchirant. Et ça, j'en suis le seul responsable et je m'en veux terriblement. Je me traîne jusqu'au truc qui me sert de lit et contemple le plafond pendant plusieurs minutes, plusieurs heures peut-être. Je ne pleure pas, m'enferme dans mon silence, je n'entends même pas ma propre respiration, pourtant je suis incapable de fermer les yeux. Je viens de foutre en l'air la seule chose qui comptait encore à mes yeux.

Ma fiancée m'a quitté. Juliet m'a quitté. Je suis seul et cette fois-ci, je le serai pour toujours.

*Mon Dieu que j'ai mal.*

Au plus profond de mon être, je panique, je bouillonne, j'ai envie de sauter contre les murs, de hurler, de taper, de me faire du mal tant je me hais et à l'extérieur, je suis immobile, muet, sourd. Je suis fou de rage et de désespoir à la fois. Mais lequel de ces deux sentiments prédomine ?

Le temps s'arrête et lorsque j'entends Walt qui me crie dessus depuis le seuil de ma cellule, je reviens à la vie. Je me redresse et reconnecte mon cerveau.

— Ah ben, c'est pas trop tôt. J'ai appelé le service médical, je pensais que vous aviez fait un AVC, ça fait plus de cinq heures que vous n'avez pas bougé. Suivez-moi, j'ai des choses à vous dire.

Je me lève tel un robot, laisse le flic remettre mes menottes sans broncher et me conduire une fois de plus dans la pièce réservée aux visiteurs. Cette fois-ci, on ne m'enlève pas les bracelets de fer, le prix à payer. Une fois seuls, Walt se lance :

— Gabriel, je peux vous appeler Gabriel ?

Comme je ne réponds pas, elle continue :

— Le juge a refusé la liberté sous caution, comme on s'en doutait. Mais j'ai réussi à obtenir que vous soyez tous les trois placés en détention provisoire dans le même centre. Il est plutôt bien et il n'y a aucun gros dur là-bas, ça devrait aller jusqu'au procès. Je ne connais pas la date, mais je reviendrai quand j'en saurai plus. En attendant, avez-vous quelque chose à me dire ?

— Sortez-nous de là. Faites votre putain de job et vite !

Elle fait un pas en arrière avant de revenir vers moi.

— Gabriel, vous êtes dans de sales draps et vous avez de la chance que vos amis soient plus malins que vous. Je vais faire ce que je fais le mieux, à savoir gagner, et vous vous en sortirez tous les trois. Mais vous savez aussi bien que moi que je ne vous aiderai pas à réparer tout ce qui ne va pas chez vous. Je reviendrai quand j'aurai du nouveau, en attendant, vous serez déplacé dès demain alors tenez-vous tranquille d'ici là.

Elle frappe contre la porte et le garde lui ouvre avant de me raccompagner en cellule.

Le reste de la journée, j'applique son conseil à la lettre : je suis inerte dans ma cellule et fixe toujours ce putain de plafond en béton. Je sais aujourd'hui qu'il y a dix-huit taches d'humidité sur le plafond de ma cellule. Ce calcul m'a permis de franchir un cap mental d'abnégation et de résignation. Lorsque j'achève mon *travail*, le repas déposé devant ma cellule semble s'être recroquevillé sur lui-même et je crois qu'il en va de même pour moi. La nuit tombe et heureusement, mes travaux mathématiques m'ont épuisé, je sombre dans le néant.

Je suis réveillé par un bruit de métal contre métal, aussi je sors lentement de ma torpeur.

*Ah oui, je dors en taule : les barreaux, les matraques, ça résonne, logique !*

— Vance, on vous transfère, levez-vous et approchez.

Je ne connais pas le flic face à moi, mais je sais d'emblée que je préfère James, bien que je ne le porte pas non plus dans mon cœur. Il serre mes menottes comme un âne et me scie les poignets. Je ne bronche pas car la douleur me permet de ressentir mon corps, ce qui ne m'était pas arrivé depuis quasiment vingt-quatre heures. D'ailleurs, je me rends compte qu'un géant comme moi a besoin de manger régulièrement car je sens que mes réserves sont aussi mal en point que mon âme.

Peut-être qu'on nous servira le petit-déjeuner dans les transports ?

*Non, mais sérieux Gabe, tu pars pas en séminaire en première classe là ! Tu vas en centre de détention et pour un bon moment d'ailleurs. Parce que l'autre couille d'avocate ne semble pas pressée de te voir sortir.*

**Note pour plus tard : manger quand on te le permet ou crever, choix cornélien !**

Ma seule bonne surprise et pas des moindres, c'est de rejoindre Liam et Aedan qui semblent tous les deux aussi soulagés que moi de se retrouver. Une fois assis dans le minibus, les uns derrière les autres, le flic de tout à l'heure se pointe et nous apostrophe :

— Bon, les manias des affaires, ici c'est pas le Club Med, alors un conseil, faites ce qu'on vous demande, ne vous faites pas trop remarquer et tout se passera bien.

Il a l'air plutôt calme et serein, aussi je change d'avis à son sujet quand il s'approche de nous et chuchote en regardant son collègue à l'avant :

— Vous êtes nos détenus faciles du mois, alors faites pas de vague.

Puis il s'installe au fond, derrière nous, et tape contre la vitre pour faire signe au chauffeur de rouler. Aedan prend la parole en premier :

— Content de vous voir les gars.

Liam lui répond :

— Tu crois que ça va aller avec Walt ? Elle est jeune, non ?

— Non, ça va aller. Je me suis mis d'accord avec elle sur notre ligne de défense et elle ne va pas traiter avec Gabe, alors ça ira.

Je me réveille.

— Pourquoi elle ne va pas traiter avec moi ?

— Tout simplement parce que tu ne sais rien gros malin, et ça tombe bien parce qu'apparemment, tu ne gères pas bien les choses. Il paraît que tu as été grandiose avec Juliet. T'abuses mec !

— Pourquoi tu dis ça ?

— À ton avis ?! Si tu as eu droit à une visite, c'est que nous aussi, et le moins qu'on puisse dire, c'est que les filles dans leur ensemble te vouent une haine sans précédent.

Ben tiens, le contraire m'aurait étonné. Je suis un connard et je le sais, mais eux, ce sont mes amis, ils devraient me défendre. Je tente de protester, mais Aedan me coupe la parole :

— Non, je ne veux pas savoir, on aura tout le temps d'en discuter et de rire de ta connerie dans les prochains jours, mais en attendant tu vas m'écouter. À partir de maintenant, tu ne réponds pas, tu ne te bats pas, tu ne menaces pas, tu ne frimes pas et tu restes le plus calme possible, parce que tu n'es pas directement en cause. Tu n'as jamais eu de lien avec le fameux mec qui nous pose problème et tu n'es même au courant de rien, alors continue de faire le mort. Nous, on s'occupe du reste. Mais je te préviens Gabe, si tu te bagarres en prison, tu y resteras. Je t'aime beaucoup, mais le service laisse vraiment à désirer ici alors ne compte pas sur moi pour te tenir compagnie.

Liam rigole. Pas moi.

— Tout ça vous fait rire les mecs ?

— Non, mais on savait que ça pourrait arriver, on aurait dû te prévenir, on est désolés pour ça. Mais ça va aller. On peut compter sur toi Gabe ?

Je suis tellement abattu que je n'ai même pas la force de poser de nouvelles questions auxquelles je suis certain qu'ils ne répondront pas de toute façon.

— OK les mecs, mais vous m'expliquerez un jour ?

Liam me répond en se tournant vers moi :

— Mais oui ! Mais dis-moi, tu lui as vraiment dit « Casse-toi » ?

Je hoche la tête, peu fier, la honte m'envahit. Aedan se marre avant de se contenir.

— T'es encore plus con que je le pensais, elle va faire de ta vie un enfer mon vieux. Tu sais que tu vas en entendre parler jusque sur ton lit de mort ?

— Je sais, surtout que je l'ai perdue une bonne fois pour toutes.

Les deux hommes se lancent un sourire en coin avant de remercier le chauffeur qui nous fait signe de quitter le bus. Nous arrivons alors dans une vraie prison avec des vrais prisonniers qui nous matent des pieds à la tête. Et nous découvrons le décor : des barreaux, des grilles, des cellules, du gris. Effectivement, on est très loin du Club Med ! Nous nous changeons, passons sous une douche, enfilons enfin des vêtements propres – mais toujours orange – avant de nous retrouver tous les trois dans nos cellules, en enfilade. Liam tente un trait d'humour. Moi, je me couche sur une banquette encore moins confortable que celle du poste de police.

— J'ai du bol, le orange c'est ma couleur.

Pas le temps de lui répondre que nos portes s'ouvrent et que les gardiens viennent nous expliquer « les règles de vie de la maison » comme ils disent. Apparemment, en journée, on doit s'activer à des tâches ménagères ou autres pour le bien de la communauté et bien entendu, les nouveaux font le nettoyage des chiottes. Ils nous collent des balais et des seaux, et direction le musée des horreurs ! Les garçons sont écœurés, mais moi je ne ressens rien, aussi je me tape tout le boulot, armé de mes gants XXL. Les gars sont dans mon dos en train de commérer à voix basse. Je ne leur prête pas attention jusqu'à ce que trois types débarquent face à moi.

— Dis donc la fée du logis, c'est lequel de vous, Vance ?

Les emmerdes commencent. Ces trois gars sont de vrais taulards ; enfin, nous aussi avec nos tenues, mais on se fond pas vraiment dans le paysage avec nos tronches de mecs fortunés. D'ailleurs, mes amis lèvent d'un bond pour se planter derrière moi. Nous sommes bien plus grands et bien plus costauds que nos adversaires, mais je sais qu'ici les règles ne sont pas les mêmes, et nous ne savons pas à qui nous avons affaire. Je me tiens sur mes gardes, le balai à la main, lorsque je lui réponds :

— C'est moi, pourquoi ?

— Ah, c'est toi ?! Quand on te voit en tenue de ménagère, on a du mal à imaginer ce qui se dit à ton sujet.

— Et que dit-on ?

— Ben apparemment, tu aurais fait disparaître le mec qui a fait chier ta nana !

Les rumeurs vont vite. Mais en même temps, ça pourrait servir nos intérêts. Aedan ne me laisse pas le temps de répondre et entre en scène :

— Oui, c'est bien nous. Mais comme vous le savez, rien n'a été prouvé et nous ne comptons pas nous éterniser ici.

Le leader incontestable du groupe ne lui prête aucune attention et m'apostrophe à nouveau :

— Et comment t'as fait ?

Mon pote sort le même refrain. On dirait qu'il l'a appris par cœur.

— Rien n'a été prouvé, Gabriel n'a rien à vous dire.

Mais le mec me fixe, la situation l'amuse. Il avance alors là où je viens de passer la serpillière en prenant soin de faire traîner ses pompes dégueulasses, histoire de bien crader le sol. Je vais devoir tout recommencer et moi, ça ne me fait pas rire. Je réponds alors du tac au tac :

— Je suis accusé de l'avoir fait disparaître, parce que personne ne l'a jamais revu ! Voilà !

Le mec s'apprête à poser une main sur moi, avant de se raviser et de me la tendre, un grand sourire

traversant son visage.

— Enchanté, moi c'est Henry et eux, Nick et Bob. Nous avons entendu parler de toi et de tes potes et on voulait voir ce que tu avais dans le ventre parce qu'ici, on ne sait jamais à qui on a affaire. Mais rassure-toi, c'est plutôt calme en ce moment.

Je lui serre la main et ils commencent à nous expliquer les rudiments du centre avec les horaires, les promenades, les travaux, les repas, le sport, et tout ce que nous avons à savoir. J'ai l'impression d'avoir réussi un rite de passage sur un camp de vacances. Henry va partager sa cellule avec moi, je n'avais pas fait attention au second lit. Bon, ces trois-là ont l'air assez sympa, et Aedan et Liam s'intègrent vite dans la conversation. Ce dernier ne tarde pas à demander les filons pour s'attirer les grâces du personnel ; quant à Aedan, la seule chose qui l'intéresse, c'est de connaître la place de chaque homme au sein de l'arbre alimentaire de cette chaîne dont nous faisons officiellement partie.

En quelques heures à peine, les garçons ont réussi à nous sortir des corvées de merde pour nous octroyer un maximum de temps en salle de musculation. De toute façon, c'est ce qui me fera le plus de bien et comme à mon habitude, je ne pose pas de question pour ce qui est de savoir comment nous en sommes arrivés là. La seule chose que Liam ne cesse de me répéter, c'est « tiens-toi tranquille et souris au personnel féminin, ça nous servira un jour ». Aussi je repère une surveillante pénitentiaire, deux infirmières et le médecin. Effectivement, ça pourrait servir, mais j'espère vraiment que ce ne sera pas le cas.

La séance de musculation s'avère très libératrice, aussi les garçons et moi nous adonnons à notre passion pour la boxe en cognant contre un sac en toile de jute devant les regards ébahis des autres détenus durant une bonne partie de l'après-midi. De retour dans ma cellule après une douche, c'est l'heure de manger et comme je meurs de faim, je ne me fais pas prier pour suivre Henry. Nous rejoignons mes amis. Là, c'est la jungle, des mecs de partout, de la musique, des clans et tout le monde se regarde de travers. Je prends bien soin de ne croiser les yeux de personne car je sais que je suis toujours le mec pris pour cible et que j'ai promis de ne pas péter les plombs. Comme c'est la seule mission qui m'incombe, je vais faire en sorte de tenir le coup. Et ça fonctionne. Alors que nous regagnons nos cellules, Liam pose une main sur mon épaule.

— Je ne pensais pas qu'on sortirait vivants de cette première journée. Je vois bien que ça va pas Gabe, mais fais-nous confiance, on va te faire sortir d'ici, on va y arriver.

— Je n'ai jamais douté de vous. Mais à quoi bon sortir ? Sans elle, la vie ne sera plus jamais la même.

— C'est bien pour ça qu'on va se dépêcher de sortir pour que tu puisses ramper comme jamais alors repose-toi, parce que contrairement à ce que disait le convoyeur, pour toi ici, c'est le Club Med en comparaison de ce qui t'attend dehors.

Je rigolerais bien avec lui si j'y croyais ne serait-ce qu'un instant. Mais en ce moment, je ne peux pas dire que la vie se charge de me faire des cadeaux.

Elle ne reviendra pas...

## Juliet

Je me réveille en nage. J'éteins l'alarme de mon téléphone et me lève d'un bond. J'enfile mon jogging et pars courir dans la ville. John me suit et je retrouve Jeanne et Suzon au détour d'un chemin de Central Park. Je trace et elles accélèrent pour me suivre. En silence, pendant plus d'une heure, je lutte contre mon corps pour endormir ma tête et ça fonctionne. Je suis à bout de souffle lorsque Jeanne m'attrape par le bras.

— Jul's, ça suffit pour aujourd'hui. Viens, on y va.

En route vers chez moi, alors que les filles nous ont abandonnés pour retourner dans mon ancien appartement, je me demande quand je vais enfin me décider à aller visiter cet appartement qu'elles me conseillent de louer. Parce que je continue depuis maintenant plusieurs jours à vivre dans le logement dans lequel je pensais passer le reste de ma vie, mais à présent, je déteste cet endroit. Je m'en suis rendu compte dès la première nuit après l'arrestation de Gabriel, mais après l'avoir vu pour ce qui sera la dernière fois de ma vie...

*La nausée monte en moi, je respire et avale ma salive. J'inspire par le nez et pense aussi à souffler, sinon ça ne fonctionne pas comme sur la vidéo de maîtrise de soi que Jeanne m'a forcée à regarder huit fois hier. Reprenons.*

... j'ai su que je ne pourrai plus jamais être heureuse en ces lieux. Je dois déménager avant qu'il ne sorte, enfin s'il sort. Parce que Walt a beau faire de son mieux, je ne suis pas aussi confiante qu'elle. Cette femme est surprenante et me conseille également de déménager. Mais je ne me suis pas encore décidée et John, impassible, donne rarement son avis. Pourtant, j'aimerais bien car il est aujourd'hui la personne dont je me sens la plus proche. Je tiens beaucoup à lui et j'ai conscience qu'il veille sur moi au-delà de ses heures de travail, et sans jamais rechigner. Il faut dire que j'ai fait une telle crise en sortant du centre de détention qu'il a dû me porter jusqu'à la voiture et qu'il a ensuite été contraint d'appeler un médecin pour vérifier que mes fonctions cérébrales n'étaient pas endommagées. Je l'entendais répéter qu'il ne m'avait jamais vue ainsi, que j'étais quelqu'un de brillant et que ce serait une grosse perte pour le milieu scientifique. Je sentais bien qu'il n'en avait rien à faire du milieu scientifique, mais il ne pouvait décemment pas dire au médecin de Gabriel qu'il s'était attaché à moi. Les gens ont un esprit si tordu qu'ils auraient aussitôt pensé à une liaison, alors que ce qui nous lie est bien plus fort.

Nous regagnons l'appartement et dans l'ascenseur, je romps mon silence.

— Ce soir, vous pouvez venir avec moi voir l'appartement de la 54<sup>ème</sup> ? Les filles disent qu'il serait parfait.

— Juliet, je ne pense pas qu'il soit utile de précipiter les choses. Attendez que Monsieur Vance soit libéré et alors vous discuterez et prendrez une décision.

Je réponds par la négative, mais c'est plaisant – et utile malgré tout – d'avoir son opinion. Il baisse alors les yeux et reprend :

— Alors oui, je viendrai avec vous. Mais Juliet, vous savez ce que je pense ?

— Non.

— Je pense que pour deux jeunes gens de votre âge, vous avez traversé beaucoup d'épreuves dans la vie et je crois que vous devriez tous les deux essayer de vous ménager un peu. Parce que c'est normal de commettre des erreurs, de mentir, de dire des choses qu'on regrette, mais vous vous aimez. Je suis assez proche de vous pour vous assurer que je ne vous ai jamais vue ainsi.

— Vous avez raison, quelque chose en moi s'est brisé.

Puis je retourne à mon mutisme et c'est très bien comme ça, je n'ai plus envie de parler. Je m'engouffre dans l'appartement et file me préparer. Je pars au boulot vingt minutes plus tard, escortée par un autre groupe de gardes du corps. Là, je dois gérer mon travail et tenter d'endiguer la catastrophe que le procès des garçons engendre. Autant dire que pour quelqu'un qui ne connaît rien au monde des affaires, je me retrouve avec Arthur et Walt face à un carnage. Heureusement que les assistants des trois compères s'avèrent coopérants parce que sinon, on serait dans la merde ! Malgré cela, je ne comprends pas tout, surtout qu'Arthur assure par téléphone aux actionnaires que les dossiers sont gérés. Ah ça, pour gérer, on peut dire que je fais tout ce que je peux ! Mais ma façon de diriger n'est pas celle des trois P.-D.G., mais plutôt celle d'une scientifique qui découvre le monde des affaires et qui est en plus au bord de la dépression. Et encore, heureusement que Walt s'arrange pour leur faire parvenir les contrats en prison et authentifier leurs signatures, sinon je ne sais pas comment nous ferions. Nos rôles sont d'ailleurs bien répartis. Jeanne et moi trions les mails, les demandes et les besoins, nous établissons un ordre de priorité et agençons l'emploi du temps d'Arthur qui lui négocie et rassure pendant que Walt signe et exécute. Arthur l'a engagée pour nous aider sur toute la partie contractuelle que nous avons à gérer car nous ne sommes pas assez calés pour nous débrouiller seuls. Malgré cela, je doute que les choses puissent tenir encore longtemps et le père de Gabe semble être de mon avis. Mais comme je suis dans une phase d'abnégation totale, je motive tout le monde pour serrer les dents et faire tourner la machine le plus longtemps possible. Walt semble toujours optimiste bien que je la surprenne très souvent en train de m'observer. Si elle attend que je craque, elle peut toujours courir, je ne baisse jamais les bras, même pas quand je suis seule dans mon lit le soir. Je ne me l'autorise pas, je dois être forte pour lui prouver que je suis digne de confiance et qu'il a eu tort de me traiter de la sorte. Ça ne changera rien entre nous, mais j'ai à cœur de le faire sortir pour lui montrer que je ne fuis pas devant les difficultés.

*Si ça, ce n'est pas du déni, je ne sais pas ce que c'est ! Il ne veut plus de toi, il te l'a dit de manière claire et brutale, alors passe à autre chose et reconstruis ta vie.*

Mais comment ? Et reconstruire quoi ? Si ça se trouve, je n'aurai plus de boulot bientôt, dois-je postuler ailleurs ? Oui, certainement.

En retrouvant mon CV dans mon ordinateur, je découvre la photo de moi à vingt ans alors que Jeanne venait de sombrer dans le coma. Ça m'anéantit de constater que quelques années plus tard, je souffre toujours autant, alors que mes vœux les plus chers se sont réalisés. Je voulais retrouver ma meilleure

amie et je l'ai retrouvée, je voulais un super job et même si aujourd'hui il est en danger, je suis certaine de pouvoir trouver un poste égal dans une autre entreprise. Sauf que maintenant, il y a Gabriel et notre histoire m'a rendue fragile, et je ne veux pas être fragile.

*Mais de toute façon, puisque c'est fini, tu vas pouvoir te concentrer sur de nouveaux objectifs. Allez Jul's, ressaisis-toi !*

Je mets à jour mon CV et remastérisé ma lettre de motivation avant de regarder les annonces. Sans réfléchir davantage, j'envoie ma candidature dans deux grosses entreprises dans mon secteur, mais qui sont basées dans différentes villes du monde. Après tout, si je perds mon job, je n'aurai plus aucune attache à New York. Puis mon téléphone vibre, un texto de Jeanne apparaît.

*\* Tu as RDV dans 30 min pour l'appart alors bouge-toi, je te retrouve là-bas.*

Je ferme mon ordinateur avant de filer. John m'escorte sans un mot quand il me voit signer le bail après que l'agent immobilier me stipule clairement qu'à ce prix et dans ce quartier-là, je fais une affaire, ce dont je me fous complètement. Mais comme le bail est dénonçable à tout moment, cela me facilitera la tâche si je dois partir précipitamment. Je conviens d'emménager le samedi suivant et les filles me fileront un coup de main. En rentrant, je préviens Smith, notre majordome, de ma décision et lui demande de tout prévoir pour le retour de Gabriel lorsqu'il sortira de détention. Je n'ai pas l'intention de revenir ici après mon départ, mais je souhaite que Gabriel ait un frigo bien plein et toutes ses chemises propres. Je continuerai à gérer ses affaires jusqu'à sa relaxe, mais hors de question de faire comme si nous étions toujours fiancés. J'avale un yaourt sous les regards inquiets de John et Smith et vais me coucher. Je suis épuisée. En même temps, je me colle des journées de douze heures de travail avec des exigences très élevées pour des compétences que je ne possède pas, autant dire que je ne pars pas gagnante chaque matin !

Les journées s'enchaînent et je profite de chaque moment de répit pour emballer mes affaires. Samedi arrive et je me lève de bonne heure pour finir de vider l'appartement et remplir le camion de déménagement. Même Walt a proposé son aide et ses talents d'oratrice ont eu raison de moi. Quand elle est près de moi, je me sens bien, à l'aise et compte tenu du contexte, c'est assez surprenant. Mes amies m'attendent en bas et je jette un dernier coup d'œil à mon ancien domicile. Il a été relativement facile pour moi de préparer mes affaires étant donné que je n'emporte rien hormis mes vêtements. Le reste, il peut le garder, j'ai tout ce qui se trouve ici en horreur. Mais il me reste une dernière chose à faire. Je fouille dans la petite table près du lit et en sors un écrin que je gardais précieusement.

*Juliet, tu peux le faire, tu es une jeune femme libre, indépendante et courageuse, tu as tenu le coup jusque-là et tu ne vas pas flancher maintenant. Ça ne représente rien pour toi.*

J'essaie de me persuader qu'ôter ma bague de fiançailles de mon annulaire gauche ne changera rien dans ma vie, mais étrangement, j'ai peur. Cette bague n'est qu'un bijou, un bien matériel et je ne suis pas une femme matérialiste. Mais là, ça fait mal. Ça fait si mal que l'espace d'un instant, je me demande si je vais y arriver. Je suis assise sur ce lit qui était le mien il y a encore quelques secondes, tout en fixant ma main. Cet objet inutile et totalement inapproprié à l'heure actuelle m'est si précieux que je me dois de l'ôter pour tirer un trait sur cette histoire. Je sais que mon cœur va se fendre davantage. Même si aujourd'hui c'est terriblement douloureux, j'en ai besoin pour avancer à nouveau. Aussi après une

dernière caresse, je tire sur l'objet qui finit par céder. Je range le précieux métal dans l'écrin et le dépose sur le bureau de Gabriel. Ma vue est trouble et les larmes coulent sur mes joues. Aucun son ne sort, ça fait si mal que rien ne peut filtrer. Mon cœur est officiellement en miettes. Peut-on mourir de chagrin ? Si c'est le cas, mes jours sont probablement comptés. À son retour, c'est ici qu'il viendra en premier. Alors que je suis encore en train de fixer l'objet en question, Smith entre. Ses yeux roulent du bureau jusqu'à moi, en passant par mes yeux, mon visage, ma main pour revenir s'attarder sur les larmes que je tente de sécher. Sans un mot, il approche et me serre dans ses bras. Je craque de plus belle, je pleure à chaudes larmes sur mon majordome et me laisse complètement aller dans ses bras.

— Oh Smith, j'ai si mal...

— Juliet, je suis tellement triste de vous voir partir. Vous êtes ici chez vous et si vous avez besoin de quoi que ce soit, ici ou ailleurs, vous pourrez compter sur moi.

— Et sur moi aussi...

Nous nous retournons tous les deux pour trouver John dans l'entrebâillement de la porte. S'ensuit un câlin général qui semble mettre les deux hommes mal à l'aise, mais qui me donne malgré tout le courage de quitter les lieux après un dernier coup d'œil pour ce foyer qui ne sera plus le mien. Parce que même si je ne suis plus sûre de grand-chose, ce fait, je le sais. Plus jamais je ne veux remettre les pieds dans cet endroit. Arrivée dans le hall de l'immeuble sous bonne escorte, je rejoins mes amies sur le trottoir. Walt discute avec Suzon du procès comme si ce n'était qu'une simple formalité administrative à négocier. Je trouve ça sidérant, mais après tout, elles sont toutes les deux juristes et connaissent le sujet bien mieux que moi. Jeanne, quant à elle, semble en forme et pleine d'entrain. Je ne suis pas dupe, je vois bien qu'elle me surveille du coin de l'œil comme si j'étais une bombe à retardement. L'emménagement s'avère beaucoup plus facile que le déménagement. Arriver dans un nouvel appart tout beau, peint aux couleurs que j'ai choisies dans un quartier sympa et entourée de mes amies, me fait un peu oublier les circonstances et la presse qui me suit.

*Ah oui, je les avais presque oubliés ceux-là, avec leurs questions du style : « Vous quittez Gabriel Vance parce que vous savez que sa fortune est en faillite ? » ou alors « Si vous déménagez tous les deux dans ce quartier bien moins huppé, les employés peuvent-ils se faire du souci pour leur travail ? ». Connards, il ne veut plus de moi votre Gabriel Vance chéri !*

Mais je serre les dents, souris, réponds que tout va bien et que Gabriel sera bientôt de retour pour répondre à leurs questions. Walt intervient dans la foulée pour me sauver et les envoyer paître. En fin de matinée, un repas italien arrive et nous nous installons pour faire une pause. Enfin, les filles s'installent, tandis que je continue à ranger et à m'occuper ; je déteste l'inactivité en ce moment. Mais ma meilleure amie insiste alors que je suis en plein dilemme concernant le rangement de ma lingerie.

— Tu feras ça après. De toute façon, vu ton goût immodéré pour la lingerie fine, tu vas y passer le restant du week-end.

Elle n'a pas tort, mais ça me met mal à l'aise qu'elle aborde le sujet devant Walt dont j'ai appris récemment qu'elle avait étudié à la Sorbonne à Paris et qui, par conséquent, maîtrise très bien notre langue. Les filles sont assises sur des cartons et est entreposée au milieu de la pièce une pile de journaux

scientifiques sur lesquels notre repas a été installé. Je m'installe à mon tour alors que Walt tape sur son carton pour me faire une place.

— Oui, tu n'as pas tort. Je verrai ça plus tard.

Walt, la bouche pleine, relance la conversation :

— Moi aussi j'adore la lingerie.

Mais Suzon la coupe :

— Non, non, non, tu aimes peut-être la lingerie, mais je suis certaine que tu ne peux égaler notre Juliet. Tu sais que c'était sa seule préoccupation concernant les préparatifs du...

Elle s'arrête net, la main sur la bouche et l'air désolé. Jeanne lui colle un coup de poing dans l'épaule. Walt ressemble à un animal de dessin animé, je jurerais voir sa mâchoire se détacher de son corps pour taper sur le sol.

— Oui, je le reconnais, Gabriel et moi devons nous marier et les préparatifs ne m'ont jamais passionnée. Comme quoi je devais sentir qu'un truc se préparait. Eh oui, j'avoue aussi avoir une passion pour les jolis dessous. Je trouve qu'il n'existe rien qui rende une femme plus sexy que la lingerie fine. Et les filles, par pitié, on ne va pas faire une requête auprès de l'Académie française pour faire retirer le mot « mariage » du vocabulaire juste parce que Gabe a rompu avec moi. Je ne suis pas la première et malheureusement, je ne serai pas la dernière non plus.

Jeanne rigole et charrie sa sœur.

— Tu as le don, Suzie, rien ne t'échappe ! Toujours le mot qu'il faut.

Et là, alors que l'ambiance est détendue et que tout le monde semble tranquille, Walt se penche vers moi et chuchote au creux de mon oreille :

— Tu as raison, la lingerie c'est top, mais il n'y a rien de plus beau qu'une femme totalement nue à mes yeux.

Quoi ? Mais pourquoi elle me dit un truc pareil ? Et son souffle dans mon cou, pourquoi ça me donne des frissons ? Et pourquoi mon visage se chauffe soudainement ? La honte.

— Ne panique pas, je ne voulais pas te faire peur, mais tu es une très belle femme et je ne suis pas insensible.

Bon, là c'est confirmé, elle en pince pour moi. Alors là, c'est le pompon ! Il ne manquait plus que ça dans ma vie. Elle est adorable, elle est talentueuse, elle a le pouvoir de faire sortir Gabriel et les garçons de taule, elle m'aide au quotidien pour gérer l'entreprise, elle est belle et j'ai vraiment besoin d'elle. Non, non, non, pas ça.

Je la regarde, perplexe. Je n'ai jamais imaginé qu'une femme puisse être attirée par moi et je reconnais

que l'idée me dérange et me met mal à l'aise. La conversation entre Suzon et Jeanne est lointaine, mais trop présente à mon goût, je ne suis pas au clair dans ma tête. Les filles sont dans la pièce d'à côté, mais j'ai le sentiment que Walt et moi sommes seules au monde et qu'en même temps, nous allons être dérangées d'un moment à l'autre. Comme si nous ne pouvions pas avoir l'intimité nécessaire à cette conversation, tout en sachant que cette intimité me mettrait dans le rouge, niveau émotion. Je quitte la pièce pour me réfugier à nouveau dans mon dressing. Je sens la présence de Walt derrière moi.

— Juliet, je suis désolée, excuse-moi.

— Mais non, tu n'as pas à t'excuser, mais ça fait beaucoup. J'ai perdu quasiment tous mes repères cette semaine et ça fait vraiment trop là !

Nous sommes coupées par Jeanne qui décide de déballer la vaisselle pour trinquer à mon nouveau chez-moi. Nous les rejoignons et le reste de l'après-midi se passe sans encombre. En fin de journée, tout est en ordre et je suis épuisée. Mes amies me quittent alors que Walt souhaite passer en revue la plaidoirie qu'elle compte mettre en œuvre pour disculper les garçons. Je ne suis pas sûre de pouvoir l'aider, mais le moins que je puisse faire, c'est l'écouter. Et puis, tant qu'elle ne parle pas de cette histoire d'attirance, tout me va. Je m'installe sur le fauteuil en velours bleu que Jeanne vient juste de m'offrir et que j'aime déjà beaucoup, et je l'écoute attentivement. Je dois bien reconnaître que quand elle plaide, elle est superbe ; c'est une jolie femme et je suis certaine qu'elle doit avoir beaucoup de succès. Walt est un canon de beauté, une beauté franche et naturelle, teintée d'une rigueur qui la rend presque inatteignable. Elle est l'inverse de moi, petite brune et pulpeuse. Ses cheveux sont toujours parfaitement bien ordonnés, enfin, sauf aujourd'hui, elle les a lâchés et ça lui va à la perfection. Sans son maquillage, je découvre de petites taches de rousseur sur le haut de ses pommettes, elle est belle au naturel.

*Juliet, non, mais ça va pas, tu es en train de la détailler, comme c'est gênant. Si jamais elle s'en rend compte, elle va tenter un truc et dans ton état, qui sait comment tu pourrais réagir ?*

Walt me sourit, je n'ai rien écouté, mais je devine qu'elle a terminé. Aussi je l'applaudis.

— Bravo, tu as été fabuleuse. Et tu es sûre qu'avec ça, ils seront disculpés ?

— Avec juste ces propos, ça suffirait, mais si tu rajoutes du maquillage, des talons hauts et un joli tailleur très moulant, alors je t'assure que oui, sans aucune hésitation. Parce que les hommes, ma belle, sont vachement impressionnables par les femmes affirmées et accomplies. C'est pour ça que je suis toujours super stricte. Ça leur fout aussi la trouille et du coup, ils écoutent et sont attentifs. Et s'ils m'écoutent, ils comprendront que c'est évident que nos trois clients ne peuvent pas être coupables d'un crime qui n'existe pas. Et c'est là que j'ai compris : les femmes sont l'avenir de ce monde !

Elle est drôle.

— Tu n'as rien écouté ou tu aimes bien ? Parce que les femmes ne sont en réalité pas moins impressionnables que les mecs. Je suis bien plus persuasive en tenue de travail qu'en tenue de week-end.

— Moi, tu m'as convaincue et j'ai hâte que la date soit fixée. Si tu savais comme tout ça est difficile à gérer pour moi, c'est un enfer.

Elle s'approche et vient s'asseoir à mes côtés.

— Tout à l'heure, tu m'as dit que tu avais perdu tous tes repères. Eh bien moi, je crois que c'est quand on perd tous ses repères qu'on découvre qui on est réellement.

Puis elle se lève et quitte mon appartement sans un mot de plus. Décidément, cette nana n'est pas comme les autres. Je cours verrouiller la porte de mon appartement à triple tour puis tamise les lumières. Je suis seule dans mon nouveau chez-moi, ça y est, j'ai été de l'avant, j'ai tourné une page.

Alors pourquoi je pense à Gabriel ? Pourquoi je me demande depuis ce matin si la couleur bleu canard du dressing ne lui ferait pas horreur et surtout pourquoi il a fallu que je me rachète ce foutu tapis à la con qu'on avait dans notre chambre ? Une seule explication : je suis maso ! En même temps, perdre mon fiancé, mon majordome, ma maison et éventuellement mon travail, ça fait beaucoup, aussi je peux me permettre le luxe de poser mes pieds sur le tapis le plus soyeux du monde entier le matin en me levant. Merde, cette semaine a vraiment été pourrie !

Puis je me mets au lit et m'endors, épuisée.

En ce dimanche matin, quelqu'un sonne à la porte. J'enfile une tenue légère et un peignoir en soie assorti pour ouvrir à la personne qui sonne chez moi à une heure bien matinale.

Tiens, c'est Walt. A-t-elle oublié quelque chose hier soir ? Je déverrouille la porte pour la laisser entrer. En une seconde, je me rends compte que je ne porte pas une tenue correcte pour accueillir une amie. C'est vrai que nous sommes plus proches depuis qu'elle passe ses journées à travailler avec moi dans l'entreprise de Gabe en plus de préparer le procès des garçons, mais de là à la recevoir en nuisette, je suis gonflée. Cette femme est payée pour être proche de nous, elle n'est pas vraiment une amie d'ailleurs, mais elle pourrait. Parfois, la vie nous octroie de belles rencontres quand même.

— Bonjour, sympa la nuisette.

— Excuse-moi, je dormais. Attends, je vais me changer. Tu veux quelque chose ?

Pas le temps de répondre, elle s'approche de moi, ses longs cheveux blonds détachés sur ses épaules et passe sa main sur mon visage. La seconde suivante, ses lèvres se posent sur les miennes.

Finalement, ce n'est pas si étrange que ça d'embrasser une fille... ou de laisser une fille m'embrasser.

Puis elle accentue son baiser et je me retrouve plaquée contre la porte d'entrée. Elle défait sans regarder le nœud de mon peignoir et ma nuisette termine à mes pieds après que Walt l'ait fait glisser sur mes épaules. Elle est toujours debout devant moi et sans un mot, se met à genoux. Elle caresse mes épaules, mes bras, mes seins, mon ventre et descend vers mon intimité. C'est une sensation étrange, mais ça me fait frissonner, et pour la première fois depuis que Gabriel et moi avons rompu, je ne pense à rien, je me sens légère. Je ferme les yeux et elle dépose un baiser sur mon ventre avant de descendre sur mon sexe. Lorsque je sens sa langue caresser mon sexe, je saisis ses cheveux et tire dessus pour qu'elle continue. C'est si doux, si maîtrisé, si sensuel. Elle gémit en même temps que moi, elle inspire en même

temps, elle lève ses yeux lorsque je baisse les miens. J'ai beau me demander ce qu'il m'arrive, je sais au fond de moi que je m'en fous, elle me fait oublier mon chagrin et, en cette heure matinale, c'est tout ce qui compte. En quelques secondes, je jouis juste avec sa langue et elle se redresse...

Puis mon réveil sonne et me tire de mon sommeil de façon brutale, je suis allongée dans mon lit, seule et en jogging. J'ai rêvé, j'ai rêvé. Oui, c'était un rêve, mais quand même. Était-ce la réalité ou seulement un fantasme ? Wôw ! Je dois être vraiment perturbée pour m'imaginer coucher avec Walt. Je secoue ma tête et décide de me lever.

En même temps, aujourd'hui est quand même le jour de mon mariage, mariage annulé, mais mariage quand même. Je suis pathétique !

## Gabriel

Les matins se suivent et malheureusement se ressemblent. Je passe mes nuits à rêver de Juliet avec toutes sortes de variantes.

Certaines que je connais et que j'adore :

- Juliet toute nue,
- Juliet dans son body en dentelle,
- Juliet avec sa lingerie en coton blanc d'écolière,
- Juliet en guêpière de satin,
- Juliet en bas et talons aiguilles,
- Juliet allongée sur le bar,
- Juliet à genoux dans la douche,
- Juliet debout contre la baie vitrée de mon bureau,
- Juliet, les cuisses écartées dans ma voiture,

Liste non exhaustive...

Certaines que je ne connais pas encore et que je ne connaîtrai jamais :

- Juliet en robe de mariée qui à coup sûr me laisserait sans voix,
- Juliet en lingerie extravagante pour notre nuit de noces,
- Juliet qui répond quand on l'appelle Madame Vance,
- Juliet en bikini sur une plage de Grèce,
- Juliet qui me présente lors d'un voyage en France comme son mari,
- Juliet qui assiste à mes retrouvailles avec ma mère,

- Juliet qui ronge ses ongles un soir d'automne quand je rentre à la maison trop tard juste parce qu'elle a un truc à me dire, et que j'ai déjà deviné, mais que j'ai tellement envie de l'entendre de sa bouche que

je fais mon *mea culpa*,

- Juliet qui s'arrondit,

- Juliet qui me fait péter les plombs avec la couleur de la chambre de bébé parce que oui le vert est une super couleur, mais ne va pas avec tout,

- Juliet qui me hurle dessus que je suis un homme abominable parce qu'elle souffre en salle d'accouchement,

- Juliet qui sourit à notre enfant et lui promet que jamais elle ne l'abandonnera et qu'elle sera toujours là pour lui,

- Moi qui la crois.

Liste non exhaustive, mais irréaliste.

Puis je me lève et vais faire du sport, beaucoup de sport. Je vois mon corps changer chaque jour tellement je force. Les garçons me demandent de ralentir car je fais peur à voir. Déjà que je suis grand, si je prends trop de muscles, ça pourrait jouer en ma défaveur le jour du procès, faudrait pas que je foute les boules au juge. Ils passent leur journée à jacasser, à appeler les filles, à raconter nos vies.

Non, mais sérieux, on a rien à raconter ? Elles sont minables nos vies, on est des taulards, merde !

Bien entendu, aucun d'eux ne me donne de nouvelles de Juliet. De toute façon, je la vois aux infos : ces connards de journalistes ne la lâchent pas d'une semelle, à croire que rien ne se passe dans le monde depuis mon arrestation. Je constate que Walt fait son boulot à merveille, mais concernant ma société, je fais la liste mentale de tous les clients que l'on perd chaque jour et je sais que même au mieux de ma forme, je ne pourrai pas redresser la barre. J'en ai parlé à Walt et mon père et leur ai demandé de liquider des actifs, de tenter de replacer tout le personnel sur les succursales que l'on vend et de limiter les dégâts, mais apparemment, ils gèrent. À ce que je vois, leur gestion ne porte pas ses fruits, mais comme je devine que Juliet y met son grain de sel, je ne dis rien. Elle m'a toujours surpris et je préfère ne pas la contrarier. Je lui ai déjà brisé le cœur en même temps que le mien.

*D'une pierre deux coups comme on dit. Une vraie belle opération !*

Mais aujourd'hui n'est pas un jour comme les autres puisque nous sommes tous les trois convoqués en salle des visites. Me concernant, c'est une première. Jusque-là, je me suis contenté de recevoir des appels. Je n'avais d'ailleurs souhaité aucune visite et n'ai autorisé que Juliet sur ma liste de visiteurs, et apparemment, elle n'en a jamais exprimé la demande. Remarque, après ce que je lui ai balancé à la figure la dernière fois que je l'ai vue, ça ne m'étonne pas trop. Je ne sais pas ce que la vie me réserve avec ce procès, avec ma mère, avec tout ce qu'il pourrait encore m'arriver, mais je sais que son regard lors de notre dernière rencontre, je ne l'oublierai jamais. Même avec un Alzheimer avancé, je ne pourrai l'effacer de ma mémoire. Et comme je suis incapable de tirer des leçons de mes erreurs, je ferai certainement pire dans le futur, ce qui n'est pas très rassurant. Finalement, elle fait bien de ne pas demander de droit de visite, elle est plus intelligente que moi, elle au moins a fini par comprendre que rien de bon ne sortirait de moi.

*Putain ce que je me hais !*

Je fais les cent pas dans la petite pièce alors que mes amis sont assis autour d'une table. D'autres détenus sont ici pour discuter avec leurs proches ou leurs avocats. Je ne sais pas si c'est parce qu'ils m'ont vu à la télé ou parce que mon attitude est clairement bizarre, mais je me dépêche d'aller m'asseoir lorsque Walt se pointe. De toute façon, tout le monde me dévisage et ça me rend nerveux, enfin si c'est possible de l'être plus que ça. Elle est seule, je suis forcément déçu.

*Non, mais tu espérais quoi mec ?*

— Messieurs, quel honneur de vous voir tous en personne !

Elle me fixe en prononçant ces mots. Mais qu'est-ce que j'en ai à foutre de ce qu'elle pense ? Rien. À mon air, elle doit comprendre que son humour me laisse de marbre car elle enchaîne :

— J'ai enfin une date pour le procès, ce sera mercredi prochain.

Aedan se lève et se frotte les mains.

— C'est bon ça. Enfin !

— Oui, bon, ne nous emballons pas, personne n'a encore réussi à retrouver la trace de Lucas Martin. Pourtant, ce serait l'idéal. Mais ils n'ont aucune preuve concrète ni pour ce Monsieur Steve d'ailleurs, et ça c'est mon cheval de bataille.

Liam se lève et lui colle un baiser sur les lèvres. Walt en reste bouche bée tandis qu'il retourne s'installer à sa place sans un mot. À la tête que fait notre avocate, j'éclate de rire. Un fou rire même. Et ça faisait un moment que ça ne m'était pas arrivé. Aussitôt, mes amis me suivent et me tapent dans le dos, visiblement soulagés de voir que je n'ai pas changé. Même Walt se joint à nous pour plaisanter.

— Monsieur Smith, votre emportement est très positif bien qu'inutile avec moi, vous êtes beaucoup trop masculin à mon goût, mais passons. Puis-je tout de même vous conseiller une attitude plus.... dans la sobriété, disons, pour le jour de votre procès ? Et cela vaut pour tous les trois Messieurs.

Mes amis sans gêne m'évitent de lui poser la question qui nous brûle les lèvres à tous les trois.

— Attendez Walt, vous êtes, disons... ?

— Gay ? Oui, je le suis. Enfin, rien de bien original, je préfère simplement la plastique féminine. Mais rassurez-vous Messieurs, j'ai quand même remarqué que vous aviez tous les trois un superbe potentiel génétique. D'ailleurs, Monsieur Vance, on arrête les séances de musculation à compter d'aujourd'hui et de façon définitive jusqu'au jour du procès. Ça ne vous suffit pas de mesurer quasiment deux mètres, vous voulez aussi concurrencer *Kali Muscle*<sup>{18}</sup> ? Non, parce que si vous continuez, vous allez faire flipper tout le monde, alors on ralentit les protéines et on se repose.

Les deux autres la regardent, bouche ouverte.

— Excusez-les, ils sont enfermés depuis longtemps et la frustration les ronge. Le manque de contact féminin leur tape sur le système et votre révélation leur fait l'effet d'une bombe.

— Pas de problème avec ça, je suis habituée. N'essayez pas de me faire croire que pour vous, le séjour est agréable Monsieur Vance. Je fréquente vos proches alors je connais votre situation personnelle. Mais ça ne me regarde pas, on est d'accord pour la musculation ?

Je hoche la tête et ne réponds plus. Puis elle prend ses affaires, nous fixe rendez-vous pour le jour du procès et nous prévient qu'elle nous communiquera les détails par téléphone.

Maintenant, je vais pouvoir réfléchir pendant les deux prochains jours à la signification de ses dernières paroles. Elle fréquente mes proches, oui et alors ? Et de quels proches elle parle d'abord ? Et qu'a-t-elle voulu dire à propos de frustration ? Elle pense que Juliet est frustrée ? Et comment elle saurait ça elle ? Putain, elle aime les femmes et elle aime peut-être ma Juliet ? Et je sais que ma belle est forcément en manque, sauf si... si elle a retrouvé un mec ou pire encore, une nana ? Oh putain, je rumine un truc pas bon et je sens que ça monte en moi.

Je me ronge les sangs et Aedan le remarque.

— Gabe, ça fait un moment que j'ai envie de te dire un truc, mais je me disais que peut-être tu étais en train de digérer toute cette histoire alors je t'ai foutu la paix. Mais là, tant pis. Dans deux jours, on va au procès et bien que je me gargarise avec notre relaxe depuis des jours, rien ne garantit que nous serons acquittés. Appelle-la parce que si on perd, tu vas avoir besoin de soutien et d'amour pour continuer à avancer. Et si on gagne, tu vas faire quoi dehors tout seul comme un con ? Je sais pas si t'as bien tout suivi, mais l'avocate se taperait bien ta nana et si c'est pas elle, ce sera quelqu'un d'autre. Ta Juliet, c'est un canon et c'est surtout une super nana.

Liam l'interrompt :

— Ne te mêle pas de ça Aedan, tu as promis de rester en dehors de cette histoire, tu lui as promis.

— Promis quoi et à qui ?

Aedan fait un doigt d'honneur à Liam puis s'assied face à moi.

— À Juliet, sombre con ! À qui voudrais-tu que je promette de pas te dire un truc ? Mais je m'en tape, parce que ce qu'elle a fait pour nous, pour notre société, pour que chaque employé soit recasé, pour que nous puissions partir chacun avec une somme qui nous permettrait de continuer à vivre, pour que tous nos clients soient payés, c'est énorme. Elle n'a pas réussi à sauver la boîte, mais elle a fait en sorte de prioriser et chaque jour avec ton père, ils ont bossé comme des dingues pour trouver une solution. Et si on sort mercredi, je pourrai me prosterner devant elle et crois-moi, je le ferai. Mais tu sais quoi ? C'est pas pour moi qu'elle fait ça, c'est pour toi et tu as de la chance. Alors soit tu te bouges et tu fais ce qu'elle attend de toi, soit tu l'oublies, mais tu fous pas en l'air notre seule chance de nous en sortir tous les trois. Merde !

— Ce que veut dire Aedan, de façon très maladroite, c'est que si tu as besoin de courir pour te défouler, on vient avec toi, mais pitié, cogne sur personne et arrête cette putain de muscu. Tu fais flipper,

t'es énorme mec. Et pour Juliet, il a raison, tu devrais l'appeler.

Entendre mon ami faire un tel constat et m'implorer de rester calme me fait prendre conscience que je les inquiète vraiment. Ils ont peur que je fasse tout foirer alors que c'est moi qui matche à chaque fois d'habitude. Je suis officiellement en train de devenir fou. Il faut que je me reprenne. Après une nuit blanche, je me décide à tenter un appel. Je suis dans une pièce isolée, concentré, mais je ne sais pas vraiment sur quoi, et sans y réfléchir vraiment je compose son numéro. Ça sonne. Mon cœur résonne dans mes tempes et je sens déjà des décharges d'adrénaline se diffuser en moi.

— Juliet Clarck, bonjour.

Putain, sa voix, son accent, son intonation, je la vois, elle est là, devant moi.

— Juliet, bonjour c'est Gabriel.

Un silence, un silence qui dure, dure. Puis j'entends son souffle, je devine qu'elle reprend sa respiration.

— Bonjour Gabriel, tout va bien ? Il y a un problème au centre ?

— Non, le procès est demain. Je ne sais pas si tu sais.

*Mais quel naze sérieux, « je ne sais pas si tu sais ». Mais bien sûr qu'elle sait, idiot !*

— Oui Gabriel, je sais, ça va bien se passer, ne sois pas inquiet. Walt est brillante, elle maîtrise la situation.

*Comment ça brillante ? Comment ça elle maîtrise ? Et comment tu le sais, bordel de merde ?*

— Je me demandais si tu serais présente.

— J'ai hésité, mais je veux venir. Je veux entendre le juge vous disculper. J'en ai besoin, tu comprends ? Pour moi, pour avancer, pour que tout ça ait du sens.

— Je suis content que tu sois présente. On pourrait attendre de voir si je suis libéré et ensuite, on pourrait... je sais pas, dîner ?

— C'est pas une bonne idée Gabriel. Mais je serai là et je suis confiante.

— Je comprends.

*Mais non, je ne comprends pas, enfin si je comprends, mais je ne veux pas comprendre, je ne veux pas comprendre que tu refuses de me voir.*

Je veux savoir. Mais je ne peux rien exiger, rien demander après ce que j'ai dit. Et je sens bien qu'elle se force à être gentille et joviale.

— À demain Gabriel.

— À demain Juliet.

Elle a déjà raccroché. Il faut que je coure.

Je ne sais pas comment, mais j'ai réussi à survivre à tout ça jusqu'au jour du procès. Le jour J, nous revêtons nos costumes, Walt a fait des pieds et des mains pour que nous puissions arriver devant le juge en tenue correcte, et non en tenue de prisonniers. Selon elle, ça aurait fait les choux gras de la presse. Apparemment, ils auraient accepté car ils savent qu'ils vont devoir nous relaxer et qu'ils craignent que nous n'attaquions le ministère public en dommages et intérêts pour la faillite de notre entreprise ; et à bien y réfléchir, avec ce que nous avons perdu, nous devrions en effet. Mais ce n'est pas le problème, d'autant que je ne sais toujours pas la vérité sur notre éventuelle culpabilité. Un véhicule nous conduit au tribunal et nous sortons sous escorte policière. En entrant dans la salle d'audience, j'aperçois Walt qui répond aux journalistes et juste derrière elle, Juliet. Je cligne plusieurs fois des yeux pour être sûr de bien la voir et pour enregistrer son visage. Ça fait si longtemps, elle est si belle, je suis bouleversé. La seconde suivante, je pénètre dans la salle, je ne la vois plus.

Ensuite, un enchaînement de plaidoiries, de questions, de réponses, de débats tandis que de temps à autre, je me retourne pour voir si ma douce est là. Elle est là, ne cille pas, droite comme un i. Ses amies l'entourent. Mais surtout, elle ne me regarde pas, elle ne regarde que Walt. Ça me fend le cœur, mais je reste soulagé malgré tout : si elle est là, c'est que je compte pour elle. À midi, il y a une pause dans le débat. Mon père s'avance vers elle et la prend dans ses bras, elle lui sourit et ils échangent quelques mots avant qu'elle ne quitte la salle avec John. Lui me cherche des yeux et affiche un large sourire quand il croise mon regard. Je lui souris à mon tour, je sais que notre échange s'arrêtera là. Il est resté pour veiller sur elle, il est loyal et a mon entière reconnaissance. Puis mon paternel vient vers nous, accompagné des filles. Il me regarde en fronçant les sourcils.

— Ça va fils ?

Que répondre à ça ? Je continue de fixer la porte d'où vient de sortir Juliet.

— Elle est bien entourée. Mais concentrons-nous sur toi. Tu as l'air en forme.

*Tu parles, j'ai l'air d'un déterré !*

— Père, est-ce qu'elle a rencontré quelqu'un d'autre ?

Cette question est sortie toute seule.

— Ce n'est pas à moi de répondre, tu vas devoir la poser toi-même et craindre le pire en attendant.

Puis nous sommes séparés du groupe, Arizona et Suzon se jettent sur Aedan et Liam pour les serrer une dernière fois dans leurs bras. Les choses ont évolué entre eux, ils semblent tous plus proches, plus unis, plus soudés. Exactement l'inverse de Juliet et moi.

La journée se passe jusqu'à ce que le juge nous demande de nous lever et prononce un interminable

monologue dans lequel il rappelle les faits, l'enquête, les soupçons, les pistes. Il remercie les pouvoirs publics, la partie civile, les avocats et finit par nous regarder droit dans les yeux les uns après les autres avant de baisser le regard sur son pupitre. Il prononce alors notre acquittement.

Il nous aura fait languir jusqu'au bout. Puis c'est le moment du soulagement de mes amis, de ma famille, de Walt, de certains de nos employés présents aussi et James – qui vient nous dire en personne que nous sommes libres et ôter nos menottes – c'est rien en comparaison avec le sourire de Juliet quand son regard croise enfin le mien. Puis tout le monde se lève et le temps que je puisse me libérer de mes obligations, elle n'est plus là. Aussitôt, je questionne Jeanne :

— Où est-elle ?

Elle donne un coup d'œil circulaire à la pièce : le juge est parti, il n'y a plus que nous. Aussi Jeanne se déchaîne. Elle se jette sur moi et personne ne tente quoi que ce soit pour l'en empêcher. Elle me pousse violemment contre le mur.

— Toi, tu vas lui foutre la paix une bonne fois pour toutes ! Tu lui as brisé le cœur et pas qu'une fois. Et tu sais pourquoi ? Parce que t'es tellement con que tu vois même pas qu'elle en crève tellement elle t'aime. Que ça la rend malade. Qu'à cause de toi, elle ne sera plus jamais la jeune femme qu'elle était, celle que nous aimions, que nous chérissions, et qui aujourd'hui a disparu ! Tu sais quel jour nous sommes ? Non bien sûr que non, tu ne sais pas. Eh bien, nous sommes le 10 mai, et il y a trois jours, vous deviez vous marier. Mais ça, tu as dû oublier, trop occupé à peaufiner tes abdos pour la prochaine élection de Mister Trou du Cul. Ben, rassure-toi, tu peux y aller comme tu es, pas besoin d'artifice, tu gagneras haut la main. Mais elle, tu sais ce qu'elle a fait ?

Elle me hurle dessus, elle pleure, elle parle en français, en anglais et c'est abominable, parce que malgré tout, je comprends tout ce qu'elle me dit. Jeanne est méconnaissable ; les traits de son visage sont déformés par la rage, par la peine et par sa culpabilité aussi. Ce petit bout de femme est malheureuse et me reproche tous ces maux. Et en ça, elle contribue un peu plus à m'enfoncer. Je suis un minable. Je me déteste.

— Elle a attendu, attendu toute la journée face à son téléphone et elle a pleuré toutes les larmes de son corps à tel point que John voulait appeler un médecin. Il a dit qu'il avait déjà vu des gens victimes de stress post traumatique et qu'elle avait tous les symptômes. Il a dit qu'il avait peur pour sa santé mentale. Putain Gabriel, sa santé mentale !!!

Elle essuie les larmes qui coulent sur son visage et je vois la rage en elle quand elle rejette la main de sa sœur de son épaule. Elle cogne contre mon torse.

— Je te hais, Gabriel Vance ! Elle était normale, elle était heureuse. La vie nous avait tout offert et puis il y a eu mon accident et ça a été dur, et je culpabilise beaucoup pour ça. Mais toi, t'en as rien à foutre. T'es qu'un connard, va au diable !

Puis elle s'assied, les bras retombant sur ses genoux et les filles se jettent sur elle pour la réconforter. Elle a raison, j'avais oublié notre mariage, je n'ai pas pris en compte ses sentiments, je suis tout ce

qu'elle a dit, et pire encore.

— Et est-ce qu'elle en souffre ? Je veux dire, de stress post traumatique ?

Jeanne lève les yeux vers moi, mais elle ne me regarde plus, elle en a terminé avec moi.

— Elle ne veut pas que je te dise quoi que ce soit en rapport avec elle. Elle a fait promettre à chacun d'entre nous de ne plus parler d'elle en ta présence. Elle se cache de toi, tu lui as fait tellement mal qu'elle te fuit. Après tout ce qu'elle a fait pour que ce jour arrive, elle n'en profite même pas car elle a peur de toi, de tout le mal que tu lui fais sans cesse.

*Mais je le sais tout ça, je me hais au moins un million de fois plus que vous tous réunis et puis vous me faites chier. Avoir perdu la femme de ma vie devrait suffire comme pénitence non ? Merde !*

— Oui ça va, je suis un gros con et je ne la mérite pas, j'ai bien compris ! Ça fait même longtemps que j'ai compris. Mais vous, qu'est-ce que vous faites tous là ? Allez la rejoindre, ne la laissez pas seule.

— Elle avait encore à faire ce soir et crois-moi, j'ai bien essayé de l'en dissuader !

Puis elle se lève et se barre. Je fais signe à mes amis qui semblent hésitants de la rejoindre. Mon père reste à mes côtés.

— Ces Françaises ont des tempéraments de feu.

— Comme tu dis, papa.

Je viens d'être familier avec mon père, il se retourne et me dévisage.

*Bon, ça va, j'ai pas fait exprès, je suis crevé.*

— Excusez-moi Père, je suis épuisé.

— Mais non fils, ça va bien là, si tu as envie de m'appeler « papa », pourquoi t'imposes-tu « Père » ? Tu ne le faisais pas quand tu étais petit et puis d'un seul coup, ça t'est venu et tu n'as plus jamais voulu que je t'approche.

Je me souviens très clairement de ce jour. Tout me revient en mémoire.

— C'était après la disparition de maman. Au début, je ne parlais plus. Ça t'inquiétait et tu regardais sans arrêt des émissions sur le langage et tu écoutais des spécialistes à la radio qui parlaient de blocage, de confiance et de traumatisme. Un jour, j'ai écouté moi aussi, et il y avait un homme qui disait que si on donnait un nom strict, cela mettait de la distance, et que cette distance pouvait rassurer.

— Et à partir de ce jour-là, tu m'as appelé « Père », je m'en souviens moi aussi. Et comme je savais que tu écoutais, je me suis dit que si ça te faisait du bien alors je devais te laisser faire. Et tu as recommencé à parler. J'espérais qu'avec le temps, tu me reviendrais et c'est aujourd'hui que cela se produit. Merci fils. Tu m'as manqué.

Il me serre dans ses bras et bien que je sois grand, fort, adulte et libre, mon chagrin me terrasse. Je m'en veux à un tel point que ça me tord le bide.

— Tu vas faire quoi maintenant ?

— Si elle veut que je la laisse tranquille, je vais le faire, au moins pour ce soir. Je lui dois bien ça, je crois.

— Viens, je te raccompagne chez toi.

— Mais si elle y est, je ne veux pas la déranger.

Il me regarde l'air désolé.

— Gabriel, ça fait un moment qu'elle n'y est plus. Elle n'a rien dit, mais je crois que le jour où tu as été arrêté, elle a commencé à détester cet endroit. Alors, après votre dispute, c'est devenu trop dur pour elle. Tu l'as vue aujourd'hui ? Tu as vu comme elle est maigre ? Plus personne ne la contrarie de peur de la voir se briser en mille morceaux.

Ils ont tout faux, c'est exactement l'inverse de la manière dont il faut agir avec Juliet. Mais si j'ai une corde à mon arc que personne ne possède, je ne vais pas m'en servir tout de suite. Mon paternel me dépose chez moi et me quitte. Je pénètre dans mon appartement vide et silencieux, libre. Pourtant, en entrant, je comprends exactement ce qu'elle a dû ressentir, je me sens mal ici. Tout me fait penser à elle et tout me dégoûte. La seule pièce qui me ressemble, c'est mon bureau, et lorsque j'entre pour découvrir sa bague de fiançailles qu'elle a dû laisser là avant de partir, je referme la porte derrière moi. Je ne resterai pas une seconde de plus ici.

*Je préfère encore la taule !*

Mais avant que je ne puisse m'échapper, j'entends la sonnerie de mon ascenseur retentir et des bruits de pas sur le carrelage.

— Gaby ?

## Juliet

Gabriel est sauf.

Je n'osais y croire, même si je lui ai dit le contraire. Et même si je lui en veux encore bien plus que ce que je lui ai dit, je suis heureuse pour lui, pour eux. Le savoir libre va me permettre d'avancer. Ce soir, il va rentrer chez lui, une belle surprise l'attend. Enfin, j'espère que ce sera une belle surprise, et je suis assez fière de moi à vrai dire. Arriver à entrer en contact avec sa mère et la faire venir aux États-Unis le jour de son procès était un exploit, mais la convaincre de se pointer seule chez lui pour lui demander pardon, alors là, c'est du génie ! Enfin, je crois que je lui ai fait tellement de peine le jour présumé de notre mariage qu'elle n'a pas osé me refuser quoi que ce soit. J'aimerais être une petite souris pour voir ce qu'il va se passer, mais ça me ferait plus de mal qu'autre chose. Maintenant que tout rentre dans l'ordre, je dois me concentrer sur moi, pour tourner la page, alors commençons par trouver un nouveau job. J'ai eu plusieurs entretiens téléphoniques et en visioconférence depuis le début de la semaine et j'ai déjà deux propositions. J'ai toujours pris mes décisions de façon logique, en pesant le pour et le contre. Et objectivement, ces deux propositions sont toutes deux meilleures que ce que je vis aujourd'hui. Mais le choix est difficile, parce que pour la première fois de ma vie, prendre une décision, accepter une offre, c'est renoncer à toutes les autres possibilités, et ça me crève le cœur.

De toute façon, je suis bien trop fatiguée, je vais me reposer un peu et la nuit me portera peut-être conseil. Seule chez moi, je me mets au lit et observe ma chambre. Cet appartement est le mien, il me ressemble et je devrais m'y sentir bien, mais il y manque quelque chose. J'ai le sentiment d'être un imposteur dans mon propre chez-moi. Comme si tout ce qui m'a toujours ressemblé, tout ce que j'ai toujours aimé ne me correspondait plus.

Ai-je changé à ce point ? Suis-je cassée de façon définitive ? Vais-je un jour me sentir à nouveau heureuse ?

*Allez Jul's, ça ne tient qu'à toi. Le bonheur vient de l'intérieur, apaise-toi.*

Je me mets en position fœtale et ferme les yeux, même mes rêves me font peur désormais. Puis lentement, je ne sens plus rien.

Je suis réveillée en sursaut pour le bruit de l'interphone qui résonne dans tout l'appartement. Je me lève et vais répondre.

— Juliet, c'est moi, c'est Gabriel. Ouvre-moi, s'il te plaît. Je dois te parler. S'il te plaît.

Je me pince pour être sûre de ne pas rêver, je suis quand même très perturbée en ce moment. Je ne réfléchis pas et ouvre. De toute façon, je le connais assez pour savoir qu'au son de sa voix, c'est important. Et je l'aime toujours, je l'aimerai toujours quoi qu'il arrive. Même si j'ai mal, un peu plus ou

un peu moins, ça ne changera pas grand-chose. J’observe à travers le judas et le vois qui lit les noms sur les sonnettes de chaque appartement. Il n’est jamais venu ici et a dû faire ça à chaque étage. Quand il arrive devant chez moi, je le regarde prendre une profonde inspiration avant d’appuyer sur le bouton. Je déverrouille la porte, mais ne parviens pas à tourner la poignée. Je tremble.

*Juliet, calme-toi !*

Je m’éloigne de l’entrée, il entre. Quand son regard croise le mien, ça me fait du bien, je sens la chaleur se répandre en moi, comme s’il avait rallumé la lumière juste par sa présence. Il ne s’approche pas, tant mieux, je ne suis pas prête pour un contact physique. Comme il baisse les yeux sur mon corps, je l’imite et me rends compte que je ne suis pas assez habillée, comme toujours. Je constate aussi que je tremble toujours.

— Je ne voulais pas te déranger, je suis désolé, je tombe sûrement à un mauvais moment, mais comme tu le sais, ce soir je suis rentré chez moi.

— Oui, je suis très heureuse pour toi, j’imagine que ça n’a pas été facile de vivre au centre de détention.

— Là-bas ou ailleurs... Mais je ne suis pas là pour ça, j’ai reçu une visite que j’attendais depuis très très très longtemps. Je voulais te remercier Juliet. Je sais que tu en es l’unique responsable. Merci.

— Ce n’est rien, et j’étais pas sûre qu’elle vienne. Mais je suis heureuse qu’elle l’ait fait. Ça s’est bien passé ?

— Je ne sais pas, revoir ma mère après tout ce temps, je n’y croyais plus et je suis encore sous le choc.

Il passe sa main dans ses cheveux et je remarque que ses boucles sont beaucoup plus longues que la dernière fois que nous nous sommes vus, enfin la dernière fois avant le procès. Ça lui va bien, mais ça le change, il fait moins sérieux, plus jeune aussi. Je tourne la tête pour remettre mes idées en ordre. Face à lui en mini short et caraco, je n’en mène pas large alors je vais dans ma chambre pour enfiler un sweat. Je lui parle depuis l’autre pièce. Lui est toujours dans le hall entre ma cuisine et mon salon, appuyé contre le mur.

— Je me doute, laisse-toi du temps pour digérer tout ça. Tu as passé ta vie à chercher une chose que tu viens de trouver alors j’imagine que tu dois te sentir un peu vidé. Et puis la vie n’a pas été simple ces derniers temps. Ça va être difficile de retrouver notre insouciance, hein ?

Il sourit quand je réapparais. Ma tenue ? Ce que j’ai dit ? Je ne sais ce qui le fait rire. Je me regarde des pieds à la tête et lève un sourcil.

— Toi dans ton appartement avec ce pull que tu portais le jour où nous avons... tous les deux pour la première fois. Ça me rappelle qu’il fût un temps où tu étais insouciance.

— Ne t’y trompe pas Gabriel. À cette époque, ça faisait déjà longtemps que je n’étais plus insouciance. Mais je vais y travailler maintenant. Je cherche du travail et j’ai reçu des propositions.

Pourquoi je lui parle de ça ? J'ai un million de choses à lui reprocher et j'aurais le droit de le faire, mais non, moi je lui parle de mes projets, mais quelle conne !

— Des propositions intéressantes ?

— Je sais pas. Des trucs de scientifique, mais je ne sais plus si c'est ça que j'ai envie de faire maintenant. Je crois que je suis à un tournant, à un moment de ma vie où je peux tout reprendre à zéro, où je dois repartir du début. Peut-être partir ?

Il hausse un sourcil et me sourit. Il ne semble pas réagir aussi violemment et vivement qu'à son habitude, c'est étrange.

— Et tu partirais où ?

— Peu importe, c'est pas ça qui compte, ce qui compte...

Il fait un pas en avant, hésitant. Mais lorsque nos regards se croisent, il sait et je sais aussi ce qu'il va se passer.

— Tu n'es pas obligée de me répondre, mais sache que peu importe où tu iras, ce que tu feras, avec qui tu le feras, je voudrais faire partie de cette nouvelle vie. Je sais que je n'ai pas été honnête avec toi, que j'ai été con, que je t'ai volontairement écartée de moi. Mais je ne savais pas quoi te dire. Je...

— Tu ne savais rien. Comment aurais-tu pu me révéler la vérité alors que tu ne la connaissais même pas, Gabriel ? Je parie même qu'à cet instant, tu ne sais toujours rien. Et c'est peut-être mieux comme ça. Mais ne crois pas un seul instant que je t'aurais laissé monter ici si moi je n'avais pas su.

Il tombe alors sur le canapé et passe ses mains sur son visage.

Je rêve où il a doublé de volume ? Ça fait longtemps que je ne l'ai pas vu, mais quand même, ses épaules et ses bras sont énormes !

— Tu sais quoi ?

— Je sais tout !

— Et ?

— Et tu veux savoir ? Ce n'est pas à moi de t'apprendre tout ça. Comme ce n'était pas à ta mère de te révéler où me trouver ce soir d'ailleurs.

— Comment tu sais que c'est elle ?

— Elle est la seule à avoir juste juré d'essayer quand je lui ai fait promettre de ne pas te révéler ma nouvelle adresse. Et je ne suis pas idiote, je sais qu'elle est prête à tout pour que tu lui pardonnes sa fuite, alors si elle a pensé marquer des points avec toi en te révélant ce qu'il était évident que tu demanderais, elle l'a fait. Et te voilà !

— Pourquoi te cacher de moi ?

Je sens les larmes monter. Il est là, et le regarder me rappelle la douceur de notre amour, la force de notre lien et la douleur que ça m'inflige. Cette lutte permanente entre ce que je suis et ce qu'il fait de moi.

— Pourquoi ? Parce que tu me brises le cœur chaque fois un peu plus et tu sais quoi Gabriel ? Il n'y a plus rien à briser. La jeune femme que j'étais le jour où tu es entré dans mon bureau pour la première fois n'existe plus. Elle a cessé d'exister au moment où j'ai compris que tu ne me ferais jamais confiance. J'étais une enfant, je m'apprêtais à devenir une femme, *ta* femme, mais ça aurait été une erreur. Je l'ai compris ce jour-là. Et tu sais pourquoi ? Parce que toi aussi tu étais toujours un enfant, un enfant perdu. Je l'avais senti dès le premier jour, mais mon amour pour toi me l'avait fait oublier. Je pensais que si notre amour était fort, alors on grandirait ensemble. Mais j'avais tort !

Il ne baisse pas les yeux, me fixe en s'approchant de moi. Sa façon de réagir me surprend. Il est confiant et autoritaire, mais il m'a déjà prouvé que la fuite était quand même son mode opératoire par excellence. Il arrive près de moi et passe une main sur ma joue humide. Avec son pouce, il essuie une larme, ou plutôt un torrent de larmes.

— Tu as raison, je t'ai blessée et je te demande pardon pour ça. Mais ce n'est pas en toi que je n'avais pas confiance, c'était en moi, ça a toujours été en moi. Parce que si j'avais su ce que je sais aujourd'hui, si j'avais su que tu ne me tournerais jamais le dos, que je n'avais pas à craindre que tu fuis comme ma mère l'avait fait, alors j'aurais compris que le peu que je savais t'aurait suffi. Et ce soir, pour la première fois en trente ans, je sais qui je suis. Juliet, je n'ai plus peur. Peut-être que toi et moi, on a encore une chance ou peut-être pas, mais je suis conscient de ce que tu représentes pour moi, et je n'ai plus peur d'affronter l'avenir. Je n'ai aucun doute, aucun orgueil, aucune rancœur et ça me rend heureux. Le petit garçon perdu a cessé d'exister. Et c'est grâce à toi. Merci Juliet.

Que répondre ? Je le crois tout simplement, et s'il arrive à être heureux, alors il y a de l'espoir pour moi aussi. Un jour, peut-être que je le serai moi aussi. Il me sourit.

— Si tu devais choisir un endroit où tu voudrais être en cet instant, tu dirais quoi ? Là, maintenant, tout de suite sans réfléchir une seconde de plus.

— Gabriel, ça n'est pas si simple, j'ai du mal à me reconnaître quand je vois mon reflet dans le miroir alors prendre une décision, c'est compliqué en ce moment.

— C'est compliqué parce que tu penses que chaque décision doit être motivée et réfléchie. Mais si tu pars du principe que je ne te parle que d'un désir, d'une envie, d'une pulsion. Sans aucune raison, sans aucun but. Tu voudrais être où ?

— Je voudrais être n'importe où, mais là où je n'ai jamais été ! Je voudrais découvrir un endroit comme je me découvre moi aujourd'hui.

— Tu vois, tu as déjà des pistes, ça élimine pas mal d'endroits déjà. Juliet, tu vas y arriver, tu seras heureuse.

J'en crois pas mes oreilles, Gabriel Vance qui est optimiste !

— Mais qu’avez-vous fait de mon.... Pardon, excuse-moi !

J’allais dire « fiancé », oups, lapsus. Il sourit.

— La dernière fois que je t’ai vue, nous étions toujours fiancés. Pour moi, rien n’a changé. Tu seras toujours ma magnifique fiancée. D’ailleurs, ça, c’est à toi. Personne d’autre ne portera jamais cette bague, alors fais-en ce que tu veux, mais elle t’appartient.

Il met dans ma main l’écritin et je ris.

— Gabriel, c’est très généreux, mais je ne sais pas si tu es au courant que j’ai fait couler ton entreprise. Concrètement, tu es ruiné alors cette bague, tu en as besoin. Et puis, s’il ne reste qu’une chose dont je suis certaine, c’est que jamais je ne t’épouserai. Jamais.

— Je suis au courant pour mon entreprise et ce n’est pas toi qui as fait couler ma boîte, nous l’avons fait nous-mêmes. Ne t’inquiète pas pour ça, l’argent n’a jamais été un problème et ne le sera jamais. Bon, c’est sûr que je vais devoir utiliser les transports en commun plus souvent, mais il paraît que c’est à la mode. Et puis la promiscuité avec mes congénères ne me choque plus autant depuis que j’ai cohabité dans une cellule de cinq mètres carrés avec un certain Henry, très gentil, mais gros ronfleur.

— Dis, ils t’ont fait un lavage de cerveau là-bas ?

Il rit, il semble si différent. Je le regarde tandis qu’il s’assied sur mon fauteuil avant de poser ses mains sur les accoudoirs.

— Un lavage de cerveau, oui... C’est nouveau ça ?

— Oui, un cadeau de Jeanne pour soi-disant fêter « ma nouvelle indépendance », tu imagines ?

— Je vois. Il est cool. C’est joli ici, tu te sens bien ? Tu me fais visiter ?

— Gabriel, de là où tu es, tu vois toutes les pièces, ici salon, là cuisine, et là chambre, dressing, salle de bain. Tu sais tout.

— Tu aimes cet endroit ?

— Non.

C’est sorti tout seul. Il rigole.

— Ben faut dire que la couleur des murs, c’est bleu quand même !

— Ah ah, très drôle. Et toi, tu as pas un peu forcé sur les bras ? Tu es énorme !

— Oui, les activités étaient limitées et j’avais besoin d’évacuer.

— T’es impressionnant en effet.

Il se lève et se débarrasse de son tee-shirt, mais qu'il est beau ! J'avale ma salive et je sens que mon entrejambe se contracte, c'est pas le moment.

— Justement, je voulais te montrer ça, regarde. J'ai fait agrandir mon tatouage avant de sortir.

Je m'approche : il a rajouté sur son torse, du côté du cœur, une écriture fine qui longe un bord du pentagramme.

— J'avais prévu de dire ça pour mes vœux le jour de notre mariage et comme j'ai pas réussi à le dire, je l'ai écrit. Et puis maintenant que tu refuses catégoriquement de rediscuter de cette idée de mariage, je me dis que j'ai bien fait.

« *Forever and always yours, my Juliet.* »<sup>[19]</sup>

— Oh Gabriel, tu vois ça, c'est dingue. Tu te fais tatouer mon prénom avec certainement la plus belle chose que j'ai jamais entendue, mais tu n'es pas capable de le dire simplement quand je suis face à toi. C'est toujours pareil avec toi, t'es un grand malade en fait.

— Attends Juliet, je ne te le montre pas pour que tu m'engueules, je te le montre pour que tu saches ce que je n'ai pas su te dire. Mais aujourd'hui, les choses sont différentes, *je* suis différent. Je sais que je n'ai pas été le fiancé idéal, peut-être que je n'aurais pas été un bon mari, mais je t'aime et je t'aimerai toujours. Tout simplement parce que c'est la seule chose de ma vie que je ne maîtrise pas, je ne me contrôle pas quand je suis avec toi. Ça me faisait peur, mais maintenant je sais. Tu as été ma plus belle rencontre et tu resteras pour toujours dans mon cœur. Il faudra juste que j'accepte que je ne suis peut-être pas à la hauteur.

— Tu es en train de me dire que nous pourrions être juste amis ? Parce que je te confirme que le mariage c'est hors de question.

Il grimace et se rassied. Il est tellement sexy, tellement beau et il a inscrit sur sa peau mon nom. Il est fou de moi, de moi, et de personne d'autre. C'est dingue, je ne sais même plus qui je suis, mais je sais que j'en suis folle. Je m'approche de lui pour lui faire face et il ne quitte pas mes yeux. Je pose mes mains sur ses épaules et le pousse contre le dossier du fauteuil.

— Tu me rassures, j'ai cru un instant que tu étais sérieux. Parce que j'ai beau ne plus trop savoir qui je suis ni ce que je veux, toi et moi n'avons jamais été de simples amis. Parce que si j'étais une amie, je te dirais que tous ces muscles, c'est un peu *too much*<sup>[20]</sup>. Alors qu'en fait, moi je trouve ça sexy.

Je ne sais pas comment il se débrouille, mais il me fait basculer et me voilà sur ses genoux. Je suis tout près de sa peau et hume son odeur. Ce qu'il peut sentir bon, c'est envoûtant.

— Tu me manques Juliet. Tu me manques tellement. Même en ce moment, je voudrais pouvoir te...

Je pose un doigt sur ses lèvres.

— Chut, ne dis plus rien, j'ai trop envie, mais si tu dis un mot de plus, je ne sais pas si je...

Trop tard, il m’embrasse et passe ses mains dans mes cheveux. Aussitôt, une vague de désir, de frissons, de tremblements déferle en moi. Je me laisse aller dans ses bras et savoure ses lèvres, sa langue, ses mains, sa peau, son parfum, son corps, les sensations sont décuplées. Je connais Gabriel, mais ce que je ressens à cet instant est inédit. Je ne contrôle plus mon corps et je m’en fous. Dans ses bras, je suis chez moi. Et je tire sur ses cheveux pour croiser son regard. Nous nous fixons et pour la première fois, je n’ai pas le sentiment de perdre face à lui ni de gagner, juste de vivre. Juste de vivre !

— Baise-moi Gabriel !

Il se relève d’un bond et je me cramponne à lui. Il passe mes cuisses autour de sa taille et d’un geste brusque, enfonce ses doigts dans le tissu de mon short en tirant de chaque côté. Ma lingerie ne résiste pas. Mes vêtements sont déchirés de part et d’autre, mais tiennent toujours autour de mes jambes. Je l’embrasse et mords sa lèvre lorsqu’il me plaque contre le mur entre le salon et ma chambre. Alors que je me cramponne à lui, je l’entends déboutonner son jeans et ses mains terminent de déchirer mes vêtements pour lui donner un accès complet à mon sexe. Il frôle mon intimité avec son pouce sans s’y attarder et je crie déjà. C’est comme si chaque fois qu’il me touchait, une décharge électrique envahissait mon corps tout entier. Puis il soulève un peu plus mes cuisses avant de me cogner contre le mur. Il pénètre alors en moi avec force alors que je lui griffe le dos.

— Gabriel, oui, encore, oui !

Il me cogne encore plus fort et le sentir en moi est trop bon. C’est mieux que tout ce que je connais, c’est mieux que tout ce que j’aimerais connaître et je suce son menton rasé de près puis plante mes dents dans son cou. Il est en sueur tandis que je tremble comme une feuille, mais il est lancé. Et il va et il vient dans mon corps qui se liquéfie pour lui. La sensation s’insinue du fond de mon ventre avant de se terminer par un gémissement sourd provenant du fond de ma gorge.

— Juliet, je vais venir.

— Attends, encore j’en veux encore, plus fort, plus fort, encore, Gabriel.

Il saisit à nouveau fermement mes cuisses et me décolle du mur pour m’y plaquer encore plus fort quand il s’écrase au fond de mon vagin. Le choc est si violent que la bibliothèque vacille et finit par tomber en avant pour s’écraser au sol. Je sens alors mon amant ralentir le rythme et je le fixe au moment où il se déverse en moi. Sentir son sexe frotter contre le mien et pousser toujours plus loin tout en caressant mon point sensible, en plus de ses yeux pleins de désir dans les miens, cela me fait vriller et j’exulte dans un orgasme qui me fait tourner la tête. Je sens alors son sexe qui se retire de moi et il me dépose au sol. Je m’appuie contre le mur car ma tête ne s’est pas encore remise de ces émotions. Cette partie de baise était juste ce dont j’avais besoin, le sexe avec Gabriel est toujours la réponse à mes angoisses. Dès lors que je m’abandonne, je vis sans me poser de questions. Oh, comme j’en ai marre de me poser des questions. Je ne veux plus me poser de questions.

Je souris, je viens de trouver une piste à suivre pour établir de nouvelles façons de fonctionner. Le sexe remplacera la logique, ça promet !

— Qu’est-ce qui te fait rire ?

— Mes réflexions. Mais dis-moi, c'est tout ? Je ne t'ai pas manqué plus que ça ?

Il tourne sur lui-même pour me faire face. Il était en train de reboutonner son jeans, mais stoppe son geste. Il me regarde et fait le chemin inverse, se débarrassant de son caleçon dans le même temps. Lui, avançant nu vers moi, je ne me lasserai jamais de cette vue ! Il bande encore ; tout comme moi, il est en manque.

— Juliet, je sais pas ce que tu as prévu demain, mais tu peux tout décommander, tu ne pourras pas quitter cet appartement.

Il se pointe devant moi et saisit le bas de mon sweat avant de le faire passer par-dessus ma tête.

— Ce serait dommage d'abîmer ce truc, c'est un collector.

Je laisse tomber le reste de mes vêtements en lambeaux. Il me soulève et m'entraîne dans ma chambre. Lorsqu'il pose les pieds sur le tapis, il lève un sourcil vers moi.

— Moi je l'aime bien cet endroit.

— Moi aussi, ce soir je l'aime bien.

Il m'allonge sur le lit et se positionne à genoux sur le tapis devant le lit. Il saisit mes chevilles et les replis juste sous mes cuisses, les écartant. Il a un accès total à mon sexe et me rapproche de lui.

— Voyons si tu es toujours aussi savoureuse que dans mon souvenir.

Je gémiss rien qu'en entendant ces mots. Parce que je sais que sa langue sur ma chatte va me faire perdre pied, et c'est juste ce dont j'ai besoin. Il embrasse mon genou gauche et couvre ma peau de baisers humides jusqu'à ma hanche, puis il renouvelle l'expérience du côté droit en chatouillant mon corps de ses mèches brunes. Je me cambre et ma peau se couvre de chair de poule.

— Déjà tu es réceptive et je vois que ta chatte est toujours aussi explicite. Tu es en train de tremper les draps ma belle.

Je redresse ma tête et le foudroie du regard.

— Tu veux pas la fermer ?

— Tu dis que tu ne sais plus qui tu es, je vais te dire qui tu es à travers mes yeux, et ça t'aidera peut-être. Et puis, tout ça t'excite énormément alors laisse-moi faire.

Mais qu'il est sexy quand il est sûr de lui ! Voilà pourquoi je le laisse me guider pendant nos parties de sexe jeu, c'est parce qu'il est fait pour ça ! Et qu'il le fait mieux que personne. Sentir sa maîtrise me détend, je suis entre de bonnes mains. Oulah, pas que de bonnes mains, une bonne langue aussi. Oh la la la la.

*Comment t'as pu te passer de ça Jul's ?*

Mais c'est pas une langue, c'est une plume ! Sa langue sur mon sexe, c'est comme s'il léchait une glace en train de fondre au soleil : il sait qu'il va en avoir partout, mais c'est le but. Il frotte son nez, ses lèvres et quand je sens la chaleur de sa langue, il souffle sur mon clitoris dans le même temps. Son air est chaud et brûle mes sens. J'enfonce mes doigts dans ses cheveux et les empoigne fermement. Ils sont beaucoup plus longs qu'avant et je tire dessus tout en appuyant sa tête vers moi. Je soulève mes cuisses et mes jambes s'enroulent autour de lui, de ses épaules. Je le plaque littéralement contre mon sexe et il gémit à l'intérieur de moi. La vibration me fait vriller et je me recroqueville sur moi dans un orgasme si violent que mon corps tout entier se tétanise. Gabriel ne fait rien pour me retenir, il suit le mouvement et s'allonge sur le lit juste derrière moi. Je gémis contre mon oreiller m'agrippant à mes draps de lin. Il est nu dans mon dos et je sens sa main qui remonte entre mes cuisses serrées l'une contre l'autre, se frayant un passage que je n'ai, de toute façon, aucune intention de lui refuser. Lorsqu'il arrive sur mon sexe, il caresse mon bouton de rose encore en ébullition.

— Juliet, ça, ça s'appelle des orgasmes multiples, et plus je continue, plus tu deviendras réceptive.

Je m'immobilise un instant avant de faire volte-face et de lui grimper dessus, à califourchon, le basculant sur le dos.

— Continue.

Il caresse mes cuisses, mes fesses et remonte sur mon ventre et mes seins avant de se redresser pour les mordiller chacun leur tour. Puis il mord mon cou jusqu'à ma mâchoire.

— Tu as maigri, le stress te coupe l'appétit !

— Là, je ne suis pas stressée, ne perds pas de vue ton objectif. Je veux hurler à m'en faire oublier qui je suis. Je veux perdre la raison, le sens commun et tout ce qui va avec. Je veux disparaître pour cette nuit.

Sans plus un mot, il glisse sa main entre son intimité et la mienne et pendant qu'il appuie sur mon sexe gonflé, il insère deux doigts en moi. Je me penche en arrière, me retenant de mes bras sur ses épaules, et me laisse aller. Alors qu'il maintient une pression dans mon corps avec l'expertise de ses doigts, il tire sur mes cheveux dans mon dos. Ma poitrine se dévoile à lui et il mord mon téton. Ses va-et-vient lents et puissants m'incitent à onduler du bassin de plus en plus vite. Je ne maîtrise aucun des sons qui sortent de ma bouche et lorsque je sens mon humidité se répandre sur ses doigts qui glissent contre moi de plus en plus vite, je jouis, je jouis si fort que ça fait presque mal. Lui se retire immédiatement et me serre contre lui, répandant une foule de baisers contre ma peau luisante. Il me laisse m'écraser contre lui et caresse mon dos alors que je tente de reprendre ma respiration, me délectant de la chaleur de son corps contre le mien. Je suis fébrile ou en tout cas, j'ai l'impression de l'être. Mais j'en veux encore, j'en ai besoin. Il me coupe dans mes pensées.

— Et de trois, tu es très réceptive !

— Continue.

— Juliet, on devrait ralentir un peu ma belle, tu vas avoir du mal à t'en remettre.

— M'en fous, j'en veux plus.

Il ne discute pas et se retire de mes bras. Je suis toujours sur le ventre et il soulève mes fesses, je suis à quatre pattes sur le lit et lui derrière moi. Il caresse mon dos et saisit mon cou avec une main pendant que de l'autre, il positionne mes genoux pour qu'ils soient écartés, mais sans excès. Je le laisse faire, j'ai hâte. Personne ne connaît mon corps mieux que lui et je suis en train de me dire que personne ne connaît mon âme mieux que lui. Il se décale à côté de moi et je tourne la tête vers lui ; mes yeux doivent refléter mon désir et mon empressement car à l'instant où ils plongent dans les siens, sa main pénètre à la fois mon sexe et mon anus. Puis il se retire. Il lèche ses doigts et mes bras cèdent, je m'écrase contre mon oreiller.

— Ne bouge plus ma belle, je m'occupe du reste.

Il me maintient de nouveau la gorge et, de son autre main, insère une nouvelle fois un doigt dans mon cul avant de pénétrer aussi mon sexe. Ça, c'est vraiment une sensation à laquelle j'ai du mal à m'habituer, mais même si ça me surprend à chaque fois, je sais que ça va me conduire là où je ne pensais jamais aller. Lorsque je commence à avoir des frissons, il serre un peu plus sa prise sur mon cou et le sentir si puissant sur moi, autour de moi, en moi me donne envie de plus. Je me redresse sur mes bras et donne le tempo en appuyant mes paumes contre le mur devant moi pour me rapprocher de ses doigts et m'enfoncer chaque fois un peu plus.

Oh mon Dieu, je perds pied, j'accélère et il relâche ma gorge.

— Gabriel, prends-moi.

Il se penche et embrasse mon épaule.

— Tu crois que je fais quoi là ?

— Toi, prends-moi avec ça.

Je saisis son gland et le serre fort avec ma main. Il se dégage et se positionne dans mon dos. Ses mains sur les miennes, appuyées contre le mur, il enlace mes doigts avant de me pénétrer violemment. Il est plus grand, plus fort, mais nos corps sont faits l'un pour l'autre et il pousse un rugissement quand il sent que je me contracte sur lui. Je suis au bord de l'épuisement, je perds pied et m'écroule devant lui. Il saisit mes hanches et ses assauts me percutent de plus en plus loin, de plus en plus fort jusqu'à sentir un orgasme intérieur me ravager. Rien à voir avec ce que je ressens quand il presse sur mon clitoris, c'est un ressenti plus profond, plus vibrant. Il s'écroule sur moi et nos corps glissent l'un sur l'autre. Nous expirons une dernière fois à l'unisson. Puis il se dégage et je m'étale sur le dos, complètement essoufflée.

— Et de quatre. Ça va mieux ?

Je suis ici et ailleurs. Pour la première fois depuis longtemps, je ne suis plus inquiète, je ne me pose plus de questions. Comme rassasiée. Puis, très vite, j'ai froid et un frisson me parcourt. Gabriel est étendu à côté de moi sans bouger. Il fixe le plafond, c'est la première fois que je le vois faire ça. Puis il se retourne et s'allonge sur le ventre. Il a une cicatrice sur son épaule : la fameuse trace de mes dents sur sa peau, et je doute que ça s'estompe un jour. Je suis affreuse, mais ça plus le tatouage, ça me fait du bien.

Parce que lui a marqué son empreinte à l'intérieur de moi à tout jamais, alors une compensation visuelle me rassure. Je tente une approche.

— Je peux ?

Il se décale et ouvre son bras pour que je me love contre lui. Nous restons immobiles un moment, mais aucun de nous deux ne dort.

— Tout à l'heure, tu as dit que tu savais tout à propos du procès, tu sais quoi en réalité ?

— Tout. Si tu es capable de tuer pour moi, je préfère le savoir quand même. Parce que même si je n'ai jamais porté Lucas dans mon cœur, de là à le tuer, t'abuses un peu !

Il se redresse et je ris.

— Tu trouves ça drôle ? Parce que plus d'un mois en détention à t'imaginer avec un autre mec ou pire avec Walt, ça m'a pas fait rire du tout.

— Drôle non, mais risible oui. Parce que si tu avais eu un peu plus confiance en moi, tu m'aurais tout raconté. Et pourquoi tu as pensé à Walt ?

— Je ne sais pas, elle a dit un truc à un moment et je me suis demandé si elle en pinçait pas un peu pour toi.

— Eh bien, tu as vu juste.

Il se laisse retomber sur le lit et ferme les yeux un instant. Puis il tourne la tête vers moi et fronce les sourcils d'un air craintif.

— Et ?

— Et j'étais malheureuse et seule, et surtout je crois que j'aime les nouvelles expériences, mais seulement avec toi. Alors...

Il m'embrasse tendrement cette fois.

— Merci d'être toi Juliet. Parce que je te jure que je me suis promis de ne plus jamais crier ou exiger, mais si tu avais couché avec elle, je crois que ça m'aurait rendu malade. Vraiment malade.

— Mais pourquoi malade ? Je ne comprends pas cette possessivité et cette peur de me voir partir. Ne crois-tu pas qu'il vaut mieux expérimenter les choses plutôt que vivre de regrets ? J'aurais très bien pu essayer et te choisir toi.

Il sourit.

— Si tu avais essayé, tu m'aurais de toute façon choisi, sois-en sûre.

— Bon, t'inquiète pas trop, j'ai expérimenté toutes sortes de choses lors de rêves très perturbants et

crois-moi, je ne suis pas prête à te les partager non plus.

Je lui raconterai tous mes rêves une autre fois, je suis juste épuisée et entièrement satisfaite.

Puis je bâille et sombre dans les tréfonds d'un sommeil sans rêves, paisible et serein. Ça faisait longtemps, trop longtemps.

## Gabriel

J'hésite à me lever et à rentrer chez moi pour retrouver ma mère ou à rester auprès d'elle. Mais je ne fuirai plus. Et de toute façon, je déteste mon appartement. Et toute cette histoire sur la fuite de ma mère, ça fait beaucoup à digérer. Apprendre que ma gentille petite maman était en réalité une femme qui menait une double vie et qui s'encanaillait dès qu'elle en avait l'occasion, c'était pas le pire en fait. Mais que mon père soit au courant et laisse faire, alors là, j'ai été sidéré ! Parce que si des photos de ma mère n'étaient pas arrivées sur le bureau de mon père, les choses auraient pu continuer longtemps. Le chantage auquel mon paternel était soumis nous aurait coûté notre train de vie ainsi que mes études, et ma mère a décidé de fuir pour nous protéger. Sans elle, plus aucune raison de révéler ces clichés. Quand je pense que je n'ai jamais eu de nouvelles et qu'aujourd'hui, elle se pointe la bouche en cœur, je suis... je ne sais même pas ce que je ressens, je suis heureux de la revoir, de la savoir en vie, mais je ne sais quoi penser de tout ce chagrin, de toute cette solitude qui a empoisonné ma vie à cause d'elle et de ses partouzes. Elle pouvait pas juste être une mère comme les autres, bordel ?

Je tourne dans son foyer alors que ma belle dort à poings fermés. Un jour, il faudra quand même que je lui dise qu'elle ronfle. Parce qu'elle est trop mignonne cette petite bête, mais comme elle est bruyante ! Alors que je replace la bibliothèque et que je remets tous les livres de Juliet dessus, mon portable sonne ; c'est Aedan.

— Gabe, ne t'inquiète pas, la ligne est sécurisée. Je vais te raconter ce qu'il s'est passé avec Lucas, parce que je ne veux pas que tu croies qu'il est mort quelque part. J'ai fait comme à chaque fois, j'ai payé un mec pour lui foutre la trouille et s'assurer qu'il ne nous emmerde plus. Sauf que quand ça a mal tourné avec les flics, ce con est resté planqué juste pour nous faire chier. Mais apparemment, il va bien, Jeanne est en contact avec lui depuis peu. Que je le croise pas celui-là !

— Merci de me l'avoir dit.

— Mais t'es où là ? Tu veux qu'on déjeune plus tard ? Parce que là, je peux pas te rejoindre, la nuit a été courte.

— Non, je suis occupé aussi, je courtise !

Il éclate de rire.

— Tu fais bien, accroche-toi, ça vaut le coup.

Puis il raccroche et je termine ma visite par la cuisine. Je découvre quelques ustensiles et un réfrigérateur bien plein.

Et si je lui préparais un petit-déjeuner ? L'odeur la réveillerait peut-être ? Allez, je me lance.

Je mets des œufs à cuire avec du bacon, maladroitement. Ça accroche au fond de la casserole et je me brûle avec le manche. Je peste et maudis cette foutue cuisine, quand elle pointe le bout de son nez, les mains en l'air. Elle porte mon tee-shirt et ses longs cheveux retombent sur l'une de ses épaules. Ses jambes fines sont nues, elle ne porte rien dessous. Ses tétons pointent sous le tissu en coton et un sourire géant traverse son visage.

— Je viens en amie, tu as besoin d'aide peut-être ?

— Je ne suis pas doué, regarde. Ça a l'air simple quand tu le fais pourtant.

— Parce que je ne fais pas n'importe quoi. Pousse-toi et passe ta main sous l'eau froide sinon ça va faire une cloque.

— Tu crois que je vais garder une cicatrice ?

— Je crois surtout que tu vas t'en remettre. Tiens, tu as réussi à faire du café, bravo !

Elle prend une gorgée avant de me tendre une tasse et je m'assieds face à elle. En moins de cinq minutes, elle a préparé un super breakfast<sup>[21]</sup> et réparé toutes mes conneries. Puis elle vient s'installer et plonge ses yeux dans les miens.

— Gabriel, tu dois avoir plein de choses à régler aujourd'hui avec ta libération, le retour de ta mère et ta société en liquidation ?

Elle vient de me tendre la seule perche que j'attendais, je la tiens !

— Oui, beaucoup à faire. Mais à la place, je vais t'enlever et nous allons partir sans nous retourner, juste pour voir si toi et moi, on peut aussi être heureux.

# Épilogue

## Gabriel

*Trois mois plus tard.*

Nous entrons dans ce bar, celui que nous chérissons tant depuis que nous sommes arrivés à Preveza, en Grèce, il y a trois mois. Elle franchit le seuil alors que l'établissement est désert à cette heure-ci. Il est à peine 15 heures et ici, rien ne se passe en journée. Je referme la porte derrière nous et enclenche les lumières grâce au levier qui actionne tout le décor. Ce bar est face à la mer et ouvert de tous les côtés en soirée. Une scène trône d'un côté et des barres verticales sont disposées de-ci de-là. Le carrelage ardoise du sol contraste avec les fauteuils en cuir rouge et les tabourets en bois. Tout est vétuste, mais l'endroit est chaleureux et on l'adore. Il fait une chaleur écrasante, même mon bermuda colle à ma peau. Je sens l'odeur d'Ouzo des consommations de la veille et je suis hypnotisé lorsque je la vois. Elle, la femme qui occupe mes jours et mes nuits, se déshabille devant moi, sur l'estrade. Elle laisse tomber sa robe blanche au sol et jette un œil par-dessus son épaule pour s'assurer que je suis attentif.

— Juliet, si quelqu'un arrive ?

— Personne ne va arriver, tout le monde fait la sieste dans ce pays à cette heure-ci.

Toujours de dos, elle tend son bras droit et aussitôt, notre musique retentit. Je comprends alors que tout ça a été orchestré et lorsqu'elle se retourne, sourire aux lèvres, me demandant d'approcher avec son index, j'éclate de rire. J'avance de quelques pas et elle se jette sur moi. Sa peau est dorée, sans aucune démarcation, elle a pris l'habitude de bronzer topless depuis notre arrivée dans cette ville. Elle porte un tanga blanc et susurre à mon oreille :

— Monte sur l'estrade et assieds-toi sur le fauteuil, j'ai une surprise.

J'obéis, impossible de résister quand elle est nue face à moi. Alors que je m'installe et, au rythme de la musique, elle s'approche de la barre de pole dance. Elle va me faire un show, je le sens et je l'espère, parce que la voir se dandiner au rythme de la voix suave de Kaléo me fait saliver. En un accord, elle saisit la barre et soulève son corps pour se retrouver la tête en bas. Ses cheveux volent et ses cuisses s'enroulent autour. Puis elle ondule et entrelace ses jambes. Ses seins dansent devant moi, ses fesses rebondissent d'un mouvement à l'autre. Elle est sublime, je suis certain qu'aucun client de l'établissement ne lui résisterait. Elle est envoûtante, irrésistible, voluptueuse, généreuse et divine. Elle sent bon le soleil, le sable chaud et la luxure. Je n'entends plus la musique, il n'y a qu'elle, ses yeux, ses sourires et son corps qui dansent pour moi. La grâce de ses gestes et de ses postures m'ensorcelle. Puis elle redescend et avance vers moi sur ses talons. Une fois devant moi, elle se penche, caresse mon torse avant de remonter vers mon visage pour m'embrasser.

— Tu aimes ta surprise ?

— J'en raffole. Tu es la tentation incarnée. Je crois que je vais installer une barre comme ça dans notre chambre, parce que je veux suivre tes progrès au quotidien.

— Mais quelle merveilleuse idée !

Puis des bruits de pas en approche résonnent derrière nous. Juliet enfile sa robe en une seconde et glisse sa main dans la mienne avant de m'entraîner vers la sortie, au fond du bar. Nous courons et elle n'a pas le temps d'ôter ses chaussures. Comme elle ne met jamais de talons depuis que nous sommes ici, elle a du mal. Je la soulève et l'entraîne avec moi.

— Juliet, tu n'en as pas marre de m'entraîner dans tes plans à la con ?

Elle rit et caresse mes cheveux alors que je cours pour nous sortir de là. Elle s'amuse de tout depuis que nous sommes ici et la voir ainsi, c'est un bonheur quotidien. Alors je me laisse embarquer dans toutes sortes d'aventures.

— Je croyais que tu avais apprécié le spectacle ?

— J'apprécie, mais qui est en train de courir ?

Elle m'embrasse partout, partout, partout, et mordille mon menton. Elle sait se faire pardonner à la perfection. Je m'arrête à quelques mètres d'une plage que nous affectionnons, l'ombre des arbres apporte un peu de fraîcheur et je la pose au sol. Aussitôt, elle se redresse, balance ses chaussures et me pousse contre un olivier probablement centenaire. Elle se met à genoux et dégrafe mon bermuda. Sa langue caresse mon sexe, et elle s'emploie à sucer, mordiller et lécher ma queue qui durcit entre ses lèvres. Juste au moment où je sens que je vais éjaculer dans sa bouche, je vois Aedan et Arizona qui se pointent, une coupe de champagne chacun à la main. Je chope Juliet par les épaules et nous nous planquons derrière le tronc de l'arbre. Ma belle rigole. Je la fais taire en posant mes lèvres sur les siennes. Aedan et Ari nous coupent en s'installant de l'autre côté. Ils ne nous ont pas vus. Arizona semble pompette et se pend au cou d'Aedan.

— C'était une belle fête !

— Oui, dis, t'aimerais qu'on fasse pareil ?

Mon ami me surprend et je lève un sourcil. Mais Juliet me fait signe en soufflant en l'air que leur conversation la gonfle, même si je sais que c'est faux. Elle était tellement heureuse quand ils sont tous arrivés la semaine dernière. Il faut dire qu'ils ont passé beaucoup de temps à New York à gérer nos affaires avec la liquidation de la société et la vente de notre appartement que nous ne les avons pas revus depuis notre départ précipité. Elle prend ma main et m'entraîne à sa suite, mais nous sommes déjà obligés de rebrousser chemin car Liam et Suzon sont aussi en train de faire des cochonneries derrière un buisson. Décidément, nos amis sont à notre image. Et les concernant, ils sont surtout bruyants et ça attire immédiatement l'intérêt de ma belle qui se planque pour les observer.

— Juliet, tu vas quand même pas les mater ? C'est nos potes. Je sais que tu aimes ça, mais là, t'abuses !

— Comme si tu n'avais jamais surpris Liam en pleine action ? Ça va Monsieur le puritain, on fait ça tout le temps nous, ils ont raison d'en faire autant. D'ailleurs, ton ami est plus souple que toi, regarde.

Je penche la tête et le vois en train de se contorsionner pour embrasser Suzon alors qu'il balade ses mains plus au sud. Juliet et moi rions et changeons de destination pour aller vers le barnum installé près de la plage en l'honneur de notre fête. J'entends la mère de Juliet qui discute avec Jeanne à propos du fait que son rabibochage avec Lucas ne lui plaît pas du tout.

— Jeanne, un homme capable de te faire souffrir une fois, le fera toute ta vie, ma fille et toi êtes de vraies gourdes. Ce Lucas a déjà prouvé, tout comme Gabriel – si charmants soient-ils –, qu'ils sont capables de mensonges et de stratagèmes pervers pour vous détourner de votre chemin. Je bénis ce Aedan en revanche qui n'a reculé devant rien pour vous venger.

— Oui, enfin Marie, on a quand même eu droit à un procès et Lucas a eu plusieurs points de suture. Si je n'avais pas réussi à retrouver sa trace avant le procès, jamais Juliet n'aurait pardonné au seul homme capable de la rendre heureuse. Et vous le savez aussi bien que moi, non, mais vous les avez vus aujourd'hui ? Ils rayonnent, ils sont heureux. D'ailleurs, ils sont partis où ?

— Connaissant ma fille, ils sont certainement déjà allongés dans un bosquet. Mais comme il fait chaud ici, je ne sais pas comment ils supportent ce climat, vraiment ils sont...

Cette fois, c'est moi qui l'attrape par la main pour foutre le camp. Une fois dans un coin plus isolé, je la prends dans mes bras.

— Je t'avais bien dit que ta mère me détestait.

— Elle ne te déteste pas, elle est toujours comme ça avec les hommes. Elle est, disons... méfiante et tu dois bien reconnaître qu'elle a de bonnes raisons. Mais moi, je t'aime et je croyais que c'était la seule chose qui comptait à tes yeux ? C'est pas ce que tu as dit tout à l'heure ? Ou alors, j'ai mal entendu ? Fais gaffe, il y avait des témoins !

Elle se moque de moi, quelle chipie ! Je lui donne une claque sur les fesses.

— Faites attention, Madame, vous pourriez bien avoir des problèmes.

— Oh, mais je n'attends que ça Monsieur.

— Ah, vous voilà tous les deux !

Pris au piège, nous faisons volte-face pour nous retrouver face à mes parents. Les voir se balader au bord de la plage main dans la main me surprend toujours autant. Je n'ai aucun souvenir de mon enfance avec eux deux et quand je pense à la vie que menait ma mère il y a encore quelque mois et à la rigueur de mon père, j'ai du mal à y croire. Juliet rigole comme une adolescente qui vient de faire le mur et se cache derrière moi.

— Papa, maman, vous nous cherchiez ?

— Ben oui, c'est pas vous les rois de la fête ?

Ma mère regarde Juliet, elle est pied nu, en train de cacher ses pieds dans le sable et semble hésiter avant de prendre la parole.

— Disons qu'on espérait un peu qu'on pourrait se retrouver tous les deux un moment, la journée a été longue Arthur.

Ma génitrice ne lui laisse pas le temps de s'enfoncer davantage. Elle est trop mignonne lorsqu'elle rougit.

— Filez, on va occuper tout le monde, coupez par là, vous serez plus vite arrivés.

Alors que Juliet se met à courir, m'emportant dans son sillon, j'entends ma mère éclater de rire et reprendre sa conversation avec mon père.

— Tu te souviens comment on était à leur âge. Ne sois pas si sérieux...

Juliet s'arrête devant notre maison, celle qu'elle avait achetée pour moi en pensant y retrouver ma mère et qui s'avère être, à l'heure actuelle, le seul bien qu'il nous reste.

— Ta mère connaît décidément bien son village, c'est bizarre d'imaginer qu'elle a passé toutes ces années ici et que maintenant, elle vit à New York alors que nous, on est là. Mais attends, on ne va pas rentrer à la maison quand même ? Aujourd'hui, c'est la fête.

— Oh que si, j'ai envie de te faire l'amour jusqu'à mon dernier souffle. Mais attends, viens par là !

Je l'attrape par la taille et la soulève dans mes bras. Elle pousse un cri de surprise quand je la fais voler dans les airs avant de s'accrocher à mon cou et de caresser ma joue. Puis elle m'embrasse alors que je m'avance dans l'allée du jardin. Juste avant d'arriver sur notre terrasse, elle murmure contre mes lèvres :

— Je t'aime plus que tout, aujourd'hui tu as fait de moi la plus heureuse des femmes !

Mon cœur va exploser de bonheur et je fais un pas de plus pour me retrouver au paradis. Je viens de franchir le seuil de ma maison avec ma femme dans les bras. Elle a enfin dit « oui », aujourd'hui, devant tous nos amis et nos familles.

Quelle meilleure façon de passer sa journée de noces ?

**FIN**

# Remerciements

Bon, l'exercice pourrait paraître simple, mais il n'en est rien

Comment faire pour être concise et n'oublier personne ?

Tout d'abord, je voudrais remercier mon merveilleux compagnon de vie qui a su accepter toutes les heures passées à réfléchir, à écrire, à corriger, à téléphoner, à stresser, à s'enthousiasmer, à rêver et j'en passe. Ton soutien a été ma plus grande source d'inspiration. Alors merci pour tout ça et aussi pour cette belle vie.

Ensuite je voudrais adresser des remerciements à ma maison d'Édition Lips&Roll pour avoir cru en moi, pour m'avoir permis de réaliser ce rêve fou. Les filles, vous êtes au top ! Grâce à vous, j'ai l'impression d'avoir agrandi ma famille et en fait, c'est exactement ça !

Je pense aussi aux autres auteurs de Lips&Roll que j'ai eu l'occasion de côtoyer depuis le début de cette aventure. Vos conseils et votre réconfort sont si importants pour moi.

Et surtout, surtout, un grand merci à mes lectrices et mes lecteurs de la première heure qui m'ont encouragée tels que mes amies BB, PP, CM, AT, JB, IH, CR, LB; et à celles et ceux qui découvrent aujourd'hui *Lust* et qui rendent cette aventure encore plus magique !

Juliet et Gabriel vivent à travers vous et je vous les confie avec plaisir.

J'espère que vous prendrez autant de plaisir à me lire que moi à écrire pour vous.

Je vous aime tous.

Emily

# Notes

- [{1}](#) Gagnante.
- [{2}](#) Travailleuse.
- [{3}](#) Big Boss.
- [{4}](#) Gros sourire.
- [{5}](#) The Metropolitan Museum of Art
- [{6}](#) Trou noir.
- [{7}](#) Dictionnaire de langue en ligne
- [{8}](#) Signifie « sœur ».
- [{9}](#) Paroles extraites de la chanson **Way down we go**, paru en 2016 dans l'album A/B de Kaleo, sous le label Elektra.
- [{10}](#) Signifie « j'ai de la chance ».
- [{11}](#) Signifie « vainqueur ».
- [{12}](#) Signifie ici « guerrière ».
- [{13}](#) « Rossijskie železnye dorogi » est la compagnie publique des chemins de fer de Russie
- [{14}](#) Cycle signifiant **Best Friend Forever**, c'est-à-dire Meilleure amie pour toujours.
- [{15}](#) Signifie Centre-ville.
- [{16}](#) Signifie malbouffe.
- [{17}](#) Signifie Gardes du corps.
- [{18}](#) Kali Muscle est un **bodybuilder** américain.
- [{19}](#) Signifie « Pour toujours et à jamais à toi ma Juliet »
- [{20}](#) Signifie « Trop ».
- [{21}](#) Signifie « Petit-déjeuner ».



[www.lipsandrolleditions.com](http://www.lipsandrolleditions.com)

Retrouvez les sorties, les news et

les jeux-concours



Lips&Roll Editions

Retrouvez l'actualité de l'auteure :



Emily Jurius